Marie-Dominique Philippe

ÉTHIQUE HUMAINE

–

Tome I

–

Vol. II

La naissance et la nécessité des vertus

–

Cours donnés à Saint Jodard

1986-1987

Version 2024.04.09 – 1[ère] édition

SOMMAIRE

PREAMBULE

Cette nouvelle transcription est la suite du cursus de philosophie éthique commencé au début de l'année scolaire 1985-1986. Le texte brut de cette transcription a d'abord été établi automatiquement par une "intelligence" artificielle. Afin de corriger les nombreuses inexactitudes et contresens, il a été ensuite minutieusement comparé et corrigé grâce à une réécoute complète des cours. Plusieurs relectures et de nombreuses reprises ont suivi. La première étape de ce travail a donc été considérablement réduite ; la seconde, quant à elle, a demandé autant de temps et de soin qu'avec un processus entièrement manuel. L'ensemble a été réalisé en deux mois et demi à raison de trois ou quatre heures par jour dans la foulée du travail de révision de l'année 85-86. Nous n'ignorons pas qu'il faudra sans doute une seconde édition pour parfaire ce volume.

Cette année comporte une particularité remarquable. De manière plus ou moins aléatoire et de manière plus ou moins explicite, le p. Philippe a toujours fait allusion à la syndérèse. Mais il semble qu'il ne s'y soit jamais attardé comme il le fait lors des présents cours (notamment les nn° 6 et 14). L'auteur apporte ici une vision très fine et très réaliste sur la place qu'occupe la syndérèse, tout à la fois chez saint Thomas, chez les scolastiques et dans sa propre démarche. Par là même, il répond de manière directe aux accusations dont il a fait récemment l'objet (ces mêmes accusations dans lesquelles transparaît une volonté plus ou moins consciente d'un retour à une éthique de la vertu et de la loi aux dépens d'une éthique de l'amour et du bien).

Les précisions placées en tête du volume du cours d'éthique 1985-1986 valent pour celui-ci.

Toutefois, nous souhaitons de nouveau souligner à quel point la lecture attentive de cet enseignement confirme ce qui frappe d'abord si vivement l'auditeur : un réalisme stupéfiant, un accès à une réalité éthique qui devient subitement lisible, le tout dans une finesse et une perspicacité qui ne cessent de provoquer la surprise. Pour celui qui est profondément désireux de parfaire et de purifier sa vie éthique, les pages présentées ici portent la caractéristique des grands textes : le fait sans cesse vérifié d'y trouver, relectures après relectures, de nouvelles lumières, de nouveaux aspects sur tel ou tel détail de la complexité de la vie éthique. Autant de trésors et de clés qui nous avaient jusque-là échappés. En d'autres mots, c'est une véritable source que le lecteur trouvera ici. Une fois saisie l'intention de l'auteur, nous prenons part à une véritable expérience d'hydratation de l'intellect pratique, à un véritable dévoilement. L'aveugle-né se met à voir, et voyant, il peut agir.

Nous désirons également renouveler le conseil déjà donné au même endroit : on trouvera dans les textes d'Aristote et ceux de saint Thomas[1] une grande quantité d'apports, de précisions, de sources, d'éléments non directement traités ici. Avec ces trois auteurs, l'homme moral trouvera une exceptionnelle lumière dans le registre des sagesses éthiques[2].

À propos du contenu présenté ici, il faut bien noter que l'auteur s'attèle à découvrir comment *naissent* les vertus à l'intérieur même et à partir de notre activité éthique, et comment elles naissent de manière *nécessaire*. L'année précédente, en introduisant par avance l'année à venir et en évoquant cette naissance des vertus, l'auteur avait parlé de *sécrétion* produite par le vivant à partir de son activité éthique. Si le terme n'est pas repris cette année, nous le trouvons particulièrement efficace pour faire comprendre comment la vertu apparaît et pour faire entrer dans la perspective si réaliste et si caractéristique de Marie-Dominique Philippe.

Pour le reste, une consultation du sommaire et de la table des matières permettra de survoler le chemin qui va être parcouru, nul besoin donc de s'attarder.

Avec, cher lecteur, toute notre amitié.

(Pour toute remarque, suggestion, signalement d'erreur : etienne.debouret@protonmail.com)

[1] En prenant bien sûr en compte l'angle propre de Thomas qui n'est pas d'abord celui du philosophe mais celui du théologien.

[2] Il ne s'agit évidemment pas de dénigrer les perspectives développées par d'autres auteurs, mais de pointer l'expérience que de nombreuses personnes ont faite bien avant nous : l'aristotélisme colle de manière stupéfiante à la réalité de notre vie éthique et dans cette mesure même ouvre la possibilité de décrypter la multiplicité des circonstances se présentant à nous.

Cours n° 1 du 14 octobre 1986

INTRODUCTION

La première semaine des cours, ce sont des introductions. Il faut tout le temps reprendre. Alors pour ceux qui sont en 3ème et 4ème année, cela peut être fatigant. Mais qu'ils pensent à leurs frères qui commencent et qu'ils savent qu'il faut tout le temps reprendre.

DISTINCTION ENTRE PHILOSOPHIE PREMIERE ET ETHIQUE

Alors, introduction à la philosophie éthique. Vous le savez, philosophie première et philosophie éthique, c'est un peu les deux extrêmes de la philosophie. C'est cela qui est intéressant, du reste. La philosophie éthique, c'est l'alliance de l'intelligence et de l'amour. La philosophie première, c'est l'intelligence séparée, comme dit **Aristote**[3]. C'est-à-dire l'intelligence qui découvre son autonomie fondamentale. Par l'éthique, c'est l'intelligence qui découvre la dépendance de l'homme dans ce qu'elle a de plus foncier. C'est pour cela que c'est si important de ne pas séparer, de ne pas opposer philosophie première et éthique, mais de bien les distinguer. Quand on commence à confondre philosophie éthique et philosophie première, on fait une mésalliance terrible pour l'homme. Parce qu'alors, on tombe dans un immanentisme absolu. C'est très curieux, on essaiera de comprendre cela. Et je crois que les philosophies post-hégéliennes ont eu beaucoup de peine de redécouvrir la distinction entre philosophie première et éthique. C'est pour cela que c'est un des problèmes très importants de notre monde aujourd'hui, de bien distinguer, de bien arriver à distinguer la philosophie éthique qui est une philosophie pratique.

La philosophie pratique a diverses demeures

Il ne faut pas croire que la philosophie c'est toujours quitter le pratique, la philosophie humaine est pratique, elle doit être pratique. Il y a une philosophie du pratique, le pratique aux diverses demeures du reste. Il y a l'aspect éthique, il y a l'aspect artistique, il y a l'aspect politique. Il y a trois grandes demeures. Et c'est la philosophie pratique, c'est la philosophie du concret. Parce qu'en éthique on est toujours dans le concret. En philosophie de l'art, on est toujours dans le concret. Et en philosophie politique aussi. Et le concret politique peut être intelligent. Pas toujours. Il *peut* être

---

[3] Aristote, *De l'âme*, III, 4, 429a 18ss : « Il est nécessaire, puisqu'il pense tout, que le νοῦς soit sans mélange (ἀμιγῆ), comme dit Anaxagore, en vue de dominer, c'est-à-dire en vue de connaître ; car si elle se manifeste en s'intercalant (παρεμφαινόμενον), elle empêche ce qui est étranger et fait obstacle ; de sorte qu'il ne peut avoir une nature, si ce n'est d'être en puissance. » – « Ἀνάγκη ἄρα, ἐπειδὴ πάντα νοεῖ, ἀμιγῆ εἶναι, ὥσπερ φησὶν Ἀναξαγόρας, ἵνα κρατῇ, τοῦτο δ' ἐστὶν ἵνα γνωρίζῃ· παρεμφαινόμενον γάρ κωλύει τὸ ἀλλότριον καί ἀντιφρασάξει· ὣστε μηδ' αὐτοῦ εἶναι φύσιν μηδεμίαν ἀλλ' ἢ ταύτην, ὅτι δυνατόν. »

intelligent. Il peut y avoir une philosophie politique qui montre que c'est intelligent de faire de la politique. Et puis il peut y avoir une extinction de l'intelligence en politique qui fait qu'on tombe dans le passionnel. C'est le domaine des passions, la politique… Ou de l'imaginaire.

Le fanatisme de l'éthique du devoir

C'est la même chose pour la philosophie de l'art. Et la même chose pour la philosophie éthique. On peut aimer d'une manière limpide. On peut aimer d'une manière lourde. On peut devenir des hommes éthiques du devoir. On massacre la sensibilité et le cœur. Un homme de devoir : on passe sur tous les cadavres. Et on tombe dans un fanatisme, fanatisme religieux. Vous voyez, c'est le primat du devoir. C'est curieux que **Kant** puisse conduire au fanatisme alors que c'est un homme froid qui aime son petit chien[4]. C'est un homme froid. Oui, parce que la promenade de **Kant** était bien connue. Alors, du devoir… On peut, par devoir, massacrer son voisin et devenir terroriste. On peut le faire par passion. On peut le faire aussi par devoir. Par devoir, on peut tomber dans les guerres de religion. Par devoir. C'est quelquefois très dangereux les hommes de devoir. Il vaut mieux prendre un peu les distances.

Les deux extrêmes de la philosophie et la logique

Ce que je veux souligner tout de suite – parce que cela je crois que c'est très important – c'est de voir que la philosophie implique ces deux extrêmes. Et je crois que ce sont vraiment les deux extrêmes de la philosophie, parce que la logique n'est pas philosophique. La logique c'est un instrument. Mais ce n'est pas de la philosophie, c'est un instrument la logique. C'est très intéressant. Mais ce n'est pas… Elle essaiera de prendre des droits et de devenir philosophique, ce qu'elle est aujourd'hui. On considère que la logique fait partie de la philosophie. C'est faux. La logique est en dehors de la philosophie. C'est un instrument, ὄργανον *(organon)*, c'est un outil. Un outil très perfectionné, très intéressant, quand on a mal aux dents, on a besoin de cela, surtout quand on a mal aux dents de sagesse. On a besoin d'un instrument très spécialisé. Et la logique peut être un instrument très très très spécialisé qui va très loin. Mais ce n'est pas la philosophie.

Nous faisons une philosophie de l'homme

La philosophie regarde l'homme, une philosophie digne de ce nom, c'est-à-dire qui cherche la vérité. Une philosophie qui cherche la vérité regarde l'homme. Pourquoi ? Parce que l'homme c'est la réalité la plus parfaite que vous pouvez immédiatement expérimenter. [Il n'y a] aucune autre réalité plus parfaite que l'homme, vous pouvez l'expérimenter directement. Vous ne pouvez pas commencer votre philosophie par Dieu parce que vous n'avez pas l'expérience immédiate de Dieu. Vous ne pouvez pas commencer la philosophie par le petit chien. Parce que le petit chien, si noble qu'il soit, grâce à son patron, le petit chien reste une réalité inférieure à l'homme, et donc je ne peux pas faire la philosophie du chien. Par humour, ce serait très intéressant, la philosophie du chien. Et par la philosophie du chien, vous pourrez voir jusqu'où vous pouvez aller. Mais vous faites la philosophie de l'homme parce que l'homme c'est le vivant le plus parfait que vous pouvez expérimenter. Si vous faites une philosophie réaliste, elle ne peut être que la philosophie de l'homme. Et c'est la philosophie de l'homme que nous faisons. C'est cela qu'il faut faire.

[4] Cette mention du chien de Kant est purement illustrative, on ne trouve nulle part que Kant ait eu un chien. On discerne là toute l'intention de l'auteur qui ne recherche pas l'exactitude historique absolue là où il n'est pas nécessaire de la trouver en privilégiant la volonté de *former* les personnes auxquelles il s'adresse.

J'ai déjà dit à certains d'entre vous, ce petit dialogue que j'avais eu il y a quelques années avec des prêtres ouvriers. Je prenais mon repas avec eux. Et ils me demandaient : « Qu'est-ce que vous faites ? » Alors, j'ai expliqué que j'étais professeur de philosophie à Fribourg. Alors ils me disaient « Quelle philosophie enseignez-vous ? » Je comprenais très bien ce qu'il y avait derrière. Alors je réponds : « Mais vous croyez qu'il y a plusieurs philosophies ? Il n'y a qu'une philosophie. » Ils me regardaient… « Mais oui, il n'y a qu'une philosophie, une philosophie qui essaie de comprendre ce que c'est que l'homme. » Si on fait de la philosophie, c'est pour comprendre ce que c'est que l'homme. Ce n'est pas pour autre chose, c'est uniquement pour cela. Si vous êtes prêtre ouvrier, c'est pour connaître l'ouvrier. Alors ils me disent : « Oui, c'est vrai. » Et oui, ce n'est pas suffisant de connaître l'ouvrier parce que l'ouvrier est en position dialectique d'opposition avec le patron. Alors en faisant la philosophie de l'ouvrier, comment connaîtrez-vous le patron ? Difficilement. Il faut donc dépasser l'ouvrier pour voir ce qu'il y a de commun avec le patron. Tous les deux sont des hommes, il faut donc dépasser l'ouvrier pour découvrir l'homme. J'ai essayé de développer cela. Au bout d'un certain temps, ils ont compris qu'en effet, on ne pouvait pas connaître l'ouvrier sans connaître l'homme. C'est l'*homme* ouvrier qui m'intéresse, ce n'est pas l'ouvrier tout court. Ce n'est pas le patron qui m'intéresse, c'est l'*homme* patron. C'est cela qu'il faut comprendre aujourd'hui. Au-delà des positions dialectiques, il faut redécouvrir une position réaliste qui n'est pas la synthèse des opposés, mais qui est la réalité qui existe. Et parmi les réalités qui existent, il y en a une plus noble que toutes les autres, c'est l'homme. Donc une philosophie réaliste, c'est la philosophie *de l'homme*.

Vous essayerez petit à petit de bien comprendre cela. Il faut là en avoir l'évidence pour ne pas tomber dans les panneaux. Il faut en avoir l'évidence qu'une philosophie réaliste ne peut être qu'une philosophie de l'homme parce qu'une philosophie réaliste part de l'expérience. Et la réalité que j'expérimente immédiatement, la réalité la plus noble que j'expérimente, c'est l'homme. Vous n'expérimentez pas les anges. C'est pour cela qu'au plan philosophique, les anges, c'est une très belle hypothèse. C'est une très belle hypothèse, et beaucoup de philosophies ont mis l'hypothèse des anges, les *éons*[5], en **Néoplatonisme**. Mais c'est une hypothèse, parce que vous n'avez jamais rencontré un ange, philosophiquement parlant. Comme vous n'avez jamais rencontré un martien, philosophiquement parlant. Et vous n'avez jamais rencontré Dieu. Je dis bien « rencontré », au plan philosophique.

Cela, c'est très important d'avoir ce réalisme-là. Qu'est-ce que je rencontre au point de vue philosophique ? C'est l'homme. C'est vous. Et l'autre. L'autre étant l'homme. Parce qu'au plan philosophique, ce n'est pas suffisant d'embrasser un arbre[6], comme dit **Sartre**. Puisque pour lui, le réalisme, c'est d'embrasser l'arbre. On voit très bien, quand on commence, vous savez bien, après

---

[5] En grec : αἰῶνες. Déjà présent chez Platon dans la *République* et son allégorie de la caverne ou dans le *Timée*, c'est surtout chez les gnostiques qu'on trouve la notion d'éons. Voir Basilide, Valentin. Tertullien précise que Ptolémée, disciple de Valentin, « distingua nominalement et numériquement les éons, en les considérant comme des substances personnelles, mais situées en dehors de Dieu, alors que Valentin les avait incluses dans la totalité même de la divinité, au titre de pensées, de sentiments et d'émotion. » (*Contre les valentiniens*, Sources chrétiennes n° 280, IV, 1, p. 87). Voir également l'abondant exposé d'Irénée de Lyon dans *Contre les hérésies*.

[6] Jean-Paul Sartre, *Situations I, Une idée fondamentale de la phénoménologie de Husserl : l'intentionnalité*, 1947, pp. 29-32 : « Contre la philosophie digestive de l'empirio-criticisme, du néo-kantisme, contre tout « psychologisme », Husserl ne se lasse pas d'affirmer qu'on ne peut pas dissoudre les choses dans la conscience. Vous voyez cet arbre-ci, soit. Mais vous le voyez à l'endroit même où il est : au bord de la route, au milieu de la poussière, seul et tordu sous la chaleur, à vingt lieues de la côte méditerranéenne. Il ne saurait entrer dans votre conscience, car il n'est pas de même nature qu'elle. (…) Mais Husserl n'est point réaliste : cet arbre sur son bout de terre craquelé, il n'en fait pas un absolu qui entrerait, par après, en communication avec nous. (…) *Connaître, c'est « s'éclater vers », s'arracher à la moite intimité gastrique pour filer, là-bas, par-delà soi, vers ce qui n'est pas soi, là-bas, près de l'arbre et cependant hors de lui, car il m'échappe et me repousse et je ne peux pas plus me perdre en lui qu'il ne se peut diluer en moi : hors de lui, hors de moi.* (…) Vous saviez bien que l'arbre n'était pas vous, que vous ne pouviez pas le faire entrer dans vos estomacs sombres et que la connaissance ne pouvait pas, sans malhonnêteté, se comparer à la possession. Du même coup, la conscience s'est purifiée, elle est claire comme un grand vent, il n'y a plus rien en elle, sauf un mouvement pour se fuir, un glissement hors de soi… ». Nous soulignons.

avoir bu quelques bouteilles, on embrasse l'arbre. J'ai toujours vu ça, moi. Des ivrognes, ils embrassent l'arbre, c'est touchant, du reste. [Rires] Il y a une page de **Sartre** qui est extraordinaire là-dessus, parce que pour lui, c'est cela le réalisme, c'est d'embrasser l'arbre. Et c'est très vrai, pour celui qui a un tout petit peu perdu le réalisme, alors la réalité que vous embrassez le mieux, c'est l'arbre. Parce que l'immense avantage, c'est que ce n'est pas réciproque. Tandis que l'homme, c'est réciproque. Alors si vous êtes ivrogne, l'autre que vous embrassez, vous dites : « Mon cher ami, on parlera plus tard, va te coucher d'abord. » C'est vrai, c'est très difficile de voir un dialogue avec quelqu'un qui a un tout petit peu perdu la tête. Ce n'est pas commode du tout. On a envie de lui dire : « Va d'abord te coucher, puis après on aura un dialogue ensemble ». L'homme vous remet à votre place d'homme, tandis que pas l'arbre. Même si vous êtes un peu ivrogne, vous dominez l'arbre. C'est pour cela que vous pouvez l'embrasser. C'est l'homme qui est la mesure de l'homme, et qui rappelle à l'homme le réalisme. C'est très curieux, cela. C'est pour cela qu'une philosophie réaliste regarde l'homme. [Elle ne regarde] ni le petit chien ni l'arbre. On essaie de comprendre ce que c'est que l'homme en philosophie. On essaie de comprendre ce que c'est que l'homme. Et on essaie de comprendre l'homme dans toutes ses dimensions.

D'une certaine manière la philosophie réaliste est une anthropologie, mais pas à la manière de Kant

C'est en ce sens-là qu'une philosophie réaliste est d'une certaine manière une anthropologie. Le mot « anthropologie » qui fait fureur aujourd'hui, c'est **Kant** qui l'a inventé[7]. Vous voyez, philosophie première : **Aristote** ; anthropologie: **Kant**. C'est intéressant de voir cela. Pourquoi **Kant** parle d'anthropologie ? Parce que pour lui, on ne peut pas connaître Dieu. Alors, la philosophie s'enferme sur l'homme. C'est pour cela qu'il faut toujours faire attention. Je ne définis pas la philosophie par l'anthropologie. Mais je dis que la philosophie doit connaître l'homme et que l'homme est capable de découvrir Dieu. Et dès que je suis capable de découvrir Dieu, je suis en face d'une philosophie qui reste au niveau de l'homme, mais qui dépasse l'anthropologie.

C'est très très vrai que la philosophie regarde l'homme, et l'homme dans toutes ses dimensions. Et la dimension ultime de l'homme, c'est que l'homme accepte d'être dépassé par une réalité plus grande que lui. C'est pour cela que si l'homme mesure l'homme, ce n'est pas la mesure dernière. Au-delà de l'homme, il existe un être premier qu'on appelle Dieu. Et à partir de ce moment-là, je comprends que ma philosophie va impliquer une philosophie première. Et elle ne pourra plus être uniquement une anthropologie. Voyez, c'est important, il faut comprendre cela aujourd'hui.

Donc, comprenons bien que le point de départ de la philosophie qui est une philosophie réaliste… Et je dis « philosophie réaliste » une philosophie qui cherche la vérité, et une philosophie qui, parce qu'elle est réaliste, regarde l'homme comme [la] réalité la plus immédiate que je cherche, [en comprenant bien] que cette philosophie de l'homme va impliquer un dépassement de l'homme, et ce sera la philosophie première. La philosophie première, c'est une philosophie qui dépasse l'homme pour montrer qu'une véritable anthropologie accepte le dépassement par la philosophie première.

[7] Le terme existe avant Emmanuel Kant, dès 1516 chez le poète Jean Bouchet, en 1680 chez Malebranche dans un cadre théologique, chez Buffon en 1749 comme synonyme d'« histoire naturelle », Diderot en 1751 comme équivalent d'« anatomie ». Mais Kant est bien le premier à généraliser son utilisation en philosophie. Voir notamment, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, 1798 et *Métaphysique des mœurs*, 1797.

Les deux extrêmes de la philosophie, l'éthique et la philosophie première

Les deux extrêmes de la philosophie : l'éthique et la philosophie première. Je dis bien les deux extrêmes et je crois que c'est vraiment les deux extrêmes. Parce que c'est en éthique que je vais découvrir mon premier absolu et en philosophie première, que je découvre le premier absolu au sens absolu. Tandis que l'absolu que je découvre en éthique, c'est le premier absolu au niveau génétique, ce n'est pas au niveau absolu premier.

Vous voyez, c'est très important de saisir cela. Alors, c'est la tension permanente de la philosophie. Il y a une tension en philosophie. Je ne dis pas qu'il y a un drame. Le drame, c'est l'aspect psychologique. C'est **Nietzsche**. La philosophie n'est pas dramatique. Mais la philosophie implique une tension. Je n'arrive pas à unir deux extrêmes qui resteront toujours pour moi deux extrêmes, l'être et le bien. La philosophie première regarde l'être. L'éthique regarde le bien. Le bien, c'est un absolu. L'être, c'est un absolu. Je respecte l'être et j'aime le bien. Comme c'est curieux, cela.

Je respecte l'être, je dois le respecter. Et tout être, n'importe lequel, le plus petit qui existe, je le respecte. Et il a quelque chose à me dire. N'importe quelle réalité a quelque chose à me dire. La petite bête du Bon Dieu a quelque chose à me dire. Le petit caillou a quelque chose à me dire. Le silex a quelque chose à me dire. Je le respecte.

Et puis, le bien, je l'aime. J'aime le bon vin. Ma manière de le respecter, c'est de l'aimer, c'est-à-dire de le boire, c'est cela aimer le bon vin. Voyez comme c'est curieux : le petit caillou, il faut le respecter en marchant dessus. C'est vrai. Parce que c'est à ce moment-là que vous comprenez ce que c'est que le caillou, surtout si vous êtes nu-pieds. Le silex, vous comprenez ce qu'il est en marchant dessus. Et le bon vin, vous le respectez en l'aimant et en l'utilisant. C'est une manière de respecter le bien en l'aimant et en l'utilisant.

Et puis, il y a des biens que vous ne pouvez pas utiliser, que vous ne pouvez qu'aimer. Il y a là tout de suite une distinction très importante. Parce que quand vous respectez le vin, uniquement en le respectant, vous ne le respectez pas pleinement. Vous respectez le bien sensible en *l'utilisant*, puisque c'est à ce moment-là que vous le connaissez parfaitement, or, pour respecter, il faut connaître. Vous ne pouvez respecter une réalité que si vous la connaissez et vous la connaissez le mieux possible, vous respectez Dieu en le contemplant. Et si vous le respectez avec une crainte telle que vous n'osez plus le regarder, votre respect n'est plus vrai.

Cela va très loin cela, si on essaie de comprendre. Parce que cela fait deux attitudes tout à fait différentes : aimer le bien, respecter l'être. Donc, il faut saisir ces deux extrêmes de la philosophie. L'éthique et la philosophie première.

TOPIQUE HISTORIQUE

Les Pythagoriciens

Alors, entrons un peu dans l'éthique. L'éthique est de fait plus ancienne que la philosophie première, génétiquement parlant. C'est très curieux. Au fond, la philosophie, j'allais presque dire, elle a commencé par l'éthique. Les **Pythagoriciens**, c'est vieux, les **Pythagoriciens**. Les

Pythagoriciens, ce sont des philosophes religieux, ce sont des philosophes de l'ascèse, ce sont des philosophes qui vivent en communautés religieuses. Vous voyez que la vie religieuse ne s'oppose pas à la philosophie, puisque l'éthique n'est parfaitement vécue que dans certaines petites communautés religieuses. Les **Pythagoriciens**… Je ne dis pas que nous sommes des néo-pythagoriciens, mais il faut respecter ces petites sectes religieuses – les sectes au bon sens du mot – qui sont les **Pythagoriciens**. Première famille religieuse : les **Pythagoriciens**. Et l'éthique a commencé là.

Socrate

L'éthique ensuite a pris un développement nouveau avec **Socrate**. On peut dire que **Socrate** est le père de l'éthique… ou le grand-père, c'est mieux, parce qu'on est toujours plus proche du grand-père que du père. Alors on est beaucoup plus proche de **Socrate** qui est le grand-père de l'éthique. Et ce grand-père de l'éthique a reçu une certaine révélation à Delphes. Voyez comme c'est curieux, comme le grand-père de la philosophie première c'est **Parménide**, qui a reçu une certaine révélation de la déesse. On voit donc que la philosophie première, comme l'éthique, se développe dans un climat religieux. La philosophie s'est développée dans un climat religieux. Les deux extrêmes. On comprend très bien que l'éthique au point de départ est religieuse. **Pythagoriciens** : éthique religieuse ; **Socrate**: … **Socrate**, c'est un homme religieux. Et c'est celui qui a eu le premier [le] sens de ce que c'était que l'éthique. Il reçoit cette révélation : « Connais-toi toi-même ». Et **Parménide**, il est. C'est quand même très curieux ces deux révélations. **Parménide** et **Socrate**. Cela c'est intéressant pour voir l'origine de la chose. Et la révélation de **Socrate**, c'est : « Connais-toi toi-même. ». L'éthique c'est la connaissance de soi. La philosophie première c'est la connaissance de ce qui est. C'est encore nous. Mais c'est tout à fait différent : " il est ", " ce qui est ". Donc l'éthique commence avec **Socrate**. Il faut toujours revenir à **Socrate** quand on commence à comprendre un peu ce que c'est que l'éthique. « Connais-toi toi-même ».

Platon

De **Socrate** on passe à **Platon**. **Platon** a un sens de l'éthique. Les premiers dialogues socratiques de **Platon**, ce sont des dialogues sur les vertus. Donc c'est moral. Et **Platon** considère que la faute, c'est l'ignorance. Donc il intellectualise la morale, à la différence de **Socrate**. Il intellectualise la morale : « Connais-toi toi-même ». Oui, la morale c'est une pure connaissance, pratique d'une connaissance. Ce qui fait que le péché c'est l'erreur. Il y a quelque chose de vrai, [mais] ce n'est pas entièrement vrai. Vous n'avez qu'à réfléchir sur toutes les bêtises que vous faites. Les bêtises que vous faites ne sont pas uniquement de l'ignorance. Ce serait trop facile. Les bêtises qu'on fait, c'est parce qu'on ne veut pas regarder. Et on ne veut pas regarder à cause de quoi ? À cause des passions. Vous avez à tout prix envie de prendre la confiture et de vous nourrir de miel et de confiture parce que c'est bon. Et à ce moment-là, c'est la passion qui vous fait porter sur le miel ou la confiture. C'est la passion. Comme c'est la passion qui vous fait porter sur l'alcool et le vin. C'est la passion. Ce n'est pas l'ignorance. Il y a un moteur en nous qui nous fait porter sur le bien sensible. Et c'est le bien sensible qui nous englue et qui nous prend de trop. Cela, je crois qu'on peut tous faire l'expérience de cela. **Platon** a fait cette expérience. Mais **Platon** ne veut pas regarder que c'est la passion qui est l'origine de la faute. Il dit : « C'est l'ignorance. », la passion rend aveugle et c'est l'ignorance.

Aristote

Après **Platon**, il y a **Aristote**. Je crois que les trois grands philosophes moralistes, ou les quatre grands, [sont] : les **Pythagoriciens**, **Socrate**, **Platon**, **Aristote**. Il y a quatre fondements dans l'éthique. Vous voyez comme c'est curieux. Il y a beaucoup moins de fondements pour la philosophie première. Dès que je suis en éthique, je m'aperçois qu'immédiatement, il y a tout de suite des horizons différents. Et que tous ces philosophes de l'éthique sont des philosophies de l'âme. Le fondement de l'éthique c'est une connaissance de l'âme. L'âme immortelle. L'âme immortelle des **Pythagoriciens** avec la réincarnation. Le point de vue de l'âme immortelle chez **Socrate**… **Socrate** n'a pas peur de prendre la cigüe parce qu'il sait que la mort ne le supprime pas entièrement. **Platon** parle aussi de la réminiscence et de l'âme, c'est la philosophie de l'âme. **Aristote** est une philosophie de l'âme. C'est très curieux le lien qui existe entre l'éthique et la connaissance de l'âme. Et je crois que, là, on saisit tout de suite que l'éthique présuppose une certaine connaissance d'une âme immortelle par le point de vue des traditions religieuses. L'éthique est née à l'intérieur de cette conviction que l'âme est immortelle, que l'âme ne disparaît pas avec la mort.

C'est un très gros problème que je soulève. Et c'est très intéressant de voir que l'origine de l'éthique est liée à cela, l'origine de l'éthique est liée à un climat religieux. Et le climat religieux implique l'immortalité de l'âme. On essaiera de préciser tout cela. Mais, historiquement, cela me semble très net.

Aristote est le père de l'éthique. Avec son livre l'*Éthique à Nicomaque* qui selon les Américains fait partie des cent livres de tout homme cultivé. Celui qui n'a pas lu dans sa vie l'*Éthique à Nicomaque* est *insipiens*[8]. On doit avoir lu l'*Éthique à Nicomaque* et, autant que possible, l'avoir comprise. Ce qui est plus difficile. L'*Éthique à Nicomaque* est un livre très grand, très difficile, qu'il faut lire et relire, parce que c'est un très beau livre, c'est un très grand livre l'*Éthique à Nicomaque*. Pour **Aristote**, le péché, la faute, n'est pas ce qui provient de l'ignorance, mais ce qui provient de la passion et d'une mauvaise volonté. **Aristote** est le premier qui, à côté de la connaissance, met un nouvel élément : la volonté, la βούλησις *(boulèsis)*. C'est le premier. Je sais très bien qu'en disant cela, je m'oppose à toute une série d'interprétations d'**Aristote**. Mais cela me semble impossible, si on lit loyalement **Aristote**, sans *a priori*, de prétendre qu'**Aristote** n'a pas compris ce que c'était que le volontaire. Il le dit explicitement dans l'*Ethique*, « l'acte n'est humain que s'il est volontaire »[9] et donc il reconnaît que le volontaire fait partie de l'acte humain, de l'acte moral. Tandis que pour **Platon**, l'acte moral est uniquement une question de connaissance. Et pour **Socrate** aussi.

De Socrate naissent quatre morales : Platon, Aristote, le Stoïcisme, l'Epicurisme

Vous avez ensuite de nouveaux retours à **Socrate** : la morale **stoïcienne**, la morale **épicurienne**. Vous avez donc un cadre moral issu de **Socrate**. Cela, c'est très important de bien le comprendre. C'est le grand-père **Socrate**, hein, donc on comprend que, de **Socrate**, sont nées des éthiques diverses qu'il faut autant que possible bien comprendre. L'éthique de **Platon**, l'éthique d'**Aristote**… Alors **Aristote**, attention, il vient après **Platon**. Puisque **Aristote**, vous le savez bien, a été un disciple de **Platon**. **Platon**, neuf ans, disciple [de **Socrate**]. Voyez, nos études ne sont pas grand-chose, hein… Rester neuf ans disciple pour pouvoir acquérir l'autonomie… Et si on peut

[8] Déraisonnable, ceux qui ne sont pas en possession de la sagesse, (Gaffiot).

[9] Thomas d'Aquin le dit explicitement dans la *Somme théologique*, I-II, q. 1, a. 1. Pour l'étude du volontaire et de l'involontaire dans l'*Éthique à Nicomaque*, voir début du livre III, 1109b 30 et sq.

rester plus longtemps disciple, ça vaut mieux. Moi je suis resté disciple de six ans à quarante ans par rapport au **père Dehau**. Et donc on peut dire de vingt ans à quarante ans, vingt ans disciple. Vous savez, on ne perd jamais son temps quand on est disciple parce qu'on va beaucoup plus loin, on gagne du temps. C'est très important cela, parce que c'est une dimension qu'on a complètement perdue. Aujourd'hui on veut tout de suite s'émanciper. Alors qu'est-ce que cela fait ? Cela fait des petits arbres sans racines. Moi je rends grâce à Dieu d'avoir connu quelqu'un qui, vraiment, était pour moi un maître jusqu'à quarante ans. Puisqu'il est mort à quarante ans, du moins, il est mort quand j'avais quarante ans.

Donc, **Platon**, **Aristote**… neuf ans. **Aristote** a été vingt ans sous la coupe de **Platon**. Ce n'était pas commode, hein… Vingt ans ! C'est quand même quelque chose. Et à partir de la mort de **Platon**, **Aristote** a pris son indépendance. C'est très grand ces choses-là. Et ceci est d'autant plus important quand il s'agit de l'éthique, parce que la métaphysique, on met tellement longtemps avant d'entrer dedans, qu'il n'y a pas de danger. C'est vrai, c'est très difficile d'acquérir une autonomie au niveau de la métaphysique. Il faut du temps. Quarante-cinq ans, il faut avoir quarante-cinq ans. Tandis que l'éthique, on arrive beaucoup plus vite à connaître l'éthique. Alors on croit qu'on peut être indépendant. Non, non, l'éthique est d'une très grande obscurité parce que ce sont les racines. Ce sont les racines, l'éthique. Tandis que la métaphysique, c'est le sommet, les branches dernières. Alors **Aristote** se considère plus proche de **Socrate** que **Platon**. C'est très intéressant cela, vous voyez. Les grands-pères, les pères et les petits-fils.

Le Stoïcisme

De **Socrate** va naître le **Stoïcisme**. La morale stoïque.

L'épicurisme

De **Socrate** va naître encore la morale **épicurienne**. C'est très loin de **Socrate**.

Les Mégariques

Mais de **Socrate** va naître aussi les **Mégariques**. Je laisse un peu de côté les **Mégariques** parce qu'au point de vue éthique, cela n'a pas grand intérêt.

Plotin

Et puis, de **Platon**, va naître **Plotin**. Le vrai disciple de **Platon**, c'est **Plotin**. Le vrai disciple. Tout le **Néoplatonisme**. Le **Néoplatonisme**, c'est **Plotin**. Alors, vous voyez à peu près les dates, il faudra remettre dans le fond de la salle le tableau avec les philosophes parce qu'il faut avoir cela [en tête] petit à petit. Il y a la connaissance de ces grands qui sont source de la philosophie. **Plotin**, deuxième siècle après Jésus-Christ. Mais **Plotin**, on ne sait pas… Est-ce qu'il a connu le christianisme ? Il ne l'a pas connu. Il a connu la Gnose. On ne sait pas très bien. Pour certains, **Plotin** a sûrement connu des éléments du **Christianisme**. Ce qui est sûr, c'est que **Plotin** a joué un rôle très important sur les **Pères de l'Église**. On ne peut pas connaître les **Pères de l'Église** si on ne connaît pas **Plotin**. Cela c'est sûr. On ne peut pas.

Le Stoïcisme, Epictète

On ne peut pas connaître les **Pères de l'Église** si on ne connaît pas le **Stoïcisme**. Voyez, c'est pour cela que c'est très important. Ce que je dis là, il faut essayer, dans la mesure du possible, de découvrir l'éthique de **Socrate**, l'éthique de **Platon** – ce serait très beau comme livre, je ne crois pas que cela existe, ce serait très intéressant – l'éthique d'**Aristote**, l'éthique **stoïcienne**… Alors l'éthique **stoïcienne**, cela va jusqu'à **Épictète**. **Épictète**, en l'an 50, il est à Rome. En l'an 50. Et **Épictète** distingue l'homme intérieur de l'homme extérieur[10]. Voyez, **Saint Paul**[11]. C'est quand même très intéressant. **Épictète**, c'est l'esclave devenu philosophe. Il aurait aujourd'hui un prestige extraordinaire. L'esclave devenu philosophe et enseignant à la Sorbonne. L'esclave, hein ! L'ouvrier, soyez… Alors à ce moment-là, il a tous les prestiges, il a tous les galons, il a tous les sacrements. Puisqu'il est sorti de l'esclave devenu philosophe. Cela, c'est Épictète. C'est un très grand bonhomme, du reste. **Épictète**, c'est un très grand bonhomme, il a une influence énorme. Parce que c'est une influence énorme sur toute la pensée…

Épicure

Et puis **Épicure**. Ça, ce n'est pas tout à fait l'esclave devenu philosophe. **Épicure**, c'est le dilettante dans toute sa splendeur. C'est la morale du dilettantisme, le *carpe diem*. Alors, il faut choisir les choses piquantes. Les choses qui donnent la joie, le plaisir. Alors, c'est très curieux parce qu'il faut regarder… Je reviendrai là-dessus parce que vous avez là, dans la philosophie grecque, toutes les modalités de l'éthique.

Cours n° 2 du 27 octobre 1986

Philosophie première et éthique au plan historique

Nous avons commencé à voir comment le problème de la philosophie éthique était né dans la philosophie grecque. Ce serait très intéressant de pousser un peu cette topique. Il faut le faire progressivement. Dans la mesure où vous entrez dans la philosophie grecque, vous essayez de comprendre toujours ces deux aspects : l'aspect d'une philosophie contemplative, dite spéculative, et l'aspect d'une philosophie pratique. Un **Parménide** qui tout de suite nous met en présence de l'être et la philosophie d'un **Socrate** qui nous met en présence d'une « connaissance de toi-même », en vue d'une éthique. Saisir ces deux aspects extrêmes de la réflexion philosophique. Comme précédemment, on aurait pu dire les **Pythagoriciens** : une éthique qui naît d'une attitude religieuse ; et au contraire un regard sur l'univers : l'**École de Milet**. C'est très curieux qu'on retrouve perpétuellement ces deux aspects.

Comprenons bien qu'avec **Aristote**, je crois que c'est le premier qui essaie de montrer les liens de la philosophie première et de l'éthique sans confondre les principes propres de l'une et de l'autre. De la philosophie première on ne peut rien déduire, il faut donc redécouvrir une source nouvelle

[10] Si on ne trouve pas l'expression exacte chez Epictète, on y trouve la référence constante « aux choses extérieures » opposées à ce que peut la volonté. Voir aussi la référence au devin intérieur : « N'ai-je pas mon devin intérieur qui me dit ce qu'est le bien et le mal, qui m'explique les signes de l'un et de l'autre ? », *Entretiens*, II, VII, 3, in *Les stoïciens*, Ed. de la Pléiade, Paris, 1962, p. 896. Au passage, on notera tout l'intérêt de cette citation pour une recherche sur les premières mentions historiques de la syndérèse.

[11] *2 Co.* 4, 16

qui est l'éthique. Vous voyez, les expériences sont irréductibles les unes par rapport aux autres et les inductions à partir de ces expériences nous font découvrir des principes propres qui sont irréductibles les uns par rapport aux autres, et qui cependant ont quelque chose de commun. Je ne peux pas déduire l'éthique de la métaphysique ou de la philosophie première. C'est impossible. Et je ne peux pas, de l'éthique, remonter à la philosophie première. Il y a des points de départ irréductibles et des principes propres. Et cependant il y a des liens. C'est là toute la difficulté. Et je crois que la philosophie **aristotélicienne** le montre. **Platon**, lui, déduit l'éthique de l'exigence de la contemplation par le point de vue politique. **Aristote** ne le fait pas du tout et je crois que c'est son originalité, même s'il n'explicite pas entièrement les liens entre l'être et le bien, et il saisit cela.

Le Stoïcisme

Après **Aristote**, les **Stoïciens**, c'est l'éthique de la volonté, de la βούλησις *(boulésis)*, de la volonté. Et c'est une éthique au niveau vertu. C'est cela qui est particulier aux **Stoïciens**. Le **Stoïcisme** est quelque chose de très important à bien comprendre parce que cela a eu une très grosse influence sur les **Pères de l'Eglise** et une très grosse influence aussi sur le **Néoplatonisme**. Le **Stoïcisme** est quelque chose de très particulier. Certains ont dit – c'était un étudiant qui faisait une thèse sur le **Stoïcisme** à Fribourg avec moi et il concluait sur ce point de vue là, qui me semble assez intéressant du reste – que le **Stoïcisme** c'est la philosophie qui naît dans les moments de crise. Il y a quelque chose de juste. Dans les situations limites, alors on se ramasse sur l'aspect volontaire, instinctivement. On pourrait dire que la philosophie, la théologie de **Pélage** est un peu comme cela, c'est du **Stoïcisme** : vous serez saints à force de bras. La sainteté, il faut la conquérir à force de bras, cela c'est **Pélage** : la volonté passe avant la grâce, mais c'est du **Stoïcisme** au carré, parce que c'est du **Stoïcisme** baptisé. La position de **Pélage** est très intéressante, parce qu'elle existe tout le temps, dans les moments de crise, dans les moments de décadence. Alors on croit qu'à force de poignet, on pourrait y arriver. Le **Stoïcisme** est une position, au point de vue moral, extrêmement intéressante à voir. Et quand on s'intéresse à l'éducation – et on sait bien quels sont les grands éducateurs de l'Église – on s'intéresse au **Stoïcisme** de façon particulière, à l'aspect volontaire. Cela, c'est très intéressant à voir.

Épicure

Alors, face au **Stoïcisme** : l'**Epicurisme**. **Épicure**, le dilettantisme d'**Épicure**, cette position esthétique est une grande position. Alors, ce n'est plus du tout la vertu. Le *carpe diem*. « Aujourd'hui il fait beau, allons-nous promener, parce que demain il pourra pleuvoir, on travaillera. » Cela c'est le *carpe diem*, vous comprenez, c'est la morale de situation[12], mais d'une situation intérieure : « Je suis en état euphorique aujourd'hui, non, travailler c'est idiot, c'est impossible, je veux bien travailler quand je pleure, mais pas quand tout sourit autour de moi. » : *carpe diem*. Cela c'est l'**Epicurisme**. L'**Epicurisme** va contre toute espèce de règlement. On dit [que] tout règlement est quelque chose de… un formalisme idiot : « La vie religieuse c'est idiot, c'est un formalisme, un carcan, j'aime mieux être spontané ». La spontanéité, on sanctifie la spontanéité comme si c'était celle du Saint-Esprit. C'est très curieux, l'**Epicurisme**. L'**Epicurisme** est quelque chose de grand, mais je dirais… c'est une prospective immédiate, pas lointaine. C'est curieux, l'**Epicurisme** et le **Stoïcisme**. Tout cela vient après **Aristote**, ce sont deux formes de morale très importantes.

[12] Allusion à la morale de Jean-Paul Sartre.

Plotin

Puis, enfin, **Plotin**. Alors je l'avais dit, **Plotin** c'est la morale mystique. C'est le dépassement de la contemplation dans le silence. C'est une morale de l'intelligence, comme pour **Platon**, mais d'une intelligence mystique. C'est très grand, **Plotin**. C'est la naissance du **Néoplatonisme**. Je vous avais dit l'autre jour, et il faut bien comprendre que le **Néoplatonisme** de **Plotin** implique une certaine synthèse de **Platon**, d'**Aristote** et des **Stoïciens**. C'est un cocktail très particulier, mais c'est très fort et c'est très intéressant. D'une certaine manière, le **Néoplatonisme** n'est pas quelque chose de nouveau, ce sont des commentateurs. **Plotin** est un commentateur, un commentateur génial parce qu'il a une expérience propre, mais c'est un commentateur du divin **Platon**, d'une théologie. **Platon** c'est divin. **Aristote** c'est beaucoup moins divin. C'est plus, pour **Plotin**, l'homme qui a analysé, dont on doit se servir. Et le **Stoïcisme** a l'avantage qu'il nous montre cette domination de soi nécessaire pour arriver à l'union avec l'absolu.

Résumé sur la philosophie morale chez les Grecs

Je crois que ce sont les quelques grandes formes de la morale qui, d'une certaine manière, résument toutes les formes de la morale, je crois. Alors cela, ce serait très intéressant, comme topique historique, de bien saisir ces diverses formes de la morale qui nous montrent tout de suite – parce que c'est le propre de la morale – une vision particulière de l'homme.

Dans une perspective moderne, c'est très intéressant de comprendre que la morale se fonde sur une anthropologie. Et la morale, en même temps, donne une anthropologie. Les deux sont liées.

La morale évangélique du Christianisme

Morale de la nature (la loi), morale de la personne

Alors il faudrait comprendre – là je vais aller très très vite – comment la morale, avec la **foi chrétienne**, s'est transformée en une morale évangélique. D'une certaine manière, *comprenez bien, d'une certaine manière*, l'*Évangile* est au-dessus de la morale puisque les béatitudes évangéliques sont au-dessus de la loi. La loi commande une morale de vertu. Et on peut dire que la première alliance s'est nouée autour de **Moïse** et de la loi. C'est même très net quand vous dialoguez aujourd'hui avec des rabbins qui réfléchissent sur ce que représente la morale juive révélée. C'est toujours **Moïse**, ce n'est pas **Abraham**. **Abraham** c'est la foi, Isaac c'est la foi, Jacob c'est la foi, c'est l'alliance. Tandis que la morale est donnée dans la loi et on peut dire que c'est cela qui a été gardé de la manière la plus forte. Or, **Jésus** nous dit qu'il vient dépasser la loi, un au-delà de la loi, pas la suppression, mais un au-delà. Et c'est là, toujours, la position très délicate des rapports entre la morale évangélique et la loi de **Moïse**. Cela a été tout le grand problème des **Pères de l'Eglise** jusque **saint Thomas**, perpétuellement.

Et c'est encore le problème d'aujourd'hui, vous savez, cela n'a pas changé. Vous avez une morale conservatrice de la loi et vous avez une morale dynamique des béatitudes évangéliques. Voyez, quand vous voyez le problème actuel de la théologie morale – on l'a vu avec acuité à Fribourg et c'est pour cela que j'y ai beaucoup réfléchi, parce qu'il faut le vivre cela, il faut le

comprendre de l'intérieur – et je suis persuadé que le problème de la **théologie de la libération** repose là-dessus. On a cette position aujourd'hui – voyez, je fais tout de suite un pont vers la théologie morale d'aujourd'hui, on reviendra tout à l'heure sur la perspective philosophique – c'est qu'aujourd'hui, vous avez ceux qui disent que la morale **thomiste**, c'est la morale de la nature, [et il y a ceux qui disent que] la vraie morale chrétienne, c'est la morale de la personne. Alors vous opposez la morale objective de la nature à la morale subjective de la personne. Je grossis un tout petit peu, mais c'est bien cela. La morale objective de la nature fait appel aux vertus, elle fait appel à la loi, c'est la morale objective. Et la morale objective est très très nette : « Je dois faire cela », [c'est] imprimé par la nature. La morale de la personne, c'est une morale qui consiste – quand elle s'oppose à la nature, hein, je prends la morale de la personne en opposition avec la morale de la nature – c'est une morale, j'allais presque dire, de la situation. Vous ne pouvez jamais prescrire à une personne ce qu'elle doit vivre, puisqu'elle est au-delà de la nature et que c'est toujours un problème de conscience personnelle, donc vous ne pouvez rien lui prescrire, la loi demande d'être dépassée. Donc quand l'Église, par exemple [dans la] morale conjugale, dit qu'on ne doit pas se servir de la pilule, on dit : « Attention, oui, c'est très vrai, c'est très vrai, c'est la morale de la nature, mais chaque circonstance est différente, donc faites attention. Et alors vous devez comprendre que chaque situation est différente, vous ne pouvez pas affirmer. » Je pousse jusqu'au bout, mais c'était comme cela. On avait vécu cela à Fribourg avec la position d'un **Père Turner**[13], qui, lui, allait très loin dans ce point de vue de la morale de la personne, et opposant tout le temps morale de la personne, morale de la nature. Je crois qu'il faut bien comprendre cela, parce que c'est très important.

Et c'est vrai, le problème se pose dans l'*Évangile*. Au fond, quand vous voyez l'attitude des pharisiens vis-à-vis du **Christ**, les pharisiens, c'est la loi. Le premier pharisaïsme – parce qu'il y a des pharisaïsmes divers et multiples – et le pharisaïsme devant lequel on est dans l'*Évangile*, c'est la loi. Et **Jésus**, à l'air d'une liberté folle, faire un miracle le jour du sabbat, alors qu'il aurait pu le faire le lendemain, c'est outrageant. Faire un miracle le jour du sabbat, à quelques pas du Temple, à la piscine de Béthesda[14]. Cela, c'est la morale de la personne, vous voyez bien. Si c'était la morale de la nature, il aurait respecté l'objectivité du sabbat. Et quand **Jésus** dit : « Le sabbat est-il pour la personne, est-il pour l'homme ou l'homme pour le sabbat ? »[15], **Jésus** montre que toute la morale de la nature est pour la personne, et non pas l'inverse. Le problème de la personne humaine, c'est d'être au-delà de la nature puisque chaque personne humaine a sa propre finalité. Tandis que l'animal, si l'animal avait une morale, ce serait la morale de la nature. L'animal vit pour la survie de l'espèce. Tandis que l'homme est capable de dépasser la survie de l'espèce. La preuve, c'est que l'Église accepte qu'il y ait des moines. Et les moines ne sont pas pour la survie de l'espèce. C'est bien évident [Rires]. Donc les moines, c'est un style prophétique qui dit : « Non, la nature, très bien, mais il y a autre chose ». Vous voyez, c'est ce problème que nous vivons, c'est notre problème.

Je le mets d'une autre manière : le règlement de vie. Il y a un règlement de vie. Cela c'est le prolongement et la loi. **Saint Augustin** le dit : « Une règle religieuse, c'est le prolongement de la loi »[16]. [Ce à quoi certains répondent :] – « Mais alors, ce n'est pas chrétien. Donc il faut dépasser le règlement de vie, pour avoir ce point de vue : chacun fait son règlement de vie. Vivez en ermite,

---

[13] Nom incertain.

[14] cf. *Jn*. 5

[15] cf. *Mc*. 2, 27

[16] Nous n'avons pas retrouvé le lieu auquel l'auteur fait référence. Cela n'empêche pas saint Augustin de demander à ce que, dans la manière, la règle soit vécue sous le régime de la grâce et non sous le régime de la loi : « Puisse le Seigneur vous donner d'observer tout cela avec amour, en êtres épris de beauté spirituelle et dont l'excellence de la vie exhale l'excellent parfum du Christ, non comme des esclaves sous le régime de la loi, mais en hommes libres sous le régime de la grâce *(non sicut servi sub lege, sed sicut liberi sub gratia constituti).* », *Règle de saint Augustin*, toute fin du texte.

ce sera parfaitement évangélique… ». Mais la charité alors ? Elle en prend un coup. La charité fraternelle, elle va disparaître. Ce sont les problèmes que nous vivons tout le temps cela, concrètement. Vous n'avez qu'à y réfléchir.

Bon, je pose le problème, on est en topique, donc on pose les problèmes, et on voit très bien comment le levain évangélique vient mettre, non pas une opposition entre la personne et la nature, mais le levain évangélique pose avec acuité le point de vue de la nature et de la personne, et au point de vue éthique. **Jésus** ne vient pas abolir la loi, mais l'accomplir[17]. Alors "accomplir" veut[-il] dire "assumer", ou "accomplir" veut[-il] dire "s'opposer" ? Est-ce que c'est un mouvement dialectique ? Est-ce que c'est au contraire un mouvement de la finalité ? Et tout est là. Si c'est dialectique, c'est une opposition. Si c'est la finalité, cela assume. La personne ne s'oppose pas à la nature, mais achève la nature, et permet à la nature d'atteindre sa finalité et donc d'aller beaucoup plus loin.

Il existe une philosophie morale chrétienne

Donc, il faut bien comprendre que le mystère de la foi dans la philosophie morale va mettre quelque chose de tout à fait nouveau. S'il n'y a pas de philosophie première chrétienne, il y a une philosophie morale chrétienne.

En quoi une philosophie chrétienne peut-elle exister ?

Faites bien ce problème, parce que c'est important de le poser. Vous savez bien, tout le problème d'**Étienne Gilson**, c'est de dire qu'il y a une philosophie chrétienne. Quand j'attribue " chrétien " à " philosophie " (l'attribution), est-ce une attribution essentielle ou accidentelle ? Est-ce une dénomination extrinsèque ou est-ce quelque chose qui transforme le point de vue de la philosophie ? Le levain qui vient transformer la pâte[18]. La pâte, c'est la philosophie. Le levain, c'est le chrétien. Alors, je crois que si vous mettez " philosophie chrétienne ", vous n'aboutissez pas. Vous avez ceux qui sont pour la philosophie chrétienne, ceux qui ne sont pas pour la philosophie chrétienne. C'est très curieux de voir cela à l'intérieur du **Thomisme**. Je crois que le seul problème, c'est de voir : philosophie première, philosophie morale (égal éthique). Je crois qu'au niveau de la philosophie dite spéculative, l'attribution " chrétien " est extrinsèque parce que la foi ne nous donne aucun nouveau principe spéculatif. Tandis que lorsque je dis " philosophie morale ", alors il y a une philosophie morale chrétienne. Et l'attribut " chrétien " modifie la philosophie morale, parce qu'elle apporte une nouvelle finalité. Cela, il faut beaucoup y réfléchir, parce que c'est un problème quand même très important. Et vous voyez, cela revient bien à l'aspect " nature ", " personne ", c'est cela qui est très curieux. Est-ce que la foi transforme mon intelligence ? Est-ce que la foi me rend plus intelligent ? Est-ce que, du fait que je suis baptisé et que je vis ma vie chrétienne, est-ce que, du fait même, je suis plus intelligent ? Ou est-ce que la foi transforme en premier lieu mon cœur ?

Je vous ai déjà cité plus d'une fois cet exemple, que j'aime de citer parce que pour moi c'est très éclairant. Ce marxiste, fils de marxiste, petit-fils de marxiste, se convertissant à Paris, entrant dans l'Ordre de Saint-Dominique, parce que son professeur, Lefèvre, lui avait dit : « Il n'y a que deux métaphysiques possibles, **Thomas d'Aquin** ou **Marx**. ». C'était simple, mais c'était net. Donc il

---

[17] cf. *Matt*. 5, 17
[18] cf. *Matt*. 13, 33

était entré à fond dans le **marxisme**, dans l'idéologie marxiste. Son cœur se convertit par l'Esprit-Saint, il veut voir qu'est-ce que c'est que **Thomas d'Aquin**. Et il se dit pour voir ce que c'est que **Thomas d'Aquin**, je frappe à la porte de l'Ordre de Saint-Dominique, et comme je l'ai eu comme étudiant en première année de philosophie, il m'a dit cette chose très très belle : « L'Esprit-Saint a converti mon cœur, il me laisse le soin de convertir mon intelligence ». Et je crois que c'est très juste.

L'Esprit-Saint ne convertit pas notre intelligence, c'est très curieux, parce que l'Esprit-Saint ne nous rend pas paresseux. Et l'Esprit-Saint veut au contraire que, parce qu'il agit sur nous, nous soyons encore plus actifs. Alors il convertit notre cœur, cela c'est vrai, c'est l'Esprit-Saint qui convertit notre cœur et il réclame de nous la conversion de notre intelligence. Parce qu'on est tous un peu **marxisés**. On est tous un peu marqués par **Hegel**. On est tous un peu marqués par la **phénoménologie**. C'est la philosophie de notre temps, donc on respire cet air-là, sans le savoir. Et en tant que Français, on est tous un peu **cartésiens**. C'est le grand-père. Et c'est très rare qu'on aille au-delà de **Descartes**. Alors on a respiré cet air-là et parce qu'on a respiré cet air-là, notre intelligence est un petit peu idéalisée et on a une peine énorme de redécouvrir le réalisme. Une peine énorme. Et l'Esprit-Saint veut que nous convertissions notre intelligence. C'est très beau cette expression-là. Alors, cela montre bien, le cœur : philosophie morale ; l'intelligence : philosophie première. Voyez comme c'est curieux, ce passage de l'Esprit-Saint, il convertit notre cœur, il nous donne une nouvelle finalité, il nous donne un nouvel amour. C'est bien l'Esprit-Saint, c'est bien évident. Mais pour que nous puissions aller jusqu'au bout, il nous manque de convertir notre intelligence. La foi – qui s'enracine dans ce qu'il y a de plus profond dans notre intelligence, au-delà de la distinction de l'intelligence pratique et de l'intelligence spéculative – la foi ne nous donne pas de nouveaux concepts, mais la foi nous donne un nouveau jugement, un jugement d'existence, mais pas de nouveaux concepts. Mon concept d'être, que je sois croyant ou que je ne sois pas croyant, est le même. Si mon concept d'être n'était pas le même, si j'étais croyant ou si je n'étais pas croyant, il n'y aurait plus de dialogue possible avec la croyance. Mais le dialogue reste possible avec le croyant parce que mon concept d'être est le même si je suis croyant ou pas croyant.

Mais ma morale de chrétien n'est pas la même que la morale de l'athée. Parce que dès que je suis au niveau moral, je suis en présence d'un jugement d'existence qui touche le point de vue de la finalité. Il faut bien comprendre cela. C'est très très important, c'est la seule manière de pouvoir dialoguer avec un incroyant. Autrement vous affirmez des choses qui l'irritent et qui le mettent de mauvaise humeur. Ce n'est pas la peine. Il faut bien [saisir] cela, le respect qu'on doit avoir vis-à-vis de l'incroyant, c'est le respect de son intelligence. Et de comprendre que son cœur, bein oui, son cœur n'atteint pas la même finalité que vous. Son cœur n'a pas le même amour que vous. L'Esprit-Saint nous donne un nouvel amour, mais il ne nous donne pas un nouveau concept d'être. Il faut beaucoup réfléchir là-dessus parce que cela fait comprendre ce partage des eaux qu'on n'a pas fait assez. Toutes les querelles sont au niveau de la philosophie chrétienne, alors que c'est si simple de comprendre que la philosophie implique la philosophie première et l'éthique.

Alors, c'est là où on doit comprendre. Il y a une nouvelle éthique chrétienne, c'est bien évident, mais il n'y a pas de nouvelle métaphysique chrétienne. Ce qui montre bien que l'éthique ne se déduit pas de la philosophie première. Si l'éthique se déduisait de la philosophie première, il n'y aurait pas de morale chrétienne. Il y a une nouvelle expérience d'amour. C'est à partir de l'amour que l'éthique va s'édifier [et donc] s'il y a une nouvelle expérience d'amour, il y a une nouvelle éthique. Et la métaphysique implique le jugement d'existence. Est-ce que le réel est le même pour le croyant que pour l'incroyant ? Quand vous serrez la main à un incroyant, est-ce que votre réel par rapport à l'homme est le même que lui ? « Je te saisis la main et tu es un incroyant, donc tu n'es

pas un homme. » Et puis vous saisissez la main en disant que : « tu es un croyant, donc tu es un surhomme, espèce de martien, tu vis dans la Lune, moi je vis sur la Terre… ».

Le réel est le même pour le croyant que pour l'incroyant. Le réel de la réalité existante, du jugement d'existence. Le jugement d'existence est le même pour le croyant et pour l'incroyant. C'est pour cela que le concept d'être est le même. C'est très important de saisir cela, c'est même capital. Or, c'est en éthique que le problème se pose.

Un autre exemple que je vous donne, parce que c'est toujours important de saisir ces choses-là. Un autre exemple que je vous donne, c'est l'attitude d'un **Aristote** par rapport à son maître **Platon**. Quand il est en philosophie première, il n'hésite pas à dire que **Platon** s'est trompé. Quand il est en éthique, il dit : « J'aime mieux la vérité que **Platon**, bien que je les aime tous les deux »[19]. Voyez la différence. C'est tout à fait différent comme attitude. Et c'est vrai, c'est très important de comprendre cela, ce n'est pas la même attitude. L'éthique nous demande d'être totalement engagés comme homme. La philosophie première saisit notre νοῦς *(noûs)* séparé, tandis que l'éthique nous saisit dans tout ce que nous sommes.

C'est un engagement, l'éthique, puisque c'est un amour par rapport à une finalité. L'engagement du chrétien et de l'athée n'est pas le même. On pourra se poser la question par rapport à la politique. Cela, c'est très intéressant, c'est une autre question et c'est une question qu'il faut se poser. Y a-t-il une politique chrétienne ? Ou est-ce qu'il n'y a pas de politique chrétienne ? Grave question. Et une question qu'on doit essayer de comprendre, parce que si on ne la comprend pas, on dit des bêtises. On se laisse mener, alors il y a des âges où vous avez une politique chrétienne, il y a un **saint Louis**, il y a un **saint Henri**. Alors voyez bien, il n'y a pas un saint **Platon**, non non non non. Alors, s'il y a un **saint Louis**, il y a donc une politique chrétienne. Est-ce que c'est la politique de **saint Louis** qui est canonisé ? Ou est-ce que c'est **saint Louis** en tant que personne qui est canonisée ? C'est important de le savoir.

Donc, comprenons bien que la foi a posé un nouveau problème à l'éthique. Et non pas un nouveau problème à la philosophie première. Parce que la grâce suppose la nature et ne détruit pas la nature[20]. La grâce et la foi ne détruisent pas l'intelligence, mais la grâce transforme notre cœur. Et donc, la foi chrétienne a bouleversé l'éthique. Et le bouleversement de l'éthique est fameux. Alors c'est là où il faut voir comment la philosophie **stoïcienne** a marqué très fort le **Christianisme**. C'est vrai cela. Historiquement, c'est vrai.

Thomas d'Aquin, l'intelligence de la ratio entis *et de la* ratio boni*, convertibles par* aliquid

Et comment **saint Thomas** – et c'est peut-être là l'originalité la plus nette de **saint Thomas** – comment **saint Thomas** a dépassé l'éthique **stoïcienne** pour redécouvrir dans le **Christianisme**

[19] *Éthique à Nicomaque*, « Il vaut mieux sans doute faire porter notre examen sur le Bien pris en général, et instituer une discussion sur ce qu'on entend par là, bien qu'une recherche de ce genre soit rendue difficile du fait que ce sont des amis qui ont introduit la doctrine des Idées. Mais on admettra peut-être qu'il est préférable, et c'est aussi pour nous une obligation, si nous voulons du moins sauvegarder la vérité, de sacrifier même nos sentiments personnels, surtout quand on est philosophe : vérité et amitié nous sont chères l'une et l'autre, mais c'est pour nous un devoir sacré d'accorder la préférence à la vérité. » 1096a 4-17, trad. J. Tricot.

[20] Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I, q. 1, a. 8, ad. 2 : « La doctrine sacrée utilise aussi la raison humaine, non point certes pour prouver la foi, ce qui serait en abolir le mérite, mais pour mettre en lumière certaines autres choses que cette doctrine enseigne. Donc, puisque la grâce ne détruit pas la nature, mais la parfait, c'est un devoir, pour la raison naturelle, de servir la foi, tout comme l'inclination naturelle de la volonté obéit à la charité. » - *« Sacra doctrina etiam ratione humana, non quidem ad probandum fidem, quia per hoc tolleretur meritum fidei ; sed ad manifestandum aliqua alia quae traduntur in hac doctrina. Cum enim gratia non tollat naturam, sed perficiat, oportet quod naturalis ratio subserviat fidei ; sicut et naturalis inclinatio voluntatis obsequitur caritati.* » – Voir aussi *Super Sentences*, lib. 2 d. 9 q. 1 a. 8 arg. 3.

une éthique de l'amour. Dans **saint Thomas**, ce n'est plus l'éthique du devoir, c'est l'éthique de l'amour. C'est dans ce sens-là que **saint Thomas** peut mettre le primat de la grâce sur la volonté. C'est là où **saint Thomas** n'est pas du tout **pélagien**. Vous voyez, au point de vue éthique, il faut bien comprendre le petit dialogue entre **saint Augustin** et **Pélage**, c'est très très important au point de vue éthique. Et c'est vrai, il y a là un dialogue extraordinaire entre **Pélage** et **saint Augustin**. Et [il faut bien] comprendre comment **saint Thomas** dépasse cette espèce d'opposition pour mettre le primat de la grâce, le primat de l'amour qui commande toute sa théologie morale. Mais ce primat de l'amour, ce primat de la grâce, ne supprime pas les efforts de la nature, et la volonté, ne supprime pas la liberté. Alors, on est avec **saint Thomas** en face d'une théologie morale qui s'édifie dans la lumière de la foi. C'est pour cela que je ne peux pas tirer *immédiatement* de **saint Thomas** une *philosophie* morale. Sa philosophie morale est chrétienne, donc elle est totalement transformée par la grâce. C'est une *autre* philosophie morale que celle qui est purement humaine. Et cela, c'est très important parce que la **Scolastique** décadente n'a pas assez vu cela. On a voulu laïciser la théologie morale de **saint Thomas** et, à partir de là, donner une théologie morale, [il se corrige :] et donner à partir de là une philosophie morale.

Alors **saint Thomas** représente donc un moment très important au point de vue de la réflexion de la théologie morale. Je crois que c'est là où il est le plus original. Pourquoi ? Parce que **saint Thomas** est le premier à avoir précisé avec beaucoup de netteté les rapports de l'être et du bien. Je vous en donne un petit signe, vous allez tout de suite saisir cela.

Pour **Albert le Grand** – donc le maître de **saint Thomas** – il y a cette distinction très nette qu'il faut bien voir [il écrit au tableau.] : l'être, l'un (ceci vient des philosophes), et puis la tradition chrétienne, **Augustin** : le vrai et le bien. Voilà la table des transcendantaux selon **Albert le Grand**. Deux grandes traditions. La tradition philosophique qui fait que l'un est convertible avec l'être et la tradition des saints (qui vient de **saint Augustin**) qui fait que, à l'être, s'ajoutent le vrai et le bien. Et donc la convertibilité du vrai et du bien se fait par rapport à la foi. Et **Albert le Grand**, ajoute *res*. Il faudrait mettre même *res* avant l'un [Il désigne au tableau.], cela ne fait rien. Il fait ceci pour être plus exact. Il met *res*, il met l'un, convertible avec l'être. Cela, c'est l'apport philosophique d'**Avicenne**. *Res*, c'est d'**Avicenne**. L'un, c'est d' **Aristote**, convertible avec l'être. L'apport de la tradition chrétienne, c'est d'ajouter le vrai et le bien, convertibles avec l'être. Cela, c'est très net. Donc, selon **Albert le Grand**, ce n'est que grâce à la foi que je peux dire que le bien est convertible avec l'être.

Que fait **Thomas d'Aquin** ? Un article très important qu'il faut tous méditer dans le *De Veritate*, question 1, article 1. Saint Thomas montre son originalité à l'égard de **Maître Albert**. Pour **saint Thomas**, est convertible avec l'être : *res*, un, *aliquid* (voilà ce que **saint Thomas** ajoute). Cela, *verum et bonum*, il faut le savoir par cœur, et autant que possible comprendre [Rires]. Les *rationes*, comme dit **saint Thomas**, les *rationes* sont convertibles avec la *ratio entis*. C'est un aspect critique. Dans la réflexion critique, on essaie de saisir la convertibilité. Convertible, cela veut dire ayant la même extension et la même intensité. Sont convertibles avec l'être : *res*, *bonum*, *aliquid*, *verum*, *bonum*. Saint Thomas ne dit plus du tout ici « les philosophes et les saints ». Il y a une audace extraordinaire de **saint Thomas** de montrer que la *ratio boni* (la raison de bien) [et] la raison d'être sont convertibles au plan tout simplement de la réflexion critique philosophique. L'intervention de la foi n'intervient plus du tout. Ces *rationes* sont convertibles et sont convertibles avec la *ratio entis*.

Alors, il faut bien comprendre ce que c'est que la *ratio entis*, ce n'est pas commode. Mettez des points d'interrogation, petit à petit vous comprendrez ce que c'est que la *ratio entis*. On est au niveau des *rationes*, c'est-à-dire des concepts. Le concept d'être. Le concept du bien. Donc, c'est

au niveau critique. Et il y a une convertibilité, et cette convertibilité se fait par *aliquid*. Alors, si on réfléchit bien, [à] comment **saint Thomas** ajoute *aliquid* sur **Albert le Grand**, c'est toute la métaphysique de l'acte qui permet de faire cela.

Ceci, c'est simplement pour vous faire comprendre que ce qu'il y a d'original dans la pensée de **saint Thomas**, c'est d'avoir vu la convertibilité du bien et de l'être. Cela, je crois que c'est quelque chose qui va très loin parce que, par-là, il montre qu'il n'y a pas deux métaphysiques, une métaphysique de l'être et une métaphysique du bien. Mais il y a une seule métaphysique, celle de l'être. Mais il y a une éthique propre qui saisit ses principes propres qu'il faut découvrir. Et ceci, c'est très éloquent dès que vous regardez le *De Veritate*, question 1, article 1. Il y a là quelque chose de très très fort au point de vue de la pensée. Ce qui fait que **saint Thomas** respecte l'autonomie de la philosophie morale et nous fait comprendre qu'il y a des liens difficiles à préciser entre la philosophie première et la morale, et que c'est la philosophie morale qui est transformée par la foi. Et pas la philosophie première.

Henri de Gand, Duns Scot, Ockham

Alors immédiatement après **saint Thomas**, on peut dire que cette harmonie est brisée : **Henri de Gand**, **Duns Scot**, **Ockham**, cette trinité particulière qu'il ne faut jamais oublier, qui est très importante. Il y a une brisure. Il y a une brisure qui s'est faite. Pourquoi ? À cause de la condamnation des thèses thomistes en 1277 par la Sorbonne[21], pas par le Pape. La Sorbonne a voulu être plus catholique que le Pape. Aujourd'hui il y a moins de danger ! Mais de ce temps-là, la Sorbonne a voulu être plus catholique que le Pape. Alors elle a condamné les thèses de **saint Thomas**, considérant que ces thèses de **saint Thomas** reposaient sur le païen, tandis qu'**Avicenne** était un croyant, il était musulman, mais il était croyant. Tandis qu'Aristote est un païen, il n'a pas la foi. Et donc il faut revenir à **Avicenne**, et c'est ce qu'a fait **Henri de Gand**[22]. **Henri de Gand** est revenu à **Avicenne**. **Duns Scot**[23] a essayé d'unir les deux : **Henri de Gand** et **Thomas d'Aquin**. Et puis **Ockham**, lui, est revenu à **Aristote**, en voyant le primat de la logique.

[21] Sur cette affaire, voir les précisions de F.-X. Putallaz (qui cite R. Wilockx) : « Un témoin important des événements, le franciscain Jean Peckham, était présent à la Curie Romaine de Viterbe entre 1276 et 1279. Il racontera plus tard qu'Etienne Tempier [l'évêque de Paris] visait bel et bien directement Thomas d'Aquin ; il est donc "hors de doute que Thomas a fait l'objet d'un procès intenté à Paris contre sa mémoire". Mais on a montré sur la base de ce témoignage que ce projet de Tempier a été engagé au lendemain de la condamnation du 7 mars 1277, et en une procédure toute différente. Dans une action parallèle à celle du 7 mars déjà, Etienne Tempier avait instruit un procès contre le théologien Gilles de Rome, censuré à Paris vraisemblablement au mois de mars de la même année. Tempier voudra réitérer son action contre Thomas d'Aquin, mais cette fois il n'aura pas le même succès. "Nous concluons que la liste d'articles suspects sur la base de laquelle on a intenté un procès à la mémoire de Thomas d'Aquin à Paris constitue une liste distincte à la fois de la liste censurée le 7 mars 1277 et de la liste censurée lors du procès de Gilles de Rome." Le procès n'aboutira jamais. (…) Les franciscains ne l'entendaient pas ainsi. Ce que Tempier n'avait pas réussi en 1277, l'ordre franciscain le tenterait officiellement en 1282. Un maître devenu célèbre, Guillaume de la Mare, rédigea un traité dans lequel il relevait quelque 123 thèses glanées dans les œuvres de Thomas d'Aquin. Le but de Guillaume de la Mare était de livrer un traité où les textes thomasiens contestés seraient présentés dans leur teneur littérale, puis critiqués au moyen d'arguments d'autorité et d'arguments de raison. Vers 1278, Guillaume rédigea donc une première version de ce qu'il appellera le *Correctoire de frère Thomas (Correctorium fratris Thomae)*. Une seconde version devait suivre peu après. Ce *Correctoire* "dut avoir une assez grande diffusion" [P. Glorieux] si l'on en croit les manuscrits aujourd'hui connus. », *Insolente liberté*, Cerf, 1995, pp.99-100.

[22] F.-X. Putallaz rappelle le rôle joué par Henri de Gand dans l'épisode des condamnations de 1277 : « L'évêque n'a pas agi à la hâte : il s'entoura de conseillers, maîtres en théologie et autres personnes avisées. Tout était prêt depuis longtemps ; les dossiers avaient été préparés, et l'on avait déjà exercé quelques pressions ; Henri de Gand, membre probablement de la commission, avouera plus tard en avoir été l'objet et Gilles de Rome en témoignera. » On ajoute la suite directe non dénuée d'intérêt pour tenter de cerner la personnalité d'Etienne Tempier : « Etienne Tempier n'allait pas manquer l'occasion de renforcer son pouvoir sur l'Université de Paris : avec les théologiens il impose pourtant quelques thèses contre l'avis de la commission ; avec le pape et mandaté par lui, il ne fait pourtant pas ce qu'on lui demande. Etienne Tempier n'adressera jamais le document au pape ; il le publie en son nom. 219 propositions et quelques livres sont condamnés solennellement par l'évêque de Paris, le 7 mars 1277. », *id.*, p. 55.

[23] A propos de l'influence des condamnations sur Duns Scot, voir la remarque d'Olivier Boulnois : « Scot est la plus haute expression de la théologie franciscaine après les condamnations de 1277. » (*La rigueur de la charité*, Cerf, 1998, p. 16). – François Loiret montre

C’est très curieux de voir cela, c’est intéressant parce qu’à partir de là, cet équilibre si difficile à comprendre entre la philosophie première et la métaphysique est brisé. Il y a là une très grande brisure au point de vue profond, au point de vue de la pensée. On a opposé alors à ce moment-là, les **scotistes** et les **thomistes**. Vous comprenez bien que ce n’est pas là l’enjeu. L’enjeu c’est la recherche de la vérité. Et l’opposition est nette parce que la finalité n’est plus vue. On ne voit plus la finalité. La finalité devient une causalité métaphorique[24], donc elle n’est plus une véritable causalité. Et donc l’éthique perd son indépendance et si l’éthique perd son indépendance, on ne peut plus aller jusqu’au bout dans l’ordre de l’amour. Alors je vous dirai encore un petit mot la fois prochaine.

Cours n° 3 du 4 novembre 1986

Pas d’éthique sans métaphysique

Nous restons encore dans cette petite topique d’introduction pour bien comprendre comment le rapport de la foi et de l’intelligence pratique – c’est-à-dire de la prudence, et par le fait même de toute élaboration de la morale, de l’éthique – [pour comprendre comment] la foi a joué un rôle capital en philosophie morale parce que, là, nous pouvons dire qu’il y a une philosophie chrétienne. Voyez, c’est là le problème important de voir comment l’adjectif “chrétien” qualifie la philosophie. Comme la philosophie a diverses parties, l’attribut “chrétien” ne qualifie pas de la même façon la philosophie première et l’éthique. Si les deux grands axes de la philosophie, ce sont toujours la philosophie première et l’éthique et qu’il y a des interférences importantes entre les deux, je crois qu’on ne peut pas élaborer une éthique qui aille jusqu’au bout sans qu’il y ait une métaphysique. Mais cela ne veut pas dire que l’éthique est subordonnée à la métaphysique. Cela veut tout simplement dire que [pour élaborer] l’éthique regardant l’homme pour pénétrer le plus profondément dans ce qu’est l’homme, il faut la métaphysique. Cela, nous le verrons du reste, progressivement, ces problèmes-là.

Dans le monde chrétien, la philosophie morale est devenue la théologie morale

Mais il y a un problème très important, c’est de voir comment l’éthique, chez les **Pères de l’Eglise**, chez **saint Thomas**, [chez] les grands théologiens, l’éthique est devenue ce qu’on a appelé

---

quant à lui à quel point Duns Scot a explicitement et fidèlement suivi les condamnations de l’évêque de Paris : « L’ordre franciscain réussit à rendre crédible l’idée que la condamnation [de 1277] ne visait pas seulement les maîtres ès arts, mais aussi certains théologiens, dont Thomas d’Aquin et Gilles de Rome. Lorsque les Dominicains exigèrent la correction de la condamnation, ils souscrivirent à cette idée. Quoiqu’il en soit, dans le contexte historique où se situe Duns Scot, la condamnation d’Etienne Tempier, telle qu’elle est revendiquée par les franciscains, concerne désormais aussi bien les théologiens que les maîtres ès arts. Que Duns Scot l’ait ouvertement assumée, la distinction 2 du deuxième livre de l’*Ordinatio* en porte témoignage : “*Contre cette proposition est condamnée comme un certain article, condamné et excommunié par l’évêque de Paris. Si on affirme que ‘l’excommunication ne traverse pas la mer ou le diocèse’, et cependant si l’article a été condamné comme article hérétique, il semble être condamné comme hérétique non seulement par l’autorité diocésaine, mais aussi par l’autorité du Pape*.” A ceux qui, comme certains dominicains ou « thomistes », opposaient à la condamnation de 1277, le fait qu’elle ne saurait avoir d’autorité juridique hors du diocèse de Paris, et que, du même coup, tout théologien hors de Paris ne pouvait avoir à s’y plier, Duns Scot rétorque qu’elle a pour elle l’autorité papale, ce qui implique sa force contraignante en toute université. », *Volonté et infini chez Duns Scot*, Ed. Kimé, 2003, p. 22.

[24] Ce que Duns Scot dit explicitement de manière répétée en se réclamant du *De la génération* d’Aristote. Par exemple : « Je réponds pour cette raison au premier argument : lorsqu’on argumente au sujet du bain, on peut répondre d’une part que le bain hors de l’intellect a la raison de fin et meut ainsi métaphoriquement. Mais dans l’intellect, le bain a la raison d’objet et ainsi la raison d’efficient, comme on l’a dit auparavant. » (*Lectura* II, dist. 25, n° 97, trad. F. Loiret in *La cause du vouloir*, p. 37 – Pour la réf. au *De la génération*, voir p. 9, n° 18).

la théologie morale. Pour **saint Thomas**, la théologie tout court, parce que la “ théologie morale ”, c'est du XVIIème siècle, tandis que pour **saint Thomas**, c'est la théologie tout court.

Et il est évident, quand vous regardez la *Secunda pars* de **saint Thomas**, il est évident que toute la théologie sur l'homme – image de Dieu, s'orientant vers Dieu, retournant à sa source – cette théologie morale a assumé toute une philosophie morale, toute une éthique. Et c'est peut-être même là que vous voyez le rôle de l'intelligence d'une manière très très nette, toute la conception de sagesse, du bien et de la fin. Saint Thomas est le premier à avoir poussé cette analyse d'une manière si forte dans l'analyse de l'acte humain, dans son *Traité des passions*. Tout cela est dans une théologie. Mais ce sont des éléments philosophiques que **saint Thomas** a saisis, a pris aux Grecs avant tout, et qu'il a assumés.

Alors vous voyez, là je crois qu'on peut dire que la morale, l'éthique, a été complètement transformée par la foi. L'homme, par la grâce, est mûri d'une manière très étonnante, et spécialement l'intelligence pratique, l'intelligence affective, est mûrie par la foi, l'espérance et l'amour. Et cela pose un très grand problème sur lequel nous reviendrons, de bien saisir les rapports de la théologie chrétienne (regardant le retour de l'homme vers Dieu) et [de] l'éthique.

Ontologisme pratique – comment retrouver une éthique philosophique

Comme il y a un ontologisme spéculatif, il y a un ontologisme pratique, qu'il ne faut jamais oublier, parce que c'est quand même très important de comprendre ce télescopage que des quantités de croyants font au niveau pratique, au niveau éthique, comme si la foi supprimait une réflexion philosophique au niveau éthique. Mais il est sûr que la foi transforme essentiellement la réflexion éthique et si la foi transforme essentiellement la réflexion éthique, on comprend très bien qu'il est particulièrement difficile de retrouver, chez un théologien comme **saint Thomas**, une éthique philosophique. Il suffit de regarder la manière dont **saint Thomas** commente l'*Ethique* d'**Aristote**, pour s'apercevoir tout de suite que **saint Thomas** lui-même a senti… Voyez la différence entre *Le commentaire des Métaphysiques* et le *Commentaire de l'Éthique*, cela n'a jamais été fait au point de vue méthode. Ce serait pourtant très intéressant de voir tout de suite la différence d'un théologien comme **saint Thomas**, utilisant différemment la philosophie première d'**Aristote** et l'éthique d'**Aristote**. Ce n'est pas de la même façon dont le théologien digère la philosophie première et l'éthique. L'éthique est totalement transformée tandis que je ne peux pas dire que la métaphysique est totalement transformée. La connaissance de l'être demeure la même : *« Primo cadit intellectu ens »*[25], ceci est vrai pour le croyant et le non-croyant. C'est dans ce sens-là qu'une philosophie première demeure substantiellement la même chez le chrétien et [chez] le non-croyant et [chez] le non-chrétien. Tandis que l'éthique est complètement transformée. Pourquoi ? Parce que la fin pour le croyant n'est pas la même que la fin pour le non-croyant. Le bien du croyant, c'est Dieu lui-même qui se donne ; pour l'incroyant[26], Dieu est la fin ultime et dernière vers laquelle il tend. Et comme c'est la fin qui spécifie la morale, on comprend que la connaissance morale est totalement différente chez le croyant et chez le non-croyant. C'est dans ce sens-là qu'on peut parler d'une éthique chrétienne et d'une philosophie chrétienne.

Mais on n'a jamais fait suffisamment la distinction, du moins je ne l'ai pas vue. Quand **Gilson** parle d'une philosophie chrétienne, il ne fait pas la distinction entre l'aspect philosophie première

---

[25] La formule *« primo cadit in intellectu ens »* est répétée de nombreuses fois dans l'œuvre de Thomas d'Aquin, par exemple : *De Veritate*, q. 1, a. 1 ; *Somme théologique*, Ia., q. 5, a. 2 ; *De ente et essentia*, prologue.

[26] L'auteur ne dit pas « pour l'athée », mais « pour l'incroyant », comprendre « l'incroyant ayant découvert philosophiquement l'existence de Dieu ».

et éthique, alors que je crois que c'est capital de faire la distinction, la distinction entre être et bien et de voir comment " ce qui est " n'est pas changé chez le croyant et l'incroyant, alors que mon amour du bien, ma finalité est totalement changée.

Donc il faut bien comprendre que la théologie va jouer un rôle encore plus important en éthique, en métaphysique. Encore beaucoup plus important. Autrement dit, ce n'est pas commode d'avoir comme grand-père des théologiens, si on est philosophe. Ce n'est pas commode du tout, ce n'est pas commode pour maintenir la philosophie première et c'est encore beaucoup plus difficile pour maintenir l'éthique, une véritable éthique. Et cela pose problème du reste : pouvons-nous, en tant que chrétiens, faire une éthique philosophique ? Est-ce que cela a un sens ? Même si je dis qu'on fait une métaphysique, je ne résous pas le problème de l'éthique.

Descartes et l'autonomie de la philosophie

Alors il faut se poser le problème, hein, et avec acuité ! Et comprendre que là il y a un problème qui est très difficile et qui a une influence puisque le jour où, voulant redonner à la pensée philosophique son autonomie, un chrétien comme **Descartes**, que je considère comme un chrétien… Pas **Sartre**, **Sartre** considère que **Descartes** n'est plus un chrétien puisque **Sartre** dit textuellement : « Si **Descartes** vivait notre temps, il serait comme **Sartre**, c'est-à-dire que si **Descartes** vivait notre temps, il serait athée » [27]. **Sartre** l'a dit. Il y a dans l'édition du *Discours sur la méthode*, où il y a une préface de **Sartre**. Dans cette réédition qui s'est faite il y a quelques années, il y a une petite préface de **Sartre** sur **Descartes** qui est extraordinairement intéressante, comme lucidité. **Sartre**, c'est un malin, alors quand il a l'œil noir sur certains philosophes qui ont affirmé l'existence de Dieu, il montre que cela ne tient pas. Très curieux cela. [C'est] toujours très intéressant de voir **Descartes**, **Sartre**. C'est la France [Rires] philosophique. C'est vrai, il faut regarder cela, il faut voir cela pour comprendre des quantités de choses du climat et du milieu français.

Parce que **Descartes** a joué un rôle. Il n'y a pas si longtemps, on n'aurait jamais osé critiquer **Descartes**, et cela existe encore. Je me souviens il y a quelques années, je faisais une petite critique de **Descartes** comme je fais de temps en temps, et il y avait un bon chrétien qui assistait, il est venu me trouver après : « Mais mon père, vous me déconcertez complètement, moi je considère que **Descartes** c'est le grand philosophe et j'ai toujours regardé **Descartes** comme le grand philosophe. » – « Oui, oui, ce n'est pas étonnant [de voir] où l'on en est dans la chrétienté française si **Descartes** est le grand philosophe. [Rires] » Parce que vous restez dans les idéologies.

Donc il faut bien saisir cela, que **Descartes** a eu un mérite, il faut le reconnaître, de se dire : « Qu'est-ce que c'est que la philosophie considérée pour elle-même ? ». **Descartes** a compris ce que **Vatican II** disait : l'ouverture au monde. L'ouverture au monde c'est parler un langage philosophique, parler un langage philosophique pour les hommes. Et c'est regarder l'homme dans toute sa dignité d'homme. **Descartes** l'a dit au niveau de la pensée. Le *cogito* de Descartes ce n'est pas la foi, et je peux avoir un *cogito* légitime qui ne soit pas la foi. Cela, c'est très juste. La pensée philosophique a une certaine autonomie et une certaine indépendance.

---

[27] « Il faudra deux siècles de crise — crise de la Foi, crise de la Science — pour que l'homme récupère cette liberté créatrice que Descartes a mise en Dieu et pour qu'on soupçonne enfin cette vérité, base essentielle de l'humanisme : l'homme est l'être dont l'apparition fait qu'un monde existe. Mais nous ne reprocherons pas à Descartes d'avoir donné à Dieu ce qui nous revient en propre ; nous l'admirerons plutôt d'avoir, dans une époque autoritaire, jeté les bases de la démocratie, d'avoir suivi jusqu'au bout les exigences de l'idée d'autonomie et d'avoir compris, bien avant le Heidegger de *Vom Wesem des Grundes*, que l'unique fondement de l'être était la liberté. », Jean-Paul Sartre, *Situations I*, 1947, p. 289, d'abord paru en 1944 dans *Descartes - 1596-1650. Introduction et choix par J.-P. Sartre*.

Alors quelle est cette indépendance ? Où trouve-t-elle cette indépendance ? Est-ce que c'est dans les idées ? Ou est-ce que c'est dans le jugement d'existence ? C'est là l'abîme entre les deux. **Descartes** n'a pas trop touché à la morale. Mais **Descartes** a voulu faire une nouvelle théologie. C'est **Gouhier** qui disait cela[28], parce que **Gouhier** est quand même un grand spécialiste. Et je me souviens sur **Descartes** quand il disait à propos – c'était au moment où on parlait beaucoup de la théologie nouvelle – et **Gouhier** disait : « N'oubliez pas que **Descartes** est le premier à avoir fait une théologie nouvelle. » Ce sont les pères jésuites du temps qui lui ont demandé de faire une théologie nouvelle. Et **Descartes** a fait un nouveau traité de l'Eucharistie avec sa philosophie[29]. Alors ce serait très intéressant de regarder la nouvelle théologie chez l'**Abbé de Nantes** sur l'Eucharistie parce qu'il fait la même chose. Ce traditionaliste, il fait une nouveauté totale par rapport à l'Eucharistie et il retombe dans les défauts de **Descartes**. Ce serait très intéressant de faire cela si on avait le temps, au point de vue critique : le traité de **Descartes** sur l'Eucharistie, le traité de l' **Abbé de Nantes** sur l'Eucharistie. Parce que l'**Abbé de Nantes** refuse complètement **saint Thomas** sur l'Eucharistie et il veut donner une nouvelle théologie sur l'Eucharistie. Et c'est ce que **Descartes** a fait. C'est très intéressant parce que c'est quand même quelque chose d'intéressant de voir cela, comment une nouvelle philosophie peut, si elle est mise au service de la foi, donner une théologie qui n'est plus du tout traditionnelle et [donner] une théologie qui sera la source d'erreurs et qui sera la source quelquefois d'hérésies.

Kant

Morale du devoir

Après **Descartes**, la philosophie a voulu garder son indépendance. Et je crois que le premier qui a voulu redonner une nouvelle éthique, c'est **Kant**. **Kant** veut donner une nouvelle éthique purement philosophique. Il montre que la philosophie première, que la métaphysique, ne peut pas exister, mais que c'est l'éthique qui doit remplacer la métaphysique, parce que c'est l'éthique qui nous donne un regard le plus profond sur l'homme, sur l'anthropologie. Alors n'oubliez pas que **Kant** est le premier qui parle d'anthropologie, le mot anthropologie est **kantien** quant à son origine. Je dis bien « quant à son origine ». Et, supprimant la philosophie première, il retombe sur une anthropologie. C'est tout à fait normal cela. C'est tout à fait **kantien** : supprimant la philosophie première et la métaphysique, il n'y a plus qu'une anthropologie, et cette anthropologie, c'est son éthique.

Alors, il y a, chez **Kant**, en impliquant d'autres choses que l'éthique, mais c'est quand même l'éthique qui est la fine pointe. Or vous savez, cette chose très curieuse chez **Kant**, que toute son éthique, c'est l'éthique du devoir. A ce point de vue là, elle est terriblement traditionnelle. Les gens de droite, ce sont les gens de devoir, hein, c'est comme cela qu'on les qualifie. Des gens de devoir : « Il faut faire cela, il faut le faire. On ne discute pas. Aller à la messe de dimanche, il faut le faire. Cela se fait selon la tradition. Il faut y aller. On te traînera s'il le faut de force et tu [y] assisteras. » Alors, le devoir, ça prime [sur] tout. « Fais ton devoir et crève. » [Rires] C'est cela, c'est ça, les anciens.

---

[28] Cf. Henri Gouhier, *La pensée religieuse de Descartes*, Vrin, Paris, 1924, revu en 1972.

[29] Voir *Explications sur le mystère de l'Eucharistie suivant les principes de la philosophie de Descartes*, Édition critique par Antonella Del Prete, 2001.

Donc il ne faut pas l'oublier, parce que c'est très curieux. Ce philosophe qui supprime la métaphysique de **Wolff**. Ce n'était pas si mal du reste de supprimer la métaphysique de **Wolff**, hein. Ce n'était pas si mal. Il a eu beaucoup de courage de le faire, parce que le premier **Kant** est dans la ligne de **Wolff** et le second **Kant** balaie **Wolff**, balaie la métaphysique et établit une éthique. Mais c'est très moralisant cela, l'éthique du devoir, de l'impératif catégorique et toute l'éthique de **Kant**, c'est l'impératif catégorique. C'est dans ce sens-là qu'il y a chez **Kant** un parallélisme avec les **Stoïciens**. **Kant** c'est le stoïcien chrétien. Vous voyez, chez les **Stoïciens**, il n'y a plus de philosophie première, il n'y a qu'une morale, et la morale du devoir, la morale de l'obligation.

La sainte indifférence et la morale de commandement divin

Vous savez bien, ce qui commande toute la morale **stoïcienne**, c'est de regarder si on est en face de quelque chose qu'on est capable de changer, ou quelque chose qu'on n'est pas capable de changer[30]. « Puisque tu ne peux pas modifier la mort de ton ami, tu ne dois pas t'affliger. »[31] S'affliger de la mort de son ami, c'est une erreur au point de vue moral, puisque tu ne peux rien faire contre. Il faut cette sainte indifférence[32]. Vous voyez, j'ai **Descartes** de retrouvé aussi. Une sainte indifférence[33]. Et chez **Kant** aussi[34]. Cela peut aller très loin, vous savez. C'est l'absolu

[30] La première phrase du *Manuel* d'Epictète est significative : « Il y a ce qui dépend de nous, il y a ce qui ne dépend pas de nous. », *Les stoïciens*, Ed. de la Pléiade, Paris, 1962, p. 1111.

[31] Ce thème est l'un des favoris de Sénèque, par exemple : « Pour nous, on peut nous excuser de nous laisser aller aux larmes, si elles ne coulent pas avec excès, et si nous-mêmes savons les arrêter. Nos yeux ne doivent ni demeurer secs à la perte d'un ami, ni s'épuiser de larmes ; il faut pleurer, mais non se fondre de douleur. (…) La mémoire de mes amis morts m'est douce et attrayante. Car je les ai possédés comme devant les perdre ; je les ai perdus comme les possédant encore. (…) La Fortune ne nous a pris qu'un ami : nous n'avions pas su en faire un second. Et puis, dans son amitié unique, il n'a pas mis d'excès l'homme qui n'a pu en acquérir plus d'une. Celui qui, dépouillé par un vol de son seul vêtement, aimerait mieux déplorer son sort que d'aviser aux moyens de se parer du froid, de trouver à couvrir ses épaules, ne te semblerait-il pas un grand fou ? L'être que tu aimais est dans la tombe : cherche un cœur à aimer. Mieux vaut réparer ta perte que de pleurer. (…) Voilà ce que j'ose t'écrire, moi qui ai pleuré si immodérément mon cher Annæus Sérénus qu'à mon grand déplaisir je suis un exemple de ceux que la douleur a vaincus. Mais je condamne aujourd'hui ce que j'ai fait alors, et je vois que la plus grande cause de ma vive affliction venait de n'avoir jamais pensé qu'il pouvait mourir avant moi. (…) Maintenant je me répète que tout est mortel, et que la mort n'a point de règle fixe. Dès aujourd'hui peut arriver ce qui peut arriver un jour quelconque. » Sénèque, *Œuvres complètes*, Hachette, Paris, 1914, Tome II, *Lettre à Lucilius*, n° 63, pp. 145-147. — Et encore, très explicitement : « Le sage n'est pas affligé par la perte de ses enfants ni de ses amis ; il supporte leur mort dans les mêmes dispositions où il attend la sienne ; il ne craint pas plus celle-ci que celle-là. La vertu en effet suppose l'harmonie ; toutes les œuvres de la vertu ont avec celle-ci accord et convenance. Un tel accord disparaît, si l'âme, qui doit habiter les hauteurs, se laisse accabler par le deuil et le regret. Toute agitation, toute inquiétude est contraire à la vie honnête, de même que la paresse dans l'action ; car ce qui est honnête se trouve tranquille, libre d'allure, réfractaire à la terreur, prêt pour l'action immédiate. », Sénèque, *Lettres à Lucilius*,, n°74, in *Les stoïciens*, Pléiade, Paris, 1962, p. 799. — Voir aussi *Consolation à Marcia* pour les attaches familiales.

[32] L'expression est de saint Ignace de Loyola (*Exercices spirituels*). Plus tard aussi chez saint François de Sales (*Introduction à la vie dévote*).

[33] « Je ne puis pas aussi me plaindre que Dieu ne m'a pas donné un libre arbitre, ou une volonté assez ample et parfaite, puisqu'en effet je l'expérimente si vague et si étendue, qu'elle n'est renfermée dans aucunes bornes (…) elle consiste seulement en ce que nous pouvons faire une chose, ou ne la faire pas (c'est-à-dire affirmer ou nier, poursuivre ou fuir), ou plutôt seulement en ce que, pour affirmer ou nier, poursuivre ou fuir les choses que l'entendement nous propose, nous agissons en telle sorte que nous ne sentons point qu'aucune force extérieure nous y contraigne. Car, afin que je sois libre, il n'est pas nécessaire que je sois indifférent à choisir l'un ou l'autre des deux contraires ; mais plutôt, d'autant plus que je penche vers l'un soit que je connaisse évidemment que le bien et le vrai s'y rencontrent, soit que Dieu dispose ainsi l'intérieur de ma pensée, d'autant plus librement j'en fais choix et je l'embrasse. Et certes la grâce divine et la connaissance naturelle, bien loin de diminuer ma liberté, l'augmentent plutôt, et la fortifient. De façon que cette indifférence que je sens, lorsque je ne suis point emporté vers un côté plutôt que vers un autre par le poids d'aucune raison, est le plus bas degré de la liberté et fait plutôt paraître un défaut dans la connaissance, qu'une perfection dans la volonté ; car si je connaissais toujours clairement ce qui est vrai et ce qui est bon, je ne serais jamais en peine de délibérer quel jugement et quel choix je devrais faire ; et ainsi je serais entièrement libre sans jamais être indifférent. », René Descartes, *Méditations*, IV, 45, in Œuvres philosophiques, Classiques Garnier, 1996, Tome II, pp. 460-462. Il y a bien une doctrine de l'indifférence de la volonté chez Descartes (manifestement héritée de la scolastique scotiste), cette indifférence est ensuite résolue par en haut grâce à la disposition que Dieu met dans l'âme (là aussi, on peut discerner l'influence du scotisme dans lequel l'objet de la volonté n'intervient que de manière seconde, dans le meilleur des cas – voir la notion de causes concourantes de la volition). — Quant aux passions, comme chez Kant, la note dominante est au « pouvoir absolu » de la volonté sur les passions, cf. *Les passions de l'âme*, I, art. 41 et 50, Tome III, pp. 985 et 994-996.

[34] « Le principe de l'*apathie*, selon lequel le sage ne devrait jamais être soumis à l'affect, pas même à celui de la compassion pour les malheurs de son meilleur ami, est un principe moral fondamental, tout à fait juste et sublime, de l'école stoïcienne ; car l'affect rend

qu'on retrouve déjà chez les **Stoïciens**. On n'a pas à s'affliger de quelque chose qui est au-delà de notre pouvoir. C'est pour cela que la grande distinction au point de vue moral, c'est " ce qui dépend de toi et ce qui ne dépend pas de toi ", c'est la distinction première. C'est cela qui commande tout le **Stoïcisme**. Eh bien, chez **Descartes**… [il se corrige :] chez **Kant** on trouve quelque chose de semblable : « Ne t'occupe que de ce que ta conscience te dicte et ce que ta conscience te dicte est relié fondamentalement à la volonté de Dieu sur toi »[35].

Là aussi, vous voyez, nous retrouvons quelque chose qui est très [présent] chez **Épictète**. Chez **Épictète**, au cœur de toute sa morale, c'est d'être en conformité avec la volonté de Zeus : « Si tu es en conformité avec la volonté de Dieu, tu dois être en paix, tu n'as pas à te troubler, tu restes en paix parce que tu es conforme à la volonté de Dieu »[36]. C'est très curieux que ce volontarisme **stoïcien** implique en même temps une attitude de passivité extrême. « Si c'est la volonté de Dieu, mais ne t'inquiète pas, ne t'inquiète pas, tu dois laisser ». Je crois que chez **Kant**, on retrouve

---

(plus ou moins) aveugle. » (*Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, GF-Flammarion, Paris, 1993, § 75). Quelques lignes plus loin Kant poursuit en montrant que les passions ne peuvent être assumées par la raison : « Dans la mesure où les passions se laissent associer à la réflexion la plus calme et ne peuvent donc être irréfléchies comme l'est l'affect, ni être impétueuses et passagères, mais peuvent, en s'enracinant, coexister même avec la ratiocination, elles font le plus grand tort à la liberté ; et si l'affect est une ivresse, la passion est une maladie qui abhorre toute médication et est par conséquent largement plus grave que tous les mouvements passagers de l'esprit qui font naître du moins le projet de se rendre meilleur, — au lieu de quoi la passion est un ensorcellement qui exclut même l'idée d'amélioration. » (§ 80). Il ajoute : « Les passions sont des gangrènes pour la raison pure pratique et, dans la plupart des cas, elles sont incurables, parce que le malade ne veut pas être guéri et se soustrait à la domination du principe d'après lequel seulement la guérison pourrait advenir. (…) Les passions ne sont pas seulement, comme les affects, des états d'âme malheureux porteurs de beaucoup de maux, mais des dispositions mauvaises sans exception. » (§ 81). Invoquant un argument donnant sa part aux passions, Kant s'empresse de réduire sa portée au langage poétique, affirmant que le philosophe ne peut se laisser prendre à pareille chose : « Néanmoins, les passions ont aussi trouvé leurs laudateurs (de fait, où ne s'en trouve-t-il pas, une fois que la méchanceté s'est installée dans les principes ?), et l'on dit que "jamais rien de grand n'a été accompli dans le monde sans passions violentes, et que c'est la Providence elle-même qui les a avec sagesse implantées dans la nature humaine comme autant de ressorts". Ce qu'on peut sans doute accorder à propos des multiples inclinations dont la nature vivante (même celle de l'homme) ne peut se dispenser, dans la mesure où elles constituent comme un besoin naturel et animal. Mais qu'elles puissent, voire qu'elles doivent, devenir passions, la Providence ne l'a pas voulu, et si l'on peut pardonner à un poète de les représenter sous cet angle (de dire par exemple avec Pope : "Si la raison est une boussole, les passions sont les vents"), en revanche il n'est pas permis au philosophe de se laisser convaincre par ce principe, fut-ce pour louer les passions comme une disposition provisoire de la Providence qui les auraient installées intentionnellement dans la nature des hommes en attendant que l'espèce humaine eût atteint le degré convenable de culture. » (§ 81).

[35] Comme le soulignait quelques années plus tôt le p. Philippe dans son étude des preuves de l'existence de Dieu chez Kant (cf. p. 82, de l'article cité dans la note à suivre), il faut prendre garde au fait que, pour fonder la vie morale, il ne s'agit pas de se référer au divin comme à un être réellement existant. Il ne s'agit au contraire que d'un point d'appui conceptuel (il dira : « un être de raison ») nécessaire à la conduite morale : « Le sage (dont parle le stoïcien) est un *idéal*, c'est-à-dire un être humain qui existe uniquement dans la pensée, mais qui est pleinement congruent avec l'Idée de la sagesse. Tout comme l'idée fournit la règle, l'*idéal* sert, en un tel cas, de prototype pour la détermination complète de la copie ; et nous n'avons pas d'autre mesure permettant de juger nos actions que la conduite de cet homme divin présent en nous auquel nous nous comparons, d'après lequel nous portons sur nous-mêmes une appréciation et nous nous perfectionnons, quand bien même nous ne pouvons jamais atteindre sa perfection. Ces idéaux, quoique l'on ne puisse leur attribuer de la *réalité* objective (existence), ne doivent pourtant pas être considérés comme des chimères, mais ils fournissent à la raison une mesure indispensable pour juger : la raison a en effet besoin du concept de ce qui est absolument parfait en son espèce pour pouvoir apprécier et mesurer d'après lui le degré et le défaut de ce qui est imparfait. », Kant, *Critique de la raison pure*, Aubier, Paris, 1997, trad. A. Renaut, pp. 516-157. — Dans le même ordre d'idée voir, *Critique de la raison pratique*, I, 1, 1, § 7, scolie du corollaire : « … Cette sainteté de la volonté est cependant une idée pratique qu'il faut nécessairement utiliser comme archétype … » ; et sur le lien à établir entre ce point d'appui et l'existence même de Dieu, voir le livre II, chap. 2, VI, du même ouvrage, intitulé « Sur les postulats de la raison pratique pure en général. » — Kant a travaillé sur ces questions jusqu'à la fin de sa vie : « L'idée de l'autorité absolue d'un commandement dictant absolument le devoir à un être moral est la divinité de la personne qui commande *(divinitas formalis)*. Une substance qui posséderait cette autorité serait Dieu. – Qu'une telle substance existe, cela ne peut être démontré – car ni l'expérience, ni la pure raison à partir de concepts ne peuvent fonder une telle proposition ; car ce n'est ni une proposition analytique, ni une proposition synthétique. », *Opus postumum*, PUF, Episthémée, Paris, 1986, p. 180. Le sujet est complexe et mérite une étude approfondie.

[36] « Quant à moi je ne suis jamais ni arrêté dans ce que je veux, ni contraint à ce que je ne veux pas. Comment serait-ce possible ? J'ai uni ma volonté à Dieu. Dieu veut que j'aie la fièvre, je le veux. Il veut que ma volonté aille dans tel sens, je le veux. Il veut que j'aie tel désir, je le veux. Il veut que j'atteigne tel objet, je le veux ; il ne le veut pas, je ne le veux pas. Je veux donc mourir, je veux donc être torturé. Qui peut encore m'empêcher de faire ce qui me paraît bon ou me forcer à faire le contraire ? On ne le peut pas plus qu'on ne peut contraindre Zeus. », Epictète, *Entretiens*, *Les stoïciens*, Pléiade, Paris, 1962, IV, 1, 89-90, p. 1050 – Encore : « Se placer dans la suite de Dieu, comment l'entends-tu ? - C'est vouloir ce que Dieu veut et ne pas vouloir ce qu'il ne veut pas. – Comment y arriver ? – Comment, sinon en examinant les volontés de Dieu et son gouvernement ? Ne m'a-t-il donné qui soit à moi et indépendant ? Ne s'est-il réservé pour lui-même ? Il m'a donné mes actes volontaires qu'il a fait dépendre de moi, sans que je rencontre aucun obstacle ni empêchement. Ce corps de boue, comment aurait-il pu le faire libre d'empêchements ? Il a donc subordonné au cycle universel mes biens, mes outils, ma maison, mes enfants, ma femme. Pourquoi lutter contre Dieu ? Pourquoi vouloir ce qu'il ne veut pas et chercher à posséder absolument ce qu'il ne m'a pas donné ? », etc. *id.* 99-101, p. 1051.

quelque chose d'assez analogue. C'est le devoir, l'obligation, l'impératif catégorique, qui commande toute sa morale. Et cet impératif catégorique se fonde sur la volonté impérative de Dieu sur moi.

C'est, vous savez, pour **Kant**, la seule voie qui permet de montrer que Dieu existe au point de vue philosophique, c'est par le point de vue éthique[37]. C'est ce lien entre la volonté de Dieu et ma propre volonté ou mon propre impératif catégorique qui permet de saisir l'absolu, de saisir qu'il y a un au-delà du visible ou un au-delà de la conscience que j'ai de ce que je dois faire. Quand vous êtes dans cette attitude de l'impératif catégorique, cela vous arrive de temps en temps : « Je dois faire cela »… Surtout quand vous êtes fatigué, la morale **kantienne** c'est une morale de fatigué : « Tu dois faire cela, tu dois promener ton petit chien tous les jours, même s'il fait mauvais temps, tu dois le promener, c'est ton devoir. » Et **Kant** faisait cela du reste, il promenait son petit chien tous les jours. De façon extrêmement nette : « Tu dois faire cela, tu dois manger la soupe même quand elle est mauvaise, ça ne se fait pas de laisser de la soupe dans son assiette, tu dois la prendre, tu dois la prendre jusqu'au bout. Tu dois faire cela. »

La morale du devoir de Kant n'est pas la morale de saint Thomas

Alors, cet impératif catégorique, si on réfléchit sur cet impératif catégorique pour bien le fonder dans toute sa force, il faut qu'il rejoigne la volonté de Dieu sur nous. Alors, on sait très bien que la morale d'une quantité de chrétiens du siècle dernier et du début de ce siècle, c'était une morale comme cela, **stoïcienne**, **kantienne**, la morale du devoir.

Ce n'est pas du tout la morale de **saint Thomas**. La morale de **saint Thomas**, c'est la morale de la béatitude. C'est une morale contemplative, la béatitude. Tandis que là, c'est une morale active. « Tu dois faire cela, et tu n'es content que quand tu as accompli ton devoir, dans ton examen de conscience le soir, regarde si tu as accompli vraiment tous les impératifs catégoriques de ta conscience de la journée, et quand tu es devant deux impératifs catégoriques qui semblent contradictoires, eh bien, choisis le moindre mal ». On reconnaît là la théologie morale de certains, voyez, parce que c'est vrai, dans les impératifs catégoriques, il peut y avoir cela : à 10h, impératif catégorique, et en même temps, j'ai oublié quelque chose : un autre impératif catégorique. Pendant le cours, il y a un autre impératif catégorique. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Assister au cours ou pas ? Alors, vous jugez le moindre mal, n'est-ce pas, pour voir quel est celui qu'on doit faire. Voyez, on oppose. C'est très curieux, parce qu'on ne s'élève pas jusqu'à la finalité. Il n'y a plus de finalité. Il n'y a plus que le devoir.

Nietzsche tire à boulets rouges sur l'ontologisme pratique de Kant

Face à **Kant**, il y a **Nietzsche**. Il faut bien comprendre cela. **Nietzsche** ne peut pas supporter **Kant**. Je crois que ce sont les deux morales modernes les plus opposées, les deux plus contraires. **Nietzsche** tire contre **Kant** à boulets rouges parce qu'il fait un ontologisme pratique. Il fait que la conscience de l'homme est liée à la conscience de Dieu. Et que par la conscience de l'homme, je rejoins directement la conscience de Dieu. Cet ontologisme pratique, que **Nietzsche** ne peut pas supporter… Parce qu'à partir de là, on met l'homme en prison, l'homme n'a plus de liberté puisqu'il

---

[37] Voir Marie-Dominique Philippe, *Les preuves de l'existence de Dieu dans la philosophie de Kant (1724-1824)*, Revue Philosophique de l'ULSH, n° 17, Avril 1994, p. 79 (bas) et sq.

est obligé d'agir directement en face de la tyrannie de la volonté de Dieu qui s'impose dans l'impératif catégorique.

Donc, il faut libérer l'homme. Et la voie de la libération de l'homme, c'est la créativité, c'est [le fait] que l'homme est capable de créer quelque chose qui le met au-delà, [un au-delà] où il se trouve parfaitement lui-même, où il est l'auteur premier de ce qu'il fait. Voyez, c'est la connaissance artistique qui vient au secours de cet ontologisme moral, de ce blocage de la conscience de l'homme et de la conscience de Dieu. C'est le primat de la connaissance artistique, de la création artistique, de la créativité. Et **Nietzsche** prétend que, par-là, il pourra retrouver une nouvelle morale du surhomme qui sera une morale de l'amour. Mais c'est uniquement un état de désir, de vœu, il ne l'a pas donné.

Il est intéressant de voir comment il découvre le fondement de la morale face à **Kant**, parce qu'au fond, le problème de **Kant** et le problème de **Nietzsche,** [c'est :] quel est le fondement de la morale. Alors l'un dit que c'est l'impératif catégorique qui se fonde sur la volonté de Dieu, l'autre dit que c'est la créativité par laquelle l'homme est capable de se créer un nouveau monde et de se créer lui-même, une créativité radicale qui fait que l'homme se crée. Je crois que pour **Kant** comme pour **Nietzsche**, là, ils se touchent : c'est le problème du fondement de la morale.

Sartre

Dernière position. Celle de **Sartre**. Il y a des quantités de [positions] intermédiaires. Je prends des sommets au niveau position éthique. Vous avez vu, il y a des sommets. Et il y a des sommets éthiques. Vous savez que **Sartre**, c'est l'exaltation de la liberté, la néantisation, le primat de la négation, va permettre à la liberté de naître, puisque la liberté de l'homme ne naît qu'à partir de la néantisation, vous n'avez qu'à vous néantir pour que vous soyez libre. Surtout, faites cela quand vous êtes en face d'une obligation morale, hein : vous néantisez et la liberté apparaît. C'est très curieux cela. Pour **Sartre**, on est en présence d'une morale de la situation, c'est ce qu'on a dit habituellement et cela reste vrai, cela reste vrai. C'est un primat absolu du sujet moral, subjectivité transcendantale au niveau moral, puisque c'est le primat de la liberté. Donc il y a une néantisation de tout ce qui n'est pas moi et de tout ce qui ne vient pas de moi. Voyez, il y a quelque chose de **nietzschéen** là, il y a une parenté entre **Sartre** et **Nietzsche**, cela c'est sûr. On ne peut pas accepter quelque chose qui est *donné*, quelque chose qui est antérieur à nous, on doit le supprimer pour être parfaitement libre et être parfaitement soi-même. Il faut donc, à ce moment-là, accepter cette subjectivité transcendantale dans l'ordre de l'action humaine, dans l'ordre de l'action morale. Et donc c'est en raison de la situation dans laquelle je me trouve que je considérerai telle action comme bonne ou comme mauvaise. La même action peut être, dans deux circonstances totalement différentes, bonne et mauvaise. Donc bon et mauvais ne qualifient pas l'action humaine d'une façon objective, mais d'une façon purement subjective. C'est la conséquence directe de cette liberté qui naît à partir de la néantisation.

Il y a quelque chose de cohérent dans **Sartre**, il faut bien saisir cela. En effet, si Dieu n'existe pas… Parce que, pour **Sartre**, Dieu n'existe pas, l'idée de Dieu est contradictoire. Et **Sartre** a raison de dire cela : « L'idée de Dieu est contradictoire »[38]. Si je prends “ idée ” au sens le plus précis de “ concept ” ou si je prends “ idée ” au sens de “ idée artistique ”, Dieu ne peut pas être

[38] « Toute réalité-humaine est une passion, en ce qu'elle projette de se perdre pour fonder l'être et pour constituer du même coup l'en-soi qui échappe à la contingence en étant son propre fondement, l'Ens causa sui que les religions nomment Dieu. Ainsi la passion de l'homme est-elle inverse de celle du Christ, car l'homme se perd en tant qu'homme pour que Dieu naisse. Mais l'idée de Dieu est contradictoire et nous nous perdons en vain ; l'homme est une passion inutile. » Jean-Paul Sartre, *L'Etre et le Néant*, Paris, 1943, p. 708.

mesuré ; s'il existe, il est premier donc il ne peut pas y avoir d'idée de Dieu. L'idée de Dieu est contradictoire, si l'idée de Dieu est contradictoire, Dieu n'existe pas. Vous voyez tout de suite, hein…

Nous sommes d'accord avec **Sartre** pour dire que l'idée de Dieu n'existe pas, mais il y a un jugement d'existence sur Dieu, ce que **Sartre** n'a pas vu parce que **Sartre** est encore trop **scolastique**. Et c'est vrai, il est trop **scolastique**[39]. C'est la pire injure qu'on peut lui faire, mais c'est ce, quand même, ce qu'on peut lui dire. Il est encore trop **scolastique** parce qu'il n'a pas vu que le jugement n'est pas l'appréhension tandis que, pour lui, c'est l'appréhension qui est tout.

Alors, il oppose à l'appréhension le point de vue d'un jugement, mais qui est un jugement extrinsèque, qui n'est plus un véritable jugement intellectuel : la néantisation, pour faire apparaître la liberté, pour faire apparaître l'homme moral. L'homme moral naît dans la néantisation, à partir de la liberté, est d'une liberté absolue qui fait que… Vous voyez, ce n'est plus : « Aime et fais ce que tu veux »,[40] mais : « Sois libre et fais ce que tu veux, néantise tous ceux qui sont autour de toi et à ce moment-là, tu es libre et tu fais ce qui te semble bon » : morale de situation. On accepte uniquement ce qui nous semble être conforme à notre épanouissement. Voyez, **Sartre** met un mot ultime à la morale. Quel est le fondement de la morale pour **Sartre** ? La liberté. C'est la liberté qui est le fondement de la morale. Alors, à ce moment-là, on a une morale uniquement subjective qui n'est plus une morale, c'est un "je". Ceci, **Sartre** l'exprime très bien quand il se pose la question *L'existentialisme est-il un humanisme ?*. C'est peut-être là où on détecte le mieux. Dans *L'Être et le Néant*, c'est très important pour comprendre ce que c'est que la néantisation et la naissance de la liberté, mais dans *L'existentialisme est-il un humanisme ?* **Sartre** montre que seule la négation de Dieu peut donner à l'homme sa véritable responsabilité. Et donc, une véritable morale ne peut être qu'une morale athée[41].

---

[39] L'auteur soulignait fréquemment l'oubli par la scolastique du jugement d'existence. Par exemple : « [C'est la] position d'Ockham qui a beaucoup influencée la scolastique. Jean de Saint Thomas, qui résiste à Ockham, est quand même influencé par la position d'Ockham. Mais vous comprenez qu'on dira que l'appréhension, tout le monde est d'accord, fait saisir la quiddité, quiddité des réalités expérimentées. Or, le jugement est composition et division, donc tout simplement, j'additionne les diverses quiddités et j'ai un jugement, « Pierre est intelligent ». Il y a composition, donc appréhension de « ceci », appréhension de « intelligent » et on fait la copule, l'union. Et le jugement est tout simplement une synthèse de différents jugements. C'est la position d'Ockham et c'est pour cela qu'Ockham, quand il veut expliquer ce qu'est le jugement d'existence, il dit tout simplement que c'est cette synthèse des diverses appréhensions auxquelles sont ajoutées les sensations. Et on rejoint la réalité expérimentée. Et le jugement d'existence se ramène tout simplement à *datur*, je traduis : « il y a », une réalité expérimentée. (…) Alors la petite synthèse : « ceci est ». Donc pratiquement, on ne touche de la réalité que la quiddité, la réalité [c'est :] « il y a », la réalité dans son être n'est pas touchée, on atteint les étants. Voyez, comme Heidegger est lié à Ockham, et, du reste, il le dira, Heidegger ne parle pas d'un jugement d'existence : *« Es gibt »*, « il est donné », « il y a », *« datur »*. C'est très extraordinaire de voir que cela continue et Heidegger n'a jamais compris cela. Cela provient de cette scolastique qui fait tout simplement : il n'y a plus qu'une source qui saisit la quiddité, on accumule les quiddités et la réalité dans sa réalité existentielle n'est plus atteinte. Voyez, le *noumen* de Kant, la réalité existante, le *noumen*, on ne peut pas l'atteindre. Qu'est-ce qu'on atteint ? Uniquement les formes et je ne saisis plus l'être. (…) Alors cela c'est la première position qui a contaminé toute la scolastique et on a considéré l'appréhension pour elle-même, on a dit : l'intelligence connaît d'une manière abstraite, elle connaît en premier lieu l'universel. On a fait des très grandes difficultés pour comprendre comment on pouvait quand même rejoindre le singulier. Ockham dit tout simplement : « les sensations s'ajoutent », application de sensations. La scolastique de Jean de Saint Thomas ne dit pas ça, il dit qu'on rejoint le singulier grâce à l'image. Par l'image, on rejoint le singulier et l'image c'est quand même une connaissance sensible. Vous voyez ? Donc au fond on ne connaît pas la réalité existante directement. Et la métaphysique reste au troisième degré d'abstraction. », Marie-Dominique Philippe, *Cours de philosophie du vivant*, 6 mars 1991.

[40] Saint Augustin, *Homélies sur la Première Épître de Saint-Jean*. In *Iohannis Epistulam ad Parthos tractatus decem*, Bibliothèque Augustinienne, n° 76.

[41] « Cette idée, nous la retrouvons un peu partout : nous la retrouvons chez Diderot, chez Voltaire, et même chez Kant. L'homme est possesseur d'une nature humaine ; cette nature humaine, qui est le concept humain, se retrouve chez tous les hommes, ce qui signifie que chaque homme est un exemple particulier d'un concept universel, l'homme ; chez Kant, il résulte de cette universalité que l'homme des bois, l'homme de la nature, comme le bourgeois sont astreints à la même définition et possèdent les mêmes qualités de base. Ainsi, là encore, l'essence d'homme précède cette existence historique que nous rencontrons dans la nature. L'existentialisme athée, que je représente, est plus cohérent. Il déclare que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être c'est l'homme ou, comme dit Heidegger, la réalité-humaine. Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il

Contrairement à **Kant** et en opposition violente avec **Kant**, puisque pour **Kant**, c'est la responsabilité de ce que nous devons voir[42] qui nous permet de poser l'existence de Dieu. Pour **Sartre**, c'est la responsabilité de ce que nous devons faire librement qui est la suppression de l'existence de Dieu. Il y a comme une espèce de… Voyez : l'ontologisme de droite, l'ontologisme de gauche, au niveau pratique. C'est cela qui est très important à voir parce que ce sont deux positions diamétralement opposées par rapport à ce qu'il y a de fondamental dans notre vie, et ceci, en s'appuyant tous les deux sur ce que représente cette responsabilité morale que je peux avoir.

LA QUESTION DU FONDEMENT DE L'ETHIQUE

Face à toutes ces positions, nous devons nous poser la question : quel est le fondement d'une véritable éthique philosophique ?

Vous voyez, face à tout cela, nous devons nous poser la question : « Quel est le fondement d'une véritable éthique philosophique ? ». Le fondement d'une théologie morale, c'est la foi. Mais si je ne parle pas… [Mais] si je ne peux pas partir de la foi, et si je parle de l'expérience humaine, qu'est-ce qui me permet de fonder une éthique ?

Le fondement d'une philosophie éthique est-il dans la nature ?

Le vieux traditionalisme dira : la nature humaine. C'est la nature humaine qui fonde le point de vue de la morale. Vous entendez cela constamment quand vous êtes en face de gens très bien. Si c'est la nature humaine, il y a un manque de respect vis-à-vis de la nature humaine. C'est la nature humaine qui fonde la morale.

Il y a quelque chose de juste, c'est évident, mais ce n'est pas une réponse adéquate. Qu'est-ce que c'est que la nature humaine ? Est-ce que c'est la morale qui me permet de préciser ce que c'est que la nature humaine ? Ou est-ce que c'est la nature humaine qui me permet de préciser ce que c'est que la morale ? Voyez, c'est l'œuf et la poule. Vous pouvez décliner cela indéfiniment. Je ne crois pas qu'on puisse dire que la morale se fonde sur la nature humaine, parce que la nature humaine, c'est une abstraction[43], c'est un principe d'opération et de diverses opérations.

---

ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence, l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme. C'est aussi ce qu'on appelle la subjectivité, et que l'on nous reproche sous ce nom même. Mais que voulons-nous dire par là, sinon que l'homme a une plus grande dignité que la pierre ou que la table ? Car nous voulons dire que l'homme existe d'abord, c'est-à-dire que l'homme est d'abord ce qui se jette vers un avenir, et ce qui est Le projet conscient de se projeter dans l'avenir. L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une mousse, une pourriture ou un chou-fleur ; rien n'existe préalablement à ce projet ; rien n'est au ciel intelligible, et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être. Non pas ce qu'il voudra être. Car ce que nous entendons ordinairement par vouloir, c'est une décision consciente, et qui est pour la plupart d'entre nous postérieure à ce qu'il s'est fait lui-même. Je peux vouloir adhérer à un parti, écrire un livre, me marier, tout cela n'est qu'une manifestation d'un choix plus originel, plus spontané que ce qu'on appelle volonté. Mais si vraiment l'existence précède l'essence, l'homme est responsable de ce qu'il est. Ainsi, la première démarche de l'existentialisme est de mettre tout homme en possession de ce qu'il est et de faire reposer sur lui la responsabilité totale de son existence. Et, quand nous disons que l'homme est responsable de lui-même, nous ne voulons pas dire que l'homme est responsable de sa stricte individualité, mais qu'il est responsable de tous les hommes. Il y a deux sens au mot subjectivisme, et nos adversaires jouent sur ces deux sens. Subjectivisme veut dire d'une part choix du sujet individuel par lui-même, et, d'autre part, impossibilité pour l'homme de dépasser la subjectivité humaine. C'est le second sens qui est Le choix le sens profond de l'existentialisme. », Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Nagel, Paris, 1966, pp. 20-24 (Première parution en 1946).

[42] Tel quel dans le texte : « c'est la responsabilité de ce que nous devons voir qui ».

[43] L'auteur ne dit pas qu'il n'y a pas de nature humaine en l'homme, mais, selon un mode d'expression qu'il affectionne, qu'on n'a jamais rencontré la nature humaine. Ce qu'on rencontre, c'est *tel* homme qui possède la nature humaine.

C’est l’opération humaine qui fonde la morale

Je crois qu’il faut partir de l’opération humaine et de voir que c’est l’opération humaine qui fonde la morale. Mais pas n’importe quelle opération humaine. [C’est] la fameuse distinction que **saint Thomas** faisait entre l’opération humaine et l’opération de l’homme[44], [qui] devient quelque chose de très important. L’opération de l’homme, c’était le *fricare barbam*[45]. Il ne faut pas faire beaucoup de latin pour comprendre ce que c’est que le *fricare barbam*. Le *fricare barbam*, c’est de se frotter la barbe, c’est de se tirer la barbe, c’est cela le *fricare barbam*. Ce n’est pas une opération humaine, c’est une opération d’homme, ce sont les tics. Faut gratter la tête, c’est un tic, c’est sûr. Un “ tic ”… En latin cela rend mieux, n’est-ce pas ! L’opération *humaine*, c’est un choix : « J’ai choisi, je choisis quelque chose. », c’est un choix. Choisir de se donner au Seigneur, choisir d’entrer dans la Communauté Saint-Jean, c’est un choix. Un choix, c’est une intention de vie et un choix.

Alors, je crois qu’on peut tout de suite comprendre que c’est à partir du choix… que je dois analyser ce choix et comprendre ce qu’est l’éthique. Mais des choix, il y en a beaucoup. Quel est le choix le plus important de ma vie humaine ? C’est le choix de l’ami, choisir l’ami. C’est l’expérience de l’amour d’amitié qui se donne pleinement et totalement dans le choix.

Alors, je crois qu’on peut dire que c’est ce choix, cette expérience de l’amour d’amitié qui fonde l’éthique philosophique.

Cours n° 4 du 12 novembre 1986

La nécessité d’une reprise face à Kant et Nietzsche

En face de toutes ces diverses positions de l’éthique, nous avions essayé de comprendre la nécessité d’une reprise très radicale. C’est l’avantage de **Nietzsche**, c’est qu’avec **Nietzsche** le problème de l’éthique se pose d’une façon très radicale. Voyez, beaucoup plus que **Kant**. Avec **Kant**, on est un peu séduit, on est tous un peu **stoïciens**. Le **Christianisme** s’est lié au **Stoïcisme**. Pas à **Jésus**, hein ! Je dis le **Christianisme**. **Jésus** n’est pas **stoïcien** pour un pouce, cela c’est bien évident… Le Fils de Dieu, c’est le mystère de l’amour. Mais très vite, pour sauvegarder l’amour, du reste – je n’accuse pas les **Pères de l’Eglise** – mais c’est très vrai que le **Stoïcisme** a joué un rôle (du reste, de plus en plus on le montre). Et **Kant** maintient un **stoïcisme**. **Nietzsche** n’est pas du tout **stoïcien**, mais pas du tout de la manière de **Jésus**. C’est celui qui s’oppose dialectiquement et donc il ne va pas assez loin. Et c’est toute la morale du surhomme (qu’il n’a pas faite du reste). Il est resté en opposition… Avec le drame, ce n’est pas étonnant, il y a tout un aspect psychologique de **Nietzsche** qu’il n’a pas dépassé, il est resté dans le drame. Il est aussi très anti-freudien. J’avais un étudiant à Fribourg qui avait été très pris par **Nietzsche**, qui avait dépassé **Nietzsche**, qui a fait sa thèse là-dessus, sur **Nietzsche**, et j’aurais voulu, s’il avait pu continuer, montrer **Freud** et **Nietzsche**. Cela aurait été très intéressant de se servir de **Nietzsche** pour attaquer **Freud**, c’est de bonne guerre. Et c’est très important de voir cela parce que c’est intéressant de voir comment la position de **Nietzsche** – [qui est] au fond, l’exaltation quand même de l’irascible, et vous avez dans le **Stoïcisme** l’exaltation du l’irascible – comment, anti-**Kant**, il demeure encore **stoïcien**, et un super **stoïcien**. C’est un super **stoïcien Nietzsche**, de façon extraordinairement intelligente du reste,

[44] Thomas d’Aquin, *Somme théologique*, I-II, q. 1, a. 1.
[45] Thomas d’Aquin, *Somme théologique*, Ia-IIae, q. 18, a 9 ; *De Malo*, q. 10, a. 5.

c’est très intelligent. C’est pour cela que c’est si séduisant, parce que c’est poétique, vous comprenez, c’est un poète. Il faut faire toujours attention quand on lit **Nietzsche** parce que c’est séduisant. La critique de **Nietzsche** sur le point de vue ecclésiastique est excellente à lire de temps en temps, parce qu’il a très très bien vu, il a très très bien vu le côté faux douceur de l’ecclésiastique et il l’attaque avec véhémence. Alors là, il y a des choses importantes pour nous. Parce que c’est sûrement celui qui a le plus d’influence sur la jeunesse et c’est celui qui séduit le plus.

Ce sur quoi je ne peux pas fonder l’éthique

Alors il faut, en face de [1] **Nietzsche,** comprendre ce qu’il faut faire. Je ne peux pas rester dans un super **stoïcisme** et baser, fonder mon éthique sur l’art, c’est impossible. Je ne peux pas baser l’éthique sur la science ni sur l’art.

[2] **Monod** veut baser l’éthique sur la science. L’éthique doit se modifier selon les progrès de la biologie et chaque progrès de la biologie au plan génétique va modifier l’éthique. C’est une méta-biologie. C’est pour cela qu’il dit qu’élever un enfant ou élever un chat, c’est la même chose. Et **Nietzsche** c’est par le point de vue proprement artistique.

[3] Il y aurait sans doute une troisième position qui serait l’éthique qu’on retrouverait… l’éthique **platonicienne** fondée sur le point de vue de l’État, alors vous auriez l’éthique proprement de l’idéologie **marxiste**.

Et vous avez ces trois “ méta ” :
- la méta-science, la méta-biologie qui nous donnerait l’éthique,
- le méta-art qui nous donne **Nietzsche**,
- et le méta-politique qui nous donne l’idéologie.

Je crois que ce sont les trois positions majeures qui sont les positions courantes…

[3] Quand on dit qu’une loi doit être établie en fonction de ce que nous donnent les statistiques, vous avez donc une espèce de méta-idéologie positiviste politique. Parce que cela prend des formes différentes… Mais cela a été dit, qu’une loi s’établit à partir de lois statistiques, tout simplement. Donc ce n’est plus la loi, ce n’est plus l’éthique, on court par-derrière.

Il faut donc, en face de tout cela, voir quel est le fondement de l’éthique. C’est le grand problème d’aujourd’hui, tant en théologie, tant au point de vue philosophique. C’est impossible aujourd’hui de trouver des professeurs de théologie morale. C’est presque plus difficile que de trouver des professeurs de métaphysique, ce n’est pas peu dire. Et c’est très vrai, la crise est au niveau métaphysique et au niveau éthique, les deux se tiennent, c’est très compréhensible, les deux se tiennent.

Donc… Mais c’est peut-être plus facile de voir le point de départ de la métaphysique que de voir le point de départ de l’éthique parce que c’est plus complexe dans l’éthique. L’éthique doit partir d’une expérience interne et d’une expérience interne qui est tellement radicale qu’elle rejoint et qu’elle implique le jugement d’existence.

Max Scheller, Maritain, Le Senne, Camus : l’éthique des valeurs (culture et phénoménologie)

C’est vrai qu’on pourrait voir aussi comme position actuelle tout le problème de la… Comment **Max Scheller** essaie de redécouvrir une éthique des valeurs. **Maritain** aussi. Donc le problème de l’éthique chez **Maritain**, c’est le problème des valeurs : réintégrer les valeurs. Est-ce que je peux faire une éthique des valeurs ? Ce serait peut-être la position, voyez, qui voudrait retrouver un point de vue classique par le point de vue des valeurs, et puis on donne la main aux autres par le point de vue des valeurs. Alors ce serait une éthique à partir de la **phénoménologie**. Est-ce qu’on peut faire cela ? C’est très tentant. Eh bien, je crois que, là encore, on ne peut pas. Ce n’est pas ass… On ne va pas assez loin. L’éthique des valeurs ne peut pas… ne peut pas répondre à **Nietzsche**, l’éthique des valeurs ne peut pas répondre à l’idéologie **marxiste**, l’éthique des valeurs ne peut pas répondre à une méta-biologie. Parce que les valeurs… Où est-ce que vous les perchez ? Je demande. Les valeurs, sur quoi cela se fonde-t-il ? Les valeurs sont différentes selon les diverses cultures. C’est une culture qui porte des valeurs, donc cela change.

Une éthique des valeurs n’est pas la même au Moyen-Âge que la nôtre, une éthique chevaleresque, comme on aime de dire. Une éthique aristocratique, une éthique démocratique… C’est l’éthique des valeurs. Qu’est-ce que cela charrie comme valeurs, une culture ? Les valeurs sont liées à une culture. Parce que les valeurs, c’est quand même la causalité exemplaire, hein. Les valeurs, c’est nous qui les faisons, il y a une base artistique dans les valeurs.

Alors il faudrait faire ici toute la critique de la philosophie des valeurs… **Le Senne**, hein. Et c’est vrai que **Le Senne** essaie de faire une éthique à partir des valeurs. Cela c’est sûr, la valeur…

Et **Camus**, c’est encore à partir des valeurs. **Camus** dit ouvertement : « Dans notre monde d’aujourd’hui, on ne peut plus faire une éthique du bonheur. Il faut faire une éthique du beau. Et c’est la beauté qui va sauver le monde[46] ». Jusqu’à nouvel ordre. C’est très beau de voir cela. C’est la générosité de **Camus**. Est-ce qu’on peut faire une éthique de la beauté ? Cela revient à l’éthique des valeurs.

Voyez, autrement dit, on est devant une espèce de… presque… j’allais dire, d’anarchie. On ne sait plus. Et c’est vrai, on ne sait plus à quel saint se vouer, c’est le cas de le dire. Alors, ce serait très intéressant de faire une topique un peu exhaustive de toutes ces générosités modernes. Je dis bien ces générosités modernes. Parce que c’est généreux, **Camus**, c’est très généreux. C’est très généreux **Maritain**, quand il essaie de réintégrer les valeurs dans son éthique dite **thomiste**, c’est très généreux.

Ces tentatives exigent de reprendre le problème d’une manière radicale

Je crois que c’est important de voir tout cela pour essayer de comprendre que nous sommes obligés d’en venir vers quelque chose de plus radical. Quelle est l’expérience ? Alors là, je pose le problème, au plan… réflexion, je dirais presque réflexion critique… Quelle est l’expérience qui

[46] C’est dans le roman *L’idiot* que Fiodor Dostoïevski fait dire à l’un de ses personnages : « La beauté sauvera le monde. » Mais Albert Camus, disciple avoué de Dostoïevski, a lui aussi de semblables affirmations. Par exemple : « Saint-Étienne et sa banlieue. Un pareil spectacle est la condamnation de la civilisation qui l’a fait naître. Un monde où il n’y a plus de place pour l’être, pour la joie, pour le loisir actif, est un monde qui doit mourir. Aucun peuple ne peut vivre en dehors de la beauté. Il peut quelque temps se survivre et c’est tout. Et cette Europe qui offre ici un de ses visages les plus constants s’éloigne sans arrêt de la beauté. C’est pour cela qu’elle se convulse et c’est pour cela qu’elle mourra si la paix pour elle ne signifie pas le retour à la beauté et sa place rendue à l’amour. », (*Carnet II*, Cahier n° 4). – « Si l’homme a besoin de pain et de justice, et s’il faut faire ce qu’il faut pour satisfaire ce besoin, il a besoin aussi de la beauté pure, qui est le pain de son cœur. Le reste n’est pas sérieux. », (idem, cahier n° 5). – « J’ai vécu sans mesure de la beauté : pain éternel. », (idem, cahier n° 6). – « La civilisation industrielle, en supprimant la beauté naturelle, en la couvrant sur de longs espaces par le déchet industriel crée et suscite les besoins artificiels. Elle fait que la pauvreté ne peut plus être vécue et supportée. », (*Carnet III*, Cahier n° 8).

permettra de fonder une éthique ? Vous voyez, alors, certaines positions de dire : l'éthique doit reposer sur la première expérience de l'amour de l'enfant. Alors cela, ce serait un peu du **platonisme** : la réminiscence. Je ne peux pas fonder une éthique sur l'expérience passée. La psychanalyse voudrait faire cela, la psychanalyse, c'est cela. Parce que j'ai essayé de remonter quelle est l'expérience fondamentale première que vous avez eue, sur laquelle vous pourriez fonder la chose. Alors, cette expérience est enfouie, il s'agit de la désenfouir pour retrouver cela.

Un cri de l'humanité – L'humanité ne sait plus ce que c'est que l'amour

Donc il faut se poser loyalement, faites-vous même cette petite topique, c'est facile à faire. Avec les diverses expériences qu'on a, essayez de comprendre ce que peut représenter cela et l'urgence de cela, ce serait justement un peu de comprendre que l'humanité d'aujourd'hui est dans une situation limite. Il y a un cri de l'humanité d'aujourd'hui. On doit être sensible à cela. Cet italien de Rome qui a montré dans un article que l'humanité aujourd'hui est dans une situation limite. Et je crois que c'est vrai, je crois qu'il y a un cri de l'humanité. Et cette autre expérience que je vous citais de ce psychanalyste faisant l'analyse de tous ces enfants criminels et disant que ces enfants criminels, c'est le cri de l'humanité qui montre que l'humanité ne sait plus ce qu'est l'amour parce qu'il manque d'amour dans le monde d'aujourd'hui.

Mais je crois qu'il faut, au point de vue éthique, sentir cela : situation ultime critique de l'homme aujourd'hui, au point de vue éthique. Est-ce que le sens de la responsabilité demeure encore chez l'enfant ? Où est-ce qu'on n'est pas devant une espèce de dernier aspect de l'éthique ?

Éthique de droite, éthique de gauche

Alors vous avez les deux aspects : vous avez la tendance traditionnelle de la droite – pour la nommer – et la tendance progressiste, et cela se reflète immédiatement dans l'éducation. Vous voyez deux tendances en éducation, aujourd'hui. Mais c'est très très net. Et toute éducation présuppose une morale, cela ne peut pas être autrement, une certaine philosophie morale. Vous avez les deux tendances : la tendance de ceux qui disent : « Il faut à tout prix tenir » – le carré romain – « il faut à tout prix tenir, si on abandonne cela, c'est fichu ! ». Vous voyez, donc cela repose sur un certain traditionalisme, ce serait l'éthique de droite.

Et l'éthique de gauche : « Adaptons-nous complètement. Oh, surtout, surtout, n'allez pas contre, cela va faire des refoulements encore pires. Alors c'est terrible. Il faut supprimer tout cadre. Et puis laisser les initiatives personnelles, que voulez-vous. » Alors c'est la pêche à la ligne. Il n'y a plus aucun cadre, parce que tout cadre est banni comme quelque chose qui blesse, et parce que cela blesse, c'est mauvais. On ferait facilement… Mais ce serait intéressant du reste, de bien comprendre cela : saisir qu'on est dans une situation, au plan philosophique, mais pas commode du tout au point de vue éthique. Ce n'est pas commode la situation de la métaphysique. Ce n'est pas commode la situation de l'éthique, c'est encore pire, j'allais dire, c'est encore plus difficile, parce que vous touchez tout de suite les réactions, tout de suite. Voyez, immédiatement, dès que vous avez un groupe, vous avez immédiatement réaction droite, réaction gauche : on a un patrimoine à défendre, on a un patrimoine à jeter par la fenêtre, n'est-ce pas. Je ne sais pas quel est le plus gros [???]. C'est net, c'est net. Au-dedans de nous-mêmes, on doit sentir cela, parce que c'est trop facile de le sentir chez les autres. Il faut le sentir au-dedans de nous-mêmes. Nous avons, de fait, hein… On peut traduire cela de diverses manières, mais il faut le sentir.

Quel est le point de départ d’une éthique humaine ?

Alors, essayons de voir quel est le point de départ d’une éthique qui reste une éthique humaine. Mais quand je dis une éthique humaine, c’est une éthique, elle est humaine, mais elle est éthique. L’éthique réclame de l’homme tout le temps un certain dépassement, c’est impossible autrement.

La psychologie ne peut fonder une éthique

La psychologie ne peut pas fonder une éthique. Ça, je peux dire cela tout de suite. La psychologie demeure dans le conditionnement et le conditionnement ne peut pas fonder une éthique. Une éthique ne peut se fonder que sur la finalité, une expérience de la finalité. Voyez, au plan critique, je dis tout de suite les bases. Vous ne pouvez pas fonder une éthique sur le conditionnement humain, impossible.

Il faut découvrir, non pas la loi, mais la finalité.

Voyez, en gros, on pourrait dire :
- position progressiste, une métapsychologie ;
- position de droite, la loi et la nature, font une éthique sur la nature.

Le fondement de l’éthique n’est pas dans l’obéissance de la première éducation

Alors, position philosophique, découvrons la finalité. Où est-ce que je découvre la finalité ? Je découvre la finalité la plus immédiate, je dis bien dans le choix de l’ami. Avant cela, la morale dans l’éducation commence avant, c’est bien évident. Le premier aspect de la morale est un tout petit peu – et cela, c’est vrai, il faut le reconnaître, c’est toujours un peu comme cela – c’est le gosse qui prend sa soupe. Quand tu dis : « Tu dois prendre ta soupe. », cela commence toujours sur la soupe, parce que c’est le point de vue le plus immédiat, ou autre chose, mais c’est l’aliment, c’est très curieux. C’est ce qu’il y a de vrai dans **Monod**. Il y a un petit quelque chose [de vrai], toute erreur me dit quelque chose de vrai. C’est l’aliment, c’est l’aspect biologique. C’est l’aspect biologique. C’est pour cela que, une conférence, je me souviens dans le temps, c’était le père **de Menasce** qui m’avait dit que son cousin – qui vivait en Amérique et qui était l’abbé de Menasce, il était au courant d’un tas de choses, parce qu’il était malin, comme le père **de Menasce** – et alors il a essayé de suivre certaines conférences au point de vue psychanalytique. Et alors il avait assisté à une conférence extraordinaire, au point de vue psychanalyste, où s’expliquait le sens de Dieu psychanalytique. C’est très gros, hein. C’était la psychanalyse qui disait cela. Et bien là, tout le sens de Dieu, c’était très simple. Pourquoi en Amérique n’avait-on pas le sens de Dieu ? Pourquoi dans la vieille Europe y avait-il encore le sens de Dieu ? C’est que l’Amérique prenait du jus de fruits. [Rires] Alors, il n’y avait plus de constipation. [Rires], Mais textuellement, c’était très gros. On peut sortir cela à titre, justement, de… Tandis que l’Europe, elle était constipée encore. Alors cela a commencé comme cela. Quand la mère disait : « Tu dois. », alors c’était la soupe : « Tu dois prendre ta soupe, tu dois ». Alors à partir de là… c’est gros, mais c’est intéressant, parce que c’est caricatural.

Alors c’est vrai que la première éducation implique quelque chose d’analogue à la manière dont vous éduquez un petit chat ou un petit chien. Cela ne peut pas être autrement. Le sens du « Tu

dois », voyez, c'est très **kantien**, c'est très **stoïcien**. Il n'y a pas possibilité autrement, donc cela commencera par l'obéissance. S'il n'y a pas d'obéissance, il n'y a pas d'éducation, je crois.

Mais ce n'est pas l'obéissance qui est le fondement de la morale. Voyez, le point de départ de l'éthique, c'est l'obéissance *dans le sens génétique*, dans le sens de la première éducation. Et cela reste toujours *génétiquement* premier. L'appel à l'obéissance est toujours l'aspect génétique premier. Mais *philosophiquement*, l'éthique ne se fonde pas sur l'obéissance. L'éthique se fonde sur l'expérience que j'ai de la finalité. Voyez ? Ne confondons pas l'ordre génétique et l'ordre de nature. Mais nous avons toujours besoin d'être novices du Saint-Esprit et, à l'égard du Saint-Esprit, c'est l'obéissance qui prime, tout le temps. Et puis, à l'égard de notre réflexion éthique, ce n'est pas l'obéissance. C'est découvrir la finalité. Les dialogues avec les **freudiens** sont très intéressants à ce point de vue là, parce qu'on voit qu'il y a toujours confusion entre les deux. Et que nous-mêmes nous faisons des confusions. Vous voyez, quand on s'irrite devant l'obéissance, c'est parce que l'on confond l'ordre génétique et l'ordre de nature dans l'ordre pratique. « Quand même, ne me traitez plus comme un gosse ! Vous exigez que je prenne ma soupe ! » Mais attention, nous avons toujours besoin de revenir à l'obéissance. Voyez, l'enracinement, parce que c'est vrai, nous ne sommes pas des êtres suffisamment lumineux, suffisamment lucides.

Quand est-ce qu'[on atteint un moment qui] représente la responsabilité morale ? Personne d'entre nous n'oserait dire : « Ah moi dans l'ordre de la responsabilité morale, je bats tout le monde ». On a tous, tout le temps, à continuer de se perfectionner dans la responsabilité morale. Et là, l'obéissance, c'est toujours la source par laquelle je m'approfondis. [???]. Donc, génétiquement, l'éducation commence par l'obéissance, on ne peut pas changer cela. Si vous trouvez un système éducatif sans obéissance, chapeau. Mais vous n'en trouverez pas. Cherchez, cherchez, et vous communiquerez au père Jean-Emmanuel : « L'éducation Saint-Jean sans obéissance ». Alors c'est un grand titre, on en parle[47], ce serait une nouveauté extraordinaire. On a voulu faire cela, on a voulu faire ça… et c'est la spontanéité. Vous faites ce que vous voulez, ici on fait ce qu'on veut. C'était en 68, cette fameuse chose très simple, sur la Sorbonne : « Ici on fait ce qu'on veut », c'est une grande affiche. Quelqu'un veut photographier, alors on se précipite : « Ah, vous n'avez pas le droit de photographier ». [Rires] Et c'est tout le temps comme cela, vous voyez, cela repousse de l'autre côté parce qu'on doit bien reconnaître que l'obéissance est première dans l'ordre de l'éducation. Alors vous ne voulez plus éduquer. Ah, c'est autre chose.

L'expérience de l'éducation n'est pas l'expérience par où je commence mon éthique

Mais c'est très important de comprendre cela : que l'expérience de l'éducation n'est pas l'expérience par où je commence mon éthique. Puisque j'obéis en tant que je suis imparfait et que j'ai besoin de progresser. Vous voyez, c'est pour cela que l'obéissance dans le **Christianisme**, dans l'éthique chrétienne, devient si importante parce que « vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu si vous devenez comme des tout-petits »[48]. Donc, si l'obéissance n'est pas première [dans l'éthique simplement humaine], c'est le propre de l'éthique chrétienne cela. Dans l'éthique chrétienne, l'obéissance est première. **Jésus** meurt dans l'obéissance et il commence [dans] l'obéissance. Mais pas dans la philosophie éthique [humaine].

[47] Incertain : « On en parle ».
[48] *Matt.* 18, 3

Voyez, il faut bien saisir ces choses-là, parce que c'est très très important, on doit être lucide. Je vous ai dit, c'est en éthique qu'on voit ce que c'est que l'éthique chrétienne, c'est là où il y a une philosophie chrétienne – parce qu'il y a une éthique chrétienne.

Le point de départ de la philosophie éthique, c'est l'expérience que j'ai de la finalité

Mais tout de suite, je crois que c'est bon, au point de vue critique, de comprendre ce que représente le point de départ de l'éducation et le point de départ d'une philosophie éthique. Le point de départ de la philosophie éthique, c'est donc l'expérience que j'ai de la finalité. Or l'expérience de la finalité, elle est majeure dans le choix de l'ami, dans l'amour d'amitié. Et l'amour d'amitié n'est pleinement vécu que dans le choix de l'ami puisque c'est le choix de l'ami qui est la naissance de l'ami, et donc c'est le premier amour, et donc il verra, il est lucide. Je ne peux pas construire une éthique à partir d'un acte uniquement « Il faut faire cela. », ce n'est pas suffisant, parce que cela c'est de l'ordre de l'éducation. Dans l'ordre de l'éducation, on dit : « Tu dois faire cela », donc c'est très net. Alors [là,] c'est l'autorité qui est première tandis que si j'essaie de découvrir ce que c'est que l'éthique humaine, je dis [que] cela ne peut être que l'expérience de la finalité. La finalité première que vous saisissez, c'est dans le choix de l'ami.

Reprise de l'analyse de l'acte humain (celle de l'année 1985-1986)

C'est l'expérience de l'amitié qui est fondement de l'éthique

Parce que la finalité ne peut pas être la richesse. Ce n'est pas le premier jour où on vous a donné 100 francs que vous avez fait l'expérience majeure de l'éthique. Gosse, quand on vous a donné un petit billet, vous, c'était [???], c'était extraordinaire, je peux acheter le monde. Pas le journal ! [Rires] Les 100 francs. Ce n'est pas la gloire. Non.

Aucune autre expérience ne me fait toucher ce que c'est que la finalité et la finalité me fait comprendre la responsabilité. C'est cette expérience-là qui est majeure. Alors là, je ne peux pas avec vous approfondir trop cela, parce que nous l'avons déjà fait [l'année dernière]. Mais c'est très important, soi-même, de faire cette petite critique.

Est-ce que je ne pourrais pas commencer mon éthique, ma philosophie éthique, sur une autre expérience ? Eh bien, je dis non[49]. Je voudrais que vous me donniez des objections, des objections intelligentes, qui montrent que vous pouvez construire une éthique à partir d'une autre expérience. Je dis non.

[49] L'année précédente, l'auteur avait tempéré cette affirmation. Si une personne n'a pas l'expérience de l'amitié, elle peut partir d'un autre acte humain comme, par exemple, le travail (toute fin du 7ème cours, 4 décembre 1985). – Et aussi : « Cette analyse que nous avons faite à partir de l'amour d'amitié rejoint parfaitement tout ce qu'on pourrait faire de n'importe quel acte humain. Et ceci n'est pas à négliger pour bien comprendre que l'analyse que nous faisons à partir de l'ordre de l'amitié est exhaustive comme étude de l'acte humain. Vous pouvez prendre l'étude de l'acte humain dans des perspectives tout à fait différentes : l'acte humain que vous avez quand vous travaillez, l'acte humain que vous avez dans le point de vue sportif du jeu, l'acte humain que vous faites quand vous mangez, l'acte humain que vous faites quand vous vous récréez dans l'amour d'amitié. Prenez toute la diversité des actes humains et essayez maintenant (…) de voir que tous ces actes humains impliquent toujours une certaine complexité. », Marie-Dominique Philippe, *Cours d'éthique 1985-1986*, 26ème cours, 4 juin 1986.

C’est découvrir ce nœud intérieur. Et vous voyez, le choix de l’ami a ceci de tout à fait particulier, c’est que cela se fait à l’intérieur de l’amour, donc expérience interne, mais une expérience interne qui implique le jugement d’existence, l’ami.

- C’est l’ami que vous aimez,
- c’est l’ami qui vous attire,
- c’est l’ami que vous choisissez.

Vous voyez donc que cette expérience est à la fois subjective et objective puisque

- c’est l’ami en tant qu’il est mon bien, en tant qu’il me finalise, voilà l’objectivité ;
- et c’est *mon* ami, l’aspect subjectif.

Donc l’aspect subjectif et l’aspect objectif sont intimement liés. Et c’est pour cela que je préciserai que c’est le *choix* de l’ami parce que c’est dans le choix de l’ami que se fait, de fait, ce nœud entre l’aspect objectif et subjectif : expérience interne et expérience externe, les deux sont liés. Je ne peux pas nier que dans l’amour d’amitié il y a une expérience interne, et je ne peux nier que l’amour d’amitié touche l’ami.

Une fois que j’ai accepté cela, je commence à faire l’analyse de ce choix amical (je ne le fais pas ici). Mais c’est à partie de cette analyse du choix amical que vous voyez la complexité de ce choix de l’ami et tous les éléments qui sont appliqués dedans. Et vous voyez que tous ces éléments demandent d’être étudiés successivement.

Voyez, le choix de l’ami

- implique, puisque c’est un choix, que l’intelligence soit présente,
- implique un amour,
- implique une intention,
- implique une liberté,
- implique une responsabilité,
- implique que, de fait, il y ait un don, on est à la disposition de l’ami.

Tous les actes de l’analyse morale sont présents. Je crois qu’on peut le faire assez facilement.

Premier amour, intention de vie, choix amical

Et à partir de là, vous commencez à comprendre que tout acte moral commence par un amour du bien. Il y a un premier amour. C’est vrai, il y a un premier amour qui est toujours présent. Je suis attiré vers le bien. Et le bien spirituel, c’est une personne que j’aime. Et cet amour est explicité dans le choix amical. Tant qu’il n’est pas explicité dans le choix amical, je ne sais pas très bien, je suis encore en recherche.

Différence entre premier amour et intention de vie

Il y a un amour. Alors qu’est-ce que c’est que l’amour ? Il y a une intention de vie. Vous aimez le bien spirituel qui est une personne. L’amour, l’amour spirituel. Ce bien devient une fin, alors cela… cela noue [c’est] tout le problème de l’intention, l’intention de vie. Cette fin exprime, vous voyez, le passage du bien à la fin, c’est très très important, cela, à comprendre. Parce qu’aimer le bien, c’est très très bien, mais : « J’aime, j’aime, j’aime ». Celui qui dit cela… Et attention, parce que cela peut très bien se faire qu’aimer, si cela ne passe pas dans une intention de vie, ce premier amour se corrompt par l’imaginaire. C’est très important de comprendre les fuites possibles et les corruptions possibles. Quand vous aimez quelqu’un, si vous restez dans cet amour, c’est tellement beau, cet amour pur, petit à petit, l’imagination… Je crois que c’est peut-être là où s’introduit le

premier aspect de l'idéalité, par le point de vue de l'imaginaire. Ce bien que j'aime, cette personne que j'aime, c'est ce qui est le plus idéal, donc qui a de la valeur[50]. C'est curieux. On va le revoir, cela, parce que c'est important. Il risque d'y avoir une corruption. Le réalisme du bien spirituel se réalise quand ce bien spirituel, je le considère comme ma fin. Alors à ce moment-là, il est capable de mobiliser toutes mes forces et se noue en moi une intention de vie.

Donc il faut bien étudier la différence entre l'amour et l'intention de vie. Et dès que je suis en présence d'un bien que je considère comme ma fin, je vois toute la distance qui existe entre l'intentionnalité affective et l'aspect réel du bien. C'est en voyant la distance et la distinction qui existent entre le bien et la fin… Ce qui n'est pas si commode que cela, parce que la fin est principe.

- Le bien n'est pas principe, le bien, il existe, c'est *ce* qui me finalise ; donc, là, je suis en présence du *quod*[51], comme dirait **saint Thomas**.
- Et, ici, je suis en présence du *quo* ; ce qui me finalise c'est le bien, et la fin c'est *ce par quoi* je suis finalisé, c'est le principe, c'est cela qui me…

Et en saisissant le principe, je saisis toute la distance qui existe entre l'intentionnalité affective et le contact direct avec le bien, le réalisme dans l'ordre de l'amour. Le réalisme dans l'ordre de l'amour consiste à être lié à mon bien, pas seulement le désirer, pas seulement l'aimer. Parce que l'amour en moi, c'est terrible, il a un mode intentionnel. Il n'est pas moi, donc il y a une distance entre les deux. Et cette distance devient lucide quand je découvre le point de vue de la fin. Et une fois que je découvre la fin et que je découvre justement que mon bien n'est pas ce que je possède, c'est ce vers quoi je tends. Alors à ce moment-là, je mets tout en cause pour atteindre ce bien.

Les moyens

Et c'est à partir de là que je vois les moyens. Et les moyens c'est ce que je choisis. C'est le choix qui porte sur les moyens, l'élection. Alors, ce qu'il faut aussi bien comprendre ici, c'est comment l'ami,

c'est ce qui me finalise
et c'est celui que je choisis.

Je choisis l'ami. Mais je ne choisis pas l'ami comme un moyen. De temps en temps, cela peut arriver : « Grâce à cet ami, j'aurai contact avec cet homme si influent et je pourrai conquérir la gloire ». Cela existe, ce petit genre de choix. Le choix n'est pas très pur à ce moment-là. Mais quand vous choisissez l'ami pour atteindre une autre finalité : « Cet ami il est très très riche, moi je suis pauvre, cet ami il est très très riche, alors, tout ce qui est à toi est à moi [Rires] et nous ferons bourse commune. Moi je n'aurai rien [en matière d'argent], mais j'aurai une personne que j'apporte, toi tu apportes ta personne et ton argent ». Vous savez cela, ça existe. Quand on disait

---

[50] A ce stade du premier amour, l'amour est affectif (intentionnel) et non effectif. Du fait qu'il est intentionnel, il peut être réduit à une forme, devenir une chose idéale à laquelle on donne une valeur. Cette valeur érigée en référence, en modèle, peut alors supplanter le bien réel qui n'a pu devenu fin. La cause exemplaire remplace la cause finale. L'expérience de l'amour devient ici une valeur abstraite et non plus une personne bien réelle qui demande à être aimée et rejointe dans la réalité à travers un amour effectif qui suppose de passer par l'intention, le choix, le commandement, l'application. Il semble que ce soit là le fondement concret de l'éthique des valeurs, critiquée plus haut par l'auteur et encore dans le cours suivant : « L'idéal c'est quand je n'ai pas suffisamment distingué le bien et la fin. L'idéal c'est une cause exemplaire. Vous voyez, toute une partie de l'éthique moderne repose sur un idéal. Et cela passe dans le langage : « Ah, il a un idéal de vie, on est sauvé ! ». Attendons que ça craque ! Parce que l'idéal ce n'est pas réel, que voulez-vous, cela dépend des jours. Il y a des jours où vous avez un idéal de vie, ça va très très bien, tout est rose, « l'aurore aux doigts de rose », c'est l'idéal, c'est merveilleux. Et puis il y a un nuage qui passe, vous ne voyez plus rien du tout. Parce que l'idéal, c'est vous qui le forgez : cause exemplaire. La cause exemplaire n'existe pas, l'idéal n'existe pas. Qu'est-ce qui existe ? C'est le bien. C'est pour cela que ce sera la grosse différence. Vous voyez, c'est très important pour toute la morale des valeurs. Il faut la situer. Et c'est la confusion entre bien et fin qui se fait à travers cette cause exemplaire d'où naît la valeur, parce que la valeur, c'est toujours lié à la cause exemplaire. Les valeurs c'est un peu l'idéal. », cours n° 5. On voit comment cette toute première expérience de l'amour peut enfermer dans l'immanence si le passage au bien-fin ne se fait pas.

[51] « Quod » : ce qui. « Quo » : ce par quoi (ablatif).

qu’on faisait des mariages intéressés et puis des mariages d’amour, cela dit tout ! Cela ne se voit pas le jour du mariage. Cela se dit dans les coulisses. Mais autrement, ce n’est pas cela. On ne baptise pas l’argent du conjoint qu’il vient apporter avec lui. On baptise les personnes. Et quelquefois cela arrive. Il faut comprendre cela. Qu’est-ce qui fait cela ? C’est l’imaginaire, toujours, la folle du logis quand il s’agit de l’amour. Ah, l’imaginaire on va le voir[52], c’est tellement important de voir que l’imaginaire s’introduit tout le temps pour fausser les pistes, pour faire que cette analyse qui doit être très précise, de fait, est tout le temps dans un état confus, parce que tout le monde a un peu d’imaginaire, et l’imaginaire bat la campagne tout le temps, l’imaginaire revient tout le temps.

L’imaginaire

L’imaginaire empêche le réalisme de l’amour. Voyez, comme l’imaginaire empêche le réalisme de la connaissance philosophique, l’imaginaire empêche le réalisme de l’amour, [empêche d’]atteindre le bien, le bien qui existe, le bien qui n’est pas un idéal. [C’est] toute la différence qui existe entre l’idéal – l’idéal c’est une valeur – et le bien. Toute la différence qui existe entre les deux. Je ne peux pas faire de l’idéal un bien parce que l’idéal n’existe pas, sauf dans ma tête, sauf dans mon cœur, sauf dans mon imaginaire. Celui qui cherche un idéal, c’est à dire qui cherche, je ne sais pas quoi… la vie commune parfaite. Cela existe, n’est-ce pas, un idéal comme cela : la vie commune parfaite. Cela n’existe pas. Cela n’existe pas. La vie commune parfaite c’est impossible. Il faudrait que tous les hommes qui font partie d’une communauté soient parfaits et c’est impossible cela. C’est l’imaginaire qui fait croire qu’il peut y avoir un idéal dans la vie commune. Vous aimez des personnes et dans la mesure où vous les aimez, vous assainissez le terrain. Tandis que dans la mesure où vous laissez l’imaginaire pousser, alors à ce moment-là, vous augmentez les ornières parce que votre idéal devient la mesure. Il faut saisir cela concrètement dans notre vie, hein, par rapport aux amitiés, par rapport au lien d’amitié, par rapport au lien de la vie commune. On est tout le temps dans un milieu éthique, tout le temps. Donc cette expérience, elle est tout le temps-là présente.

Et alors il faut saisir cette analyse très précise, qui est très intéressante, celle que nous donne **saint Thomas**, mais je la reprends en plan philosophie.

- Amour,
- intention de vie,
- choix.

L’exécution, passage à la réalité concrète – Les mains sales

Et comme, de fait, j’ai distingué – en saisissant la fin par rapport au bien – j’ai distingué l’intentionnalité affective et l’union réelle existentielle, il faut donc à partir du choix, passer dans l’ordre de l’exécution. Il y a un ordre d’exécution.

Je prends l’exemple que vous connaissez bien, que **Brémond** donne admirablement, c’est un exemple merveilleux : vous savez, la personne qui par pur amour offre les cloches au curé. Je suis persuadé que dans son choix, c’est d’une pureté absolue. « M. le curé, que personne ne sache que c’est moi qui offre les cloches de la paroisse, surtout pas, parce qu’il faut que mon amour soit tout à fait pur, autrement la vaine gloire s’y mêlera. Mais je vous en supplie M. le curé – [on passe au

[52] Mot incertain.

plan] de l'ordre de l'exécution – je vous en supplie M. le curé, inscrivez mon nom dans la cloche pour que chaque fois que cela tape, cela tape sur mon nom. » C'est admirable cela, voyez : le pur amour contaminé par l'exécution. Et cela arrive très souvent que l'exécution… Parce que [dans] l'exécution, il faut avoir les mains sales[53], l'exécution implique cela, l'exécution c'est dans la réalité concrète, c'est dans le contingent, c'est dans la précarité. Or l'idéal n'est jamais dans la précarité, la précarité implique de la boue. C'est forcé. « Poussière, tu es poussière, tu retourneras en poussière. » [54] Et l'éthique, elle est dans la poussière.

Donc l'exécution. L'exécution. Vous avez lavé votre voiture, elle est magnifique. Mais dès que vous passez dans une piste… L'exécution, la poussière qui vient se coller, cela c'est l'exécution. Dès qu'on est dans l'exécution, on est dans la complexité, il faut accepter que les choses ne soient plus dans la pureté première.

Je ne dis pas que là s'introduit le moindre mal, hein, c'est là la très grosse difficulté : y a-t-il une éthique du moindre mal ? C'est une question à propos de l'exécution. Parce que nous sommes dans l'exécution, c'est toujours dans l'exécution qu'on salit les mains. Cela c'est sûr. Dans le choix, dans l'intention de vive, c'est d'une pureté absolue. On reste dans l'intériorité, là, vous êtes dans l'intériorité. Personne ne voit vos intentions de vie, personne ne voit vos choix, personne ne voit votre amour. Mais l'exécution, on voit, vous plongez. On voit tout de suite : l'exécution et dans l'exécution, vous salissez vos mains. Et immédiatement, vous êtes bombardé de jugements parce que vous faites cela : l'exécution.

Alors, cela, c'est très important de comprendre que l'exécution exige d'accepter que l'amour soit victorieux de toutes les difficultés.

Cours n° 5 du 19 novembre 1986

Réponse à une question

---

[53] Il faut peut-être voir ici une allusion au fameux texte de Charles Péguy : « *Le kantisme a les mains pures*, **mais il n'a pas de mains**. Et nous nos mains calleuses, nos mains noueuses, nos mains pécheresses nous avons quelquefois les mains pleines. — *Agis*, dit Fouillée, *comme si tu étais législateur en même temps que sujet dans la république des volontés libres et raisonnables.* C'était une fois un fonctionnaire qui a eu du génie, du plus grand. Mais il était fonctionnaire, une fois fonctionnaire ; il était célibataire, deux fois fonctionnaire ; il était professeur, trois fois fonctionnaire ; il était professeur de philosophie, quatre fois fonctionnaire ; il était fonctionnaire prussien, cinq et septante fois fonctionnaire. Il n'a pu avoir qu'un (très grand) génie de fonctionnaire. (Et de célibataire). *Hélas législateur en même temps que sujet. Hélas la république des volontés libres et raisonnables. — Agis de telle sorte,* continue Fouillée, *agis de telle sorte que la raison de ton action puisse être érigée en une loi universelle.* Agis de telle sorte que l'action de Fouillée puisse être érigée en une loi universelle. Et même l'action de Kant. Alors, pour commencer, il n'y aurait plus d'enfants. Ça ferait un beau commencement. Tout devient si simple, dès qu'il n'y a plus d'enfants. *Sichzur allgemeinen Gesetzgebung schicken.* Hélas combien de nos actions pourront être érigées en une loi universelle. Et combien de raison de nos actions. *Zur allgemeinen Gesetzgebang.* Et cela ne nous est-il pas tellement égal. Cela ne nous est-il pas tellement étranger. N'avons-nous point d'autres inquiétudes, d'infiniment autres profondeurs. D'infiniment autres soucis. D'infiniment autres détresses. Combien de nos actions ne pourraient point être érigées, *geschickt*, en loi universelle, pour qui cet envoi ne présente même aucun sens ; et ce sont celles à qui nous tenons le plus, les seules à qui nous tenions sans doute ; actions de tremblement, actions de fièvre et de frémissement, nullement kantiennes, actions d'une mortelle inquiétude ; nos seules bonnes actions peut-être ; nullement planes, nullement quiètes, nullement calmes, nullement horizontales ; nullement législatives ; nullement tranquilles, sûres de soi ; nullement dans la sécurité ; nullement sans remords, nullement sans regrets ; des actions sans cesse combattues, sans cesse intérieurement rongées, nos seules bonnes actions, les moins mauvaises enfin, les seules qui compteront peut-être pour notre salut. Nos pauvres bonnes actions. Les seules, et ce sera si petit, que nous pourrons présenter dans le creux de la main. » Charles Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo*, in Œuvres complètes, *nrf*, Tome IV, 1916, pp. 496-497 (Alfred Fouillée avait fait paraître en 1905 son livre *Le moralisme de Kant et l'amoralisme contemporain*).

[54] *Gn.* 3, 19

Une petite question qui est très radicale : *« Pourquoi considérez-vous que le fondement de l'éthique est l'opération humaine, qui est un choix dans l'amitié ? Et non pas la faculté humaine qui est intelligence et volonté. »*

Alors, disons : le fondement immédiat et le fondement ultime. Il y a des équivoques sur la question du fondement. Nous partons de l'expérience, et cette expérience contient en elle-même ce qui fonde l'éthique. C'est dans ce sens-là que je veux dire. L'éthique est le point de départ… du moins le choix amical, l'expérience, c'est le point de départ. Et *en même temps*, c'est le fondement prochain, immédiat, toute l'éthique repose là-dessus. Alors, *radicalement*, elle repose sur l'intelligence et la volonté, c'est sûr, mais l'intelligence et la volonté *finalisées*.

Fonder l'éthique sur l'amitié corrige l'éthique de la " sacrée droite " qui fonde avant tout sur la nature humaine et le droit divin

Vous voyez, c'est pour essayer de corriger ce que nous avons tous entendu de multiples façons. La sacrée droite, il ne faut jamais l'oublier, comme… je ne dis pas la sacrée gauche… mais il y a la sacrée droite qui dit que l'éthique se fonde sur la nature humaine et ce droit divin. La loi naturelle, c'est la loi divine. Ah, oui ! Cela vous tombe du ciel comme cela ?

Où situer la loi naturelle ?

Dans une vision de sagesse, je suis tout à fait d'accord de dire que l'éthique implique ce point de vue de la loi naturelle. La loi naturelle, je ne l'ai jamais vue, moi, je *découvre* la loi naturelle, je ne l'ai jamais vue. La loi naturelle est *révélée* à **Moïse** parce qu'Israël l'oubliait à cause de la contamination du Pharaon. Vivre 300 ans en Égypte, cela vous fait perdre le sens de la loi naturelle et Dieu est obligé à ce moment-là de la révéler à **Moïse** et on comprend très bien pourquoi. Donc, il *révèle* la loi naturelle alors qu'on pourrait *découvrir* le décalogue. C'est vrai, dans le décalogue, tout est naturel et la loi naturelle, elle s'efface très vite.

C'est ce que nous allons voir, cela s'efface, cela s'estompe. C'est cela qui explique comment il peut y avoir des traditions éthiques qui sont contraires à quelque chose de sain. Il peut y avoir des erreurs parce que la loi naturelle n'est pas inscrite *explicitement* dans mon intelligence pratique. L'intelligence pratique n'a pas, d'une manière *innée*, la loi naturelle. Que la loi naturelle se fonde sur la loi divine et sur la sagesse divine, on est tout à fait d'accord, *dans une vision de sagesse*.

« J'ai beaucoup cherché » avant d'affirmer que le choix amical est fondement

Ce que je cherche ici, c'est l'aspect génétique. Comment penser aujourd'hui, dans le monde d'aujourd'hui, après **Kant**, après **Nietzsche**, comment penser une éthique qui soit une éthique humaine, pour moi et pour ceux qui sont proches de moi ? C'est cela que je veux chercher. C'est cela le point de vue philosophique. Le point de vue philosophique implique toujours l'aspect génétique de l'*induction*. Alors je ne dis pas du tout que ce qui est dit ici, l'objection, c'est la sacrée droite, ce n'est pas cela du tout.

Mais ce que je veux montrer, c'est que nous devons redécouvrir l'*expérience* de notre responsabilité qui nous pose tout de suite le problème éthique. C'est cette expérience. Ayant beaucoup cherché, croyez-le ! J'ai essayé toutes les expériences possibles et on revient tout le temps

à celle-là. Donc il y a un aspect critique dans ce que je vous dis, oui, il y a un aspect critique, c'est forcé, parce qu'on essaie d'évacuer les voies sans issue.

On ne peut fonder sur le devoir

Je pourrais parler de l'expérience du devoir, de l'expérience du travail, auxquelles je me suis obligé[55] : « Je dois travailler, tu dois travailler ». Est-ce que vous pouvez construire une éthique, une philosophie éthique, sur cette expérience, « Tu dois travailler » ? Depuis notre plus tendre enfance, nous avons entendu cela, c'est pour cela que nous aimons tellement ce précepte « Tu dois travailler », comme « Tu dois prendre ta soupe, [ne] laisse rien dans ton assiette, ce n'est pas convenable ». Donc : « Tu dois travailler, tu dois manger ta soupe, tu dois prendre ce qu'on te sert » et ainsi de suite. Vous voyez tous ces préceptes : « Tu dois être poli, tu dois… Quand tu rencontres quelqu'un, laisse-le passer devant, surtout quelqu'un de plus âgé que toi, laisse-le passer devant. Tu dois faire cela ».

Mais la morale du devoir, elle reste la morale du devoir. Je pourrais faire un néo-**kantien**, je pourrais, mais cela ne me satisfait pas du tout, parce que ce n'est pas cela qui tient, cela s'use, cela s'use. Et puis, je vois très bien que cela ne mord plus sur des quantités de jeunes d'aujourd'hui. Il y a une raison ! Il faut être attentif à certaines réactions. Le **freudisme** est né à cause de cela, il ne faut pas l'oublier, c'est à cause de **Kant** qu'est né le **freudisme**. Ce n'est pas à cause de **saint Thomas**. C'est à cause de **Kant**, parce que le « Tu dois » est devenu tellement impératif qu'il y a eu des refoulements terribles et qu'on ne savait plus où aller. Alors c'est né de cela. Il faut être attentif à ces réactions.

Freud a compris quelque chose, il s'est mis à l'écoute

Si on n'est pas avec **Freud**… **Freud** a eu quand même un sens très étonnant du malade. Quand il était à Saint-Anne, **Freud** thérapeute, il s'est dégoûté. Il écoute le malade, c'est extraordinaire cela ! A un moment, on ne l'écoutait pas du tout. On lui assenait des médicaments et puis cela faisait tout et puis on le mettait… on le clouait sur son truc. **Freud** a été bien plus humain. Il est faux quand il essaie d'en faire une philosophie, ce n'est pas juste, c'est trop court, c'est systématique, ce sont des *a priori*. Très bien, très bien. Mais il y a une réaction qui n'est pas mauvaise. Je crois que je ne peux plus, après **Freud**, revenir à **Kant**. Cela me semblerait un non-sens et complet ! On ne peut pas, c'est comme si on revenait à la **scolastique** décadente maintenant, en disant : « Reprenons les manuels ».

Après Freud, revenir à Kant, c'est comme revenir aux manuels thomistes !

Parce que ces manuels ont formé nos grands-pères et nos… Enfin, nos grands-pères… Les manuels thomistes… « Alors reprenons cela. » Mais non ! On voit que cela ne mord plus. Moi je vous affirme, si je connaissais **saint Thomas** uniquement par les manuels thomistes… Pffouu ! C'est inintelligible. Prenez de temps en temps pour vous amuser – parce que c'est intéressant de faire l'expérience – prenez **Maquart**[56], c'est le dernier, le dernier manuel thomiste. **Maquart** ! On l'a sûrement ici à la bibliothèque, mais prenez-le en latin, c'est mieux [Rires], il dit mieux les

[55] Fin de la phrase complète : « auxquelles je me suis obligé de faire ».
[56] François-Xavier Maquart, 1892-1947. Voir *Elementa philosophiae Aristotelico-Thomisticae*, Fribourg, 1921, et les trois tomes d'*Elementa philosophiae*, Paris, 1937-1938.

choses. Alors, prenez **Maquart** et puis alors vous serez dégoûtés. Vous serez dégoûtés ! Ah, moi je ne sais pas, c'est possible que certains aiment bien ça, c'est possible. Il n'y en a plus beaucoup qui aiment ça. Mais c'est bon de voir ces choses-là parce que quelquefois on ne comprend pas, ce sont des ornières. Alors on doit chercher, on doit chercher sur quoi la philosophie éthique peut-elle se fonder.

On ne peut pas fonder immédiatement *sur la nature*

Quand on la fonde sur la nature, je dis non. Parce que la nature ne peut pas être le fondement *immédiat*. C'est le fondement ultime dans une vision de sagesse, je suis tout à fait d'accord. Le jour où vous supprimez la nature, vous supprimez l'éthique, c'est bien évident. Et c'est toute la grande discussion d'aujourd'hui entre une morale personnaliste et une morale de nature. C'est une fausse opposition du reste parce que la personne assume la nature. C'est une fausse opposition, mais c'est une opposition qui existe aujourd'hui.

Alors il faut comprendre que dire « une morale de nature », en théologien, tout à fait d'accord. Mais en philosophe, n'avançons pas cela trop vite. Je découvre la nature humaine du reste *par* mes opérations morales. Je n'ai pas eu une intuition de la nature humaine avant mes opérations morales.

C'est l'opération volontaire qui pose le problème éthique

Donc il faut génétiquement comprendre que c'est l'opération volontaire qui me pose le problème éthique. J'ai une expérience, une responsabilité. Tant que vous n'avez pas l'expérience et une responsabilité, le problème éthique n'est pas posé.

Alors cela arrive à ce qu'on appelle une immaturité, quelqu'un qui est immature au point de vue éthique, il s'en fiche de tout, vas comme je te pousse. Alors évidemment, il ne pourra pas faire une éthique parce qu'il n'a pas l'expérience. C'est pour cela **qu'Aristote** dit que les jeunes, c'est très difficile qu'ils entrent dans la philosophie éthique parce qu'ils sont dans les passions[57]. Si vous n'avez qu'une expérience passionnelle, vous ne pouvez pas édifier une éthique. Il faut avoir saisi un tout petit peu, non pas le bonheur, mais la responsabilité dans un certain bonheur.

Alors je dis que pour nous, il me semble bien, c'est l'amour d'amitié qui noue tout cela, qui est une expérience humaine que nous faisons très vite dans le monde d'aujourd'hui. Les jeunes ont besoin d'amis. Cela c'est net, c'est très très net. Et c'est le premier dépassement de la famille, c'est le premier moment où ils ont l'impression de choisir quelque chose qui vient d'eux. Et c'est très important, quand vous parlez aux parents dans l'ordre de l'éducation, comprenez qu'aujourd'hui, c'est très important d'aider les jeunes à avoir des amis. C'est la seule manière de pouvoir les aider à aller un peu plus loin. Il faut comprendre cela parce que c'est le premier moment de leur expérience, de leur responsabilité. Il y a quelque chose de grand, [de] généreux, dans ce fait de l'amitié. On découvre par-là, donc, ce qui pose le problème.

---

[57] « C'est pourquoi, s'agissant de la politique, on n'est pas un auditeur approprié lorsqu'on est jeune. Car on n'a pas l'expérience des actions que suppose l'existence, alors que les arguments sont tirés d'elles et portent sur elles ; de plus, enclin par ailleurs à suivre ses affections, on va écouter en vain et sans profit, dès lors que la fin n'est pas connaissance, mais action. – Et peu importe qu'on soit jeune par l'âge ou jeunet de caractère, car le défaut n'a rien à voir avec le temps, mais vient du fait qu'on se comporte affectivement dans la vie et la poursuite de chaque chose. Pour de telles personnes, en effet, la connaissance devient sans utilité, comme pour ceux qui ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, alors que, pour ceux qui rationalisent leurs désirs et leurs actions, il peut y avoir un grand profit à tirer d'un savoir sur ces matières. » Aristote, *Éthique à Nicomaque*, I, 1, 1095a 2-10, trad. R. Bodéüs.

Où l'on revient plus précisément sur la question posée

Et je dis "fondement" dans le sens que cette expérience reste quelque chose de fondamental. Mais il est bien évident que "fondement", au sens plus profond, c'est que je découvre qu'il y a en moi la volonté et l'intelligence. Cela, c'est bien évident. Et vous comprenez bien : l'éthique ne va pas étudier d'une manière exhaustive ce qu'est l'intelligence et la volonté. Cela va s'étudier en philosophie du vivant et cela va s'étudier d'une façon spéculative et non pas d'une façon pratique.

D'une façon pratique, je saisis l'intelligence et la volonté quand elles se nouent dans le choix amical. Et c'est pour cela que je dis que c'est là où je touche le fondement. Mais qu'il y ait cette expérience de fondement immédiat… et ce fondement immédiat implique intelligence et volonté. Et l'intelligence et [la] volonté me font comprendre ce qu'est la nature humaine. Voyez, je retombe sur mes pattes par l'intelligence et la volonté, cela implique la nature humaine.

Mais c'est l'intelligence et la volonté *en exercice* qui fondent l'éthique parce qu'il n'y a pas d'éthique sans l'opération volontaire. Pour qu'il y ait éthique, il faut une opération volontaire. Et c'est en ce sens-là que je dis " fondement ", la condition *sine qua non*, c'est ce qui fonde. Le fondement d'un bâtiment, condition *sine qua non*. C'est cela sur quoi tout est basé et fondé et [ce sur quoi] tout s'édifie. Et tout s'édifie à partir de là.

Alors c'est curieux, voyez, l'expérience… Parce que c'est une expérience interne, elle demeure tout le temps et c'est en ce sens-là qu'elle est fondement, je ne l'abandonne pas. Cette expérience première du choix libre dans l'amour d'amitié est présente à toute mon étude, toute ma philosophie éthique ; et plus ma philosophie éthique s'approfondit, plus je vois qu'en effet c'est cela qui est le nœud sur quoi tout se fonde.

Diverses dimensions du " fondement " – Philosophie éthique (opérations), philosophie du vivant (source des opérations)

Bon. Mais il suffit de comprendre que " fondement " peut se prendre selon des dimensions diverses. Et je veux rester en philosophie pratique et la philosophie pratique, c'est l'opération. Ce ne sont pas les facultés, l'intelligence ou la volonté, ce n'est pas la nature. C'est l'*opération*. Et en philosophie de la nature… [Il se corrige :] en philosophie éthique je suis toujours dans les *opérations*, tandis qu'en philosophie du vivant je remonte à la *source* de ces opérations.

[Fin de la réponse à la question.]

UN POINT SUR L'ANALYSE DES DIVERS MOMENTS IMPLIQUES DANS LE CHOIX AMICAL (ETUDIEE L'ANNEE DERNIERE)

Alors, une fois que je comprends que le nœud sur lequel tout revient – auquel je reviens tout le temps, et à partir de quoi je pars, c'est cette expérience du choix amical – j'analyse tout ce qui est impliqué dans le choix amical. Je fais cela très vite, parce que je ne reprends pas toute l'étude de l'année dernière, c'est présupposé connu.

Premier amour

Le choix est le choix par excellence qui porte sur la vie, le choix libre qui porte sur l'ami, ceci implique premièrement un amour spirituel. Tout choix implique un amour, l'amour n'est pas le choix, mais le choix implique un amour, un amour fondamental, voyez, un amour *fondamental*. Et c'est très vrai, cela implique un amour fondamental. Et cet amour regarde un bien spirituel : la personne. Cet amour spirituel implique une certaine intelligence, une certaine connaissance. Je dis bien, c'est un amour spirituel. Cet amour spirituel est lié à toute la personne. Quand j'aime, c'est toute la personne et c'est quand même l'amour spirituel qui est présent dans le choix.

L'intention – La morale des valeurs confond bien et fin

Cet amour spirituel va se nouer dans l'intention. Alors, là, [nous avons] un problème très important : le passage du bien à la fin, ce qui est capital. Le bien attire et la fin détermine. Cela spécifie, c'est un principe. Tandis que le bien, c'est la réalité, c'est la réalité qui m'attire, le bien il existe, il existe. Le bien existe, la personne existe. Je ne vais pas aimer un idéal.

Voyez comme c'est intéressant la confusion entre bien et fin qui m'attire et l'idéal. L'idéal c'est quand je n'ai pas suffisamment distingué le bien et la fin. L'idéal c'est une cause exemplaire. Vous voyez, toute une partie de l'éthique moderne repose sur un idéal. Et cela passe dans le langage : « Ah, il a un idéal de vie, on est sauvé ! ». Attendons que ça craque ! Parce que l'idéal ce n'est pas réel, que voulez-vous, cela dépend des jours. Il y a des jours où vous avez un idéal de vie, ça va très très bien, tout est rose, « l'aurore aux doigts de rose »[58], c'est l'idéal, c'est merveilleux. Et puis il y a un nuage qui passe, vous ne voyez plus rien du tout. Parce que l'idéal, c'est vous qui le forgez : cause exemplaire. La cause exemplaire n'existe pas, l'idéal n'existe pas. Qu'est-ce qui existe ? C'est le bien. C'est pour cela que ce sera la grosse différence.

Vous voyez, c'est très important pour toute la morale des valeurs. Il faut la situer. Et c'est la confusion entre bien et fin qui se fait à travers cette cause exemplaire d'où naît la valeur, parce que la valeur c'est toujours liée à la cause exemplaire. Les valeurs c'est un peu l'idéal. Je voyais hier quelqu'un qui justement recherche un peu toutes ces questions. Il me dit : « Où est-ce que vous situez les valeurs ? Où est-ce que vous situez les valeurs ? ». C'est vrai dans la philosophie de **Le Senne**, dans la philosophie de **Max Scheller**, les valeurs, dans **Maritain**… **Maritain** essaie de

[58] L'auteur affectionne cette expression qu'il attribue en d'autres lieux aux Grecs et qu'Homère utilise à de nombreuses reprises, au point qu'Aristote l'évoque dans sa *Rhétorique* (III, 2, 1405b 05). Chez Homère : « Je ramène aux vaisseaux mes compagnons divins. J'allais : que de pensées bouillonnaient en mon cœur ! Nous rentrons à la grève et, gagnant le croiseur, nous prenons le souper, puis, quand survient la nuit divine, nous dormons sur la grève de mer. Mais sitôt que paraît dans son berceau de brunie l'Aurore aux doigts de roses, je tire mes vaisseaux à la vague divine ; mes gens montent à bord et vont s'asseoir aux bancs, puis, chacun en sa place, la rame bat le flot qui blanchit sous les coups. » (*L'Odyssée*, Chant IV, 570, pp. 107-108, Ed. des Belles Lettres, Collection Guillaume Budé, 1924). – « Aux deux tiers de la nuit, quand les astres déclinent, Zeus, l'assembleur des nues, lâche un Notos terrible aux hurlements d'enfer, qui noie sous les nuées le rivage et les flots : la nuit tombe du ciel. Aussi, dès qu'apparaît, en son berceau de brume, l'Aurore aux doigts de roses, nous tirons le vaisseau et nous le remisons dans le creux d'une grotte, où les Nymphes avaient leurs beaux chœurs et leurs sièges. » (*L'Iliade*, Chant XII, 315, p. 126, Ed. des Belles Lettres, Collection Guillaume Budé, 1933). – Ayant longtemps séjourné en Suisse, il est aussi possible que l'auteur ait eu l'occasion de lire Albert Robida : « Au Righi-Kulm, on vient surtout pour voir lever l'aurore, qui se lève dans la bonne saison à une heure indue de la nuit. N'importe, il faut être vertueux, les sons de la corne des Alpes éclatant dans la nuit font sauter tout l'hôtel hors du lit, on s'habille, on s'enveloppe dans des châles ou des couvertures, et tremblants, transis, ahuris, tous les voyageurs s'en vont à tâtons dans le brouillard guetter l'aurore aux doigts de rose. Ce matin-là, hélas ! la vue de cette comique procession fit probablement rebrousser chemin à l'aurore, ou bien son œil perçant découvrit quelque intrus pas suffisamment vertueux, car elle ne daigna pas se montrer. On attendit un peu, ou battit la semelle, on bâilla désespérément, et finalement on partit se recoucher… », *Les Vieilles villes de Suisse – Notes et souvenirs*, 1879. Le père Philippe mentionne d'ailleurs juste après le fait qu'on peut ne pas voir l'aurore tant recherchée à cause d'un simple nuage, ce qu'on lit précisément chez A. Robida. On sait de plus que le p. Philippe a lu Rodolphe Topffer et son *Voyage en zigzag*, également un récit de voyage.

situer les valeurs dans son éthique[59]. C'est très intéressant comme essai. Je ne crois pas qu'il ait raison.

Je crois qu'il faut situer les valeurs comme la redécouverte partielle, dans une philosophie idéaliste, de la fin par la cause exemplaire. Une philosophie idéaliste maintient la cause exemplaire à la place de la fin. Mais les philosophies idéalistes ont perdu[60] le sens de la fin puisqu'elles ont perdu le sens du bien existant, donc, elles ont perdu le sens de la fin. Je ne peux pas savoir ce que c'est que la fin si je n'ai pas saisi ce que c'était que le bien. C'est à travers l'amour du bien que je découvre la finalité. Et je découvre l'intention de vie dans tout amour d'amitié, dans tout choix de l'ami, il y a une intention de vie, l'ami est ma fin.

Le choix

Troisième aspect : cet ami que je choisis… Le choix. Ah ! Le choix, alors là, tout de suite, il faut bien comprendre le choix qui peut porter sur des moyens. Dès que je saisis ce que c'est que la fin, je distingue la fin et les moyens. C'est une distinction très importante. La fin c'est le bien absolu et le moyen porte sur un bien relatif. C'est cela le moyen, c'est un bien relatif, un bien ordonné à la fin. Je ne peux pas m'arrêter au moyen.

Et alors ce qui est très curieux… Vous voyez, il y a du surplace dans l'amour parce que c'est immanent. L'ami, il est choisi, non pas comme un moyen – ce serait le déshonorer – il est choisi comme ma fin. Il est choisi comme mon bien. Et donc le choix peut être à la fois un choix qui porte sur des moyens et un choix beaucoup plus profond qui va être le choix d'un ami. Vous ne pouvez pas choisir un ami en disant : « Je te choisis parce que tu m'es très très utile, tu comprends ? Tu m'es très utile, comme cela je peux m'appuyer sur toi dès que j'ai besoin de quelqu'un qui doit faire telle ou telle chose. Je peux te le demander ». Vous voyez, on utilise l'ami comme un moyen. Ce n'est pas l'amour d'amitié. C'est l'amour utilitaire, c'est l'amitié utilitaire. Cela existe. Entre des voleurs, cela existe, une amitié utilitaire. Entre des gens qui doivent passer des examens, le fort en thème et le fort en version, ils s'unissent. « Toi tu es très calé là-dedans, moi je suis très calé là-dedans, on arrivera à faire comme cela, cela sera merveilleux. » Cela existe beaucoup plus qu'on ne le pense, cette espèce de canne réciproque, vous voyez. C'est un amour utilitaire, on choisit l'autre comme un moyen *en vue* de réaliser quelque chose, *en vue* de l'idéal, en vue de l'œuvre à réaliser. Mais alors, c'est la brisure de l'amour d'amitié parce que l'ami doit être choisi comme un ami, donc pour lui-même. Et à ce moment-là, le choix rejoint l'intention et rejoint l'amour. Bon, cela c'est intéressant à comprendre.

Le commandement, l'exécution et la joie

Quatrièmement, l'exécution[61]. Quand j'ai choisi le moyen, on va vivre ensemble : l'exécution, dans l'ordre de l'amitié, vivre ensemble, ou tout simplement réaliser le moyen de faire que mon intention de vie et mon choix puissent avoir tout son réalisme. L'exécution, elle est commandée par cet acte particulier qu'on appelle l'*imperium* – je le mets exprès en latin parce que c'est le mieux. L'*imperium*, le commandement, « Fais ceci ». Vous voyez que la morale **kantienne** qui prend l'*imperium* « Fais ceci » en premier lieu, cela arrive [en réalité] en quatrième position dans

[59] *Neuf leçons de philosophie morale*, Jacques Maritain, Ed. Téqui, Paris, 1951, voir notamment la quatrième leçons : *L'univers des valeurs morales. La notion de fin*, p. 67.

[60] L'original met au singulier : « la philosophie idéaliste a perdu ».

[61] L'exécution est en fait le cinquième moment, celui qui suit l'*imperium*, le commandement.

une morale beaucoup plus réaliste et qui n'est pas la morale du devoir. La morale c'est une morale de l'amour[62], cela ne peut pas être autrement, et une morale de l'amour qui s'incarne dans l'ami. Alors à ce moment-là, je comprends que l'*imperium*, le devoir, c'est le devoir… J'ai un devoir de rejoindre le bien, j'ai un devoir de… et ainsi de suite. Le devoir « Fais ceci » l'*imperium*.

Et puis alors [on a] l'*imperium* qui est lié à l'usage et ici je rejoins le fruit dernier. Je suis lié et je rejoins mon bien que j'acquiers, donc la joie, la joie et le repos. Je jouis du bien. Alors, cela peut être différents aspects, mais ce qui est important, c'est de bien saisir [qu'] entre l'intention de vie et le choix, il y a le conseil.

L'intelligence et la volonté sont étudiées en éthique comme acte et non comme faculté

Ce qui est important, c'est de bien saisir que dans chacun de ces moments, il y a toujours intelligence et volonté. Voyez, là je fais appel[63] à l'intelligence et à la volonté, mais comme *acte*, je n'étudie pas la *faculté* d'intelligence, ni la *faculté* de volonté, j'étudie comme des actes qui impliquent toujours les deux éléments, toujours. Et voyez que dans l'amour spirituel premier, l'amour prend tout et l'intelligence est là uniquement pour disposer.

L'imperium est un acte de l'intelligence – Grave erreur de Suárez

Quand il s'agit de l'*imperium*, c'est un acte d'intelligence. C'est cela qui est extraordinaire. Pour **Suárez**, c'est un acte de volonté. Alors aussi c'est intéressant de se demander pourquoi pour **Suárez** l'*imperium* est un acte de volonté et pourquoi pour **saint Thomas** c'est un acte d'intelligence. L'*imperium* spécifie mon intelligence dans l'ordre de l'exécution. Il faut connaître l'exécution pour pouvoir s'y donner. Il y a une connaissance de l'exécution comme telle pour pouvoir s'y donner complètement. Je n'insiste pas plus parce que cela a été vu.

Toute cette activité humaine se réalise dans la lutte à travers les passions, le psychisme, l'imaginaire

Ce qui est sûr c'est que tout cela se réalise dans la lutte, toujours. La grande bagarre ! Et vous comprenez très bien pourquoi, parce que de fait, mon intelligence et ma volonté se réalisent à travers le domaine des passions, tout notre psychisme et le domaine imaginaire. Tout le domaine psychique. C'est ce qui fait obstacle constamment à ma finalité et à obtenir ma finalité et à rejoindre ma fin.

Donc les luttes c'est le milieu psychique dans lequel se réalise tout cela. Il y a un milieu psychique pour chacun d'entre nous. Ce milieu psychique, il est fait de l'imaginaire et des passions et c'est cela qui constamment se dresse devant moi et quelquefois m'empêche d'avancer. Cela devient comme un mur. C'est vrai, nous avons tous compris cela, ce n'est pas la peine d'insister trop parce qu'on a l'expérience quotidienne, l'expérience quotidienne de cela. L'expérience des choses qui nous arrêtent psychologiquement. C'est très confus, mais c'est tout notre psychisme, c'est tout ce milieu intérieur que nous portons. Cela est favorisé par certains milieux, c'est sûr. Il y a un laboratoire particulier qui fait que quand on est nombreux, ce laboratoire, cela chauffe plus

[62] « Ce que l'on peut dire avec une certitude presque parfaite, c'est qu'il ne se trouve dans l'œuvre de Kant aucune philosophie de *l'amour*. », Alexis Philonenko, *L'oeuvre de Kant*, Vrin, Paris, 1972, Tome second, p. 77.
[63] Expression incertaine : « je fais appel ».

vite. Alors là ce n'est pas la chaleur animale, c'est la chaleur psychique. Cela chauffe très fort. Alors, c'est fait… donc ce milieu… il est fait, ce milieu intérieur, ce milieu interne, dans lequel se développe l'acte humain…

Distinction entre analyse philosophique et vécu de cette activité humaine

Là, c'est une analyse, cela ne se développe jamais comme ça. Nous *vivons* le choix libre. Nous vivons cela constamment dans notre vie. Eh bien, ce choix implique ces éléments, implique tout cela [ces six éléments de l'acte humain], *mais* nous vivons toujours dans la complexité. Parce que cela, [les six éléments], c'est l'analyse, l'analyse philosophique de ces différents moments. Et tout cela se réalise dans la lutte. Alors, regardons un tout petit peu ces éléments de lutte.

LES VERTUS

INTRODUCTION

LE TERRAIN QUI VA SUSCITER EN NOUS LES VERTUS

Les obstacles

Le barrage imaginaire et passionnel du milieu intérieur

Le barrage imaginaire et passionnel. Je crois qu'on peut dire que toujours, que tout barrage, tout ce qui arrête le passage de l'amour spirituel à l'intention de vie… ce barrage est un barrage toujours imaginaire. C'est dans ce sens-là qu'on dira que l'imagination et la folle du logis, c'est au niveau moral qu'on dit cela, on ne dit pas cela au niveau artistique et on ne dit pas cela au niveau proprement philosophique, c'est au niveau moral. C'est très vrai que l'imaginaire fait monter des gros nuages. Des gros nuages terribles – c'est très rare que ce soit au beau fixe – des gros nuages affectifs, passionnels, imaginaires, qui sont là.

Le milieu extérieur et intérieur – La mémoire, l'inconscient, la mauvaise digestion du vécu

Alors, vous comprenez bien que l'imagination et la passion sont nourries par tout le milieu extérieur. L'imaginaire et les passions, c'est le milieu intérieur et ce milieu intérieur est en liaison avec le milieu extérieur. Et ce milieu extérieur, il existe dès ma petite jeunesse.

Premier milieu, c'est la mémoire. Je garde des tas de choses. Le vivant, c'est quelqu'un qui dure et donc il a pris tout cela. Il y a des choses dans votre vie que vous n'avez pas digérées parce qu'on a voulu vous empoisonner. Des choses que vous n'avez pas voulues, que vous n'avez pas encore digérées. Je suis sûr que si je pouvais voir cela, en disant… Alors, quand on se retrouve dans des situations analogues, immédiatement, c'est la tempête et on ne sait pas pourquoi. C'est cela qu'on appelle l'inconscient. L'inconscient, c'est tout ce que vous avez… C'est tout le vécu. L'inconscient véritable, c'est tout ce que vous avez vécu, mal digéré, mal assimilé, qui est resté comme un obstacle, quelque chose qui est dur à encaisser.

Alors vous avez l'inconscient du côté concupiscible, et l'inconscient du côté irascible. C'est ce vécu que vous gardez dans votre imagination, qui provient évidemment, je comprends très bien, d'obstacles. Vous auriez voulu réaliser cela, vous ne l'avez pas réalisé. Tout, évidemment, dans ce vécu… L'autorité du père, vous aviez un père particulièrement difficile, ce qu'on a tous eu. Et l'autorité de la mère, c'est évident que cela a joué. Et l'autorité d'un frère aîné : impossible[64] ! Et l'autorité d'une sœur aînée, encore plus impossible ! Cela à jouer : des autorités qui ont été les barrages, tout le temps, beau moment ! L'autorité, qu'est-ce que c'est que ça ? Et quand c'est

[64] Comprendre « impossible à supporter » ou « impossible d'y échapper ».

l'autorité d'un adjudant, c'est encore pire. L'autorité… Parce qu'on a tous rencontré des adjudants dans notre vie, c'est bien évident.

Il y a des choses particulières, c'est curieux, ces milieux qui ont été des barrages, qui ont arrêté, et qui [ont] fait que le vécu est devenu lourd, il n'a plus du tout été ailé. Le vécu est devenu lourd. Si on pouvait mesurer cela et voir le vécu différent pour chacun d'entre nous, cela simplifierait beaucoup de choses. Et cela reste quelque chose de difficile, très difficile, parce que c'est des… Vous voyez, les passions, tout le domaine des passions reste quelque chose de très lourd à porter. Les passions sont toujours lourdes à porter. Elles apparaissent légères à un moment donné et le lendemain de la passion, c'est toujours lourd. Je ne sais pas, mais c'est tout le temps comme cela. Au moment où vous êtes passionné, c'est admirable. On a l'impression que le cheval part au galop. C'est admirable. Oui, oui, mais attention, c'est passionnel ! Et donc [du fait que] c'est passionnel, il y aura toujours un lendemain, ce ne sera jamais entièrement assumé au plan spirituel, jamais. Seul le spirituel est ailé. Seul ! Mais la passion reste toujours. Et alors, c'est tout ce milieu psychique que nous portons depuis notre plus tendre enfance. Peut-être même avant notre naissance, cela je ne sais pas, peut-être, c'est possible, c'est possible, ce n'est pas impossible. Un milieu très, très, très caché, très intérieur…

Alors, il faut comprendre cela. On ne va pas l'étudier maintenant, cela c'est du point de vue psychologique. C'est intéressant à étudier. C'est psychologique. C'est-à-dire, cela ne me donne pas les grandes lignes de conduite. Vous comprenez ? Le point de vue philosophique, c'est de saisir la fin. Mais au point de vue psychologique, au point de vue humain, je sais qu'atteindre ma fin, c'est dans la lutte, ma vie éthique se réalise dans la lutte… si je ne veux pas abdiquer. Si j'abdique, je descends le fleuve. Tout paraît facile, mais tout est extraordinairement orageux.

Donc, les *éléments* de mon conditionnement, c'est l'imaginaire, la mémoire et les passions.

Le refoulement, les situations limite

Cela, ce sont les *éléments* de mon imaginaire. Et dans cet imaginaire… je veux dire : dans ce milieu psychique que je porte, tous ces éléments sont à la fois actuels et du passé. Et, dans le passé, il peut y avoir eu, justement, ce fait que je n'ai pas pu réaliser ce que j'aurais voulu réaliser, donc c'est le beurre rance que nous portons en nous. Alors, il y a toujours un tout petit peu d'amertume, un tout petit peu d'amertume. « Je n'ai pas pu réaliser cela, j'aurais voulu le réaliser. » Mais il y a eu l'autorité maternelle ou de l'oncle, qui est l'adjudant. Vous comprenez ? Ils étaient là, ils intervenaient là, tout le temps. Alors, cela faisait des autorités multiples et diverses qui ont arrêté et qui ont créé ce qu'on appelle le refoulement.

Je ne vais pas entrer dans cette question-là. Le refoulement **freudien** est-il vrai ou n'est-il pas vrai ? Il faut se poser la question. Qu'il y ait un refoulement, c'est bien évident. Et que le refoulement ne crée pas une nouvelle faculté… cela, sûrement pas, [pas de nouvelles faculté]. Le refoulement, c'est un frein, c'est quelque chose qui arrête, qui est lourd à porter. Alors, il faut autant que possible desserrer le frein pour que cela reparte. Autrement, vous savez bien ce que ça fait quand le frein à main est mis et que vous voulez marcher, ça fait des petits sauts de crapaud et cela ne va plus du tout et vous risquez d'abîmer toute la manivelle. Tandis que vous desserrez, enlevez… Cela, c'est le frein parce que tous les refoulements sont des freins, ce sont des choses qui arrêtent, qui empêchent, qui alourdissent. Et quelquefois, le frein est tellement fort : « Non, c'est impossible, je ne peux pas ». Je suis devant une situation limite, alors, nous retrouvons ici **Jaspers** : les situations limites. Et c'est vrai, dès que je regarde les liens entre… du moins, les conflits qui existent

entre le conditionnement – qui provient de tout ce point de vue imaginaire, passionnel et de la mémoire, avec tout ce que cela implique comme milieu externe, milieu interne – dès que je suis en face de ce conditionnement et de ma finalité, si le conditionnement est tellement lourd en raison du passé, alors[65] je n'arrive plus à émerger, à découvrir un véritable amour spirituel, je suis devant une situation limite. La situation limite, c'est quand le conditionnement est trop lourd, est trop fort et empêche. Voyez, c'est complexe, et il faut bien comprendre que c'est complexe et que tout cela se réalise dans la lutte.

L'analyse va se faire du point de vue moral et non du point de vue psychologique

Alors, je vais essayer maintenant de préciser, à partir de cette structure philosophique – non pas [à partir] de mon psychisme, puisque là je suis au-delà du psychisme – [à partir] de mon activité morale… Distinguez toujours bien le niveau moral et le niveau psychologique. *Morale sans péché*[66] de **Hesnard**, n'est-ce pas ? C'est un livre qu'il faut lire, parce que c'est un livre qui montre très bien la confusion entre le point de vue psychologique et le point de vue moral. Le point de vue moral implique un amour spirituel. S'il n'y a pas d'amour spirituel, il n'y a pas de morale. Pour le petit chien, il n'y a pas de morale, il y a un dressage. Le dressage doit former des nœuds puissants pour qu'un chien devienne un chien de garde. Il y a des nœuds. Pour un chien, ce n'est pas gênant qu'il y ait des nœuds, au contraire, il en faut ! Il faut qu'il ait de bonnes dents, autrement il sera doux, doux, doux comme un agneau, cela ne va plus du tout. Pour être doux, doux comme un agneau, il ne faut pas beaucoup de nœuds tandis que pour un chien de garde, il faut des nœuds. Voyez, les nœuds permettent à l'irascible d'être fort. Alors évidemment, quand l'irascible est trop fort, le concupiscible peut s'éteindre. Cela arrive. C'est pour cela que des gens trop noués peuvent être très forts et leur concupiscible peut disparaître. On se demande s'ils ont aimé dans leur vie parce qu'ils n'ont plus *que* l'irascible. Pour un chien de garde, vous développez l'irascible, il faut qu'il ait de bonnes dents.

Alors, c'est toute la complexité, vous comprenez, des passions, des onze passions de **saint Thomas**. On peut les situer ici [Il écrit au tableau.], les onze passions, concupiscible et irascible, qui se mêlent dans le point de vue imaginaire et qui font quelque chose de très complexe. C'est notre psychisme cela.

Les arrêts, les barrages

Premier arrêt : quand l'amour spirituel n'arrive pas à se fortifier dans une intention de vie

Alors, premier arrêt. J'essaie d'analyser. Premier arrêt de tout ce psychisme en moi, de l'imaginaire passionnel qui empêche que cet amour spirituel puisse devenir un amour, une intention de vie. C'est un fait : il y a eu un véritable amour et cet amour a avorté. Je suis demeuré dans un dilettantisme affectif à cause de l'imaginaire alors il n'y a jamais eu une intention de vie. Il y a des gens comme cela, ils sont délicieux. Ils sont trop délicieux. C'est merveilleux. C'est très… Mais il leur manque la force du passage de l'amour spirituel à l'intention de vie. C'est molasse. Il y a quelque chose de particulier. Cela rentre comme dans du beurre, cela fait partie d'une certaine… L'amour ne s'est jamais fortifié. Jamais. À cause de quoi ? À cause de l'imaginaire. Et l'imaginaire

[65] L'auteur dit « que ».
[66] *Morale sans péché*, Angelo Hesnard, FeniXX, 1954.

a empêché l'intelligence de se développer dans l'ordre pratique. C'est le barrage de l'intelligence, l'imaginaire. Et alors, avec l'imaginaire, ce sont les passions. Et avec les passions, c'est l'anarchie. Alors oui, très bien, on aime, mais alors, dans le caprice, dans le dilettantisme. C'est très frappant cela, de voir comment un amour d'amitié qui a existé un moment se décompose. Tous les divorces. Il y a eu un amour d'amitié. Ils se sont mariés. Ils ont peut-être eu vraiment un moment et puis il y a eu quelque chose. Alors, le déraillement le plus foncier, c'est celui-là, c'est quand l'amour spirituel n'arrive pas à se fortifier dans une intention de vie. Et c'est l'imaginaire qui fait cela.

Deuxième barrage : au moment du passage de l'intention de vie au choix

Deuxième barrage différent : le passage de l'intention de vie au choix. Là aussi, c'est l'imaginaire, alors là [c'est] un imaginaire beaucoup plus facile à saisir, hein. C'est cet imaginaire-là, [dans] le passage de l'amour spirituel à l'intention de vie, qui est le plus difficile à saisir parce qu'il est très fondamental, le nœud est très fondamental. Tandis que celui-ci, de l'intention de vie au choix, c'est plus facile parce qu'on voit des choix stupides. Cela existe, des choix stupides. Des gens qui ont une intention de vie : « Ah, je veux la sainteté. » – « Qu'est-ce que vous avez choisi pour la sainteté ? » Vous voyez ce qu'ils ont choisi ? On choisit l'escalier électrique pour la sainteté, c'est plus facile, j'ai découvert cela, alors…

C'est très curieux, c'est extraordinaire de voir ce passage de l'intention au choix. Là, on le capte. Parce qu'on peut saisir les choix. Et on les saisit, les choix. On voit vite comment quelqu'un organise sa journée, le choix qu'il fait des moyens. Parce qu'on peut choisir par rapport à la facilité ou par rapport à l'efficacité. Dans le choix intervient cela. Donc, l'imaginaire joue, là, très fort.

*Troisième barrage : au moment du passage à l'*imperium

L'imaginaire joue [au moment] du passage du choix à l'*imperium*. Cela c'est sûr, il y a des gens qui choisissent parfaitement et puis quand il s'agit de passer à l'acte, il n'y a plus personne. Le soir, ils ont tout à fait décidé : « Oui, je me lèverai demain matin à 6 heures, c'est normal, j'ai décidé la chose, j'ai fait une retraite pour cela, c'était absolument du décidé… [La bande s'interrompt.]

Cours n° 6 du 3 décembre 1986

RETOUR SUR LE FONDEMENT DE L'ETHIQUE ET SUR CE QU'IL N'EST PAS

Le fondement de l'éthique n'est pas le *vécu* de l'amitié

Objection : quel fondement de l'éthique à l'égard des personnes qui nous sont indifférentes ?

Avant de continuer, je réponds à quelques questions.

« L'amour d'amitié nous apprend notre responsabilité morale vis-à-vis de celui que nous aimons. Qu'est-ce qui fonde mon agir moral par rapport à ceux que je n'aime pas ou qui me sont indifférents ? ... »

C'est la question du fondement de l'éthique.

[Autre question], à peu près pareil : *« L'amour d'un bien que j'aime, l'ami, est le fondement de tous mes actes moraux par rapport à ce bien. Mais qu'est-ce qui va par ailleurs être le fondement de mon agir moral et de ma responsabilité par rapport aux personnes qui me sont indifférentes et pour qui je n'éprouve aucun amour ? »*

Donc, l'objection, voyez bien, [est celle-ci] : l'éthique doit aboutir à me donner des principes, tout principe est universel, or l'expérience de mon amour d'amitié est particulière, donc elle ne peut pas fonder l'éthique.

Je formalise ce qui est dit. Vous voyez tout de suite, j'espère.

- Décrire votre amour d'amitié dans une perspective d'ordre purement de méthode phénoménologique ne peut pas fonder la morale.
- Partir de l'expérience pour découvrir[67] un principe, alors le principe est universel.

Ce n'est pas l'amour d'amitié que je *vis* qui est la mesure de mon éthique. Cela, ce serait de la **phénoménologie**, ce serait le vécu. Ah, là, je suis tout à fait d'accord. Le vécu à l'égard d'un ami ne mesure pas toute ma morale parce que, par définition, quand j'aime quelqu'un, je divise le monde en deux : les gens sympathiques sont mes amis et puis les autres, au purgatoire ou en enfer. Au purgatoire le plus longtemps possible. En enfer on n'en parle pas. Vous voyez c'est le vécu, le vécu ne fonde pas mon éthique.

C'est la découverte d'un principe – je vous l'ai dit ce matin encore [dans un autre cours] – c'est la découverte d'un principe qui me fait entrer en philosophie. Si je ne découvre pas le principe de finalité, l'éthique n'existe pas au niveau philosophique. Je peux décrire, oh oui, je peux décrire, c'est très beau de décrire ce que c'est que l'amitié, mais ce n'est pas la *description* de l'amitié qui est le fondement d'éthique, ce n'est pas le *vécu* de l'amitié qui est le fondement d'éthique, c'est la découverte d'un principe. C'est découvrir l'ami comme mon bien qui me finalise. Et dès que je découvre l'ami comme mon bien qui me finalise, je découvre que l'homme est capable de finaliser un autre homme en tant qu'il est un bien spirituel, et que c'est cela qui donne *le sens du bien*.

Tandis qu'au contraire, si je décris uniquement mon amour d'amitié – je suis tout à fait d'accord – je décris cela par rapport à un individu particulier ou par rapport à deux individus particuliers. Les autres me sont totalement indifférents.

Tandis que si vous êtes fidèle à comprendre ce que c'est que *la découverte du principe* de finalité, le bien de l'homme, c'est l'autre. C'est vrai universellement cela. Mais je peux dire que je ne le *vis* pas avec tout le monde. Cela, c'est vrai, je n'ai pas encore vécu à côté de celui-là qui m'est complètement indifférent. C'est ce qu'on fait dans la vie commune, quoi ! Dans la vie commune, on essaie, alors au point de vue de la charité divine, de découvrir progressivement ses frères. Et puis tout d'un coup vous dites : « Tiens, ah, j'ai vécu un an à côté de lui et je n'ai pas découvert ce qu'il était. Je l'ai aimé, je l'ai aimé parce que **Jésus** l'aimait. Mais je ne l'avais pas du tout découvert. Je n'avais pas découvert qu'il y avait un trésor en lui, que c'était une petite violette, et

[67] Inductivement.

je le regardais comme une grosse pivoine fanée [Rires]. Cela existe cela. Quelquefois, pendant un an, on regarde les grosses pivoines fanées. Qu'est-ce qu'elles sont lourdes ces pivoines fanées ! On tire pour voir si cela tombe.

Vous voyez la différence, donc, entre l'expérience et la découverte du principe. Et la philosophie repose sur la découverte du principe.

Cela, c'est très important et c'est très bien d'avoir posé la question. Parce que c'est la différence entre la **phénoménologie** et la philosophie.

Le fondement de l'éthique n'est pas la réminiscence du premier amour génétique que j'ai eu

[Autre question :] *« Puis-je faire reposer ma morale humaine sur la résolution que j'ai prise d'obéir au commandement de ma mère que, à mon âge de 14 ans je n'ai pas encore choisie librement ? Tu aimeras tes frères et tes parents à qui tu obéiras et tu ne seras pas méchant envers eux. »*

Donc, la cuillère de soupe pour maman, la cuillère de soupe pour papa, c'est [là] tout le fondement de ma morale. Alors vous voyez bien, vous ne faites pas la morale de vos 14 ans. À 14 ans vous êtes incapable de faire une éthique. Nous faisons, nous, une philosophie éthique.

Nous ne faisons pas une recherche sur le comment de l'éducation, mais sur le fondement de l'éthique

[C'est un] autre problème [que] de savoir *comment* je peux éduquer. Cela, c'est autre chose. L'éducation est un art. Un art politique. Un art qui implique toute une morale. Cela, c'est l'éducation. Comment, aujourd'hui, pouvons-nous dire à un gosse de 14 ans qui ne veut pas obéir, que : « Tu ne dois pas être méchant » ? Comment pouvons-nous dire cela ? Voyez, cela c'est l'éducation. C'est très important, mais ce n'est pas ce que nous faisons, nous ne faisons pas un cours pour l'éducation. Nous essayons de découvrir qu'est-ce que c'est que la philosophie éthique.

Or je vous ai dit, je ne peux pas fonder mon éthique sur le premier amour que j'essaie de découvrir dans l'enfant au berceau. Je peux dire : le petit enfant, il aime sa mère, sans doute que le premier amour a été cela. Je n'en sais rien. Je n'en sais rien, parce que je ne me rappelle plus, vous non plus. Je ne crois pas du tout. Si vous vous rappelez votre premier amour, quand vous étiez encore dans le berceau et que tout d'un coup vous avez regardé votre mère, et vous avez dit : « Oh, une vision de la Sainte Vierge », alors, vous avez bloqué… Non, vous ne pouvez pas vous rappeler, impossible. Si vous vous rappelez, c'est imaginatif, et dans la méthode psychanalytique, il y a beaucoup d'imagination. Ce n'est pas commode, ce n'est pas commode de retrouver, on peut découvrir les nœuds, mais pas l'aspect positif. C'est cela qui est très curieux. Or, la psychanalyse, c'est découvrir les nœuds. L'aspect négatif marque plus, je peux plus facilement me rappeler la première fois où j'ai dit non à ma mère que la première fois où je l'ai aimée. C'est très très curieux cela. Parce que l'amour naît toujours dans le nuage. Je ne fonde pas ma philosophie éthique sur la réminiscence, ce serait **platonicien**, que cette réminiscence me conduise au berceau, ou que cette réminiscence me conduise à l'état [que j'avais] avant d'être uni au corps, c'est la même chose, c'est la réminiscence.

Je fonde ma philosophie sur l'expérience *actuelle*. C'est pour cela qu'Aristote disait que pour faire de l'éthique, il fallait dépasser l'âge des passions, parce que quand on fait de la philosophie et qu'on a 18 ans, et qu'on est grec et non pas chrétien… Nous avons un privilège énorme d'être chrétiens, et donc, normalement, nous arrivons plus vite à l'âge moral qu'un Grec. Cela j'en suis sûr. On fonde sa philosophie sur l'expérience *actuelle,* c'est *cette* expérience actuelle d'amour d'amitié, de choix. Et à partir de là, j'essaie de découvrir un principe, un principe de finalité.

Le fondement de l'éthique n'est pas la conscience du primat de l'amour

Puis-je faire reposer ma morale humaine sur la conscience que j'ai prise, que, pour moi, l'unique nécessité de ma survie est l'amour ?

Vous voyez, ce n'est pas sur la *conscience* que je fais reposer ma morale, ce serait cartésien. La conscience, ce n'est pas l'amour. Je fais reposer ma morale sur une *expérience* d'amour. Ce n'est pas la même chose du tout. La conscience est une propriété. C'est une propriété, ce n'est pas la substance de mon acte.

Le fondement de l'éthique ne repose pas sur la philanthropie, la nécessité d'aimer mes semblables

Alors, est-ce que cette nécessité d'aimer mes semblables suffit à fonder une morale ? C'est tout le gros problème – et très intéressant – de savoir si la philanthropie peut fonder la morale. Alors, quelle expérience avez-vous de la philanthropie ? J'aimerais beaucoup savoir cela. La philanthropie, c'est aimer son semblable, nous sommes tous de la même race humaine, et donc nous nous aimons tous parce que nous sommes tous liés les uns aux autres. Qu'est-ce qui brise la philanthropie ? L'anarchie, le terrorisme. Dans un âge de terrorisme, il est bon de faire appel à la philanthropie. Cela, c'est apologétique. Est-ce que c'est cela qui permet de fonder la morale ? Je dis non. Parce que la philanthropie n'est pas une expérience suffisamment nette. C'est un peu comme le bon sens, la philanthropie repose sur le fait que je considère les hommes comme faisant tous partie de la même race. C'est déjà une conclusion, cela. Je crois qu'il faut quelque chose de beaucoup plus direct. Et c'est pour cela que je prends l'amour d'amitié[68].

---

[68] La philanthropie est un thème récurrent chez l'auteur. Il s'y réfère d'abord pour montrer sa limite qui est de considérer l'homme *en général*, il illustre alors souvent son propos par la tirade de Molière : « Je veux qu'on me distingue, et pour le trancher net, l'ami du genre humain n'est point du tout mon fait. », *Le Misanthrope*, Acte 1, scène 1. Pour une telle mention chez notre auteur, voir par exemple le *Cours de philosophie du vivant* du 29 mai 1991 à l'occasion d'une analyse de la *ratio boni* : « C'est l'intelligence qui saisit la *ratio boni*, la volonté n'atteint pas la *ratio boni*, elle atteint le bien concret. Mais ce bien concret étant spirituel, implique d'être universel. C'est un peu délicat cela à bien comprendre. C'est l'aspect universel et l'aspect concret. Dans l'ordre affectif, ce qui est concret peut avoir un rayonnement universel. Le bien peut être saisi comme un bien concret, la personne humaine, je n'aime qu'une réalité singulière. Ce que dit Molière est très juste : "L'amitié du genre humain n'est pas mon fait". Aimer tout le monde… "moi j'aime tout le monde", vous savez, les gens qui vous disent cela, cela prouve qu'ils n'aiment personne. "J'aime celui qui est très très loin, mais dès qu'il est près de moi, houlala, ce qu'il est ennuyeux…" Aimer tout le monde, c'est facile d'aimer tout le monde ! Voyez, on universalise l'amour, on universalise le bien. Ce n'est pas ça ! On aime un bien concret, une personne, vivante, qui est bonne. Et cette personne, parce que je l'aime spirituellement, j'atteins en elle quelque chose qui est au-delà du singulier et, grâce à elle, j'atteins tous les autres. » — Au cours n°8, le p. Philippe reconnaît néanmoins à la philanthropie une première approche du bien qui finalise : « Il reste un problème toujours fondamental : le passage du bien à la fin. Le bien attire et certains biens finalisent. Le bien fonde l'amour à l'égard du bien spirituel, c'est le fondement de toute philosophie morale. Et la structure de la philosophie morale, c'est la finalité. Cela, on l'a dit, on l'a redit, et je le répéterai indéfiniment jusqu'au moment où pour vous ce sera une évidence, que vous l'aurez découvert vous-même. C'est très important cela. Et toujours à partir de l'expérience que j'ai de l'amour d'amitié parce que, il faut bien partir de l'expérience et [d']une expérience qui me fait toucher l'autre et au plan moral, l'autre c'est l'ami. C'est très curieux. Tant que l'homme n'est pas un ami, je n'ai pas cette expérience. C'est pour cela que la philanthropie joue un tel rôle : aimer l'homme comme un frère, comme un autre moi-même. Alors je découvre qu'il y a quelque chose-là qui me lie (…) aux autres. » – Au cours n°16 du présent ouvrage, l'auteur montre que c'est avec la justice et le respect naturel de l'homme vis-à-vis d'un autre homme que la philanthropie prend toute sa place.

Le fondement de l'éthique ne repose pas sur la loi naturelle, ni sur la syndérèse, ni sur la conscience

> [Autre question :] *« Vous dites que la loi naturelle n'est pas inscrite explicitement dans mon intelligence pratique. Pourriez-vous préciser cela par rapport à l'affirmation de Saint Paul au sujet des païens ? ... »*

[Attention :] **saint Paul** est de l'ordre de la Révélation[69] !

> « ... " Ces hommes possèdent ... " »

Il ne faut pas l'oublier, hein… **Saint Paul** a une lumière que le philosophe n'a pas et qu'Aristote n'a pas.

> « ... " Ces hommes, sans posséder de loi, se tiennent au même lien de loi. Ils montrent la réalité de cette loi inscrite en leur cœur, à preuve le témoignage de leur conscience "[70] ».

Il est dit aussi dans les actes des apôtres : « Vous adorez un Dieu inconnu que je viens vous révéler »[71], hein, c'est dit aussi.

> [Autre question :] *« Pourriez-vous aussi préciser le rapport entre l'*imperium *et ce qu'on appelle traditionnellement la voie de la conscience ? »*

C'est très important cette question-là, de la loi naturelle.

La loi naturelle, historiquement

Alors, d'abord, historiquement, à quel moment est apparue la loi naturelle ? Chez les **Stoïciens**. C'est intéressant de se rappeler cela. Cherchez bien dans **Aristote**, vous ne voyez pas. Alors, ce n'est pas parce qu'**Aristote** ne le dit pas que je ne le dis pas, vous comprenez bien. Les **Stoïciens**, c'est au niveau de la Providence. Les **Stoïciens**, c'est la Providence, donc c'est dans une vision de sagesse. Dans une vision de sagesse, je peux parler de la loi naturelle. Et je peux dire qu'est inscrite en nous la loi naturelle. Oui, elle est inscrite en nous. La loi naturelle qui est inscrite en nous. Plus ou moins explicite, suivant ma première éducation et suivant les traditions religieuses. Cette loi naturelle est plus ou moins explicite, mais elle n'est pas totalement explicite. Si elle était totalement explicite, il n'y aurait qu'une seule loi naturelle pour toutes les traditions religieuses. On ne sait pas ce qui se passe.

L'exemple d'Abraham

---

[69] Sur la différence de perspective sur la loi naturelle selon qu'on l'étudie en philosophie ou qu'on l'étudie en théologie, voir le cours de théologie scientifique sur la loi donné à Rimont par l'auteur en 1991-1992.

[70] *Rm.* 2, 15

[71] cf. *Act.* 17, 23

Quand je lis dans l'Écriture que, de fait, le **saint Abraham**, pour avoir un enfant, demande à sa servante, à la place de son épouse[72], est-ce que c'est la loi naturelle ? Hein ! Pas commode. Et **Abraham** est quand même quelqu'un, un *exemplar*, c'est un grand-père très pieux et merveilleux ; alors je continue, faisons comme **Abraham** ! ; et puis quand on va en Égypte, faisons comme **Abraham** : un petit mensonge pieux[73], pour sauver sa peau.

Vous voyez comme c'est difficile la loi naturelle d'**Abraham**. Lisez l'histoire d'**Abraham** et cherchez la loi naturelle dans **Abraham**. Il faut à **Abraham**, un fils d'**Abraham**[74]. C'est très difficile la loi naturelle. Regardez certaines peuplades actuelles en Afrique : quelle est la loi naturelle ? La loi naturelle dans l'animisme. Pas si commode que cela.

Mise au point de l'auteur : « J'affirme la loi naturelle, mais dans une vision de sagesse. »

Vous savez, il faut être très très réaliste là-dessus et voir que, de fait, les traditions religieuses sont multiples et ont des conceptions diverses de la famille et que la loi naturelle… J'affirme la loi naturelle, ne dites pas que je ne l'affirme pas, mais [je l'affirme] dans une vision de sagesse,
et pas dans une découverte inductive,
et non pas dans une découverte descriptive de ce qui se donne à moi.

C'est cela que je veux dire, hein, pas plus que cela. C'est que la loi naturelle, je ne peux en parler que dans une vision de sagesse et, dans une vision de sagesse, je peux dire, qu'en effet, tout a été pensé par la sagesse de Dieu et que la sagesse de Dieu est inscrite au plus intime de mon intelligence pratique : il faut faire le bien et éviter le mal, ce qu'on appelle la syndérèse.

La syndérèse

La syndérèse, ce n'est pas une sainte ! C'est la syndérèse : « il faut faire le bien et éviter le mal ». C'est l'analogue pour l'intellect pratique de l'axiome de non-contradiction pour l'intellect spéculatif[75]. Ce sont les premiers plis, les plus fondamentaux de mon intelligence pratique. Mais je dis cela dans une vision de sagesse. Et je ne peux pas partir de là parce que je n'en ai pas l'expérience immédiate, je mets du temps avant d'exprimer cela d'une façon… – c'est dans une perspective critique – je mets du temps avant de pouvoir l'exprimer d'une façon parfaite. C'est comme [le fait que] je ne pars pas de ma connaissance [en] philosophie première de l'axiome de non-contradiction, c'est la même chose. L'axiome de non-contradiction, je le vois en critique et, en critique, je dis : « Oui, cet axiome, c'est vrai, c'est la loi fondamentale de ma connaissance spéculative ». Et quand je critique mon éthique, je dis : « En effet, est inscrit au plus intime de moi-même qu'il faut faire le bien et éviter le mal. »

Mais qu'est-ce que c'est que le bien qu'il faut faire et le mal qu'il faut éviter ? C'est là où cela devient difficile. Et c'est là où je suis obligé d'essayer de comprendre ce que c'est qu'une philosophie éthique *à partir de l'expérience que j'ai du bien.*

---

[72] cf. *Gn.* 16 et ss. L'auteur se réfère ici très librement à cet épisode puisque, dans le texte, c'est Sarah qui dit à Abraham d'aller vers sa servante. Ce qui est très intéressant pour comprendre la manière de penser de l'auteur : que ce soit Abraham qui décide ou Sarah qui incite, le problème est le même : qu'est-ce que la loi naturelle aurait dû leur imposer ? L'auteur ne cherche pas la précision à tout prix, mais à faire entrer dans l'*intelligence* de ce qui est dit. La source de l'exemple est presque volontairement transformée pour mieux mettre en valeur ce pour quoi on s'en sert.

[73] cf. *Gn.*, 12, 13.

[74] Phrase incertaine.

[75] cf. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I, q. 79, a. 12.

Alors, la parole de **Saint Paul**, c’est bien évident que, dans tout homme, il y a quelque chose de bon et que dans tout homme, il y a une soif du bien. C’est cela que veut dire **Saint Paul**, et que dans tout homme, il y a un désir d’éviter le mal.

L’exemple de l’avortement – Loi naturelle – Conscience

Mais vous savez, hein, on voit cela même dans des traditions chrétiennes. Regardez le point de vue de l’avortement. Comme… Hein ? Et pourtant, on est très cultivé, on est *très* cultivé. On a deux mille ans de tradition chrétienne… et même par rapport à l’avortement… Voyez, ces théologiens qui essaient de dire : « Est-ce que c’est vraiment tuer ? Est-ce que dans certaines circonstances ? Est-ce qu’on peut affirmer cela ? ». Voyez, la loi naturelle, hein ? Vous n’auriez que la loi naturelle par rapport à l’avortement, vous auriez des opinions diverses. Alors, petit à petit, pour vous c’est peut-être très clair. Oui, pour moi aussi, c’est très clair. Mais c’est parce qu’on a réfléchi et qu’on a essayé de purifier cela dans un jugement de sagesse. C’est dans un jugement de sagesse que je peux dire que c’est très clair, on n’a pas le droit de tuer et, sans doute, dès la conception, il y a l’âme humaine, donc je n’ai pas le droit de tuer. Mais je vois très bien que, étant donné des contextes de réflexion théologique… et de philosophie qui regardent tout du point de vue de la conscience…

Et même ici, la conscience, on dit qu’il faut fonder la morale sur la conscience. Cela revient vite, vous savez, ça : fonder la morale sur la conscience. C’est aboutir à dire que le petit enfant qui est dans le sein de sa mère n’a pas conscience, donc ce n’est pas une personne. Donc pfff, [on peut avorter].

Oui, ce n’est pas commode du tout. Je suis tout à fait d’accord qu’il *existe* une loi naturelle. Il *existe* une loi naturelle, mais cette loi naturelle, je ne peux la préciser que dans un jugement de sagesse. La découvrir, c’est toujours *très* difficile, puisque cela dépend des contextes.

Autres exemples

Prenez n’importe quel problème. Est-ce qu’un État peut affirmer la peine de mort ? C’est un très bel exemple encore, là, parce qu’immédiatement, politiquement, les gens se divisent en deux camps.[76] Ceux pour la peine de mort, ceux contre la peine de mort. À ma droite et à ma gauche. Ce n’est pas si commode que cela, la loi naturelle par rapport à cela. Allez chercher ! Jusqu’où peut aller le pouvoir du père de famille ? Est-ce qu’il peut décréter qu’un enfant qui est mal formé, on peut le tuer ? Et aujourd’hui, un médecin peut-il déterminer qu’un enfant qui est mal formé, on peut le tuer ? Je voyais encore un jeune médecin de chirurgien pour les enfants qui me disait qu’aujourd’hui, c’était courant à Paris. Le médecin décide, il n’est pas viable. Donc il vaut mieux faire disparaître. Dans notre 20ème siècle ! Et quand on était à dire que les spartiates tuaient les gosses et les jetaient [dans le gouffre des Apothètes[77]] … c’étaient des barbares. Hein ? Qu’est-ce

[76] L’abolition de la peine de mort en France a été promulguée le 9 octobre 1981, soit 5 ans avant le présent cours.

[77] L’usage mis en place par Lycurgue à l’égard des nouveau-nés mal formés est rapporté par Plutarque : « Quand un enfant lui naissait, le père (ὁ γεννήσας) n’était pas maître (κύριος) de l’élever : il le prenait et le portait dans un lieu appelé Leschè où siégeaient les plus anciens de la tribu. Ils examinaient le nouveau-né. S’il était bien constitué et robuste (εἰ μὲν εὐπαγὲς εἴη καὶ ῥωμαλέον), ils ordonnaient de l’élever et lui assignaient un des neuf mille lots de terre. Si, au contraire, il était mal venu et difforme (εἰ δ’ἀγεννὲς καὶ ἄμορφον), ils l’envoyaient en un lieu appelé les Apothètes, qui était un précipice du Taygète. Ils jugeaient en effet, qu’il valait mieux pour lui-même et pour la cité de ne pas le laisser vivre, du moment qu’il était mal doué dès sa naissance pour la santé et pour la force (προς εὐεξίαν καὶ ῥώμεν). » (*Vies*, Tome 1, Thésée-Romulus. Lycurgue-Numa, Ed. des Belles Lettres, Collection Guillaume Budé, 1964, 16.1-2, p. 143) – A noter que, lors de recherches archéologiques menées dans ce gouffre, Théodore Pitsios a affirmé en 2007 n’avoir retrouvé que des corps d’adultes et d’adolescents.

qu'on fait ? On est des barbares avec des gants, aujourd'hui. On est des barbares avec de la pommade, mais ce sont des barbares. Parce que c'est barbare de dire que le médecin a le droit de décréter cela, mais il n'a aucun droit. Aucun.

La loi naturelle nous fait comprendre que, par rapport à la vie et la mort, l'homme n'a aucun droit. Mais la loi naturelle chez des quantités de gens est complètement obnubilée, ténébreuse, avec de gros brouillards. Ils ne voient plus et ils sont persuadés qu'en faisant cela, ils font un acte bien et philanthropique, ce qui est le mieux. C'est philanthropique de tuer un gosse à vie qui ne peut pas continuer de vivre ou qui vivra du reste avec toujours tel ou tel tare. Voyez, il faudra faire venir une fois ici, les Alingrin[78], et ils vous en raconteront dans ce domaine-là, parce qu'ils en savent ! Tous les cas qu'ils savent, qu'ils ont sauvés. Et ce ne sont pas des méchantes gens, il ne faut pas dire que ces médecins sont des tortionnaires, mais non, pas du tout, pas du tout. Ils *prétendent* être philanthropiques. Et ils prétendent que si on ne le fait pas, on n'est pas philanthropique.

Voyez que la philanthropie, c'est très, très difficile aujourd'hui. Parce que cela dépend des contextes. Et dans certains contextes philosophiques, théologiques, c'est très, très difficile à faire comprendre. Faire comprendre dans certains contextes philosophiques et théologiques aujourd'hui, que l'âme humaine existe, que l'âme spirituelle existe, que la mort, c'est la séparation de la vie du corps. Ils rejetteront cela. Bon, pas la peine de continuer…

Encore sur ce que ne peut être le fondement de l'éthique

Voyons bien le fondement de notre… Cherchez, continuez de chercher, je vous l'ai dit. Remuez, secouez, secouez, secouez. Et puis essayez de comprendre quel est le fondement de l'éthique. C'est tellement important aujourd'hui. Parce qu'autrement, vous répéterez. On n'a pas le droit.

Nous *devons*, dans le monde d'aujourd'hui, après **Nietzsche**, et je dis bien, après **Kant** et après **Nietzsche**… Or **Nietzsche** envoie des boulets rouges contre **Kant**. Quand vous voulez vous reposer, faites le dialogue **Nietzsche-Kant**. Et si vous avez un tout petit peu d'art, faites vraiment ce dialogue entre **Nietzsche** et **Kant** parce qu'au point de vue moral, c'est bien, c'est très intéressant de voir les deux fondements.

La créativité / l'impératif catégorique.
L'absolu de l'impératif catégorique / la créativité.

C'est intéressant de voir cela.

Alors, après eux, on est obligé de reconnaître qu'ils existent et qu'il y a beaucoup de jeunes qui sont pris par **Nietzsche** et beaucoup de vieux qui sont pris par **Kant** [Rires]. Alors, c'est intéressant de faire le dialogue des jeunes et des vieux, n'est-ce pas, et de comprendre que les uns sont **kantiens** et puis [que] les autres sont **nietzschéens**. Alors, est-ce que je dois les laisser parler ensemble ? Ou bien au contraire, je dois comprendre que ces deux m'*obligent*, m'*obligent* d'aller beaucoup plus loin et de redécouvrir le fondement propre de l'éthique.

Voyez, c'est cela le problème. Sans être dans une perspective apologétique, il y a la topique historique [qui] est nécessaire au plan philosophique : je dois regarder ce qui se dit aujourd'hui. Je

[78] Jean et Lucette Alingrin.

prends les deux parce que ce sont les deux… Il y aurait beaucoup de formules intermédiaires, mais ce sont les deux qui me semblent les plus caractéristiques.

[Fin des réponses aux questions]

LE TERRAIN QUI VA SUSCITER EN NOUS LES VERTUS (SUITE)

Reprise du cours précédent : l'imaginaire et la corruption du premier amour

Alors, nous étions arrivés la dernière fois à essayer de comprendre comment le point de vue imaginatif, l'imaginaire, peut corrompre le premier amour et l'empêcher de mûrir dans une intention de vie. Comment se fait-il qu'il y ait tellement de velléitaires ? Et de gens qui sont charmants… Ils sont charmants… Dans un salon. Mais dès qu'on les met sur le champ de bataille… Pfff… Plus rien du tout. C'est intéressant de voir le climat du salon et le climat du champ de bataille. Le climat du salon où on échange des idées, des points de vue… On reste dans un premier amour… C'est merveilleux. Il n'y a pas d'intention de vie. L'intention de vie *fortifie* l'amour par l'intelligence. Un amour spirituel qui n'est pas saisi par l'intelligence reste velléitaire. Et c'est l'imagination qui s'en sert. Alors on est velléitaire et le premier amour se corrompt. C'est l'intelligence qui *fortifie* l'amour, [qui fortifie] une intelligence pratique, et [c'est l'intelligence] qui me fait découvrir, à l'intérieur de l'amour, ma finalité. Il faut arriver à comprendre cela.

L'imaginaire peut corrompre le passage de l'intention au choix

Le passage de l'intention de vie au choix peut encore se corrompre, avec tous les obstacles qui peuvent exister avant d'avoir une vérité profonde au point de vue moral. Le passage de l'intention de vie au choix… L'imaginaire passionnel vient encore corrompre ce passage parce qu'il faut choisir les moyens, il faut choisir l'ami, concrètement. Et alors à ce moment-là, on voit toutes les difficultés dans le choix. Il y a tout un aspect subjectif qui est très fort : « J'ai un tempérament qui n'est pas belliqueux, moi. Non, non, j'ai un tempérament qui aime bien de pacifier, il ne faut surtout pas s'opposer directement aux gens, alors je choisis toujours le moyen qui est le plus en connaturalité avec ma sensibilité. Je suis né comme ça, que voulez-vous, je n'en peux rien, je respecte ma nature. Alors je choisis toujours les moyens *faciles* ». Le *carpe diem*, voyez, l'**épicurisme**, je choisis le moyen facile, le moyen le plus en connaturalité avec moi. Et ce moyen facile le plus en connaturalité avec moi va m'empêcher d'atteindre véritablement mon intention de vie et ma fin. [C'est une] corruption qui se fait au niveau du choix par un aspect trop subjectif. J'oublie que le choix *premièrement* porte sur un moyen qui me permet d'atteindre ma fin.

Et là, il faut justement que l'intelligence pratique vienne supprimer le ronron du petit chat auprès du feu pour choisir le moyen pratique qui est en connaturalité avec la fin [le moyen pratique] qui est le plus proche de la fin et qui exigera de moi un effort. Et c'est l'intelligence pratique qui va permettre cela, d'être victorieux de l'imaginaire. Parce que l'imaginaire est très fort au niveau des moyens. Vous comprenez bien. Vis-à-vis de n'importe quel moyen… Je dois faire mon service militaire… Faut-il faire son service militaire ou [ne] pas faire son service militaire ? Faut-il aller dans la coopération ? En Afrique ? Autre part ? Au Texas ? Où est-ce que je dois faire ma coopération ? Alors, il s'agit de choisir. Il y a un choix. Il s'agit de choisir pendant le temps de

l'Avent. Vers un Avent qui soit généreux, plein de choix. Me dépasser. Ne pas rester dans un vague à l'âme de tristesse… C'est très mauvais. C'est un mauvais Avent. Il s'agit de…

Alors quels sont les moyens ? Quels sont les petits trucs que le Seigneur met devant moi ? Alors je peux me dire : « Voyez-vous, moi je n'aime pas la lutte, je n'aime pas la lutte, je suis beaucoup trop sensible, non, je suis beaucoup trop sensible. Alors, je fais ce que je peux ». Et au bout d'un moment, rien, on ne fait plus rien. C'est le retour au berceau.

Vous voyez, le choix, il est là tout le temps, le choix, il faut quand même être lucide vis-à-vis de ses choix et savoir ce qui motive mes choix. Vous voyez, la psychologie joue énormément au niveau du choix. Et là, la psychologie peut être très intéressante.

Et au niveau des intentions, la psychologie ne me dit rien du tout ;

au niveau de l'amour, rien du tout ;

mais au niveau du choix, constamment.

Au niveau du conseil… Hein ! Avant la joie, il y a le conseil. Le conseil est un acte d'intelligence dans lequel l'imaginaire joue énormément. Il y a toujours les sirènes.

Les sirènes, les anciens parlaient des sirènes[79]. Ce mythe des sirènes, qu'est-ce que c'est ? C'est tout simplement l'imagination liée aux passions. « Je suis un être doux, très doux, et les sirènes me séduisent. Je veux toujours choisir ce qui est le plus proche de moi. Le plus facile. Dans le sens du vent d'aujourd'hui. » Il descend le fleuve. « Je suis trop lourd pour monter le fleuve. Alors je descends le fleuve. » Les sirènes, pensez au mythe des sirènes. C'est très très joli les sirènes. Le mythe des sirènes c'est cela, c'est se laisser séduire, se laisser prendre par la séduction. C'est toujours dans le sens de notre sensibilité.

Les corruptions au moment du passage du choix à l'*imperium*

Et puis, il y a le passage du choix à l'*imperium*. Hou, alors là ! « Oui, j'ai choisi. Oui, oui, j'ai choisi. Je veux faire un Avant merveilleux. Extraordinaire. Vraiment. Oui, oui, oui, j'ai choisi. Hier au soir. J'ai choisi. » Puis ce matin, aaaah… [Rires] L'*imperium* du matin, comprenez… Le pauvre réveil ce matin. « Ah non, non, non, non. J'étais fatigué aujourd'hui. Non, non, non. Je recommencerai demain. Demain, ça ira mieux demain. Il y aura quand même du soleil, aujourd'hui… Ça ira mieux demain. Je vous affirme ! » – Et puis demain matin : « Ah, c'est la même chose. C'est curieux, cette fatigue ne me quitte pas. Elle est tout le temps là. » Et j'arrive comme ça à Noël, n'ayant rien fait, étant entré dans l'ornière. Cela existe, ça ! Cela ne se dit pas comme ça, hein ! Mais cela se dit quand même. On se laisse prendre et on n'arrive pas à passer à l'*imperium* parce qu'il y a des obstacles, de gros obstacles, surtout chez les intellectuels. C'est l'imaginaire lié à l'intelligence, « J'attends le bon moment, moi, parce que je suis toujours

[79] Cf. Homère, *L'Odyssée*, Chant XII, 39 et sq. Ed. des Belles Lettres, Collection Guillaume Budé, 1924, Tome II, pp. 112 et sq. : « Il vous faudra d'abord passer près des Sirènes. Elles charment tous les mortels qui les approchent. Mais bien fou qui relâche pour entendre leurs chants ! Jamais en son logis, sa femme et ses enfants ne fêtent son retour : car, de leurs fraîches voix, les Sirènes le charment, et le pré, leur séjour, est bordé d'un rivage tout blanchi d'ossements et de débris humains, dont les chairs se corrompent... Passe sans t'arrêter ! ». Puis, ligne 182-200 : « Nous passons en vitesse. Mais les Sirènes voient ce rapide navire qui bondit tout près d'elles. Soudain, leurs fraîches voix entonnent un cantique : Le Chœur. "Viens ici ! viens à nous ! Ulysse tant vanté ! l'honneur de l'Achaïe !... Arrête ton croiseur : viens écouter nos voix ! Jamais un noir vaisseau n'a doublé notre cap, sans ouïr les doux airs qui sortent de nos lèvres ; puis on s'en va content et plus riche en savoir, car nous savons les maux, tous les maux que les dieux, dans les champs de Troade, ont infligés aux gens et d'Argos et de Troie, et nous savons aussi tout ce que voit passer la terre nourricière." Elles chantaient ainsi et leurs voix admirables me remplissaient le cœur du désir d'écouter. Je fronçais les sourcils pour donner à mes gens l'ordre de me défaire. Mais, tandis que, courbés sur la rame, ils tiraient, Euryloque venait, aidé de Périmède, resserrer mes liens et mettre un tour de plus. Nous passons et, bientôt, l'on n'entend plus les cris ni les chants des Sirènes. Mes braves gens alors se hâtent d'enlever la cire que j'avais pétrie dans leurs oreilles, puis de me détacher. L'ile enfin disparaît. ».

favorable d’attendre le bon moment ». Et puis il ne vient jamais le bon moment et je laisse couler les choses. Donc, je ne passe jamais à l’acte. L’*imperium*, c’est passer à l’acte.

Alors, il y a une très grosse difficulté chez les tempéraments intellectuels de passer à l’acte parce qu’ils voient tout de suite les difficultés. Ils voient tout de suite les difficultés, ils sentent tout. Quelqu’un qui n’est pas très intellectuel dit : « J’ai décidé cela, ça y est ». Les tempéraments un peu volontaires, volontaristes : « J’ai décidé cela hier, coûte que coûte, cela n’a pas d’importance. Je passerai à travers tout ». Et au fond, même, on aime les difficultés et on les augmente par plaisir. Tandis qu’au contraire, l’intellectuel c’est juste l’inverse. Alors, il hésite. Et on commence à hésiter… L’*imperium*, une fois que la décision est faite, il faut que cela se fasse vite parce que si vous commencez à hésiter, vous êtes sûr d’être perdu. Si vous êtes un peu intelligent et que vous réfléchissez, il y a l’imaginaire qui empêche de passer du choix à l’*imperium*. Et il y a certaines personnes qui n’arrivent jamais à passer l’*imperium*, tellement l’imaginaire est là.

L’usage, l’application aussi peut se corrompre

L’*imperium* implique l’usage. Alors là aussi, l’usage, l’application, cela implique une durée. L’application. Alors, c’est bon un moment, et [puis] c’est difficile après, cela revient, les difficultés, vous voyez. Autrement dit, l’imaginaire me joue des tours terribles.

LA NECESSITE DES VERTUS

Alors, comment lutter contre l’imaginaire ? Comment lutter contre l’imaginaire lié aux passions, lié à l’affectivité ? C’est là où je vois comment l’éthique, la morale, implique des actes pour acquérir certains *habitus* qu’on appelle des vertus. La vertu est nécessaire à cause de l’imaginaire. La vertu est nécessaire à cause de cela. S’il n’y avait pas l’imaginaire, je n’aurais pas besoin de vertu. Ce serait normal puisqu’il faut chercher le bien, éviter le mal [la syndérèse]. Alors, allons jusqu’au bout.

La syndérèse ne suffit pas (à cause du 4ème terme du syllogisme de l’ivrogne)

Eh bien, cela ne suffit pas d’affirmer cela. Il faut chercher *le bien*. Autrement, on a toujours le syllogisme de l’ivrogne. Le syllogisme de l’ivrogne : « Je sais très bien, je sais très bien qu’il faut chercher le bien et éviter le mal. Or pour moi, l’alcool c’est très mauvais. J’en ai l’expérience. C’est très très mauvais. Rooh, regardez cette bouteille ! [Rires] Je n’avais pas encore vu ce vin extraordinaire, il a une couleur ! On va quand même en goûter un tout petit peu. Ce n’est pas aller contre, un tout petit peu ». Puis à côté de moi, il y a toujours le malicieux qui après la première goutte en verse une seconde goûte, une troisième goûte, une fois que je commence, ça y est.

Cela c’est le syllogisme de l’ivrogne. Beaucoup d’articles dans les journaux sont bâtis sur le syllogisme de l’ivrogne. Ce serait très intéressant comme étude pratique, on verrait certains journaux et on verrait que c’est bâti sur le syllogisme de l’ivrogne. Il y a quatre pieds. Ce n’est pas étonnant l’ivrogne, il faut qu’il y en ait quatre, parce qu’il ne peut plus se tenir debout. D’habitude un syllogisme a trois pieds, là il y en a quatre. Vous comprenez bien :

1. il faut faire le bien, éviter le mal ;
2. pour moi l’alcool est mauvais,
3. donc je ne bois plus.

C’est net, c’est précis. Cela c’est le verdict du médecin et le médecin veut vous rendre raisonnable. Il vous a montré que l’alcool était mauvais pour vous, il fallait l’éviter à tout prix. Donc c’est net. L’ordonnance, c’est net. Quand le médecin a le dos tourné et qu’on se retrouve en famille, avec des amis, avec tous ceux qui nous connaissent, qui savent nos penchants. Alors, il y a un quatrième terme qui aboutit : « Cette bouteille, tu ne l’as encore jamais vue ». Voyez, la séduction ! Le fruit est beau. Je prends la bouteille, parce que c’est grec, c’est grec, le vin. Vous pourriez prendre autre chose, n’importe quoi. Toujours, cela arrive en quatrième terme et alors on se met à loucher.

[Autre exemple :]

1. il faut prier, la prière commence par l’adoration,
2. dans l’adoration, tu ne regardes que Dieu,
3. donc, sois reclus dans ta prière.

« Oui, mais, à côté de moi, il y a quelqu’un qui a l’air de très très bien prier. Je le regarde. Ma cause exemplaire. » Ah oui, ma cause exemplaire ! Et très vite, la cause exemplaire se transforme en une sainte jalousie. « C’est invraisemblable qu’il prie beaucoup mieux que moi. [Rires] C’est invraisemblable ! » Ce n’est plus du tout la cause exemplaire. « C’est intolérable. » Voyez, le syllogisme de l’ivrogne ! « Il faut le faire disparaître. Alors là, je serai libre et je commencerai à prier. Donc pour prier, je le fais disparaître. Pour supprimer ma jalousie, je le fais disparaître. » Et ainsi de suite, tous les syllogismes de l’ivrogne. C’est très très joli cela ! Cela montre comment l’imaginaire revient tout le temps, tout le temps, tout le temps.

La vertu

La vertu, c’est la loi intériorisée, la détermination intériorisée

Alors, il faut comprendre la nécessité de se déterminer avec une force. Et les vertus, l’acquisition des vertus n’est pas autre chose que de comprendre que, dans le feu de l’action, il faut qu’on soit très déterminé et avec beaucoup de souplesse. Parce que si vous reprenez la détermination du médecin, l’impératif catégorique du médecin, cela tient quand le médecin est là et qu’il vous regarde. Et dès qu’il a le dos tourné, son impératif n’a plus aucun poids parce que cela vient de l’extérieur. C’est cela la chose terrible, c’est que la loi est extérieure. Donc, vous ne la portez pas en vous. Tant que vous la regardez, c’est écrit en grosses lettres : « Tu aimeras ton prochain ». C’est écrit en grosses lettres. Mais dès que la loi n’est plus devant mes yeux – c’est pour ça qu’il est dit dans l’Écriture qu’il faut l’écrire sur le front et sur la main[80] – et dès qu’elle n’est pas, qu’elle n’a pas pénétré au-dedans de vous-même, cela ne tient pas. L’*habitus*, c’est la loi intériorisée. C’est la détermination intériorisée. C’est cela la vertu. Et donc cela me donne une souplesse beaucoup plus grande, mais une détermination très profonde.

La nécessité de la vertu se découvre à partir de l’expérience de l’imaginaire et de la passion

Vous voyez, la nécessité d’acquérir des vertus doit se prendre à partir de cette puissance extraordinaire de l’imaginaire et des passions. En morale chrétienne, je dirai « à cause du péché originel et des conséquences du péché originel ». Mais en philosophe, je ne peux pas le dire. Mais en philosophe, je constate que la plupart des hommes se laissent conduire par les propagandes, c’est-à-dire par l’imaginaire. La plupart des hommes. La plupart des hommes sont incapables de

[80] cf. *Is*. 44, 5 ; 49, 14-16 et surtout *Ap*. 13, 16.

juger par eux-mêmes. Alors ils se laissent manœuvrer. Les propagandes. Ils se laissent prendre par leur imaginaire. Alors il faut lutter contre cela.

La vertu de prudence fortifie notre intelligence pratique

Comment lutter pour atteindre sa fin ? Et pour atteindre sa fin, il faut fortifier son intelligence. Parce que qu'est-ce qui lutte en premier lieu contre l'imaginaire ? C'est l'intelligence. L'intellect pratique. Pas l'intellect spéculatif, l'intellect spéculatif, il est au niveau supérieur. Alors on peut très bien être un excellent spéculatif et [avoir] au premier étage un chahut monstre étonnant. Au bout d'un certain temps, il y a comme des flammes qui passent et de la fumée qui passe au-dessus. Alors on se dit : pour maintenir un regard spéculatif calme, il est nécessaire d'avoir la prudence. L'acquisition de la prudence, c'est de maintenir au niveau de l'intellect pratique, une force de l'intellect. La prudence vient fortifier l'intellect pratique. C'est ce que nous ferons la fois prochaine cela.

Être attentif à la manière dont naît la prudence

Voyez, la découverte de la naissance de la prudence, comment naît la prudence, et de la *nécessité* de la vertu de prudence. Parce que vous pourriez très bien, à la suite de **Nietzsche**, dire : « Oh non, moi je suis un artiste, je suis né pour cela, je n'ai pas besoin de la prudence ». On sait très bien que ce qui est plus ennuyeux pour les artistes, c'est la prudence. C'est évident. La prudence maternelle de la mère qui dit : « Mon petit, c'est dangereux l'art, c'est dangereux, c'est dangereux la danse, c'est très dangereux, c'est extrêmement dangereux. Ne prends pas cela comme métier, c'est impossible, c'est impossible ». Voyez la prudence maternelle, il y a comme une espèce d'antinomie entre l'art et la prudence. Alors il faut essayer de redécouvrir que cette antinomie est fausse. Parce que ce n'est pas sur le même plan.

Cours n° 7 du 9 décembre 1986

De la nécessité de poser des vertus, autrement dit, comment, dans notre vie morale, il y a cette acquisition de certaines déterminations, de certaines orientations qui viennent fortifier les sources même de nos activités vitales ; comment la détermination que nous constatons dans notre vie morale a besoin d'un éclairage interne d'une détermination qui se fait de l'intérieur et que la loi, qui est un éclairage extrinsèque, ne suffit pas. La loi est un tuteur très important pour les enfants, pour ceux qui sont imparfaits. C'est à cause de notre imperfection que nous avons besoin de la loi, donc à cause de l'indétermination et que la loi ne suffit pas.

Imperium *(intérieur) et loi (extérieure) ne suffisent pas*

La loi peut même augmenter en nous notre angoisse parce qu'elle monte notre faiblesse. C'est notre devoir écrit en grand, la loi. Ce n'est pas l'*imperium* écrit en petit à l'intérieur de nous, c'est un *imperium* magistral, la loi. L'*imperium* intérieur, l'impératif catégorique et la loi, les deux se tiennent, ne sont pas parallèles l'un par rapport à l'autre, mais l'un est extérieur et l'autre est intérieur. Et ceci ne suffit pas. Pourquoi ? Parce que notre imaginaire lié à nos passions est là pour faire constamment dérailler notre volontaire.

Les corruptions de l’acte humain

Première corruption, la velléité

Alors je vous avais montré ces différents moments de déraillement, comment si facilement nous tombons dans l’attitude de velléité, c’est-à-dire que nous n’arrivons pas à passer de ce premier amour à l’intention de notre vie. C’est difficile. L’intelligence n’arrive pas à être suffisamment au service de l’amour et l’imaginaire empêche notre intelligence d’être au service de l’amour. C’est le naufrage de l’intelligence par cette véhémence de l’imaginaire lié à la passion. Nous pouvons tous faire cette petite expérience. Ce qui explique l’adage : « l’enfer est pavé de bonnes intentions », en réalité l’enfer est pavé de velléités. C’est l’imaginaire qui s’empare de ce premier amour et qui fait que ce premier amour ne passe pas dans notre vie d’une manière déterminée, purifiée et efficace. Alors, on se replie sur soi. C’est un repliement. Vous voyez, c’est très important de comprendre cela parce que c’est le vécu qui l’emporte sur l’objectivité du premier amour. Ce vécu du premier amour est comme saisi par l’imaginaire qui est toujours du vécu, lié aux passions.

Alors, c’est ce domaine velléitaire. Des quantités d’hommes vivent dans la velléité et n’arrivent pas à comprendre ce que c’est que l’amour-intention de vie. Avoir une intention de vie, c’est la première décision. C’est la décision numéro un. C’est se décider par rapport à certains buts dans notre vie. Quelqu’un qui est déterminé dans ses intentions, il a une très grande force et il arrive à surmonter des quantités de choses. Tandis qu’au contraire, si vous laissez l’imaginaire s’emparer – l’imaginaire lié à la passion – s’emparer de ce premier amour, ce premier amour se gâte, il perd sa force de premier amour, il devient un amour qui n’est plus un amour, [il devient] une velléité.

Les Grecs exprimaient cela d’une façon symbolique en voyant le passage de Éros à Aphrodite. Aphrodite, c’étaient les velléités de l’amour. Aphrodite, vous voyez dans **Platon**, dans le *Banquet*, on voit très bien cela. Et c’est très beau de voir ça. C’est dit d’une façon symbolique, mythique, et cela exprime quelque chose de très profond. Aphrodite, c’est l’amour qui n’est plus amour[81]. L’amour flatteur, velléitaire : « Ah, comme je t’aime ! Je n’ai jamais aimé quelqu’un autant que toi », puis dès qu’il faut faire quelque chose, il n’y a personne. « Ce n’est pas celui qui dit “ Seigneur, Seigneur ” qui entrera dans le royaume de Dieu »[82], c’est dit d’une autre manière, mais c’est exactement ça. C’est très important de comprendre cette corruption de l’amour par l’imaginaire. C’est la chose la plus terrible parce que ce premier amour est quand même quelque

---

[81] Cf. le mythe des deux Aphrodites, la Célèste (celle qui agit dans la rectitude) et la Vulgaire (celle qui agit sans rectitude) : « Tout le monde sait bien qu’il n’y a pas d’Aphrodite sans Éros. Si donc il n’y avait qu’une seule Aphrodite, il n’y aurait qu’un seul Éros ; mais, puisqu’il y a bien deux Aphrodites, il s’ensuit nécessairement qu’il y a aussi deux Éros. Comment nier qu’il y ait deux Aphrodites ? L’une, qui est sans doute la plus ancienne et qui n’a pas de mère, c’est la fille d’Ouranos, celle que naturellement nous appelons la « Céleste ». L’autre, la plus jeune, qui est la fille de Zeus et de Dionè, c’est celle que nous appelons la « Vulgaire ». Tout naturellement, la correction impose que l’Éros qui coopère avec l’une soit appelé le « Vulgaire » et que celui qui coopère avec l’autre soit appelé le « Céleste ». S’il faut certes faire l’éloge de toutes ces divinités, il n’en reste pas moins que l’on doit s’efforcer de déterminer quel lot est échu à chacune des deux. Il en va en effet de toute action comme je vais le dire. Prise en elle-même, une action n’est ni belle ni honteuse. Par exemple, ce que, pour l’heure, nous sommes en train de faire, boire, chanter, converser, rien de tout cela n’est en soi une action belle ; mais c’est dans la façon d’accomplir cette action que réside telle ou telle qualification. Lorsqu’elle est accomplie avec beauté et dans la rectitude, une action devient belle, et lorsque la même action est accomplie sans rectitude, elle devient honteuse. Et il en va de même à la fois pour l’amour et pour Éros ; Éros n’est pas indistinctement beau et digne d’éloge, seul l’est l’Éros qui incite à l’amour qui est beau. Cela dit, l’Éros qui relève de l’Aphrodite vulgaire est véritablement vulgaire, en ceci qu’il opère à l’aventure ; c’est ainsi qu’aiment les gens de peu. L’amour de ces gens-là présente deux caractéristiques : premièrement il ne va pas moins aux femmes qu’aux garçons, pas moins aux corps qu’aux âmes ; et deuxièmement il recherche les partenaires les moins bien pourvus d’intelligence qu’il soit possible de trouver, car il n’a d’autre but que de parvenir à ses fins, sans se soucier de savoir si c’est de belle façon ou non. », Platon, *Banquet*, 180d-181b, trad. Luc Brisson, GF Flammarion, Paris, 1998.

[82] *Matt.* 7,21

chose de très grand et de très beau. Et [c'est très important] de voir comment il peut se corrompre par le point de vue velléité, par le point de vue de l'imaginaire lié évidemment aux passions parce qu'en réalité, on s'aime soi-même plus que l'autre. C'est à cause de cela.

L'imaginaire est toujours retourné sur le sujet puisque l'imaginaire, c'est l'immanence intentionnelle, sensible, toute proche de nous et, cependant, qui creuse en nous des possibilités quasi infinies de développement. C'est un faux infini l'imaginaire, c'est un faux abîme. Et cela, ça se présente à nous avec une séduction prodigieuse. Donc, ce premier amour peut être corrompu… On le constate et cela explique des quantités de divorces. Cela, je [le] crois : la corruption de ce premier amour, pour arriver à dire au bout de quelques années : « Mais je ne t'ai jamais aimé », et que c'est nous qui nous aimons plus.

Seconde corruption – S'adresser au mauvais conseiller

Seconde corruption, le passage de l'intention au choix. Là aussi, ceci arrive constamment à cause de l'imaginaire et de la passion. C'est moins grave, c'est moins radical, c'est plus conscient. Et ceci joue au niveau du conseil. Le conseil est un acte d'intelligence pratique. Le conseil peut prendre d'énormes modalités, n'est-ce pas ? Puisqu'on peut demander à des amis conseils. Le conseil, ce n'est pas seulement nous, c'est aussi les autres, ce sont les autres qui nous aident à voir clair.

L'imaginaire, lié à la passion, nous fait demander conseil à ceux qui sont incapables de nous donner un conseil. C'est une première déviation cela. On sait très bien, on sait très bien, qui va nous donner un conseil de telle manière, alors on demande un conseil pour soulager sa conscience et on pourra dire après : « J'ai demandé conseil. » – « Oui, mais à qui ? » On demeure dans le conseil, on demande conseil à quelqu'un qui, évidemment, mettra de l'eau dans notre moulin. Si on est un tout petit peu lucide, on sait très bien cela. Voyez, cela corrompt.

Le conseil est un acte d'intelligence. Alors on demande conseil à quelqu'un qui est aussi passionné que nous. Alors à ce moment-là, on aura toujours un " très bon conseil ". Ce sont ceux qui ont plusieurs directeurs de conscience, et qui vont demander à droite et à gauche – plus à gauche qu'à droite – et alors ils attendent qu'il y ait un directeur de conscience qui dise exactement ce qu'ils pensent. Et à ce moment-là, ils ont bonne conscience puisqu'ils ont trouvé quelqu'un d'intelligent qui dit exactement la même chose [que ce qu'ils pensent]. Cela arrive beaucoup plus qu'on ne pense. Mais ce sont les subtilités de l'imaginaire. On butine, on fait son miel, à droite et à gauche. Donc à ce moment-là, on fausse la phase d'élection.

Les moyens faciles, les moyens difficiles – Moyens proches, moyens efficaces

Favoriser le moyen facile pour sa facilité

On peut encore tomber dans l'imaginaire en essayant de comprendre que, en réfléchissant, il y a deux espèces de moyens à choisir : les moyens les plus efficaces, les moyens plus proches de nous et les moyens les plus objectifs. On peut toujours, dans le choix des moyens – du moins dans la réflexion sur les moyens – comprendre qu'il y a des moyens qui sont plus en connaturalité avec nous, ils sont plus proches de nous. Et puis d'autres moyens qui sont beaucoup plus difficiles, qui sont beaucoup plus objectifs, qui sont beaucoup plus proches de la fin. Et alors, on se laisse bercer

par l’imaginaire et les passions pour ne plus regarder que les moyens qui sont en plus grande connaturalité avec nous.

Favoriser le moyen difficile pour sa difficulté

Remarquez que de temps en temps, l’imaginaire peut aussi choisir les moyens les plus durs si nous sommes particulièrement portés par l’irascible. L’imaginaire joue avec le concupiscible et l’irascible. Alors cela dépend des personnes. Il faut avoir suffisamment de lucidité en nous pour savoir que nous sommes plus portés vers le concupiscible ou l’irascible. Cela dépend des âges et puis cela dépend des tempéraments. Alors, si on est très porté par l’irascible, l’imaginaire peut flatter l’irascible et alors, on choisit tout le temps le moyen le plus difficile pour être victorieux et aussi pour rater ! C’est une espèce de chose très, très curieuse. Je choisis le moyen le plus difficile, j’ai une chance sur cent de l’obtenir, mais cela me flatte, c’est intéressant. Je suis original en faisant cela, personne ne choisira ce moyen, moi, je le choisis parce que “ je sais ” que je peux y arriver. Voyez cette espèce d’exaltation de l’irascible, de la lutte, c’est l’imaginaire qui fait cela, [c’est une] attitude artistique. Je prends ce qu’il y a de plus original, personne n’a choisi cette voie-là, mais moi, je l’ai choisie parce que cela m’intéresse. C’est l’imaginaire qui flatte l’irascible comme l’imaginaire flatte le concupiscible en prenant le moyen le plus facile et le plus dans la pente glissante. Descendre le fleuve et le descendre aussi vite que le cadavre, cela peut tenter, [mais on peut aussi] remonter le fleuve et remonter en solitaire, avec ma petite originalité, je ne fais pas comme tout le monde parce que je suis plus intelligent que les autres. Et j’ai choisi cette petite route très difficile, mais qui me semble particulièrement faite pour moi. Voyez, quand vous prenez un itinéraire, Saint-Jodard Rimont, que vous regardez attentivement une carte, vous pouvez choisir la route facile et la route difficile. La route la plus rapide et la route la plus longue parce qu’on aime bien être sur la route, une certaine complicité, sur la route on est autonome – à peu près, si on respecte les gendarmes. Autrement, dès qu’on entre au couvent, on ne l’aime plus. C’est très curieux ces choses-là. Cela existe plus qu’on [ne] pense.

Être lucide sur les pièges qui peuvent entourer le choix

La lucidité dans le choix : choisir ce qui n’est ni le plus difficile ni le plus facile, choisir ce qui nous permet d’atteindre notre fin de la manière la plus efficace et la plus vraie. On voit très bien que l’imaginaire joue énormément dans ce domaine-là. Par nos amis et par nous, au plus intime de nous-mêmes. Complicité avec le concupiscible, complicité avec notre irascible, qui fait que notre choix n’est plus ce qu’il doit être, il n’est plus raisonnable. « Ah, tu as choisi cela, mais c’est de la folie. » On entendra la mère qui dira cela. Comme le garçon qui veut choisir son épouse. Il choisira, non pas parce qu’il l’aime, mais parce que c’est un cas très difficile [Rires]. Cela arrive, cela arrive, plus que vous ne le pensez parce que c’est une chose très difficile. On pourra se faire les dents, voyez, un jeune chien. Alors ce n’est pas celle qu’on aime le plus, [c’est celle] qu’on *voudrait* aimer le plus. Et c’est le plus difficile, alors au moins ça vaut la peine – [tandis que quand] c’est du beurre, ce n’est pas la peine, c’est très facile – cela me plaît plus que le concupiscible. ».

C’est très, très curieux. Soyez un tout petit peu attentifs à vos choix au plan philosophique. Le choix le plus banal : confiture et beurre. Le choix le plus banal. Le choix des amis, c’est moins banal. Parce que là aussi, il peut y avoir confiture et beurre, cela peut arriver.

C’est très, très mystérieux, le choix. C’est très, très mystérieux. C’est un moment très, très important dans notre vie morale puisque tout se noue autour du choix, autour de l’élection. On n’est

pas infaillible dans ses choix. Et on doit le savoir, et on doit comprendre qu'il y a des pièges extrêmement difficiles à dépasser.

*Troisième corruption, la difficulté à passer au commandement (l'*imperium*)*

Et puis, troisième moment, le passage du choix à l'*imperium*. Là encore, l'imaginaire joue d'une façon prodigieuse. « J'ai choisi cela hier, mais aujourd'hui tout est changé. » Ne pas être fidèle à ses décisions parce que, justement, les réalités changent du matin au soir. Alors on va en changer.

Ou tout simplement parce qu'on a tellement peur de passer par l'*imperium* dans la réalité. Tant qu'on est seul à choisir, ou avec des amis ça va, on demeure dans l'intentionnalité. Tandis que passer de l'intentionnalité au réel existant, c'est terrible parce qu'on doit, là, dévoiler ses choix, on doit les montrer, on n'a pas envie du tout. Cela existe ces choses-là. Même chez les fiancés : « Je te choisis ». Et il n'a pas le courage de la montrer aux autres et la pauvre fiancée reste toujours sur le côté. Quand on est seul avec elle, c'est merveilleux, c'est étonnant. Mais dès qu'il y a un troisième larron, cela ne va plus du tout. On n'ose pas passer, vous voyez, devant l'extérieur, devant la galerie alors on garde tout dans l'intérieur, on ne passe jamais à l'*imperium*. Les intellectuels, c'est constamment comme cela. Mais cela existe aussi chez les non-intellectuels, cela existe chez tout homme un peu sensible aux réflexions des autres parce qu'il sait très bien qu'en passant à l'*imperium*, il tombe sur le jugement des autres et, tombant sur le jugement des autres, il a peur. Alors il y a un repliement. Le phénomène de la peur, c'est imaginatif. Très souvent.

La peur du gros chien parce qu'il y a une petite affiche en disant : « Attention au gros chien », et le gros chien n'existe pas. Mais il y a l'affiche, alors on a peur. C'est très significatif cela. La peur du noir. On n'exécute pas parce que, dès qu'on exécute, on tombe dans quelque chose qui nous échappe. Une des choses les plus importantes de notre vie, des décisions importantes, on a mis longtemps à décider, mais il faut du temps avant de se jeter.

Voyez, le parachutiste, l'*imperium*, demandez-leur – sauf si vous avez fait vous-même votre expérience – ce passage de tous les exercices qu'on a faits à : « Fouiit, on va vous jeter dehors, [hors de l'avion] » : l'exécution. Il y a quelque chose qui fait que l'imaginaire à ce moment-là est particulièrement fébrile. Vous imaginez des tas de choses idiotes, c'est une frousse intense. L'imaginaire monte à ces moments-là, c'est très vrai, on sent bien que l'exécution… On a décidé de vaincre certaines peurs et, au dernier moment, une frousse intense nous retournera. La peur des examens. Il y en a qui redoutent tout, comme cela, indéfiniment. Il faut se laisser couper le cou.

Ainsi de suite, vous voyez, songez à toutes ces peurs. L'*imperium*, le passage à l'*imperium*. Vous tombez sous le regard des autres, sous le regard de l'examinateur, sous le regard des autres, la galerie. Sous le regard des autres qui viendront juger, dire : « Vous êtes un incapable ».

Je crois que ce sont les trois grands obstacles où l'imaginaire est très très fort, vous voyez, dans l'immanence et l'exécution.

– LA PRUDENCE –

Prudence et imaginaire – Prudence et *imperium*

Comment vaincre cet imaginaire ? Ce sera d'acquérir progressivement ce qu'on appelle traditionnellement la prudence. Voyez, c'est là que c'est très intéressant de voir la *nécessité* de la vertu de prudence. Et la *nécessité* de la vertu de prudence, c'est justement de pouvoir *vaincre* l'imaginaire. La vertu de prudence, c'est l'intelligence pratique qui doit aller jusqu'au bout des exigences de l'intelligence pratique.

L'*imperium* est un acte d'intelligence, si l'*imperium* est un acte d'intelligence, c'est là où nous découvrons de la manière la plus nette la nécessité de la prudence[83]. La prudence, c'est ce qui, de l'intérieur, pousse en nous, pour nous rendre victorieux de toutes les poussées imaginaires de crainte si on passe à l'exécution ; ou au contraire, les poussées imaginaires de vanité et de se précipiter tout de suite dès que l'occasion se présente. L'occasion fait le larron, cela c'est très net. Alors on se précipite de manière trop rapide. Ou au contraire, on se retire.

Alors, l'intelligence pratique doit être éveillée pour savoir quelle difficulté spéciale [existe] pour passer du choix à la réalité, la réalité que seule l'intelligence atteint, la réalité extérieure à moi, le dépassement de l'intentionnalité du vécu. Et l'intelligence pratique peut seule l'atteindre.

L'intelligence pratique, qu'est-ce qu'elle atteint comme réalité ? L'intelligence pratique atteint en premier lieu le bien. C'est l'intelligence pratique qui atteint le bien en tant qu'il me finalise. L'intelligence pratique atteint le bien en tant qu'il me finalise à l'intérieur de l'amour, c'est donc un intellect affectif. Et puis l'intellect pratique atteint cette fin, ce bien, en tant qu'il me finalise, c'est l'intellect efficace, pratique efficace. Et l'intellect pratique, à partir du bien et à partir de la fin, choisit les moyens adéquats. Et l'intellect pratique demande conseil. C'est l'intellect pratique qui demande conseil aux gens compétents, aux gens à la fois qui me connaissent et qui m'aiment, et aux gens compétents dans cette matière : « Lui pourra m'aider parce qu'il sait, lui pourra m'aider parce qu'il me comprend ». Donc c'est l'intellect pratique qui permet de choisir ceux à qui on demandera conseil et à qui on doit demander conseil puisqu'ils sont compétents dans la matière.

La prudence s'acquiert par l'exercice, on devient prudent

L'intellect pratique va donc se fortifier de lui-même par l'exercice d'actes qu'il fait. Et cet exercice d'actes que fait l'intelligence pratique, c'est ce qu'on va appeler la vertu de prudence qui vient perfectionner, de l'intérieur, l'intellect pratique. On *devient* prudent. On ne naît pas prudent, on *devient* prudent, on [le] devient *lentement*. Pour **Aristote**, ce n'était pas avant 45 ans, je crois qu'au point de vue chrétien, cela peut être un peu plus vite, mais on voit très bien ce qu'il veut dire, c'est qu'on *devient* prudent. Ce n'est pas commode du tout de mettre notre intellect pratique au service de l'amour, au service du bien, au service de notre intention de vie.

C'est un acte d'intelligence, mais à l'intérieur de l'amour, à l'intérieur de l'intention de fin. C'est très, très étonnant, cela. Cette intelligence pratique mobilise toutes mes forces pour être capable de résister à toutes ces tentations qui risquent de m'inhiber, de me mettre dans un état léthargique, dans un état d'incapacité d'agir. C'est l'intellect pratique prudentiel qui fait le discernement entre l'imaginaire et le réel, au-dedans de moi-même. C'est cela qui est si grand dans

---

[83] On aurait pu s'attendre à ce que l'auteur traite des différentes failles de l'actes humain selon un ordre génétique, celui que l'analyse dégage *a posteriori*, ce qu'il a d'ailleurs fait en l'esquissant rapidement au début de ce cours n° 7. Mais l'auteur préfère ensuite partir de ce qui est le plus concret pour nous, les corruptions de l'*imperium*, puis, à partir de lui, « redescendre » au choix, puis à partir du choix « redescendre » à l'intention de vie et au premier amour. Le choix de cet ordre sera explicitement précisé au cours n° 10.

la vertu de prudence, c'est pour cela que les anciens appelaient la prudence "la sagesse pratique", parce qu'elle fait le discernement entre l'imaginaire…

l'imaginaire qu'on m'a conseillé,
l'imaginaire qui me flatte,
l'imaginaire que je porte en moi,
l'imaginaire complice toujours d'une affectivité passionnelle qui risque de me plonger et de me laisser plonger dans le sensible.

L'acquisition de cette vertu de prudence est pour permettre à l'intelligence pratique de discerner objectivement, [à l'égard] d'un objectif très particulier, d'un objectif à l'intérieur de la subjectivité. Donc, ce n'est pas un objectif en soi, c'est une sagesse prudentielle qui me fait comprendre le choix de certains moyens en vue de la fin à acquérir, en vue de la fin à poursuivre. Songez à tel ou tel choix que vous avez fait pour comprendre le rôle de l'intelligence pratique qui, à ce moment-là, a lutté pour empêcher l'imaginaire de vous fourvoyer à droite ou à gauche. Il y a toujours un dépassement par rapport à l'imaginaire, [pour] canaliser l'imaginaire dans le sens même de ma finalité.

C'est ce qui me semble le plus important dans l'acquisition de la prudence. Vous voyez, c'est un phare contre le nuage. Il faut qu'il soit puissant pour arriver à déterminer à travers ce nuage imaginatif, affectif, de déterminer la borne blanche. Autrement, si je ne vois pas… Il faut que la borne blanche existe pour déterminer cela, c'est-à-dire faire le discernement

de ce qui est le vécu imaginatif
ou le vécu réel de la réalité.

La prudence porte toujours sur un moyen réel quelque chose que je *peux* réaliser, quelque chose que je *peux* saisir, quelque chose qui sera pour moi le moyen d'aller plus vite.

Prudence, conseil, discernement, choix

Le choix d'un ami, la prudence joue. Alors si vous avez une prudence, voyez, qui n'est pas une vraie vertu de prudence, la prudence du normand, « peut-être bien que oui, peut-être bien que non », la prudence de l'âne de **Buridan**, qui regarde la botte de foin à droite, la botte de foin à gauche [et qui] dit : « elles sont à peu près les mêmes »[84]. Voyez, c'est comme quand on [vous] passe le dessert, qu'on regarde le meilleur morceau, puis on voit [qu']ils sont semblables, c'est désastreux l'égalité [Rires]. Alors, on regarde attentivement, il y a un moment d'arrêt, cela ne glisse plus aussi vite. Tandis que celui qui est très vertueux : premier morceau, pffuit, pffuit, ça passe avec une rapidité ! [Sinon,] on se dit : « Tiens, qu'est-ce qu'il y a de meilleur ? », et le pire c'est quand il n'y a rien de meilleur et [que] les deux sont égaux. Il y a un petit moment d'hésitation à ce moment-là parce que ce n'est plus la vertu de prudence qui dirige, c'est une fausse prudence. Ou bien on cherche toujours le plus difficile, donc [le dessert] le moins bon, et pour une fois ils sont égaux !

C'est très très curieux la vertu de prudence dans le choix. Dans le choix, il faudrait être vendeur dans un magasin pour faire des expériences de choix, surtout quand il s'agit de la mode, quand il s'agit de jouets au temps de Noël, pour comprendre un peu ce que c'est qu'un choix. Et la vertu de prudence qui est là, il y a très peu de gens prudents. Je crois. La vertu de prudence quand vous êtes en automobile, quand vous conduisez. La vertu de prudence, savoir si vous pouvez passer ou ne pas dépasser, si vous pouvez enfreindre à un moment donné, je ne dis pas un feu rouge, mais

[84] Le paradoxe de l'âne de Buridan n'apparaît dans aucune des œuvres connues de Jean Buridan. Spinoza semble être le premier à en faire usage (voir *Éthique*, PUF, 1990, trad. R. Misrahi, Partie II, Proposition 49, p. 150).

enfreindre quelque chose. On laisse la vertu de prudence. La vertu de prudence, elle est très enracinée dans notre intellect pratique, or notre intellect pratique naît à partir d'un amour, le premier amour et à partir d'un choix de finalité. Et quand la vertu de prudence n'est pas enracinée dans l'amour, vous dites… Vous planez, vous avez choisi cela : « Ah, pourquoi ? » – « J'ai regardé ce qui me semblait le mieux. » – « Mais quoi, quoi ? ». Alors, ce n'est plus la vertu de prudence, c'est l'intellect pratique qui plane. Et il plane parce qu'il n'est plus dans le réalisme du bien. C'est le réalisme du bien qui m'empêche de planer et de choisir vraiment ce que je dois.

Donc ce discernement se fait dans la lumière du bien réel qui m'attire, que j'aime et de mon intention de vie. Il y a les deux, toujours. Le premier acte de la prudence, c'est de discerner et de demander conseil. Cela, c'est le premier acte. Et là, c'est nécessaire pour ne pas perdre de temps, pour supprimer tous les retards, pour supprimer tous les repliements sur soi qui empêchent de choisir. C'est très important.

La prudence a trois rôles dans l'acte humain, sur le plan de l'*imperium*, du discernement, de l'intention de vie

La vertu de prudence sera nécessaire, non seulement pour choisir et faire ce discernement, mais la vertu de prudence va encore permettre à l'intelligence pratique de faire le passage. Donc elle est là pour l'*imperium*, pour faire le passage de ce qui est choisi à la réalité. Et elle est là pour faire le discernement dans le choix.

Il y a les deux actes de la vertu de prudence, là, parce que ce sont les deux actes d'intelligence. [La prudence va] permettre de regarder le réel en face sans trembler, puisque c'est cela que je dois avoir. L'amour est tel, l'amour de la fin est tellement présent que j'accepte de me jeter à l'eau à cause de l'amour de la fin.

*L'*imperium*, acte propre de la prudence*

Donc la vertu de prudence va fortifier l'intellect pratique pour me permettre le passage de l'intentionnel au réel. C'est l'*imperium*. L'acte propre de la prudence, c'est l'*imperium*[85], un *imperium* qui est net.

Ordre entre ces deux actes d'intelligence, imperium *et discernement*

Mais cet *imperium*, pour être parfaitement net, [???] il y a aussi le discernement des moyens en fonction du bien et de la fin. Ce discernement des moyens est le second acte de la prudence. Quand je dis "second", il est de fait génétiquement antérieur puisque je ne peux pas poser un acte d'*imperium* si je ne l'ai pas choisi. Et si j'ai mal choisi, mon *imperium* ne pourra pas se faire. C'est très très important de comprendre cela… Le lien, quand je remonte, par le point de vue de la place de l'intellect pratique dans mon acte humain. Nous avions vu que l'*imperium* est un acte d'intelligence, c'est donc l'acte propre de l'intelligence pratique perfectionné par la vertu de prudence. Un homme prudent sait passer à l'*imperium* et c'est là où vous saisissez si la vertu de prudence est acquise ou pas acquise. Tandis que celui qui n'est pas prudent, qui n'a pas de vertu de prudence, hésitera indéfiniment, il aura peur. La vertu de prudence supprime ces peurs. Et la vertu

[85] Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II-II, q. 47, a. 8.

de prudence va permettre que ce passage du choix à l'exécution se fasse parfaitement grâce à un discernement exact des moyens. Alors là c'est beaucoup plus l'intelligence. Et c'est très curieux, il y a les deux, il y a l'élément de force… Un homme prudent est un homme fort, on le verra. Il y a une certaine force de l'intelligence, l'intelligence n'est pas du tout une intelligence – surtout une intelligence pratique – l'intelligence n'est pas du tout quelque chose qui enlève les vertèbres. Ce sont de faux intellectuels qui sont comme cela. La véritable intelligence implique une très grande force de décision, une très grande force de passage de la décision au réel.

Au fond, les faux intellectuels, ce sont tous ceux qui ne rejoignent plus le réel, alors ils sont dans le rêve. L'intelligence est faite pour *ce qui est*, et elle est faite pour ce qui est et *ce qui est mon bien que je recherche*. Et donc la vertu de prudence va mettre le lien entre ce choix et le passage à l'acte.

Prudence et intention de vie

Et la vertu de prudence va aider en dernier lieu à poser une intention de vie. La vertu de prudence présuppose le premier amour, le premier amour est plus fondamental que la vertu de prudence, il est plus radical. Mais la vertu de prudence va jouer dans la détermination des intentions.

Les trois rôles de la prudence

Je crois que ce sont les trois rôles de la vertu de prudence face aux trois invasions de l'imaginaire, face à ces trois moments où l'imaginaire risque d'emporter tout.

1. La prudence, fortifiant l'intellect pratique, va permettre à l'intellect pratique de poser au bon moment, quand il le faut, l'*imperium*. Au bon moment.
2. Et de poser cet *imperium* pour réaliser le choix, pour m'unir à mon bien, pour m'unir à ma fin.
3. Et enfin, la vertu de prudence sera là pour être gardienne de cette première intention.

Je crois qu'il faut bien voir les trois rôles différents.

1. Elle détermine dans l'*imperium*.
2. Elle pose une préférence.
3. Et puis, elle est là pour écarter les obstacles et empêcher l'imaginaire d'intervenir dans cet acte d'intention.

Cours n° 8 du 17 décembre 1986[86]

RETOUR SUR L'ETUDE EN GENERAL DES VERTUS – ASPECTS HISTORIQUES

Nous avons commencé cette seconde partie dans l'étude de la philosophie morale, de l'éthique, l'étude des vertus.

Il est important de se rappeler toujours que de fait, une éthique qui regarde avant tout le point de vue de l'exemple… L'éthique **stoïcienne**, c'est l'éthique de l'exemple, c'est-à-dire du primat de

[86] L'annonce au début du cours dit : 7 décembre 1987.

la causalité exemplaire, et cela revient tout le temps. L'éthique **stoïcienne**, c'est quelque chose de très important en nous, ordinairement. Les hommes qui ont le sens de la responsabilité, qui ont le sens moral – on dirait : "des gens de droite" – sont toujours un peu **stoïciens**. Grattez un peu, [il y a] les **Stoïciens** derrière, presque toujours, le sens du devoir. Il y a une noblesse, il faut bien le reconnaître, c'est quelque chose de grand.

Les renouveaux de l'éthique stoïcienne se font en période de crise

Alors, il faudrait regarder dans l'histoire de la philosophie éthique… Je ne crois pas qu'il y ait une topique historique complète de notre philosophie occidentale du côté éthique, ce serait à faire. Elle serait très intéressante, et vous verriez les moments où l'aspect de la causalité exemplaire apparaît [le] plus. Quelqu'un à Fribourg avait fait une thèse sur l'éthique **stoïcienne**, et faisait cette remarque, que je crois assez juste, que le **Stoïcisme** naît dans les moments de crise.

La philosophie de la grève, la philosophie des moments de crise

Dans les moments de crise, ordinairement… C'est intéressant pour nous parce qu'on est à un moment de crise, les grèves[87] en sont aussi, parce que les grèves c'est le signal d'alarme, il ne faut jamais oublier. Qu'est-ce qui couve derrière ? On ne sait jamais. De la grève peut naître des quantités de choses, cela c'est la philosophie politique. Il faut faire la philosophie de la grève, c'est évident, on la vit, donc réfléchissez philosophiquement, c'est votre devoir. Je ne vous demande pas d'aller au poteau de grève, mais vous êtes obligés de réfléchir sur ce que c'est que la philosophie de la grève. La philosophie de la grève naît toujours d'un moment de crise. Quand il n'y a pas de crise, il n'y a pas de grève. Et alors, de la grève peut naître un redémarrage dans des conciliations [ou,] de la grève, peut naître une révolution. Cela c'est sûr. C'est toujours un moment indéterminé, puisque c'est une suspension momentanée d'un état normal, d'un état légal. La grève est-elle légale, n'est-elle pas légale ? C'est très difficile, du reste, à poser parce que la grève pour des services communs… Les communications, c'est un service commun ; l'électricité, c'est un service commun. Peut-on faire la grève pour des services communs ? Point d'interrogation. Alors est-ce que c'est légal ou pas légal ? Même si la loi le dit, cela, c'est autre chose, je dis légal au plan philosophique. C'est important de se poser la question. Est-ce qu'on a le droit de suspendre le bien commun pendant un certain temps ? Parce que ce sont toujours les pauvres types qui en crèvent. Vous comprenez que les chemins de fer, ceux qui ont des voitures, il y a un peu plus de monde sur la route et puis c'est tout. Mais ceux qui n'ont pas de voiture, [ils sont] obligés de faire du stop. C'est l'état du mendiant, le stop ; et quand vous faites du stop, faites la philosophie du mendiant. C'est très important, parce que vous voyez les voitures qui s'arrêtent et les voitures qui ne s'arrêtent pas.

Je me suis mis comme ça – dans le temps je faisais beaucoup d'auto-stop – alors je me suis mis aumônier général de l'auto-stop. [Rires] C'est très important, parce que quand on fait l'auto-stop, on évangélise le milieu dans lequel on est et l'immense avantage, c'est qu'on est dans un petit milieu, un petit salon, très particulier, plus ou moins bien… [Grands rires] plus ou moins bien rembourré et puis vous êtes en dépendance de cela. Et pendant ce temps-là, vous avez les gens auxquels vous parlez – puisque l'action catholique doit regarder le milieu dans lequel on est – c'est une chose extraordinaire. Ce n'est pas très organisé, on peut se mettre tout de suite aumônier général

[87] Allusion à l'imminente grève des cheminots qui aura lieu du 18 décembre 1986 au 15 janvier 1987. Déjà le 4 décembre fut lancée une première grève sauvage de deux jours. Le 8 décembre, les cheminots de la Gare Saint-Lazare et de la banlieue entament la « grève des réservations ». Le 9 décembre, c'est Paris Gare de Lyon, Paris Montparnasse, Paris Nord… jusqu'à la mobilisation générale du 18.

de l’action catholique de l’auto-stop [Rires]. C’est comme le maquis, le maquis qui se mettait tout de suite général avec tous les grades possibles, c’est la même chose, voyez, c’est le maquis de l’action catholique. Alors, vous savez, comme ça, aumônier général de l’action catholique. N’oubliez pas cela quand vous faites du stop.

Il faut réfléchir sur ce que l’on fait, et le rendre humain en réfléchissant, comprendre les incidences politiques, et les incidences éthiques. Et la grève représente quelque chose de très important, surtout quand c’est une grève qui dure comme celle-ci et qui donc touche à des choses qui vont très loin. Quand vous êtes à l’étranger et qu’on parle de la grève en France, on voit très bien ce que cela signifie. C’est pour vous [le signe] qu’on est dans un état qui ne veut plus ce qui se passait [auparavant] et donc on veut autre chose. “ Autre chose ” peut-être la révolution, “ autre chose ” peut-être… et ainsi de suite.

Dans les états de crise, la philosophie éthique devient une philosophie immédiate et l’immédiateté se traduit, par le point de vue de la cause exemplaire, à la différence de la causalité finale. Parce que je crois que c’est cela qui est intéressant à réfléchir quand nous faisons notre éthique, c’est que de fait, il y aura toujours dans l’humanité, deux grandes formes d’éthique. Je ne crois pas qu’il y en ait plus.

La pseudoéthique épicurienne

Il y aura toujours des dégradations[88], vous voyez… Alors, vous pourriez dire une troisième forme d’éthique, la troisième forme c’est l’éthique du plaisir qui est la négation de l’éthique. L’**épicurisme** est une contradiction interne à l’intérieur de l’éthique, c’est le plaisir, là où il y a plus de plaisir, j’opte là où il n’y a plus de plaisir. Vous comprenez que ce n’est pas, au fond, au sens rigoureux, une éthique parce que choisissant le plaisir, ce n’est plus la responsabilité, ce n’est plus l’aspect moral qui commande. C’est quelque chose de tout à fait différent, c’est un épanouissement, momentané, le *carpe diem*. Le *carpe diem*, c’est quelque chose de très spécial. Voyez ce que cela veut dire *carpe diem*, hein, c’est-à-dire prendre la jouissance là où elle est et immédiatement, aujourd’hui. Parce que demain, peut-être que ce sera disparu. C’est la fleur qui est fleur aujourd’hui, et demain qui sera fanée. C’est cela le *carpe diem*. Alors je prends immédiatement ce qui m’est donné, « un tien vaut mieux que deux, tu l’auras ». Donc un tien vaut mieux, on le prend immédiatement, le *carpe diem*. L’éthique de la jouissance n’est plus une éthique pour moi. C’est comme l’amitié de la jouissance, [elle] n’est plus une amitié. Au sens fort, hein. C’est cela qu’il faudrait regarder aujourd’hui. C’est que l’amitié de la pure jouissance est une destruction de l’ami parce que c’est l’utilisation de l’ami pour ma propre jouissance. Et donc ce n’est plus le respect profond de l’ami. C’est cela, vous voyez, que nous devrions regarder avec beaucoup d’attention aujourd’hui.

Au fond, il n’existe que deux grandes éthiques

Et puis il y a l’éthique de la cause exemplaire et puis l’éthique de la cause finale. Les deux grandes éthiques c’est toujours celle de la cause exemplaire et celle de la cause finale.

[88] A prendre dans le sens de “gradation”.

L’éthique de la cause finale

L’éthique de la cause finale, c’est celle que nous avons opté. Une perspective lointaine. C’est le regard du lion. Alors, c’est vrai, c’est toujours un peu le regard du lion. C’est pour cela que quand on est trop secoué, l’éthique du bonheur sombre en disant : « C’est trop loin. », vous optez pour quelque chose d’irréalisable.

L’éthique du bonheur, c’est l’éthique d’**Aristote**, c’est l’éthique de **saint Thomas**, c’est l’éthique au très grand sens du mot, c’est une philosophie éthique, c’est la philosophie du bonheur, c’est-à-dire *celle* qui essaie d’épanouir dans l’homme ce qu’il y a de plus profond dans l’homme, ce qu’il y a de meilleur dans l’homme et donc qui creuse le plus loin possible. C’est une éthique qui implique une métaphysique. C’est pour cela qu’elle a cette prospective lointaine, c’est celle que nous essayons de faire. Il ne faut pas cacher nos désirs, c’est que nous essayons d’aller le plus loin possible dans le point de vue de l’éthique.

L’éthique de la cause exemplaire

Tandis que l’éthique **stoïcienne**, c’est l’éthique des états de crise, donc c’est une prospective immédiate. On veut tout de suite trouver une solution et trouver tout de suite une solution, c’est de regarder des modèles, c’est l’exemplarité. [C’est] le modèle qui joue un rôle alors capital. Et c’est vrai, dans les états de crise, un homme influent qui peut servir de modèle emporte tout le monde. C’est toujours un peu comme cela. L’éthique **stoïcienne**, c’est l’éthique du modèle et donc l’éthique de la vertu. Alors évidemment, elle ne s’appelle pas vertu, elle s’appellera tout simplement le modèle, le héros, peu importe. Mais ce sera l’éthique de la vertu. C’est l’éthique de la causalité exemplaire. On devient cause exemplaire, au point de vue moral, dans la mesure même où on vit pleinement sa vie humaine avec une certaine facilité, une certaine élégance. C’est l’homme parfaitement vertueux qui acquiert cette élégance et cette facilité. L’homme qui n’est pas vertueux, qui n’est que novice dans l’état de vertu, c’est laborieux, c’est pénible, il n’est pas du tout causalité exemplaire. Il ne dit jamais : « Regardez-moi et vous verrez ce qu’il faut faire ». Non, il est dans la crevasse, il est dans le chantier, il a beaucoup de peine et il sait qu’il n’est pas modèle. Il faut un toupet énorme pour être comme **Jean-Jacques**[89] : « Regardez-moi, vous comprendrez ce que c’est que l’homme »[90]. C’est juste l’inverse du novice qui… « Proclamez cela, regardez-moi, vous comprendrez ce que c’est. ».

Stoïcisme et pharisaïsme

Cela c’est le **stoïcien**, voyez, ce n’est pas le pharisien, il ne faut pas identifier **stoïcien** et pharisien, mais il y a des liens. Facilement, le **stoïcien** devient pharisien. Il est content de lui-même. Est-ce que la causalité exemplaire n’implique pas d’être content de soi pour avoir ce toupet énorme de dire : « Regardez-moi, je vous montre ce qu’il faut faire ». Il faut un toupet énorme pour dire cela. Donc il faut une certaine autosatisfaction, c’est intéressant de voir le pharisaïsme et le **Stoïcisme**, mais je n’identifie pas les deux. Mais je dis qu’il y a facilement le passage de l’un à l’autre.

---

[89] Jean-Jacques Rousseau.

[90] Cf. le début des *Confessions* : « Voici le seul portrait d’homme, peint exactement d’après nature et dans toute sa vérité, qui existe et qui probablement existera jamais. (…) Je forme une entreprise qui n’eut jamais d’exemple et dont l’exécution n’aura point d’imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme ce sera moi. » Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, GF Flammarion, 2002.

Maritain et l’éthique (stoïcienne) des valeurs

Donc ce qu’il faut, c’est bien comprendre qu’il y a une éthique des valeurs. Quand **Maritain** reprend l’éthique des valeurs dans son éthique… Voyez, c’est intéressant de voir **Maritain**, parce que **Maritain**, ordinairement, il a beaucoup de sensibilité moderne et il a une volonté d’être **thomiste**, mais il a une sensibilité moderne. Cela, c’est très net. C’est l’intérêt de **Maritain**. Et cela, on doit le regarder sous ce point de vue là. Il a une sensibilité moderne et il a une volonté d’être **thomiste**. Alors il s’arrête à mi-chemin, ordinairement, dans son éthique – parce qu’il a essayé de faire une éthique pour le monde d’aujourd’hui – il intègre les valeurs. Est-ce que l’intégration des valeurs n’est-ce pas le point de vue de la causalité exemplaire qui reprend une place primordiale ? En éthique, la valeur c’est la vertu. C’est notre avoir. C’est un avoir. Quand on est vertu, on est riche, moralement riche, la caisse est peut-être vide, mais on est moralement riche. On a une richesse, on a acquis quelque chose et c’est quand même grand d’acquérir des vertus. Et alors on est heureux de ses vertus, et il y a cette autosatisfaction, facilement.[91]

Les deux ou trois grands types d'éthique

Donc, essayons de bien saisir ces deux aspects, tout le temps. Ayez tout le temps dans votre tête, si vous voulez, ces trois types d’éthique.

1. L’éthique du plaisir.
2. L’éthique de la cause exemplaire.
3. L’éthique de la finalité.

Je crois que cela peut nous aider beaucoup à comprendre un peu les diverses modalités de l’éthique. Je ne dis pas que ce sont les seules, hein. Ce ne sont pas les seules, mais ce sont les dominantes, ce sont les dominantes, très nettement.

L’éthique de Platon et l’éthique de Bergson sont aussi des éthiques de la cause exemplaire

Parce que, vous voyez, vous pourriez dire, l’éthique de **Platon**, où se situe-t-elle ? Je crois que l’éthique de **Platon**, c’est l’éthique de la causalité exemplaire. L’éthique d’un **Bergson**, c’est l’éthique de la causalité exemplaire. Voyez, je prends quelques grands. C’est toujours grand, l’éthique de la causalité exemplaire, c’est noble. Il y a de la taille, ce n’est pas petit. Tandis que l’éthique du plaisir, elle n’a pas du tout la même noblesse. Voyez, le *carpe diem*, ce n’est pas du tout noble. Il y a quelque chose de trop immédiat, on se jette sur l’appât immédiat tandis qu’au contraire dans l’éthique de la causalité exemplaire, il y a toujours un peu de recul, il y a toujours un petit peu quelque chose de grand.

Dans l’éthique du bonheur, la vertu n’est pas première, elle est quelque chose d’acquis

Alors, comprenons bien que dans une éthique du bonheur, de la causalité finale, la vertu n’est pas la recherche première. L’avoir n’est jamais premier en métaphysique. Eh bien, l’analogue de l’avoir, pour l’éthique, c’est la vertu. C’est notre avoir, puisque c’est quelque chose qu’on a acquis.

---

[91] Par exemple : « Nous appliquerons à la pauvreté les vertus les plus énergiques, celles qui savent combattre, et à la richesse les vertus les plus diligentes, celles qui vont d’un pas léger et supportent bien leur fardeau. », Sénèque, *De la vie heureuse*, in *Les stoïciens*, Pléiade, Paris, 1962, p. 749.

Ce sont nos *habitus*, *habitus* : *habere*[92], avoir, posséder. Il y a quelque chose de plus fondamental, c'est l'activité morale parce que nos vertus sont une chose acquise. On ne naît pas vertueux, je n'ai jamais vu quelqu'un qui était né vertueux. Et donc, si on est chrétien, on le sait doublement, puisqu'on naît avec ce terrible patrimoine d'avoir comme grand-père Adam qui a péché. Et donc, on naît avec cette espèce de poids terribles des conséquences du péché originel. Cela, le théologien le dit tout de suite, le vrai théologien le dit tout de suite. Le philosophe théologien, qui est plus philosophe que théologien, voile ce mauvais atavisme et essaie de récupérer quelque chose de différent, en essayant d'oublier, non pas le vieil oncle ivrogne, mais d'oublier le grand-père qui a péché. On essaie de redécouvrir quelque chose d'autre. Dans une éthique de la finalité, la vertu apparaît toujours comme quelque chose de second, parce que c'est quelque chose d'acquis. On acquiert les vertus, donc c'est bien notre avoir, c'est bien de l'ordre de l'avoir.

Qu'est-ce qui est source des vertus ?

Qu'est-ce qui est source de la vertu ? C'est l'activité morale, une activité bonne, qui est source des vertus[93]. Puisqu'on les acquiert, il y a donc une source[94]. Et c'est quelque chose qu'on acquiert par nous-mêmes. – Avec évidemment l'aide de Dieu qu'on regardera dans une éthique religieuse, mais qu'on ne regarde pas immédiatement, Dieu n'apparaît pas immédiatement dans l'éthique, hein, c'est l'homme qui apparaît en premier lieu ; l'éthique est premièrement une anthropologie. – C'est l'activité humaine qu'on regarde et donc, [quand on regarde l'activité humaine, on voit que

---

[92] Verbe avoir en latin dont est issu le terme *habitus*.

[93] On se permet cette note plus longue comme un essai de précision sur les rapports de la vertu avec ce qui fait la bonté de l'action chez Aristote. Chez lui, en effet, ce n'est pas d'abord la vertu qui rend l'acte bon. L'ordre est bien plutôt celui-ci : c'est en posant un acte orienté vers un certain bien qu'on découvre de façon concrète la nécessité des vertus :

> « Les vertus, nous les tirons d'actes préalables (πρότερον), comme c'est le cas des techniques au demeurant. En effet, ce qu'on doit apprendre à faire, c'est en le faisant que nous l'apprenons. Ainsi, c'est en bâtissant qu'on devient bâtisseur et en jouant de la cithare qu'on devient citharistе. De la même façon, c'est donc aussi en exécutant des actes justes que nous devenons justes, des actes tempérants qu'on devient tempérant et des actes courageux qu'on devient courageux. » 1103a 31-1103b 2.

On voit donc bien que l'action est posée *avant* l'acquisition de la vertu. Et c'est l'action qui détermine la bonté de l'habitus :

> « Il est nécessaire de considérer la particularité des actions en s'interrogeant sur la manière dont il faut accomplir celles-ci, puisque ce sont elles qui déterminent au sens principal (κύριαι) jusqu'aux qualités acquises par les *habitus* (τὰς ἕξεις). » 1103b 29-30. « κύριαι » : nous avons modifié légèrement la traduction de R. Bodéus. « τὰς ἕξεις » : nous corrigeons par « habitus ».

Cela dit, une objection vient naturellement à l'esprit : si bien agir nécessite la vertu, mais que la vertu s'acquiert par l'action, on pourrait bien tourner indéfiniment sans parvenir ni à l'une ni à l'autre puisque l'une naît de l'autre. Bien qu'il ait déjà répondu dans les deux textes que nous venons de citer, Aristote pose néanmoins explicitement l'objection :

> « On peut se demander ce que nous voulons dire en affirmant qu'on doit exécuter ce qui est juste pour devenir juste, et ce qui est tempérant pour devenir tempérant. En effet, si l'on exécute ce qui est juste et tempérant, c'est qu'on est déjà juste et tempérant ! De même si l'on écrit et fait de la musique, c'est qu'on sait écrire et qu'on est musicien ! », 1105a 17-21.

Ce à quoi Aristote répond qu'on ne pose pas une action par hasard, celle-ci naît d'une intention, d'un choix, de la part de celui qui agit :

> « Il faut encore que l'agent exécute [les actions de justice ou de tempérance] dans un certain état : d'abord, il doit savoir ce qu'il exécute ; ensuite, le décider et, ce faisant, vouloir les actes qu'il accomplit pour eux-mêmes (ἔπειτ᾽ ἐὰν προαιρούμενος, καὶ προαιρούμενος δι᾽ αὐτά) ; enfin, troisièmement, agir dans une disposition ferme et inébranlable. » 1105a 29-34.

Il y a donc une décision, un choix, qui est à la source de telle ou telle action et qui fait de l'action un acte volontaire. La réponse à l'objection est dès lors simple : on commence à agir et on acquiert “sur le tas” la vertu qui permet à l'action de se réaliser, c'est pour cette raison qu'il faut du temps pour devenir moral. Il y a, de fait, un processus circulaire, l'acte moral tient d'abord sa source et sa bonté de son objet (le “ce en vue de quoi on agit” ; pour Aristote, l'amitié et la contemplation) ; puis, en posant l'action, la nécessité des vertus s'impose et s'acquiert dans et par l'exercice. A terme et face aux passions, elles permettent à leur tour la bonté de l'acte comme une condition *sine qua non* ; c'est seulement en ce sens que la vertu permet de devenir bon (γίνεσθαι ἀγαθός) :

> « On a donc bien raison de dire que c'est à force d'exécuter ce qui est juste qu'on devient juste et à force d'exécuter ce qui est tempérant qu'on devient tempérant. Et sans agir de la sorte, nul n'a la moindre chance de devenir bon (ἐκ δὲ τοῦ μὴ πράττειν ταῦτα οὐδεὶς ἂν οὐδὲ μελλήσειε γίνεσθαι ἀγαθός). » 1105b 9-11.

Sur le fait que la vertu *assiste* nos activités les meilleures, cela est bien illustré par la précision qu'Aristote apporte à son affirmation sur l'amitié : « L'amitié est en effet une certaine vertu, ou du moins ne va pas sans vertu (ἔστι γὰρ ἀρετή τις ἢ μετ᾽ ἀρετῆς). », 1153a 3. Trad. Tricot, avec l'ajout de Bodéüs « du moins ».

[94] L'année précédente, l'auteur avait déjà souligné ce point : « La prudence a différents actes, nous le verrons en regardant les vertus. Actuellement, je regarde les actes antérieurs aux vertus, puisque les vertus morales sont des vertus *acquises*. », Marie-Dominique Philippe, *Cours d'éthique 1985-1986*, 17ème cours, 5 mars 1986.

l’]on acquiert les vertus dans la lutte et on le sait très bien. Et ce qui est source de la vertu, c’est l’activité morale[95].

Fondement de l’éthique du bonheur (reprise)

C’est pour cela que toute éthique du bonheur regarde en premier lieu l’activité morale et l’activité morale se fonde sur un amour spirituel. C’est pour cela que le fondement de toute éthique, c’est un amour spirituel, l’amour que j’ai à l’égard d’une personne. Pas d’éthique, pas d’activité morale, sans cet amour, cet amour qui me relie à un bien spirituel. Or le bien spirituel, c’est la personne humaine, c’est mon bien. Et l’éthique ne peut naître qu’à partir de là.

C’est ce que nous avions essayé l’année dernière de bien comprendre. Il faut tout le temps le reprendre, cela, bien situer quel est le fondement de l’éthique et posez-vous toujours la question, c’est une grande question qu’on se pose aujourd’hui et on a raison de se la poser.

Quel est le fondement de l’éthique ?

- Est-ce que le fondement de l’éthique, c’est l’impératif catégorique de **Kant** ?
- Est-ce que le fondement de l’éthique, c’est le devoir ?
- Est-ce que le fondement de l’éthique, c’est l’amour ?
- Est-ce que le fondement de l’éthique, c’est la liberté ? Si je suis dans l’attitude de Sartre, je dirais que c’est la liberté et la liberté n’apparaît qu’avec la néantisation et donc, le fondement de l’éthique, c’est la néantisation.
- Est-ce que le fondement de l’éthique, c’est la nature humaine ? Comme diront les traditionalistes, les traditionalistes diront cela, c’est toujours la nature humaine. Est-ce que vous avez une éthique du droit naturel ?

Vous voyez, c’est important. Et arrivez vous-même à le comprendre, hein, pas à le répéter, mais à le comprendre !

Quel est le fondement philosophique de la vie morale, c’est-à-dire de mes responsabilités, puisque je ne suis un être moral que dans la mesure où les responsabilités sont présentes ? Quand je pose un acte, je sais que j’en suis responsable à ma propre conscience et j’essaie de comprendre d’où vient cette responsabilité.

Différence fondement de l’éthique (le bien) et structure de l’éthique (la fin)

Alors je vous mets sur la voie en disant que ces responsabilités proviennent d’un amour. Toute responsabilité est liée à l’amour spirituel. Pas de responsabilité sans amour. S’il n’y a plus d’amour, il n’y a plus de responsabilité. L’amour spirituel… et donc c’est le fondement.

[95] Affirmation de l’auteur qu’on trouvera très nettement soulignée et exposée l’année suivante : « Le philosophe doit regarder les choses dans ce qu’elles ont de plus radical et de plus fondamental. Or, la vertu est quelque chose d’acquis. Donc, ce n’est pas quelque chose de radical et de premier. Si importante que soit la vertu, elle n’est pas quelque chose de radical et de premier. Il y a, *avant* la vertu, ce qui est *cause* de la vertu. La vertu n’est pas innée. Vos vertus morales sont des vertus *acquises*. Vous *devenez* un homme religieux. Et vous ne naissez pas avec la vertu de religion. Vous devenez un homme religieux. C’est-à-dire que, progressivement, on acquiert ce qu’on appelle la vertu de religion. Et on acquiert comment la vertu de religion ? En faisant des actes religieux. Quels sont ces actes religieux que vous faites ? L’adoration. Et vous acquérez comme cela, progressivement, la vertu de religion. C’est en posant des actes volontaires antérieurs à la vertu, parce qu’ils sont premiers, parce qu’ils sont fondamentaux, que vous pouvez mieux comprendre comment les vertus ne sont pas quelque chose de premier. C’est un fruit. », *Cours d’éthique 1987-1988,* cours n° 11, 12 janvier 1988.

Ce n'est pas ce qui structure l'éthique. Ce qui structure l'éthique, c'est l'apparition de la finalité. Donc, il reste un problème toujours fondamental : le passage du bien à la fin. Le bien attire et *certains* biens finalisent.

- Le bien fonde l'amour à l'égard du bien spirituel, c'est le fondement de toute philosophie morale.
- Et la structure de la philosophie morale, c'est la finalité.

Cela, on l'a dit, on l'a redit, et je le répéterai indéfiniment jusqu'au moment où pour vous ce sera une évidence, que vous l'aurez découvert vous-même. C'est très important cela. Et toujours à partir de l'expérience que j'ai de l'amour d'amitié parce que, il faut bien partir de l'expérience et [d']une expérience qui me fait toucher l'autre et au plan moral, l'autre c'est l'ami. C'est très curieux. Tant que l'homme n'est pas un ami, je n'ai pas cette expérience. C'est pour cela que la philanthropie joue un tel rôle : aimer l'homme comme un frère, comme un autre moi-même. Alors je découvre qu'il y a quelque chose-là qui me lie, et cela me lie aux autres.

Ce par quoi on commence la philosophie éthique

Donc, la première partie de la philosophie éthique, de l'éthique du bonheur,

- c'est d'étudier l'activité morale, les différents moments de l'activité morale
- [c'est] comprendre que l'activité morale commence par un amour souterrain,
- que cet amour devient conscient dans l'intention,
- que cet amour devient de plus en plus conscient dans le choix des moyens en vue d'atteindre cette fin.

Voyez, c'est complexe l'activité morale, ce n'est pas simple du tout. Il y a des couches successives.

- La nappe profonde c'est un amour spirituel.
- Et puis l'émergence de cet amour spirituel c'est dans l'intention.
- Et l'émergence devient immédiate dans le choix des moyens.

Si vous analysez toute décision dans votre vie, vous comprendrez cela, toute décision dans votre vie. Vous avez choisi de faire de la philosophie, vous l'avez choisie par vous-même, vous l'avez choisie en tant que vous obéissez dans la vie religieuse, et puis petit à petit ce choix de la vie religieuse devient un choix personnel, sans supprimer l'obéissance, mais en venant faire que l'obéissance devient plus lucide. C'est vrai, c'est comme cela. Or, si vous obéissez dans la vie religieuse, c'est à cause d'une intention de vie plus profonde. Et ainsi de suite.

C'est très important d'être lucide dans le choix des moyens. Très important. C'est très important de comprendre que ce choix des moyens dépend d'une intention de vie. Et c'est capital de comprendre que cette intention de vie dépend d'un amour premier, et que cet amour premier, il est souterrain, c'est la nappe profonde. Et quand cette nappe profonde est asséchée – cela arrive, des sécheresses radicales – votre intention de vie n'a plus beaucoup d'élan et vos choix n'ont plus beaucoup de sens.

Pour redonner le sens à vos choix, pour redonner l'élan à votre intention de vie, c'est de revenir à ce qui est caché, ce premier amour. Et ce premier amour est toujours fervent comme premier amour. Il jaillit et il vous entraîne.

Mais là, ce n'est pas de la psychologie que je fais avec vous ici… Mais la psychologie sera [utile] pour détecter subitement : « Comment se fait-il ? Il n'a plus aucune espèce d'énergie, il n'a

plus aucun élan, il recommence le semestre avec une attitude tout à fait aboulique[96]. Va comme je te pousse. Il commence comme cela. Comment cela se fait-il ? Pourquoi commence-t-il le semestre comme cela en disant : “ Oh oui, il y a cours d’éthique ce matin, je suis bien obligé d’y aller. Et, quel sens [cela a] ? Cela ne signifie rien du tout. ” » Et ainsi de suite. On voit très bien cela, cela peut vous prendre tout d’un coup, il y a une mouche qui vous a piqué. C’était très très beau hier, puis aujourd’hui il fait gris. Il y a une grisaille. Alors psychologiquement, je m’arrête à la grisaille. Très bien, je l’étudie. J’essaie de comprendre parce que quand il y a la grisaille, ce n’est pas commode de découvrir le terrain d’atterrissage, on reste dans le brouillard, et analyser un brouillard, c’est très très très difficile. Alors, il faut trouver le terrain d’atterrissage pour pouvoir repartir. D’où ça vient cela ?

La philosophie éthique repose sur l’amour personnel de personne à personne et non sur un idéal général philanthropique

Tout choix repose sur une intention de vie ; toute intention de vie repose sur un premier amour ; et le premier amour est toujours fervent[97]. Quand il n’est plus fervent, c’est que vous avez perdu le sens de ce premier amour, alors il faut redécouvrir le sens du premier amour. On aime une personne et on n’aime *qu’une* personne[98]. Vous voyez tout de suite la différence. Ce n’est pas un idéal de vie. Cela, [c’est l’]éthique de l’exemplarité. C’est une personne qu’on aime, voilà le réalisme. Or, la plupart des personnes, surtout les gens très bien, la plupart des personnes, c’est un idéal de vie. « Tu as choisi un bel idéal. » On a envie de les gifler en disant : « Un bel idéal, vous pouvez le choisir aussi. Moi, je ne vis pas d’un bel idéal parce qu’un bel idéal, ça crève très très vite, dès que le ciel est gris. » On ne vit pas d’un bel idéal. Cela, c’est bon quand on a 16 ans. Je sais bien qu’il y a des gens qui restent toujours à 16 ans, cela c’est autre chose, alors il reste toujours avec un bel idéal. Le bel idéal, il faut le revernir tous les 15 jours. Alors, on le vernit. Il y a des boîtes à revernissage.

Tandis que si vous vivez d’un amour personnel, vous savez que c’est infini. L’idéal n’est pas infini, il est *intentionnel*. C’est pour cela que ça crève si vite ! Il est intentionnel. Tandis qu’au contraire, l’amour a quelque chose de substantiel : je touche un bien, un ami. Et c’est lui qui est source pour moi. « Le bien, c’est ce que tous désirent. »[99] Tandis que l’idéal séduit.

Vous voyez tout de suite la différence à la source, c’est tellement important de saisir cela, que l’amour de l’ami implique toujours un halo de causalité exemplaire. Oui, c’est sûr. C’est bien évident, c’est très rare, que la Lune soit d’une netteté extraordinaire. Il faut être déjà assez haut. Et quand vous êtes dans un terrain de marécage, [il y a] toujours un halo. On est longtemps dans un terrain d’un même marécage, avant d’être très haut. Alors à ce moment-là, c’est net, c’est une netteté extraordinaire, la finalité s’impose, avec une force extraordinaire. Et c’est la finalité seule qu’on cherche, c’est l’ami, c’est l’amour. Mais il faut accepter qu’au début, ce soit lié à une espèce de causalité exemplaire, qui nous séduit un peu, il faut accepter.

---

[96] De ἀϐουλία *(aboulia)*, irréflexion, imprudence.

[97] Thomas d’Aquin, *Somme théologique*, I-II, q. 28, a. 5, ad. 1.

[98] On n’aime pas les gens en général, on aime telle ou telle personne. C’est le thème très récurrent de la philanthropie chez le père Philippe. Par ailleurs, l’expression « on n’aime *qu’une* personne » ne doit pas être comprise comme « amour exclusif ».

[99] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, I, 1, 1094a 3 : « Toute technique et toute démarche méthodique – mais il en va de même de l’action et du choix – semble tendre vers quelque chose de bon. C’est pourquoi on a eu raison de dire : le bien, c’est ce vers quoi toutes choses tendent. (πᾶσα τέχνη καὶ πᾶσα μέθοδος, ὁμοίως δὲ πρᾶξίς τε καὶ προαίρεσις, ἀγαθοῦ τινὸς ἐφίεσθαι δοκεῖ : διὸ καλῶς ἀπεφήναντο τἀγαθόν, οὗ πάντ᾽ ἐφίεται) »

[Il faut] voir la différence entre la séduction et l'amour, bien saisir la différence entre séduction et amour.

Les ennemis de mon activité morale

L'éthique poursuit en pointant les ennemis internes de mon activité morale

Bon. La philosophie éthique commence donc par l'étude de l'activité morale.

- Je vois la naissance de l'activité morale,
- je vois comment l'activité morale se noue,
- et je vois comment l'activité morale implique ce réalisme de l'exécution.
- Je vois que cette activité morale se réalise dans la lutte.
- Et je vois quels sont les ennemis immédiats de mon activité morale, les ennemis internes de mon activité morale.

C'est l'imaginaire, lié à la passion. C'est tout ce milieu affectif, qui est très grand, et qui peut être terrible, qui me pousse toujours au *carpe diem*, qui me pousse toujours à la jouissance immédiate et à ce désir immédiat de cueillir la petite fleur sur le passage, l'école buissonnière : « Oh, laissez-moi d'abord embrasser mon ami. Je reviendrai après, ne vous inquiétez pas, je serai à l'heure ». On n'est jamais à l'heure. Parce qu'on s'est laissé prendre par le point de vue imaginaire et le point de vue passionnel. Nous le portons en nous, nous sommes des êtres pleins de passion. Heureusement ! Nous sommes des êtres pleins d'imagination. Heureusement !

La philosophie du vivant m'a montré toute la complexité dans laquelle je me trouvais et cette complexité, elle provient de mes onze passions. Ce n'est même pas, vous voyez, harmonieux : onze passions ! Ce n'est pas douze, c'est onze. Onze passions. Je porte en moi ces onze passions, je porte en moi tout l'imaginaire, je le sais. Et je vois toute la complexité du concupiscible et de l'irascible. Et quand je n'ai pas mon concupiscible immédiat, quand je n'ai pas la boîte de chocolat à la portée de la main, quand je n'ai pas le petit verre d'alcool à la portée de la main, quand je n'ai pas le bon cigare immédiat, alors je m'irrite. C'est la compensation. C'est très vrai. Quand le chien n'a pas l'os dans sa gueule, il est méchant, quand il a l'os dans sa gueule, vous pouvez le caresser. Tous les brigands connaissent cela, on jette les boules de viande au chien pour qu'il se taise et puis, derrière, il y a un petit poison, cela va très bien, n'est-ce pas ! C'est le concupiscible.

C'est très curieux. Cette espèce d'orchestration affective qui est en nous. Nous portons tous en nous cela et nous devons le connaître.

« Connais-toi toi-même. »,
connais tes passions,
connais ton concupiscible,
connais ton irascible,
connais ton imaginaire,
et connais comment tu passes de l'un à l'autre sans très bien le savoir.

Et tu crois que tu es lancé et puis voilà, tout d'un coup : marche arrière. L'irascible qui commence ! Et quand l'irascible n'a pas atteint son but, quand on a combattu sans rien de succès, on retombe dans le concupiscible et le concupiscible dernier, c'est la tristesse et l'angoisse et on passe de la tristesse à l'angoisse.

Alors on sait que les passions qui sont en nous… C'est pour cela que c'est tellement important de connaître les passions, c'est assainir le terrain. La connaissance des passions ! Connaître

l'imaginaire qui joue entre les passions, qui font de fausses alliances, connaître l'imaginaire qui est en nous. Comprendre qu'il y a en nous cette lutte interne. Le théologien dira : « Les concupiscences du péché originel ». Le philosophe ne peut pas le dire, mais le philosophe constate qu'il y a une lutte incessante.

Et non seulement cette lutte incessante [est] interne, mais externe aussi : je suis dans tel milieu, c'est vrai, je suis dans tel milieu, ce milieu ne m'aide pas toujours, ce milieu peut être un milieu difficile, pesant, lourd et qui exigera de moi une force pour arriver toujours à atteindre mon but, toujours à atteindre ma finalité.

Donc il faut voir que nous vivons dans la lutte.

La vie éthique se réalise dans la lutte

La philosophie éthique doit immédiatement constater – après avoir saisi ce qu'est l'activité morale – que cette activité morale se réalise dans la lutte. Une double lutte : une lutte interne et une lutte externe. Et à l'extérieur, j'ai des ennemis, j'ai des amis, mais j'ai des ennemis. J'ai des amis qui, au moment de la lutte très grande, me lâcheront. Cela arrive tout le temps comme ça. Mais il y a une lutte, une lutte incessante.

Alors c'est là où va apparaître la nécessité de la vertu, de l'acquisition de la vertu. Celui qui n'a pas acquis les vertus est toujours dans une attitude de défaite parce que, selon le bilan, il est évident que la quantité de défaites l'emporte sur la petite victoire du matin. « Je me suis réveillé ce matin de très bonne humeur en me disant : aujourd'hui ce sera une journée merveilleuse. Première journée des cours, c'est extraordinaire. Les intelligences sont reposées, c'est extraordinaire. On va faire quelque chose de merveilleux, on va repartir avec un… Puis je ne sais pas, au petit déjeuner, j'étais à côté d'un frère qui m'a regardé d'un drôle d'œil, [Grands rires] “ Tiens ? Qu'est-ce qu'il me veut ? ” Et cela a suffi pour que le bel élan du matin dégringole. » [On tape la fin du cours.] Il suffit de cela, vous comprenez ! [Grands rires] Alors cela s'arrête, il y a quelque chose qui ne va plus.

Nécessité des vertus qui fortifient

Alors, il faut comprendre, hein, que cet élan, cette décision, a besoin d'être fortifié intérieurement. L'acquisition des vertus, c'est l'acquisition de la structure intérieure de notre être pour nous défendre. Les vertus nous défendent et font qu'on devient une place fortifiée. C'est pour cela que quelquefois c'est très gênant d'être à côté de quelqu'un de vertueux parce qu'il ne vous envoie que de la poix. La place fortifiée ! Il y a cela dans la vertu, il ne faut pas l'oublier. La vertu nous fortifie et on devient une place forte. La vertu nous permet – nous allons le voir progressivement – d'avoir une intensité plus grande de volonté. Les **Stoïciens** étaient très sensibles à cela : l'énergie, l'énergie morale[100]. [C'est] très difficile de savoir ce que c'est que l'énergie, biologiquement c'est très difficile. Demandez quelqu'un… il n'a plus d'énergie. Mais qu'est-ce que cela veut dire “ ne plus avoir d'énergie ” ?

---

[100] Cicéron : « Il y a dans l'âme une force comparable aux forces, à la vigueur et à l'énergie corporelles et que l'on nomme des mêmes noms. », *Tusculanes*, IV, 31, in *Les stoïciens*, Pléiade, Paris, 1962, p. 340 – Sénèque : « L'âme du sage a de la solidité et a rassemblé en elle tant d'énergie qu'elle est à l'abri de l'injustice tout autant que sont à l'abri des coups les corps que je viens de citer. », *id.*, p. 638. — « Un homme véritable ne se laisse ni corrompre ni dominer par les choses extérieures, qu'il n'admire que lui, qu'il ait foi dans son énergie, qu'il soit prêt à l'une et à l'autre fortune, qu'il soit l'artisan de sa propre vie. », *De la vie heureuse* , *id.*, p. 730. – « Cet homme énergique qui combat tous les désirs naturels. », *id.*, p. 740.

La vertu rend la lutte plus facile

Le point de vue de la vertu nous permet d'avoir un capital d'énergie. Cela nous permet de lutter avec une certaine facilité, c'est cela que permet la vertu, on lutte en regardant les choses avec un tout petit peu de recul. On n'est pas, voyez… poussif, on n'est pas haletant. On a un tout petit peu de recul. C'est très grand la vertu, cela permet d'être victorieux dans les luttes.

La vertu peut toujours progresser

Et la vertu s'acquiert toujours plus. Personne d'entre nous n'oserait dire : « J'ai acquis des vertus qui ne peuvent plus grandir. ». Mais non. On est sur la bonne route. Vertu d'obéissance, vertu d'humilité, vertu de force… Et ainsi de suite, hein, on verra les vertus.

La vertu facilite la lutte, mais s'acquiert grâce à la lutte

Mais alors ce qu'il faut comprendre, c'est que la vertu naît dans la lutte. Quelqu'un qui n'a jamais lutté dans sa vie… C'est ce que les psychologues disent : « Ah ! Il a eu un milieu trop favorisé, un milieu dans lequel il n'a pas lutté. Alors, on en paie les conséquences. Un milieu trop sauvegardé, il n'a eu que du bien-être, on l'a choyé, il avait trois nounous autour de lui et il ne s'est jamais… le sevrage ne s'est jamais fait. Alors il était tellement sauvegardé ». Ah oui, très bien, très bien, mais un jour, il y a la tête qui pousse, il faut sortir du sein maternel, il faut sortir du milieu maternel. À ce moment-là, on est seul et on est dans la lutte. On voit très bien comment un milieu… Il faut un milieu qui sauvegarde pour… [La bande s'interrompt.]

Cours n° 9 du 14 janvier 1987

FONDEMENT DE L'ETHIQUE (REPRISE)

Nous sommes toujours dans cette étude de la naissance et de la nécessité des vertus. On a essayé de comprendre, à partir de l'expérience de l'amour d'amitié, que cette dimension de l'intelligence pratique provenait d'une intelligence affective. La connaissance affective est fondamentale pour toute l'éthique. Je crois que c'est très important de comprendre que tout naît à partir d'un amour et que le premier acte fondamental de l'appétit spirituel, comme l'appelle **saint Thomas**[101], ou de la βούλησις *(boulésis)* comme l'appelle **Aristote**, c'est un acte d'amour, mais qui a été complètement ignoré de **Descartes** et qui fait que nous avons beaucoup de peine de le redécouvrir.

Dans le langage habituel des spirituels, on parle du cœur profond. Le cœur profond, c'est notre capacité d'aimer spirituellement. Les spirituels ont un langage au niveau de l'exercice, un langage descriptif, l'amour creuse en nous une capacité nouvelle d'aimer. C'est ce que dit **saint Thomas**

[101] Pour être précis, Thomas d'Aquin utilise en réalité l'expression "appétit intellectif" qui recouvre la même réalité qu' "appétit spirituel". Voir, entre autres : *Somme théologique*, I, q. 80, a. 2.

quand il dit : « L'amour appelle l'amour »[102], et cela c'est vieux, c'est **Saint Bernard**[103], c'est toute la grande expérience de tous les amoureux. L'amour appelle l'amour et l'amour qui est fruit au plus intime de notre appétit spirituel (si je prends l'amour spirituel, qui est le fruit de l'attraction du bien sur moi, le bien m'attire et suscite en moi un amour) et cet amour spirituel qui est le fruit de cette attraction du bien sur moi et le fruit de mon appétit spirituel (c'est mon amour et c'est l'amour du bien, je dirais toujours les deux) c'est mon amour, cet amour vient de moi, c'est donc le fruit le plus intime de ma volonté, c'est mon cœur profond. Mon cœur n'existe que quand il aime, un cœur qui n'aime pas est un cœur aride et qui, comme dit l'Écriture, est « un cœur de pierre » [104].

Une civilisation fondée sur l'efficacité devient rapidement amorale

Un cœur qui n'aime pas est un cœur de pierre. Une volonté de pure efficacité devient un cœur de pierre. N'intéresse certains aujourd'hui, que dans la mesure où c'est efficace et que dans la mesure où cela peut réaliser quelque chose, cela c'est un cœur de pierre.

Tandis qu'au contraire, le cœur de chair, le cœur profond, c'est un cœur qui aime et plus notre cœur aime, plus il a soif d'aimer parce que l'amour n'est jamais un acte parfait. C'est l'ἐντελέχεια *(entéléchie)*, c'est une opération vitale qui est attirée par le bien et qui, par le fait même qu'elle est attirée par le bien, ne rejoint jamais le bien, ce n'est jamais adéquat à l'ἐνέργεια *(energeia)*. Le bien acte d'être. Il faut bien comprendre cela parce que nous [le] portons au plus intime de nous-mêmes et la morale n'existe que dans la mesure où cet amour *existe* et dans la mesure où cet amour est *vécu*. C'est le vécu de l'amour qui est le fondement de toute morale. Et plus le vécu de l'amour est intense, plus nous avons le sens de la responsabilité et le sens moral.

Dans une civilisation ou une culture où il n'y a plus que l'efficacité, la morale baisse. Et au bout d'un certain temps, il n'y a plus aucun sens moral, on devient amoral parce qu'il n'y a plus d'amour. Et la seule manière de refaire vivre ce sens moral, c'est de redonner le sens de l'amour. D'où l'importance d'aujourd'hui de rappeler l'exigence du cœur profond, c'est-à-dire de cette volonté capable d'aimer et de vivre du bien. Le bien spirituel, c'est une personne, il n'y a pas d'autre bien spirituel que la personne. Cherchez bien, les petits gâteaux, ce n'est pas un bien spirituel. La fameuse pomme, ce n'est pas un bien spirituel. Le bien spirituel, c'est une personne, c'est l'ami ; en définitive, c'est l'ami, c'est le bien aimé.

Parenthèse : l'amour à l'égard du Père

Voyez, on rejoint tout l'aspect spirituel par-là, « celui-ci est mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances »[105]. Cela, c'est le cœur profond du Père qui s'est révélé à nous, le cœur

---

[102] Cf. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II-II, q. 27, a. 6. Thomas cite Bernard dans le *sed contra*, puis il affirme : « La fin de toutes les actions et affections humaines est l'amour de Dieu, par lequel nous atteignons au plus haut point notre fin dernière, c'est pourquoi le mode dans l'amour de Dieu ne doit pas être pris comme dans une chose mesurée qui accepte le plus et le moins, mais comme dans la mesure elle-même, dans laquelle il ne peut y avoir d'excès, et où plus la règle est atteinte, mieux elle est. De sorte que plus Dieu est aimé, meilleur est l'amour. » – Voir aussi : « L'objet de la charité, à savoir Dieu, transcende toute faculté humaine ; c'est pourquoi chaque fois que la volonté humaine s'efforce d'aimer Dieu, elle ne peut pas parvenir à l'aimer autant qu'il doit l'être. Et c'est pourquoi on dit que la charité n'a pas de mesure, parce qu'il n'y a pas un terme fixe de l'amour divin au-delà duquel, s'il est aimé, c'est contre la nature de la vertu, comme il arrive dans les vertus morales, qui s'établissent dans l'intermédiaire ; car cela même qui consiste à ne pas avoir de mesure, est la mesure de la charité. Par cela donc, on peut conclure non que la charité ne soit pas une vertu, mais qu'elle ne consiste pas en un intermédiaire comme les vertus morales. », Thomas d'Aquin, *De Virtutibus*, q. 2, a. 2, ad. 13.

[103] Bernard de Clairvaux, *L'amour de Dieu*, I, 1, Source Chrétienne n° 393, pp. 61-63. « Bernard est influencé ici par une expression de Sévère de Milève, ami de saint Augustin. », id. note 6, p. 60.

[104] *Ez.* 36, 26

[105] *Matt.* 3, 17

profond de Dieu qui se révèle à nous. Et dans cette paternité aimante vis-à-vis du Fils bien aimé, cela fonde – dans une vue de sagesse, dans une vision de sagesse – cela fonde tout amour. Et nous sommes créés à l'image de ce Fils, dans la mesure même où il y a en nous cette réponse à celui qui nous aime, à celui qui est notre bien, le Père. Et la personne la plus aimée, c'est le Père, c'est lui qui nous attire, puisqu'il est le bien suprême.

Comprenons bien cela, parce que cela, c'est fondamental. C'est quelque chose qui doit toujours être présent dans toute l'éthique, du moins dans toute l'analyse que nous faisons de l'éthique, c'est toujours présent. Et dans la mesure où cela disparaît, l'éthique disparaît. Et l'analyse que nous faisons n'a plus de sens.

Redonner à la volonté et à l'appétit spirituel leur signification première au-delà de l'incompréhension de Descartes

Alors, comprenons bien que dans un langage philosophique, je parle d'appétit spirituel et de volonté, pour redonner au sens de la volonté son sens plénier, qui est ancien, qui est celui d'**Aristote**, qui est celui de **saint Thomas**, l'appétit spirituel. Et l'appétit spirituel, c'est la volonté et la volonté est faite en premier lieu pour aimer. Ensuite, la volonté sera d'ordre pratique.

Les trois premiers stades de l'activité éthique (reprise)

Je crois qu'il faudrait bien comprendre ces trois stades. [1] Ce premier amour, ce premier amour spirituel qui naît, le duvet du nid, pour prendre un *langage symbolique*, un cœur brûlant d'amour. Le cœur profond, c'est un cœur brûlant d'amour et la profondeur du cœur provient justement de l'amour. L'amour creuse. Quand il n'y a pas d'amour, il n'y a que du charbon noir c'est le cœur de pierre. Donc cet amour, c'est le cœur profond. Cela, c'est le *langage du spirituel*. Très bien, il faut l'employer, c'est de l'ordre de l'exercice. Le *langage des philosophes*, c'est de parler d'un appétit spirituel (égale volonté). Je sais qu'en disant cela, je restitue à la volonté sa signification profonde, la volonté c'est la δύναμις *(dunamis)*, c'est la puissance, la capacité d'aimer. Alors voyez, quand vous dites cela – que la volonté c'est la capacité d'aimer – les gens vous regardent en disant : « Qu'est-ce que vous dites ? Mais non, ce n'est pas cela du tout ! », parce que dans le *langage courant*, depuis **Pascal** et depuis **Descartes**, on oppose un homme de cœur et un homme réalisateur, efficace. Dans le langage courant, vous dites constamment : « Cet homme, il est merveilleux dans son efficacité, mais il manque de cœur, il ne faut surtout pas lui donner l'autorité, parce que c'est terrible ». Et puis vous dites : « Cet homme, il est merveilleux, il a un cœur d'or, mais il manque d'efficacité, il manque de volonté ». Comme si l'amour supprimait la volonté : « cela vous rend mou ». Mais l'amour n'est pas la mollesse ! Cela, ce n'est pas la mollesse. Alors écoutez **Nietzsche** quand il parle justement de la douceur ecclésiastique. On voit très très bien comment c'est arrivé à cela, c'est tombé dans de la vaseline. La vaseline, on sait très bien ce que c'est, c'est une douceur écœurante.

[2] C'est juste l'inverse de l'amour, l'amour implique une détermination parce que l'amour vous finalise. Le bien devient ma fin. C'est cela qui est important. C'est pour cela que je maintiens le mot appétit spirituel et le mot volonté pour bien faire comprendre l'importance de l'intelligence qui va faire que cette intelligence affective (qui naît à l'intérieur de ce cœur profond, de cet appétit spirituel dans ce qu'il a de plus profond en moi, de cette volonté qui naît en moi, dans son exercice

d'aimer) va devenir[106] en deuxièmement l'intention, l'intention de vie. Or l'intention de vie, c'est l'intelligence qui va ordonner cet amour spirituel. Et cette intention de vie est encore le fruit de l'appétit spirituel et de la volonté. Et cette intention de vie, elle se porte sur le bien spirituel, la personne, en tant qu'elle est ma fin.

C'est très important ce passage du bien à la fin qui se fait grâce à l'intelligence pratique. L'intelligence affective devient l'intelligence pratique parce qu'il y a un ordre. C'est cela le propre de l'intelligence pratique, elle *ordonne*. L'intention de vie ordonne mon amour, mais elle[107] est à l'intérieur de l'amour. Il y a un passage de l'un à l'autre.

[3] Puis, troisième moment, l'*imperium*. L'*imperium*, « Fais ceci », qui est commandé par le choix.

Donc [1] amour spirituel, [2] intention de vie, [3] choix. Voilà les trois moments de mon intelligence affective et pratique et les trois moments de ma volonté :
ma volonté aime,
ma volonté s'ordonne vers la fin,
ma volonté choisit les moyens.

Quatrième stade, l'efficacité de l'*imperium* – L'*amour* commande le devoir et l'efficacité

Et lorsque j'ai choisi mes moyens, je dis : « Fais ceci » et je suis dans l'ordre de l'efficacité : « Fais ceci ». C'est mon devoir qui apparaît là, l'homme de devoir. Il n'y a pas d'opposition entre le cœur profond et le devoir. Si vous mettez une opposition entre les deux, c'est parce que vous n'avez pas compris que l'amour, c'est ce qu'il y a de plus efficace dans ma vie, et cela c'est constant. Vous voyez, des jeunes gens – c'est parce que cela arrive de temps en temps, des jeunes gens très bien, n'est-ce pas – qui sont des dilettantes numéro un. Il suffit qu'ils rencontrent une jeune fille qu'ils aiment, qu'ils aiment et dont ils désirent faire leur épouse, pour que celle qui sera la fiancée dise : « Mon cher ami, il faut quand même faire quelque chose dans la vie, si tu restes un dilettante, tu resteras un dilettante toute ta vie, tu ne feras rien du tout ». Alors à ce moment-là, l'amour devient ce qui va commander l'efficacité. Et vous verrez le bonhomme complètement transformé parce qu'il commencera à aimer. Jusque-là, il était dilettante, il n'avait jamais aimé de sa vie. Et c'est vrai, c'est constamment comme cela, on devient intelligent pour ceux qu'on aime. Et l'intelligence devient pratique alors, et elle devient efficace. C'est le *sens* du devoir, le *sens* du devoir, hein.

Le sens moral n'est pas le sens du devoir

Très facilement – parce qu'on est tous un peu **kantiens** – on identifiera le sens moral et le sens du devoir. Alors que le sens moral, ce n'est pas en premier lieu le sens du devoir. Le sens moral, c'est en premier lieu l'intention de vie et de finaliser… et radicalement, c'est le cœur profond, c'est l'amour.

[106] Original : « qui va devenir ».
[107] Original : « il ».

Résumé

Mais je crois qu'on doit restituer aujourd'hui, au plan philosophique, aux noms "volonté" et "appétit spirituel", toute leur signification en comprenant que la volonté et l'appétit spirituel,
[1] c'est mon cœur profond,
[2] c'est ce qui est source de mon intention de vie,
[3] et c'est ce qui permet mes choix, qui porte sur les moyens
[4] et l'*imperium* : l'exécution.

Je crois ceci capital.

LE TERRAIN QUI VA SUSCITER EN NOUS LES VERTUS (SUITE)

Bon, alors, le grand ennemi numéro un, le grand ennemi numéro un, vis-à-vis de cette réalisation à l'intérieur de l'amour, c'est-à-dire d'être quelqu'un qui garde en lui cet amour profond et qui en même temps n'hésite pas de s'engager… Parce que l'*imperium*, c'est l'engagement : « Je vous donne ma parole, je ferai cela », c'est au niveau de [4] l'*imperium* que l'obéissance se fait, c'est au niveau de l'*imperium*, ce n'est pas au niveau du cœur profond. Non ! Ce n'est pas au niveau du cœur profond, c'est au niveau de l'*imperium*. Or l'obéissance est liée à l'amour et est liée au cœur profond, donc est liée à ce premier amour.

Les trois grands ennemis : la sensualité, la vanité, l'orgueil

Quel est le grand ennemi de ce développement que je peux analyser en moi ? C'est l'imaginaire, l'imaginaire lié aux passions, à mon affectivité sensible, cela on ne peut pas [le] nier, hein. Et si je suis théologien, je dis : « Mais oui, ce sont les conséquences du péché originel ». Les conséquences du péché originel, au plan théologique,
[1] c'est la sensualité, c'est la concupiscence charnelle qui lutte contre le cœur profond,
[3] c'est la grosse vanité qui lutte contre le choix des moyens,
[2] et c'est l'orgueil qui lutte contre l'intention de vie.
Réfléchissez bien, vous verrez que c'est comme cela. C'est du reste très vite fait, petit examen de conscience, cela se voit tout de suite, cela au plan théologique. Au plan philosophique, je ne peux pas mettre : « conséquences du péché originel ». Cela, c'est le théologien, c'est le croyant, qui dit cela. Mais le philosophe constate les faits.

[1] Et c'est ce qu'Aristote dit : *« Ut in pluribus »*, « La plupart du temps, l'homme demeure dans ses sens »[108], surtout au niveau de l'affectivité. Voyez que c'est bien la concupiscence de la chair.

[108] L'expression *« ut in pluribus manent in sensu »* ne semble pas exister telle quelle chez saint Thomas. Voir la note de l'auteur pour son article *Foi et intelligence* en 1965 : « St. Thomas, à la suite d'Aristote, remarquait que, parmi les hommes, *ut in pluribus manent in sensu*, et que *multi naturaliter sunt indispositi ad sciendum* (cf. *Contra Gentiles*, livre I, ch. 4 ; *Comm. in Meta*, Proemium ; *Comm, in Ethic, Nic*. VI, éd. Marietti n° 1211 ; *In Boet. de Trinitate*, q. 5, a. 1 ad 9 etc.) — ce qui ne les a pas empêchés de reconnaître l'importance de la philosophie et de la métaphysique ; car le désir de connaître est naturel à l'homme ; aussi la philosophie n'est-elle pas un luxe, une connaissance facultative : elle est nécessaire à l'homme qui veut être profondément homme. » in Cahiers de l'ULSH n°8, p.7, note 6. — Chez Aristote, certains passages usent d'expressions voisines. Voir dans l'*Éthique à Nicomaque :* « Les hommes, et il ne faut pas s'en étonner, paraissent concevoir le bien et le bonheur d'après la vie qu'ils mènent. La foule et les gens les plus grossiers disent que c'est le plaisir (οἱ μὲν πολλοὶ καὶ φορτικώτατοι τὴν ἡδονήν) : c'est la raison pour laquelle ils ont une préférence pour la vie de jouissance. C'est qu'en effet les principaux types de vie sont au nombre de trois : celle dont nous venons de parler, la vie politique, et en troisième lieu la vie contemplative. La foule se montre véritablement d'une bassesse d'esclave en optant pour une vie bestiale (οἱ μὲν οὖν πολλοὶ παντελῶς ἀνδραποδώδεις φαίνονται βοσκημάτων βίον προαιρούμενοι), mais elle trouve son excuse dans le fait que

Aristote détecte cela : *« Ut in pluribus »*, « La plupart du temps », et il dit : « Surtout les jeunes », pas les jeunes chrétiens, mais les jeunes au sens grec. « La plupart du temps, ils demeurent dans leur sensibilité », ils ont une peine énorme de dépasser l'affectivité passionnelle. La plupart du temps, « ils demeurent dans le sensible », ce qui se voit, ce qui se montre.

[3] La grosse vanité, on est très sensible à l'opinion des autres, c'est vrai, il faut bien le reconnaître, [on est très sensible] aux affiches, on est très sensible, aux médias, à tout ce que les autres peuvent dire, on est terriblement sensible. La grosse vanité. Le monde est mené par la vanité, n'est-ce pas. Dans les milieux universitaires, on dit : « Respectez votre image de marque », c'est terrible. On ne dit pas : « Soyez des hommes » [mais :] « Respectez votre image de marque, et donc faites attention à ce que les autres vous disent de vous ». Ce n'est pas ce qui est premier, cela, c'est la grosse vanité.

[2] Et puis, il y a quelque chose de beaucoup plus subtil, ce que les Grecs sentaient[109], c'est l'orgueil, l'orgueil m'empêche d'aimer. Le rival numéro un de l'amour, c'est l'orgueil, ce n'est pas l'intelligence, il ne faut pas opposer *intelligence* et amour, mais il faut opposer *orgueil* et amour. Et c'est très vrai que quand je cultive mon intelligence, c'est beaucoup plus difficile d'être humble. Ce qui est très beau, c'est de voir un être très intelligent qui est humble. Cela, c'est très beau. Alors, très facilement, très facilement, on identifie l'humilité – je ne dis pas la bêtise [Rires] – mais l'humilité et le manque d'intelligence, parce que c'est plus facile. C'est pour cela qu'on voit cela dans l'Ordre de Saint-Dominique, les premiers maîtres de novices [qui] disaient : « Pas trop d'études, parce que ce sera beaucoup plus difficile d'obéir ». C'est vrai que c'est plus difficile d'obéir si on a une intelligence très développée, mais c'est beaucoup plus beau. L'obéissance demande la lucidité. Il faut être lucide. L'*imperium* est un acte d'intelligence et c'est autour de l'*imperium* que se fait l'obéissance, donc, il faut être très intelligent pour obéir, mais il faut avoir un cœur encore plus grand. C'est vrai que si votre intelligence est passée devant votre intelligence pratique, vous aurez une peine énorme d'obéir parce que, justement, dans l'obéissance, on n'accepte qu'un autre passe devant, celui qui a autorité sur moi.

Donc, il faut bien comprendre qu'il y a un obstacle énorme. Il faut bien le reconnaître, nous portons tout cela en nous, cela grouille.

[1] L'imaginaire lié aux passions va augmenter en moi la concupiscence charnelle. Qu'est-ce que c'est que la concupiscence charnelle ? C'est l'appétit vers le bien sensible immédiat, la jouissance. Voilà ce qui m'intéresse. Ils vont augmenter en moi la passion liée à l'affectivité, donc liée à l'imaginaire.

[3] Il va augmenter en moi le point de vue de la vanité. Ce qui m'intéresse, c'est que les autres parlent de moi, et qu'ils parlent *bien* de moi : « Ah, c'est merveilleux, on a un génie au milieu de nous, c'est extraordinaire, quelqu'un de génial », on se laisse prendre par la flatterie, et on est impressionné par ce que les autres disent, alors si les autres nous disent du mal de nous, cela nous inhibe, alors on se met dans une attitude de celui qui, soi-disant, se met le dernier, mais il rugit d'être le dernier. Donc, ce n'est pas du tout la petitesse évangélique, c'est tout simplement qu'on a

---

beaucoup de ceux qui appartiennent à la classe dirigeante (τὸ πολλοὺς τῶν ἐν ταῖς ἐξουσίαις) ont les mêmes goûts qu'un Sardanapale. » 1095b14 et ss., trad. J. Tricot. — Mais le lieu le plus proche semble se trouver dans l'étude de la vie contemplative à la fin du même ouvrage : « Anaxagore également pensait que l'homme heureux n'est ni le riche ni le puissant, car il affirme qu'il ne serait pas autrement surpris que cet homme paraisse (φανείη) un excentrique (ἄτοπος) aux yeux du grand nombre (φανείη τοῖς πολλοῖς). En effet, le grand nombre a pour critères les biens extérieurs (κρίνουσι τοῖς ἐκτός), n'étant sensible qu'à cela (τούτων αἰσθανόμενοι μόνον). » 1179a 13 et ss., trad. R. Bodeüs.

[109] Référence à la fameuse *ubris* grecque.

peur qu'on dise quelque chose et que les autres entendent et qu'immédiatement les autres disent : « Espèce d'imbécile, chaque fois que tu ouvres la bouche, tu dis des bêtises ». Et c'est vrai que c'est cela, alors on a peur, alors on se tait. On a la caricature de la petitesse évangélique qui est l'attitude de celui qui fait un complexe d'infériorité. Le complexe d'infériorité, c'est celui qui a peur de dire ce qu'il pense, à cause de l'opinion des autres. Alors, il répète ce que son journal dit parce que, comme ça, c'est le journal qui encaisse : « J'ai vu dans tel journal qu'on disait cela, c'est peut-être vrai. » Voyez, on n'ose pas [on lance un] ballon d'essai, c'est… On n'ose jamais dire ce qu'on pense alors, on se met sur l'autorité, on se met derrière l'autorité et plus l'autorité est grande, plus on est à l'abri. Donc, c'est l'exaltation de l'opinion, la vanité, l'opinion des autres dont on se sert.

[2] Alors, l'orgueil…

Trois barrières

Je crois qu'il faut bien comprendre ce bouillon de culture que nous portons en nous. *« Ut in pluribus manent in sensu »*, c'est l'imaginaire et les passions affectives. On reconnaît tout cela. Je crois qu'il ne faut pas examiner tellement sa conscience pour s'apercevoir de cela. C'est l'examen psychologique, ici. On s'aperçoit immédiatement qu'il y a vraiment trois barrières à dépasser… Sans dire que ce sont les conséquences du péché originel. Mais si je suis chrétien et que je suis philosophe, je sais que le regard de sagesse de Dieu sur moi est plus profond que toutes mes analyses philosophiques. Or, le regard de sagesse de Dieu sur moi me dit que je vis dans les trois concupiscences, conséquences du péché originel. Je le sais. Et je n'ai pas le droit de dire : « Cela ne m'intéresse pas au plan philosophique ». *Cela m'intéresse grandement.* Au point de vue pratique, ce que saint Jean me dit dans la première épître, c'est très important : « concupiscence des yeux, concupiscence de la vie, concupiscence de la chair »[110]. Bon, cela, c'est la foi qui me le dit.

Alors, j'ai le droit d'essayer de comprendre cela au plan philosophique. Essayons de comprendre comment au plan philosophique, c'est vrai, je vois qu'il y a trois barrières difficiles à franchir, *très* difficiles à franchir, qui, toutes les trois, proviennent de l'imaginaire et des passions affectives. Alors, c'est très curieux de voir que ces trois barrières empêchent le développement profond de l'amour en moi. Et c'est ce que je vais essayer de voir avec vous parce que cela me semble très important.

Vous voyez, je sais que l'origine de cela me vient de la foi, mais j'ai le droit de me servir de cela au plan philosophique, étant donné que c'est tellement complexe de me connaître. J'ai peut-être là une piste merveilleuse.

La sensualité, la concupiscence charnelle

Bon, je vois qu'en effet, c'est très difficile de dépasser le bien immédiat sensible. J'aime le chocolat et le chocolat de marque, celui qu'on considère comme le premier. J'aime ce qui est bon, je m'arrête à cela. Alors, quand ce n'est que le chocolat, ça va, mais quand le chocolat prend la physionomie d'une personne humaine, c'est plus délicat, vous comprenez ? Mais c'est toujours le chocolat et donc, c'est toujours un bien sensible qui m'attire. Et la physionomie humaine, c'est une

[110] Cf. *1 Jn.* 2, 16

marque *select*, alors c'est la concupiscence charnelle, c'est bien évident, je risque de m'arrêter là-dessus : « J'aime le regard de quelqu'un, cela m'attire, je suis fasciné par cela »… Le tout, c'est d'être lucide par rapport à cela, cela n'est pas un mal en soi, dire que le chocolat est bon, bein, ce n'est pas un mal, cela prouve que vous avez bon goût. Vous aimez le chocolat noir, hein ! [Rires] Parce que celui-là, il est plus loin de la vaseline que le chocolat au lait. Alors, si vous aimez le chocolat noir, vous aimez un regard noir, vous aimez cela, si c'est quelque chose qui vous attire. Et puis à l'autre extrémité, il y a un regard bleu, fascinant. C'est très curieux, la fascination du regard… Je me souviens, c'était la remarque d'un vieux père maître, d'un vieux père maître – il m'a dit cela, ça m'est resté, il y a des choses comme cela qu'on garde toute sa vie – ce qui est important à détecter ce sont les regards. Ce que les vieux philosophes disaient, le feu qui part du regard[111], alors vous fusillez quelqu'un par votre regard, vous le terrassez. Vous savez bien, on voit très bien cela, le vieux mythe du serpent et du petit oiseau. Il le fascine. Il le fascine comme ça, et le petit oiseau [Il imite l'oiseau en soufflant doucement, grands rires.]… Dans toute communauté, dans toutes les relations humaines, il y a des serpents, avec des yeux… Vous n'en pouvez rien, vous avez des yeux de serpent. Puis le petit oiseau, vous n'en pouvez rien avec ce petit oiseau, vous êtes fasciné par cela. Le tout, c'est le savoir parce qu'alors on fait des détours pour ne pas rencontrer le serpent.

Vous savez bien, il y a cette histoire extraordinaire… Il y aurait des tas d'histoires à raconter ! [Il se rend compte qu'il raconte encore une histoire : énormes éclats de rires]. C'est très extraordinaire, mais il faut comprendre cela. Il faut comprendre cette fascination qu'on peut avoir. On est tous capables de séduire un petit oiseau, mais le petit oiseau est différent pour chacun d'entre nous. Parce que quelquefois, c'est une grosse armoire, le petit oiseau… le petit oiseau est devenu énorme, mais il est capable d'être fasciné par un regard. On est tous capables de cela, si on ne l'était pas, ce serait triste, cela prouverait qu'on n'est pas sensibles. Vous savez ce que dit le vieil **Aristote** : « Manquer de sensibilité, c'est ce qu'il y a de plus vicieux »[112]. C'est extraordinaire cela. Donc, avoir une sensibilité à l'égard de tel, c'est bon, mais c'est un danger. Eh bien, on voit très bien que cette fascination au niveau sensible empêche le choix véritable. La concupiscence sensible, l'amour trop grand du chocolat noir – vous voyez symboliquement tout ce que cela représente ! – empêche le choix véritable. Quand vous êtes fasciné, vous tombez dans le panneau, tout de suite. Vous tombez dans le panneau et quand on tombe dans le panneau, on est avalé tout

---

[111] Évoquant Empédocle et Platon, Aristote rappelle l'hypothèse du feu source de la vision : « Si la vue était du feu, comme le dit Empédocle et comme on l'a écrit dans le *Timée*, et si la vision se produisait, la lumière sortant de l'œil comme d'une lanterne, pourquoi la vue ne verrait-elle pas aussi dans l'obscurité… etc. » (*De la sensation et des sensibles*, 437b 10-14, Ed. des Belles Lettres, Collection Guillaume Budé,1953, p. 24.) Aristote cite ensuite longuement Empédocle : « Empédocle ressemble à celui qui croit voir quand la lumière sort de l'œil, comme on l'a dit auparavant. Il s'exprime du moins ainsi :

De même que, quand on songe à sortir, on se munit d'une lampe,
Eclair du feu ardent durant une nuit d'hiver,
Après avoir allumé une lanterne qui repousse les vents divers
Et dissipe le souffle des vents changeants,
La lumière, se projetant au dehors, s'étend d'autant plus loin,
Elle brille sur le seuil, en rayons éblouissants ;
De même le feu antique enfermé dans les membranes,
Par ce voile fin dresse une embuscade à la pupille ronde.
Mais ces voiles cachent l'épaisseur de l'eau qui coule autour,
Et le feu qui sort de l'œil, s'étend d'autant plus loin

Tantôt Empédocle déclare que l'on voit ainsi, tantôt il soutient que la vision se produit grâce aux émanations des objets vus. », *id*. 437b 23, p. 25. — Platon, voir *Timée*, 45b.

[112] Sur l'insensibilité chez Aristote, voir *Éthique à Nicomaque*, VII, 11, 1051b 23-31. Sur son aspect particulièrement inhumain, voir III, 14, 1119a 5-9 : « Des personnes péchant par défaut en ce qui regarde les plaisirs et s'en délectant moins qu'il ne convient, se rencontrent rarement, car une pareille insensibilité n'a rien d'humain (οὐ γὰρ ἀνθρωπική ἐστιν ἡ τοιαύτη ἀναισθησία). En effet, même les animaux font des discriminations dans la nourriture, et se plaisent à certains aliments à l'exclusion d'autres ; et s'il existe un être à ne trouver rien d'agréable et à n'établir aucune différence entre une chose et une autre, cet être-là sera très loin de l'humaine nature (τοῦ ἄνθρωπος εἶναι). – ἐλλείποντες δὲ τὰ περὶ τὰς ἡδονὰς καὶ ἧττον ἢ δεῖ χαίροντες οὐ πάνυ γίνονται : οὐ γὰρ ἀνθρωπική ἐστιν ἡ τοιαύτη ἀναισθησία : καὶ γὰρ τὰ λοιπὰ ζῷα διακρίνει τὰ βρώματα, καὶ τοῖς μὲν χαίρει τοῖς δ᾽ οὔ : εἰ δέ τῳ μηδέν ἐστιν ἡδὺ μηδὲ διαφέρει ἕτερον ἑτέρου, πόρρω ἂν εἴη τοῦ ἄνθρωπος εἶναι ». – Voir également Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II-II, q. 142, a. 1.

vivant par le boa. Tout vivant, le petit lapin est avalé tout vivant par le boa. Alors une fois qu'on est dans le ventre du boa, on compte le nombre de temps qu'il faut pour être complètement inhibé et perdre le souffle. C'est vrai, c'est extraordinaire cette chose-là, le choix est arrêté par cette espèce de concupiscence charnelle, immédiate.

Le vrai choix implique d'être suffisamment lointain pour choisir en vue de la fin. Tandis que quand vous êtes complètement inhibé par cette concupiscence immédiate, vous vous jetez dans le panneau. Vous ne voyez plus le lien entre le moyen et la fin, donc il y a un obstacle terrible. On sait très bien, quand on est passionné, et quand on est saisi, quand on est séduit. Et je prends exprès la séduction, parce que la séduction, cela joue, le pouvoir de séduction extraordinaire… Alors dès qu'on le sait, on sait qu'on n'est plus soi-même, dès qu'on est sous ce regard particulier. Alors on l'évite. On l'évite pour rester soi-même, en disant : « Je vais me fortifier et quand je serai fortifié, je pourrai subir ce regard. Mais tant que je ne le suis pas, il vaut mieux éviter ». Parce que tomber dans le panneau, ce n'est pas humain, il n'y a plus de choix. On est inhibé, il n'y a plus de choix, c'est la passion qui remplace le choix.

Donc, cela, indépendamment de dire que ce sont des concupiscences charnelles, je le constate, je le sais, et surtout quand on est jeune, mais cela peut arriver à tous les âges puisque l'Écriture nous montre, l'Écriture nous montre, que même de vieux juges sont séduits par Suzanne[113]. La belle Suzanne, elle a des yeux bleus, alors ils sont séduits et tout dégringole, tous leurs raisonnements de juge dégringolent, ils choisissent immédiatement. C'est très curieux. Alors on appellera cela, en bonne théologie : des tentations. Nous devons regarder la réalité cachée, c'est le bien sensible, c'est le bien sensible qui se donne de multiples manières, parce qu'il a des facettes différentes, c'est le bien sensible qui me séduit, qui me séduit, qui me prend, c'est ce regard sensible qui me séduit, qui m'inhibe et qui fait que je tombe dans le panneau. Et je ne choisis plus le bien. Le moyen, le bien relatif en vue du bien, je le choisis pour lui-même, j'en fais un certain absolu. Et plus personne ne pourra me dire : « Attention, attention ! » Non, je serai dedans.

La vanité – L'opinion des autres – Cela joue sur notre choix

Il y a un autre obstacle. Je suis très sensibilisé – alors cela c'est l'âge politique pour **saint Thomas**, mais l'âge politique, ça pousse très vite aujourd'hui – à l'opinion des hommes. Vous voyez, l'opinion des hommes, quand on est encore jeune, on ne s'en occupe pas tellement et quelquefois on ne s'en occupe pas assez parce qu'il faut s'occuper un tout petit peu de l'opinion des autres quand même, je n'ai pas le droit de scandaliser. Si je suis à côté d'enfants – et les enfants quelquefois sont dans les vieillards – je n'ai pas le droit de scandaliser. Donc je n'ai pas le droit de dire n'importe quoi, dans n'importe quel lieu.

L'opinion des hommes ! On est sensibilisé à l'opinion par notre grosse vanité. C'est encore l'imaginaire lié à la passion avec en plus l'intelligence, mais l'intelligence inhibée dans l'imaginaire. Et je suis sensible au milieu, à l'opinion des autres. L'opinion des autres, qu'est-ce que cela va faire ? L'opinion des autres va jouer par rapport à mon intention de vie, le choix.

Je prends un petit exemple, parce que c'est intéressant à voir cela. La vocation de **Thomas d'Aquin** : intention de vie. **Thomas d'Aquin** était dans un certain milieu particulier, on acceptait sa vocation, mais surtout pas chez les Frères prêcheurs qui étaient un nouvel ordre qui venait de commencer. On voulait à tout prix qu'il devienne abbé chez les Bénédictins, il avait le nom pour

[113] *Dan.*, 13

cela. Et donc on voulait… Si **Thomas d'Aquin** n'avait pas été assez fort, assez pris par l'amour qu'il avait pour le Christ, il serait tombé dans le panneau. On se laisse influencer par l'opinion des autres et on ne suit plus son intention de vie. Cela c'est très net. Je pourrais prendre des quantités d'exemples, je prends cet exemple parce qu'il est particulièrement intéressant. On ne voulait pas que **Thomas d'Aquin** entre dans un ordre nouveau qui n'avait pas encore fait ses preuves, comme on dit aujourd'hui. Alors on acceptait : « oh oui, qu'il se donne au Seigneur, très bien, mais dans un ordre qui a fait ses preuves, les Bénédictins, et qu'il soit abbé ». Tandis que chez les frères prêcheurs, il n'y a plus d'abbé, donc il ne ferait jamais carrière parce qu'il fallait être abbé pour faire carrière. Étant abbé, on avait des prébendes et donc on avait son avenir assuré.

Vous voyez, l'opinion des hommes. Aujourd'hui, on verrait des choses très analogues : l'opinion des hommes, l'opinion ecclésiastique, l'opinion politique, les opinions familiales, les opinions de tradition familiale, qui peuvent devenir quelque chose de très fort, qui empêchent l'intention de vie. Cela, c'est vrai, il faut le reconnaître que c'est quelque chose qui peut être très très fort, et nous inhiber complètement. Ce n'est pas commode de lutter contre des opinions familiales, quand on a un grand-père qui rappelle les traditions : « Ah ! Jamais de mon temps, on n'aurait fait cela. Jamais ! Ce sont bien les jeunes d'aujourd'hui ». Alors ils font cela, ils choisissent une orientation de vie sans tenir compte… Ou bien il y a l'inverse, parce qu'il peut y avoir très bien l'inverse : « Ah, tu fais cela ? Et alors ? Tu es traditionaliste, tu tombes dans des ornières, tu ne vois pas, il faut être à la fine pointe du progrès, autrement on n'est rien ». Voyez, l'intention de vie qui prend des modalités différentes.

Je crois qu'il y a inhibition. Les opinions… On enfle les opinions. Enfler les opinions, c'est l'imaginaire. Étudiez ce que c'est que les opinions politiques, les opinions dans un milieu donné, les opinions familiales, ça arrête, ça empêche le choix de vie, l'intention de vie.

L'orgueil

Et puis il y a quelque chose de beaucoup plus subtil encore, c'est l'orgueil. L'orgueil, hein, l'orgueil c'est nous, c'est l'exaltation de nous, au-dessus de tout. « Je suis le seul, après tout, à connaître la situation interne, je sais ce que je vaux. Jusqu'à maintenant personne n'a su comprendre que j'étais – on n'ose pas le dire – mais un génie, j'étais bien plus intelligent que tous les autres qui sont à côté de moi. Je dois percer, je dois à tout prix arriver. » Alors on s'exalte soi-même, cette exaltation de soi arrête l'amour, cela prend des formes diverses, hein, mais cela arrête l'amour parce qu'aimer, c'est justement accepter qu'il y ait un autre devant nous, accepter qu'il y ait un autre devant nous. L'amour spirituel me met relatif à un autre. L'orgueil exalte l'autonomie, l'intelligence : « Il n'y a que ce que je pense qui est intéressant. Tout ce que les autres pensent et tout ce que les autres ont pensé avant moi, c'est idiot. ». Voyez, on n'accepte pas de se mettre à l'école d'un maître – qu'il soit vivant ou mort – on n'accepte pas de comprendre que l'amour est premier. Cela c'est l'orgueil.

La prudence comme moyen de lutter contre ces obstacles

La prudence au sens noble c'est permettre la victoire de l'amour à l'égard de ces trois obstacles

Donc on retrouve bien les trois grands obstacles, hein, cela je crois qu'on les retrouve très nettement, indépendamment, encore une fois, des concupiscences du péché. Je les constate.

- Il y a un obstacle formidable à l'amour, c'est l'*orgueil* qui est en moi.
- Il y a un obstacle formidable au choix de l'intention de vie, à l'orientation de ma vie, c'est l'*opinion* des hommes.
- Et puis un obstacle très très grand par rapport au choix immédiat, c'est la *concupiscence* charnelle, c'est la plus sensible, la plus visible.

C'est très curieux, hein, ces trois obstacles, ce serait très intéressant de les étudier.

Ces trois obstacles sont très différents selon l'âge qu'on a, cela c'est sûr. L'obstacle qui dure le plus, c'est l'orgueil et l'orgueil nous suivra jusqu'au bout. L'obstacle de l'opinion, c'est l'homme politique qui est en nous. Et l'individu… Voyez, je pourrais dire :

- la personne,
- l'homme politique
- et l'individu.

L'individu, c'est la grosse concupiscence immédiate, or, en nous, l'individu est dépassé par l'homme politique et l'individu est dépassé par la personne, la personne au sens fort, l'esprit qui est en moi. Je crois qu'on peut découvrir cela. Je sais cela.

Alors, qu'est-ce qui va me permettre de lutter contre cela ? C'est mon intelligence pratique qui va se développer progressivement dans ce qu'on va appeler la prudence. Je dois lutter intérieurement pour que l'amour soit victorieux de ces différents obstacles. La prudence au sens noble

- c'est permettre la victoire de l'amour,
- c'est donc permettre que mon cœur profond devienne un cœur profond,
- c'est de permettre à ma volonté, à mon appétit spirituel, d'être celui qui oriente ma vie.
- C'est donc d'arriver à être maître de moi-même, *domina sui*, arriver à me dominer.

C'est cela la volonté. La volonté, c'est celle qui arrive à orienter ma vie vers le bien, le vrai bien, vers l'ami, le véritable ami, c'est de faire que je devienne progressivement un fils bien-aimé.

Cours n° 10 du 28 janvier 1987

Rappel sur le génie de la théologie morale de saint Thomas et sur le propre de l'éthique

Demandez à **saint Thomas** de vous donner l'intelligence de sa théologie morale parce que c'est sûrement un des aspects très importants de sa théologie, peut-être ce qu'il y a de plus original, les liens entre l'intelligence et la volonté. Tout l'aspect moral c'est le volontaire, c'est-à-dire l'amour. Notre pauvre français a été tellement abîmé par **Descartes** que, pour nous, " volontaire ", c'est " stoïcisme "[114] alors que " volontaire " c'est " capable d'aimer ". Alors on rectifie toujours pour les autres et pour nous. Petit à petit [nous avons à] apprendre ce que c'est que l'appétit volontaire, l'appétit spirituel, cette capacité d'aimer où l'intelligence est à la source, où l'intelligence est dépassée. C'est le propre de tout domaine moral, c'est le dépassement de l'amour par rapport à l'intelligence, c'est cela l'éthique, c'est l'intelligence qui est mise au service de l'amour. C'est ce que nous allons voir avec la vertu de prudence.

---

[114] La volonté « consiste seulement en ce que nous pouvons faire une chose, ou ne la faire pas (c'est-à-dire affirmer ou nier, poursuivre ou fuir), ou plutôt seulement en ce que, pour affirmer ou nier, poursuivre ou fuir les choses que l'entendement nous propose, nous agissons en telle sorte que nous ne sentons point qu'aucune force extérieure nous y contraigne. », René Descartes, *Méditations*, IV, 45, in Œuvres philosophiques, Classiques Garnier, 1996, Tome II, p. 460. *« … quia tantum in eo consistit, quod idem vel facere vel non facere (hoc est affirmare vel negare, prosequi vel fugere) possimus, vel potius in eo tantum, quod ad id quod nobis ab intellectu proponitur affirmandum vel negandum, sive prosequendum vel fugiendum, ita feramur, ut a nulla vi externa nos ad id determinari sentiamus. », Id., Meditatio de prima philosophia*, IV, 57, p. 210.

La prudence, c'est l'amour spirituel qui l'emporte et qui se sert de l'intelligence

La vertu de prudence c'est l'intellect pratique qui se met au service de l'amour. Un homme prudent c'est celui qui aime, un homme imprudent c'est celui qui ne sait plus ce que c'est qu'aimer. C'est cela le point de vue de la prudence. Mais " aimer " pas n'importe comment parce que quand je dis : « Je t'aime, je t'aime, je t'aime. », vous savez bien, c'est ce que cela veut dire : « Je t'aime, je t'envoie la poubelle aussi bien n'importe quoi d'autre, mais je t'aime ». L'amour spirituel, l'amour du cœur profond, c'est l'amour spirituel c'est l'appétit spirituel qui l'emporte et qui se sert de l'intelligence. L'amour spirituel est lumineux, il se sert de l'intelligence, c'est cela la prudence. La prudence, c'est une vertu de l'intelligence pratique.

L'imaginaire (suite)

Alors j'ai essayé de vous montrer les dernières fois, je ne reviens pas dessus, bien qu'il y ait encore des quantités de choses à dire parce que, dès qu'on est dans le domaine de l'imaginaire, c'est infini, ce sont les tempêtes de lac et les tempêtes de lac ne sont pas les mêmes la nuit, le jour, le matin et le soir. Alors il y a les tempêtes de lac le matin, les tempêtes de lac la nuit. Vous voyez l'imaginaire la nuit, hein, ah la la la la ! L'imaginaire le soir, les fantasmes du soir, les brumes du soir. Dans les pays nordiques, je me souviens, la Hollande, c'était extraordinaire de voir le nuage du soir qui monte, tous les fantasmes qui viennent là-dessus. Et puis le point de vue du petit matin… Il faut que vous fassiez l'inventaire de votre imaginaire, n'attendez pas un psychanalyste. Soyez vous-même… Parce que la psychanalyse c'est cela, c'est l'inventaire de l'imaginaire. Le psychanalyste freudien que j'ai bien connu, c'était toujours l'inventaire de l'imaginaire. L'imaginaire est une réalité, c'est une réalité l'imaginaire. Quand vous dites à quelqu'un : « Ah, vous souffrez d'une façon imaginaire. » – « Ah oui oui oui, mais je souffre réellement, c'est bien évident, je souffre réellement ». L'imaginaire est une réalité intentionnelle, c'est pour cela que c'est si subtil, mais c'est une réalité que nous portons en nous. Nous portons en nous toutes ces zones imaginaires multiples et diverses. Et l'imaginaire est toujours lié au passionnel, à l'instinct, c'est-à-dire à l'appétit naturel. C'est lié à tout cela l'imaginaire.

Le labyrinthe de l'imaginaire où réel et imaginaire se confondent

Alors tout ce psychisme que nous portons en nous, tout ce psychisme qu'on a élaboré beaucoup… On peut dire que ces dernières années, en ce début du siècle, notre siècle est un siècle qui a étudié l'imaginaire, cela c'est vrai, c'est un siècle qui a étudié l'imaginaire, qui a essayé de trouver ce labyrinthe de l'imaginaire. Le labyrinthe de l'imaginaire ! Toutes les fausses portes et les fausses fenêtres de l'imaginaire, c'est assez extraordinaire ! Alors l'imaginaire, le psychisme, tout le psychisme que nous portons en nous, il est ou ordonné vers le bas ou ordonné vers le haut. Parce que c'est le domaine de l'anarchie. Les passions n'ont pas de finalité, l'imaginaire n'a pas de finalité. Quand quelqu'un dit : « Il n'y a pas de finalité dans l'homme », il est pris par l'imaginaire et l'imaginaire fait que nous ne voyons plus la finalité et nous sommes dans notre conditionnement et dans l'exercice et nous restons dedans. C'est cela, le labyrinthe. Et le labyrinthe fait qu'on ne sait plus ce qui est imaginaire et ce qui est réel, on ne sait plus. Le rêve éveillé. C'est bien cela le rêve éveillé : on ne sait plus ce qui est imaginaire et ce qui est réel, on est dedans, on est dans l'immanence. C'est cela qui est extraordinaire dans l'imaginaire, c'est l'immanence, une immanence avec beaucoup de demeures.

Et puis cette capacité extraordinaire, de synthèse. Les synthèses sont premièrement imaginaires.

Étude philosophique / psychologique de l'imaginaire – La prudence [anti]brouillard éclaire l'imaginaire de l'intérieur

Et je vous ai déjà dit, c'est toujours très bon quand on étudie l'imaginaire, il faut étudier l'imaginaire, c'est très très important. Et étudier notre psychisme, c'est la manière d'être lucide avec soi et c'est à partir de là que l'on comprend tout le point de vue de la psychologique moderne. Mais j'aime mieux l'étudier philosophiquement parce que si vous l'étudiez psychologiquement, il n'y a pas d'issue, il n'y a pas d'issue. Tandis que quand vous mettez des phares [anti]brouillards… Parce que c'est cela, vous allez voir que la prudence, ce sont des phares [anti]brouillards. Et vous savez bien la qualité des phares [anti]brouillards, demandez cela aux mécaniciens, la qualité des phares [anti]brouillards : cela prend par en dessous, parce qu'on sait que le brouillard ne touche pas au sol, exactement, il y a une petite distance entre les deux, c'est très très curieux, cela ne touche jamais le sol. Cela fait comprendre comment l'imaginaire n'est pas réaliste [il sourit en disant cela, il laisse un silence : rires de l'audience], parce qu'il y a toujours un petit… Et alors on éclaire cette zone intermédiaire et, par-là, le brouillard est éclairé de l'intérieur, c'est très curieux.

Et alors c'est intéressant pour essayer de comprendre ce que c'est que la prudence. La prudence, ce sont des phares [anti]brouillards. Pas commode à allumer, il faut savoir le maniement et cela, ça s'acquière, ça s'acquière progressivement. On essaie de découvrir comment, de fait, on va éclairer cela *de l'intérieur,* parce que si vous éclairez l'imaginaire de l'extérieur, il est d'une subtilité qui passe à travers tout. Alors il faut l'éclairer de l'intérieur, et la prudence est faite pour éclairer de l'intérieur.

L'imaginaire inverse l'ordre sensibles propres, sensibles communs

Ce domaine de l'imaginaire, il est très particulier puisqu'il inverse tout. Les sensations liées au jugement d'existence… Le jugement d'existence lié aux sensations externes donne le primat des sensibles propres et les sensibles communs conditionnent. Cela, il faut le comprendre, et ici on peut le comprendre, hein. Faites l'analyse de vos sensations ! C'est bon ! L'analyse philosophique de vos sensations. Vous touchez… tous les matins pendant votre petit café… plutôt que de penser à n'importe quoi, pensez à cela ! Et tous les matins, faites la petite analyse [de ce] que vous faites, c'est excellent ! Je vous affirme que le Saint-Esprit bénit cela ! Parce que vous bénissez le café… eh bein, mais bénissez la manière dont vous allez boire le café, c'est surtout cela qui est bénissable, c'est l'utilisation du café… ou du lait… parce que pour certains c'est le lait, cela n'a pas d'importance, c'est du noir ou du blanc… L'utilisation… Vous pensez que la sensation… Les sensibles propres sont ordonnés au jugement d'existence et les sensibles propres impliquent les sensibles communs ; et les sensibles communs, il faut les découvrir à partir des sensibles propres, ils conditionnent.

La grandeur,
le nombre,
le mouvement,
le repos,
la *figura*, la physionomie.
[Ce sont] les sensibles propres.

Lorsqu'il s'agit de l'imaginaire, c'est l'inverse. C'est cela la première chose qu'il faut saisir et je crois que ce serait très intéressant de comprendre que cette inversion de l'image, de l'icône[115], va être tout au point de départ de ce que représente ce domaine de la subjectivité première. Voyez, tout à l'heure [dans un autre cours] je parlais de la subjectivité ultime, la personne ; au niveau de la personne, la subjectivité est première, il ne faut pas l'oublier, c'est la dignité de la personne. Et ici nous avons le premier moment de la subjectivité, ce sont les sensibles communs qui passent devant les sensibles propres, c'est cela l'image. Et c'est pour ça que les synthèses sont possibles, il n'y a pas de synthèse des sensibles propres tandis qu'il y a des synthèses des sensibles communs puisque c'est la quantité qui passe devant. Et c'est vrai que dans le domaine de l'image, dans notre culture moderne qui est tellement marquée par le cinéma, quand vous étudiez les arts classiques et le cinéma – c'est très important de faire cette étude-là – vous voyez que les arts classiques, les grands arts, ce sont les sensibles propres qui sont mis en pleine lumière et le cinéma ce sont les sensibles communs. C'est très curieux, la réaction de ce petit gosse que son père a amené au cinéma il avait, je crois, 7 ans et au bout de 3 minutes il dit : « Papa, partons, c'est faux tout ça ! ». J'ai trouvé cela très beau, la réaction d'un gosse : « C'est faux tout ça ! », c'était le film sur Jeanne d'Arc. Il était habitué évidemment aux prairies et aux vaches. Et c'est très très joli de voir cela, vous voyez l'empoisonnement qui se fait. Et c'est vrai cela, il faut comprendre… télévision… Et alors on vit progressivement dans ce climat-là.

C'était la grande question que Monseigneur **Gilson**[116] posait la première fois que je l'ai vu, quand je lui ai dit que j'enseignais la philosophie, il me dit : « Ah, important la philosophie ! C'est capital, tout est là aujourd'hui, regardez comment les enfants apprennent à penser, à réfléchir : auprès de la télévision, ce n'est plus auprès de leur mère ! » Et c'est très juste, ce n'est plus auprès de leur mère, ils apprennent le langage de la télévision, ils apprennent les images de la télévision et donc à partir de là, ils sont dans un immanentisme complet des sensibles communs. Donc il faut saisir cela, si on ne saisit pas cela, je crains que toute sa vie on reste dans l'imaginaire. Alors on est des somnambules. On est des somnambules qui, qui… des somnambules !

Imaginaire et jugement d'existence – Les sciences humaines

La foi ne repose pas sur l'imaginaire. La foi s'enracine dans l'intelligence – que vous le vouliez, que vous ne le vouliez pas – une intelligence aimante, une intelligence pratique, ou [mieux encore], au-delà de l'intelligence pratique, l'intelligence sous l'influence de l'amour. C'est une intelligence capable de recevoir par l'amour. L'intelligence devient réceptive par l'amour et la foi ne s'enracine pas dans l'imaginaire. Dieu se sert de symbole, oui, mais en vue de la réalité, en vue du mystère, en vue du jugement d'existence. Et si vous ne voyez pas le primat du jugement d'existence et que vous êtes croyant, regardez-le dans la foi et vous comprendrez que, dans la foi, le jugement d'existence prime et donne le sens à toutes les paroles divines. C'est cela le très grand danger, voyez, de ce que nous appelons aujourd'hui les sciences humaines, c'est qu'elles ne sont plus philosophiques, c'est-à-dire qu'elles ne touchent plus au réel, [elles ne touchent plus] le jugement d'existence qui touche le réel.

Donc il faut essayer de saisir comment nous pouvons dépasser l'imaginaire – qui, en soi, est bon ! il faut avoir de l'imagination ! un peu de “ fous le camp ” ! c'est nécessaire un peu de brouillard tous les matins, ça rafraîchit – mais il faut le dépasser. Il ne faut pas rester dedans, il faut avoir des images, mais il faut les dépasser, il faut avoir des icônes, mais il faut les dépasser. On ne

[115] εἰκών. Bailly : Image, portrait, tableau. Image réfléchie dans un miroir. Simulacre, ressemblance, similitude.
[116] Archevêque de Sens-Auxerre, 1929-2004.

reste pas aux icônes, on touche le mystère dans la foi, mais c'est le mystère qu'on touche. Et pour le point de vue philosophique, c'est la réalité existante et c'est la réalité *seule* que l'intelligence atteint.

Donc en face de cet imaginaire qui dans notre monde aujourd'hui est si puissant… On est dans un cocon qui n'a jamais été aussi puissant… Voyez, depuis l'invention du cinéma, depuis l'invention de la télévision, tout cela augmente et intensifie l'imaginaire. Nous sommes une culture de l'imaginaire, cela c'est sûr. [C'est] ce qui caractérise la culture d'aujourd'hui comparativement à… Alors on dit qu'elle est scientifique, oui, oui, elle est scientifique, mais elle est imaginaire avant d'être scientifique, plus profondément. C'est pour cela que les propagandes[117] marchent tellement bien, les propagandes marchent admirablement parce qu'elles sont à base d'imaginaire.

Je me souviens, un de mes anciens étudiants qui était un Écossais, mais un grand Écossais, vous savez, cela fait partie de… c'est quelque chose d'assez particulier… au bout de trois ans qu'il avait quitté Fribourg, il se rendait à Milan et il vient me dire : « Mon père, c'est terrible mon métier, je dois mentir du matin jusqu'au soir et toute la philosophie que j'ai apprise me montre que je suis dans le mensonge (parce qu'il était attaché à une grande boutique, un grand truc énorme et il était dans les propagandes), je suis obligé de mentir, tout le temps, tout le temps, tout le temps pour faire que les gens vivent dans l'imaginaire et qu'on puisse les téléguider ». Alors je dis : « Heureusement que vous en apercevez, c'est déjà beaucoup. » Alors il dit : « Oui, mais ce n'est pas drôle alors ! ». C'est évident que ce n'est pas drôle, mais ce n'est pas drôle de vivre dans une culture d'imaginaire. On est plus heureux, oui, on est plus heureux, voyez, d'un bonheur fallacieux, si on ne le voit pas, alors on fonce dedans, on fonce dans le brouillard et on croit que c'est la réalité. Ce que **Platon** disait d'une façon très juste à propos de la caverne : les gens restent dans l'apparence, on reste dans l'apparence et on ne touche pas à la réalité[118]. Et **Platon** avait très bien saisi cela et [il faut saisir] que le rôle du philosophe c'est de rappeler la réalité, la réalité la plus humble, les sensibles propres, le jugement d'existence – ce que **Platon** n'avait pas assez vu – et puis le point de vue ultime et dernier, la contemplation.

Trois grands rôles de la prudence à l'égard des trois moments où l'égarement est possible

Alors dans l'ordre pratique, en face de cet imaginaire qui enveloppe tout, il faut que progressivement, notre intelligence pratique au service de l'amour puisse permettre à notre intention de vie de naître.

1. Premier rôle de la prudence : gardienne des intentions de vie ;
2. second rôle de la prudence : permettre les choix au service de cette intention de vie ;
3. troisième rôle de la prudence : permettre que l'*imperium*, le commandement, puisse être un jugement d'intelligence pratique au service de l'amour.

Je crois que ce sont les trois grands rôles de la prudence parce que ce sont les trois moments où l'imaginaire risque toujours de tout prendre.

Alors on peut prendre deux ordres différents, puisqu'ils sont trois, on peut prendre

1. premièrement, sauvegarder les intentions de vie, cela c'est radical ;
2. deuxièmement, sauvegarder le choix ;
3. troisièmement, l'*imperium*.

[117] Dans le langage de l'auteur ce mot signifie "publicité".
[118] Cf. L'allégorie de la caverne exposée dans la *République*, VII, 514a et sq.

Et on peut prendre aussi, premièrement, l’*imperium*, [parce que] l’*imperium* implique des choix et les choix impliquent le jugement de vie, cela m’est égal l’ordre qu’on peut prendre.

Alors, prenons ce qui, pour nous, est le plus concret – puisqu’on est dans l’ordre pratique.

Prudence et imperium

La prudence permet de nous réveiller et de dire : « Fais ceci. ». La prudence nous permet, quand nous voulons faire oraison – je prends un exemple très concret du climat de vie dans lequel on vit – la prudence permet au chrétien de dire : « Maintenant tu vas faire oraison, tu ne vas pas continuer ton doux sommeil ». Quitter son oreiller, pour les gens qui aiment l’oreiller, ce n’est pas commode et la prudence est là pour nous faire comprendre qu’il y a un changement de vitesse et qu’il faut débrayer ! Et que ce n’est pas automatique ! Cela existe au niveau mécanique, [la boîte de vitesse automatique], mais pas au niveau volontaire. Ce n’est pas mécanique du tout, ce n’est pas parce que vous êtes sur la station droite que vous n’allez pas continuer d’avoir votre oreiller. Il y a des gens qui… Ah, si on le voyait, ils sont debout, mais ils ont l’oreiller derrière [Grands rires], ils continuent de dormir ! Parce que la station droite, très bien, très bien, cela aide à quitter l’oreiller, mais quelquefois l’oreiller, il colle tellement à la tête qu’il reste, il n’y a qu’à regarder, quoi ! cela se voit tout de suite, l’oreiller est derrière ! Alors il n’est pas carré, parce que s’il était carré, cela se verrait trop, alors on l’a bien mis, comme pour la douane, c’est extraordinaire ce que c’est que d’imaginer, hein, comme la difficulté de se réveiller… « Fais ceci, réveille-toi ! », c’est quand même un *imperium* qu’on fait tous les matins. Alors évidemment, on dira ne faites pas cela trop vite parce que toute la journée, etc. … Oui, si vous avez un cœur fragile, je comprends, le médecin vous dira : « Réveillez-vous lentement, mettez au moins une demi-heure avant de vous réveiller, n’allez pas trop vite, [ou] votre cœur en prendra un grand coup ». Bon, si le médecin vous dit ça, écoutez-le, il est du côté du conditionnement le médecin, il ne faut pas l’oublier… Sauf ici dans la communauté [Grands rires] les médecins sont astucieux, et alors ils rappellent que la finalité domine le conditionnement, mais ils font quand même un petit peu attention au cœur, parce que les battements du cœur c’est le conditionnement, c’est le premier conditionnement. Quand on est jeune [pas besoin], de temps en temps il faut faire attention, mais, autant que possible, il y a quelque chose qui dépasse : « Fais ceci », l’*imperium*, il faut quitter tout le voile imaginaire pour se remettre devant la réalité qu’on doit faire. L’intelligence pratique, dans la prudence, a ce pouvoir de maîtrise de soi, ce que les **Stoïciens** avaient mis tellement en lumière. La maîtrise de soi, c’est un acte de prudence ! Un homme prudent, il connaît la machine, il connaît tous les moyens qu’il a… bon, s’il a le cœur fragile, il mettra un peu plus de temps, *mais* il sera d’autant plus attentif à la finalité !

***Imperium* et finalité**

C’est cela l’homme prudent, il est d’autant plus attentif à la finalité : « Fais ceci, tu sais que tu dois le faire, en une demi-heure si tu as un cœur fragile ; si tu n’as pas le cœur fragile, fais-le rapidement et réveille-toi ! Fais ceci ! ». C’est l’intelligence qui domine immédiatement ce que nous devons faire pour le rattacher à notre fin. Nous nous réveillons. Pourquoi se réveille-t-on ? Pour le plaisir de se réveiller ? Non, parce qu’il y en aurait beaucoup qui ne se réveillerait jamais. « [Pour moi], c’était pour le plaisir de se réveiller. » – « Ah, moi, me réveiller, ce n’est pas du tout drôle, donc j’aime mieux continuer de dormir ! ». Voyez, la finalité n’est pas présente tandis qu’on doit faire que cet acte devienne un acte humain et c’est la prudence et l’intelligence pratique, l’antibrouillard, qui fait sortir de ce que représente cet état particulier du sommeil pour faire que,

tout de suite, nous nous finalisons. Et tout de suite l'intelligence pratique qui est en nous domine la multiplicité des actes que nous pouvons faire pour nous réveiller *en vue* de tendre vers notre fin, de tendre vers notre bonheur, pour aimer plus. Si on est chrétien, si on est religieux (au sens le plus radical[119]), on se réveille pour aimer plus, pour aimer plus Dieu, pour être serviteur de Dieu. Tout de suite ! Premier acte ! On se réveille pour cela. Voyez, c'est là où la vie chrétienne exige de nous une prudence extraordinairement éveillée, on s'éveille *pour* aimer et donc pour être au service de Dieu. Et ce service de Dieu va impliquer que, tout de suite, l'adoration est la première parce qu'on n'est serviteur de Dieu que quand on adore, l'adoration devient l'activité première.

L'imperium met tout la complexité de notre être en éveil au service de la fin

Je crois que notre premier *imperium* c'est cela, c'est de mettre toute la complexité de notre être qui passe du sommeil au réveil à être éveillé *en vue* de l'adoration, *en vue* de faire de nous des serviteurs de Dieu.

Si on n'est pas religieux, si on n'est pas chrétien c'est de passer du sommeil au réveil pour être serviteur des hommes. **Auguste Comte** dit cela très bien[120], je ne sais pas s'il le faisait, mais « serviteur des hommes »… Si on n'est pas serviteur de Dieu, c'est pour être serviteur des hommes et c'est vrai, c'est un service… L'*imperium* fait de nous des serviteurs, tout de suite une mise au service de toutes nos capacités en vue de la fin. Donc c'est toujours en vue d'un amour : aimer Dieu, aimer le prochain. Parce que l'être serviteur des hommes c'est les aimer. Donc c'est ou la philanthropie, comme on dira, l'altruisme, au service des hommes : « Je me lève pour que cette journée soit davantage au service des hommes ! », voyez, on voit très très bien cela, l'humaniste distingué qui dit cela : « Tous les jours je me lève pour me mettre entièrement au service des hommes et pour être parfaitement au service des hommes, je sais toutes mes capacités, toutes mes possibilités qui vont être au service des hommes ». Alors ce service des hommes se traduira de multiples manières, mais c'est pour cela… Le chrétien, l'homme religieux, dira : « Je me lève pour être au service de Dieu et c'est pour cela que la première chose que je fais c'est d'adorer, c'est de remettre toutes mes capacités en face de Dieu ».

Imperium, acte d'intelligence – Psychologiquement, nous le prenons comme un acte de volonté

Cet acte d'*imperium* est un acte de l'intelligence pratique, c'est-à-dire [de] l'amour qui se sert de mon intelligence pratique pour comprendre mes capacités à l'égard des *moyens*, à l'égard de l'*application* que je peux avoir pour me réveiller, pour adorer, pour faire tel ou tel travail au service des hommes. Cette capacité que j'ai d'éclairer ce moyen, qui est celui que je peux accomplir immédiatement, l'application, la sollicitude *en vue* d'un service, *en vue* d'une adoration, être disponible. L'*imperium* c'est cela : être disponible. Je prends toutes mes capacités… La maîtrise de soi [par exemple] : la prudence implique cela, on est prudent pour mettre toutes ses capacités au service de notre fin. Alors je lutte, cela ne se fait pas simplement, on doit lutter parce que c'est évident que si on prend la spiritualité de celui qui descend le fleuve – donc la spiritualité de la planche ou la spiritualité de l'arbre à vent – on ne fera jamais un *imperium*. Et il y a des gens qui ne font jamais un *imperium*, un acte d'*imperium* pendant leur journée, « Va comme je te pousse » – « Ah oui, oui, c'est normal de se réveiller parce qu'on a dormi suffisamment et puis il ne faut

[119] Pas au sens de l'état de vie religieuse, mais au sens de nourrir une relation à Dieu.

[120] Auguste Compte évoque à de nombreuses reprises « les éminents services » de la science, ou « l'immense service » de la science à l'égard des hommes, etc. Toutefois, l'expression « serviteur des hommes » ne semble pas directement pouvoir être trouvée sous sa plume.

jamais se réveiller par un réveil parce que le réveil est artificiel, il faut se réveiller quand la nature se réveille et j'ai eu bien soin de fermer mes volets pour pouvoir dormir plus longtemps que le jour ! ». Voyez, alors on ne fait pas d'acte *d'imperium*, c'est une vie moelleuse, douce, qui descend le fleuve. Et là, on se réveille, c'est sûr, on se réveille, mais sans *imperium*. Voyez, le réveil a cela de bon, c'est qu'il m'oblige de faire un acte d'*imperium* tout de suite parce qu'il me réveille au milieu de mon sommeil. C'est agaçant, je sais bien, mais cet agacement demande vite d'être dépassé : c'est pour Dieu que j'offre ma journée. C'est cet acte que nous faisons qui est un acte d'intelligence pratique d'une intelligence affective et qui fait que toutes nos capacités sont ordonnées sont prises en main pour l'offrir.

Vous voyez là le dépassement de l'imaginaire et ce regard très limpide de l'*imperium* qui est un acte d'intelligence pratique de prudence. L'homme prudent c'est celui qui a la maîtrise totale de lui pour être capable de se mettre au service du bien qu'il poursuit, du bonheur qu'il cherche. Ce bonheur est *ou* service de Dieu *ou* service du prochain. Service de Dieu, et dans le service de Dieu, le service du prochain ; ou le service du prochain tout seul. On comprend très bien ces deux attitudes.

Dans l'*imperium*, la volonté n'est première que psychologiquement

Et je dis bien : c'est un acte d'intelligence. L'*imperium* naît… C'est un acte qui implique l'amour, qui implique la volonté et même, *psychologiquement*, je dirai que je ne peux m'éveiller que par un acte de volonté, c'est très vrai, c'est ce que je vois le plus immédiat[ement], c'est ce dont j'ai le plus *conscience*. Il faut avoir de la volonté pour quitter le sommeil et pour quitter l'oreiller, le plumard. Il faut avoir un acte de volonté, c'est très vrai, parce que…

Les actes d'*imperium* faciles et les autres

… surtout quand il fait froid, surtout quand on est fatigué et que tout réclamerait que cela dure un peu plus longtemps et qu'on nous l'a dit – ce qui était le mieux – c'est-à-dire : « Tu es fatigué quand même, tu as une sale tête, il faut dormir. » Alors, il y a toujours en nous, un petit diablotin qui nous dit : « Mais tu es fatigué mon cher, mais tu ne tues pas ! ». Il faut dépasser cela. L'amour, la volonté est au point de départ, mais c'est une volonté qui est éclairée par l'intelligence. Pour que la volonté soit efficace et puisse lutter contre l'imaginaire, il faut cette intelligence au service de l'amour et c'est pour cela que l'*imperium* est un acte d'intelligence qui ordonne les moyens à la fin dans l'ordre de l'exercice. Dans l'ordre de l'exercice ! L'*imperium*, c'est dans l'ordre de l'exercice ! Vous ne comprenez l'*imperium* qu'en réalisant cet acte volontaire au service d'un bonheur, au service d'une fin qu'il faut acquérir.

C'est pour cela que certains jours, on se lève très facilement, les jours de fête, quand c'est la fête de **saint Thomas** on se lève extrêmement facilement parce que c'est un jour de fête. On se dit que ce jour-là il y aura des cours festifs en particulier en l'honneur de **saint Thomas**. En l'honneur de **saint Thomas**, on multiplie les cours, c'est une façon de l'honorer [Rires]. Donc c'est merveilleux on se lève avec une joie extraordinaire les jours de fête, vous comprenez, les jours de fête sont signe qu'il y aura quelque chose de plus, alors on se lève plus facilement. L'amour est plus éveillé tandis que quand c'est un jour [de] mercredi des Cendres [Rires], quand c'est un jour de carême, c'est plus difficile. Voyez, il faut que l'intelligence soit encore plus éveillée. C'est très curieux cela, vous n'avez qu'à réfléchir à vos différents réveils selon les jours[121] de l'année liturgique, selon les saints,

[121] Il dit « année ».

selon vos résolutions. On a pris une résolution de se réveiller immédiatement, pas de perte de temps, parce que celui qui commence à perdre cinq minutes le matin, toute la journée est moelleuse parce qu'elle a perdu cinq minutes de temps, alors elle n'a pas cette espèce d'impact qu'il faut de l'intelligence pratique qui domine tout de suite.

C'est très important cela, cela n'a l'air de rien, mais c'est très important, c'est une taille[122] qui est bien faite et la taille qui est bien faite implique cela. C'est cela le point de vue de l'*imperium*. Et je prends exprès l'exemple du réveil puisque c'est là que c'est le plus net, mais vous pourriez multiplier cela à travers toute la journée : quand vous changez d'occupation, quand vous venez au cours cela implique un acte d'*imperium* : « Je veux obéir ». Alors vous ne le dites pas, mais il faut se le dire de temps en temps et même c'est bon de se le dire chaque fois, parce que chaque fois que vous dites « oui », je fais un acte d'obéissance, et c'est vrai, on fait un acte d'obéissance en vue de réaliser.

L'imaginaire peut remplacer nos *imperiums* en orientant non plus vers la fin, mais vers ce qui est dans le sens de notre nature sensible

Alors l'imaginaire, lui, quand il s'agit de l'*imperium*, l'imaginaire empêche l'intelligence de pénétrer l'exercice de nos activités pour faire que cet exercice de nos activités, j'allais dire, soit toujours dans un signe d'une descente, c'est plus facile. On fait ce qui est adapté à notre santé, à nos goûts, à notre plaisir. Il n'y a plus d'*imperium* en ce sens que l'affectivité sensible a tout pris, alors, il n'y a plus besoin d'*imperium*. C'est le caprice. Le caprice dans la vie d'aujourd'hui, chez des quantités, empêche l'*imperium*, et, soi-disant, c'est plus humain ! **Jean-Jacques**[123], hein ! Pensez à cela ! Parce que nous sommes peut-être loin de **Jean-Jacques** aujourd'hui, mais il est quand même très présent. Il est très présent : il ne faut pas contrarier la nature parce que la nature est bonne tandis que le réveil est mauvais[124]. Alors il ne faut pas contrarier la nature, il faut donc que les enfants, on les mette à coucher quand ils commencent à dormir, il ne faut surtout pas leur dire d'aller se coucher et il ne faut surtout pas les lever avant qu'ils se réveillent, surtout pas, c'est très très mauvais ! Voyez la pente, la pente glissante, l'affectivité sensible, les instincts…

Rousseau fait des êtres non éduqués

Et donc on doit lutter contre cela parce que c'est cela qui fait que, de fait, au bout d'un certain temps on n'a pas *éduqué* quelqu'un, il n'a jamais fait dans sa vie un acte d'intelligence pratique, cela existe. Il a vécu dans l'imaginaire pur, on l'a laissé à ses caprices, mais les caprices ce n'est pas l'intelligence pratique. Les caprices c'est la pente glissante, la *dolce vita*, alors on n'a plus qu'à laisser, on n'a plus qu'à se laisser prendre. Alors il faut lutter contre cela, c'est vrai, il faut lutter contre cela pour rejoindre cette domination par rapport aux moyens qu'on a choisis, qu'on a choisis la veille, qu'on a choisis l'avant-veille, peu importe, les moyens choisis *en vue d'atteindre la fin*.

---

[122] Allusion à *Jn.* 15, 2.

[123] Jean-Jacques Rousseau.

[124] Ces thèses sont développées dans l'*Emile ou De l'éducation* : « Tant que les enfants ne trouveront de résistance que dans les choses et jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni colères, et se conserveront mieux en santé. C'est ici une des raisons pourquoi les enfants du peuple, plus libres, plus indépendants, sont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robustes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant sans cesse. » (Livre premier, GF Flammarion, 2009) – Et encore : « La nature a, pour fortifier le corps et le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de rester quand il veut aller, ni d'aller quand il veut rester en place. Quand la volonté des enfants n'est point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils sautent, qu'ils courent, qu'ils crient, quand ils en ont envie. Tous leurs mouvements sont des besoins de leur constitution, qui cherche à se fortifier. » (Livre Second).

Et pour cela, il faut mettre toute notre intelligence pratique, éclairer cela par l'intelligence pratique. Alors à ce moment-là on est capable, grâce au jugement d'existence qui porte sur ces moyens, de rejoindre le réalisme de la fin. Autrement on se laisse couler, on [se] la coule douce, vous voyez, donc on se laisse couler et il n'y a plus d'*imperium*.

Ce qu'est un homme prudent vis-à-vis de l'*imperium*, l'*imperium* permet de poser l'acte

Alors, il faut analyser ce que c'est que cet *imperium* acte d'intelligence pratique et il faut la prudence – un *habitus* de prudence qui s'acquiert progressivement – pour que cet acte d'intelligence pratique puisse submerger l'affectivité, l'imaginaire, les passions, tout ce qui peut arriver – c'est multiple – [toutes ces choses] qui viennent corrompre cela et qui empêchent de poser ce jugement pratique et qui empêche de dominer sa vie et [qui ont pour conséquence] de se laisser prendre d'une façon facile tout simplement par un contexte.

Cela c'est très très important. Un homme prudent c'est un homme qui sait poser un acte d'*imperium* plusieurs fois par jour. Et voyez comment l'acte d'*imperium*, mettant l'intelligence au service de l'amour, nous fait *acquérir* ce qu'il y a de volontaire. C'est très vrai que c'est par *l'imperium* que j'acquiers la volonté, la capacité de poser un acte dans l'ordre de l'exercice.

Alors là, il y a une application volontaire, l'intelligence éclaire pour que je sois capable de poser cet acte et poser cet acte c'est : « Je veux poser cet acte, je veux me réveiller, je veux être attentif, je veux faire telle chose. ».

*On analyse ensuite ce qui précède l'*imperium *: le choix*

La prudence va nous permettre de poser des choix vrais puisque l'*imperium* présuppose le choix des moyens. Et le choix des moyens, nous l'avions déjà vu, peut être contaminé par l'imaginaire, par les passions et donc, là encore, nous avons besoin de l'intelligence pratique qui se fortifie grâce à la prudence et qui nous permet de voir avec beaucoup de lucidité – je crois que c'est là où la lucidité joue – avec beaucoup de lucidité le moyen le plus adapté à la fin que nous poursuivons.

Voyez, je prends un petit exemple très simple : la question de savoir si on doit assister au cours ou pas au cours. C'est un choix. Vous allez me dire : « C'est dans l'obéissance, ce n'est plus un choix ». – « Pardon, c'est un choix ! » Parce qu'avant de soumettre à l'obéissance, je vais dire : « Écoutez, je vais vous demander d'être dispensé des cours pendant cette période parce que j'ai tellement… ». On vous dira : « Très bien, très bien ». Elle sera confirmée par l'obéissance, ce sera parfait. Mais au fond ce n'est pas l'obéissance qui prend des initiatives dans ce domaine-là, ce n'est pas l'autorité, c'est vous qui prenez l'initiative. Et vous avez raison, vous avez raison, il faut les prendre quand on doit les prendre. Savoir quand on doit choisir tel ou tel moyen. La lecture de tel livre. Faut-il lire du **Kant** ou de l'**Aristote** ? Grave question ! Faut-il lire **Heidegger** ou **Aristote** ? Faut-il lire **Platon** ou **Aristote** ? Faut-il lire **Plotin** ou **saint Thomas** ? Ce sont des questions importantes dans la vie cela. Ce sont des moyens. Or, ces moyens, vous savez bien, cela dépend, c'est-à-dire, ce sera l'influence du contexte. Si je suis ici à Saint-Jean, difficile de faire passer **Kant** avant **Aristote**, je le ferai en sous-main, je prendrai les deux en même temps et puis alors quand je commencerai par **Aristote**, je dirai : « Oh, c'est dur, je vais prendre **Kant**. Oh, comme **Kant** est séduisant, comme c'est séduisant **Kant** »… Et c'est vrai, il faut toujours avoir un livre séduisant et un livre dur, toujours dans son travail. Mais il faut avoir le courage de dépasser le séduisant pour prendre le dur tant qu'on peut prendre le dur. Parce que cela renouvelle le choix. Si vous avez choisi

une fois pour toutes, vous ne renouvelez pas votre choix alors votre choix s'use. C'est pour cela qu'il faut toujours avoir deux livres : le séduisant et le dur, le doux et le dur.

Cours n° 11 du 11 février 1987

LA PRUDENCE (SUITE)

Divers points sur la prudence

La prudence pousse lentement comme le chêne

Nous allons continuer à préciser la naissance de la prudence, de la vertu de prudence. C'est une vertu extrêmement importante qui met du temps à pousser. Quand on est jeune, on n'est pas prudent et la vertu de prudence est encore très loin. On met du temps à l'acquisition de la vertu de prudence. Or, la vertu de prudence, pour les anciens, c'est la sagesse pratique. Il ne faut pas l'oublier. La vertu de prudence constitue au fond notre personnalité éthique. Notre personnalité éthique, c'est dans la prudence. On peut compter sur certaines personnes, et sur d'autres personnes, on ne peut pas compter. C'est la question de la prudence. Il faut beaucoup réfléchir là-dessus. Sur certaines personnes, vous vous appuyez, puis ça, ça… Dès que vous vous appuyez, c'est le roseau. Il n'y a pas beaucoup de chêne. Cela met du temps. Du reste, cela pousse très lentement le chêne et comme les personnes n'ont pas la vieillesse du chêne… c'est pour cela qu'il y a très peu de personnes prudentes dans le monde d'aujourd'hui. Très peu de personnes prudentes.

Prudence et art

Très facilement le *facere* se substitue à la prudence

La plupart des accidents de voiture – un thème favori[125] – la plupart des accidents de voiture provient d'un manque de prudence. Un monde qui n'est plus prudent est un monde où les accidents arrivent de plus en plus parce que c'est le *facere* qui domine. Alors on peut être très habile, mais l'art ne remplace jamais la prudence. Il y a tout un domaine extrêmement intéressant à développer, c'est le domaine de l'art et de la prudence. Parce que souvent on comprend mieux ce que c'est que la prudence en regardant l'art[126]. Parce que l'art est plus facile pour nous à comprendre que la prudence. On est plus vite artistes que prudents. L'art, cela pousse plus vite. C'est comme les mathématiques, cela pousse comme des asperges. C'est vrai, vous savez bien ce que disent les matheux : « On a des intuitions mathématiques jusqu'à 40 ans, après, pfuit, on est mis de côté », parce que les mathématiques demandent la jeunesse. Tandis que la prudence, on est prudent à partir de 45 ans. Cela demande… il faut du temps pour être prudent.

---

[125] On pense deviner que certains dans l'auditoire se sentent concernés.

[126] Aristote (*Éthique à Nicomaque*, VI, 4, 1139b 35 1140b30) et Thomas d'Aquin à sa suite (*Somme théologique*, I-II, q. 57, a. 4) ont étudié prudence et art en les mettant en regard. D'autres lieux existent chez ces auteurs.

La contemplation est un au-delà de la prudence, l'art un à-côté de la prudence

Alors, il y a un lien entre prudence et art qui est très très curieux pour moi et qui est très intéressant, [un sujet] auquel il faut réfléchir. Je ne le vois pas ici, mais comprenez que si on veut regarder ce que c'est que la prudence, il faut la saisir entre l'art et la contemplation. La contemplation est un au-delà de la prudence et l'art est un à-côté de la prudence. L'art et la prudence, ce sont deux frères jumeaux qui ne se ressemblent pas, mais qui sont nés quelques fois en même temps. Mais l'art passe devant la prudence donc il naît le premier et il naît tout de suite avec beaucoup plus de force que la prudence.

On est plus vite un artiste, on a plus vite des précisions d'artiste. Un artiste a des déterminations qui se font sentir très très vite, c'est pour cela qu'un artiste est toujours un peu tranchant alors que l'homme prudent ne l'est pas. L'homme prudent sait très bien qu'il ne faut pas affirmer trop vite. Voyez, les jeunes tranchent très vite : « C'est comme cela, c'est comme cela ». Attention, cela c'est d'ordre artistique, ce n'est pas d'ordre prudentiel. Et le contemplatif, alors c'est autre chose, il se met au-delà du combat donc il n'a pas à trancher, il continue son chemin, il laisse les gens se battre, il est au-dessus.

C'est très curieux, les trois doivent se tenir. Je crois qu'au point de vue personnalité – comprenez bien : au point de vue personnalité psychologique – il y a là trois [types] que l'on doit regarder tout le temps très attentivement, je dis bien au point de vue personnalité psychologique. On le verra du côté de la personne, mais je le signale ici.

La personnalité de l'homme prudent.

La personnalité de l'homme artiste.

La personnalité du contemplatif.

Ce sont trois types de personnalités très très différentes et au point de vue de la personnalité, l'artiste et le prudent sont presque toujours à l'opposé, c'est très curieux. Dans un dialogue de table ronde, on mettrait le prudent, l'artiste et le contemplatif vis-à-vis de leur manière de regarder les choses. C'est très important de saisir cela. Voyez, c'est tout le contexte un tout petit peu autour, qu'il faut voir, qu'il faut sentir.

Prudence et *imperium*

L'imperium présuppose le choix, l'intention, un premier amour

Je précise maintenant la naissance de cette vertu de prudence qui est nécessaire à cause de l'imaginaire qui risque tout le temps de s'acoquiner avec la passion. Il y a des alliances de la passion et de l'imaginaire qui sont extraordinaires. A tous les âges. Et qui font que le jugement, le jugement moral dérive. On part dans le fossé.

> Alors, je vous disais par rapport à l'*imperium*, qui est un jugement moral très important... Et ce jugement moral de l'*imperium* qui est un acte d'intelligence, ce jugement moral de l'*imperium* qui fait : « Fais ceci ! ». Donc, tous les matins, vous faites un petit acte d'*imperium*, essayez de le faire consciemment, je me lève, et je me lève à l'heure ; tandis que quand votre *imperium* est encore dans les nuages de l'imaginaire : « Oh, on peut encore gagner cinq minutes » ; vous voyez la paresse, la paresse c'est de l'ordre du concupiscible, le paresseux aime son oreiller, c'est très curieux, il le quitte très difficilement, il l'emporterait bien au chœur, parce que ça colle ; alors que l'*imperium* vient dire : « Non,

terminé ! », on passe d'un domaine à l'autre, c'est net, c'est pour cela que c'est un acte d'intelligence, c'est un acte qui coupe deux attitudes : « C'est très bien, on a dormi, maintenant ça y est, même si on n'a pas dormi beaucoup, cela n'a pas d'importance ; même si on est fatigué, cela n'a pas d'importance : « Je dois faire cela ! » : l'*imperium*, « Je dois faire cela ! »),

cet *imperium*
présuppose le choix,
présuppose l'intention,
présuppose un amour.

Pour que l'*imperium* soit très impératif et très tranchant, il faut que l'amour soit là, très actuel.

*L'*imperium *est un acte de l'intelligence dans l'amour – Beauté de l'*imperium

Donc, c'est un acte d'intelligence enveloppé d'amour. C'est cela l'*imperium*. C'est pour cela que je peux dire que l'*imperium* est un acte volontaire ou un acte d'intelligence. Vous savez bien, les deux spiritualités : **Thomas d'Aquin** et **Suárez**. Pour **Suárez**, l'*imperium* est un acte volontaire. C'est très important du reste de bien comprendre cela. Et pour **saint Thomas**, l'acte d'*imperium* est un acte d'intelligence, mais un acte d'intelligence *à l'intérieur* de l'amour, à *l'intérieur* de la volonté. C'est dans l'*imperium* que je saisis le mieux le lien, la coopération, entre intelligence et volonté.

C'est très beau un acte d'*imperium*. C'est très beau parce que cela montre ce qu'est la personne au point de vue moral. C'est dans la manière dont vous vous commandez à vous-même qu'on dénote tout de suite si vous avez assez de fermeté, assez de netteté par rapport à la passion et à l'imaginaire.

*L'*imperium *rend nette notre activité éthique*

C'est cela qu'on doit cultiver pour acquérir quelque chose de net. Parce que si l'*imperium* est gluant, si l'*imperium* est, voyez, lié encore à toute la passion, à tout l'imaginaire, alors il n'est pas net et il y a quelque chose qui manque. Alors cela devient agaçant, vous savez, on ne peut jamais savoir si c'est oui ou non : « Que votre oui soit oui, que votre non soit non »[127], c'est cela que **Jésus** réclame, que ce soit net. Tandis qu'autrement... Pff… « Est-ce que demain matin vous serez là ? », peut-être, cela dépendra s'il y a du brouillard ou non. Vous ne pouvez pas compter [sur lui], et en effet, il vous a dit oui, et puis demain matin il n'est pas là parce qu'il y a du brouillard. Il n'y a pas quelque chose de net.

Voyez, l'intelligence dépasse le temps. L'intelligence dépasse le brouillard de l'imaginaire et des passions.

Donc, le premier moment où la prudence vient conforter l'intelligence pratique – l'intelligence pratique qui est une intelligence qui est née à l'intérieur de l'amour, cette naissance de la prudence, de cet *habitus*, c'est un *habitus* qu'on acquiert, la prudence, c'est un pli qui s'enracine dans mon intelligence pratique – c'est par rapport à l'*imperium*. J'ai *besoin* de cet *habitus*, de cette détermination qui vient s'ajouter à la nature pour que l'imaginaire et les passions ne l'emportent pas. Et tous, nous avons besoin de cela.

[127] *Matt.* 5, 37

Naturellement, je dis “naturellement”, étant donné notre état où l’imaginaire et les passions sont si forts, « la plupart du temps », comme disent **Aristote** et **saint Thomas**, *« ut in pluribus »*, « la plupart du temps », nous restons dans l’imaginaire et le passionnel, et il faut une force intérieure de conquête par rapport à soi-même pour arriver à faire que mon intelligence pratique, grâce à la prudence, soit victorieuse de cet imaginaire et de ses passions.

C’est très beau la victoire de l’intelligence pratique à ce point de vue là. Et c’est important de saisir cela. Il faut le saisir et puis l’acquérir, il faut le comprendre et l’acquérir en faisant un petit examen de conscience philosophique et en voyant qu’en effet, oui c’est vrai, c’est vrai, je reconnais bien que je reste un tout petit peu dans une attitude que je n’aime pas trop préciser. Alors qu’il faut que dans ce domaine-là, ce soit net. C’est ce jugement droit qui consiste à dire : « Je dois faire cela, c’est décidé, je dois le faire, peu importe les circonstances dans lesquelles je me trouve, je dois le faire ».

Prudence et circonstances

Alors évidemment, la prudence consiste à être attentif aux circonstances. J’ai décidé de le faire, il est possible… Vous voyez bien, c’est là où la prudence reste souple parce qu’il y a deux attitudes prudentielles : j’ai décidé hier, avant de me coucher, de me lever à l’heure voulue. Six heures. J’ai décidé cela. Mais entre deux, durant la nuit, j’ai eu un grand accès de fièvre – je ne dis pas un cauchemar, mais un grand accès de fièvre, parce que le cauchemar, peu importe, si chaque fois que vous avez eu un cauchemar, vous ne vous levez pas le matin, ou vous avez eu un rêve extraordinaire, vous ne vous levez pas le matin… mais un grand accès de fièvre, c’est la grippe – alors, l’homme prudent qui est en vous, étant donné cette circonstance, [dit :] « je crois qu’il ne vaut mieux pas me lever », et vous êtes très responsable.

Voyez, il y a une circonstance qui était imprévue. Si l’artiste en vous domine, et le petit **stoïcien** : « Ah, j’ai promis de me lever, j’ai dit au père maître que je ferais attention cette semaine-ci, je serai tout le temps à l’oraison cinq minutes avant les autres pour bien montrer ma décision, alors, coup de coûte que coûte, crève ! [Rires] cela n’a pas d’importance, je serai là » : le petit **stoïcien** ! Ah, le petit **stoïcien**, c’est bien souvent la prudence et l’art : « Je veux être là pour montrer que j’ai de la volonté, pour montrer que je suis aussi capable qu’un autre d’être là ». Voyez, le petit **stoïcien** qui pousse, pour montrer, pour la manifestation. Ce n’est pas de l’ordre prudentiel, cela, c’est le petit artiste qui pousse et ce n’est pas entièrement prudent. Mais faisons attention, parce que la fièvre quarte[128], la nuit ça monte très vite… « Est-ce que c’est bien sûr que j’ai [de] la fièvre ? Pfff, est-ce que ce n’est pas mon imaginaire ? ». Vous voyez le petit dilemme ! Alors si je sais que je suis porté assez facilement à imaginer pour continuer de dormir, je lutterai, je dirai : « Non il vaut mieux quand même y aller, et puis on verra après. Après tout, ce n’est pas sûr du tout, il faut y aller ».

Voyez le tout petit dilemme, la réflexion entre le petit artiste et l’homme prudent qui commence à naître, ce n’est pas si facile que cela d’être vraiment prudent dans l’*imperium*. Voyez, les psychologues diraient : “ les motivations ”. La motivation de l’homme prudent, c’est d’être fidèle à la promesse d’amour. La motivation de l’artiste : « Il faut être là, pour que l’on comprenne que j’ai de la volonté, pour que l’on comprenne que je suis fidèle, alors il faut être là ». Cela, c’est la motivation de l’artiste qui est plus du côté de la manifestation : « Je ne veux pas qu’on dise une

[128] Fièvre intermittente dont les accès reviennent le quatrième jour, comme dans le paludisme.

fois de plus que je suis lâche, que je suis paresseux, je veux montrer que je suis capable aussi bien qu'un autre » : motivation. C'est très vrai, les motivations sont ou de l'ordre du *facere* ou de l'ordre de l'*agere*. Et c'est dans l'*imperium* que va se faire cette lutte entre les deux. Le prudent sait que c'est par fidélité à sa promesse qu'il veut accomplir cet acte. Il veut le faire, il est lucide, la prudence est lucide. On a un jugement très lucide.

La lucidité de la prudence vient progressivement purifier les motivations

La prudence est lucide. On a un jugement très lucide. Alors c'est là où joue très profondément cet acte prudentiel du jugement droit. « J'ai promis, je vois bien que les circonstances, oui, ont changé, mais je peux y aller. » Cela s'acquiert progressivement. On sait quelles sont les résistances de la bête, on sait jusqu'où on peut aller, ce que disait le père **Mandonnet** : « C'est l'expérience qui nous montre progressivement jusqu'où nous pouvons aller. » On expérimente progressivement la force biologique et physique que nous avons. On sait jusqu'où on peut aller, alors, on y va. L'homme prudent fait qu'on exploite sa force jusqu'au bout. Prudemment. On n'exagère pas. L'homme imprudent, c'est l'artiste, il va trop loin. L'artiste, c'est un petit peu en dents de scie, vous savez bien. « Je vais aller très loin. » – « Oui, et le lendemain vous ne serez plus là ». Or, l'homme prudent veut la continuité.

Ce n'est pas si commode que cela, voyez, d'être prudent, il faut être très intelligent pour être prudent. C'est l'intelligence pratique et la lucidité vis-à-vis de son capital propre, intérieur : [voir] jusqu'où je peux aller et j'exploite toutes mes forces *en vue d'un plus grand amour*. Et c'est toujours en vue d'un plus grand amour. Cela, c'est l'homme prudent. [Alors que le petit artiste c'est :]
en vue de la manifestation,
en vue d'être bien jugé.
Ce sont très souvent des motifs qui sont moins purs,
qui peuvent provenir de la vanité,
qui peuvent provenir du petit artiste qui est en moi.
Ce n'est pas toujours de l'artiste [que cela vient], c'est quelquefois de la vanité, ce n'est pas la même chose du tout. L'artiste n'est pas vaniteux. La vanité, elle est commune chez l'artiste et chez l'homme prudent. Et quand vous vous levez uniquement pour qu'on vous voie : « On verra que je suis là présent ». C'est de la vanité, vous vous levez pour cela, cela n'en vaut pas la peine.

L'homme prudent peut se servir de la vanité et des passions pour progresser

Et quelquefois, la vanité nous aide. [Rires] Et l'homme prudent sait qu'il y a en nous le vaniteux, et on doit s'en servir, on doit le dépasser, on doit s'en servir. Mais ce que je vous disais l'autre jour, celui qui disait : « Ah, moi, cela ne me dérange pas d'être dernier. Parce que les autres, cela leur fait de la peine. Moi cela ne me dérange pas d'être dernier de classe. Cela ne me dérange pas, cela ne me fait pas de peine. », alors ça, c'est un " manque de vanité ". Quand même un peu de dignité ! Alors on se sert de cela, il faut se servir de ses passions. C'est évident qu'il faut s'en servir. L'homme prudent connaît ses passions et s'en sert pour aimer plus, donc il ne faut pas dire que c'est toujours un motif mauvais. Pas du tout. Quand même un peu… qu'on ne vous traite pas comme le dernier de tous !

Complexité de la prudence

C'est très complexe la prudence et c'est différent pour chacun d'entre nous. Mais, cela se joue à ce niveau : « Fais ceci », donc je prends l'éveil du matin, le réveil du matin, parce que cela existe tous les jours, mais cela existerait pour le travail intellectuel et le travail manuel. Les épluchages. « Je ne suis jamais là aux épluchages. Je ferai quand même bien un petit effort d'être là. Ce n'est pas mauvais d'y être, ce n'est pas parce que je suis un intellectuel que je ne dois pas y être, au contraire, l'intellectuel doit se montrer plus capable que les autres dans le travail manuel, parce qu'il doit toujours un peu se faire pardonner. Alors, il le fera. Au point de vue de la prudence, il faut que de temps en temps je sois là, je n'ai pas le droit de dire : « Moi, je n'y suis pas, parce que je suis réservé pour les choses intellectuelles », donc, il dira : « Il faut que j'y sois de temps en temps ». Voyez, l'*imperium*, qui est l'*imperium* qui joue là, l'*imperium* qui jugera dans le règlement que vous avez de votre journée.

Encore sur la netteté de l'imperium – L'obéissance

Donc, la prudence va permettre à l'*imperium* « Fais ceci » d'être plus net, plus précis, plus au service de ma finalité. C'est grâce à la prudence que tous mes actes que je fais durant la journée sont plus nets. La cloche sonne, je veux obéir : ah ! l'*imperium* par rapport à l'obéissance. Parce que très souvent, on manque à l'obéissance parce qu'on n'est pas très net dans l'ordre de l'*imperium*. Alors qu'on sait qu'il faut obéir, que c'est le grand *imperium* de ma journée, il faut obéir. Et la prudence me rappelle que l'acte d'obéissance, cela peut être héroïque, je suis un intellectuel, j'aime bien la recherche de la vérité, cela me passionne, alors je n'entends pas la cloche. Quand on est passionné, on n'entend plus la cloche. Je n'entends pas la cloche. C'est assommant, cette cloche qui vient ponctuer comme cela toute la journée, c'est assommant, alors je ne veux plus l'écouter. Alors que l'homme prudent dit : « Pas du tout, tu dois l'écouter, tu dois obéir, c'est plus important d'obéir si tu es religieux, c'est plus important d'obéir que de continuer d'une manière *personnelle* ton travail intellectuel ».

Vous voyez, tous les exemples qu'on peut mettre dans l'ordre de l'*imperium*. C'est très très important l'*imperium*. C'est l'émergence de notre intelligence et donc de notre personnalité morale au service de notre amour, au-delà des passions, de l'ambition – l'ambition c'est une passion – au-delà de notre appétit naturel, passionnel, qui veut qu'on fasse telle ou telle recherche.

Prudence et choix

Différence choix / imperium

L'autre moment où la prudence doit naître, c'est le choix, le choix des moyens. Alors le choix des moyens, j'allais dire, c'est plus ponctuel.

L'*imperium*, il est durant toute la journée, c'est extraordinaire, il est durant toute la journée. Toute la journée, il faut être éveillé. Et c'est vrai, toute la journée, il faut être éveillé. Durant un cours, il faut être réveillé parce qu'on risque de se laisser prendre par l'imaginaire. « Vous comprenez bien, le doux rêve, c'est tellement plus agréable que d'écouter un cours de philosophie ». C'est celui qui emporte son oreiller avec soi. Parce que c'est subtil l'oreiller, c'est invisible, alors j'aime bien me laisser emporter par un petit rêve, mon petit roman intérieur. Il faut me réveiller ! Il faut être présent, présent à ce que je dois faire et être tout entier présent à ce que je

dois faire, je me mobilise, mobilisation générale pour écouter. Cela, c’est l’*imperium*. C’est très fort l’*imperium*, être présent à tout ce que je dois faire et non pas rêver.

Le choix, ah c’est plus ponctuel. Le choix, c’est un acte d’intelligence et d’amour. C’est plus un acte d’amour que d’intelligence.

Éprouver ses choix, modifier certains d’entre eux

Normalement, quand je choisis tel moyen, le choix, c’est lorsque vous avez rectifié votre règlement de vie. On doit le rectifier de temps en temps, on passe au garage pour vérifier si les écrous sont bien vissés, autrement je risque de perdre une roue en route, cela arrive parce que cela n’a pas été suffisamment vissé. Eh bien, on doit régulièrement – je crois toutes les semaines, c’est peut-être un moment du désert, je crois que le désert est fait pour cela – voir si tous les écrous sont bien vissés, cela peut se faire très vite, mais c’est bien : est-ce que mon règlement de vie est ce qu’il doit être ? Est-ce que les choix que j’ai faits (le temps à l’oraison, le temps donné à la charité fraternelle par les épluchages, le temps donné à la prière, le temps donné à l’étude), est-ce que c’est bien ? Il ne faut pas dire : « C’est fait une fois pour toutes, non, cela ce serait trop artiste. L’homme prudent sait que cela change. Ça change : si je suis fatigué, si je suis en pleine forme, si c’est le carême, si ce n’est pas le carême. Ça change. Un règlement de vie se modifie avec le carême, avec l’avent, avec le temps de Noël, avec le temps de vacances scolaires, il n’y a pas de cours, donc je peux, pendant ce temps-là, travailler plus intellectuellement et d’une façon personnelle. Et ainsi de suite, voyez.

Le choix, nous l’avons vu… L’élection, ce n’est pas seulement la retraite, mais l’élection. C’est pour cela que, quand j’ai un petit jour de désert, je dois, dans ma journée de désert, regarder si mon règlement de vie est bien ce qu’il doit être. Nous l’avons vu que, à cause de la passion, à cause de l’imaginaire, très facilement, nos choix sont obnubilés. Il y a des choix qu’on fait de façon purement passionnelle : « J’ai dit, oui, j’aimerais avoir une journée de désert, j’aimerais travailler ». En réalité, ce n’est pas du tout à cause du travail et à cause de l’adoration, c’est pour retrouver tel frère que j’aime bien. C’est très subtil. « J’aime beaucoup de le retrouver, j’ai un amour passionnel pour lui, cela existe, et donc j’aime de le retrouver, j’aime d’être avec lui ». Est-ce que c’est pour aimer plus Dieu, ou si c’est le petit chat qui aime d’être auprès d’un feu brûlant ? Ce n’est pas toujours commode de voir clair parce qu’on avoue difficilement qu’on est un petit chat qui aime d’être à côté du feu brûlant. Il y a des frères qui sont pour nous des brasiers brûlants, il y en a d’autres qui sont des icebergs. [Rires] Je suis un petit chat. C’est la période du petit chat et cela dure longtemps ! Alors est-ce que c’est pour retrouver davantage Dieu ou retrouver davantage ce feu brûlant ? Ce n’est pas si commode que cela.

Limpidité, lucidité du choix – Subjectivité et objectivité du choix

Donc le choix doit être limpide, il doit être vrai. Je dois choisir tel ou tel moyen pour retrouver tel ou tel. Il faut que je sois lucide là-dessus. Il faut que je sois *très* lucide, il ne faut pas que par en dessous je me rattrape et facilement on se rattrape. Voyez : l’aspect passionnel et l’aspect instinctif, l’aspect imaginatif jouent énormément là-dessus.

Eh bien, la prudence viendra aider le choix d’être tout à fait lucide, d’être un choix humain sans aucune opacité passionnelle, sans du tout vouloir se gonfler : « Moi je choisis ce moyen-là parce que comme cela on verra que je suis quelqu’un de bien, j’ai choisi d’arriver cinq minutes avant six

heures et demie pour qu'on voie que je suis un homme d'oraison. Ce n'est pas du tout par amour pour Dieu. Oh non, non, pas du tout. Je ne le dis pas, mais c'est pour qu'on me voie ». Il y a une petite lutte là, voyez.

Le choix. Le choix qui se fait dans le temps et l'espace. Je choisis tel moyen, travailler avec tel frère, est-ce que c'est pour vraiment chercher la vérité un peu plus ou [est-ce que] c'est tout simplement pour être à côté de lui ? Le choix prudentiel se fait dans cette lucidité, vous êtes très lucide dans les choix. Il faut avouer que de temps en temps, on [en] a besoin, c'est évident, effectivement, mais on l'avoue : « C'est vrai, j'ai besoin de rencontrer ce frère. Il me donne un peu d'oxygène, parce qu'autrement c'est tellement, tellement vicié, la vie commune, hein, alors je me dois de temps en temps d'avoir un tout petit élan ». C'est très légitime, mais il faut que ce soit lucide. La prudence va rendre nos choix lucides.

Je vous ai dit, hein : les choix se prennent *ou* en fonction du sujet *ou* en fonction de la finalité. Il faut être lucide [sur le fait] que les choix qu'on a pris, c'est en fonction du sujet [qu'on les a pris], c'est très subjectif : « J'ai choisi ce choix parce que c'est comme cela, c'est ma subjectivité qui l'emporte, ma subjectivité affective, sensible, passionnelle. Je le sais. Et que voulez-vous ? Je suis fragile ». C'est très bien, on avoue qu'on est fragile et qu'on a besoin de la sucette qui continue, parce que c'est cela, c'est la sucette du gosse. On lui donne une sucette pour qu'il ne crie pas. C'est très mauvais du reste, mais cela ne fait rien, c'est le procédé d'éducation. Alors, la sucette, cela continue, il faut savoir que c'est une sucette. Parce que garder la sucette comme le mégot [Rires], c'est triste ! Alors, cela prend des nuances particulières.

L'homme prudent est lucide, parce que quand on n'est pas prudent, c'est très curieux, tout le monde est lucide, sauf celui qui a la sucette. C'est extraordinaire cela ! Mais tout le monde est lucide, tout le monde le voit : les deux inséparables, très bien, très bien, très bien. Les deux inséparables. Très, très bien, ils sont inséparables *s'ils* s'aiment d'un amour vrai. [Alors, parce que] ils le savent, ils peuvent se retrouver, ils peuvent s'aider *en vue* d'aimer plus le Christ et le prochain.

Voyez, cela, c'est la prudence qui rend lucide, c'est extraordinaire comme la prudence fait que l'intelligence pratique vous rend lucide. Et s'il n'y a pas la prudence, nous sommes tous dans son petit cocon, « sans qu'il y ait l'œil qui dépasse », vous savez ce que **Platon** dit, hein : « Nous sommes des êtres emmaillotés par l'imaginaire, par la passion. ». Nous sommes emmaillotés, il dit : « de temps en temps, il y a un œil qui apparaît »[129]. Alors l'œil qui apparaît, c'est la prudence qui fait que nous sommes conscients. Nous sommes des êtres passionnés, c'est évident, nous sommes des êtres passionnés. Nous sommes des êtres imaginatifs, c'est évident. Mais l'imagination et la passion[130] sont dépassées par cet œil de la prudence, cet œil de l'intelligence pratique.

Sagesse pratique et sagesse spéculative – La prudence ramène au réel

[129] Sur l'œil de l'âme tiré du bourbier barbare par la dialectique : « Quant aux arts qui restent, ceux qui selon nous saisissent quelque chose de ce qui est réellement, la géométrie par exemple et les arts qui en dépendent, nous voyons bien qu'ils ne font encore que rêver de ce qui est réellement, et qu'il leur sera impossible de voir comme dans l'état d'éveil aussi longtemps que, dans leur recours à des hypothèses, ils les abandonneront à leur inertie sans être capables d'en rendre raison. S'agissant en effet de cela qui a pour point de départ ce qu'il ne connaît pas, et dont le point d'arrivée aussi bien que les étapes intermédiaires se trouvent enchaînés à un terme qui lui demeure inconnu, quelle mise en œuvre pourrait jamais faire de pareil assemblage une science ? – Aucune, dit-il. – Par conséquent, dis-je, le parcours dialectique est le seul à progresser de cette manière, en supprimant les hypothèses pour atteindre le premier principe lui-même, afin de s'en trouver renforcé ; il est réellement le seul qui soit capable de tirer doucement l'œil de l'âme, enfoui dans quelque bourbier barbare, et de le guider vers le haut en ayant recours, pour le soutenir dans son mouvement de retournement, à ces arts que nous avons exposés. » (Platon, *La République*, GF Flammarion, 2002, 533b-d).

[130] Il dit : « prudence ».

Parce que l'intelligence spéculative ne rectifie pas cela. Il faut avoir des idées extraordinaires ! Je dis des idées parce que votre jugement d'existence, quelquefois, est mis entre parenthèses pour vos idées. « Oh, j'ai des idées, j'ai des idées célestes. » – « Oui, oui, oui. Et vous ne voyez pas que vous êtes entièrement mené par la passion au niveau pratique, entièrement mené par l'imagination au niveau pratique ». C'est très curieux. Entre l'intellect pratique et l'intellect spéculatif, on peut quelquefois mettre une séparation imaginaire. On vit dans des idées et pas du tout le jugement d'existence. Le jugement d'existence fait l'union entre l'intellect pratique et l'intellect spéculatif. Et la prudence vous donne ce jugement existentiel et vous fait comprendre que, de fait, il doit y avoir un lien entre la connaissance spéculative, philosophique, contemplative, et la prudence. La sagesse pratique et la sagesse spéculative se tiennent. Elles ne sont pas séparées, elles sont distinctes. Et c'est le jugement d'existence, le réalisme, qui permet de comprendre les deux.

Alors, troisième moment de la prudence, de la naissance et de la prudence… [Il se ravise et continue le propos précédent :] Voyez, c'est très beau de voir comment la prudence permet à notre intellect pratique, à notre intelligence pratique, de rejoindre le réel, mais le réel *en nous*, et de comprendre ces zones imaginatives, ces nuages imaginatifs qui passent, liés à l'affectivité.

Prudence et intention de vie

La prudence corrige la tendance à ne plus aimer une personne, mais un idéal

Troisième moment, rectification de l'intention de vie. Nous avons vu que l'intention de vie risque toujours de perdre son réalisme par le point de vue imaginatif, alors on devient un dilettante. On n'a plus aucune détermination et [on n'a plus] d'orientation dans sa vie, il n'y a plus un véritable amour spirituel. On doit aimer une personne, [et en fait] on aime un idéal. Combien de personnes aiment un idéal ? Aimer un idéal, c'est merveilleux parce que cela ne répond jamais. L'idéal, il n'existe que dans mon intelligence, que dans mon imaginaire plus exactement. L'idéal ! Ce n'est pas un idéal qu'on aime, c'est une personne, ce n'est pas la même chose. La personne répond et l'idéal ne répond pas. L'idéal, vous le faites selon votre capacité imaginative. C'est très difficile d'arriver à cette purification du véritable amour et de l'idéal.

Grandeur et utilité de l'idéal – Mettre la causalité exemplaire au service de l'amour

L'idéal peut aider, il ne faut pas supprimer l'idéal dans notre vie, il ne faut pas supprimer la cause exemplaire, elle est utile, mais il faut la dépasser. L'idéal, c'est pour aimer noblement celui qu'on aime d'une façon chevaleresque, d'une façon gratuite, cela, ça aide beaucoup. Et la cause exemplaire aide à ce point de vue là. Je ne veux pas aimer d'une façon banale, je veux aimer avec un peu de dignité. Je veux aimer comme une personne qui sait ce que c'est que l'amour et la grandeur de l'amour. Je ne veux pas avilir l'amour. Alors là, on a besoin que l'idéal vienne ennoblir mon amour spirituel. Je veux aimer d'une façon chevaleresque, je veux aimer d'une façon gratuite, je veux aimer sans être un poids pour celui que j'aime, je ne veux pas qu'il me porte, mais je veux le porter. C'est cela, l'amour chevaleresque. Alors quand on veut se porter mutuellement l'un et l'autre, c'est merveilleux, on a des ailes pour avancer. Tandis qu'au contraire, lorsqu'on veut être porté par l'autre et que l'autre est porté par vous, alors on appelle un porteur [Grands rires]. Vous voyez, parce que justement, on n'a plus d'ailes pour se porter, il manque un peu d'idéal. Voyez, c'est très important, l'idéal n'est pas du tout à supprimer, mais il est à être *relativisé* par le véritable amour.

Mais l'idéal risque quelquefois d'étouffer le véritable amour. Et quand on veut être trop chevaleresque, on ne regarde plus que la *manière* d'aimer, on ne regarde plus l'amour. Quand on veut un amour trop pur… Vous savez bien, c'est ce qu'on dit habituellement, cette chose extraordinaire de cette fameuse querelle de l'amour pur, que **Brémond**, il faut [le] lire de temps en temps, parce que ce que **Brémond** dit sur l'amour, l'amour pur dans l'histoire de la spiritualité… Je vous ai donné cet exemple qu'on retient parce qu'il est tellement extraordinaire. Cette personne qui veut aimer d'un amour tout à fait pur, tout à fait pur. Alors, monsieur le curé a demandé de pouvoir avoir des cloches, parce que les cloches sont fêlées, comme ici, n'est-ce pas ! Les cloches sont fêlées, il faut avoir une cloche quand même, qui soit une cloche, une vraie cloche, quoi ! qui sonne avec un petit peu d'idéal et qui vous réveille un peu et non pas qui vous éteint. La cloche est fatiguée, elle vous éteint. Alors, monsieur le curé demande cela. Il faut payer, on fait une quête, et la quête ne rapporte pas beaucoup, donc il faut quelqu'un qui soit vraiment mécène, quelqu'un qui peut le faire, et qui dit : « Monsieur le curé, je vais vous apporter cela, mais il ne faut surtout pas qu'on le sache que c'est de moi, pour que mon amour soit… [pour que] mon don soit pur, mais monsieur le curé, je vous en supplie, inscrivez mon nom dans la cloche, pour que chaque fois que le tympan tape sur la cloche, il tape sur mon nom. » [On tape la fin du cours, énormes éclats de rire.] Vous voyez ? Alors, pour **Brémond**, l'amour pur, ça se rattrape, vous voyez. Alors cela, c'est l'amour chevaleresque qui veut être pur pour être pur. Et à ce moment-là, l'amour disparaît, il n'y a plus que le nom qui reste.

Il faut que la prudence arrive à purifier, et à mettre au service la causalité exemplaire, l'idéal, le mode d'aimer, au service de l'amour. C'est peut-être la purification dernière [que donne] la prudence, la purification, la plus profonde. Comprendre qu'il faut être attentif à la manière d'aimer, et que la manière d'aimer est au service de l'amour.

Cours n° 12 du 20 février 1987

FONDEMENT DE L'ETHIQUE SUR L'ATTITUDE RELIGIEUSE (QUESTION)

Petite question : *« Toutes les activités et les intentions de l'homme peuvent-elles et doivent-elles être morales, humaines, c'est-à-dire spirituelles ? Comment peuvent-elles l'être* – c'est ce que nous cherchons ! – *au niveau proprement humain, sans dimension religieuse ? Comment mes activités sont-elles toutes reliées à un amour ? Faut-il que ce soit à un amour spirituel ? Ce lien est-il immédiat ? »*.

Je comprends bien la question. Nous sommes… Alors c'est toujours la même chose, c'est la difficulté de voir ce que c'est que l'analyse philosophique, mais distinguez quand même toujours bien la *réalité* du vécu. C'est cela, toujours la séduction de la **phénoménologie** [d'un côté] et l'analyse philosophique [de l'autre].

Voyez, nous partons de l'expérience, l'expérience de notre vie morale. Nous sommes partis de l'amitié en disant que l'amitié représentait [un certain absolu], au point de vue activité humaine.

On aurait pu fonder notre éthique sur l'adoration – Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ?

Je ne suis pas parti de l'adoration. J'aurais pu, je serais parti de l'attitude religieuse. Je ne suis pas parti de l'adoration. Pourquoi ? Parce qu'il y a beaucoup d'hommes autour de moi qui n'adorent pas, hélas. Or, j'essaie, au point de vue philosophique, de rejoindre l'homme dans ce qu'il a, j'allais dire, de plus immédiat pour pouvoir rejoindre l'homme.

Le souci du philosophe, il ne va pas partir d'un point de vue œcuménique, mais ce n'est pas le point de vue œcuménique, [ce serait dire que] je veux l'extension la plus grande. Non, je veux saisir l'opération humaine la plus typiquement humaine.

L'adoration représente bien une opération fondamentale, je suis tout à fait d'accord. Mais, de fait, beaucoup d'hommes n'adorent pas et l'adoration représente une expérience humaine – j'allais dire, pour quelqu'un qui est éduqué dans un climat de vie chrétienne – sûrement une des expériences les plus fondamentales. Alors, cela c'est, vous voyez, c'est l'aspect génétique. Est-ce que le petit gosse élevé dans une famille chrétienne – posez la question à une famille chrétienne – le petit gosse qui est élevé dans une famille chrétienne a-t-il comme expérience première l'adoration ou l'amour de sa mère ? Pas si commode que cela de répondre. Est-ce que génétiquement il a eu comme premier amour l'amour de sa mère ou l'amour à l'égard de **Jésus** ? Je crois que je peux dire que génétiquement, c'est quand même l'amour de sa mère. Et qu'à l'intérieur de cet amour de sa mère, il y a eu cet amour religieux, je crois. Je crois que c'est quand même cela qui est premier selon l'ordre génétique. Selon l'ordre de nature, c'est bien évident que c'est l'adoration qui est première.

Eh bien, je retrouve cette espèce de loi, j'allais dire, humaine à tous les plans. Lorsqu'il est déjà plus éveillé, qu'est-ce qu'il fait comme expérience ? [Ce sera] très vite cette espèce d'amour à l'égard de l'autre, l'amour d'amitié. Actuellement, soyons loyaux, quelle est l'expérience la plus connaturelle avec nous ? C'est quand même l'amour d'amitié. Je crois. Vous savez bien que l'amour d'adoration et que l'attitude d'adoration est plus fondamentale, mais elle est moins immédiatement sensible, moins immédiatement vécue. C'est sûr, je crois, à moins que vous soyez déjà dans une telle sainteté que vous pouvez dire que Dieu est vécu dans votre sensibilité plus que le prochain. **Saint-Jean** ne nous dit pas cela, même dans une lumière chrétienne : « Comment pouvez-vous prétendre aimer Dieu si vous n'aimez pas votre prochain qui est immédiatement là au point de vue sensible ? » [131]. Il nous dit cela, c'est admirable cette parole de **Saint Jean**, parce que cela confirme au niveau de la révélation ce que je vous dis au point de vue philosophique. C'est toujours très impressionnant, du reste, cela. Moi, cela m'impressionne toujours beaucoup. Je ne cherche pas premièrement ce qui m'est dit dans l'Écriture en tant que philosophe. Je cherche mon expérience humaine, mais je suis très heureux de voir que l'Écriture confirme ce que je dis au point de vue philosophique parce qu'alors je me dis : « Alors, bon, ça va, marchons ». Vous voyez, c'est un petit peu comme l'archéologue, je me souviens, c'était le père **de Vaux**, qui était un bon archéologue, le père **de Vaux** qui, à Jérusalem, me disait : « Ce qui m'impressionne le plus, c'est lorsqu'en tant qu'archéologue, je découvre telle ou telle chose, je vais regarder dans l'Écriture : oh, c'est cela qui est dit ! c'est bien cela qui est dit, alors ça confirme ». Mais je ne fais pas d'abord l'Écriture et puis je dis… Non, je respecte l'ordre naturel.

Tout ce que l'intelligence humaine peut dire sans faire appel à la foi, elle doit le dire

[131] cf. *1 Jn*. 4, 20 : « Si quelqu'un dit : "J'aime Dieu" et qu'il déteste son frère, c'est un menteur : celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne saurait aimer le Dieu qu'il ne voit pas. »

C'est ce que fait toujours **saint Thomas** du reste, hein. Vous savez, c'est une chose inouïe de **saint Thomas** : « Quand l'intelligence humaine peut dire quelque chose, l'intelligence humaine doit le dire »[132], il ne dit pas : « Ah, la foi le dit, donc il faut que la foi soit avant ». Non ! Cela c'est la santé du chrétien, j'allais dire. C'est parce que l'intelligence humaine peut dire quelque chose, l'intelligence humaine doit le dire. Elle le dit avant. La foi confirme.

Vous voyez, alors on retrouve ici cette espèce de loi, toujours le premier génétique, le premier selon l'ordre de nature, hein. Il faut jongler avec cela. Le premier c'est l'ordre de nature, c'est bien évident, c'est la foi, on est tous d'accord. Et quand l'intelligence humaine peut dire quelque chose, l'intelligence humaine le dit.

Je vous donne l'exemple, vous voyez bien ce que je veux dire. Quand **saint Thomas** montre que l'intelligence humaine peut découvrir l'existence de Dieu, **saint Thomas** montre tout de suite, la première manière pour Dieu d'exister, c'est la simplicité. Cherchez dans l'Écriture, dans aucun lieu de l'Écriture, on dit que Dieu est absolument simple. « C'est affreux, ce rationalisme de **saint Thomas**, s'il était un peu plus chrétien, il commencerait justement parce ce que Dieu lui-même dit de ce qu'il est, or il est tout puissant, et donc il devrait commencer sa théologie sur la toute-puissance de Dieu. » Voyez, c'est ce qu'on dirait aujourd'hui, hein, dans notre sensibilité d'aujourd'hui, parce qu'on n'est pas assez intelligent, parce qu'au fond on n'est pas assez croyant. Le vrai croyant, mais respecte *parfaitement* que nous sommes créés à l'image de Dieu et donc il respecte parfaitement ce que l'intelligence humaine peut dire. Et cela, moi… c'est bouleversant cela. Voyez, là, on fait le chapeau **saint Thomas**. Première manière de regarder Dieu : Dieu est absolument simple. Regardez ce petit livre, hein, où il est montré la théologie biblique des attributs de Dieu, qui a été écrit à Rome. Son nom m'échappe maintenant, mais cela n'a pas d'importance, c'est facile à retrouver *Théologie biblique des attributs de Dieu*[133]. Et on veut montrer que **saint Thomas** suit bien la Bible, mais ça ne colle pas du tout. Première manière d'exister, la simplicité, vous regardez : « Ah, aucun lieu de l'Écriture ». Donc vous voyez bien là que **saint Thomas** a cette *audace* de théologien : si l'intelligence humaine peut atteindre l'existence de Dieu, c'est l'intelligence humaine qui doit *dire* quelle est la première manière pour nous d'affirmer que Dieu existe : Dieu est absolument simple.

Fidéisme (et rationalisme)

J'espère que vous voyez ce que je veux dire, parce que cela c'est très important. J'allais dire c'est la santé de la foi et de l'intelligence, autrement vous tomberez dans le fidéisme, tôt ou tard ; ou bien vous tomberez dans le rationalisme, tôt ou tard. Ce sont les deux écueils.

- C'est le *fidéisme* qui tombe pratiquement dans l'illuminisme. Cela nous guette toujours, les gens pieux qui tombent dans l'illuminisme. Alors au début, cela prend, c'est très bien, c'est merveilleux, mais attention, attention, au terme, vous déraperez complètement.
- Ou bien alors on tombe dans l'autre extrême. L'autre extrême c'est le *rationalisme,* c'est la raison qui dit tout. Ah, non !

Il faut toujours les deux. Et je crois que pour respecter les deux, il faut tout le temps distinguer le premier dans l'ordre génétique et le premier dans l'ordre de nature. Ce n'est pas commode à observer tout le temps. Et cela, c'est la grande hygiène de notre intelligence et de notre foi qui ne vient pas transformer la manière dont notre intelligence s'exerce.

---

[132] Thomas d'Aquin, *De Veritate*, q. 14, a. 10 ; *Contra Gentiles*, I, 4-5 ; *Somme théologique*, I, q. 1, a.1.
[133] Référence inconnue.

Voyez quand **saint Thomas** nous dit que la foi ne nous donne aucun nouveau concept, cela, il faut être très croyant pour dire cela, il faut même être contemplatif, je crois. Parce que, instinctivement, on dira : « Mais oui la foi nous apporte [de nouveaux concepts] ». Mais non : aucun concept, [aucun] concept de l'appréhension, elle nous apporte un nouveau jugement d'existence. Cela c'est merveilleux.

Ce sont ces grandes affirmations-là, voyez, qu'il faut creuser, creuser, creuser dans notre vie pour que dans notre vie nous puissions maintenir le réalisme humain tellement important et que nous puissions comprendre l'aspect divin de notre vie qui ne supprime en rien le réalisme humain, mais qui nous donne un nouveau jugement d'existence.

C'est cela que je voudrais que vous compreniez parce que je crois que c'est tellement important aujourd'hui. Parce que vous voyez les deux extrêmes aujourd'hui.

- L'*illuminisme pieux*. Je ne dis pas que cela court les rues, mais cela court les chapelles, alors là c'est autre chose. L'illuminisme pieux qui fait que si la foi dit cela : « Précipitons-nous ! ».
- Et puis le *rationalisme*, ça, il court les rues celui-là, le rationalisme de celui qui ne veut pas regarder ce que la foi dit de propre.

Retour à la question : pourquoi ne pas fonder l'éthique sur l'attitude religieuse ?

Alors vous voyez, cette question est très bien posée, elle est très très bien posée parce que c'est vrai : ce qu'il y a de plus concret dans notre vie, je suis tout à fait d'accord, au point de vue humain, c'est l'attitude religieuse.

Pourquoi je ne commence pas mon éthique par l'attitude religieuse ? Parce que de fait, selon l'ordre génétique dans ma vie, c'est l'amitié. C'est l'amour à l'égard de celui qui est proche de moi, qui est premier. C'est mon expérience première. L'expérience religieuse ne vous donne pas d'expérience immédiate de Dieu. Si l'attitude religieuse vous donnait une expérience immédiate de Dieu, je commencerais immédiatement par l'expérience religieuse. Mais l'expérience religieuse ne vous donne pas une expérience immédiate de Dieu. Et donc, si je commençais par l'expérience religieuse, je commencerais par une expérience *interne*, propre à moi, et je ne vous rejoindrais pas. Parce que je crois que mon expérience religieuse n'est pas la même que la vôtre. Je crois. Et vous pouvez dire cela à votre voisin aussi. Notre expérience religieuse à chacun d'entre nous est différente : pour celui qui est postulant, celui qui est novice, celui qui a trois ans de vie religieuse, celui qui a dix ans de vie religieuse, celui qui a vingt ans de vie religieuse, l'expérience religieuse est différente, c'est bien évident.

Tandis que l'expérience de l'amitié est la même. Parce que l'ami, c'est l'homme qui vous choisit comme ami. Substantiellement, c'est la même. Et tandis que l'expérience religieuse a beaucoup plus de modifications, parce qu'elle est plus subjective. Ce qui est subjectif, mais [cela] se modifie selon les conditions et les états de la personne. C'est pour cela que ce n'est pas commode de se retrouver de temps en temps. Voyez, quand je vous parle de l'adoration, cela n'a pas le même écho affectif en vous qu'en moi, cela c'est bien évident. On se retrouve parce qu'on arrive à dire : « Oui, oui, c'est bien cela. », mais pas tout de suite, il faut du temps. Et quand vous parlez à un gosse de l'adoration, cela n'a pas tout à fait le même écho qu'en vous.

L'adoration pour le gosse, c'est le petit oiseau qui chante. Je vais lui parler de l'adoration très sérieusement, et puis le petit oiseau chante, et il regarde tout de suite le petit oiseau qui chante. Donc le petit oiseau qui chante a une emprise plus grande sur lui que l'adoration. Tandis que si

vous parlez à un mystique de l'adoration, l'oiseau chante, il ne l'entend pas. Et c'est toujours l'adoration. C'est quand même très curieux cela.

Tandis que l'amitié, je touche une réalité *au-delà* de mon expérience interne. C'est l'*autre* dans l'amour d'amitié.

Je pars de la transcendance de l'ami, de l'ami en tant qu'autre

Ah, évidemment, je peux rester dans le vécu de l'amitié, mais tant que je reste dans le vécu de l'amitié, je ne vis pas de l'amitié. Voyez, c'est le gargarisme de l'amitié, il y a des gargarismes de l'amitié, c'est " eau tiède ". Le gargarisme de l'amitié, c'est le vécu de l'amitié, eh bien le vécu de l'amitié ne me fait pas atteindre l'autre, il me fait atteindre simplement ce côté affectif. La première fois que j'ai aimé, la chaleur du nid. C'est très très beau la chaleur du nid, mais ce n'est pas cela qui m'intéresse, c'est de voir le petit oiseau qui est dedans. Si je reste uniquement dans la chaleur du nid, c'est le vécu du nid. C'est très beau le vécu du nid. Cela fait partie de ces espèces de nostalgie qu'on va avoir surtout quand il y a de la neige. Je cherche le vécu du nid, n'est-ce pas !

Tandis que lorsque j'atteins l'autre, l'ami, c'est différent. Dans le vécu de l'amitié, il n'y a pas de dépassement, je suis dans l'immanence. Tandis que quand j'atteins l'autre, je sais que l'amour est extatique[134] et que l'amour me fait dépasser moi-même. Pourquoi tant d'amitiés demeurent-elles romantiques ? Parce qu'on reste dans le vécu ? Si on atteignait l'autre, ce serait beaucoup moins tragique, parce que j'aime *l'autre*. L'autre a deux pattes, il peut vagabonder comme il veut, tandis que dans le vécu, je veux qu'il reste dans mon regard, qu'il reste dans mon immanence, je n'atteins pas la transcendance de l'ami.

C'est pour cela que c'est bien qu'on revienne… Il faut de temps en temps… Il faut revenir à la source pour comprendre pourquoi nous commençons par l'amour d'amitié et non pas par le premier amour, [ou] l'amour de l'enfant pour sa mère, [ou] l'amour d'adoration. Parce que cela… L'amour de l'enfant pour sa mère… D'abord, c'est toujours très difficile, hein. Rappelez-vous votre première expérience de biberon ! Rappelez-vous votre première expérience, votre premier sourire, hein ! La première fois que vous avez regardé votre mère en lui souriant, c'était si beau, c'était extraordinaire. Rappelez-vous cela. Vous ne pouvez pas vous rappeler, et si vous prétendez [vous] le rappeler, c'est très imaginaire. C'est très imaginaire. Je ne peux pas commencer ma métaphysique par cela. Je vais commencer mon éthique [par] le premier sourire, ça c'est très bon pour certaines revues, je mettrai cela : *« L'éthique du sourire »*. On a dit le pape du sourire, n'est-ce pas, alors *L'éthique du sourire*, on voit très bien ce que ça pourrait être ! C'est intéressant, c'est vrai. Mais j'aime mieux prendre l'amour d'amitié parce que c'est une expérience *actuelle*.

[Fin de la réponse.]

LA PRUDENCE (SUITE)

---

[134] Cf. Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, I-II, q. 28, a. 3 ; *Commentaire des Noms Divins*, chap. 4, 10, nn° 426 et ss. Le Pseudo Denys a beaucoup marqué Thomas, c'est chez lui qu'il trouve cette notion d'extase : « « Mais l'amour divin est également extatique, ne laissant pas les amants s'appartenir à eux-mêmes, mais aux aimés. La preuve c'est que les supérieurs sont faits (pour être) la providence des inférieurs, les égaux pour une cohésion mutuelle, et les inférieurs pour une conversion plus divine vers les premiers. C'est pourquoi le grand Paul, possédé par l'amour divin et ayant reçu part à sa puissance extatique, dit de sa bouche inspirée : *Je vis, mais non plus moi, c'est le Christ qui vit en moi* ; en véritable amant *sorti de lui*, comme il le dit lui-même, pour Dieu, *vivant non plus sa propre vie*, mais celle de Celui qu'il aime, comme très aimée. », *Les noms divins*, Sources Chrétiennes n° 578, Paris, 2016, IV, 13, p. 475.

Rappel : l’analyse de philosophie éthique ne quitte pas le jugement d’existence lié à l’amour d’amitié

Bon, nous continuons. Cette recherche de la prudence qui doit naître dans ma vie pratique, qui doit naître dans mon amour d’amitié. Je fais l’analyse *et* l’expérience est toujours présente, autrement je ne serais plus dans une philosophie réaliste. Le jugement d’existence est toujours présent. L’analyse philosophique *ne quitte pas* le jugement d’existence. C’est la différence avec la **phénoménologie**, dans la **phénoménologie**, je mets entre parenthèses le jugement d’existence, je ne regarde plus que l’intentionnalité. Tandis que dans une analyse philosophique réaliste, le jugement d’existence est toujours présent. Or, dans mon éthique, dans ma philosophie éthique, le jugement d’existence est lié à l’amour d’amitié et lié à cette *expérience* de l’amour d’amitié. Toute mon analyse se fait à l’intérieur de cette expérience.

Première naissance de la prudence : l’*imperium*

Et dans cette analyse, j’ai découvert qu’il y avait l’*imperium* : « Fais ceci », et nous avons compris la dernière fois que cet *imperium*, il avait quelquefois beaucoup de peine de dépasser l’imaginaire. Quand vous vous réveillez le matin, au son de la cloche, petite cloche domestique, le réveil ou le coup fraternel du frère qui donne, dans la porte un petit coup : « Réveille-toi mon frère ! » et vous répondez : « Deo gratias ! » [Rires], « Rendons grâce à Dieu », c’est merveilleux, vous rendez grâce à Dieu qui vous réveille. Quelquefois c’est vécu d’une façon assez particulière, mais c’est l’*imperium*, je me réveille, et je sais que je dois me réveiller. Et si mon *imperium* n’est pas assez net : « Oui, tu tapes à cette heure-ci, mais c’est beaucoup trop tôt, tu te trompes d’une heure ». Et puis, vous continuez de dormir, puis vous dites après : « Ah, j’étais très fatigué, il m’a semblé plus prudent de dormir ». – « Ah oui, votre jugement prudentiel à ce moment-là, il était dans le marasme de l’imaginaire et de cet appétit si fort que vous aviez de rester dormir. » – « Je me suis couché tard le soir, je n’ai pas dormi assez. » Voyez, le jugement… Cela, vous pouvez tous les jours le vivre, tous les jours vous vivez cela. Vous avez cet *imperium*, et puis vous en faites plusieurs fois des *imperium*. Pour venir au cours, vous faites un petit acte d’*imperium* quand même. Vous pouvez dire : « Encore un cours ce matin, oh le cours avant le petit déjeuner, quelle invention, quelle invention. [Rires] C’est invraisemblable ce truc-là. Ce serait tellement plus normal d’aller tout de suite… [???] Après avoir salué le Seigneur, saluons notre corps. [Rires] Allons prendre notre petit repas. » [Non !] Après avoir salué le Seigneur, il faut saluer notre intelligence. [C’est] pire, parce que quand on suit un cours de philosophie, on reconnaît que notre intelligence est avant notre corps. Quand notre corps gémit, qu’il a faim, qu’il a soif, ce n’est pas très drôle. Donc il y a un petit *imperium*, le petit *imperium* de l’éveil de l’intelligence. Vous avez éveillé votre cœur pendant l’oraison, l’*imperium* de l’oraison… Là, vous mettez avant l’acte d’adoration parce que nous sommes dans un ordre de nature. Alors, votre éveil de l’adoration a eu de la peine d’émerger du sommeil sacré qui quelquefois a continué un tout petit peu et vous avez émergé plusieurs fois. C’est normal, il y a une bonne volonté de Dieu, Dieu et les anges surtout[135], on a une très grande pitié à ce moment-là. Il est fatigué, et malgré sa fatigue, il fait des actes héroïques d’adoration. Ce sont des actes héroïques. Vous avez fait [ces actes] en prenant le cœur, puis la louange, puis l’intelligence. C’est beau, hein, c’est un ordre magnifique. Puis en troisième[136] lieu, le corps. Tandis

[135] « bonne volonté de Dieu, Dieu et les anges surtout » : sens incertain.

[136] En réalité, le petit déjeuner représente le quatrième temps après l’oraison (le cœur), les laudes (la louange) et le cours de métaphysique (l’intelligence).

que quand vous faisiez le cœur, tout de suite le corps, puis après l'intelligence : il y a quelque chose qui ne va pas très bien. Tandis que là, il y a un ordre merveilleux. C'est grand, cela, je crois qu'en effet c'est très grand, si on est capable de le faire, c'est très grand. Parce que c'est nous mettre tout de suite dans une attitude qui est vraie. C'est pensé, cela, selon l'ordre de la sagesse de Dieu.

*Notre première expérience concrète de la prudence se fait à travers l'*imperium

Et bien l'*imperium*, tous les matins, que vous refaites plusieurs fois, c'est, je crois, là où naît en premier lieu notre prudence, notre intellect pratique – puisque c'est un acte de l'intelligence pratique, l'*imperium* – qui dépasse tout le romantisme imaginaire de notre vie. La réalité, la dure réalité, c'est toujours dur la réalité. Le romantisme, c'est tout à fait différent. Et bien il faut émerger de cela. Et cela, c'est l'*imperium*.

*Être conscient de ses actes d'*imperium

Alors vous voyez, vous pouvez le prendre de diverses manières. Songez… De temps en temps, faites cela, un petit examen, un petit examen philosophique : combien de fois, combien d'actes d'*imperium* avez-vous posés pendant votre journée ? Vous verrez quelquefois qu'il n'y en a peut-être pas eu beaucoup. C'est pour cela que vous avez de la peine à devenir prudent. Mais vous [en] avez peut-être posé plus que vous ne pensez. Alors le mieux c'est d'être le plus conscient possible parce que quand on est conscient d'un acte d'*imperium*, il y a une détente. Quand on n'est pas conscient, on reste dans la lutte tandis que là, on émerge. On émerge : « Je veux faire cela. Je sais que je dois faire cet acte-là, je m'éveille ». L'éveil du matin peut être très conscient et on sait tout de suite pourquoi on le fait. Si c'est rude, tant mieux, au moins on fait un petit acte héroïque qui commence la journée. J'offre cela. J'offre – n'oubliez jamais – j'offre mon lit moelleux, mon oreiller. Je l'offre à Dieu, je le quitte. Puis je commence ma journée. Puis j'offre successivement tout. Ces actes d'*imperium*, c'est l'intelligence pratique qui émerge. Et l'intelligence pratique émerge en se raccrochant à ma fin.

L'imperium demande d'être raccroché à la finalité

Comme, de fait, dans ma vie, je suis chrétien, c'est la finalité religieuse qui émerge, cela je suis tout à fait d'accord, c'est la finalité religieuse qui émerge en premier lieu pour nous. Mais pour ceux qui ne sont pas chrétiens, quelle est la finalité qui émerge ? L'ami. Je fais cela par amour pour les hommes, il y a des gens qui font cela. Bonne philanthropie. Je fais cela par amour pour mes enfants, un père de famille, ils se réveillent pour le travail, pour cela ; je fais cela par amour pour mon épouse, pour mon amie. Vous voyez ? Cet acte d'*imperium* demande d'être raccroché à la finalité. Il faut raccrocher tout de suite à la finalité pour qu'il prenne toute sa force. Et c'est comme cela que l'intelligence pratique a de l'efficacité. Parce que cette efficacité, elle provient de l'intensité d'amour que j'ai pour Dieu, pour Jésus, pour mes frères, et ainsi de suite.

Seconde émergence de la prudence dans le choix des moyens

Ordonner sa vie, faire des choix concrets

Seconde émergence de la prudence, c'est dans le choix des moyens. Cela c'est très important aussi, le choix des moyens. « Je me suis donné, quand j'étais très lucide, à la fin d'une retraite, un petit ordre de ma vie. Je me suis dit, je me lève le matin à telle heure, j'ai l'oraison, laudes, un cours de temps en temps, le matin à sept heures et demie, puis le petit déjeuner, ainsi de suite, puis après, temps libre. » Je me suis donné à moi-même – surtout pour les jours du désert – je me suis donné à moi-même un ordre. Il ne faut pas dire : « Les jours du désert, ce sont des jours où il n'y a pas d'ordre, je veux vivre dans l'anarchie ». [Cela,] ce n'est pas le désert, alors c'est la φαντασία *(phantasia)*[137] et ce n'est plus du tout le désert. Le désert doit être plus organisé que le reste parce que je l'organise moi-même en face de Dieu. C'est organisé, une journée de désert, autrement, elle n'est plus une journée de désert, ce n'est plus une journée divine. Je l'organise quand je suis en bonne disposition. Petite conversion, je dis : « Il faut cela. », je le vis un jour, c'est déjà pas mal. Vous savez bien, les décisions d'une retraite, ce sont les choix. À la fin d'une retraite, il y a toujours un choix de conversion. Et le choix de conversion doit porter en premier lieu sur l'organisation de notre vie – cela, c'est bien évident – pour ne pas laisser ces temps vagues où on perd un temps énorme. Alors on se balade dans les couloirs, et comme ici ils sont vastes, on peut se balader toute la journée. On perd du temps, on perd du temps. La seule chose importante, c'est d'être là. Quand il y a des cours, quand il y a des offices. Mais le reste du temps, qu'est-ce que vous faites ? « Rien. Je me balade. Cela me repose. »

Faire des choix, organiser sa vie enlève la fatigue

Et non ! cela ne vous repose pas du tout, parce que ce sont tous ces temps morts qui vous fatiguent le plus. C'est très curieux. Et c'est comme cela : ce qui fatigue le plus l'être humain, ce sont les temps morts où on ne fait rien, on n'a rien de très décidé. Alors que si au contraire, vous aviez bien organisé votre vie, ou tous les temps sont donnés à Dieu ou donnés aux prochains. Vous êtes en pleine santé. Vous avez une force énorme. Parce que votre intelligence pratique est éveillée. « L'être humain est un être qui se tient debout grâce à l'intelligence. » N'oubliez pas cela, c'est une parole d'**Aristote**. À peu près comme cela : « L'être humain est un être qui reste debout grâce à l'intelligence. Quand il y a un animal, cela ne reste pas debout, il n'y a pas d'intelligence »[138]. Et on reste debout grâce à l'intelligence.

La prudence fait en sorte de ne pas perdre de temps

Alors, si votre journée est bien organisée, c'est le choix qui organise votre journée, ce temps vous est donné, c'est votre avoir, vous avez 24 heures tous les jours, et cela vous est donné. Qu'est-ce que vous en faites ? Qu'est-ce que vous en faites ? Vous devez l'organiser pour ne pas perdre de temps, alors vous l'organisez. Cela, c'est la prudence. La prudence consiste à ne pas perdre de temps parce que je sais que c'est très précieux le temps. Surtout à notre époque. On a un sens du temps très très développé aujourd'hui. Regardez les hommes du monde, les gens du monde ont un sens très très fort de cela. Quelquefois, on voit qu'il n'y a que les moines qui sont encore à l'âge

[137] L'imagination.

[138] Aristote, *Les parties des animaux*, 686a 27 - 687b 1 : « L'être humain, au lieu de membres et de pattes antérieurs, a des bras et ce qu'on appelle des mains. Car seul parmi les animaux il a la station droite, du fait que sa nature et sa substance sont divines (ὀρθὸν μὲν γάρ ἐστι μόνον τῶν ζῴων διὰ τὸ τὴν φύσιν αὐτοῦ καὶ τὴν οὐσίαν εἶναι θείαν). Or la fonction de ce qui est le plus divin, c'est de connaître et de penser (ἔργον δὲ τοῦ θειοτάτου τὸ νοεῖν καὶ φρονεῖν). Et cela n'est pas facile si une grande partie du corps pèse sur le dessus, car le poids rend la pensée et le sens commun difficiles à mouvoir. C'est pourquoi, quand le poids des éléments corporels devient excessif, il est nécessaire que les corps se penchent vers la terre, de sorte que, pour leur stabilité, la nature a pourvu les quadrupèdes de pattes de devant à la place des bras et des mains. Car pour ce qui est des membres postérieurs, il est nécessaire que tous les animaux qui marchent en aient deux, et de tels animaux sont devenus quadrupèdes parce que leur âme ne peut pas supporter leur poids (τὰ δὲ τοιαῦτα τετράποδα ἐγένετο οὐ δυναμένης φέρειν τὸ βάρος τῆς ψυχῆς). »

féodal, alors, étant à l'âge féodal, on n'avait pas de montre, on avait que la lumière du soleil et quand le soleil ne se lève pas, c'est extraordinaire, alors, il y a la non-organisation de toute la journée. Parce qu'il ne se lève pas, alors… il fait encore un peu sombre, le soleil ne s'est pas encore levé. La non-organisation, c'est le soleil qui ne se lève pas, c'est-à-dire que notre intelligence pratique ne se lève pas, on reste dans le flou. On reste dans le flou.

La prudence révise les choix – Révision de vie

Alors, organiser sa journée, c'est un acte d'intelligence pratique pour faire qu'on ne perde pas de temps. On l'a organisé à la fin d'une retraite, on a choisi cela. Et puis, le lendemain, on l'applique. Après, on ne l'applique plus beaucoup (il faut bien être vrai quand même, hein). Alors, il faut des *révisions* de vie, hein, comme on dit. Le désert est une révision de vie. Première chose au désert, est-ce que vous avez bien employé votre temps pendant toute la semaine ? C'est la première chose qu'on doit faire, rendre ses comptes au Seigneur pour être un bon serviteur. Est-ce que vous avez bien rendu [vos comptes] ? Et puis, est-ce que vous avez appliqué votre petit règlement de vie ? « Ah non, je n'ai pas appliqué du tout. C'est vrai, lundi : oh la la… mardi… je suis tombé dans le fossé et personne n'est venu me sortir. Je suis resté là. Le règlement de vie n'a pas été du tout. » Alors, il faut reprendre ce règlement de vie régulièrement pour ne pas perdre de temps, c'est tellement important cela. Si on perd du temps, on est dans le flou, le soleil ne s'est pas levé.

Vous voyez, cela c'est quand même quelque chose de très important dans notre vie. Pourquoi perd-on du temps ? Parce que notre intellect pratique n'est pas assez éveillé et donc notre prudence n'est pas assez présente. Et cette prudence, elle se fait dans l'*imperium*, elle se fait dans le choix.

Le choix, ordre de sagesse pratique portant sur les moyens en vue de la finalité

Le choix c'est l'organisation de notre vie, en premier lieu. Et dans cette organisation de notre vie, il y a nécessairement un certain ordre qui est impliqué dedans, un ordre de sagesse pratique. Ce que je vous disais tout à l'heure, l'oraison, la louange du Seigneur, l'éveil de l'intelligence, le petit déjeuner. C'est curieux, hein, et puis alors vous continuez. Et quand vous êtes libre, il y en a quand même pas mal de choses qui peuvent être modifiées. Vous devez réfléchir en face de votre finalité. Vous choisissez à cause de votre bien qui vous attire, Dieu ou l'ami, ou l'amour des hommes, l'amour de votre communauté, le bien commun de votre communauté. Il faut l'aimer, le bien commun de la communauté, comme un père de famille aime le bien familial, il faut l'aimer. Il faut de temps en temps se demander ce que j'aime vraiment. Ma communauté. Quelques fois on n'a qu'un seul amour de la communauté, c'est d'en sortir le plus vite possible. C'est la communauté de Bethzata[139]. Alors on perd du temps à ce moment-là parce que cela fait partie de notre vie concrète, l'amour à l'égard de tout cela.

La prudence consiste à choisir les moyens en vue de la finalité et choisir les moyens les plus efficaces en vue de la finalité[140]. Il faut être très éveillé pour cela. Il faut que l'intelligence pratique

[139] On entend « bethsatan ». Impossible de trouver à quoi l'auteur fait référence.

[140] « A ce qui est convenablement ordonné à la fin due *(Ad in autem quod convenienter in finem debitum ordinatur)*, il faut qu'on y soit directement disposé par un *habitus* de la raison, car délibérer et élire (qui sont les opérations relatives aux moyens) sont des actes de la raison. Et c'est pourquoi il est nécessaire que soit dans la raison une vertu intellectuelle, par laquelle est perfectionnée la raison, de sorte qu'elle se rapporte convenablement aux moyens. Et cette vertu est la prudence. », Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I-II, q. 57, a 5.

soit vraiment pleinement elle-même parce qu'instinctivement, l'imaginaire l'emporte avec les passions.

Les états d'âme

Alors à la place de choisir en vue de la finalité, je choisis en fonction de mon état d'âme. « Ah, aujourd'hui j'ai du vague à l'âme, cela ne va plus, ah ça ne va plus du tout aujourd'hui, alors pfff, le règlement dit [cela], c'est très bien quand ça va bien, mais quand ça ne va plus du tout, tout s'efface. Tout s'efface. Alors je commence par ne pas être très présent à l'oraison, je me suis laissé emporter, je me suis laissé distraire volontairement, je me suis fait le planeur pendant toute l'oraison. Cela ne va plus, je n'ai pas été présent du tout à l'office, je n'ai pas chanté…, je n'ai pas été présent du tout au cours, c'est assommant tout cela. Et puis, je me laisse porter et, voyez, toute la journée est perdue. » Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est l'imaginaire affectif qui l'a emporté sur le jugement prudentiel. L'intelligence pratique n'a pas émergé. Je me suis laissé emporter à quelque chose qui n'a pas été du tout. Je me suis laissé prendre par, tout simplement, cet *égocentrisme*. Au fond, c'est moi, j'ai été vexé, on n'a pas pensé à moi. Quelqu'un que j'aime est passé devant moi sans me sourire, cela c'est le crime de lèse-majesté : « Il a semblé ne pas faire attention à moi », ou bien : « ah, il a souri au voisin et il ne m'a pas souri, ça, cela m'a blessé ». À partir de là, rien ne va plus. Voyez : côté affectif… de moi, c'est parce que je ne l'aime pas plus que moi, parce que je suis très heureux qu'il ait souri au voisin, son sourire est si charmant que, si ce voisin c'est lui donner un peu de soleil, je suis très heureux de cela. Il suffit d'un rien, d'un rien pour que notre journée déraille… mais bêtement ! Un grain de sable pour que notre journée déraille.

Le murmure, la mauvaise humeur

Et alors, ce grain de sable qui nous a fait dérailler… On fait que cela [fait] déraille[r] les autres avec le murmure. Le murmure ne fait pas partie de l'organisation prudentielle de notre vie. Et le murmure c'est tout simplement communiquer notre mauvaise humeur – appelons les choses par leur nom – projeter sur les autres nos caprices, plutôt que d'avoir la *force* de les garder pour nous et d'aller tout de suite, si on est religieux, les offrir à Dieu. Nos mauvaises humeurs, on a le droit de les offrir à Dieu et Dieu met un peu de lumière. Cela c'est prudentiel.

On doit être suffisamment lucide pour déterminer nos mauvaises humeurs et nos bonnes humeurs, nos bonnes humeurs éclairées par l'intellect pratique, par l'intelligence, par notre prudence.

La prudence analyse nos journées pour faire primer nos choix

Vous voyez, il y a une analyse de nos journées, de l'organisation de notre vie, qui est de l'ordre de la prudence, pour que le choix soit tout le temps là. Un être humain, c'est un être qui sait choisir et qui fait que tout dans sa vie est choisi. Alors, plus rien n'est laissé au vague à l'âme, plus rien n'est laissé au vagabond, plus rien n'est laissé à l'imaginaire, *on ne perd plus de temps*. La perte du temps, elle est dans l'ordre du choix. Et là, on doit être très attentif à cela parce que, un être humain, il sait s'organiser…

Eh bien, c'est la définition du citoyen, un citoyen est un être organisé, hein, c'est très très beau, du reste, de dire cela. Un être humain, un citoyen, c'est un être organisé. Je crois qu'on pourrait

dire un être religieux, c'est un être organisé. Mais organisé *selon sa prudence*, en vue de l'amour de Dieu et pour l'amour de Dieu.

Organiser son temps, prendre en main sa vie, c'est la prudence

C'est très difficile d'organiser sa vie. C'est très difficile de prendre en main sa vie. C'est cela la prudence. C'est l'intellect pratique qui prend en main cet avoir extraordinaire qu'est notre temps. C'est vrai, nous ne sommes pas liés, nous – et c'est un privilège énorme, c'est la liberté étonnante de la vie religieuse – nous ne sommes pas liés au travail en série, nous ne sommes pas obligés tous les jours d'aller au bureau et d'arriver juste à l'heure. Il n'y a pas de contrôle, un fonctionnaire qui est à la porte : « Vous êtes arrivé cinq minutes en retard à l'oraison, cinq minutes en retard à l'horizon ! » Puis il accumule cela à la fin de l'année. Vous n'êtes pas [contrôlé] (« vous êtes arrivé en retard au cours »), non.

Notre liberté réclame l'organisation – L'organisation supprimer la mauvaise fatigue

Il y a une espèce de liberté. Pourquoi laisse-t-on cette liberté ? Pour que vous choisissiez vous-même. Il n'y a pas de pion[141], il n'y a pas un... on ne va pas faire pointer son truc. Non, il y a une liberté, mais nous sommes des êtres d'une liberté, mais folle comparativement aujourd'hui au monde. Alors cette liberté, est-ce que vous savez l'organiser ? Et vous voyez, organiser sa vie, c'est très reposant. Ce sont les écrous bien vissés. Et quand les écrous ne sont pas bien vissés, vous savez bien, on part avec une roue dont les écrous sont mal vissés. Qu'est-ce qui se fait ? Au bout d'un certain nombre de kilomètres, la roue, pfffout, elle fiche le camp, parce que les écrous ne sont pas vissés. Et c'est exactement comme cela dans notre vie : si notre temps n'est pas bien organisé, au bout d'un certain temps, la roue fiche le camp. C'est-à-dire qu'on se dit : « Mais qu'est-ce que je fiche dans cette boutique ? Qu'est-ce que je fais là ? » Parce que tout simplement, vous n'avez pas organisé du tout votre temps. Alors il y a eu une *usure*. C'est pour cela que je dis, c'est *cela* la fatigue, c'est l'usure. Si on était plus finalisé, on serait bien moins fatigué. Si on était plus organisé dans notre vie, on serait beaucoup moins fatigué, parce qu'on serait toujours plus réaliste dans ce qu'on fait. L'org…[La bande s'interrompt.]

Cours n° 13 du 23 février 1987

Prudence et conseil

*L'autre peut intervenir dans le conseil et dans le choix – Différence avec l'*imperium

Nous avions la dernière fois montré comment le jugement prudentiel devait s'insérer dans notre activité morale au niveau du choix, comment le choix, l'élection des moyens, était constamment perturbé par l'imaginaire et les passions.

Et là, nous avons des quantités d'exemples dans notre vie ordinaire. Il suffit de réfléchir un tout petit peu, l'examen de vos choix, l'examen d'un règlement de vie, et ainsi de suite. C'est peut-être

[141] Mot d'argot désignant un surveillant dans une école.

même là où on saisit de la manière la plus explicite, ce qu'est la prudence. Voyez, cette plateforme très particulière du choix. [Quand il s'agit de] l'*imperium*, vous ne pouvez pas demander conseil à quelqu'un et dire à quelqu'un que vous aimez : « [Agis] pour moi », vous pouvez simplement demander à votre voisin quand vous avez beau vous renverser par terre pour que vous sortiez de votre lit… Vous savez bien, quand on visite la cellule d'un chartreux à la Valsainte, c'est ce qu'on voyait. On voyait qu'il y avait un chartreux qui avait beaucoup de peine de se lever le matin. Alors il avait inventé tout un système pour que, au moment où c'était l'heure, s'il restait deux minutes de trop [au lit], ou deux secondes de trop, puisque c'était l'exécution rapide, une grosse poutre dégringolait sur ses pieds [Rires]. Et on voit très très bien cela. Donc c'est la crainte [Rires] qui va permettre à l'*imperium* d'être plus impératif. Alors vous pouvez demander à quelque chose d'extrinsèque de venir faire que l'*imperium* soit plus catégorique. Parce que l'*imperium*, cela demande d'être très catégorique. C'est le commandement cela. On voit très bien ce que c'est : « Fais ceci », c'est vous qui le faites. Vous pouvez vous aider de circonstances extrinsèques : « Si tu ne fais pas cela, attention ».

Dans le conseil – et c'est cela cette chose très curieuse du conseil – c'est qu'il y a une possibilité de demander conseil aux autres. L'amitié intervient énormément au niveau du conseil. Et même, c'est souhaitable, quand vous avez une décision importante à prendre, vous demandez conseil.

Prudence et art – L'homme prudent demande conseil, pas l'artiste

Et demander conseil, c'est de l'ordre prudentiel. Quelqu'un qui ne demande jamais conseil, c'est un artiste. Vous savez bien, les artistes n'aiment pas demander conseil. Ne donnez jamais un conseil à un artiste, c'est sûr, [sinon] vous êtes sûr de recevoir à ce moment-là, un rejet violent de l'artiste. C'est là où on voit le mieux ce que c'est que « les voies déterminées de l'art », comme dit **saint Thomas**[142] à la suite d'**Aristote**[143]. Les voies déterminées ! Un artiste ne donne conseil à personne, il est téléguidé par son idée et l'idée lui fait comprendre qu'il y a un choix nécessaire. Tandis qu'au contraire, l'homme prudent, ce sont les voies indéterminées.

La prudence implique cette très grande souplesse de l'intellect pratique. Il ne faut pas confondre la prudence et l'art et c'est très important de bien comprendre les deux. Ce sont deux frères jumeaux de l'intellect pratique.

L'intellect affectif, le choix affectif, un au-delà de la prudence ?

Il y en aurait peut-être un troisième qu'il faudrait comprendre, mais ce n'est pas commode le troisième, parce qu'il est très très caché. Parce que l'intellect pratique est ou artistique ou prudentiel. Et il y aurait peut-être un troisième qui serait l'*intellect affectif* : le choix de l'ami. Vous voyez, c'est dans l'ordre pratique, mais c'est presque au-delà de la prudence. Très curieux.

Quand quelqu'un se décide d'épouser quelqu'un, est-ce que c'est de l'ordre prudentiel ? Posez-vous la question. Est-ce que le choix de l'ami au sens fort, est-ce que c'est prudentiel ou est-ce que

[142] Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II-II, q. 47, a. 2

[143] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, III, 5, 1112b 2 : « Ajoutons que les connaissances rigoureuses et qui se suffisent à elles-mêmes ne laissent pas de place à la délibération : par exemple, il n'y a pas à délibérer de l'orthographe, car la sachant nous n'hésitons pas sur la manière dont il faut écrire les mots. » – « καὶ περὶ μὲν τὰς ἀκριβεῖς καὶ αὐτάρκεις τῶν ἐπιστημῶν οὐκ ἔστι βουλή, οἷον περὶ γραμμάτων (οὐ γὰρ διστάζομεν πῶς γραπτέον) ».

c’est au-delà de la prudence ? Je crois que c’est au-delà de la prudence. Et qu’il y a là un choix affectif parce que l’ami n’est pas qu’un moyen. On va retrouver le problème un peu plus loin.

Mais c’est très intéressant cela. De sorte qu’entre l’intellect pratique artistique et l’intellect pratique prudentiel, il y a constamment une rivalité. Parce que l’artiste ne demande pas conseil. Tandis qu’au contraire, l’homme prudent demande conseil. Et vous êtes capable de recevoir le conseil de l’homme prudent. Si vous êtes prudent, c’est même le signe le plus manifeste de votre prudence, c’est d’accepter le conseil d’un autre. Celui qui n’accepte jamais le conseil d’un autre, c’est l’artiste qui l’emporte sur l’homme prudent. Et qui fait qu’à ce moment-là, l’artiste ne décide que ce qu’il a lui-même décidé et ceci à cause de l’idée qu’il a. Tandis qu’au contraire, un homme prudent ne vit pas d’idée. Il vit la finalité de l’amour de la fin et il sait très bien que les moyens sont multiples.

La liberté de choix est la liberté la plus manifeste (mais pas la seule)

Parce que c’est au niveau du choix prudentiel, du choix moral, que la liberté se manifeste de la meilleure façon. La liberté de choix, [c’est] cela [qui] se manifeste le plus. Et c’est pour cela que très souvent, pour la plupart des personnes, la liberté c’est toujours la liberté de choix, ce qui n’est pas juste.

La liberté se manifeste selon des modalités différentes. Mais il est sûr que dans le choix, la liberté apparaît de la manière la plus forte. Nous reviendrons sur ce problème de la liberté[144]. Parce que, comme c’est tellement capital aujourd’hui, il faut revenir sur ce problème pour lui-même.

Mais il y a une liberté de choix et il y a une liberté de demander conseil. Vous êtes libre de demander conseil. Qu’est-ce qui vous force de demander conseil à un ami ? Vous êtes libre. Mais si vous êtes prudent, vous demandez conseil à un ami, en qui vous avez toute confiance, parce que vous dites que l’ami a une objectivité plus grande que vous. Lorsque vous êtes engagé, on n’a plus cette même liberté, parce qu’on voit moins bien les choses.

Demander conseil ouvre aux autres - une prudence au carré grâce à un autre que nous

Donc il faut bien comprendre cela, que le choix, donc l’acte prudentiel de choix, peut se doubler de la prudence de demander conseil à quelqu’un. Et c’est peut-être là où la conscience de ce que représente cet acte prudentiel se manifeste le plus, parce que c’est une prudence au carré. Ce n’est pas seulement être prudent par rapport au choix, mais c’est être prudent en demandant à un autre d’intervenir pour nous, et d’accepter l’autre. Vous voyez ?

Parmi les actes humains, c’est le choix qui nous ouvre aux autres. C’est important, cela, pour quelqu’un qui est enfermé dans sa carcasse, ou dans ses idées, cela arrive. Comment peut-il s’ouvrir aux autres ? C’est en réfléchissant sur ce qu’est le choix.

Ce serait très intéressant, si on passait dans le domaine chrétien et dans le domaine religieux, ce serait de voir que c’est à l’égard du choix que va intervenir l’obéissance. J’accepte la décision d’un autre, comme si c’était ma décision. C’est parce que, justement, là, il y a une possibilité, dans l’acte humain, de faire intervenir l’autre et c’est pour cela que, dans la mesure où la morale se laisse contaminer par l’art – comme dans le **Stoïcisme**, ou dans l’E**picurisme** – dans cette même mesure,

[144] L’auteur n’y reviendra pas dans le cadre de ce cours.

l'obéissance disparaît, c'est-à-dire l'intervention de l'autre disparaît. Il ne peut plus y avoir cette ouverture vers un autre. On reste enfermé dans ses propres idées, personne ne peut intervenir.

Donc il y a là tout un problème extrêmement important au point de vue de ce que représente la nécessité de la prudence. La prudence nous ouvre aux autres, parce que c'est l'intellect pratique, alors que l'influence de l'imaginaire et de la passion nous ferment aux autres.

Sartre ou quand la prudence se réduit à l'art – Le choix chez les stoïciens

Et cette fermeture peut se faire aussi par la confusion dans l'ordre imaginatif entre le domaine artistique et le domaine moral. Ce qui est un des gros gros problèmes d'aujourd'hui, voyez. Toute l'éthique de **Sartre** – pour prendre quelque chose d'actuel – toute l'éthique de **Sartre**, c'est l'influence artistique sur la morale. **Sartre** est un artiste, en tant qu'artiste, on le respecte, en tant qu'il fait la confusion entre l'art et la morale, on ne peut plus le suivre. Morale de situation. La morale de situation, c'est nettement une morale artistique. **Sartre**[145].

Saint Exupéry, d'une autre manière, c'est la morale de l'efficacité, et c'est encore l'emprise du *facere* sur le point de vue moral. C'est très important. Et la morale, s'il en existe encore, chez le point de vue psychanalytique de **Freud**, c'est **Épicure**, et c'est donc l'esthétisme qui prend possession de la morale.

Alors le lieu où l'on voit ces confusions, c'est le point de vue de la prudence qui maintient ce jugement de l'intellect pratique dans l'ordre du choix. Ce n'est pas étonnant, hein, c'est le choix qui est le lieu des confusions et le lieu de la distinction. C'est très très important, la question du choix que… Les **Stoïciens** l'ont très très bien compris : la προαίρεσις *(proaïrésis)*, hein, le choix. Pour eux, c'était là où la personnalité humaine se noue. Et c'est vrai. Et regardez, dans une certaine morale chrétienne[146], l'élection, une retraite d'élection, cela joue un rôle capital. Et on comprend très bien, à certains moments dans la vie, on a besoin de choisir, d'élaguer. Parce que dans tout choix, vous élaguez ; dans tout choix, vous choisissez tel moyen, vous donnez à tel moyen un rôle unique, privilégié, et vous laissez tomber les autres. Donc dans tout choix, il y a l'action du Père qui taille[147].

La maladie de l'âne de Buridan, l'intellectuel submergé par les possibles ne peut plus choisir

C'est pour cela que c'est quelquefois si difficile de choisir pour un intellectuel. L'intellectuel, chez qui l'intelligence spéculative a pris toute la sève de l'arbre. Comme c'est difficile de choisir ! Il faut regarder les intellectuels d'aujourd'hui. Comme c'est difficile pour eux de choisir : ils voient

[145] « A-t-on jamais reproché à un artiste qui fait un tableau de ne pas s'inspirer des règles établies *a priori* ? A-t-on jamais dit quel est le tableau qu'il doit faire ? Il est bien entendu qu'il n'y a pas de tableau défini à faire, que l'artiste s'engage dans la construction de son tableau, et que le tableau à faire c'est précisément le tableau qu'il aura fait ; il est bien entendu qu'il n'y a pas de valeurs esthétiques *a priori*, mais qu'il y a des valeurs qui se voient ensuite dans la cohérence du tableau, dans les rapports qu'il y a entre la volonté de création et le résultat. Personne ne peut dire ce que sera la peinture de demain ; on ne peut juger la peinture qu'une fois faite. Quel rapport cela a-t-il avec la morale ? Nous sommes dans la même situation créatrice. Nous ne parlons jamais de la gratuité d'une œuvre d'art. Quand nous parlons d'une toile de Picasso, nous ne disons jamais qu'elle est gratuite ; nous comprenons très bien qu'il s'est construit tel qu'il est en même temps qu'il peignait, que l'ensemble de son œuvre s'incorpore à sa vie. Il en est de même sur le plan moral. Ce qu'il y a de commun entre l'art et la morale, c'est que, dans les deux cas, nous avons création et invention. Nous ne pouvons pas décider *a priori* de ce qu'il y a à faire. », Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Nagel, Paris, 1966, pp. 75-76.

[146] Cette expression chez l'auteur désigne la plupart du temps la morale jésuite, morale qu'il respecte, mais à laquelle il apporte certaines réserves.

[147] Allusion à *Jn.* 15, 2.

tous les possibles. Alors ils sont un peu comme l'âne de **Buridan**. Vous savez bien l'histoire de l'âne de **Buridan** : deux bottes de foin, il les regarde, elles sont à peu près semblables, il y a du pour et du contre, alors il ne choisit jamais et il en crève. C'est très très curieux cela. Et chez les intellectuels, chez qui l'intellect spéculatif l'emporte sur l'intellect pratique, il y a toujours un peu la même chose, la difficulté de choisir. Et même quand ils ont choisi, ils reviendront sur leur choix. En disant : « Ah, on m'a influencé ».

Alors on dira [que c'est la] maladie du scrupule. Oui, maladie du scrupule, mais c'est peut-être plus fondamental que le scrupule. C'est peut-être cette emprise de l'intellect spéculatif sur l'intellect pratique. On ne voit pas assez ce que c'est que l'intellect pratique qui réclame de s'engager en vue de l'amour de la fin. Il n'y a pas assez d'amour, vous voyez, toute la sève est partie du côté de l'intelligence et notre cœur reste un tout petit peu étroit. Alors si toute la sève va du côté de l'intelligence, je ne m'engagerai jamais. C'est pour cela que chez tous les intellectuels qui veulent garder une santé, c'est-à-dire un réalisme, il faut, dans un domaine, qu'ils aient un engagement. S'ils n'ont pas d'engagement, ils risquent de rester des intellectuels et donc de [ne] jamais choisir. C'est cruel pour un intellectuel de choisir. C'est la mort dans l'âme, c'est un sacrifice parce qu'évidemment, il y a toujours un massacre d'innocents. Les innocents, c'est tous les petits possibles qui poussent très bien, surtout les printemps. On les voit, ils sont tout roses ou tout verts, cela dépend, hein ! Ils sont merveilleux, ce sont des petites pousses. Et quand vous choisissez, pfff, tout cela est rejeté dans le fossé ou dans l'abîme et vous devez choisir. C'est *terrible* de choisir ! C'est effrayant de choisir pour un intellectuel, pour l'intelligence spéculative. On veut rester dans le domaine de tous les possibles, c'est tellement plus agréable parce que dans le domaine des possibles, vous gardez le *dominium*. Quand vous avez choisi un moyen, vous faites que ce moyen qui est choisi passe devant et vous vous engagez. Donc vous acceptez une certaine mort à l'égard de tous ces possibles.

Faites un petit examen de conscience. Dans ce domaine-là, vous verrez combien c'est difficile d'accepter un choix dans le sens fort et combien la prudence qui vient ennoblir notre intellect pratique est nécessaire pour aller jusqu'au bout. Ce que **Gabriel Marcel** avait dit de façon très très jolie en disant : « [C'est] la différence entre le spectateur et le témoin ». C'est très juste. Quand vous êtes témoin, vous avez choisi, vous vous êtes engagé. Spectateur : l'âne de **Buridan**, peut-être bien que oui, peut-être bien que non. Alors cela c'est le spectateur. Le spectateur demeure en dehors et le plus possible en dehors, il garde la possibilité à l'égard de tous les possibles. C'est la possibilité au carré, hein, et c'est le droit de l'intelligence spéculative, de rester [dedans].

La prudence fait passer du spectateur au témoin

C'est important de comprendre là l'intervention de ce que c'est que la prudence. La prudence vous fait passer du spectateur au témoin. Parce que le témoin c'est celui qui a choisi et il a choisi tellement bien que cela va jusqu'à la mort[148]. Donc il *veut* mettre toute sa vie – quand ce moyen en vaut la peine – il veut que toute sa vie, soit engagée, orientée vers ce témoignage. Tout témoignage implique un acte de choix, vous ne pouvez pas être témoin sans avoir choisi. C'est impossible autrement. Vous n'êtes pas vraiment témoin. Tandis que le spectateur c'est celui qui n'a pas choisi : « J'ai été là, au bon moment, j'ai vu, j'ai vu. », alors on vient vous demander : « Est-ce que vous acceptez d'être témoin ? » – « Ah non, non, non, non, non, non, non, non. Parce que je dois m'engager comme témoin [et dans ce cas] je dois prendre parti, alors moi je ne peux pas prendre parti, je suis spectateur. » Le spectateur gagne du côté de l'intelligence et perd du côté volontaire.

[148] Martyr en grec *(μάρτυς)* signifie témoin.

Le témoin a choisi, il gagne du côté de son engagement, mais, évidemment, il doit laisser tomber des quantités de choses.

Il faut réfléchir là-dessus, c'est très important et voir si, spontanément, vous êtes spectateur, [ou si] vous êtes témoin. Là, vous avez le partage des eaux.

Donc il y a là un rôle très important de la prudence.

Troisième moment, prudence et intention de vie

Rappels

Troisième moment. Je dois me poser la question : « Est-ce que la prudence intervient là ? ». Nous avons vu précédemment qu'il y avait
- l'imperium,
- le choix
- et l'intention de vie.

[L'intention de vie], ce fameux passage d'un premier amour vis-à-vis de l'intention de vie. Ce passage du bien à la fin, hein, n'oubliez jamais cela. [Il écrit au tableau en reprenant :]

Rappel sur l'*imperium*

Le passage de la fin au moyen. Ce passage du moyen à la fin implique l'*imperium*. L'*imperium*, « Fais ceci », c'est le jugement d'existence dans l'ordre pratique. Je me jette à l'eau… N'oubliez jamais cela, c'est aller jusqu'au bout. Donc, le jugement d'existence « Fais ceci », le passage de la fin aux moyens, c'est le choix, c'est l'élection. C'est ce que nous venons de voir.

Et alors [au moment de] ce passage de l'amour [au bien-fin], le bien éveille en moi un amour au point de vue de l'intention de vie.

Nous venons de voir que la prudence permet à l'*imperium* de naître et permet à l'élection de naître. L'homme prudent, c'est celui qui au bon moment s'engage. Ni trop vite ni trop tard. L'*imperium*. Je m'engage. Donc je saute à l'eau.

Rappel sur le choix

L'homme prudent, c'est celui qui sait bien choisir et qui choisit en vue d'un plus grand amour. Non pas du tout parce que cela le flatte, non pas du tout parce que c'est plus agréable pour lui, non. Les spiritualités se distinguent toujours au niveau du choix.
- Il y aura certaines spiritualités qui vous diront : « Choisissez toujours ce qui est le plus difficile ». Voilà la grande objectivité.
- Et puis d'autres qui diront « Choisissez toujours ce qui vous agrée le plus ». [Voilà] la grande subjectivité.

On voit très bien ces deux choix et cela commande deux spiritualités différentes, hein. La spiritualité **stoïcienne**, la spiritualité **épicurienne**. Et cela demeure toujours avec des nuances, hein, mais c'est vrai :
- « Choisissez toujours ce qui vous est le plus agréable » : c'est **Épicure**.

- « Choisissez toujours ce qui est le plus difficile » : le **stoïcien**.
Je parle en philosophe, hein ! En terre chrétienne, cela prendra des nuances particulières et on verra certaines grandes spiritualités s'orienter de ce côté-là, s'orienter de l'autre côté. Et cela, c'est l'ordre de la spiritualité chrétienne.

Prudence et passage à l'intention de vie – Contre le dilettantisme de l'amour

Alors je me pose la question, et il faut s'imposer, ce passage – puisque je remonte, et je remonte exprès[149], parce qu'il y a un problème qui se pose – ce passage de l'amour spirituel à l'intention de vie a besoin d'être fortifié de l'intérieur par l'intelligence pratique. [Pourquoi ?] Parce qu'il y a un très grand danger de tomber dans le dilettantisme. Le dilettantisme est une maladie bien connue dans notre monde d'aujourd'hui. On devient aboulique[150], c'est-à-dire qu'on n'a plus aucune volonté. Ah, on aime, hoff, on a un cœur aimant extraordinaire ! Cela, au point de vue de l'amour, on est capable de battre tout le monde, mais quand il s'agit d'une orientation de vie et donc d'une décision… L'intention de vie implique une décision et une décision importante qui rassemble tous nos moyens en vue de la fin. Quand il s'agit de passer de cet amour spirituel à l'intention de vie, il *faut* un éclairage de l'intelligence pratique qui enlève toutes les *séductions* possibles, parce que le dilettantisme, il est à base de séduction. C'est tellement plus agréable de rester uniquement dans l'amour et de ne jamais s'engager. Voyez, l'attitude de ceux qui aujourd'hui s'aiment, ils ne veulent surtout pas l'institution du mariage. Le mariage libre, qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire [que] je reste dans un amour spontané : « Tant qu'on s'aime, on vit ensemble. Mais le jour où on ne s'aimera plus, bein oui, il faut être sincère, on se sépare. ». Tandis que si vous faites intervenir une décision, une intention de vie, on se marie.

Le " purisme " de l'amour – L'amour libre

Voyez, c'est plus qu'un choix, c'est une intention de vie. Alors à ce moment-là, il y a quelque chose d'extrinsèque, comme ils disent, d'extrinsèque à l'amour, qui tombe dans le juridisme. Pourquoi aller se marier en face du maire ? Le maire n'a rien à voir avec notre amour, il ne nous connaît pas. L'amour est extérieur à tout ce que représente le point de vue de la cité, tout ce que représente l'institution. On s'aime, personne n'a rien à voir là-dessus. C'est notre propre problème, on s'aime, alors on vit ensemble et tout ce qui vient de l'extérieur est rejeté au nom du purisme de l'amour.

C'est extraordinaire, c'est très intéressant, c'est le problème actuel. Là vous touchez le problème fondamental d'aujourd'hui. Et dans tous les sens, c'est comme cela, vous voyez. On ne voudra surtout pas la vie religieuse, parce que dans la vie religieuse, on s'engage. Donc… vous connaissez la fable de **La Fontaine**, *Le loup et le chien*. Cette une rencontre étonnante, on est tous très loups : la sainte liberté au-dessus de tout, l'amour *libre* ! Et le loup qui voit le chien, un peu embourgeoisé parce qu'il a sa pitance tous les jours. Il lui regarde le cou : « Qu'est-ce que tu as là au cou ? Ah, il y a le collier, il ne [en]avait pas parlé ! » Aujourd'hui, l'institution c'est le collier et toutes espèces d'institutions c'est le collier. Alors il va dire : « Non, non, moi je veux rester libre, je veux faire partie de ces gens libres, de ces loups, là, on est dans la sincérité ». Tandis que le collier, ce n'est pas sincère du tout. Vous vous êtes engagé, vous avez promis. Et puis vous ne vous aimez plus,

[149] L'auteur rappelle ici qu'il a choisi de ne pas partir de ce qui est premier dans l'ordre génétique (le premier amour) pour analyser comment la prudence assiste nos actes humains. Il a choisi de partir du moment le plus conscient et plus manifeste de notre expérience éthique (l'*imperium*) pour ensuite, à partir de lui, « remonter » aux moments précédents.

[150] Le sens grec de ἀβουλία *(aboulia)* est un peu différent : irréflexion, imprudence.

donc vous n'êtes plus sincère et donc vous… vous abîmez l'amour parce que vous faites intervenir dans l'amour un élément qui n'est plus l'amour, l'institution.

Le dualisme vie / institution – Congar

Et ceci dans tous les ordres d'institution, c'est comme cela. Même au plan théologique, vous retrouvez cela. Si vous lisez attentivement le livre du père **Congar**, *Essai d'une théologie pour le laïcat*[151], c'est un livre très intéressant *sous ce point de vue là,* parce que cela *dit* les choses. Alors on fait l'opposition entre la vie et l'institution. La *vie*, vous comprenez bien, la vie c'est l'amour, c'est bien évident ! Moi je suis un vivant ! [Il écrit au tableau.] Alors vous avez la vie et vous avez l'institution. L'institution ne peut exister qu'à partir d'une intention de vie, impossible autrement, c'est pour cela que je dis "institution de vie". Voyez, je fourre la vie des deux côtés ! Tandis que, au contraire, ceux qui sont pour l'opposition, alors, mettent la vie d'un côté, l'institution de l'autre.

C'est extrêmement intéressant cela, il faut lire cela attentivement pour comprendre un petit peu au plan théologique, ce sont des distinctions qui sont capitales et qui sont *tellement* actuelles aujourd'hui ! parce que vous voyez que c'est tout le traité de l'Église, hein ! L'Église c'est le vivant, comme le **Christ**, c'est le vivant. Alors si vous dites que l'institution dans l'Église supprime à l'Église la vie, vous [ne] faites [d'elle] plus qu'une carcasse métallique, et vous avez les institutions. Vous avez l'Église et son personnel, le personnel c'est du côté de l'institution, ce sont les gens qui balaient le matin pour que ce soit propre, c'est la hiérarchie, ce sont toutes les choses qui viennent de l'extérieur. C'est le gros problème d'aujourd'hui, hein ! Cela, il faut bien le comprendre !

Alors ce serait intéressant de voir d'où cela vient. Parce qu'alors, c'est encore un vieux truc d'**Ockham** [Rires] qui est là par-derrière. Est-ce que c'est **Kant** qui [est là] par-derrière aussi ? Parce que c'est vrai, ce sont des distinctions… on a fait de certaines *distinctions*, des *séparations*. Et on est tombé dans un dualisme. Le dualisme vie / institution ; le dualisme amour spirituel avec tout ce qu'il a de spontané et puis l'intention de vie. C'est très radical cela. C'est pour cela que je crois que c'est un moment très important à bien comprendre.

Distinction capitale bien / fin – La fin est mon premier conditionnement en tant qu'homme dans l'ordre pratique

Est-ce que l'intention de vie est extrinsèque à l'amour ? Ou est-ce que l'amour réclame par lui-même l'intention de vie ?

Vous voyez que vous êtes en face de la première distinction entre le bien et la fin. La fin c'est mon conditionnement de créature. Pour la créature, la fin est distincte du bien. Si j'étais Dieu, ma fin et mon bien seraient identiques. Mais puisque je suis une créature, il y a une distinction radicale entre le bien et la fin. Donc c'est le conditionnement de la créature et l'aspect spirituel de la créature. Je suis capable d'aimer et, dans l'amour spirituel, il y a quelque chose d'infini. Mais, étant donné mon conditionnement de créature – donc [mon conditionnement] d'homme – cet amour ne peut être vécu qu'en le considérant comme une fin vers laquelle je tends parce que le bien qui m'attire me transcende. Il est au-delà de moi, parce qu'il est au-delà de moi, je le considère comme une fin. Vous voyez comment, à l'intérieur même de l'attraction du bien qui m'attire, qui me transcende, je découvre que pour *respecter* ce bien et *l'atteindre* d'une manière efficace, il faut que cet amour se transforme en intention de vie.

---

[151] Yves Congar, *Jalons pour une théologie du laïcat*, Paris, Cerf, coll. Unam Sanctam n° 23, 1953.

C’est donc le point de vue spirituel immanent de la vie qui va respecter le conditionnement de la créature. Et le premier conditionnement de la créature dans l’ordre pratique, c’est considérer la distinction entre le bien et la fin.

C’est bien le premier moment. Distinguer les deux. Autrement dit, considérer que la fin peut être vue de deux manières,

- d’une manière purement immanente, dans l’amour ;
- et la fin peut être considérée d’une manière transcendante où je respecte à ce moment-là mon conditionnement.

C’est très important de saisir cela.

La distinction bien / fin correspond à la distinction philosophique ratio / modus

Cela correspond, si vous voulez, au plan philosophique entre *ratio* et *modus*. La fin, c’est un mode du bien. La *ratio boni* comme telle peut se réaliser de diverses manières. Pour moi, cette *ratio boni* se réalise comme une fin que je dois atteindre. Et je dois mobiliser toutes mes forces pour atteindre cette fin. Donc, fondamentalement, voyez, c’est la distinction *ratio* et *modus0*[152]. Dans l’ordre pratique, c’est la première distinction. C’est donc quelque chose de très, très fondamental qu’on touche là : distinguer l’amour spirituel dans ce qu’il a de tout à fait premier et d’immanent. L’amour est toujours immanent. Et à l’intérieur de cette immanence, [vous découvrez] l’apparition de la transcendance : ce bien que vous aimez, qui vous attire, devient votre fin. Et vous acceptez de reconnaître que ce bien qui vous attire n’est pas vous : ἀλλο, ἀλλο *(allo, allo)*, autre, autre. À l’intérieur de cet amour, je vois que ce bien est autre, il me transcende, il me dépasse. Et parce qu’il me dépasse, je fais tout ce que je peux pour l’atteindre.

Voyez la différence entre l’affectivité et l’efficacité. L’efficience : je fais tout ce que je peux, je mobilise toutes mes forces pour l’atteindre. Mobiliser mes forces, c’est le conditionnement de la créature. Je mets mon intelligence au service de l’amour d’une autre manière. Je mets mon intelligence au service de l’amour. C’est très vrai que l’intention de vie implique un regard de l’intelligence parce que je vois que ce bien me transcende et ce n’est pas moi.

Vous voyez, réfléchissez, quand il s’agit de l’ami – puisque c’est peut-être là où nous saisissons le lieu – autre chose est d’aimer quelqu’un, je suis attiré, je l’aime, et puis [autre chose est] cette réflexion que nous faisons en disant : « Ce bien, cette personne qui m’attire, dans quelle mesure peut-elle être ma fin ? » Il y a tout un aspect de réflexion de l’intelligence pratique qui intervient pour voir que cet amour qui est présent en moi, je peux le considérer comme une intention de vie. Et dès que je le considère comme une intention de vie, cela mobilise toutes mes forces.

Mais je peux très bien aussi – alors sous le point de vue imaginatif, sous l’influence du point de vue imaginatif et passionnel – dire : « Ah non, je ne veux pas, c’est tellement plus agréable de considérer que c’est mon bien. Il ne faut pas aller plus loin. Surtout pas que l’intelligence intervienne. Je veux uniquement aimer ». C’est très bien d’aimer, mais vous restez alors dans l’ordre *intentionnel* de l’amour et vous ne voyez pas le *réalisme* de l’amour. Et cet amour, quand il n’accepte pas ce réalisme de l’amour, risque toujours de se gâter. L’amour demande une réalisation concrète et cet amour doit devenir – cet amour à l’égard du bien – doit devenir ma fin.

[152] Thomas d’Aquin, *De Veritate* , q. 21, a. 6 ; *Somme théologique*, I-II, q. 85, a. 4.

Donc, il faut bien réfléchir sur ce passage-là, c’est très important au point de vue pratique.

Alors je me pose la question : est-ce que la prudence intervient là ?

Prudence et intention de vie - Syndérèse

Les trois *habitus* dans l’ordre spéculatif chez saint Thomas

D’une façon classique, hein, **scolastique**, la manière dont on traite **saint Thomas** à la sauce vinaigrette. Alors cela, c’est la **scolastique**, la **scolastique** décadente à partir du 17ème siècle, on dira : « La prudence regarde les moyens. Cela c’est net, cela regarde les moyens, cela ne regarde jamais la fin. ». Donc, [pour la scolastique], l’intention de vie s’impose à l’homme prudent, mais la prudence ne regarde pas l’intention de vie [qui est de l’ordre de la fin et non des moyens]. Et on dira : « Ah la syndérèse ! ». Vous n’avez jamais entendu parler de cette sainte !

La syndérèse dont parle **saint Thomas** regarde, elle, la finalité. J’ai appris cela moi.

C’est intéressant du reste, déterrer la syndérèse ! Alors c’est la sainte Thérèse, voyez… [Il rit tout seul], la syndérèse. La syndérèse regarde le point de vue de la finalité. Et on fait ce petit parallélisme, très intéressant du reste [il écrit au tableau.] : dans l’ordre de l’intelligence spéculative, vous avez l’*habitus* des principes qu’on appelle l’intelligence, il y a l’*habitus* des principes, des premiers principes qu’on appelle l’*intellectus*, le νοῦς *(noûs)* en grec, il y a un *habitus,* l’intelligence est ennoblie dans ce qu’elle a de plus profond, pas dans ses raisonnements, mais dans ce qu’elle a de plus profond à l’égard des premiers principes. Vous avez donc l’intelligence des premiers principes. Cela, ça vient d’**Aristote**, et **saint Thomas** l’a repris.

Vous faites le parallélisme… – parce qu’on est toujours comme cela, vous savez, quand on a découvert une distinction, on l’applique à tous les domaines, alors c’est cela le danger de la **scolastique**, c’est qu’on a oublié ce que c’est que l’analogie – vous distinguez l’*habitus* des premiers principes de l’*habitus* des sciences ; autre chose, la science, autre chose des premiers principes (du reste, cela c’est dans les *Analytiques*[153] d’**Aristote**, c’est très net. La science, l’ἐπιστήμη *(épistémè)* d’**Aristote**, la science au grand sens d’ἐπιστήμη *(épistémè)*, n’est jamais une connaissance première, elle est toujours une connaissance seconde. Pourquoi ? Parce que la science regarde les conclusions et c’est pour cela que vous avez le troisième *habitus*, l’*habitus* de sagesse qui fait la synthèse des deux, puisque la sagesse regarde les principes et regarde les conclusions.

La sagesse est science, et la sagesse, elle, va remonter à la source, puisque c’est le propre du sage de remonter à la source. Or, les principes sont la source.

[153] A propos du passage des *Seconds analytiques* que nous allons citer, l’auteur précise dans son *Introduction à la philosophie d’Aristote* que « le νους est pris ici comme “l’*habitus*” des principes et non comme la puissance intellectuelle considérée dans toute son universalité. » (Ed. Universitaires, 1991, p. 245) : « Puisque parmi les *habitus* intellectuels (τὴν διάνοιαν ἕξεων) par lesquels nous saisissons le vrai, les uns sont toujours vrais alors que les autres admettent le faux, comme l’opinion et le calcul, alors que la science (ἐπιστήμη) et l’intellection (νοῦς) sont toujours vrais, et qu’aucun autre genre n’est plus exact (ἀκριβέστερον) que la science si ce n’est l’intellection, que les principes sont plus connus (γνωριμώτεραι) que les démonstrations et que toute science a lieu avec un raisonnement, il n’y aura pas de science des principes. Or puisque rien ne peut être plus vrai que la science si ce n’est l’intellection (νοῦν), il y aura intellection des principes (νοῦς ἂν εἴη τῶν ἀρχῶν) : cela résulte de ces considérations et du fait que la démonstration n’est pas principe de démonstration ni la science principe de science. Si donc, outre la science, nous ne possédons pas d’autre genre vrai, l’intellection sera le principe de la science (νοῦς ἂν εἴη ἐπιστήμης ἀρχή). Et le principe sera vis-à-vis du principe comme la science tout entière vis-à-vis de son objet tout entier. » *Seconds analytiques*, II, 19, 100b 5-17, trad. Pierre Pellegrin, GF Flammarion, 2005, légèrement corrigée.

Je peux regarder les principes de deux manières :

- je les saisis en tant que principes premiers, alors c'est l'*intellectus*, l'intelligence ;
- et je regarde les principes d'une autre manière, comme source dans l'*habitus* de sagesse.

C'est pour cela qu'au point de vue intellectuel, vous avez ces trois grands *habitus* :

- l'*habitus* de l'intelligence, dans ce qu'il y a de plus radical, et cet *habitus* saisit les principes, les premiers principes ;
- puis vous avez l'*habitus* de science ;
- puis vous avez l'*habitus* de sagesse.

Donc il faut bien distinguer cela, c'est très important – on le reverra en critique, pas tout de suite, mais on reverra cela en critique – c'est la structure profonde d'une intelligence parfaite, une intelligence ennoblie par l'*habitus*, par les *habitus*, parce que l'intelligence, au point de départ, elle est *tabula rasa*, alors elle est plus *rasa* que *tabula*. Alors on voit très bien ce que c'est, *tabula rasa*, il n'y a pas un poil, c'est lisse, lisse, lisse, et tout coule. Alors, c'est vrai, il y a des intelligences comme cela, [dans ce cas,] être intelligent c'est laisser couler les choses, alors c'est le *rasa* qui reste, n'est-ce pas, ça coule, ça coule. Tandis que *tabula rasa*, cela veut dire que l'intelligence, au point de départ n'a aucune détermination et qu'elle doit recevoir des déterminations. Et c'est parce que l'intelligence a cette potentialité radicale qu'elle a besoin d'être ennoblie par les *habitus*.

La scolastique va mettre en lumière un parallèle de ces habitus spéculatifs dans l'ordre pratique

Vous faites le parallélisme avec l'intellect pratique, et vous avez l'*habitus* du bien, ou l'*habitus* qui regarde le point de vue de la fin : faire le bien et éviter le mal [= la syndérèse].

- Et vous avez le parallèle au νοῦς *(noûs)* et à l'intelligence : l'*habitus* de la syndérèse.
- Puis vous avez parallèlement à l'*habitus* des sciences : l'*habitus* de prudence.[154]
- Et puis vous avez l'*habitus* de sagesse.

Donc vous faites un parallélisme exact entre l'intellect spéculatif et l'intellect pratique. Cela c'est la **scolastique**. On verra si on doit garder ce gène.

[Essai de reconstitution des parallèles que l'auteur attribue aux scolastiques ou/et à Thomas[155]]

PLAN CRITIQUE		***PLAN ETHIQUE***
Les trois habitus dans l'ordre spéculatif	***Les trois habitus dans l'ordre pratique***	***Voie de l'auteur***
- Intellect, νοῦς (habitus des principes premiers)	- La syndérèse	- La prudence discerne un bien spirituel d'un bien sensible, elle saisit la bonne fin.
- La science (raisonnement)	- La prudence (limitée aux moyens pour une certaine scolastique)	- La prudence cherche le meilleur moyen d'atteindre le bien spirituel à travers la délibération et le conseil.
- La sagesse (habitus des principes propres)	- La sagesse pratique	- La prudence s'assure que l'on rejoigne effectivement le bien spirituel à travers l'*imperium* et l'exécution.

[154] Phrase exacte : « Puis vous avez l'*habitus* des sciences parallèlement, l'*habitus* de prudence. ».

[155] Ce tableau n'est pas de l'auteur. Il n'est proposé qu'à titre de recherche en cours, il demande encore à être validé, précisé ou corrigé.

Faut-il poser un *habitus* pratique nouveau pour la rectification de notre premier amour que saint Thomas appelle la syndérèse ?

Nous allons continuer de faire cette recherche sur le point de vue de la prudence. Et le dernier moment qu'on avait souligné, qui est le premier selon un ordre génétique, l'enracinement de la prudence dans notre activité morale, c'est bien cela le problème qui se pose.

Autrement dit, vous vous souvenez, j'avais posé ce problème pour la rectification de notre premier amour, faut-il poser un *habitus* pratique nouveau que **saint Thomas** appelle la syndérèse ?

Ceci lui vient des Arabes et non pas d'**Aristote** – je n'ai rien contre **Avicenne** et il y a des choses qui viennent d'**Avicenne** qui peuvent être excellentes. On doit se poser la question, c'est très très particulier.

Y a-t-il un parallélisme entre l'intellect pratique et l'intellect spéculatif qui a fait que **saint Thomas**, en raison de l'intellect spéculatif qui implique l'*habitus* des premiers principes, [demande :] « Faut-il poser du côté pratique un *habitus* des premiers principes qui est la syndérèse ? ». C'est le problème. C'est intéressant. Il ne faut pas dire aux autres : « C'est très secondaire », non, c'est intéressant, parce que c'est intéressant de savoir comment se fait la rectification et la purification du premier amour pour que le premier amour devienne une intention de vie. C'est tout le problème.

On sait très bien que l'imaginaire peut nous annihiler du côté de l'*imperium*. Quand l'imaginaire bouillonne, c'est-à-dire quand le volcan intérieur devient trop fort, [il est alors] impossible d'opposer un *imperium*, on est pris par l'imaginaire. L'*imperium*, c'est la victoire de l'intelligence pratique, prudentielle, sur la poussée imaginative quelquefois tellement forte qu'on n'arrive plus à rejoindre le réel. L'imaginative est passionnelle, mais quelquefois l'imaginative esthétique… Il y a diverses formes d'imagination, il n'y a pas qu'une seule forme d'imagination :

- il y a une imagination passionnelle,
- une imagination aérienne, esthétique, beaucoup plus subtile, beaucoup plus intelligente.

L'imagination affective, passionnelle, est assez facile à dépister, tandis que l'imagination esthétique est beaucoup plus difficile à dépister parce qu'elle est beaucoup plus intellectuelle. Et les deux empêchent de poser l'*imperium* et donc, [vient la] nécessité de poser là cet *habitus*, cet *habitus* particulier qu'est la prudence.

L'homme prudent, c'est un homme qui pose un acte d'*imperium* à lui-même et aux autres s'il a l'autorité [et] au moment opportun. « Maintenant, fais ceci, il est temps de te réveiller. » Parce que l'imaginaire de celui qui dort est ordinairement un imaginaire passionnel. « C'est si doux l'oreiller, c'est si agréable de ne pas avoir les pieds sur terre, c'est si agréable d'être loin de toutes les responsabilités. » Et ainsi de suite, on voit très bien, cela prend des formes multiples. Alors que l'*imperium* dit : « C'est l'heure, lève-toi ! » À ce moment-là, on retrouve toutes la difficulté du réalisme de la journée qui commence. Donc, la prudence va dépasser ce domaine de l'imaginaire qui empêche l'*imperium* de rejoindre le réel[156].

La prudence va jouer aussi au niveau du conseil, le choix des moyens. C'est bien évident qu'un choix des moyens prudentiels est très net. Et il y a le choix des moyens affectifs et esthétiques où

[156] Original : « de poser l'*imperium* de rejoindre le réel ».

l'aspect de la subjectivité prime sur la finalité. Ceci se voit pour la question du choix dans l'ordre des moyens, donc du temps et du lieu, puisque le choix des moyens implique le temps et les lieux. On anticipe ou, au contraire, on retarde, on perd un peu [les] pédales, et cela se découvre dans le choix des moyens. [Dans ce cas,]

- [ou] le choix des moyens se fait avant tout d'une façon affective,
- ou le choix des moyens se fait avant tout d'une manière esthétique.

Des deux côtés, c'est la subjectivité qui prime et ce n'est plus la finalité qui prime.

L'intelligence pratique fortifiée par l'*habitus* de prudence qui commence à pousser dépasse ses bouffées imaginatives, affectives ou esthétiques, pour redécouvrir le réalisme de la finalité ; et on choisit en fonction du réalisme de la finalité ; et on ne choisit pas le moyen en fonction du primat du sujet, ou du côté affectif, ou du côté esthétique.

Réfléchissez sur le choix de vos moyens pour savoir si ce choix des moyens est commandé par la finalité ou s'il est commandé par un primat subjectif.

La syndérèse – Y a-t-il un habitus spécial à l'égard du passage premier amour / intention ?

Troisième moment, c'est celui-là qu'on voit, qui est le plus difficile, hein, c'est le plus difficile, pas commode du tout. Du reste, je n'ai jamais vu, au point de vue philosophique, la lumière là-dessus. Nos phares antibrouillards ne vont pas jusque-là. Les phares antibrouillards atteignent assez facilement l'*imperium*, cela, cela se voit ; [ils atteignent aussi] assez facilement le conseil. Mais peuvent-ils atteindre cela, nos phares antibrouillards, c'est-à-dire notre intellect pratique fortifié par la prudence ? Ou faut-il faire appel à un autre *habitus*, naturel, la syndérèse ?

Vous voyez le petit problème qui se pose, historiquement et spéculativement. Il est très intéressant. Il est d'autant plus intéressant qu'on ne l'a jamais posé. Du moins, je ne crois pas.

Comment l'imaginaire corrompt le premier amour – L'amour spirituel accepte le conditionnement et respecte l'autre

Alors, regardons bien comment l'imaginaire va corrompre ce premier amour. Je crois que là, seule, ou peut-être les deux, je dis : seule l'affectivité passionnelle qui veut l'immédiat… Parce que c'est le propre de la passion, la passion veut l'immédiat, la passion n'aime pas la délibération. C'est anti-passionnel, la délibération. Et, [au contraire,] la passion veut son bien sensible immédiat. Et donc, ce premier amour – qui se porte sur la personne, qui suscite en moi un amour spirituel – cet amour spirituel est au-delà du temps. Cela c'est sûr, tout amour spirituel est au-delà du temps. Quand on aime spirituellement, on est libre par rapport au conditionnement du temps et de l'espace. « Que tu sois présent, que tu sois absent, ça m'est égal, je t'aime. » C'est beau, cela. Tandis que, quand la passion s'y mêle : « Je veux que tu sois là, et que tu sois là en même temps que moi » – parce que ce n'est pas suffisant d'être dans le même lieu si c'est huit jours après – il faut la rencontre, il faut la rencontre immédiate, le plus vite possible. C'est cela l'aspect passionnel : le plus vite possible ! On brûle le temps, on brûle les lieux et on voudra à tout prix que celui qu'on aime soit là pour qu'on puisse en jouir, qu'on puisse l'utiliser.

Et vous voyez, c'est dans ce sens-là que la passion va corrompre ce premier amour, parce que ce premier amour est désintéressé. Il est libre dans la mesure où il est spirituel, mais dans la mesure où il est possédé, dépassé par la passion, à ce moment-là, il n'est plus libre du temps et de l'espace.

Le temps et l'espace, c'est un peu le signal d'alarme qui montre qu'on est passé du domaine spirituel au domaine passionnel. Il n'y a rien de plus irritable que la passion qui ne veut pas l'attente, qui veut la possession immédiate. L'amour passionnel est possessif, or, le temps et le lieu sont des conditions *sine qua non* à la possession. Si je suis très loin de celui qui m'aime, je lui échappe. Et si je suis dans le même lieu, après lui, je lui échappe, en termes passionnels. Et donc la passion veut que l'amour spirituel devienne relatif au temps et au lieu, pour la possession. Et c'est en ce sens-là qu'on peut dire que l'amour passionnel va *corrompre* l'amour spirituel en le remettant relatif au temps et à l'espace.

Si nous sommes un tout petit peu lucides, nous comprenons très bien cela parce que nous avons tous fait cette expérience (du moins j'espère, ou [alors] nous l'avons vue chez les autres). Mais cette espèce de lien entre l'amour spirituel, cette lutte plus exactement, entre l'amour spirituel et l'amour passionnel au niveau tout à fait fondamental de l'amour… Parce que l'amour spirituel, quand il se transforme en une intention de vie, accepte les conditions de temps et de lieu. Il devient spirituel et lucide, j'accepte d'attendre, parce que : « Fais tout ce que tu dois faire. Il ne faut surtout pas qu'à cause de moi, tu ne fasses pas ce que tu dois faire – le respect à l'égard de la conscience de l'autre – il ne faut surtout pas qu'à cause de moi, tu te mettes dans une situation qui n'est pas selon ta conscience ». C'est cela l'intention de vie, c'est qu'on respecte le bien spirituel que je recherche et [j'accepte] que, ce bien spirituel, je ne l'ai pas encore atteint, et j'accepte de ne pas l'atteindre tout de suite, et donc j'accepte ce conditionnement du temps et du lieu qui conditionne ma manière d'atteindre la fin, qui conditionne mon *imperium* ? Mon *imperium* est conditionné et mon choix est conditionné par le point de vue du temps et du lieu. Voyez ce télescopage que fait la passion et que fait l'imaginaire. L'imaginaire lié à la passion veut toujours télescoper le conditionnement du temps et du lieu. C'est pour cela qu'on se précipite et qu'on fait des gaffes. C'est dans ce sens-là qu'on dit que l'amour rend aveugle. C'est vrai, il rend aveugle parce qu'il ne veut pas considérer la situation particulière dans laquelle se trouve celui qu'on aime et on ne le respecte plus dans son conditionnement.

Réponse à la question posée – Position personnelle de l'auteur – Nécessité de la syndérèse

Alors, personnellement, je dis cela – peut-être que vous pourrez changer de route – je crois que l'intelligence pratique va jusque-là dans son éclairage, parce que le passage du premier amour à l'intention implique une intelligence affective aimante. C'est par amour pour celui que j'aime que mon amour se transforme en intention de vie, c'est par respect vis-à-vis de celui que j'aime que mon amour passionnel va être relativisé dans l'intention de vie. C'est donc bien l'intelligence affective à l'égard de celui que j'aime qui commande cela.

Alors, est-ce que ce n'est pas l'acte éminemment prudent ? Donc l'acte éminemment prudent ne porte pas seulement sur les moyens, mais sur la fin[157] que je poursuis, et donc l'ami. Il me semble.

Pourquoi ? Parce que, de fait, il y a une certaine décision, et donc, d'une certaine manière, un certain choix. Ce n'est pas l'élection, c'est une décision qui fait un peu de recul. C'est ce qu'on dira spontanément : « Permettez-moi de prendre un peu de recul, je sens que l'aspect passionnel est trop fort et je risque de blesser celui que j'aime. Je veux prendre du recul ». Le recul, c'est quoi ? C'est laisser l'intelligence affective – donc l'intelligence prudentielle, dans ce qu'elle a de tout à fait premier, c'est-à-dire affective – [laisser] l'intelligence affective s'emparer de cette furie de la passion, pacifier la tempête de lac. Et cela, je crois que c'est prudentiel. Voyez, c'est l'attitude de

[157] Ce que l'auteur annonçait déjà à la fin du cours précédent : « La syndérèse dont parle Thomas d'Aquin regarde, elle, la finalité. »

prudence dans ce qu'elle a de tout à fait fondamental qui fait prendre du recul. « Je suis incapable de vivre de cette intention de vie, c'est trop fort pour moi. Je demande du recul. » Et je crois que l'intellect affectif, qui recherche la fin, le bien spirituel, suffit ; [je crois] que cet intellect affectif implique profondément un choix entre le bien et le mal[158]. C'est vrai, ce que je recherche, c'est le bien spirituel et c'est cette recherche du bien spirituel qui permet le passage de ce premier amour spirituel, encore très fragile, lié à la passion, c'est sûr, puisque ce premier amour, c'est la naissance de l'amour en moi. Et donc la naissance de cet amour en moi implique un lien avec le point de vue passionnel, c'est impossible autrement. Et donc, ce premier amour affectif est encore très fragile. Il est très vulnérable. Il demande d'être fortifié par l'intelligence affective qui *opte pour le bien*, mon bien spirituel. C'est ce bien spirituel que je veux et non pas la satisfaction immédiate de ma passion.

Et donc, ce choix intérieur, c'est le choix entre deux biens, c'est la bataille des justes. C'est entre deux biens. Ce n'est pas entre le bien et le mal. Non ! C'est entre deux biens, [c'est] entre le bien spirituel – qui est la personne humaine que j'aime et qui m'attire, et que je *veux* respecter, et que je *veux* aimer – et puis la passion véhémente qui veut la possession immédiate de ce bien.

C'est donc la lutte entre le bien spirituel et la possession du bien sensible. C'est donc une lutte entre deux biens. C'est pour cela que je dis que c'est la bataille des justes, parce que ce n'est pas la bataille entre le bien et le mal. Non, non, non, non. Ce n'est pas cela du tout. Et c'est en ce sens-là que cela me semble être du domaine de la prudence parce que la prudence regarde toujours deux biens et la prudence met un ordre entre ces deux biens. C'est l'intelligence qui met l'ordre entre deux biens. Et l'intelligence au service de l'amour spirituel est là pour *éclairer* un ordre entre deux biens. Il ne faut pas que le bien sensible, atteint par la passion, l'emporte sur le bien spirituel. Il faut au contraire que le bien spirituel l'emporte pleinement sur le bien sensible. Je ne supprime pas le bien sensible. Non, non. Je suis suffisamment prudent pour savoir que le bien sensible est nécessaire, mais il n'est pas premier. Je crois que c'est l'acte *souverainement* prudent, cela. Je me connais, je sais que je suis un être passionné – grâce à Dieu ! La passion est bonne en soi, elle devient mauvaise quand elle efface le primat du bien spirituel.

Et n'est-ce pas le premier discernement de l'intelligence affective qui fonde toute la prudence de faire ce discernement, au-delà de moi-même, dans cette bataille, c'est cela qui est difficile. Quand c'est calme, on est tous d'accord. Mais quand on est en pleine tempête, on dit : « Après tout, le bien sensible a cette chose merveilleuse, c'est qu'il est immédiat, il me réveille, il me fait vivre, tandis que le bien spirituel, oh là là, il est lointain, il est lointain, il ne me fait pas vivre ! ». Vous savez bien le vieux dicton qui fait se précipiter sur le premier bien. « Celui-là, je suis sûr de l'avoir, l'autre, oooh, c'est pour demain, je ne suis pas sûr de l'avoir ; entre eux deux, il y aura quelqu'un d'autre qui s'en emparera. J'ai peur, j'ai peur du voleur. » Donc j'ai peur de le *perdre*. Vous voyez, la peur est mauvaise conseillère, alors elle vient pour augmenter et intensifier cet amour passionnel. On veut posséder tout de suite. Je crois que l'acte premier de l'*habitus* de prudence, c'est cette intelligence affective qui me fait choisir le bien spirituel au premier lieu[159], et qui endigue cette poussée passionnelle qui voudrait la jouissance immédiate. Vous voyez, c'est là où nous voyons l'erreur de **Freud**. **Freud** met le bien passionnel, la jouissance passionnelle avant et ne respecte pas ce primat du bien spirituel. Par peur. C'est très important cela.

---

[158] Après un long développement, l'auteur commence à conclure pour répondre à la question qu'il a posée au début du cours.

[159] Il y a là comme une purification de la notion de syndérèse. Alors que l'expression traditionnelle « rechercher le bien et éviter le mal » garde une certaine opposition dialectique, l'auteur parle lui d'un ordre entre deux biens. La syndérèse du plan critique devient alors « rechercher le bien absolu et relativiser le bien inférieur » au plan éthique, discernement opéré par la prudence. Il y a là tout un jeu entre syndérèse, conscience morale et prudence.

Il y a en moi un choix primordial, un appétit affectif primordial du primat du bien sur le mal

Alors, la syndérèse, qu'est-ce que j'en fais ? Est-ce que je la relègue à **Avicenne** en disant que **saint Thomas** a été un boa ? Il a avalé **Avicenne** alors que ce n'était pas nécessaire.

Eh bien, je me demande : **saint Thomas** est un théologien. Un théologien se sert aussi bien de la critique que de l'aspect positif, métaphysique ou éthique. Je me demande si la syndérèse, ce n'est pas au niveau critique, dans l'ordre affectif.

Si j'étudie d'un point de vue critique ce que représente l'action de cet intellect affectif qui fait passer devant le bien spirituel par rapport à la jouissance sensible, si je regarde cette naissance de l'acte prudentiel au plus intime de ma vie éthique, je dis que cet acte s'explique parce qu'il y a en moi un choix primordial, un appétit affectif primordial du primat du bien sur le mal. Ce qu'on a appelé l'*habitus* de la syndérèse. Et cet *habitus* de la syndérèse est posé d'un point de vue critique et pas d'un point de vue de philosophie éthique. Voilà ce que je dirais.

La syndérèse relève d'un point de vue critique

Vous voyez, c'est très normand. Parce que par-là, je respecte que **saint Thomas** ait assumé la syndérèse, il n'a pas fait d'erreur en tant que théologien. L'erreur, c'est la **scolastique** – elle a bon dos – l'erreur, c'est la **scolastique** d'avoir confondu éthique et critique, et donc de ne pas avoir vu que la prudence doit aller jusque-là[160]. Et cela, c'est *très* important. Parce que la prudence, cela s'acquiert, tandis que la syndérèse ne s'acquiert pas. C'est trop facile de dire que c'est la nature bonne qui fera que ce premier amour sera choisi naturellement, ce qui n'est pas vrai du tout. On sait très bien que quand la lutte est là, ce premier amour à l'égard d'un bien spirituel n'est pas *tout le temps* choisi. Je vous disais : « la guerre des justes », ce n'est pas la guerre entre le bien et le mal. Ce serait trop facile.

Le bien et le mal, c'est un aspect critique. Et dans un aspect critique, je vois qu'en effet, il y a un appétit naturel qui se porte vers le bien antérieur au mal. Le mal ne se présente jamais sous le point de vue du mal. Je ne choisis jamais le mal, jamais, même le démon. Je choisis un bien immédiat qui est une apparence de bien, qui est un bien vraisemblable. C'est cela que je choisis, et je me laisse prendre par ce bien immédiat et, me laissant prendre par ce bien immédiat, le bien spirituel disparaît, et je ne vois plus que ce bien immédiat.

C'est la psychologie de l'ivrogne, du drogué. On est tous comme cela. Alors à ce moment-là, on prend le bien immédiat, bien qu'on ait fait toutes les promesses possibles dans la dernière retraite, de dire : « Dorénavant, ce sera toujours le bien spirituel qui dominera, je mets cela dans mes décisions de retraite ». Je termine la retraite, dès le lendemain le bien sensible apparaît avec une telle force, que je l'embrasse et je tourne le dos au bien spirituel en choisissant le bien, c'est cela qui est le mieux ! Je ne choisis pas le mal.

Alors il faut expliquer cela d'une manière critique. Comment cela se fait qu'en effet, le bien spirituel, pour moi, ne soit jamais immédiat, et que la passion, elle me donne une fébrilité, je veux

[160] « La prudence va jusque-là », l'auteur veut donc dire que c'est la prudence qui, en s'appuyant sur notre orientation profonde vers le bien, discerne entre le bien spirituel meilleur que le bien sensible.

quelque chose d'immédiat ? J'en ai assez de ce qui est médiat[161], je veux quelque chose d'immédiat. Je ne peux plus supporter d'attendre. Alors c'est la passion qui passe devant.

Mais je dis bien, d'un point de vue critique, qu'il y a toujours une primauté du bien à l'égard du mal : la syndérèse. Mais la pauvre petite syndérèse, elle est *très très* fondamentale.

C'est vrai que l'intellect pratique me dit toujours le primat du bien par rapport au mal. Mais dans l'ordre pratique, le mal s'habille de manière telle qu'il est le bien sensible qui m'attire, il est alléchant. Voyez, c'est le grand carnaval, cela. C'est le bien sensible qui m'apparaît comme le bien. C'est le bien sensible, mais c'est le bien. De sorte que cela reste très vrai, « le primat du bien sur le mal », mais n'oublions pas tout le point de vue passionnel qui me fait porter sur le bien immédiat sensible[162].

La clé : dans l'ordre philosophique c'est la prudence qui, par la fin, permet de choisir le bien spirituel et de relativiser le bien sensible

Voyez, je crois que c'est ce que nous devons essayer de comprendre. Donc là, je dirais que le problème de la syndérèse est l'analogue au niveau critique à l'axiome du principe de non-contradiction. L'axiome du principe de non-contradiction, il est au niveau critique, pas au niveau métaphysique. La syndérèse, c'est un axiome d'ordre pratique. Dans l'ordre pratique, il faut *toujours* choisir le bien et éviter le mal. On est tous d'accord. Il faut toujours choisir le bien et éviter le mal. Mais *comment* se présente à nous cette action pratique ? Il se présente à nous dans une lutte intestine, immanente, puisque c'est toujours dans l'immanence que se font les choix pratiques. Ce n'est pas entre le bien et le mal, c'est entre deux biens : l'un immédiat et l'autre plus lointain. L'un spirituel et l'autre sensible. De sorte que je n'ai pas besoin de poser un autre *habitus* que la prudence. La prudence doit aller jusque-là dans l'ordre pratique. Je le crois bien.

---

[161] L'auteur dit : « J'en ai assez de l'immédiat ».

[162] C'est ce qui fait dire à Thomas que, dans l'absolu, l'étincelle de la syndérèse ne peut pas s'éteindre, mais que, dans la pratique, ce que nous considérons comme un bien, peut être « absorbé » par la passion ou « abaissée » par le vice : « Que la syndérèse s'éteigne, cela peut s'entendre de deux façons. **D'abord** quant à la lumière habituelle elle-même ; et il est impossible que la syndérèse s'éteigne ainsi, comme il est impossible que l'âme de l'homme soit privée de la lumière de l'intellect agent (...). **Ensuite** quant à l'acte, de deux façons. *De la première*, on dit que l'acte de la syndérèse est éteint, en tant que l'acte de la syndérèse est entièrement intercepté *(intercipitur)*. Et il arrive que l'acte de la syndérèse soit ainsi éteint en ceux qui n'ont pas l'usage du libre arbitre, ni aucun usage de la raison, à cause d'un empêchement provenant d'une blessure des organes corporels, desquels notre raison a besoin de recevoir. *De la seconde façon*, en tant que l'acte de la syndérèse est détourné *(deflectatur)* vers le contraire. Et il est impossible que le jugement de la syndérèse sur l'universel s'éteigne de la sorte, mais il s'éteint quant à l'opérable particulier, chaque fois que l'on pèche dans l'élection : en effet, la force de la concupiscence ou d'une autre passion absorbe *(absorbet)* tellement la raison que le jugement universel de la syndérèse, lors de l'élection, n'est pas appliqué *(non applicetur)* à l'acte particulier. Cela ne signifie cependant pas que la syndérèse s'éteigne purement et simplement, mais seulement à un certain point de vue. Donc, absolument parlant, nous accordons que la syndérèse ne s'éteint jamais. », Thomas d'Aquin, *De Veritate*, q. 16, a. 3. Dans ses réponses aux objections Thomas ajoute à l'absorption des passions une autre cause d'extinction pratique de la syndérèse : l'abaissement par quelque *habitus* du vice *(per habitum vitii deprimitur)* (ad. 1 et ad. 3), ce qui est très significatif : la syndérèse fonctionne alors sur un mode dégradée en prenant pour un bien ce qui n'est qu'un bien apparent ou/et relatif. Il est intéressant de noter le vocabulaire de Thomas pour montrer comment la syndérèse peut être empêchée : interceptée, absorbée, abaissée. — On comprend alors pourquoi le p. Philippe dit : « Mais la pauvre petite syndérèse, elle est très très fondamentale ». Elle est en effet tellement fondamentale qu'elle en est extrêmement fragile. Il suffit de voir comment les sociétés humaines ont justifié, jusqu'à aujourd'hui, la mise à mort d'êtres humains, hier les sacrifices humains et aujourd'hui l'avortement, l'euthanasie. — On comprend également pourquoi, dans un écrit de jeunesse, l'auteur écrit : « Il semble que la connaissance des premiers principes pratiques s'acquiert dans le milieu traditionnel au sein duquel l'enfant imite ce qu'il voit faire à ses aînés. », Marie-Dominique Philippe, *La philosophie de l'activité morale*, Polycopié, Fribourg, 1955, VIII. Il nous paraît évident à nous aussi que l'éveil de la conscience morale demeure extrêmement fragile chez l'enfant. D'innombrables exemples en témoignent, pensons au climat dans lequel la jeune Gudrun Himmler a été éduquée, si bien qu'elle demeura fidèle jusqu'à sa mort aux principes ayant gouverné les actes de son père, Heinrich Himmler, cherchant même à le réhabiliter. Thomas affirme que si la raison est gênée dans son exercice, la syndérèse ne peut être correctement mise en œuvre ; le père Philippe invoque, dans le même écrit de 1955, une cause semblable : « C'est en imitant que l'enfant se détermine, s'oriente lui-même et son appétit, et d'une manière d'autant plus profonde que l'intelligence n'est pas assez développée pour critiquer l'exemple donné ». La connaissance de ces premiers principes pratiques existe bel et bien, mais les conditions dans lesquelles ils demandent à être découverts font que dans la vie concrète, ils peuvent être interceptés, absorbés, abaissés.

Si vous n'êtes pas d'accord, vous mettrez vos objections. Parce que c'est intéressant, je soulève là un très gros problème. Je le dirai dans la tradition thomiste, parce que je fais un discernement en ce qui est de l'ordre critique et de l'ordre philosophique, et que la **scolastique** a mêlé les deux, parce qu'elle a été une laïcisation philosophique d'une pensée théologique.

Il faut être très sensibilisé à cela. Si on n'est pas sensibilisé à cela, on ne voit plus du tout les niveaux d'intelligibilité. Et c'est très important de comprendre les niveaux d'intelligibilité. Il y a une critique au niveau pratique. Il y a une critique au niveau spéculatif. La critique au niveau pratique n'est pas la philosophie éthique. La philosophie éthique est immédiatement engagée par le problème de la finalité.

Alors ceci fait comprendre, voyez – parce que c'est important – ceci fait comprendre pourquoi les anciens – et quand je parle ici des anciens, je parle de **Platon**, je parle aussi d'**Aristote** – [ont] considéré la prudence comme une sagesse pratique.

La prudence ne peut être cantonnée aux moyens, si elle est sagesse c'est parce qu'elle regarde la fin

Si la prudence n'allait pas jusque-là, elle ne serait pas sagesse. Mais si elle va jusque-là, φρόνησις *(phronésis)*, si elle va jusque-là, elle est sagesse dans l'ordre pratique parce que le propre de la sagesse, c'est de toucher la fin, et de défendre la fin, et de permettre à la fin, ce qui nous finalise, d'exercer pleinement sur moi, dans l'ordre pratique, son rôle. Si la prudence est cantonnée dans les moyens et que la prudence n'atteint pas la fin, je ne vois pas comment la prudence peut choisir et je ne vois pas comment la prudence peut être dite sagesse. Il n'y a pas de sagesse au niveau des moyens, comme il n'y a pas de sagesse au niveau des conclusions scientifiques, des niveaux scientifiques modernes. Il n'y a pas de sagesse. La sagesse est au niveau de la découverte des principes[163]. Or, dans l'ordre pratique, la prudence doit pouvoir, comme intellect affectif, toucher le bien en reconnaissant que ce bien est ma fin.

C'est même le premier acte de la prudence au moment où le bien est discerné comme fin

C'est donc l'intelligence affective, qui me donne le sens que le bien que j'aime, c'est ma fin. Et cela, c'est l'intelligence qui dit cela. Ce n'est pas l'affectivité, c'est impossible, c'est l'intelligence qui dit cela. Et c'est l'intelligence, perfectionnée par la prudence, qui le dit. Et je dirais même que c'est le premier acte de la prudence, premier dans l'ordre de nature. C'est la prudence, sagesse, qui me permet de découvrir que ce bien spirituel, c'est ma fin. Et en disant cela, l'intelligence affective permet cette transformation de ce bien spirituel en une intention de vie. Et donc *fortifie* toute mon affectivité spirituelle, *permet* à mon affectivité spirituelle d'avoir un ordre, d'être spiritualisé. C'est l'intelligence dans ce qu'elle a de plus profond, la *perspicacité* de l'intelligence, qui *ordonne* cet appétit spirituel, pour faire que cet appétit spirituel *devienne* une intention de vie et donc soit capable de *mobiliser* toutes mes forces, puisque c'est le propre d'une intention de vie, c'est de mobiliser toutes mes forces.

L'appétit premier – cet appétit spirituel, cet appétit qui se porte sur le bien spirituel, qui est présent et qui m'attire – cet appétit comme tel est *incapable* de mobiliser toutes mes forces. Il faut l'intervention de l'intelligence, et c'est l'intervention de l'intelligence *dans* cet appétit spirituel qui

---

[163] La découvertes des principes propres, pas des premiers principes (axiomes).

permet cette mobilisation de toutes mes forces, et qui permet, par le fait même, à cet appétit spirituel de devenir fort et d'organiser toute ma vie et tous mes efforts.

Il me semble qu'on ne peut pas retirer à l'intellect pratique, ennobli par la prudence, ce rôle fondamental de l'intelligence, de l'intelligence pratique. Et on ne peut pas ne pas reconnaître que le combat le plus profond en nous, c'est celui-là. Et que ce combat, parce qu'il existe au plus intime de nous-mêmes, ne peut être victorieux que dans la mesure où mon intelligence pratique est ennoblie par la prudence, qui a bien un rôle de sagesse, parce qu'elle touche un certain absolu, elle touche une fin, elle touche une fin dans l'ordre pratique.

Et quand je considère le bien spirituel – donc la personne humaine – quand je considère que ce bien spirituel peut me finaliser, alors je le respecte tel qu'il est, comme une fin, capable de mobiliser toutes mes forces. Tant que je ne l'ai pas considéré comme une fin, je l'aime, mais comme l'amour a de multiples visages,
l'amour, c'est l'amour à l'égard d'un bien spirituel,
l'amour, c'est à l'égard d'un bien sensible,
l'amour, c'est à l'égard d'un bien imaginaire,
l'amour, c'est à l'égard d'un bien instinctif…

L'amour a divers visages, et c'est toujours l'amour.

C'est là où se fait la confusion, au niveau imaginatif : « Un amour en vaut bien un autre. Oui, j'aime plus, grâce à ce petit piment que représente l'amour passionnel, parce que cela pimente notre vie, cela ; alors cela donne un petit peu d'astuce, cela donne une pointe. S'il n'y avait pas la passion, comme ce serait morose. » On oublie que l'amour spirituel, c'est ce qui donne le sel à notre vie. La différence entre le sel et le piment, hein, c'est intéressant à voir, cela. Le sel est lié à la sagesse, pas le piment, je ne sais pas pourquoi, n'est-ce pas ? Le piment est lié à quelque chose d'immédiat. C'est très curieux, cela.

Et c'est là où on voit bien ce rôle ultime de la prudence.

Cours n° 15 du 11 mars 1987

RESUME DU CHEMIN PARCOURU – QUELQUES PRECISIONS SUPPLEMENTAIRES

L'intellect pratique réclame, de l'intérieur, une détermination (la prudence) qui permet une rectitude

On a essayé de comprendre comment il était nécessaire qu'il y ait comme une détermination toujours plus profonde qui vienne de l'intérieur, ce qu'on appelle l'*habitus* au niveau de l'intellect pratique. Un *habitus* de prudence, la vertu de prudence, pour permettre
à l'acte d'*imperium*,
à l'acte de choix,
à l'acte d'intention
et au premier amour
de ne pas se laisser engluer par l'imaginaire et par le lien de l'imaginaire et des passions.

Je ne reviens pas là-dessus je crois que c'est très important parce que nous savons tous très bien

- combien c'est difficile de pouvoir poser un choix qui soit vrai dans l'ordre pratique, vérité pratique,
- comment c'est nécessaire que l'intention de vie soit nette et précise
- et comment ce premier amour doit justement être fortifié de l'intérieur pour ne pas rester dans un dilettantisme.

Donc, l'intellect pratique, notre intelligence pratique réclame, de l'intérieur, cette détermination toujours plus nette qui permet cette rectitude – c'est vraiment une rectitude – qui est comme une seconde nature. **Aristote** dit que l'*habitus*… et **saint Thomas** reprend en disant que l'*habitus* c'est comme une seconde nature[164]. Donc c'est dans le sens de l'intellect pratique… c'est l'intelligence pratique qui, par ces diverses activités… Chaque fois que vous choisissez, chaque fois que vous choisissez consciemment, vous permettez à votre intellect pratique de pouvoir se fortifier et vous coopérez à la naissance de la prudence.

Être prudent s'acquiert progressivement dans le temps

Cela met du temps avant d'être prudent, c'est une sagesse *pratique*, cela met du temps. Je crois que quand on est jeune l'imaginaire et les passions l'emportent constamment et on a beaucoup de peine d'être prudent. Et cela se voit dans la conduite de l'automobile. Cela se détecte tout de suite parce que là, en plus, il y a l'art qui est là pour pousser l'habileté avant la prudence. Là il y a une concurrence entre l'habileté et la prudence, et on considère qu'être prudent c'est un peu vieillot et on aime mieux l'habileté. Mais l'habileté ne remplace jamais la prudence et c'est l'habileté qui est source des accidents, [et], cela, constamment, dans presque tous les accidents, il y a un manque de prudence. Cela, je crois qu'on devrait être très attentif là-dessus parce que c'est un lieu, constamment, pour nous, de l'exercice de la prudence – il n'y a pas que la prudence, il y a la justice qui intervient aussi, cela on le verra.

La prudence liée aux autres vertus cardinales permet de tenir dans la durée

Je prends ce lieu-là, mais il y aurait d'autres aspects où la prudence est là. Quand il s'agit par exemple du carême, on y va avec toute sa générosité et puis cela ne dure pas plus qu'une semaine… puisque c'est aujourd'hui l'anniversaire du mercredi des Cendres, cela dure une semaine, vous voyez… et puis après, ffffff… on est déjà poussif. La prudence consiste à pouvoir durer parce que tout de suite, tout de suite, y aller d'un seul élan… La prudence donne cette force…

Évidemment, c'est la prudence liée à la force, la prudence est liée aux vertus cardinales : la force, la tempérance et la justice, et c'est cela qui donne au sens très très fort notre *personnalité* morale et donc le *sens* de notre responsabilité.

L'imaginaire et la passion c'est très très beau à voir, c'est un cheval au galop qui fonce et cela ne dure pas. Voyez, c'est là où on voit très bien combien la prudence est importante pour nous parce qu'on est généreux, mais on n'est pas *vraiment* généreux, parce que si on était *vraiment* généreux… il faut que ça dure. C'est cela la générosité, il faut que ça dure, il faut que ce soit humain

[164] Aristote, *Sur la mémoire et la réminiscence*, II, 452a 26 : « Si donc on effectue le mouvement depuis longtemps, on se meut dans la direction la plus habituelle, car l'*habitus* finit par être comme une nature. (ἐὰν οὖν διὰ πολλοῦ κινηθῇ¸ ἐπὶ τὸ συνηθέστερον κινεῖται· ὥσπερ γὰρ φύσις ἤδη τὸ ἔθος.) », GF Flammarion, Paris, 2000. – Thomas cite ce passage en I-II, q. 56, a. 5.

et les choses humaines durent. Elles durent en ce sens que nous savons très bien qu'il faut progressivement avancer. Pour progressivement avancer, il faut du temps, la dimension “ temps ” doit être assumée, la dimension “ durée ” doit être assumée dans notre vie pratique. Et l'intelligence pratique doit compter avec le temps et la durée.

Donc je n'insiste pas plus, mais réfléchissez-y, et puis si vous avez des cas de conscience au point de vue prudentiel au plan philosophique, notez-les, puis on essaiera d'éclairer cela à la goutte de lait[165].

La prudence permet un engagement net au bon moment

J'ajoute que la prudence nous permet d'avoir un *imperium* très net de nous engager au moment où il le faut. Un homme prudent est celui qui passe à l'exercice quand il le faut et au moment précis où il le faut. Donc il ne faut pas s'engager trop vite ni trop tard, puisque l'*imperium* c'est se jeter à l'eau, « Fais ceci », donc vous faites un acte d'*imperium* tous les matins en vous réveillant et si vous êtes un tout petit peu conscient vous faites tous les jours, le matin, en vous réveillant à l'heure un acte de prudence : « C'est l'heure, fais ceci ! », et quand vous retardez un tout petit peu – c'est-à-dire que vous lambinez – et bien à ce moment-là vous êtes responsable que la prudence ne pousse pas. C'est très curieux, celui qui lambine tous les matins… Que vous lambiniez une fois par an, ça passe ! Que vous lambiniez une fois par mois, cela devient déjà un tout petit peu plus inquiétant. Et que vous lambiniez une fois par semaine alors là je dirais « attention ! »… Et si c'est tous les jours alors c'est lamentable ! [Rires] La prudence ne pousse pas du tout.

C'est important de voir l'*émergence*, c'est cela qui est très beau du reste, de voir l'*émergence* de l'intellect pratique prudentiel par rapport au brouillard matinal. Il y a un brouillard matinal, intérieur, alors il y a l'émergence de l'intellect. L'intelligence est lucide, c'est le propre de l'intelligence, le brouillard matinal c'est l'imaginaire. Et c'est la passion quand ce brouillard est lourd. Il y a un brouillard léger, il y a un brouillard lourd. Quand on est près du Rhône… près de la Loire, je veux dire, le brouillard peut être quelquefois très lourd, près des fleuves, l'aspect affectif, le πάντα ῥεῖ *(panta rhei)*[166], ça coule, ça coule. Ce sont les passions, le πάντα ῥεῖ, parce que les passions c'est mobile, ça change. Alors il y a un brouillard lourd quelquefois et le brouillard lourd a beaucoup de peine de devenir lucide. C'est l'intellect pratique transformé par la prudence qui nous permet de *vite* dépasser ce brouillard.

Prudence et tempérament – La prudence assume le tempérament

Ne disons pas : « C'est mon tempérament c'est comme cela, je suis né comme cela, on me l'a toujours dit, j'étais lent, je suis lourd à porter, que voulez-vous, alors je suis lent ». On n'a pas le droit de dire cela ! On n'a pas le droit d'abdiquer devant son tempérament. Le tempérament n'est pas une vertu. Il faut savoir le tempérament qu'on a. On a un tempérament sanguin, on a un tempérament bilieux, et ainsi de suite, hein ! On sait très bien qu'on a un tempérament plus ou moins nerveux, plus ou moins lymphatique. La vertu de prudence *assume* le tempérament, c'est pour cela qu'on n'est pas prudents tous de la même façon. Quand vous devez être prudent par

[165] Conférence au ton plus libre et plus détendue sur des sujets divers.

[166] Expression attribuée à Héraclite, rapportée par Platon dans le *Cratyle*, 402a : « Héraclite dit, n'est-ce pas ? que “tout passe et rien ne demeure” (« πάντα χωρεῖ καὶ οὐδὲν μένει ») ; et, comparant les choses au courant d'un fleuve, il ajoute qu'“on ne saurait entrer deux fois dans le même fleuve” ». Coll. Budé, 1950, p. 79. Un peu plus loin en 440c la formule apparaît : « πάντα ὥσπερ κεράμια ῥεῖ », « tout, comme vase d'argile, s'en va ». Voir un point complet in Héraclite, *Fragments*, PUF, Coll. Epiméthée, 1986, p. 467.

rapport à un tempérament extrêmement nerveux, un petit cheval arabe, vous savez très bien que la prudence consiste à dire : « T'énerve pas de trop, attention, attend un peu. ». Tandis que si vous devez [être prudent] par rapport à un tempérament lymphatique, un bon cheval de labour, ça sort, vous savez ! quand vous voyez un cheval de labour sortir de l'écurie le matin, pffffff… [Rires] Vous voyez alors ce cheval de labour, la prudence consiste à dire : « Hein, mon vieux, il faut y aller et vous le prenez par la crinière, hein, il faut y aller ». Si vous faites cela pour un petit cheval, un petit cheval arabe, cela ne va plus du tout. Le cheval c'est l'animal noble donc, quand vous comparez un cheval, ce n'est pas si mal il y a toute la gamme, il a des sanguins… il a ce tempérament sanguin… Il faut savoir le tempérament qu'on a. La prudence consiste à connaître ce qu'on est.

Le psychologue peut aider en prévenant, mais il ne peut remplacer l'acte de prudence

C'est là où la psychologie peut être intéressante. Mais on ne se conduit pas au niveau psychologique. Le psychologue n'a pas le droit de vous dire : « Vous devez faire ceci », le psychologue a simplement le droit de dire : « Soyez attentif, vous avez tel tempérament, vous avez eu telle difficulté, vous avez eu tel échec, [attention !], risque ! cela va se répéter, parce que les échecs cela se répète, on tombe dans des ornières, alors faites attention de ne pas tomber dans l'ornière ». Mais ce n'est pas le psychologue qui vous dit : « Vous devez prendre cette résolution ». Le médecin, le psychologue peut simplement dire : « Je ne vois pas d'obstacle majeur à cela ».

La décision, elle est prudentielle, au-delà de l'avis du médecin et du psychologue, elle est prudentielle, c'est-à-dire que chaque individu doit être capable de poser son acte prudentiel. Alors quand on est particulièrement fragile, qu'on sort d'une maladie, qu'on sort d'un creux, on sait – et ceci fait partie de la prudence – qu'on a besoin d'un bâton, d'une canne, d'un tuteur, on a besoin du conseil de quelqu'un. « Je suis incapable de prendre cette décision seul, alors j'ai besoin que vous soyez là. » Cela, c'est prudentiel, parce qu'on connaît sa fragilité. La prudence nous fait connaître ce que nous sommes, nos réserves, notre fragilité, notre vulnérabilité ; nous fait connaître le milieu dans lequel on est, il y a des milieux qui nous aident et des milieux qui nous appesantissent, alors on quitte un milieu pour être dans un autre milieu. Cela, c'est, vous voyez, c'est la lucidité de la prudence. La prudence demande cette lucidité. On sait que telle personne, qui n'est pas très loin de nous, qui vit dans la même communauté que nous, nous inhibe – il y a des personnes qui sont comme cela, il suffit d'être auprès d'elles pour, pfff, ne plus du tout savoir ce qu'on est – on le sait, alors on les évite, quand on est dans la fragilité. Évidemment, on les évite autant qu'on le peut et quelques fois, plus on les évite, plus on les rencontre, cela, cela fait partie des choses… le philosophe dirait le hasard ou la providence… mais on le sait. Cela aussi, il faut *connaître* les autres, il faut être intelligent par rapport à ceux qui sont proches de nous.

La charité fraternelle ne rend pas facultative la connaissance prudentielle

Vous voyez, il ne faut surtout pas que, « soi-disant la charité fraternelle », nous enlève cette lucidité. La charité fraternelle – alors au niveau de la prudence chrétienne – n'empêche absolument pas [la lucidité], au contraire elle *augmente* notre lucidité. La charité fraternelle ne fait pas aimer tout le monde de la même façon. On aime ceux qui sont proches de nous en les connaissant et en sachant ce qu'ils peuvent nous apporter ou au contraire ceux qui, de fait, nous alourdissent.

Ah, c'est très très savant, vous savez, la prudence ce n'est pas pour rien que les anciens appelaient cela une sagesse pratique. C'est tout le contexte, c'est tout le milieu dans lequel on est…

Alors on ne s'y arrête pas, il ne s'agit pas de dire à ce milieu dans lequel je suis : c'est impossible. Voyez, quand on dit, par exemple, que la vie commune est trop lourde, très souvent, c'est parce qu'on n'est pas prudent. Le simple fait de connaître le milieu dans lequel on est, l'allège ; c'est le propre de la connaissance. Quand on ne connaît pas, il y a une opacité et l'opacité c'est toujours lourd à porter. Et alors la prudence consiste à connaître, on connaît le milieu dans lequel on est, et on connaît le milieu dans lequel on est : il est fait d'individus, il est fait de personnes. On essaie de comprendre que telle personne peut nous aider ou que telle autre personne, au contraire, c'est très lourd.

Vous savez bien, la prudence d'un **Abraham** par rapport à l'hôte : « Si tu vas à droite, je vais à gauche si tu vas à gauche, je vais à droite »[167], ce n'est pas un exemple de charité fraternelle, mais c'est un exemple de prudence. Et on fait cela pour que la charité fraternelle soit mieux vécue, parce que ce n'est pas la peine de se rencontrer tous les matins et de se tirer une tête invraisemblable, on garde le silence, mais on n'en dit pas moins et on sait très bien que si on ne gardait pas le silence, il y aurait certaines paroles un peu violentes. On le sait bien, la prudence consiste à savoir la force qu'on a et en même temps la fragilité.

Voyez, pour l'acte d'*imperium*, « Fais ceci », il suffit qu'il y ait quelqu'un en face de nous… il suffit qu'il y ait quelqu'un en face de nous quelques fois pour qu'on soit tout à fait autre. On doit être lucide là-dessus dans l'activité qu'on a. Je me souviens, cela m'avait beaucoup frappé – alors là c'est au plan surnaturel, au plan chrétien – quand on prêche, cela peut être très gênant d'avoir devant soi telle ou telle tête, parce qu'on sait que tout ce qu'on dit est reçu autrement, quand on enseigne c'est la même chose. Alors, quand on a de la bouteille, très bien, on sait et quand on est un jeune professeur, quand on commence, avoir devant soi telle tête qui vous fait la tête – parce que cela c'est la tête au carré ! – alors, cela nous inhibe complètement et cela empêche de parler. Et alors, je me souviens, c'était avec **Marthe** qui me disait : « Je prie pour que telle personne vienne à votre retraite », et je dis à **Marthe** : « Vous croyez qu'il faut prier pour cela ? Moi cela m'ennuie énormément qu'elle soit là… ». Alors **Marthe** du tac au tac, c'était extraordinaire, avec la charité fraternelle de **Marthe** : « Je ne prierai plus pour qu'elle soit là ». Cela, c'était la prudence, c'est très beau. Quelqu'un de moins saint aurait dit : « Mais mon père, quand même, cela lui fait du bien, ne vous inquiétez pas ». Non, pas du tout. Voyez, [c'est] la prudence dans l'*exercice* de la charité fraternelle.

Prudence et ascèse, la mesure

La prudence dans l'exercice de la charité fraternelle : quand on assiste à un cours, bon, même si on s'embête au carré et qu'on essaie de découvrir quelque chose d'intéressant, parce que s'il est là [(le professeur)] quand même il s'évertue de faire quelque chose, alors on peut lui dire : « Mon père, votre cours m'ennuie terriblement », peut-être qu'on doit le dire dans certaines circonstances, peut-être qu'il ne vaut pas mieux le dire parce que… Vis-à-vis d'un vieux professeur, cela n'a pas d'importance parce qu'il en a vu dans sa vie, alors on peut le dire. Et puis on le sent tout de suite, hein, on sent bien quand : pfff… alors tant que les bateaux… la moitié s'embête, l'autre moitié s'embête moins, on peut y aller, mais quand il arrive un moment… Alors, prudentiellement, on dit : « Bon, il vaut mieux arrêter ». C'est une question de prudence, voyez, cela c'est de comprendre qu'on doit coopérer. C'est vrai, les activités qu'on prend, on doit coopérer et un cours fait qu'on coopère. Assister à un cours en s'embêtant du matin jusqu'au soir sans qu'il y ait la possibilité de coopérer : mais qu'on le dise ! Autrement, on est un imbécile. Ce n'est pas le professeur, mais c'est

[167] *Gn.* 13, 9

celui qui écoute qui est un imbécile, parce que le cours n'est pas fait pour être premièrement une ascèse. Il y a d'autres ascèses. Voyez, il y a la lucidité, c'est cela la lucidité c'est cela être intelligent, intelligent de façon pratique. Assister à un cours auquel on s'embête entièrement depuis le début jusqu'à la fin, si on n'a pas fait d'effort, cela c'est triste. On doit faire des efforts, on dit : « Oui, cela doit apporter quelque chose », alors on fait un effort. Si on a fait un effort et qu'on n'y arrive pas : mais qu'on le dise ! Le cours n'est pas premièrement pour être un exercice d'ascèse. Assister à un cours en disant : « L'obéissance, l'obéissance ! » – « Oui… L'obéissance doit être intelligente ! de l'intelligence pratique ». Le but du cours c'est quand même de vous apporter quelque chose, si le cours ne vous apporte rien, vous devez être suffisamment intelligent pour dire : « Cela ne m'apporte rien ». C'est quelquefois difficile de le dire au professeur lui-même – alors qu'il comprend très bien – c'est très difficile quelquefois de le dire au professeur lui-même, alors il y a des intermédiaires. C'est pour cela qu'il y a des μεταξὺ *(métaxu)*, c'est à l'égard des μεταξὺ *(métaxu)* qu'on dit cela, puis on demande la permission de ne pas assister.

Il faut être intelligent ! Je prends les cours parce que, là, je suis dedans ! alors je sais ce que c'est. Mais c'est pour tous les exercices de la vie commune, c'est comme ça. Il y a des exercices qui sont purement ascétiques : éplucher les légumes, c'est purement ascétique. Vous allez me dire : « Ah, cela ne m'intéresse pas d'éplucher les légumes alors je vais demander à ceux que cela intéresse [Rires], je vous affirme qu'il y en aura des quantités ! ». Il y a des exercices d'ascèse qui sont purement ascétiques, je ne vous demande pas d'être intelligent quand vous épluchez les légumes… Oui, il y a une certaine intelligence, il ne faut pas éplucher les pommes de terre comme on épluche les carottes, comme on épluche... Chaque aliment doit être épluché à sa manière [Rires] et donc on doit être intelligent jusque-là. Mais il y a des exercices ascétiques, on sait que c'est de l'ascèse, très bien, c'est nécessaire, cela fait partie de la prudence. Il faut essayer que notre vie, par la prudence, devienne lucide. La prudence donne une lucidité, voyez, autrement on n'acquiert jamais la vertu ! C'est la clé, la prudence ! Donc assister à des cours sans rien comprendre, c'est tolérable pendant trois mois, six mois… Je l'ai fait, moi, les premiers cours de philosophie, pendant six mois je n'ai rien compris du tout, et pourtant c'était mon frère qui enseignait, alors il y avait au moins une connaturalité, je n'ai rien compris pendant six mois, au bout de six mois le brouillard s'est levé. Cela, je crois qu'il y a un début d'ascèse tout le temps, on comprend quand même quelque chose, hein ! mais on ne comprend pas grand-chose. Prenez six mois et on commence à voir que le brouillard se lève, il y a quelque chose quand même derrière, je comprends. Et puis, quand il y a une variété de cours, certains cours on comprend, d'autres cours on ne comprend rien… Mais les cours de théologie naturelle dans un jugement de sagesse, il faut du temps ! C'est sûr ! il faut du temps avant d'entrer dans un jugement de sagesse, mais c'est grand d'essayer de comprendre.

Prudence et ascèse, l'obéissance

Alors, vous voyez, il y a une question, là, de… C'est cela la prudence, la prudence éclaire toute notre vie et la prudence éclaire notre obéissance, il ne faut pas une obéissance de brute ! Ne soyez pas obéissant comme un chien qui est obéissant parce qu'on tape dessus… Ou un âne, c'est encore mieux, parce que l'obéissance d'un âne, la seule chose qu'il lui réserve, c'est de braire à un certain moment, alors à ce moment-là, il s'arrête et puis on ne peut plus rien faire, on n'a plus qu'à l'écouter. Vous voyez, une obéissance comme ça n'est pas une véritable obéissance humaine. L'obéissance humaine reste une obéissance *humaine* et la prudence intervient dans tout acte d'obéissance. Et dans tout acte d'obéissance, il faut cette lucidité, j'obéis – alors vous voyez dans la vie religieuse – j'obéis parce que je sais [que] c'est ma grande ascèse. C'est vrai, l'obéissance est la grande ascèse, j'obéis à l'autorité qui pour moi est représentante du Christ. Si j'étais un pur

étudiant, l'ascèse serait beaucoup diminuée et j'assisterais au cours en fonction [du fait] qu'il m'intéresse et qu'il m'apporte quelque chose. Je suis religieux, il y a une dose plus grande d'ascèse, c'est vrai ! Et le professeur fait partie de ceux qui augmentent l'ascèse, plutôt que de vous donner la discipline, je vous fais des cours ! C'est une discipline intellectuelle. Alors vous voulez bien recevoir des coups pendant un certain temps, puis au bout d'un certain temps vous dites : « Ah, c'est suffisant, je le sens bien, c'est suffisant ». À ce moment-là vous commencez, vous devez demander de respirer. C'est très vrai… Voyez le dosage, c'est très important d'essayer d'être lucide. L'intelligence ordonne et la prudence ordonne nos diverses activités pour qu'il y ait dans notre vie suffisamment de détente, de joie, pour supporter l'ascèse.

C'est un équilibre prudentiel qu'il faut avoir. Et on doit être lucide [à propos de] cela, il faut être très vite lucide. Que le premier jour que vous entrez au noviciat, vous ne voyiez rien, et comme vous n'êtes pas du tout lucide, je comprends. Mais au bout d'un mois, deux mois, trois mois vous commencez un tout petit peu à être lucide. Et être lucide… c'est-à-dire d'obéir toujours plus, puisque le propre de la vie du chrétien, c'est que *toute* sa vie soit dans l'obéissance. Alors on a une lucidité pour mieux obéir, on n'a pas une lucidité pour moins obéir, ce ne serait pas la prudence monastique, ce ne serait pas la prudence chrétienne. La prudence chrétienne consiste à dire : « Progressivement, je tends vers une obéissance qui prend toute ma vie », mais il ne faut pas faire cela du jour au lendemain, c'est impossible.

La prudence est au service de l'amour

Voyez, la prudence est au *service* de l'amour, c'est mon intelligence pratique qui est au *service* de l'amour et qui fait que tout doit être imprégné de cette lucidité. C'est très grand la prudence, c'est très beau, c'est une vertu qui pousse lentement. Je crois qu'on est prudent qu'à partir de 40 ans. Il y a encore du temps pour vous, pour beaucoup d'entre vous, mais il faut commencer vite. Alors, comprenez bien qu'au point de vue chrétien, il y a les suppléances du Saint-Esprit et si on a la charité, on a tout de suite la prudence infuse, un novice a la prudence infuse, mais ce n'est pas encore la prudence acquise. Et la prudence infuse lui permet tout de suite de se mettre dans ce régime d'obéissance. Mais la prudence acquise, cela met du temps.

Voyez, pour quelqu'un qui est plus âgé et qui entre au noviciat, il avait sa prudence et il doit progressivement changer complètement de rythme de vie et faire que, petit à petit, sa prudence d'homme du monde, de chrétien dans le monde, se transforme en une prudence d'enfant de Dieu et de novice du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit a fort à faire parce que quand il n'y a rien du tout, hein, quand on entre jeune, on n'a pas de vertu de prudence, on a une générosité, je n'ai jamais vu quelqu'un de jeune entrer avec la prudence. Un fruit printanier et les premières gelées du noviciat qui arrivent assez vite font que cela dégringole et que la prudence profonde va progressivement pousser. Parce qu'au fond, demander la profession simple, c'est un acte de prudence ; demander la profession perpétuelle, c'est un acte de prudence de sagesse pratique. On la demande dans un but, pour aimer plus.

Voyez, je voudrais que vous compreniez que toute votre vie doit être *éclairée* par la prudence par l'intellect pratique pour que *tout* soit ordonné à un plus grand amour. L'homme prudent c'est celui qui sait s'engager en vue d'aimer plus.

La prudence et le piège de la langue française – Résumé de ce qu'elle est

Voyez, alors là, il faudrait bien se dire que la prudence dans notre langage français… Il faudrait regarder dans chaque pays, les modalités, ce serait très intéressant… Dans chaque pays, qu'est devenue la vertu de prudence ? Pour nous [dans notre langue française], un homme prudent, vous savez bien, la prudence du normand, on sait bien ce que c'est, hein ! C'est celui qui ne s'engage pas beaucoup, c'est cela la prudence [dans le langage courant], [c'est] la prudence du paysan. C'est très curieux que la prudence ait perdu sa force, comme la vertu.

La vertu au point de départ – en grec : " ἀρετή " – " ἀρετή *(arrêté)* " c'est justement une noblesse. La vertu c'est l'acquisition de titres de noblesse et la prudence c'est celui qui sait s'engager, c'est cela l'homme prudent, il s'engage au bon moment, mais il s'engage. Un spectateur n'est pas prudent, et celui qui est dilettante n'est pas prudent parce que tout glisse. Un homme prudent, c'est celui qui sait s'engager au bon moment et qui s'engage pleinement. Donc quand on fait un acte d'accepter la profession simple, c'est un acte de prudence, on s'engage. Et les vœux perpétuels, c'est un engagement, c'est un acte de prudence.

C'est très important de redonner à la prudence son vrai sens celui qui *sait* s'engager et qui s'engage en ayant mobilisé toutes ses forces dans un ordre donné.

Donc comprenez la grandeur de la vertu de prudence. Elle est faite
pour empêcher le brouillard matinal,
pour empêcher l'opacité des passions,
pour empêcher l'engluement du concupiscible,
et empêcher la domination de l'irascible,
et faire que l'on pose des actes prudents en vue d'aimer plus.
La prudence est
au service de l'amour,
au service de la fidélité dans l'amour,
au service du don de nous-mêmes.
L'homme prudent, c'est celui qui est capable de se donner.

– LA JUSTICE –

Quelques mots préliminaires

À côté de la prudence, il y a cette autre vertu cardinale qu'est la justice. Il faut essayer de comprendre ce que c'est que la vertu de justice. Mais les deux se tiennent très fort parce que : pas de prudence sans justice, pas de justice sans prudence. On verra cela, comment les vertus cardinales se tiennent.

Et ce qui est intéressant dans les vertus cardinales, je vous l'ai dit au début, c'est, je crois, l'œcuménisme philosophique, puisque tous les philosophes acceptent les vertus cardinales, je crois (sauf évidemment les idéologies athées qui n'acceptent plus du point de vue éthique…). Et dès qu'on accepte une éthique, on accepte les vertus cardinales (évidemment on les comprend différemment [d'une pensée à une autre]. C'est intéressant de voir cela, c'est qu'on est bien obligé d'accepter que l'homme ne puisse être un homme vertueux – au grand sens du mot, l'ἀρετή, la qualité – que s'il est prudent. Et la prudence est liée tout de suite à la justice.

Qu’est-ce que la justice ? Accomplir son devoir, ce qui est dû

Alors qu’est-ce que c’est que la justice ? La justice doit se comprendre pour nous à partir d’actes justes. Quand on parle du juste dans les traditions religieuses – le juste est craignant Dieu – qu’est-ce que c’est que l’homme juste ? Le citoyen juste ? Pas seulement celui qui paie ses impôts… Remarquez que vous payez vos impôts en faisant un acte de justice, c’est évident que c’est un acte de justice politique. La justice consiste à accomplir votre devoir, ce qui est demandé, vous êtes juste quand vous accomplissez ce qui vous est demandé. Et quand vous détournez ce qui vous est demandé par caprice, vous commettez un acte d’injustice. On ne pense pas assez à cela.

Exemples

Dans une vie commune, vous voyez, dans une vie commune, on vous demande telle ou telle fonction, vous êtes là et puis un jour, vous n’oubliez pas, mais vous dites : « Après tout, il fait beau, j’aime mieux faire autre chose, me promener ; pourtant j’avais dit que je serai là. » : vous commettez un acte d’injustice puisqu’on *comptait* sur vous, vous deviez faire cela, et vous ne le faites pas, par caprice.

On commet beaucoup plus d’injustices qu’on ne le pense et on n’y pense pas : « Et puis après tout, un peu de liberté, pfff, laissons ! ». Ah oui, attention ! La vie commune implique une certaine organisation et cette organisation implique que chaque rouage fasse ce qu’il doit faire et si un rouage ne fait pas ce qu’il doit faire, tout le reste s’en ressent. Donc, là, on voit bien ce que c’est que la justice. On vous charge de faire la cuisine et vous êtes très fatigué ce jour-là, vous dites : « Après tout, cela leur fera du bien, c’est carême, cela leur fera du bien, cela ne sera pas cuit au bon moment, cela n’a pas d’importance, cela ne sera pas bon, cela n’a pas d’importance, tout le monde fera pénitence comme ça ». Vous commettez une injustice parce que l’on comptait sur vous.

Justice et amitié

Alors l’injustice très simple, aussi, c’est lorsqu’à l’égard de quelqu’un d’autre… Quelqu’un d’autre vous dit : « Est-ce que tu ne peux pas me remplacer, je ne peux pas ? », vous dites oui, puis au dernier moment vous dites non. Vous commencez… Vous avez une double injustice : vous n’avez pas tenu votre parole, quand vous avez donné votre parole, vous vous êtes engagé et vous êtes engagé, donc, vous devez le faire.

Il y a des *formes* de justice. C’est très curieux, ce sont toutes nos relations – nos relations avec les êtres qui sont autour de nous – [qui] impliquent des relations de justice. Il y a des relations amicales et puis il y a des relations de justice. Ce sont les deux types de relations qu’on a. Et les relations amicales assument une justice, le *jus*, le droit de l’ami. L’ami a des droits. À l’intérieur de l’amitié, il y a des droits. L’amitié augmente les droits, mais augmente aussi les obligations et donc les devoirs. C’est pour cela que, quelquefois, on a très peur de l’amour d’amitié parce que cela étend les devoirs et les droits. Il faut comprendre qu’une amitié ne peut demeurer que si on maintient vis-à-vis de l’ami une certaine justice. Il y a des amitiés qui meurent à cause des injustices quelquefois très inconscientes : « Oh, c’est mon ami, je peux tout lui demander ». Attention : « C’est mon ami », donc vous devez être encore plus attentif à ses droits, à ses droits les plus légitimes, les plus simples. Il a besoin de respirer, il a besoin d’être seul, il a besoin de prier, les droits les plus profonds. Alors si vous commencez à l’étouffer, vous supprimez l’amitié parce que

vous n'êtes pas respectueux vis-à-vis de lui. Vous êtes trop accaparant. Si on est trop accaparant, on supprime la justice et vous tuez l'amitié par là. C'est curieux, la justice est un tissu de relations et des relations multiples.

- On est engagé dans une communauté, il y a une organisation, il y a des devoirs supplémentaires.
- Et puis il y a la justice très élémentaire, très profonde à l'égard du respect de l'autre.

Cela, je crois que nous pouvons tous comprendre cette diversité d'actes justes.

La vieille définition de la justice

« Donner à chacun ce qui lui est dû[168] », c'est comme cela que **Platon** définit la justice, c'est comme cela qu'**Aristote** définit la justice c'est comme cela que depuis on a toujours défini la justice : « Rendre à chacun ce qui lui est dû ». Ce n'est pas si commode.

Cours n° 16 du 17 mars 1987

La naissance de la vertu de justice

Essayons d'entrer dans la naissance de la vertu de justice. Après avoir vu la nécessité de poser cet *habitus* opératif qu'est la prudence dans l'intelligence pratique pour éviter d'être emporté par l'imaginaire et les passions, la nécessité de poser cette sagesse pratique, la φρόνησις *(phronésis)* [parce que] nous avons besoin d'être fortifiés intérieurement…

La vertu en général

Les vertus s'acquièrent à partir de nos opérations, donc c'est un fruit qui est né à partir de nos opérations, qui ne vient pas de l'extérieur, mais qui vient de l'intérieur. C'est tout le propre de l'*habitus*, il faut bien comprendre cela, [c'est] toute la différence entre l'*habitus* et la méthode. La méthode vient de l'extérieur, alors que l'*habitus* vient ennoblir une puissance indéterminée et qui a besoin de se déterminer progressivement en vue de son bien, et qui en raison même du combat, des luttes, a besoin de se déterminer toujours plus profondément elle-même. Voyez, c'est le fruit du vivant, cela, c'est très beau quand on essaie de comprendre ce que c'est que l'acquisition d'un *habitus*, et donc d'une vertu. C'est un ennoblissement qui se fait à partir de l'exercice, il faut répéter plusieurs fois le même acte avant d'avoir cette détermination qui donne alors à ce moment-là une force nouvelle, une souplesse et une joie.

---

[168] « Dis-nous donc, repris-je, toi l'héritier de la discussion, ce que dit Simonide de la justice et pourquoi tu affirmes qu'il a raison. – Il affirme, dit-il, qu'il est juste de rendre à chacun ce qu'on lui doit. Ce propos me semble à moi une bonne manière de présenter les choses. », (Platon, *République*, GF Flammarion, Paris, 2002, I, 331e et ss.) – L'expression exacte ne se trouve pas, ou assez indirectement, chez Aristote. Toutefois son analyse de la justice est faite dans cette perspective. La justice commutative et la justice distributive sont pour lui deux manières de rendre à chacun ce qui lui est dû. Aristote écrit ainsi à propos de la justice distributive : « De plus, il faut que l'égalité qu'on observe entre les personnes se retrouve dans les parts impliquées, car le rapport entre celles-ci est le même qu'entre celles-là. En effet, si les personnes ne sont pas égales, elles ne peuvent obtenir des parts égales. Et c'est de là que viennent les disputes et les plaintes, soit que des parts inégales se trouvent attribuées à des personnes égales, soit que des personnes inégales se trouvent en possession de parts égales lors des distributions. De plus, la considération du mérite donne à le voir. Ce qui est juste dans les partages doit en effet, tout le monde le reconnaît, refléter un certain mérite. – Le mérite toutefois ne tient pas pour tout le monde à la même chose. Au contraire, pour les partisans de la démocratie, c'est la condition libre ; pour ceux de l'oligarchie, c'est la richesse ou, pour d'autres, la qualité du lignage, alors que pour les partisans de l'aristocratie, c'est la vertu. », Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1131a 21 et sq.

C’est le signe que l’*habitus* est acquis, on est joyeux de poser des actes prudents, on est joyeux de cette conquête face à l’imaginaire et aux passions, et on le fait avec facilité. On lutte, on continue de lutter, hein. L’*habitus* ne supprime pas du tout la lutte puisque c’est de l’intérieur et que la lutte, elle vient des soubassements qui sont en nous et elle vient aussi de l’extérieur.

Cette acquisition de la φρόνησις réclame d’autres acquisitions. Et celle qui est la plus immédiatement exigée, c’est la vertu de justice.

Du reste, d’une manière classique, la vertu de justice a été affirmée par tous les philosophes grecs, je crois, tous, comme la φρόνησις et qu’elle est encore affirmée aujourd’hui. Personne ne rejette la justice, sauf les anarchistes, je crois ; peut-être que c’est la vertu la plus battue par les anarchistes parce que la vertu de justice va impliquer un certain ordre grâce à la prudence. Les anarchistes n’aiment pas non plus beaucoup la prudence, mais leur opposition est surtout vis-à-vis de la justice.

La justice, le droit de l’autre, naît à partir de l’amour de l’autre comme personne

Alors qu’est-ce que c’est que cette vertu ? Elle s’acquiert à partir d’actes justes. L’acte juste est un acte *volontaire* qui implique donc un amour à l’égard des droits de l’autre. On respecte les droits de l’autre, le *jus*. Alors c’est très difficile à bien préciser ce que c’est que le droit de l’autre. Je crois que c’est à partir de l’amour qu’on a pour la personne humaine, qu’on découvre ses droits. Il faut aimer beaucoup quelqu’un pour le respecter et le respect consiste justement à reconnaître qu’il est autre que moi et donc qu’il a ce droit fondamental à exister. C’est le droit le plus fondamental, cela. Respecter l’autre dans ce qu’il est et dans son altérité par rapport à moi. Reconnaître que nous ne sommes pas seuls au monde. Nous avons tous une propension instinctive à nous considérer comme le nombril du monde et de considérer que tout doit nous être relatif. Le fameux rêve de Joseph, qui n’est pas vu du tout dans cette perspective-là, mais qui est reçu par ses frères dans cette perspective-là, toutes ces gerbes qui tombent en face de lui, c’est très beau[169]. Et instinctivement, les autres, c’est-à-dire ses frères, qui n’ont pas la même qualité spirituelle que Joseph, le considèrent comme un égocentrisme effrayant. L’égocentrisme fait que nous avons beaucoup de peine de respecter l’autre comme autre, et nous le considérons à partir de nous-mêmes, et nous devenons la mesure des autres.

L’acte de justice est donc un acte qui implique une très grande lucidité vis-à-vis du droit fondamental de l’autre à exister, comme personne, comme individu, dans son altérité, dans son originalité, dans sa fragilité, et aussi dans sa puissance. Je dois respecter aussi bien celui qui apparaît dans une extraordinaire fragilité, comme celui qui apparaît comme ayant le pouvoir de me détruire. C’est le respect de la personne, ce n’est pas le respect de l’autorité – c’est un autre aspect, cela, qu’on verra ensuite – ce n’est pas le respect de quelqu’un qui peut dominer, ce n’est pas le respect de quelqu’un qui est fragile, c’est le respect de l’autre comme autre. C’est cela que regarde la justice en premier lieu : le droit de l’homme, de tout homme, à exister, à être. Cela touche la personne, tout de suite. Or, je crois qu’on ne découvre la personne de l’être humain qu’en l’aimant. Donc, cette altérité avec son droit à exister présuppose un certain amour, cet amour à l’égard de tous les hommes, la philanthropie. J’aime l’homme. Et là, il y a un appétit naturel d’aimer l’homme, d’aimer l’homme comme homme, c’est-à-dire comme personne humaine, qui a ce droit fondamental au respect. Cela, c’est très important aujourd’hui de nous le rappeler parce que, facilement, on ne respecte que celui qui a un pouvoir, [que] celui qui risque de me dominer. Ce respect-là n’est pas

[169] cf. *Gn.* 37, 5 et ss

le respect dû à la personne humaine. Si je ne respecte que celui qui a un pouvoir, je ne respecterai pas l'autre dans sa fragilité. Je dois donc respecter l'autre comme autre. Et, j'allais dire, plus il est faible, plus je dois être attentif à le respecter comme autre ; plus il est puissant, [plus] je dois le respecter comme autre, [mais] pour un autre motif.

Bonnes et mauvaises motivations – L'acte juste n'est pas déterminé par une motivation, mais par un autre que moi

Il y a donc les motivations psychologiques qui sont très nettes. Certains êtres, parce qu'ils sont timides, et en raison de leur timidité et de leur faiblesse, respectent celui qui a un pouvoir. Et il y a d'autres motivations pour celui qui est instinctivement miséricordieux et généreux, qui respecte le faible. Tâtez-vous le pouls pour savoir où vous vous situez et vous verrez si vous avez de la générosité en trop-plein, ou si vous avez au contraire une fragilité en creux. Cela, c'est d'ordre psychologique, les motivations. L'acte de justice n'est pas déterminé par une motivation, il est déterminé par quelque chose de beaucoup plus fondamental qui est justement de reconnaître dans la personne humaine quelqu'un, autre que moi, et que j'admets comme autre que moi.

Voyez, le jugement d'existence est présent dans l'acte de justice : reconnaître l'autre comme tel, et cela va très loin l'acte de justice à ce point de vue là. C'est dans l'ordre pratique, reconnaître l'autre comme autre, dans son intégrité, dans son individualité et sa personnalité sans savoir exactement ce que c'est que la personne et l'individu, cela n'a pas d'importance. Je le reconnais comme autre, cela c'est premier.

Le droit de l'autre à exister est source de l'acte juste

C'est un acte, j'allais dire, humainement très grand, puisque c'est accepter que l'autre passe devant moi. C'est cela le respect. Le respect à l'égard de l'autre, le respecter comme autre, c'est le saluer donc c'est le laisser passer devant moi, même si cela me gêne, je dépasse tout cela. Et bien il faut bien reconnaître que reconnaître le droit fondamental de l'autre à exister, à être ce qu'il est,

- c'est un acte qui se réalise au plus intime de *ma volonté*, et qui rectifie ma volonté,
- c'est un acte qui implique le point de vue de *la connaissance*, puisqu'il faut connaître l'autre,
- [c'est un acte] qui implique *un jugement d'existence*, et un jugement d'existence affectif : il faut aimer l'autre,
- et [en voyant] que cet acte se réalise dans *la lutte*.

L'acte juste s'appuie sur le respect naturel de l'autre

C'est un acte à la fois très naturel, c'est *naturel* de respecter l'autre et de le respecter comme autre, puisque en le respectant comme autre, et en reconnaissant son droit, je reconnais mon droit à exister, à être, et à être distinct des autres. Voyez, c'est en reconnaissant le droit de l'autre que je découvre mon droit. Donc c'est un acte *foncièrement* naturel, cet acte de justice. Mais il faut bien reconnaître que cet acte n'est pas commode à poser, qu'il y a à l'intérieur de moi-même un égocentrisme qui n'est pas mon droit, qui fait que facilement, si j'écoute mes passions, si je me laisse aller à l'imaginaire, je me place devant l'autre, et c'est moi que je regarde en premier lieu et je regarde l'autre en fonction de moi.

Amour de soi et amour de l'autre – Respect de soi et respect de l'autre

Vous voyez, c'est cette très grande question au plan philosophique, qui est l'amour de soi et l'amour de l'autre. C'est très très fondamental, et c'est très intéressant à bien voir. L'amour de soi est-il premier, l'amour de l'autre est-il premier ? L'amour de soi implique une certaine connaissance de nous[-même], et l'amour de l'autre implique une certaine connaissance de l'autre. Est-ce que la connaissance de l'autre est antérieure à la connaissance de moi ? Est-ce que l'amour de l'autre est antérieur à l'amour de moi ?

La question est extrêmement intéressante et très fondamentale dans l'ordre de ce que représente l'acte moral juste. Respecter l'autre implique-t-il le respect de soi, ou est-ce que c'est le respect de l'autre qui me fait découvrir le respect à l'égard de moi ? Cela, il faut y réfléchir là-dessus, et ce n'est pas si commode. Je vous demanderais pendant un quart d'heure d'écrire là-dessus, on aurait des résultats assez curieux. C'est un problème très fondamental, cela, au point de vue éthique parce que c'est tout le problème de la justice, et c'est tout le problème de l'égocentrisme. Vous avez tous une propension – ce n'est pas la peine de la cacher – vous avez tous une propension extraordinaire – et je l'ai aussi ! [Rires] – de considérer que moi, je suis premier. Ce n'est pas étonnant, hein, je ne me quitte jamais[170], tandis que de temps en temps, je vous quitte. Même si vous êtes très proche de quelqu'un qui est votre voisin, de temps en temps, vous le quittez – du moins j'espère ! – pour retrouver une solitude, le besoin du désert.

Parenthèse d'éthique religieuse, adorer est une sorte de justice

Vous allez dire : « Cela c'est une attitude religieuse, j'ai besoin de l'adoration », oui, c'est très vrai, cela c'est très vrai. Et c'est peut-être cela qui va me faire comprendre quelque chose de très particulier. Le désert, me retrouver seul, c'est reconnaître les droits souverains de quelqu'un d'autre sur moi. Alors là, on est tout de suite dans l'éthique religieuse, et on n'en parle pas maintenant. Peut-être que c'est là la solution. Vous devez au moins poser cela, reconnaître les droits souverains de Dieu sur vous, reconnaître les droits souverains de votre Créateur sur vous. C'est cela qui vous conduit à la solitude et à l'adoration. Et l'adoration est une sorte de justice. Vous voyez, la justice, elle a des ramifications très profondes, puisqu'elle va fonder ce que représente ma relation à l'égard d'un autre, qui est l'autre par excellence, qui est *quelqu'un* par excellence et vers lequel je suis relatif. Mais je laisse de côté ce problème pour le moment, nous y reviendrons.

L'amour de soi et l'amour de l'autre fondent l'acte juste de respect à l'égard de l'autre et à l'égard de moi

Je regarde maintenant ce que représente l'acte de justice, l'acte juste qui consiste à respecter les droits de l'autre. Et je dis que pour respecter les droits de l'autre, il faut un certain amour[171]. Cet amour que j'ai pour les autres, est-ce qu'il dépend de l'amour que j'ai pour moi ? Il y a des petites

[170] Voir la note un peu plus bas sur l'unité substantielle avec soi-même soulignée par Thomas d'Aquin (*Somme théologique*, I-II, q. 27, a. 3).

[171] Bien noté l'expression « un certain amour » déjà utilisée un peu plus haut avec le mot philanthropie. Il ne s'agit pas ici directement de l'amour d'amitié. Ce que l'auteur va dire explicitement un peu plus bas : « Je ne parle pas de l'amour d'amitié ici, je parle tout simplement des rapports fondamentaux que nous avons avec l'être humain. ». Plus bas encore, il ira jusqu'à dire : « Ne disons pas que c'est l'amitié qui me donne le sens premier de la justice ».

phrases d'**Aristote** qui sont intéressantes là-dessus, dans l'*Ethique*[172], qui montrent que s'aimer – et **saint Thomas** reprend cela du reste – s'aimer d'une certaine manière est plus connaturel que d'aimer l'autre[173]. Et d'autre part, aimer l'autre va me permettre de m'aimer d'une façon qui soit vraie. C'est pour cela qu'il y a là un aspect très curieux et très intéressant à voir. L'amour de soi et l'amour de l'autre, qui fondent cet acte juste de respect à l'égard de l'autre, et de respect à l'égard de moi. Et je vois que c'est très difficile à poser à cause de cet égocentrisme qui est dans l'ordre *imaginatif*, qui est de l'ordre *passionnel*. Il est bien évident qu'au point de vue de la sensibilité – et je dis bien au point de vue de la sensibilité – je suis plus présent à moi que l'autre est présent à moi, c'est bien évident. Et par le fait même, on dira qu'il faut d'abord se respecter et s'aimer, oui, c'est très juste, je suis plus proche.

Mais *attention*, comme je suis plus proche du côté sensible, du côté imaginatif, du côté passionnel, je risque toujours en m'aimant de m'aimer trop et de ne plus voir les autres. Et je comprendrai que m'aimer vraiment implique d'aimer les autres et qu'aimer les autres va devenir garant d'un véritable amour pour moi. Mais il y a comme une espèce de relation mutuelle entre les deux. Je ne peux pas séparer. Alors on touche quelque chose de très très fondamental du cœur humain. Je ne peux pas séparer l'amour de moi et l'amour des autres. Il y a une espèce de réciprocité entre les deux. Et il y a une priorité génétique, une priorité de nature différente. Je m'aime, c'est normal. Quelqu'un qui ne s'aime pas – cela arrive – peut-il encore aimer les autres ? Est-ce que la condition *sine qua non* pour aimer les autres n'implique-t-elle pas de s'aimer ? Mais cette condition *sine qua non* ne légitime pas une priorité absolue de l'amour sur soi. Pour s'aimer vraiment, il faut aimer les autres.

Alors, vous avez donc cette réciprocité entre les deux qui est très curieuse et qui est très intéressante. [C'est la question] de voir lequel on doit aimer le plus, lequel on aime en premier lieu, et comprendre que cet égocentrisme – qui provient justement de l'imagination, qui fait que facilement on s'enferme en soi, et en s'enfermant en soi, on n'aime plus que soi, et au bout d'un certain temps quand on n'aime plus que soi, on détruit l'amour véritable – cet égocentrisme détruit l'amour et devient l'ennemi de l'amour. Alors qu'aimer l'autre va être gardien d'un véritable amour pour soi.

La difficulté de découvrir l'autre pour lui-même …

Je crois que nous pouvons tous comprendre cela au niveau pratique, passionnel et imaginatif. Et c'est très important de comprendre cela parce que cela fait tout de suite comprendre la lutte dans laquelle on est pour pouvoir aimer l'autre, celui qu'il n'avait pas choisi, hein, c'est l'autre qui s'impose à vous. Je ne parle pas de l'amour d'amitié ici, je parle tout simplement des rapports fondamentaux que nous avons avec l'être humain. Nous sommes à côté de quelqu'un qu'on n'a pas choisi. Il est de l'appartement supérieur et moi je suis juste en dessous et mes relations avec lui sont

---

[172] « On prétend en effet qu'on doit aimer avant tout la personne qui est notre meilleur ami. Et le meilleur ami de quelqu'un, c'est celui qui lui souhaite du bien en se souciant de cette personne-là, même si nul ne doit le savoir. Or ce sont les dispositions qu'on a avant tout envers soi-même. Et c'est vrai par conséquent aussi de toutes les autres dispositions, qui permettent de définir l'ami puisque, on l'a dit, c'est de là que toutes les attitudes amicales en arrivent à concerner les autres personnes. » Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IX, 8, 1168b 1-7. Et encore : « Ainsi donc les gens qui se distinguent par leur empressement à exécuter les belles actions sont toujours approuvés. Ils font même l'objet d'éloges. Or supposons que tout le monde rivalise de zèle pour ce qui est beau et s'efforce constamment d'agir le mieux possible, alors, sur le plan public, tous les besoins seront satisfaits et en même temps, sur le plan privé, chacun bénéficiera des plus grands biens, puisque précisément la vertu est un bien de ce genre. Par conséquent, l'homme bon, pour sa part, doit avoir l'amour de soi parce qu'il peut en tirer personnellement profit, vu ses belles actions, et rendre service aux autres, tandis que l'homme méchant ne le doit pas, parce qu'il sera une nuisance pour lui-même et les autres en suivant ses affections mauvaises. », *id.*, 1169a 7-11.

[173] « Mais chacun s'aime plus que les autres parce que l'un, avec soi, est dans la substance ; tandis qu'avec un autre, [l'un] est dans la similitude de quelque forme. », Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I-II, q. 27, a. 3.

quelques fois uniquement les bruits du soir où je l'entends se coucher très tard et faire des tas de… qui m'empêchent de dormir. Cela devient agaçant, terriblement agaçant et c'est cet aspect négatif qui l'emporte. Et je dis : « Pourvu qu'il quitte cet appartement », et je fais tout ce que je peux pour le remplacer par un autre. Cela arrive, ces choses-là. Et ce sont les seules relations qui existent. Qu'est-ce qui commande cela ? Un égocentrisme ? Je n'ai pas découvert l'autre. Je ne l'ai découvert que négativement alors que ce serait peut-être élémentaire, au point de vue humain, de le découvrir autrement.

Vous voyez, notre humanité, elle est comme cela, le cloisonnement. Cela existe quelquefois même à l'intérieur d'une communauté religieuse. Cela existe comme ça. Alors ce sont des appartements ambulants, chacun est dans son appartement ambulant, puisqu'on a chacun sa cellule. Et au fond, on se rencontre toujours au mauvais moment. Il passe devant moi, il est assommant. Ou, il rentre tard le soir, on se dit : « C'est assommant. », il me réveille à chaque fois. Et je le connais comme cela, négativement. Il faut réfléchir là-dessus parce que cela fait partie, vous voyez, de cette relation de justice qui est très fondamentale. « La grâce ne supprime pas la nature »[174] et l'exercice de votre charité fraternelle doit dépasser toutes les injustices, dépasser toutes les oppositions, parce qu'il faut aimer ses ennemis. Mais autant que possible, il vaut mieux aimer ses amis et autant que possible, il faut *éviter* les inimitiés et les oppositions. C'est assainir le terrain, cela, c'est enlever les fièvres paludéennes. Parce qu'il y a des fièvres paludéennes dans une communauté humaine qui fait que, tel, il ne m'a jamais parlé, mais il est insupportable. Je ne peux pas le supporter, je ne sais pas pourquoi. Vous voyez, cela, c'est l'imagination, c'est la passion qui empêche de poser un acte de justice, de respect vis-à-vis de l'autre.

Il faut bien comprendre cela. Voyez, dans les retraites à Châteauneuf où on restait en silence pendant toute la retraite, on ne se connaissait pas, on ne voyait que les têtes et on entendait de temps en temps les voix dans le chapelet récité ou l'office récité et on voyait les gens manger et boire. Et on se faisait des idées extraordinaires, quand on n'était pas pris par le Seigneur, et que l'imagination trottait. C'est très curieux, la connaissance de l'extérieur, vous voyez, qui ne peut pas poser un acte de justice. Tant que je connais quelqu'un de l'extérieur, je ne peux pas poser un acte de justice. Alors, je suis dans l'ordre de... dans l'ordre de l'affectivité imaginaire. Alors : « Il y a, ah, telle personne, oh, ce que je voudrais la connaître, celle-là, puis le dernier jour de la retraite, parce qu'on peut parler, je me situe à côté d'elle, une catastrophe, ce n'est pas du tout... ce que j'avais pensé ». « Si votre ramage ressemble à votre plumage, n'est-ce pas, vous êtes… le roi… le phénix. »[175] C'est curieux cela, hein.

Donc, on voit très bien qu'il y a tout un aspect imaginatif et passionnel qui nous empêche d'atteindre l'autre en tant qu'autre. C'est-à-dire en tant qu'une personne que je respecte. Parce que le premier amour que j'ai pour quelqu'un, c'est un respect. Le respect à l'égard de l'autre, c'est un acte de justice. Et c'est très grand, cela, il permet de passer devant moi. Tandis que quand je reste uniquement devant un aspect visible, d'apparence, je ne le respecte pas, je l'aime en fonction de moi. Cela accroche, cela n'accroche pas. Cela goûte, ou cela ne goûte pas. C'est quelqu'un qui semble de l'eau pétillante, pour ne pas dire du champagne, pour moi, c'est comme cela et au contraire, l'autre, c'est la douche écossaise. C'est comme cela, quand je reste au niveau de la sensibilité passionnelle et donc, je ne découvre pas l'autre.

[174] Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I, q. 1, a. 8, ad. 2.
[175] Jean de la Fontaine, *Fables, Le corbeau et le renard*.

… met en évidence la nécessité d'une vertu de justice pour respecter l'autre comme autre

Alors, je comprends qu'il faut une *vertu*, cela s'acquiert progressivement, il faut un *habitus* dans la volonté – je dis bien dans la volonté, pas dans l'intelligence – dans la volonté. C'est donc une question de connaissance affective. Et c'est la volonté qui fait découvrir l'autre, en tant qu'il est autre et qui fait découvrir ce droit foncier d'être autre. C'est naturel cela, je ne dis pas que c'est le droit naturel, je ne parle pas de droit naturel, je parle tout simplement de ce droit personnel, individuel, qui est foncier, et qui ne se découvre pas tout de suite. Je sens très bien que je *dois* découvrir cela si je suis un tout petit peu lucide, et donc lucide dans l'intelligence pratique. Grâce à ma prudence, je vois que je n'ai pas le droit de me laisser prendre par ces premières impressions affectives, émotives, que j'ai vis-à-vis de quelqu'un qui ne m'a regardé qu'une seule fois, mais qui est là à côté de moi, et à qui je ne parle pas, et que je vois manger, que je vois regarder, que je vois prier… Je ne peux pas me laisser aller à ces premières impressions émotives, ni dans un sens positif ni dans un sens négatif, je dois aller plus loin, je dois le connaître comme autre, dans son altérité.

Vous voyez, la vertu de justice qui permet de dépasser tout ce conditionnement affectif que nous connaissons très très bien, sur lequel on pourrait parler très longtemps parce qu'il est passionnel et imaginatif et qu'il *arrête* l'acte de justice, qu'il empêche d'aimer l'autre dans son altérité. Je crois que c'est cela qu'il faut essayer de comprendre pour voir la *naissance* de cette vertu de justice.

La justice aide la volonté à être déterminée vers le bien de l'autre

Alors pourquoi faut-il cette vertu de justice ? Parce que justement, la volonté n'est pas assez déterminée vers le bien de l'autre, vers son droit, c'est quelque chose de trop caché ; et [parce] qu'il y a toujours en moi, à cause des passions, à cause de l'imaginaire, la possibilité de m'arrêter en chemin et de ne pas le saisir vraiment dans son altérité et dans son droit personnel. Et c'est pour cela qu'il y a une nécessité d'actes successifs qui me fait
regarder l'autre,
et l'aimer,
et le respecter.

Il y a un amour fondamental qui fonde le respect de l'autre

Je crois que cela c'est fondamental. Voyez, c'est fondamental. Et cela implique la prudence, tout acte de justice, tout acte de justice dans son exercice, présuppose la prudence. C'est *souverainement* prudent pour moi de respecter l'autre. Alors je pourrais dire, c'est *souverainement* imprudent pour moi de ne pas respecter l'autre. C'est un argument qu'on peut servir pour des quantités de cas quand vous ne respectez pas l'autre. Et respecter l'autre – vous voyez, on essaiera de comprendre tout ce que cela implique de respecter l'autre – ce n'est pas seulement de ne pas le tuer. Tuer le plus faible, le plus fragile, le plus pauvre, c'est *souverainement* imprudent. C'est un argument, je crois, qu'on doit utiliser dans certains cas extrêmes. Parce que, cela fait peut-être réfléchir qu'il y a comme une espèce de justice immanente – c'est très délicat, cela, à dire – il y a comme une justice immanente qui est dite dans l'Écriture à propos du premier homicide : le sang d'Abel crie[176]. Le manque de respect à l'égard de l'autre fait que, *nécessairement*, cela va rejaillir sur vous. C'est cela que j'appelle cette justice immanente à l'intérieur de la justice, on est liés les uns aux autres, on forme comme une personne humaine, on est les membres d'une même espèce,

[176] cf. *Gn.* 4, 10

et si on ne respecte pas l'autre, *fatalement*, on ne peut plus être respecté. Et non seulement on ne peut plus être respecté, mais on ne se respecte pas soi-même. Je crois que c'est la conséquence la plus directe d'un manque de justice grave…

Parce que les petits manques de justice, ce n'est pas grave ! Vous voyez quelqu'un qui a oublié son chapelet dans un coin, vous dites : « Il est beau ce chapelet, je vais le prendre, je vais le dire ». Très bien. Vous utilisez ce petit instrument pieusement, bien que vous l'ayez volé, [Rires], mais pieusement. Alors comme la piété est utile à tout [Rires], on voit comment vous arrivez à faire ces petits larcins comme cela. Il y a des larcins pieux, c'est curieux, qui font que quelquefois, c'est vrai, autour des bénitiers, quelquefois, il y a beaucoup d'injustice. Cela existe, cela. Chez des gens très pieux. Parce qu'on dit ordinairement, que les religieux et les religieuses n'ont plus le sens de la justice aussi aiguisée que des hommes qui, quelquefois, ont beaucoup moins de piété. C'est très curieux, cela. Alors cela, c'est un autre point de vue, mais cela fait partie, vous voyez, de cet aspect affectif qui nous enveloppe et qui nous empêche de découvrir le droit de l'autre. Parce que c'est vrai, l'affectivité de la piété, c'est très fort, les dévotions c'est très fort, alors au nom de la dévotion, dans un pèlerinage, les gens oublient des tas de choses, vous êtes liés à ces gens donc vous pouvez très bien vous en servir : vous manquez à la justice. On voit cela aujourd'hui constamment. Vous égratigner en faisant une fausse manœuvre en auto, l'auto du voisin, ni vu ni connu, pffffouit… donc : injustice… Parce que vous n'aimeriez pas qu'on vous fasse cela, c'est dit dans l'*Évangile*, une grande règle d'or : « Ne faites jamais aux voisins ce que vous n'aimeriez pas qu'on vous fasse à vous ».[177]

Alors quand c'est le bien commun de l'État : « Oh, ce n'est pas un bien, le bien commun de l'État, mais quand c'est le bien particulier individuel, cela c'est différent. », le bien commun de l'État il a beau dos, il est anonyme le bien commun de l'État, et puis il est tellement bas, le bien commun de l'État, un peu plus bas un peu moins bas. Mais c'est quand même, hein, on le verra, il y a une justice par rapport à l'État.

Alors je prends d'abord cette justice élémentaire à l'égard de l'autre. C'est très important d'avoir un *sens* aiguisé du respect de l'autre, fondamental et de comprendre que, si on manque de ce respect, il y a quelque chose qui rejaillit sur nous, tout de suite, parce qu'on est liés les uns aux autres. La justice, dans ce qu'elle a de tout à fait élémentaire, est fondamentale. Quand je dis « élémentaire et fondamentale », c'est-à-dire, je dis « ce qu'elle a de tout à fait principal », c'est ce lien qu'on a d'être de la même espèce et de se respecter parce qu'on est de la même espèce. Et alors, si on ne se respecte pas, cela rejaillit sur nous. Donc, la vertu de justice doit *naître* en nous pour permettre à notre *volonté* d'être *déterminée* vis-à-vis du droit de l'autre. La justice regarde donc ce droit, ce droit foncier.

Qu'est-ce que c'est que le droit, le *jus* ?

Alors, qu'est-ce que c'est que le *jus*[178], qu'est-ce que c'est que le droit ? Ce n'est pas commode du tout à préciser. Les juristes parlent tout le temps du droit, et on dit : « [les philosophes] ne savent pas très bien ce que c'est, du point de vue philosophique. ». Et j'avoue que c'est très difficile à bien préciser ce que c'est que ce droit.

---

[177] La forme de l'Evangile est positive : « Donc : tout ce que vous voulez que vous fassent les hommes, vous-mêmes, faites-le pour eux : cela, oui, c'est la loi et les prophètes ! » *Matt.* 7, 12.

[178] Cette question revient telle quelle onze fois à partir de ce point.

Réfléchissez, on va essayer de comprendre cela, parce que si on ne comprend pas ce que c'est que le *jus*, le droit, on ne saisit pas vraiment ce que c'est que la justice. Respecter le droit de l'autre et respecter *tous* les droits de l'autre. J'ai parlé d'automobile tout à l'heure, c'est le droit de propriété. Vous avez le droit d'avoir une voiture, pas vous [en tant que religieux], mais le voisin. Il a le droit d'avoir une voiture, c'est un droit, le droit de propriété. Si cette voiture, il l'a acquise vraiment par son travail, et par son bien… Ou bien [parce] qu'on lui a donné, parce que, quelquefois, les gens vous donnent des choses, et par le fait même qu'ils vous communiquent leurs droits, cela vous appartient.

Qu'est-ce que c'est que le droit de propriété ? Qu'est-ce que c'est que le droit fondamental que j'ai d'exister ? J'ai un droit à l'exister, j'ai un droit à vivre et j'ai un droit à vivre de façon telle que si je meurs de faim, pour une raison ou pour une autre, si je meurs de faim et que je vois à côté de moi du raisin dans le champ, j'ai le droit d'aller prendre ce raisin qui ne m'appartient pas, pour que je puisse ne pas mourir (il faut être vraiment dans un état extrême, hein [Rires]).

Le droit est lié à la personne

Alors qu'est-ce que c'est que le droit ? Qu'est-ce que cela représente ce droit ? Je crois que c'est toujours lié à la personne. Est-ce qu'une vache a des droits ? Est-ce qu'une vache a des droits ? Il faut se poser la question. Elle a un droit ? Comme individu ? Est-ce qu'elle a des droits ? Je ne crois pas. Je crois que l'animal n'a aucun droit. L'animal a des droits le jour où il est la propriété d'un homme. Alors, le droit de propriété rejaillit sur la vache. Cette vache appartient à tel individu et parce que cette vache appartient à tel individu, vous n'avez pas le droit de vous mettre à la traire [Rires]. Elle est là, tous les matins, on dirait un petit panier.

Alors qu'est-ce que c'est que ce droit qui touche la personne ? C'est le problème de la personne humaine. La personne humaine, elle a cette possibilité d'être *domina sui*, elle a ce caractère de pouvoir se dominer, s'organiser, s'orienter, c'est le propre de la volonté, cela. Elle a ce caractère-là grâce à l'esprit et grâce à sa subsistance, grâce à son autonomie dans l'ordre de l'être, elle peut s'orienter comme elle veut. Et c'est cette relation qui existe entre cette volonté de pouvoir s'orienter vis-à-vis de sa fin et de ce que je suis moi-même [qui fait] qu'on peut dire qu'il y a un droit.

On va préciser cela la fois prochaine. Mais réfléchissez-y, surtout ceux qui ont fait du droit. Réfléchissez un peu sur ce que c'est que le *jus* au plan philosophique. Qu'est-ce que c'est que cette qualité particulière de la personne humaine qui a un droit à exister ? Vous le dites tout le temps : « J'ai le droit à exister ». Qu'est-ce que ça veut dire quand vous dites cela ? Qu'est-ce que cela représente ce droit à exister ? Qu'est-ce que cela représente le droit de propriété (parce que cela vient immédiatement après) ? Ce sera tous les droits que la justice va respecter. Et en fonction de la diversité des droits, il y aura diversité d'exercices de la justice et on pourra donc préciser les différentes ramifications de la justice. Ce n'est pas simple du tout la justice.

Cours n° 17 du 24 mars 1987

On avait posé la question : « Qu'est-ce que c'est que le droit ? », si je me souviens bien. La justice pour **saint Thomas** regarde le *jus*, et le *jus* traduisait le droit. Alors, tâtez-vous le pouls pour savoir quels sont vos droits. Vous savez très bien, quand on vous marche sur les pieds, il y a une réaction violente. Respectez-moi ! Alors, qu'est-ce que c'est ? Cela, ça regarde la personne, il n'y

a qu'une personne qui a des droits, un animal n'a pas de droits. C'est, je crois, cela qui fait qu'on réagit si violemment quand, de fait, on ne respecte pas nos droits. Cela prouve qu'on nous traite comme un animal et on dit aujourd'hui « comme une chose ». Vous savez bien ce que cela veut dire, on utilise une chose, on n'utilise pas une personne. Alors, est-ce que ce n'est pas là qu'on doit essayer de saisir philosophiquement qu'est-ce que c'est que le droit, parce que c'est très difficile ? Les juristes parlent toujours du droit et quand on leur demande qu'est-ce que c'est que le droit, ils pataugent alors que les juristes aiment bien être clairs. C'est très humiliant pour un juriste de lui poser cette question parce qu'il ne sait pas.

Alors, je prends une approche… Parce que ce n'est pas commode, **saint Thomas** dit « le *jus* », cela va de soi. Au plan philosophique, il faut essayer de saisir la naissance du droit, ce en quoi cela repose, donc essayer de comprendre ce que c'est. Parce que c'est très bien de dire que la justice regarde le droit, mais vous ne savez pas ce que c'est que le droit. La justice regarde le respect à l'égard de la personne et [le fait] de respecter ses droits.

Alors je prends tout de suite l'opposé, parce que cela nous aide à comprendre. Vous utilisez un cheval quand vous montez dessus, vous utilisez votre bic, pas tout à fait de la même façon que le cheval, vous utilisez un outil. Et de temps en temps on vous dit : « Vous avez manqué de *sens* de cet outil parce que vous vous êtes servi… » C'est arrivé, je me souviens, une fois, nettement, quelqu'un qui ne savait pas ce que c'était, s'était servi d'un outil pour quelque chose de tout à fait différent, et par la faute même, il l'avait complètement abîmé. Cela peut arriver quand vous ne savez pas vous servir d'un outil, vous croyez que cela sert à cela, mais un outil n'est pas *omnibus*, donc il y a un certain respect à l'égard de l'outil. Un tournevis est fait de telle manière, mais un ciseau n'est pas fait de la même manière. Et c'était justement à cause de cela : quelqu'un s'était précipité sur un ciseau[179] sans savoir ce que c'était, et avait cru que c'était un tournevis. Et alors vous voyez ce que ça fait, cela fait que le ciseau, à ce moment-là, n'est plus bon à rien parce qu'il est complètement pfffou, complètement abîmé. On n'a pas le droit de se servir de quelque chose dont on ne connaît pas l'usage. Voyez, je dis : « On n'a pas le droit », j'en appelle au *jus*, et cela, on le dit spontanément, et puis on dit : « Mais qu'est-ce que cela veut dire le droit ? ». On doit respecter un outil, surtout quand c'est un outil du bien commun. Si ce n'était pas un outil du bien commun, vous entreriez chez un menuisier, et vous diriez : « Ah, j'ai une panne à ma bicyclette, donnez-moi vite quelque chose. » Et puis il dira alors : « Ah non, ne touchez pas à mes outils, ce n'est pas fait pour cela, allez chez le garagiste ». Et si vous prenez un tournevis pour sculpter une statue, vous verrez ce que c'est. Ça ira bien !

C'est très curieux que la vertu du *jus* doive aller jusque-là. Au fond, quand vous vous servez d'un ciseau pour un tournevis, vous oubliez que ce ciseau ne vous appartient pas, et que vous n'avez pas le droit de vous en servir n'importe comment et de l'abîmer, parce que cela coûte cher. Non seulement c'est un manque de pauvreté, mais c'est un manque de justice par rapport au bien commun. Parce que vous avez utilisé quelque chose, d'une façon qui n'était pas ce que vous devez… Je pourrais prendre cela pour la cuisine, vous voyez, hein, parce que cela arriverait aussi, cela ! On ne se sert pas n'importe comment de n'importe quel ustensile, on risque de l'abîmer, après : inutilisable. Il doit y avoir ce sens-là, ce sens de la justice. Quand vous ne savez pas… Sauf si vous étiez seul au désert et que vous étiez seul à pouvoir vous servir de cela[180], alors très bien, vous pouvez faire des essais. Mais pas dans une communauté où on peut demander conseil, on peut remonter au responsable.

[179] Un ciseau à bois.
[180] Original : « seul à pouvoir vous utiliser de cela ».

Vous voyez, tout cela c'est le sens de la justice. On dit de temps en temps que les religieux n'ont plus le sens de la justice. J'ai entendu dire cela souvent, que les chrétiens n'ont plus le sens de la justice, que les catholiques n'ont pas le sens de la justice, parce que les réformés l'ont beaucoup plus. Cela se dit, et il y a quelque chose de vrai, parce que peut-être [qu']on a beaucoup plus le sens de la miséricorde. Alors quelquefois il y a un dépassement, on le verra, à propos de la miséricorde. La justice est une vertu *fondamentale* que la miséricorde ne supprime pas. On ne peut pas faire une œuvre de miséricorde en allant contre la justice. La justice, c'est respecter un ordre. C'est respecter un ordre. Quand on disait tout à l'heure à la lecture du réfectoire que le Moyen-Âge avait le sens de l'ordre, parce que le Moyen-Âge a le sens de la justice… L'ordre pratique c'est la justice, l'ordre pratique c'est la prudence, l'ordre pratique c'est aussi la vertu de tempérance. Vous voyez, quand vous prenez un gâteau plus gros que votre estomac, et vous en êtes malade après, il y a un *désordre*. Quand on vous a servi du vin et que vous en preniez plus que votre capacité, et qu'à la fin du repas… [Rires] vous n'êtes pas capable d'écouter un cours, il y a eu un désordre. Ou de le faire ![181] il y a eu un désordre.

Voyez, c'est une question... Toutes les vertus impliquent un ordre, c'est très curieux, mais la vertu par excellence de l'ordre, c'est la justice.

Alors qu'est-ce que c'est que le droit ? Quand je dis : « Vous n'avez pas le droit de faire cela », quand je vous demande de ne pas parler au cours, j'ai le *droit* de vous le demander. Et si vous n'observez pas, vous désobéissez, donc vous n'observez pas ce qui vous a été demandé. La désobéissance, c'est aller au-delà de ces droits et c'est de créer un désordre. Alors qu'est-ce que c'est que le droit ? L'animal n'a pas de droit. L'outil n'a pas de droit. Et vous devez respecter un pur-sang, vous devez respecter un outil tout à fait spécialisé, vous devez respecter l'usage de cet outil. Vous *devez* le faire, donc il y a un devoir, il y a donc un droit.

Alors je crois qu'on pourrait préciser : le droit touche la personne, c'est la personne qui est sujet de droit. Je suis sujet de droit à partir de mes opérations naturelles, humaines, volontaires. J'ai un droit, un droit fondamental à la vie, cela c'est vrai. Un enfant a un droit fondamental à la vie dès qu'il est conçu, dès la conception puisque, déjà, la personne humaine est là en promesse. Un animal n'a pas de droit à la vie. Il a un droit à la vie quand cet animal appartient à un homme. Alors à ce moment-là vous n'avez pas le droit, si cette chienne ne vous appartient pas, de tuer ses petits. Ce n'est pas à cause de la chienne, c'est à cause du propriétaire de la chienne. Pauvre chienne.

L'existence liée au corps, le corps lié à l'esprit, l'esprit lié au bonheur

Alors qu'est-ce que c'est que ce droit qui est attaché à la personne humaine ? J'ai le droit à la vie, à la subsistance. Et si je suis dans un état où je meurs de faim, j'ai le droit d'« emprunter » la nourriture chez le voisin sans me faire prendre – c'est curieux, le droit à la vie – en le faisant astucieusement. Je crois que la personne humaine, elle se définit par cette capacité de droit, elle est sujette d'une quantité de droit. Le droit, c'est donc en premier lieu le droit à la vie ou plus exactement : à la survie. Parce que ce n'est pas le droit à la vie. Avant d'exister, je n'ai pas le droit à vivre. J'ai reçu la vie gratuitement, chacun d'entre nous. Vous n'aviez pas le droit de vivre en l'année où vous êtes nés. Mais vous avez un droit à la survie du fait même que vos parents vous ont conçu, vous avez le droit à vivre, donc à la survie.

[181] Faire le cours.

Alors d’où ça vient cela ? C’est l’esprit qui, de fait, domine la vie végétative puisque l’esprit domine le corps et, dominant le corps, relativise le corps à l’esprit d’une manière substantielle. C’est à partir de là que je comprends que mon esprit, uni à la matière, a le droit à l’aliment nécessaire pour survivre, a le droit à un milieu nécessaire pour survivre. C’est donc la relation de l’esprit au corps, [c'est] cette relation qui fonde tous les droits, le fait que l’esprit domine la matière et peut user de cette matière

en vue de son propre épanouissement,
en vue de son propre développement,
et, en dernier lieu, en vue de l’acquisition du bonheur.

Ce droit c’est l’épanouissement de mon esprit qui se sert de mon corps en vue du bonheur

Est-ce que le droit n’est pas lié à la notion du bonheur ? Donc à l’acquisition de ma fin ? J’ai un droit en tant qu’esprit à être bienheureux. Et ce droit c’est l’épanouissement tout simplement de mon esprit qui se sert de mon corps pour être parfaitement heureux. C’est bien cela le propre d’un esprit et donc d’une personne, d’une personne humaine, c’est l’utilisation de mon corps auquel je suis uni substantiellement en vue de mon bonheur, en vue de mon épanouissement, en vue de l’acquisition de ma fin.

Vous voyez donc que le droit c’est l’utilisation… [Il se reprend :] le droit c’est une relation qui me relie à mon corps pour une relation de domination, le *dominium* sur mon corps et sur l’univers, pour utiliser[182] tout ce qui est inférieur à moi en vue de ma fin. Je crois que c’est cela le droit. J’acquiers des droits. Comment j’acquiers des droits ? Si j’utilise le premier un outil, j’ai un droit sur cet outil. Si j’utilise le premier une terre, dans un pays inconnu, j’ai un droit de propriété. Le droit de propriété est un droit parmi d’autres. C’est le droit humain qui s’étend à d’autres choses qu’à l’homme, à d’autres choses qu’au corps de l’homme. C’est l’extension. J’ai un droit de propriété à l’égard de mon corps, sans l’avoir, sans usage antérieur. On n’a pas le droit de me couper la main – c’est sûr – on n’a pas le droit de vous aveugler, on n’a pas le droit de vous donner une claque, parce que vous avez le droit quand même à une certaine dignité – quand vous étiez tout gosse, vous l’acceptiez, et vous reconnaissiez que vous aviez bien mérité cette claque (au bout d’un certain temps, pas tout de suite) – on n’a pas le droit de vous donner un coup, on doit respecter la dignité de l’homme.

Vous voyez bien, le droit de propriété que vous avez vis-à-vis de votre corps, et donc vis-à-vis de votre vie temporelle, c’est fondé sur l’union substantielle de votre âme et de votre corps. C’est parce que votre corps, c’est votre être, et c’est pour cela que vous avez un droit de propriété sur tout l’usage de votre corps, et sur tous les membres de votre corps.

Être violé, c’est aller contre le droit le plus fondamental de quelqu’un, par rapport à son corps. Et quelqu’un viole par violence, hein, le viol c’est la violence et donc ce n’est pas respecter le droit de l’autre et chaque fois que vous ne respectez pas le droit de l’autre, vous violez. Alors, c’est de ne pas respecter la propriété qu’on a, et la première propriété, la propriété substantielle, c’est mon corps. Mon corps c’est mon avoir et donc c’est mon corps qui est ma propriété première et j’en use selon ce qui me semble bon, en vue de ma fin. Et l’usage de mon corps est juste quand il est en vue de ma fin, et quand j’use de mon corps contrairement à ma fin, j’en abuse.

Abuser,
violer,

[182] Ce qui ne signifie pas « exploiter ».

et user justement.

Le droit, le corps, l'union substantielle du corps avec l'âme

Voyez comme c'est curieux cela, j'essaie de m'approcher de ce *jus*, de ce droit. Comme on le voit nulle part, j'ai cherché. [C'est] très difficile de trouver ce que c'est que le droit et moi cela m'intéresse beaucoup, de savoir qu'est-ce que c'est que le droit, parce que je crois qu'on ne peut pas saisir la vertu de justice si on ne saisit pas cela. Alors, je crois que c'est l'union de l'âme et du corps.

Et on peut se poser au point de vue de la théologie, quels sont les droits d'un ange ? Est-ce qu'un ange a des droits ? Est-ce que Dieu a des droits ? Quel est le droit de Dieu ? On peut se poser cela au point de vue de la philosophie. Quel est le droit de Dieu ? Le droit de Dieu, c'est d'être adoré et vous violez le droit de Dieu quand vous n'adorez plus Dieu parce que Dieu a le droit d'être honoré. Chaque personne a le droit d'être honorée selon sa propre dignité, et la dignité de Dieu c'est d'être Dieu, et honorer Dieu comme Dieu c'est l'adorer. C'est pour cela que la vertu de religion fait partie de la vertu de justice. Parce que c'est le droit de Dieu de recevoir l'adoration qui lui est due. Et ceci c'est pour respecter sa personne, autrement je ne respecte pas la personne de Dieu. Quand Dieu est présent, je m'efface (et pour certains ils diront : « Je m'écrase »). Quand Dieu est présent, je le laisse passer devant. C'est cela, laisser passer devant, c'est d'honorer quelqu'un. Quand vous vous effacez devant Monseigneur l'évêque, quand vous vous effacez devant une autorité, vous le laissez passer devant, c'est votre manière d'honorer et donc de respecter son droit. Et en faisant cela, vous respectez son droit, vous faites un acte de justice.

Voyez comme c'est complexe. Et c'est toujours, fondamentalement, le lien entre l'esprit et le corps. Cela, c'est fondamental, je crois : la question du corps comme mon avoir. Je suis uni substantiellement à mon corps, c'est plus que mon avoir, c'est mon être. Je respecte mon corps comme mon être. Je le respecte et je l'aime. Je n'ai pas le droit de l'utiliser n'importe comment, je dois l'utiliser en vue de ma fin et c'est comme cela que je respecte mon corps, parce que mon corps m'est donné pour que je puisse acquérir la fin qui me béatifie, qui est mon bonheur. Et je dois respecter le corps d'un autre de la même manière pour que lui puisse atteindre sa fin. Et si je ne respecte pas le corps de l'autre, eh bien je commets une injustice. Je respecte le sommeil de mon voisin. Faire du bruit à partir de 10h du soir, parce que je sais qu'il y en a qui ont besoin de 8h de sommeil, c'est une injustice. Et si cela se répète, cela peut être une grave injustice, je dois respecter le sommeil de mon voisin parce qu'il a le droit à se reposer. Vous avez le droit à vous nourrir, vous avez le droit à vous reposer, vous avez le droit de mourir, vous avez le droit à la survie. Vous avez le droit à mourir. C'est pour cela que quelqu'un qui prolonge votre vie d'une façon purement artificielle, je ne sais pas s'il a le droit. Je ne sais pas. Je crois qu'il n'a pas le droit. Il a le droit s'il *pense* qu'il va le guérir, mais s'il sait qu'il ne le guérira pas, il n'a pas le droit parce qu'à ce moment-là, il vous utilise à titre d'expérience et donc il ne vous respecte pas comme une personne.

Essayez vous-même, voyez, de faire toute cette petite enquête : là où on a le droit, là où on n'a pas le droit, et voir sur quoi cela se fonde. Parce qu'il faut le découvrir soi-même, cela. « J'ai le droit à ceci. » C'est bien dans une communauté, le jour de Pâques, on distribue des chocolats. Pendant tout le carême, on se serre la ceinture : pas de chocolat – parce que cela se fait dans les familles chrétiennes, cela, bien – pas de chocolat pendant le carême… Autant que possible [Grands rires]. C'est vrai, pas de cigarette, pas de… c'est bien évident. Le jour de Pâques, on distribue des chocolats et puis, sans faire attention, on vous oublie, vous dites : « J'ai le droit à ce chocolat ». Pourquoi ai-je le droit à ce chocolat ? Parce que tous les autres en ont eu. Il n'y a qu'à entendre un

gosse, il dit cela spontanément. On distribue – il ne faut pas faire cela exprès, parce que c'est un mauvais service à lui rendre – vous distribuez des bonbons ou du chocolat à tous, dans une petite famille, puis, vous avez oublié quelqu'un, le plus jeune, le petit dernier, alors vous entendez : « Et moi ! », vous dites : « Pourquoi ? » – « Mais tous en ont eu, j'ai le droit d'avoir ». Cela pousse vite, le droit.

Droit et usage – Droit substantiel et droits accidentels

Alors comment cela se fait-il ? On fait partie d'une communauté, si un reçoit cela, tous doivent recevoir. Il n'y a pas de raison que tous ne le reçoivent pas, il n'y a pas de *raison*. Voyez, le λόγος *(logos)*, le λόγος pousse quand on voit le voisin avoir un petit droit qui pousse. Je donne un petit chocolat à mon voisin. Il s'en sert, il use ce chocolat en le goûtant, il le trouve très très bon, parce qu'il n'en a pas mangé depuis longtemps, alors il trouve cela très très bon, merveilleusement bon, c'est un chocolat, oh, merveilleux ! [Grands rires] Et alors, le voisin, à cause de l'usage de son voisin, trouve que lui aussi pourrait en avoir. Alors il y a un droit qui pousse à partir de l'usage. C'est très curieux. Je crois que c'est à partir de l'usage… Sauf le droit à la vie, qui n'est pas… qui est, [dans ce cas]-là, à partir de l'être. Donc, il y a un droit substantiel et puis il y a des droits accidentels.

Il y a des droits qui sont très lointains. Vous voyez le droit du petit gosse qui dit : « Tous en ont reçu », est-ce que c'est un véritable droit ? Non, puisqu'il a été donné gratuitement, mais on le considère comme un droit et on fait tous cela comme ça du reste. En réalité, ce n'est pas un droit puisque [cela nous] a été donné gratuitement, mais parce qu'on fait partie d'un ensemble, on considère que si une partie l'a reçu, on doit le recevoir. On est en connaturalité.

Mais il y a des droits beaucoup plus profonds : alors, un droit substantiel à la vie, un droit substantiel à la nourriture, un droit substantiel à dormir, parce qu'on sait que si on ne dort pas, on ne pourra pas faire son devoir le lendemain. Des choses comme cela… C'est pour cela que cela vous met en irritation quand vous êtes réveillé brusquement et que vous avez de la peine à dormir, par une porte qui claque, hein, vous dîtes : « Espèce d'imbécile, encore une fois ! », vous êtes en colère. C'est très rare que vous soyez très doué à ce moment-là : « Oh mon cher frère ! [Grands rires], il est merveilleux ce frère, chaque fois qu'il entre, il claque sa porte, c'est une merveille ». C'est plutôt le côté irascible qui se développe, parce que vous êtes frustré. Chaque fois que vous êtes frustré d'un droit, c'est l'irascible. Du moins, de ce que vous croyez être un droit, c'est l'irascible. Et la colère dénote les frustrations, vos propres colères, les colères du voisin. Et donc, la colère fait comprendre ce que c'est que le droit de façon très sensible.

Le droit est une relation, ou par rapport à mon être, ou par rapport à l'usage

J'ai dit que le droit c'est l'intelligence. Oui, c'est une relation, c'est une relation, le droit.

- Relation par rapport à mon être qui s'étend dans mon corps et tout ce qui est dans le prolongement de mon corps ;
- relation de l'usage que je fais de quelque chose, et je considère, parce que je m'en suis usé, que cela m'appartient.

Je crois que ce sont les deux relations. Cherchez s'il y en a d'autres, c'est intéressant. Le droit est toujours une relation. Toujours. C'est pour cela que c'est intellectuel.

Approche du droit par la colère

Mais la colère – qui est du côté passionnel – la colère manifestent mes frustrations par rapport à ce que je pense être mes droits. Ou les frustrations [à l'égard] d'un ami très cher, parce que je peux me mettre en colère vis-à-vis de quelqu'un que j'aime beaucoup, plus faible que moi et qu'on ne respecte pas. Alors à ce moment-là, je me mets en colère ; en colère à l'égard d'un malade qu'on ne respecte pas, un malade que je connais et que j'aime.

Donc la colère est signe d'un droit qui n'est pas respecté parce que la passion de colère est la plus noble, la plus proche de l'intelligence, elle participe de l'intelligence[183]. Et c'est pour cela que la passion de colère veut toujours rétablir l'ordre[184]. Dans toutes vos colères, l'ordre joue de deux manières : vous êtes en présence d'un désordre, donc d'une injustice, et vous voulez rétablir l'ordre, donc la justice ; chaque fois que vous vous êtes mis en colère, c'est pour rétablir la justice. Donc la passion de colère doit m'aider à comprendre ce que c'est que le droit. Parce qu'on se met toujours en colère de temps en temps. Pendant le temps de carême, vous ne vous mettez jamais en colère, je ne doute pas, parce que justement, vous avez des grâces particulières de rester dans la douceur et l'amour. Mais dès que le carême est terminé, alors cela commence et quelques fois même pendant le carême, parce que c'est trop long d'attendre, il y a des colères qui doivent surgir tout de suite. Alors on a une gueule de bois, parce qu'on est en colère. Tout le monde le voit, on est en colère, on ne décolère pas de la journée parce qu'on est en face d'une injustice, du moins, ce qu'on croit être une injustice. On ne nous a pas respecté assez. Réfléchissez bien là-dessus. Il y a une réflexion sur nos colères qui est très importante à avoir.

Approche du droit par la propriété

Voyez, j'essaie de saisir qu'est-ce que c'est que le droit. Le droit existe avant la vertu de droit. Et le droit, il existe objectivement en moi parce que mon âme spirituelle est unie au corps. Il est uni objectivement à moi, parce que j'ai des parents qui ont pu me léguer un patrimoine, parce que j'ai des amis qui ont pu me donner tel ou tel bel objet. Premier petit cadeau que j'ai reçu, la première fois, rappelez-vous bien, premier petit cadeau que vous avez reçu d'un parrain d'une marraine. Si c'est un cadeau… [du] chocolat, si c'est un cadeau… d'un petit jouet, tout de suite votre droit de propriété a poussé. C'est curieux. Et vous avez [vu que ce droit de propriété est] sorti parce qu'on vous le donnait, qu'on le mettait sous votre domination. C'est quand même très curieux cela, et cela se comprend sans explication. Quand je donne à un enfant, un gosse, un jouet, il le prend, il le tient dans ses mains et si un autre gosse à côté veut le prendre : « Ah non, c'est à moi, cela m'a donné ». Revendication des droits.

Approche par la revendication d'un droit, le syndicaliste

Alors là encore, notre moyen de s'approcher du droit : revendication des droits. Faites-vous syndicaliste, vous comprendrez ce que c'est que la revendication des droits. Et quand on pose à un syndicaliste [la question] : « qu'est-ce que c'est que le droit ? », il ne sait pas. Je l'ai posé exprès parce que cela m'intéresse. En disant : « Je cherche, je sais que vous êtes des syndicalistes et donc vous aimez de revendiquer les droits de l'ouvrier contre le patron qui n'a pas de droits ou qui abuse

[183] « La raison fait connaître : c'est en ce sens qu'elle intervient dans la colère. Aristote le dit : "Il y a de la raison dans la colère, non point que la raison commande, mais elle met en lumière l'injustice". », I-II, q. 46, a. 4, ad. 1.

[184] « Le mouvement de la colère se produit uniquement parce qu'on nous a infligé de la tristesse, et il exige le désir et l'espoir de la revanche. Comme dit Aristote : "L'homme en colère a l'espoir de punir, et il désire que la vengeance soit à sa portée". », I-II, q. 46, a. 1.

de ses droits. Et puis maintenant il y a des syndicats de patrons qui revendiquent les droits des patrons contre les abus des droits de revendication. » Et ainsi de suite. On est en pleine revendication, en plein abus de droit, un panier de crabes là-dedans. Et personne ne sait ce que c'est que le droit. Je crois que c'est pour cela qu'on les revendique mieux, du reste. Parce que cela s'augmente. Alors, à la rigueur, on sait à peu près ce que c'est qu'un droit d'ouvrier parce qu'il y a un contrat. Alors, grâce au contrat de travail, on s'abrite là-dessus. Mais allez plus loin. Quel est le fondement d'un contrat de travail ?

Voyez, là, on touche toute une quantité de sujets extrêmement actuels, difficiles et très difficiles. Et c'est très intéressant d'entendre des syndicalistes chrétiens qui veulent bien avoir une conversation franche. Vous savez bien qu'avec ceux du Valais, ce sont des vieux amis et ils aiment qu'on aille passer comme cela trois ou quatre jours avec eux et, à ce moment-là, moi, cela m'intéresse énormément de voir le boulot qu'ils font. Les revendications, il ne faut pas trop pousser [l'interrogation], savoir quel est le droit, [parce qu']alors là je les humilie parce qu'ils ne savent pas. Ils disent : « C'est vous qui devez le dire, c'est le philosophe qui doit dire cela ».

Si on est syndicaliste, on revendique des droits, les droits des *ouvriers*, mais les droits des ouvriers ce sont les droits *humains*. Un ouvrier n'a de droits que parce qu'il est un homme et un homme capable de faire des contrats. Et vous savez bien comment certaines [positions] considèrent le contrat de travail : « Vous vendez votre travail - vous entendez **Marx** dire cela – vous vendez votre travail et votre travail c'est vous, donc vous vous aliénez[185] ». On voit très bien cela. Le petit blocage de la relation à la personne. Alors il faut saisir cela.

La jurisprudence – Transformation d'une permission, d'une miséricorde, en droit

Je voudrais quand même que vous y réfléchissiez profondément. Qu'est-ce que c'est que le droit ? Tant que vous n'aurez pas réfléchi vous-même sur les petits droits, les petites revendications que vous avez… Tout le temps des revendications. Et quand vous avez de la peine à obéir : à cause de quoi [est-ce] ? Revendications : « On ne respecte pas suffisamment ma liberté, on n'a pas respecté suffisamment la liberté de mon voisin. On aurait dû lui accorder cela, on ne lui a pas accordé, on l'avait accordé à un autre avant et on ne lui a pas accordé ». Vous savez bien, c'est cela constamment, ces revendications au point de vue de l'obéissance. Généreusement, on accorde à quelqu'un telle chose, quinze jours après il redemande la même chose, on dit non, il dit : « Mais mon père, il y a quinze jours, vous l'avez accordé. » – « Mais oui, mais je l'ai accordé librement, par surabondance ». Immédiatement, *une permission est transformée en droit*. Et là, il y a un abus, on transforme des quantités de permissions en droit, et constamment c'est comme cela, et dans les

[185] « L'économiste nous dit que tout s'achète avec du travail et que le capital n'est que du travail accumulé. Mais il nous dit en même temps que l'ouvrier, loin de pouvoir tout acheter, est obligé de se vendre lui-même et de vendre sa qualité d'homme. » – « En quoi consiste l'aliénation du travail ? D'abord dans le fait que le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence, que donc, dans le travail, celui-ci ne s'affirme pas, mais se nie, ne se sent pas à l'aise, mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. En conséquence, l'ouvrier n'a le sentiment d'être auprès de lui-même qu'en dehors du travail, et, dans le travail, il se sent en dehors de soi. Il est comme chez lui quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il ne se sent pas chez lui. Son travail n'est donc pas volontaire, mais contraint ; c'est du travail forcé. Il n'est pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail. Le caractère étranger du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu'il n'existe pas de contrainte physique ou autre, le travail est fui comme la peste. Le travail extérieur, le travail dans lequel l'homme s'aliène, est un travail de sacrifice de soi, de mortification. Enfin, le caractère extérieur à l'ouvrier du travail apparaît dans le fait qu'il n'est pas son bien propre, mais celui d'un autre, qu'il ne lui appartient pas lui-même, mais appartient à un autre... L'activité de l'ouvrier n'est pas son activité propre. Elle appartient à un autre, elle est la perte de soi-même. On en vient donc à ce résultat que l'homme (l'ouvrier) se sent agir librement seulement dans ses fonctions animales : manger, boire et procréer, ou encore, tout au plus, dans le choix de sa maison, de son habillement, etc. ; en revanche, il se sent animal dans ses fonctions proprement humaines. Ce qui est animal devient humain, et ce qui est humain devient animal.», Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, Premier manuscrit, GF Flamamrion, Paris, 1996.

syndicats c'est comme cela. Et c'est... Les juristes sont comme cela, les juristes ont une peine énorme d'accepter qu'on fasse un acte de miséricorde à quelqu'un. Ils vous disent brutalement : « Vous créez un précédent ». Vous voyez ? « Vous créez un précédent », donc vous ne pouvez plus faire un acte de miséricorde parce que vous créez un précédent. Alors on lui répond : « Pas du tout, c'est un acte de miséricorde », alors, si c'est un juge chrétien, il comprendra. Si ce n'est pas un juge chrétien, il ne comprendra pas, il aura beaucoup de peine à comprendre. Parce qu'en faisant un acte de miséricorde, cela crée un précédent. Et c'est vrai même dans la vie commune, c'est comme cela : « Vous créez un précédent ».

Vous voyez, c'est dans la jurisprudence puisque la jurisprudence s'établit à partir d'actes particuliers qui sont à la lisière. Alors, « vous créez un précédent », et alors, à partir de là, vous ne pouvez plus faire la miséricorde. Voyez, comme c'est important pour nous, du reste parce que quand on fait cela et que quelqu'un vous dit : « Vous créez un précédent », il faut que vous soyez suffisamment lucide pour dire : « Non, je ne crée pas un précédent, je fais un acte de miséricorde, laissez-moi la possibilité de faire un acte de miséricorde ». Et c'est vrai qu'un état qui devient de plus en plus totalitaire, fait que de moins en moins, on peut faire des actes de miséricorde parce que, immédiatement, on est relié à un système d'assurance sociale et un système d'assurance sociale au carré qui fait que, à ce moment-là, on ne peut plus. C'est tout un réseau. La personne humaine n'a plus d'autonomie. Alors, cela, il faut le comprendre, cela fait partie de la compréhension de notre économie d'aujourd'hui. De notre monde d'aujourd'hui.

Le droit antérieur à la vertu de justice

Alors qu'est-ce que c'est que le droit ? Je reviens tout le temps à cela, le *jus*. Je vous ai dit il y a un instant : le droit existe avant la vertu de justice, c'est bien évident. Donc tous, même si nous n'avons pas la vertu de justice, vous l'avez tous, la vertu de justice, à l'état embryonnaire, et vous l'avez très fortement quand on vous lèse vos droits. Alors, à ce moment-là, réfléchissez ! Du reste, c'est excellent de réfléchir quand on a lésé nos droits, c'est excellent de réfléchir : cela diminue notre colère. C'est un grand truc cela : quand on a lésé vos droits et que vous avez une bouffée de colère qui monte, dites : « Mais je vais essayer de réfléchir. Quel est le droit que j'avais ? Qu'est-ce que c'est que ce droit ? » Vous vous mettez à réfléchir, votre colère diminue. Ça, c'est le truc. Vous changez de vitesse, votre capital de vie est limité et si, à la place de vous mettre en colère pour répondre, vous dites : « Soyons intelligents, réfléchissons un tout petit peu », à ce moment-là, votre capital de vie va du côté de l'intelligence et la colère s'apaise. Les intellectuels se mettent vite en colère, mais l'avantage c'est que cela tombe vite aussi, les vrais intellectuels. C'est du reste, je crois, ce qui permettrait de discerner[186] si ce sont de vrais intellectuels, de vrais spirituels. Les vrais spirituels se mettent facilement en colère quand on touche à une vulnérabilité qu'ils considèrent comme quelque chose de vulnérable. Là, ils se mettent en colère. C'est normal. Heureusement ! Quelqu'un qui ne se met jamais en colère, mais c'est terriblement ennuyeux, il lui manque du sang dans les veines : « Je ne me mets jamais en colère, pfff, ah, cela m'est égal, vous savez, je suis dans la sainte indifférence ». Il n'y a rien de plus exaspérant parce que la sainte indifférence, on voit ce que cela veut dire. L'indifférence politique. Il n'y a pas de sainte indifférence au point de vue profond, on est tous orientés vers un bien qui est un bien divin.

Qu'est-ce que c'est que le droit ? Réponse condensée

[186] Original : « nouer ».

Premier éveil au droit : relation substantielle de mon identité, de mon esprit et de mon corps

Donc, qu'est-ce que c'est que le droit antérieur à la vertu de justice ? C'est la personne humaine qui prend conscience de ce qu'elle est et qui a un droit

à sa vie,

à sa survie,

à son développement.

Mais le droit existe indépendamment de la conscience que j'en ai. C'est sûr. Mais pour respecter le droit de l'autre, il faut prendre conscience de mon droit. Et en respectant les droits de l'autre, je respecte aussi mes droits et je prends conscience de mes droits.

Donc, je crois que pour découvrir le droit de l'autre, il faut toujours avoir cette conscience de cette relation substantielle de mon identité, de mon esprit et de mon corps. Je crois que c'est cela qui fonde toute relation au droit, en moi et dans les autres.

Second éveil au droit : l'usage

Et puis, le second moment où le droit pousse, c'est l'usage à l'égard de quelque chose, de *quelqu'un*, parce que je peux avoir un usage à l'égard d'un serviteur, d'un ouvrier, à l'égard de quelqu'un qui m'aide. Alors, je lui demande service, je lui demande de faire telle ou telle chose – ce qui est dit dans l'Écriture, vous savez bien : « Quand je dis à celui qui est à mon service “ Fais ceci, fais cela, il le fait ” »[187], et c'est là le signe du serviteur. Le serviteur, c'est celui qui exécute ce qui est demandé et qui n'attend rien d'autre. Il vient, du fait même qu'on a usage avec quelqu'un, il y a un droit qui pousse. Il faut faire du reste toujours grande attention que cela ne pousse pas trop vite. Il y a un droit qui pousse à l'égard d'un serviteur, d'une servante, à l'égard d'un animal, à l'égard d'un outil, à l'égard d'un aliment. C'est très curieux. Alors là, le droit de propriété est né à partir de l'usage. Et à partir de l'usage, il y a un certain droit qui va naître.

La vertu de justice, c'est respecter le droit de l'autre, tous les droits de l'autre. C'est donc une vertu qui consiste, en premier lieu, de *respecter* l'autre. Et quand ce *respect* est regardé avec suffisamment de profondeur, [c'est] d'aimer ses droits, un amour du droit de l'autre, et de coopérer avec lui pour que ses droits soient de plus en plus ce qu'ils doivent être.

Cours n° 18 du 30 mars 1987

[Aparté sur l'organisation des cours et sur les questions à noter et à poser]

Vous avez vu que cette semaine-ci, puisque je reste trois jours, il y aura une goutte de lait. Alors c'est vous qui posez les questions. Posez-les d'avance pour que... Si vous en avez un, n'en inventez pas, ce n'est pas la peine. Mais, d'une façon générale, quand on suit les cours intelligemment, quand il y a quelque chose qu'on ne comprend pas, on l'écrit. C'est pour progresser, cela. Parce qu'on progresse à la mesure où on se pose certaines questions. Voyez, si vous laissez tomber : « Oh, je ne comprends pas, tant pis, tant pis », à la fin, tout glisse et vous ne comprenez plus rien du tout. C'est de votre faute. C'est comme quand on monte sur la montagne, si on glisse tout le temps, on

---

[187] *Matt.* 8, 9

glisse tout le temps et on se retrouve à la fin. La coopération au cours consiste, non pas à gratter toujours tout ce qui est… Non. On note ce qu'on ne comprend pas, on note ce qui nous intéresse, ce qui nous permet d'avancer. Voyez, on coopère au cours, on ne suit pas passivement. Si on suit passivement, c'est très bien, c'est très très vertueux, mais on ne vous demande pas *premièrement* d'être vertueux au cours, on vous demande *premièrement* d'être intelligents. Une coopération d'intelligence, c'est très important.

Et il y aura aussi un cours qui prolongeront les quatre, puisqu'on avait dit qu'il y en aurait cinq, mais il y en a un qui est tombé. Alors là aussi, posez vos questions, si vous en avez, à propos des sens de l'Écriture. Ceux qui ont lu la *Préface sur le Commentaire de [l'évangile de] Saint-Jean*[188], de **saint Thomas**, où je me suis mis dans la ligne de **saint Thomas**, et puis ce que nous avons vu, les deux choses sont complémentaires. Et c'est important pour nous d'essayer d'entrer dans ce problème des sens de l'Écriture, puisqu'on se heurtera très vite là-dessus. Je sais bien que vous êtes au début, du moins certains sont au début, d'autres sont déjà un peu plus avancés. Mais il est bon de se poser le problème. Donc là aussi, si vous avez des questions, vous les posez. Si vous n'en avez pas, ce n'est pas la peine.

La justice regarde le droit de l'autre avant les miens

Alors, nous allons continuer sur la question de la justice et la question du *jus*, le droit. Surtout ceux qui ont fait du droit avant d'entrer dans la communauté savent un tout petit peu comme c'est difficile de préciser le droit quand on fait les études de droit. C'est présupposé connu. Et la plupart du temps, c'est comme cela, on présuppose connue la justice. Et c'est très difficile de bien préciser ce qu'est le droit. La justice regarde le droit, le droit de l'autre, pas mes droits en premier lieu, le droit de l'autre, le droit de l'autre a existé fondamentalement. Vous voyez, on retrouve la personne parce qu'au fond, seule la personne a des droits, la personne juridique. Et quand on ne voit pas le droit de la personne, on regarde une personne juridique qui a des droits. C'est très curieux du reste cela. On regarde le droit d'une communauté. Une communauté est un tissu de relation et une communauté organisée, ou qui s'organise, embryonnaire ; progressivement, il y a des droits, le bien commun.

Alors, c'est important d'essayer de comprendre ce que c'est que le droit. Alors, posez-vous d'abord la question par rapport à vous-même : quels sont vos droits ? C'est un petit examen philosophique, éthique, important. Vous avez eu le droit à l'exister[189]. Je n'insiste pas là-dessus. Mais c'est bon d'essayer soi-même de comprendre ce qui est difficile à bien saisir.

Justice et amour

Pas besoin de vertu pour aimer – Besoin d'une vertu pour poser un acte juste

Eh bien, il y a un fait qu'il faut tout de suite bien saisir, c'est que notre appétit spirituel, c'est-à-dire notre volonté, n'a pas besoin d'*habitus*, de vertu, n'a pas besoin d'être déterminée dans l'ordre de l'amour. Et elle a besoin d'être déterminée dans l'ordre du droit. Alors cela, il faut bien le comprendre parce que c'est intéressant à bien saisir. Il n'y a pas d'*habitus* particulier pour aimer. Naturellement, on aime. Et c'est pour cela qu'**Aristote** souligne, quand il s'agit de la φιλία *(philia)*

[188] Marie-Dominique Philippe, *Préface au Commentaire de l'évangile de Saint-Jean de saint Thomas*, Cerf, Paris, 1998.
[189] Phrase dont le sens nous échappe.

de l'amitié, qu'il y a quelque chose de plus naturel dans l'ordre de l'amitié que dans l'ordre de la justice[190]. L'amitié, qui est l'amour réciproque de deux personnes, est quelque chose de plus radicalement naturel que de poser un acte de justice. C'est très curieux. Cela touche quelque chose de plus profond en nous. Notre appétit spirituel, notre volonté, est capable d'aimer une personne et de considérer que cette personne, c'est mon bien spirituel qui m'attire. Et ceci est profondément naturel. Quand je dis " naturel ", c'est-à-dire " profondément volontaire ", puisque la volonté, c'est un appétit spirituel qui s'enracine dans ce qu'il y a de plus moi-même. Donc, quand je dis " naturel ", cela veut dire " de plus moi-même ", " dans ce qu'il y a de plus profond ".

Tandis que quand il s'agit d'un acte de justice, j'ai besoin de préciser cet appétit spirituel par l'acquisition d'une vertu. Et l'acquisition de cette vertu sera à la justice.

La justice prime au plan politique et l'amabilité de la personne prime au plan éthique

Alors il faut se poser la question, pourquoi, lorsqu'il s'agit du droit de l'autre, à la différence de l'amabilité de l'autre, j'ai besoin d'une détermination qui, progressivement s'acquiert, pour vraiment regarder le droit de l'autre. Tandis que quand il s'agit d'aimer un autre, c'est quelque chose de plus radicalement naturel. Autrement dit, l'être humain, la personne humaine – puisqu'on touche la personne au point de vue éthique – la personne humaine est plus profondément faite pour aimer que d'exercer la justice[191].

Et cela c'est capital de comprendre cela, parce que cela fait tout de suite comprendre comment l'éthique personnelle fonde l'éthique politique. Au niveau politique, c'est l'inverse, vous êtes un citoyen si vous exercez la justice, plus que si vous exercez l'amitié. Donc au niveau communautaire (communautaire politique, mais au niveau communautaire) c'est le sens de la justice qui prime (je ne parle pas de la communauté religieuse, hein, je ne parle pas de l'Église, je parle d'une communauté politique, au niveau humain), c'est le sens du droit de l'autre qui prime. Tandis qu'au contraire, dans une éthique personnelle, qu'est ce qui prime ? C'est le sens de l'amabilité de l'autre.

Et là c'est très très important de bien voir cela, parce que c'est là où on voit l'agencement fondamental de l'éthique personnelle et de l'éthique politique. Quand il s'agit d'aimer l'autre, de regarder l'autre comme mon bien – donc l'autre en tant qu'il m'attire, en tant qu'il est le bien capable de susciter en moi un amour – je touche là ce qu'il y a de plus radical dans ma capacité spirituelle d'aimer. Je suis fait pour cela : découvrir l'amabilité de l'autre et c'est en découvrant l'amabilité de l'autre, d'un bien personnel, que je me finalise. C'est à travers cet amour que je découvre *mon* bien, et mon bien personnel. Tandis que découvrir le droit de l'autre, ce n'est pas découvrir *mon* bien, c'est *respecter* l'autre. Et en respectant l'autre, je me respecte. Mais le bien

[190] « D'autre part, selon toute apparence, même les Cités doivent leur cohésion à l'amitié et les législateurs s'en préoccupent, semble-t-il, plus sérieusement que de la justice. La concorde est en effet quelque chose qui ressemble à l'amitié, selon toute apparence ; or c'est à elle qu'ils visent par-dessus tout et l'insurrection, qui est son ennemie, est ce qu'ils cherchent le plus à bannir. De plus, entre amis, pas besoin de justice ; mais des gens justes éprouvent encore un besoin d'amitié et la justice à son plus haut degré de perfection passe pour être inspirée par l'amitié. », Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IX, 1, 1155a 23 et sq. – Aristote affirme également qu'on est juste à l'égard de l'ami sans que la loi n'ait besoin d'intervenir. Dans l'amitié en effet la vertu de justice n'a pas besoin d'être affermie par une loi ; à cause de l'amitié elle-même, la justice devient quelque chose de naturel à laquelle on n'a pas besoin de penser : « Les actes de justice privés à l'égard d'amis dépendent seulement de nous alors que les mêmes à l'égard du reste des hommes ne dépendent pas de nous, mais sont régis par la loi. », Aristote, *Éthique à Eudème*, GF Flammarion, Paris, 2013, VII, 1, 1235a 2-4.

[191] « … Il relève donc beaucoup plus du [domaine] moral de considérer l'amitié que de considérer la justice. *(Multo ergo magis ad moralem pertinet considerare de amicitia quam de iustitia.)* » Thomas d'Aquin, *Sententia libri Ethicorum*, Livre 8, leçon 1 n° 6 (n° 1543).

est plus profond que le respect, puisque le bien *fonde* le respect. Je respecte quelqu'un parce qu'au fond, il est une personne capable d'être mon bien.

Tout acte de justice implique un ordre, ce qui nécessite l'intelligence

Et le respect à l'égard d'un autre est quelque chose de plus difficile à bien préciser que son amabilité. Pourquoi ? Parce que justement, le droit de l'autre implique un ordre que n'implique pas l'amabilité. Et c'est pour cela qu'il faut que l'intelligence soit plus présente dans un acte de justice que dans un acte d'amour. Cela c'est l'expérience quotidienne. Mais il faut justement bien y réfléchir. Dans un acte de justice, il y a un ordre. Tout acte de justice implique un ordre et nous allons le voir encore mieux en voyant la diversité des actes de justice. Mais dès que vous saisissez le droit d'un autre, il y a l'intelligence qui intervient pour saisir une relation, puisque le droit d'un autre implique une relation, implique cette dignité de la personne qui a ses droits, ses droits propres, qui a son autonomie et qui a le droit à exister d'une façon personnelle. Donc, dans tout acte de justice, l'intelligence intervient d'une manière plus explicite que quand il s'agit d'aimer quelqu'un. Aimer quelqu'un : je me laisse attirer par son bien. L'intelligence est présente, il faut connaître pour aimer, mais d'une connaissance, j'allais dire, beaucoup plus simple, c'est l'existence de cette personne qui suffit presque et c'est son amabilité qui m'envahit, qui me prend et qui m'attire, je suis *porté* vers elle. Tandis que quand je pose un acte de justice pour respecter ses droits, je ne suis pas porté vers elle, je la respecte comme l'autre. Mais, c'est du reste très simple à comprendre que l'acte d'amour éveille en moi un peu de chaleur, un acte de justice ne me réchauffe pas tellement le cœur. Je respecte l'autre.

On n'est pas juste par nature, respecter l'autre nécessite de développer une vertu spécifique

Et c'est à cause de l'intervention de l'intelligence, plus grande dans l'acte de justice que dans l'acte d'amour, qu'il est nécessaire qu'il y ait un *habitus* acquis qui écarte l'imaginaire. C'est toujours l'imaginaire qui est le grand obstacle à la vertu de justice. C'est toujours l'imaginaire qui est le grand obstacle à l'intelligence qui doit venir préciser, de l'intérieur, cet appétit spirituel qui se porte vers l'autre pour respecter ses droits. L'imaginaire, en effet, il faut bien le reconnaître, est lié à la passion, or ce n'est pas si intéressant au niveau passionnel de respecter l'autre. Au niveau passionnel, je suis toujours porté à être le premier qui me sert. Je me précipite sur la confiture, après moi, le déluge, surtout s'il n'y en a pas beaucoup.

Donc, instinctivement, l'appétit volontai… [Il se reprend :] l'appétit passionnel se porte sur le bien par rapport à mon égocentrisme. C'est terriblement égocentrique les passions ! C'est moi, moi, moi, toujours ! Mais [ce n'est] pas le moi métaphysique du « je suis » ! C'est le gros moi. C'est le moi très épais. C'est le moi qui s'appuie… Et tant qu'on n'a pas découvert cela, on est... Tout le monde s'aperçoit qu'on est un vaniteux, extraordinaire ! Sauf celui qui est vaniteux. C'est aveugle, cela aveugle complètement. C'est assez extraordinaire cela, l'égocentrisme de la passion par rapport au bien sensible, par rapport à la grosse vanité ! C'est pour cela que s'il n'y a pas un *habitus* dans la volonté qui vient permettre de voir le droit de l'autre… Donc une vertu qui s'acquiert, on *devient* juste on ne l'est pas du tout par nature – sauf **Jean-Jacques** – mais autrement, on ne l'est pas par nature.

Et je crois que **Jean-Jacques**, là il se met un petit peu le doigt dans l'œil. Évidemment, si je suis seul sur une île, cette île m'appartient, et donc, je suis vertueux et juste par nature parce que je suis seul sur cette île. Il faut être seul sur une île, il faut d'abord donc renvoyer promener tous les autres.

Alors à ce moment-là, je peux exercer une libéralité extraordinaire et dire : « Voyez, je suis juste par nature ». Voyez, c'est comme celui qui est le grand propriétaire de tout. La devise… je me souviendrai tout le temps, à Étiolles, juste en face, il y avait un château dont les propriétaires avaient comme devise : « Ne demandez jamais rien à personne pour ne devoir rien à personne ». Cela, c'est une devise extraordinaire au point de vue de la justice… [c'est] donc se mettre au-delà de la justice. Et cela c'est très très curieux, c'est passionnel cela : se mettre au-delà de la justice pour être seul. Seule araignée. C'est tyrannique.

Et c'est vrai que l'imaginaire lié à la passion a une pente tyrannique d'égocentrisme. On est le seul, on voit tous les défauts des autres, et ses [propres] défauts, on ne les voit pas. L'*Évangile* dit cela admirablement[192]. Notre Seigneur dépiste cela, ce qui montre la nécessité d'acquérir la justice pour faire que la paille du voisin dans ses défauts soit justement… [Il se reprend :] Je veux dire : [pour faire] que la poutre des défauts des autres ne soit pas augmentée d'une façon telle que l'on passe toujours devant.

Je crois que c'est très important de comprendre dans l'ordre de la justice la nécessité de l'*acquisition* de saisir le droit de l'autre.

Diverses modalités des droits

L'amitié nécessite la justice

Alors nous allons maintenant préciser la diversité des droits. Et cela c'est aussi très curieux. C'est là où on voit très bien que le droit implique un ordre, implique une relation. Les amitiés se diversifient par la finalité et le droit se diversifie par la diversité des ordres. La justice, elle s'exerce toujours à l'égard de l'autre, donc, de fait, elle s'exerce dans une petite communauté familiale politique. La communauté des travailleurs, il y a une justice qui s'exerce. Et c'est là où on voit le *fondement* de toute communauté. Ce n'est pas l'amitié qui fait le fondement de la communauté. Vous pouvez avoir d'excellents amis, de merveilleux amis, et n'avoir aucun sens de la justice. C'est très curieux, ne disons pas que c'est l'amitié qui me donne le sens premier de la justice. Non, non, non. L'amitié demande d'être *complétée* par le sens de la justice. Et alors je peux dire que si nous n'avons aucun sens de la justice, progressivement, l'amitié, si merveilleuse qu'elle soit, va se corrompre. Et ça, cela se voit.

Et c'est pour cela qu'« on a besoin d'un plus petit »[193] : le sens du droit de l'autre qui va nous aider à maintenir une véritable amitié. Cela aussi, c'est très important à souligner au point de vue éthique, au point de vue de sa propre auto-éducation. C'est au niveau communautaire que la justice se développe. Et le premier analogué de la justice est au niveau communautaire et j'allais dire une communauté politique, même pas la communauté familiale. La communauté familiale est directement en dépendance de l'amour d'amitié tandis que la communauté politique est fondée sur le sens de la justice. C'est la justice qui fonde la politique et ce n'est pas l'amitié.

Il faut donc comprendre que, de fait, la vertu de justice va permettre d'avoir le sens communautaire. Et ceux qui n'ont aucun sens communautaire, il leur manque quelque chose, il leur manque la vertu de justice, l'acquisition de la vertu de justice. Et je dis bien que si on n'a aucun

[192] cf. *Luc.* 6, 42
[193] Jean de La Fontaine, *Fables*, *Le lion et le rat* et *La colombe et la fourmi* (Livre II, 11 et 12, 1668).

sens communautaire, tôt ou tard, il y aura une répercussion. Il y aura une répercussion sur le point de vue de l'amitié, pas directement, mais indirectement.

Alors cela c'est très très curieux. C'est, je crois, la répercussion du conditionnement de notre vie humaine par rapport à notre finalité. Notre finalité assume tout notre conditionnement, notre finalité ne se sépare pas de notre conditionnement, c'est un au-delà du conditionnement. Mais cela ne se sépare pas du conditionnement. Vouloir séparer notre conditionnement de la finalité, c'est de l'illuminisme qui fait que, tôt ou tard, l'amour se corrompt, parce que c'est un manque de réalisme. Alors il faut comprendre que la finalité première que nous découvrons dans l'ordre de l'amitié – puisque nous sommes partis de là – cette finalité première que nous découvrons dans l'ordre de l'amitié ne peut se garder, humainement parlant, que si on acquiert progressivement la vertu de justice. Si on méprise la vertu de justice en méprisant l'aspect communautaire, en disant : « Moi je suis au-dessus de la communauté, pour moi il n'y a que l'amitié », tôt ou tard, cette amitié va se corrompre par manque de réalisme. Et donc par une espèce d'idéalisme imaginaire qui empêche de voir concrètement ce qu'est l'autre. Voyez, c'est dans ce sens-là qu'on peut dire que la justice est gardienne de l'amitié. Il y a quelque chose de juste. La justice est gardienne de l'amitié. L'amitié dépasse la justice, c'est bien évident, elle est beaucoup plus – ce que je disais tout à l'heure – elle est beaucoup plus naturelle, elle est beaucoup plus enracinée directement dans ce qu'il y a de plus nous-mêmes. Mais, étant donné la complexité de l'être humain, si nous méprisons la justice, il y aura une répercussion, tôt ou tard, sur l'amour d'amitié.

Première modalité de la justice : la justice commutative

Sens de la justice, travail, justice commutative

C'est très curieux, cela. Et c'est plus subtil qu'on ne le pense parce que très facilement on dira : « Oh, moi je suis fait pour la finalité. La justice, oh… ». C'est ce qu'on dit de temps en temps, vous savez, on dit de temps en temps que les religieux perdent le sens de la justice. C'est terrible, du reste, comme reproche, mais c'est quelquefois un petit peu… c'est vrai, parce que la justice, en premier lieu, c'est la justice commutative : donnant, donnant. Comme le religieux a fait vœu de pauvreté, il ne donne plus rien et il ne reçoit plus rien. La justice commutative, c'est cela. Vous allez acheter un paquet de cigarettes – hein ! ne le faites pas ! – vous allez acheter un paquet de cigarettes, cela coûte tant, c'est-à-dire votre travail, vous avez gagné tant. Alors vous pourriez préciser, le paquet de cigarettes : tant de minutes de travail. Je gagne tant à l'heure, le paquet de cigarettes représente tant. Faites la comparaison, mais automatiquement, c'est bien évident. Je prends le paquet de cigarettes, prenez une auto, prenez tout ce que vous achetez : justice commutative. C'est en référence à votre travail. Alors, quand, de fait, pour un motif supérieur, vous faites vœu de pauvreté, vous voyez les conséquences. C'est que cette référence très réaliste de la justice disparaît et vous risquez à ce moment-là d'idéaliser et de perdre le sens de la justice. Cela, il faut bien le comprendre. C'est très très important de comprendre cela. Et de temps en temps, se dire, en référence : « Est-ce que j'ai gagné ma journée aujourd'hui ? » Attention, ne faites pas cela tous les jours, parce que ce serait très faux. Mais en face de Dieu, on peut le faire. Est-ce que vraiment j'ai travaillé aujourd'hui ? Un travail vrai, un travail efficace, un travail qui correspondrait à un contrat de travail, pour maintenir le sens de ce que représente le travail et le fait de l'acquisition d'un certain bien qui représente une certaine valeur. C'est important pour nous de maintenir ce sens de rectitude. Il y a une rectitude là.

Pour un religieux, le service maintient une justice qui pourrait sinon s'estomper

Alors cette rectitude, chez quelqu'un qui est entièrement donné au Christ, cette rectitude, elle prend un autre fondement. Elle prend ce fondement parce que je suis donné au Christ, je suis serviteur. Et parce que je suis serviteur dans l'ordre de l'amour, ce service est au-delà de tout contrat. On peut tout me demander au nom du Christ. Et alors il faut être vraiment serviteur, fidèle, doux et pauvre. Voyez, c'est la notion de service qui maintient la justice. Et c'est vrai que c'est le service qui me donne le premier sens de la justice. Serviteur des hommes, serviteur du Christ… et serviteur des hommes… je suis serviteur des hommes par mon travail, s'il n'y a pas ce travail, je ne suis pas serviteur des hommes, je deviens un parasite. Le parasite c'est celui qui croit que parce qu'il existe, il n'a pas besoin de travailler. Alors, il vit en parasite. Un parasite d'une communauté : « Oh, cette communauté est tellement bonne que je peux y être, cela n'a pas d'importance. Ils sont 150, un de plus, un de moins, pfff … », alors on est parasite. Si tout le monde est parasite un jour, vous voyez ! C'est très important de ne pas accepter d'être parasite et cela je crois que c'est foncier, c'est très foncier. On n'a pas le droit d'accepter d'être parasite. On peut l'être si Dieu nous enlève la santé alors c'est très humiliant, c'est très dur, on doit accepter, et on vous dit : « Non, ne vous inquiétez pas », mais ce sont les autres qui le disent, nous-mêmes on s'inquiète toujours : ne pas être parasite.

Le sens premier de la justice s'acquiert par le travail, par le service

Vous voyez, le sens premier de la justice, c'est par le travail, par le service. Et ce travail et ce service me permettent, grâce à un contrat de travail, de comprendre la *valeur* de mon travail, objective. Le contrat objective la valeur de mon travail ; quand je n'ai pas de contrat, j'estime moi-même la valeur de mon travail. C'est très bien quand on peut être un petit artisan qui travaille à son compte, c'est très très bien, mais cela demande, cela demande toujours cette vérification objective parce que c'est dans la justice dite *commutative*, donnant-donnant, que s'exerce en premier lieu la justice. Et cette justice commutative, donnant-donnant, implique une objectivité qui s'impose à moi : « Cela vaut tant », justice commutative. Pour acheter cela, je dois verser tant, et cet argent, il est en dépendance de mon travail.

Voyez, cela explique que ceux qui reçoivent un patrimoine indépendant de leur travail… et ceux qui font vœu de pauvreté, on a un patrimoine divin, on est héritier du Christ, on a un patrimoine divin… [Cela explique] comment ces deux doivent faire grande attention par rapport au sens de la justice parce qu'ils risquent très vite de télescoper le sens de la justice, or, on n'a pas le droit, on doit être des hommes justes.

La justice… Voyez, c'est très très important de savoir si nous avons le sens de la justice, le droit de l'autre, [de savoir] si on maintient cela dans notre vie.

La justice commutative dans le commerce – Dérive, la valeur d'un bien devient conventionnelle

Donc, premier sens de la justice, la justice commutative. Je regarde l'autre qui a des droits que je n'ai pas et je respecte les droits de l'autre. C'est dans le commerce que cette justice commutative *devrait* être le plus manifeste. Mais l'inflation du commerce aujourd'hui est telle que je dirais presque que c'est dans le commerce qu'on comprend le moins bien la justice commutative. C'est extraordinaire de voir cela ! Et quand vous voyez *le prix d'une réalité à la sortie de l'usine* – cela

c'est directement en fonction du travail, du moins, cela devrait être en fonction du travail, parce que ce n'est pas toujours comme cela – et puis *le prix de vente* pour l'individu et tout ce qui se passe entre eux. C'est pour cela que c'est tellement difficile aujourd'hui d'avoir un sens de la justice commutative… La vraie valeur des choses. C'est cela que donne la première justice. *Res ad res*[194], tout ce qui passe entre les deux. Le prix de sortie de la fabrication.

- Quand vous avez à faire avec un artisan, il sait le prix de la matière, il sait tout l'investissement de ses outils, il sait le temps qu'il a passé dedans, alors il peut évaluer le prix.
- Mais quand ce n'est plus un artisan et que c'est l'usine, vous voyez, à ce moment-là, tout peut être falsifié, et tout est falsifié, il faut se le dire.

Alors cette falsification fait qu'on a de plus en plus de peine d'avoir un *sens* de la justice puisque l'exercice de la justice regarde la *valeur* objective d'une chose.

Le sens premier de la justice commutative, c'est le troc, il ne faut pas l'oublier. Alors là, on voit très bien : « J'ai travaillé tant de temps, tu as travaillé tant de temps, ce travail a impliqué l'achat de cette matière, toi, l'achat de telle autre matière, oui, on peut dire en gros, cela se vaut ». C'est cela le sens de la justice, d'évaluer de cette manière. Mais comme on est loin de cela ! Vous voyez, comme nos sociétés actuelles – puisque c'est cela qu'on doit regarder – font qu'il y a tellement d'intermédiaires, qu'on n'a plus le contact direct avec la vraie valeur des choses, alors elle devient conventionnelle. C'est conventionnellement [qu'on fixe] le prix d'une auto, c'est cela et quand cette auto a vieilli plusieurs années, le prix c'est cela et on dit que c'est objectif, mais c'est conventionnel. Et c'est purement conventionnel.

Alors quand c'est purement conventionnel, où est la vertu ? Ce n'est plus la vertu directe par rapport à la réalité. Je crois qu'il faut très fort comprendre cela, parce que le point de vue moral s'appuie sur les réalités du bien et non pas sur les conventions. Les conventions c'est artificiel, je dois l'utiliser, je dois l'utiliser, je dois les respecter, c'est bien évident, mais je dois être conscient de cela, et je dois savoir que…

Première justice, donc la justice commutative. Donnant-donnant, c'est le troc, la réalité : « Telle réalité que j'ai faite, telle réalité que tu as faite, on peut estimer cela pour à peu près le même prix, la même valeur ».

La justice légale

Second aspect de la justice. Alors, lorsqu'il s'agit d'une justice à l'intérieur d'une communauté : la justice légale. Alors, là, intervient énormément l'aspect conventionnel. Payer ses impôts. Payer ses impôts, cela relève d'une justice légale. Je paie mes impôts par rapport à la communauté dans laquelle je suis. Et cette communauté estime que chaque citoyen doit donner tant par rapport à ses revenus, par rapport à son travail, et ainsi de suite. Tout le point de vue de la justice légale. Il y a un acte de justice légale.

Vous voyez comme c'est curieux. Regardez ce que cela représente. Je suis partie d'une communauté, en tant que je suis partie d'une communauté, je dois donc être attentif aux droits de cette communauté sur moi. Et les droits de cette communauté sur moi sont légiférés par des lois que j'accepte et ce sont ces lois qui précisent ce droit. Donc cela passe par des lois.

---

[194] « *res ad res* » : incertain.

Comment certains en arrivent à se faire leur propre justice légale

Est-il légitime – je prends le cas aujourd'hui, n'est-ce pas – est-il légitime que tous les citoyens paient pour les avortements ? Est-il légitime que tous les citoyens paient pour l'éducation publique alors qu'ils considèrent que leurs enfants doivent être éduqués dans une éducation libre [privée et] qu'ils ne reçoivent pas de l'État nécessairement des remboursements ? Et on vit dans un aspect de droit législatif qui constamment implique des injustices. Alors on se fait à soi-même l'équilibre et au bout d'un certain temps, on tombe dans une espèce de droit purement subjectif puisqu'il n'y a plus de normes. Quand l'État est droit, très bien, je fais confiance. Oui, il y a une confiance à faire à l'État. Et quand je sais tout ce qui se passe entre deux, je dis : « Mais, je suis un imbécile de faire confiance. On me roule par tous les bouts et donc, j'ai compris : une première fois on a payé parfaitement ses impôts, une seconde fois aussi, puis on se fait prendre, alors la troisième fois on fait un petit équilibre pour ne pas se faire prendre. Alors on considère la justice à l'égard de l'État comme une douane. La douane ce n'est pas [???][195] la justice : il suffit de ne pas se faire prendre. Eh bien, les impôts, il suffit de ne pas se faire prendre, donc il n'y a plus de justice.

Notre monde actuel voit la justice disparaître petit à petit

C'est pour vous montrer qu'on vit dans un monde où petit à petit la vertu de justice disparaît. Et je crois que c'est la chose la plus grave parce que s'il n'y a plus de vertu de justice, il n'y a plus le sens du droit de l'autre. Et alors petit à petit, ce sera la passion de l'irascible qui dominera, la *vandetta*. On sait ce que cela représente, cela conduit directement à l'anarchie.

Deuxième modalité de la justice : la justice distributive

Troisième espèce de justice : ceux qui doivent exercer l'autorité, ce qu'on appelle la justice distributive. Je crois que toute la structure de la justice repose bien sur ces trois types de droit. Je crois que c'est structural cela. Je ne peux pas parler de justice sans ce tissu de relation. C'est très très curieux cela. Ce qui fait que si on était seul sur une île, la justice serait réduite à très peu de choses. La vertu de justice s'exerce dans une communauté et la vertu de justice c'est quelque chose d'autre que l'amitié. L'amitié assume une certaine justice, le droit de l'ami. Mais le droit de l'ami n'est pas ce qu'il y a de premier dans l'ordre de la justice.

Ce qu'elle est

Alors la justice distributive, voyez ce que c'est : celui qui doit exercer l'autorité doit autant que possible chercher le bien commun de la communauté. Et pour que le bien commun de la communauté puisse se réaliser parfaitement, il faut autant que possible faire que chaque citoyen, quand il s'agit de la communauté politique, soit à la place où il peut être le plus efficace pour le bien commun, [à la place] où il peut rendre le plus grand service pour le bien commun.

Sa corruption

[195] Peut-être : « détourner ».

Si en raison d'une amitié, je donne aux petits copains les bonnes places, je détruis le bien commun et je commets une faute contre la justice distributive, qui est la faute la plus grave auprès de la justice. On reviendra là-dessus parce que cela c'est très très important pour comprendre la corruption d'une communauté politique. La corruption d'une communauté politique se fait toujours par les petits copains. C'est-à-dire à la place d'avoir un regard juste, d'intelligence, sur les capacités de tous les citoyens, en passant par les diverses autorités, on met devant des petits copains, ceux du parti, ceux qui nous ont par derrière graissé la main. Ah, cela, ça détruit absolument une communauté !

Je vous salue Marie (…).

Je demanderai aux étudiants séminaristes, et ceux qui suivent les cours habituellement comme étudiants, de se trouver tout de suite dans la salle saint Thomas.

Cours n° 19 du 8 avril 1987

Différence entre appétit spirituel naturellement déterminé par le bien et vertu de justice acquise

Continuons cette découverte de la naissance de la justice dans notre appétit spirituel. Comment il est nécessaire [de faire la découverte] d'une nouvelle détermination, d'un *habitus*, donc d'une vertu pour que nous puissions opérer volontairement des actes de justice qui soient parfaits, qui soient même délectables, puisque c'est le signe de la vertu[196]. Tandis que l'appétit spirituel n'a pas besoin d'être perfectionné par un *habitus* par rapport au bien. C'est toujours très important de bien saisir cela : l'appétit spirituel est *naturellement* déterminé par le bien, on n'a pas besoin d'être vertueux pour être attiré par le bien. C'est plus radical que la vertu. C'est ce qu'il y a de plus foncier en nous et ceci ne peut pas être détruit.

Pourquoi a-t-on besoin de la vertu de justice ?

On peut être vicieux par rapport à la justice, il peut y avoir des voleurs qui sont tellement vicieux qu'ils croient bien faire en volant. Tandis qu'à l'égard de l'appétit vis-à-vis du bien, il y a quelque chose de foncier qui est l'appétit naturel qui se porte vers le bien. Évidemment, même cet appétit peut être détourné par le vraisemblable, par l'imaginaire, mais il restera toujours un appétit foncier vers le bien. C'est la nature même de notre volonté qui se porte vers le bien.

[196] « On doit tenir pour indices des états vertueux, le plaisir ou le chagrin qui s'ajoutent aux œuvres entreprises. Qui se garde, en effet, des plaisirs corporels et trouve à cela même de la joie, est tempérant, tandis que celui qu'indispose cette réserve est intempérant. De même, qui affronte les périls redoutables et s'en réjouit ou, du moins, ne s'en trouve pas chagriné, est courageux, tandis que s'il s'en trouve chagriné, c'est un lâche. » Aristote, *Éthique à Nicomaque*, II, 2, 1104b 4. – « Il y a réception par mode d'*habitus* lorsque ce qui est reçu est rendu comme connaturel au sujet qui reçoit ; et de là vient que l'*habitus* est appelé par le Philosophe « qualité difficilement mobile » ; d'où vient aussi que les opérations qui procèdent d'un habitus sont délectables, prêtes à l'usage, et facilement mises en œuvre, car elles sont rendues comme connaturelles. » Thomas d'Aquin, *De Veritate*, q. 20, a. 2. Et aussi : « À partir de cela, on peut voir clairement que nous avons besoin des habitus des vertus pour trois choses. Premièrement, afin que (…). Deuxièmement, afin que (…). Troisièmement, afin que l'opération parfaite soit accomplie avec plaisir. En effet, ce qui est accompli par habitus, étant pour ainsi dire accompli selon une certaine nature, rend comme naturelle l'opération qui lui est propre, et par conséquent délectable. Car l'adéquation est la cause du plaisir. Aussi, dans Éthique, II, le Philosophe donne-t-il comme signe d'un habitus le fait qu'il y a plaisir dans l'opération. », Thomas d'Aquin, *De Virtutibus*, q. 1, a. 1.

Et le grand obstacle à cet appétit vis-à-vis du droit de l'autre, ce sont les passions et l'imaginaire, c'est évident. C'est cette sorte d'égocentrisme… Voyez quand on aime, l'égocentrisme trouve encore son bien puisqu'on peut aimer en accaparant, tandis qu'on ne peut pas poser un acte de justice *et* être égocentrique parce que vous regardez le droit de l'autre, et le droit de l'autre c'est le respect absolu de l'autre. Et c'est pour cela qu'on a besoin de cet *habitus*, de cette vertu qui naît progressivement en nous pour nous apprendre à dépasser cet égocentrisme. On ne naît pas juste, tandis qu'on naît avec la capacité d'aimer. Mais vous ne naissez pas juste, il faut acquérir progressivement la vertu de justice. Et acquérir progressivement la vertu de justice, c'est acquérir progressivement cette capacité qu'il y a de respecter les droits de l'autre.

Ce qu'il y a de naturellement juste en nous doit être fortifié par une vertu à cause de la passion égocentrique

Il y a quelque chose de naturel, naturellement on est juste, mais étant donné le poids du sensible – et alors on dirait au point de vue théologique, le poids des conséquences du péché originel, mais ça je ne peux pas en parler au point de vue philosophique – étant donné le poids du sensible, le poids du bien immédiat, c'est que j'ai instinctivement le souci d'accaparer pour moi. Quand je vois quelque chose qui est bon, qui est bien, qui est un moyen excellent, je le mets très facilement dans ma poche, si je ne fais pas grande attention et le mouvement presque quasi naturel, c'est de le mettre dans ma poche. Vous voyez un billet de cent francs qui se balade – il n'est à personne puisqu'il se balade [Rires] – et vous le mettez dans votre poche en regardant bien s'il n'y a personne qui vous voit, comme **Moïse** quand il a dégringolé l'égyptien[197], il a fait attention, si personne ne le regardait, il y avait quand même un regard indiscret, parce que quand vous regardez rapidement s'il n'y a personne, votre regard est trop rapide, étant donné l'appétit si fort que vous avez vers le billet de cent francs. Alors, vous ne le regardez plus objectivement, vous le regardez à travers votre passion qui désire mettre le billet de cent francs dans votre poche. C'est trop rapide, c'est extraordinaire, cela, et cela demeure, cette espèce d'égocentrisme qui fait que quand même…

Être juste dans ses activités, être juste quand on se sert de l'auto, du bien commun, c'est-à-dire permettre que le suivant pourra s'en servir immédiatement, même si ça nous coûte un tout petit peu de mettre les choses au point, cela nous demandera trois minutes, cinq minutes, et si on ne le fait pas, cela demandera une demi-heure au suivant. Il n'y a pas cela à cause de l'égocentrisme, à cause de cette passion qui est en nous. Et on dira : « Je ne l'ai pas fait méchamment », c'est bien évident, vous ne l'avez pas fait méchamment, vous l'avez fait tout simplement parce que vous vous aimiez plus que le voisin. Ce n'est pas méchant de s'aimer plus. Ce n'est pas méchant de s'aimer plus quand, de fait, vous ne lésez pas les droits du voisin, mais quand vous lésez les droits du voisin, alors ce n'est pas bien. Or, dans le bien commun, si vous ne restituez pas le bien tel qu'il a été, vous lésez les droits du voisin parce que, lui, doit compter sur le bien commun comme vous-même avez pu compter [dessus].

Plus difficile de respecter le bien commun que le bien particulier

Et vous voyez, il y a quelque chose de très particulier dans le bien commun. C'est plus difficile de respecter le bien commun que de respecter le bien particulier parce que dans le bien particulier, vous savez qui vous lésez. Dans le bien commun, vous ne savez pas qui, alors, il a bon dos. Et vous

[197] *Ex.* 2, 11-12 : « Il advint, en ces jours-là, que Moïse, qui avait grandi, alla voir ses frères. Il vit les corvées auxquelles ils étaient astreints ; il vit aussi un Égyptien qui frappait un Hébreu, un de ses frères. Il se tourna de-ci de-là, et voyant qu'il n'y avait personne, il tua l'Égyptien et le cacha dans le sable. »

retombez dans une sorte d'anonymat du bien commun, le bien de l'État. Ne pas payer ses impôts. Après tout, il y en a tellement, ils ne feront pas attention à moi. Je disparais dans la foulée. Là, il peut y avoir des motifs très justes qui font que je ne paie pas mes impôts exactement comme il faut. La conscience d'un citoyen… et la conscience d'un citoyen français, c'est très très particulier ! Parce que la conscience d'un citoyen helvétique n'est pas du tout la même que la conscience d'un citoyen français. Et la conscience d'un citoyen anglais n'est pas la même que celle d'une conscience française. C'est très très curieux cela. J'ai toujours observé cela quand j'étais à Fribourg. La conscience du citoyen français, c'est la plus, je ne dis pas la plus limpide, mais la plus souple dans toute la manière dont… [Grands rires] La question de la justice, hein, on doit être attentif à cela, parce qu'il y a peut-être une petite rectification à faire. La justice. Un Italien serait aussi assez proche du français. Là, ils s'entendent, ils peuvent s'entendre. Les frontières n'existent plus très fort entre français et italien. Est-ce que c'est l'italien qui a contaminé le français ? Est-ce que c'est le français qui a contaminé l'italien ? C'est une manière, chacun, de prendre le bon de l'autre et dans ce domaine-là, on trouve très vite des complémentarités, c'est extraordinaire.

Diverses modalités du droit – Justice commutative

Alors, [nous avons besoin de] découvrir le droit de l'autre et de comprendre que ce droit, il a des modalités diverses. Alors, il y a le droit de l'individu, c'est ce qu'on appelle la justice commutative, donnant-donnant, l'individu. Chacun, nous avons des droits. Ce sont des droits personnels. Quand vous achetez quelque chose – parce que c'est là où on comprend le mieux – quand vous achetez quelque chose, vous devez normalement payer le prix. Et dans les grands magasins, comme cela se fait aujourd'hui, cela favorise le vol puisque tout ne peut pas être surveillé. Je connais un surveillant d'un de ces grands magasins qui me racontait l'autre jour des tas d'histoires sur ce fait, le nombre de vols qu'il y a, c'est affolant. Voyez, au fond, c'est terrible, parce qu'on favorise des situations de vol. Alors, évidemment, on surveille, c'est sûr, on met des surveillants, mais il faudrait beaucoup plus de surveillants pour pouvoir prendre tout le monde. Alors on favorise les situations, parce qu'il y a une séduction, n'est-ce pas, on présente les objets, on les présente, et quand on les voit et qu'on sait que, ni vu ni connu, cet objet serait mieux dans ma poche que là où il est… On l'ennoblit en le mettant dans sa poche, puisqu'il est à nous, tandis que de l'autre côté, il n'est à personne.

Et c'est très grave, parce que, petit à petit, on supprime le sens de la justice. Je suis persuadé que cela joue beaucoup plus qu'on ne le pense. Alors là, c'est une question de climat parce que quand on a perdu le sens de la justice, vous savez, cela va très loin ça. On arrive très vite à glisser vers des choses qui sont… Au début, ce n'est pas grand-chose, ce n'est pas grand-chose. Quand on regarde le budget d'un de ces gros magasins, Mammouth[198] ! Cela dit très bien la chose ! [Grands rires] Cela dit admirablement la chose. Il n'y a pas de justice à l'égard du Mammouth, aucune. Les justices à l'égard d'un individu… Tandis que là, c'est perdu dedans. Le budget est tellement… Qu'est-ce que cela signifie ? Une petite poussière, rien du tout. C'est cela qui légitime le petit raisonnement qu'on fait : ils gagnent tellement. « C'est d'une injustice flagrante, alors, faisons un peu la justice nous-mêmes. Moi je suis un pauvre type, je gagne à peine ma vie, alors je prends. » Et petit à petit, vous voyez, cela favorise le vol. C'est grave de favoriser le vol et, c'est curieux, le climat d'aujourd'hui fait cela. Et petit à petit, cela fera que la justice commutative, qui est la [justice] fondamentale, hein, c'est la plus grosse celle-là, donnant, donnant. [Si] je prends cela, c'est quand même le fruit d'un travail, c'est le fruit de…. Et puis… je dois donner quelque chose.

[198] Enseigne d'hypermarchés ayant existé de 1969 à 2009.

Et si au bout d’un certain temps, je m’habitue à cela, je crains que le sens de la justice ne disparaisse complètement.

Le vol premier, c’est par rapport à cela, c’est par rapport à la justice commutative. Et c’est vrai que c’est toujours très désagréable d’être volé. C’est très désagréable de voir que quelqu’un est passé, puis a raflé ce que vous aviez laissé sur votre table. Il a pris cela, sans mettre un petit billet : « Je te le rendrai dans un mois, parce que j’en ai absolument besoin tout de suite, ne t’inquiète pas, je le rendrai ». Le droit premier, c’est justement ce droit que nous découvrons dans la justice commutative.

Deuxième modalité de la justice : la justice distributive (suite)

Il y a un droit beaucoup plus subtil, qui correspond à la justice distributive. La justice distributive, voyez, c’est par rapport à la communauté, donc d’une certaine manière, ce n’est plus l’éthique personnelle et, pourtant, c’est encore l’éthique personnelle, parce que cela regarde la personne humaine dans sa dignité. Le droit qu’on a à être respecté en fonction de ses capacités. La justice commutative correspond à l’aspect hiérarchique, l’ordre qui existe dans toute communauté. Chacun d’entre nous, on a des qualités qui regardent la dignité de notre personne. Dans une communauté, si la justice distributive est bien respectée, chacun doit être là où il pourra le mieux permettre à la communauté de s’épanouir. Et c’est celui qui a la responsabilité du tout, qui doit établir cette justice distributive.

Dans un pays, le roi, le président de la République, il est responsable de ce point de vue là. Si le roi a encore l’autorité royale, s’il n’a plus qu’une autorité très diminuée et qu’il regarde uniquement [le fait de] pouvoir sauver un condamné à mort, alors c’est encore la justice distributive. Sauver un condamné à mort, quelqu’un qui a été condamné, le droit de grâce, gracier quelqu’un, c’est la justice distributive. Ce n’est pas parce que vous avez le droit de gracier quelqu’un que vous devez gracier tout le monde. Non. Mais c’est la justice distributive, dans ce cas-là, peut-être [dans ce qu’elle a] de plus éminent et d’ultime. C’est le dernier droit qui disparaît pour la royauté et c’est le dernier droit qui demeure, alors il est extrême et comme il est extrême, il est peut-être ce qui fait le mieux comprendre ce que c’est que la justice distributive. Gracier un condamné à mort. Gracier un condamné à mort, c’est quelque chose de particulier, je me souviens. Quand le père **Braun**, en Belgique, était aumônier du roi, il me disait que c’est la question la plus difficile, c’est qu’on sait que l’aumônier est proche du roi, et le roi peut gracier. C’est très délicat comme fonction parce qu’en tant qu’aumônier il n’intervient pas dans le pouvoir. [Mais] en tant que les pauvres types touchent un aumônier, qu’on sait prêtre et donc plein de miséricorde, et qu’on lui demande… Alors, doit-on transmettre, ne doit-on pas transmettre ? C’est une… c’est très délicat… [C’est une] justice distributive mêlée à la miséricorde. La miséricorde n’est pas la justice distributive, mais le chrétien, dans sa justice distributive, eh bien il y a la miséricorde qui joue.

Alors je ne regarde pas cela, mais notez bien que, de fait, tout est transformé par la charité, tout est transformé par la miséricorde. Alors c’est tous les conflits qui peuvent exister *apparemment* entre miséricorde et justice. Et cela ce sont les très gros problèmes de la conscience chrétienne. Ici je regarde d’abord le point de vue philosophique de la justice. Alors je ne regarde pas ce conflit, mais dès qu’on aura une éthique chrétienne – on y reviendra – c’est ce point de vue de la miséricorde et de la justice.

La justice distributive regarde les droits de chacun à l'égard du tout, à l'égard du bien commun

Alors, je souligne tout de suite que la justice distributive regarde les droits de chacun à l'égard du tout, à l'égard de la communauté. Et, chacun, on a des capacités différentes par rapport à la communauté et on ne doit pas cacher ses capacités pour être tranquille dans son trou. Surtout quand on voit qu'une communauté est en état de péril. Quand un État est en état de péril, c'est-à-dire que l'autorité est vraiment complètement en dessous de tout, à ce mom… Parce que la communauté repose sur la tête, il ne faut pas oublier que cette tête, que ce soit une tête royale, ou que ce soit une tête de président de la République, c'est toujours l'autorité suprême et c'est la clé de voûte au point de vue de l'autorité. Une clé de voûte branlante, ou une clé de voûte solide, cela dépend quel genre de gouvernement vous avez. Mais c'est quand même une clé de voûte. Or, quand on voit un État qui est dans une clé de voûte *très* branlante, pour ne pas dire inexistante, si vous savez que vous avez les capacités de pouvoir exercer cette autorité, vous n'avez pas le droit de vous camoufler. Il y a un devoir de sauver son pays, pas uniquement quand il y a une menace extrinsèque, mais quand il y a une menace intrinsèque. On a chacun conscience un peu de ses capacités, [on doit] savoir ce qu'on est capable de faire…

Ce qui est vrai du côté politique, est vrai de toute communauté et pour toute communauté, il y a ce devoir. [Pour] l'autorité suprême, ce qu'il y a de plus important, c'est la justice distributive. Pour un prieur général, nommer d'autres prieurs, ce sont des clés de voûte. [Il faut mettre] des statuts quelquefois particuliers parce que c'est difficile. C'est important de réfléchir sur ce que représente la justice distributive dans le fait de nommer un prieur et le prieur de nommer ses subalternes.

Cela c'est la justice distributive. Nommer chacun en fonction du bien commun, c'est en fonction du bien commun. Parce qu'on ne nomme pas de la même façon quand il s'agit de nommer un directeur responsable au point de vue des chemins de fer qu'un prieur par rapport à une communauté religieuse. [Ce n'est] pas tout à fait les mêmes capacités et les mêmes choses. Quelqu'un pourrait faire les deux, [mais] cela, c'est autre chose. Mais celui qui doit choisir, ne choisit pas le même, normalement, bien que vous voyez un cumul, parce qu'on est devant une impasse, parce qu'on est obligé, alors on est obligé de faire un cumul et on sait que le cumul ne peut pas demeurer parce que ce n'est jamais un bien-être absolu[199].

Ne pas fuir la responsabilité du bien commun

Il faut réfléchir sur ce que représente l'autorité, dans son exercice tout à fait premier, qui regarde la justice distributive : c'est nommer chacun là où il pourra être le mieux. Vous voyez, c'est très complexe pour la question de l'autorité religieuse parce qu'il n'y a pas que la justice, il y a la miséricorde. Il y a le bien de chacun. Mais, au plan philosophique, la justice distributive, c'est d'essayer de comprendre les capacités de chacun, la dignité de chacun par rapport au bien commun, dans la mesure où il peut aider, sauver le bien commun. Et chaque membre d'une communauté doit comprendre qu'il est responsable du bien commun et que si, de fait, il ne regarde pas le bien commun, en disant : « Moi, cela ne me regarde pas. », il se met en dehors de la communauté. Et il commet une faute grave par rapport à la justice distributive. C'est vrai. S'exclure soi-même du bien commun et de la responsabilité du bien commun, voyez, tout en étant dans la communauté, au point de vue profond, c'est une faute grave, puisque c'est peser sur la communauté sans apporter ce qu'on peut apporter. Le seul cas particulier, ce sont les novices. Par définition, un novice est celui qui pèse sur la communauté [Rires] c'est le propre… qui pèse sur la communauté comme un enfant,

[199] Sans doute l'auteur pense-t-il à sa situation personnelle.

dans son berceau, qui pèse sur la communauté sans pouvoir apporter plus que ses cris. C'est le propre du noviciat. Cela c'est sûr, c'est très curieux du reste, mais c'est très important de comprendre cela.

Alors de temps en temps, parce que les novices peuvent être très capables de rendre de très grands services, alors de temps en temps, dans des cas difficiles, on demande à un novice non seulement de peser, mais de donner. Au plan chrétien, on sait très bien que les novices portent par leur prière et quelques fois, ils portent plus par leur prière que s'ils faisaient quelque chose d'efficace. Alors cela, c'est le point de vue chrétien ; au point de vue philosophique, est-ce qu'on peut dire cela dans une vision de sagesse ? Voyez, donc la justice distributive peut se rattraper d'un point de vue spirituel. Il y a une justice distributive qui va jusque-là dans une vision de sagesse. Dans une vision de sagesse, c'est-à-dire au point de vue religieux. Dans une vision chrétienne, c'est bien évident, plus vous êtes déchargé au point de vue de la responsabilité, plus vous êtes responsable spirituellement – si on vous décharge complètement d'un point de vue de l'efficacité, parce que vous êtes fatigué, parce que vous êtes trop vieux, ou parce que vous êtes incapable, cela peut arriver, alors, aimablement, on vous fera comprendre qu'il ne vaut mieux pas… – plus vous devez porter spirituellement. Et vous n'avez pas le droit de vous écarter.

Les fautes contre la justice distributive sont les plus graves, dit **saint Thomas**[200], au point de vue de la justice. Donc, s'écarter volontairement du bien commun, en disant : « Cela n'a rien à voir », tout en restant membre d'une communauté, au plan de la justice distributive, c'est très grave parce que c'est rester perpétuellement novice. Ce qui est la situation idoine d'être novice, vous comprenez, ? Je n'ai pas de responsabilité, on vous enlève vos responsabilités quand vous êtes novice. On vous dit : « Vous n'avez pas de responsabilité, mais on vous dit que vous devez, spirituellement, vous devez porter par la prière et plus vous êtes déchargé, plus vous portez dans la prière ». C'est curieux, c'est très intéressant de regarder le point de vue de la justice distributive et l'exercice de la justice distributive. Mais, c'est ce qu'on dit de façon générale, que le défaut qu'il peut y avoir vis-à-vis de la vie religieuse, c'est qu'on vous met novice et vous risquerez de rester indéfiniment novice… si, de fait, vous trouvez qu'être novice, c'est la situation idoine : pas de responsabilité. Mais vous n'avez pas le droit, au point de vue de la justice, de rester perpétuellement novice. On peut l'être vis-à-vis du Saint-Esprit, intérieurement, divinement, mais pas au point de vue de la communauté comme telle. Dans la communauté comme telle, on a toujours une responsabilité. Et dans la mesure où on n'est plus novice, on prend des responsabilités, celles qu'on nous donne. Et la responsabilité de celui qui est supérieur dans la communauté, il doit comprendre, il doit porter, non seulement par la prière, mais d'une façon efficace le bien commun.

Donc la justice distributive regarde toujours le bien commun. C'est du reste la seule façon de comprendre le bien commun, c'est par la justice distributive. Le bien commun, c'est une chose extrêmement complexe. C'est une chose très très complexe. Et la justice distributive est directement liée au bien commun parce qu'il s'agit de mettre chacun là où il pourra le mieux porter le bien commun et coopérer au bien commun selon ses diverses qualités. Et le supérieur, son devoir premier, c'est de mettre chacun selon ses qualités-là où il pourra le mieux aider le bien commun.

Justice distributive, prudence, intelligence

Donc vous voyez, cette chose complexe de la justice distributive, il y a tout un aspect de l'intelligence qui est très très important. Quelqu'un qui n'est pas suffisamment prudent ne pourra

[200] Voir note un peu plus bas sur l'*acceptio personnarum*.

pas exercer parfaitement le point de vue de l'autorité et le point de vue de la justice distributive. Alors, il peut, par le conseil, puisqu'il y a toujours le conseil, arriver à compléter ce qui peut lui manquer dans sa prudence. Parce que la justice distributive implique un ordre, et l'ordre, c'est toujours l'intelligence. Ce n'est pas seulement aimer, avoir un amour pour tout le monde, il y a des gens qui sont très très bons et qui manquent de justice distributive, donc il manque d'intelligence. Parce que c'est l'intelligence qui donne le sens de l'ordre et qui permet de mettre chacun là où il doit être.

*Autorité et attachements affectifs, l'*acceptio personnarum (le placement des petits copains)

Les fautes contre la justice distributive, c'est ce qui détraque le plus le point de vue du bien commun, c'est pour cela que ce sont les plus graves. Voyez, c'est ce qu'on appelle l'*acceptio personnarum*. L'*acceptio personnarum,* c'est de mettre des petits copains là où, selon notre cœur, nous les mettons[201]. Mais cela ne correspond pas du tout à leur capacité, alors tout le monde en pâtit… Au point de vue, hélas, au point de vue politique – surtout quand la politique est une politique des partis – c'est ce qu'on voit le plus. Dès que vous avez un petit… quelqu'un qui est du parti au pouvoir, immédiatement il inonde tout le bien commun de ses petits copains et en faisant cela, il pervertit l'ordre social. Et la perversion de l'ordre social, c'est ce qu'il y a de plus difficile à relever après. Il suffit quelques fois de très peu de temps pour que tout soit complètement perverti. Et cela, ce sont les fautes contre la justice distributive, ce sont les plus graves. Et c'est parce que, justement, on ne regarde plus le bien commun, on ne regarde plus que le côté affectif des petits copains. Dans tous les ordres. Alors cela c'est ce qui est le plus grave, au point de vue de la justice, ce sont les erreurs les plus graves, les erreurs passionnelles, affectives, qui sont les plus graves : regarder uniquement le bien commun, en fonction de ses petits copains, en fonction de l'amitié qu'on a pour les uns et les autres en disant : « Cela n'a pas d'importance, c'est lui que j'aime le plus et que je veux à côté de moi », alors qu'il est incapable de remplir la fonction qu'il doit.

Alors on doit être très attentif là-dessus. L'exercice de l'autorité réclame le dépassement de tout le côté affectif, des liens affectifs, pour regarder un point de vue d'ordre qui est objectif : le bien commun de tous et non pas de soi.

Troisième modalité de la justice : la justice légale, la loi

Troisième vertu de justice, c'est le point de vue de la vertu légale. C'est le tout. C'est la loi, l'observance de la loi. Payer ses impôts, c'est une justice légale. Alors c'est un droit nouveau celui-là, mais c'est toujours le droit. C'est cela qui est intéressant, on va essayer après de revenir là-dessus parce que cette notion de droit est toujours très difficile à saisir. Alors on a essayé de la saisir au point de départ, nous la saisissons ici selon ses diverses modalités et en fonction de ses diverses modalités, on peut revenir ensuite à mieux préciser ce que c'est que le droit.

Troisième modalité de la justice, la justice légale, à partir de la loi. On fait partie d'une communauté, mais c'est toujours une justice personnelle. On fait partie d'une communauté, [et] parce qu'on fait partie d'une communauté, on doit observer les lois qui régissent cette communauté. Donc payer ses impôts. Payer ses redevances. Être attentif à un contrat de travail. C'est une justice

[201] C'est à l'égard des acceptions des personnes concernant les biens spirituels et les réalités divines que Thomas souligne leur gravité. Voir Thomas d'Aquin, *Somme théologique,* II-II, q. 63, a. 2 (« … ce sera un péché plus grave de faire acception des personnes dans la dispensation des biens spirituels que dans celle des biens temporels …) et *Quodlibet*, VI q. 5 a. 3 (… d'acception de personnes, qui est d'autant plus grave qu'elle est commise par rapport à des réalités divines …).

légale. Il y a eu un contrat de travail, on doit l'observer puisque le contrat de travail c'est comme la loi à l'intérieur de cette communauté des travailleurs. Donc, c'est encore une justice particulière, celle-là, parce qu'elle regarde le point de vue de l'autorité. C'est plutôt l'individu qui monte vers le sommet tandis que la justice distributive c'est le sommet qui descend vers l'inférieur. Il y a un mouvement inverse dans la justice légale et dans la justice distributive. C'est proche, et en même temps c'est très différent. Dans la justice légale, c'est le *tout* qui mesure la partie, dans la justice distributive c'est celui qui a autorité qui doit mettre la partie en *conformité* au tout et on doit répondre à cela, on doit répondre à cette exigence de la justice distributive. Donc, voyez bien ces trois aspects.

Y a-t-il une quatrième modalité de la justice ? La justice sociale

Alors il y aurait aujourd'hui à se demander au plan philosophique : que représente la justice sociale dont on parle dans les documents de l'Ecritu…, dans les documents d'enseignement de l'Église ? Vous voyez, mettez bien cela, parce que c'est important : [Il écrit au tableau.]
justice distributive,
justice légale,
alors en même temps la justice sociale…
La justice sociale n'apparaît pas chez **Aristote**. Cherchez bien, la justice sociale est un concept qui est apparu récemment. Je crois que le premier qui parle de la justice sociale c'est **Rosmini**[202], c'est **Rosmini**. **Rosmini**, un italien, Milan. Et **Rosmini** a une théorie assez particulière au point de vue philosophique. C'est que **Rosmini** dit qu'il y a un concept qui est inné, c'est le concept d'être, cela c'est **Rosmini** et les **rosminiens** sont des gens très bien du reste, et **Rosmini** est un homme très bien, très digne. Il y a de l'ontologisme chez lui, mais il y a une espèce de dignité… c'est un chrétien. Alors la justice sociale est née là et l'Église s'en est emparée, donc elle est d'abord née en dehors de l'Église[203], chez un philosophe chrétien.

Sur quoi se fonde la justice sociale ?

Alors, le point de vue de la justice sociale, on devrait regarder la justice sociale dans le point de vue de l'éthique chrétienne sociale, de sorte que je n'ai pas à la regarder maintenant. Je situe bien cela, hein. Mais je pourrais me demander sur quoi la justice sociale se fonde. Est-ce une quatrième modalité de la justice ? – c'est cela qui m'intéresse ici, hein – est-ce une quatrième modalité de la justice ? Ou est-ce que ce n'est pas une quatrième modalité de la justice ? C'est un problème très difficile, je vous le dis tout de suite, mais je crois que c'est un problème nécessaire au plan philosophique parce que la justice sociale, [c'est] un peu une panacée… La justice sociale, heu, il faut des cours de la justice sociale au point de vue chrétien pour comprendre ce que c'est exactement.

Alors c'est intéressant de se poser la question. J'ai ici trois modalités de *jus*, du droit. Y a-t-il une quatrième modalité de *jus* avec la justice sociale ? Avec ce que dit **Rosmini**, parce que c'est **Rosmini** qui, le premier, l'a dit, donc philosophiquement, c'est cela qui m'intéresse. Cela m'intéresse plus de regarder ce que **Rosmini** a dit, que de voir la justice sociale dans les documents pontificaux, au plan philosophique. Comprenez bien ! Ne me faites pas dire quelque chose qui ne

[202] Antonio Rosmini, prêtre, 1797-1858. La condamnation de sa doctrine est confirmée par Léon XIII en 1887. Il est béatifié en 2007 par Benoît XVI. Voir son livre au titre significatif *La Constitution de la justice sociale* publié en 1849 et immédiatement mis à l'index.

[203] Bien que Rosmini ait été chrétien et prêtre, c'est en tant que philosophe qu'il a développé la notion de justice sociale.

serait pas juste au plan chrétien. Mais au plan philosophique, cela m'intéresse plus de regarder ce que c'est que la justice sociale chez **Rosmini** et [de] me demander s'il y a une quatrième modalité de *jus*.

Je crois… Je dis cela personnellement, puisque j'ai étudié ce problème avec des juristes quand j'étais à Fribourg, parce que cela m'intéressait beaucoup au plan philosophique : savoir s'il y a un *jus* différent. C'est important. Ce n'est pas parce qu'**Aristote** n'a pas parlé qu'il faut s'arrêter à **Aristote**. Et d'autre part, si j'emploie le mot justice sociale, il faut savoir ce que cela veut dire. Et on n'a pas le droit d'employer ce terme sans connaître exactement ce que cela veut dire. Je peux très bien, par obéissance à l'Église, dire : « Oui, la justice sociale, la justice sociale ! », faire des conférences sur la justice sociale sans savoir ce que cela veut dire, parce que c'est ce qui arrive très souvent.

Qu'est-ce que la justice sociale au point de vue philosophique ?

Alors il faut comprendre par rapport à la philosophie, puisque toute théologie pratique repose sur la philosophie. Il faut savoir si, au point de vue philosophique, il y a un quatrième *jus*, quatrième modalité du droit. Je pose la question, et on doit se la poser, si on est chrétien et qu'on veut être philosophe, on doit se la poser et tant qu'on ne se l'est pas posée, on emploie le mot justice sociale sans savoir très bien ce que cela veut dire. Ce qui arrive constamment. Je vous affirme, quand vous faites une enquête là-dessus – j'ai essayé de la faire – eh bien vous voyez que les gens n'ont pas réfléchi, au plan philosophique. Alors on doit le faire.

Je crois personnellement que la justice sociale est née en face des conflits de la justice en face de réactions vis-à-vis d'une justice distributive, commutative, de plus en plus complexe (c'est-à-dire des contrats de travail) où on a rappelé (et c'est ce que **Rosmini** fait, et c'est ce que l'Église, à la suite de **Rosmini**, rappelle) que dans un contrat de travail, on doit tenir compte de la dignité de la personne et en tenant compte de la dignité de la personne, on doit tenir compte de toute la responsabilité de cette personne. Un contrat de travail n'a pas le droit de se faire de la même façon, si vous avez affaire à un célibataire ou un père de famille et c'est vrai, un père de famille qui a des charges d'enfants… Mais normalement, on ne peut pas faire un contrat de travail de la même façon pour mobiliser un homme, s'il est père de famille ou s'il est célibataire, pas de la même façon.

La justice sociale est née face au libéralisme oublieux de la dignité du travailleur

Et la justice sociale, c'est le rappel d'une chose, qui avait été complètement oubliée en face du libéralisme. Voyez, c'est face au libéralisme qui ne regardait le contrat de travail que de façon efficace, en face d'une efficacité absolue du contrat de travail. Et on prenait des situations exprès, particulières, pour que de fait le contrat de travail soit à l'avantage du patron, et le plus possible, donc on ne regardait que l'efficacité. Face à cela… [Il revient sur ce qu'il disait :] Parce que le point de vue du libéralisme poussé à l'extrême, c'est un oubli complet du travailleur pour ne regarder que l'efficacité, confère l'encyclique sur le travail du Saint-Père [**Jean-Paul II**][204]. Quand Le Saint-Père met dans la même erreur le **libéralisme** et le **marxisme**, le Saint-Père veut faire comprendre que, de fait, d'un côté comme de l'autre, il y a l'oubli de l'homme travailleur. Quand vous faites un contrat de travail, faites un contrat de travail avec l'*homme* travailleur, si la justice est présente. Puisque la justice regarde toujours la *dignité* de la personne humaine. Or, dans le

[204] Jean Paul II, *Laborem Exercens*, 14 septembre 1981.

libéralisme, on ne regarde plus la dignité de la personne humaine, comme dans le **marxisme**. On ne regarde plus la dignité de la personne humaine, on ne regarde que l'efficacité du travail, en fonction de la marche de l'usine, en fonction du coût de la vie et de… de l'efficacité.

Alors, la justice sociale a été quelque chose qui a été inventé pour rappeler que le contrat de travail ne pouvait pas se faire uniquement dans ce contexte et qu'il fallait regarder la dignité du travailleur et on le fait dans un point de vue chrétien, par le point de vue de la charité. Donc c'est la charité qui vient transformer la justice et qui donne un sens plus grand à la personne.

Si elle n'est pas un droit différent, qu'est-ce que la justice sociale ?

Puis, petit à petit, la justice sociale s'est installée comme un concept de justice sociale. Voyez, je crois qu'il faut être très attentif à cela. Je ne crois pas que la justice sociale nous donne un quatrième *jus*. Mais c'est le rappel d'une chose qui avait été oubliée.

Si je suis attentif à ces trois droits, je vois que *toujours* dans le droit, je touche la personne, je ne peux pas séparer la justice de la personne. C'est une éthique personnelle et donc je ne peux pas regarder… Et que dans un contrat de travail intervient
la justice commutative,
la justice distributive
et la justice légale,
dans tout contrat. Donc c'est quelque chose de complexe et je n'ai pas le droit de le ramener uniquement à l'efficacité.

Donc au sens précis,
- autre chose est de regarder l'*analyse du droit* que nous faisons ici en éthique,
- autre chose de regarder l'*exercice de ce droit* dans la complexité d'une communauté politique, une communauté de travailleurs.

Et la justice sociale c'est d'essayer de regarder la complexité de l'exercice. Et non pas l'analyse. Donc ne confondons pas tout simplement… [La bande s'interrompt.]

Cours n° 20 du 1er mai 1987

Retour sur les vertus cardinales

Les vertus cardinales fondent notre personnalité

Nous continuons d'essayer de découvrir la naissance des diverses vertus cardinales. Vous savez bien pourquoi on les appelle cardinales ? Les vertus *fondamentales*, celles qui, d'une certaine manière, sont source de toutes les autres. On le verra au niveau de la personnalité, cela, c'est important. Notre personnalité morale est fondée sur ces quatre grandes vertus cardinales.

Les vertus cardinales, œcuménisme philosophique

Et je vous avais dit, c'est intéressant à noter, que c'est peut-être à l'égard de ces vertus cardinales qu'on a l'œcuménisme philosophique. Je crois que *tous* les philosophes acceptent les quatre vertus cardinales. Je crois. J'ai fait une fois une petite enquête là-dessus, parce que ça m'intéressait. C'est intéressant de savoir quel est l'œcuménisme philosophique. Quel est le τί κοινόν *(ti koïnon)* ? Qu'est-ce qui est commun à toutes les philosophies ? [Je crois] que le langage qu'on pourrait employer avec n'importe qui, pour la philosophie, je crois que ce sont les vertus cardinales. **Platon**, **Aristote**, le **néoplatonisme**, l'**existentialisme**, même **Sartre**. C'est très très curieux cela. Dans le **marxisme** aussi. On reconnaît que les vertus cardinales, c'est...

Nécessité des vertus

Alors nous essayons, nous, de comprendre la naissance et la nécessité de ces vertus. Pourquoi ces vertus ? Ce n'est pas simplement une constatation. **Platon** en parle, **Aristote** en parle, si **Platon** et **Aristote** en parlent, si **Plotin** en parle, ça prouve que c'est quand même quelque chose d'important. Si **Proclus** en parle, si **Damascus** en parle, c'est donc quelque chose d'important – puisque maintenant vous voyez ce que c'est que **Damascus** : il a une barbe, **Plotin** n'en a pas – et il fait partie des physionomies particulières.

Nécessité de poser la prudence

Syndérèse et prudence

On a vu comment il était nécessaire de poser la prudence. [On a vu] que notre intellect pratique… il faut faire le bien et éviter le mal, ce que les **Arabes** appellent la syndérèse. Je ne sais pas comment ils le disent en arabe. En latin c'est la syndérèse, qui n'est pas d'**Aristote**, qui est des **Arabes**, qui est d'**Avicenne**, qui est ce pli fondamental et premier de l'intellect pratique. Il faut faire le bien, il faut éviter le mal. Voyez, l'arbre de vie du bien et du mal, la distinction du bien et du mal qui est la sagesse pratique, hein. C'est pour ça que la prudence est la sagesse pratique, parce qu'elle donne ce discernement entre le bien et le mal et c'est quelque chose de très fondamental. [C'est] l'analogue entre l'axiome de non-contradictions et cet *habitus* fondamental : il faut éviter le bien… il faut éviter le mal et faire le bien. La syndérèse, c'est analogue, ce sont des axiomes. Ce ne sont pas au sens tout à fait vrai des vertus, ce sont des axiomes, ce sont des plis fondamentaux de notre intelligence spéculative et de notre intelligence pratique. Ce serait du reste très intéressant à étudier. En critique, on essaiera de le voir, parce que cela c'est capital, en critique, de voir ces deux plis de l'intelligence, et, dans la perspective justement de la syndérèse, la nécessité de la naissance de la prudence à cause de l'imaginaire.

L'imaginaire empêche de voir avec netteté cette distinction. D'où le syllogisme de l'ivrogne. Le syllogisme de l'ivrogne, c'est le point de vue de la prudence, vous savez bien : il faut faire le bien, éviter le mal. Pour moi, l'alcool c'est le mal, le médecin me l'a dit, je risque ma vie si je continue à prendre de l'alcool. « Oh cette bouteille ! Je ne l'ai jamais vu ! Jamais vu ça. Oh là là ! Je n'ai jamais goûté à ces liqueurs. » Alors évidemment avec la propagande autour, c'est extraordinaire, je vais en prendre. Vous voyez, à cause de la passion d'un bien immédiat ! Le syllogisme de l'ivrogne, c'est la passion qui l'emporte sur la prudence. Alors on fait un syllogisme à quatre pieds. À la place de marcher comme un homme, on tombe dans l'état d'enfance. Et c'est un syllogisme à quatre pieds. C'est le point de vue passionnel qui l'emporte. À cause de l'imaginaire, nous avons besoin de la vertu de prudence et la vertu de prudence joue énormément.

Prudence et art

Elle joue jusque dans la conduite de l'automobile. On sait qu'entre Saint-Jodard et Neulise il y a des mauvais tournants. Alors on ne va pas comme des fous là, autrement on verse dans le fossé. Alors sur l'itinéraire Saint-Jodard-Neulise, il y a dix poteaux, dix plaques : ici un frère de saint-Jean s'est renversé [Rires], ici un frère de saint-Jean, ici il y a un cadavre qui demeure, bon, l'automobile ne peut pas le [???] il continue de vivre, heureusement, grâce à Dieu, il y avait un ange gardien. Et ainsi de suite, c'est la prudence qui vient nous dire qu'on a une vieille auto, une vieille boutique. « Ça ne marche pas, on va aller jusqu'au bout. » Non, non, non ! Attention ! Il faut qu'après vous, les petits-fils puissent encore utiliser ce vieux véhicule, ne le supprimez pas trop vite. La prudence. La prudence qui est quelque chose de très très particulier face à l'art. *Conduire* une voiture, c'est de l'art. Et *utiliser* la voiture, c'est de la prudence. Et c'est dans la conduite de l'auto qu'on voit tout de suite les liens entre la prudence et l'art. Très très curieux. Moi, cela m'intéresse toujours beaucoup de voir les frères conduire parce que je vois si la prudence – je ne fais pas du tout le code de la route, ça je ne m'en fiche pas mal – mais ce qui m'intéresse, c'est de voir le lien entre la prudence et l'art. Parce que c'est dans la conduite de la voiture qu'on le voit le mieux. On le verrait aussi autre part, mais là, c'est très... on est sur le chantier, on voit la manière dont l'art et la prudence se mêlent.

Et nous sommes dans un siècle où l'art l'emporte tout le temps sur la prudence. Sauf à Saint-Jean. Autrement, l'art l'emporte tout le temps parce qu'on veut l'efficacité. Alors l'efficacité, ça consiste justement à... aller le plus vite possible, c'est sûr.

La naissance de la prudence, pour le choix, l'*imperium*, et jusque dans l'intention, le bien et le mal poussés jusqu'au bout, jusque dans les moyens, tout à fait immédiats.

La justice (suite)

À côté de la prudence va naître la justice, dans la volonté. La justice, c'est le respect à l'égard de l'autre, le droit de l'autre. Cette chose si difficile à comprendre, le droit de l'autre, le *jus*. Alors ceux qui ont fait un peu de droit avant d'entrer, doivent réfléchir sur ce que c'est que le droit, le *jus*. Très difficile à préciser. On connaît très bien ses droits. « J'ai le droit de faire cela. » Qu'est-ce que cela veut dire quand vous dites : « J'ai le droit de faire cela » ? Le droit de légitime défense. Si, dans la communauté, il y a un fou qui désire vous assassiner, vous avez le droit de vous défendre et non seulement le droit, mais le devoir. Vous n'avez pas le devoir de vous laisser assassiner par quelqu'un. Non. Vous avez le droit de mourir martyre, mais pas le droit de vous laisser assassiner. C'est très différent. Il y a un *jus*, un droit. Le droit à vivre. Le droit du tout petit enfant à vivre. Et plus on est innocent, plus on a un droit à vivre.

Alors qu'est-ce que cela représente le droit ? Et quand on est en face de quelqu'un qui attaque le respect de la dignité de la personne, c'est la personne qui a des droits. Est-ce qu'un animal a le droit à vivre ? Un petit toutou. Médor a-t-il le droit d'avoir le cœur d'Azor ? Est-ce qu'on a le droit à vivre ? Un animal. C'est très important de savoir cela. Le droit apparaît avec la personne humaine. Cela, on essaiera de le comprendre au plan métaphysique. Ici, au point de vue éthique, on constate que la personne humaine a des droits. C'est du reste au point de vue juridique, on sait bien que c'est la personne qui est le sujet de tous les droits à cause de la dignité de la personne.

Alors le droit et la dignité, quelle différence y a-t-il ? Honorer quelqu'un, c'est reconnaître sa dignité. Vous ne saluez pas de la même façon le président de la République et le facteur, pourtant le facteur est un représentant du président de la République puisqu'il permet les communications. Le maire et le président de la République. Honorer quelqu'un, reconnaître sa dignité, reconnaître son droit, sa situation au niveau politique, au niveau communautaire. Donc, la justice donne le sens du droit et respecte les droits.

Résumé de ce qui a été vu

Alors nous avions vu que les droits sont divers :
la justice commutative,
la justice distributive,
la justice légale.
Je ne crois pas qu'il y ait d'autres justices. Alors il y a pour nous la justice sociale qui est apparue avec **Rosmini** et qui apparaît dans les documents de l'Église. C'est intéressant de voir cela, essayez de préciser quand vous écoutez des cours sur la justice sociale en philosophe – parce que vous pouvez écouter cela en chrétien – et si vous écoutez en philosophe, [posez-vous la question :] qu'est-ce que c'est que le *jus* de la justice sociale ? C'est très difficile à préciser. Alors c'est important, il faut se poser la question.

Il faut se poser la question de ce que c'est que le *jus* et le *jus* de l'ami, le droit de l'ami. L'ami a un droit particulier. Le droit de l'ami à l'égard de n'importe qui d'autre, quand on est l'ami de quelqu'un.

Le grand ennemi de la justice : les passions

Vous voyez, il y a là un problème très important : la justice, quel est le grand ennemi de la justice ? Ce sont les passions. Quand on est passionné, on ne respecte pas la justice. La passion et l'imaginaire font qu'on ne regarde pas le droit des autres, le droit de la personne. Il n'y a plus que des individus, une collectivité sans ordre, il n'y a plus de dignité personnelle.

– LA FORCE –

Nous allons maintenant aborder une autre vertu cardinale : la force. Alors où se situe la force ? Je constate d'abord, et puis on essaie ensuite de voir la nécessité de poser cette vertu de force.

Constat : il existe une vertu appelée force

La force, c'est de canaliser, d'humaniser l'irascible. C'est une vertu qui naît dans le sensible… la force. C'est quelque chose de très très concret, la force, la vertu de force. Cela me permet de dépasser le mal imminent. Quand je manque de force, qu'est-ce que je fais ? Ce sont toujours les manques qui me font le mieux comprendre. Le manque de force, c'est que j'ai peur, alors je fuis, je prends une stratégie particulière pour ne pas m'avouer que j'ai peur et je contourne l'obstacle, comme cela, je ne rencontre jamais le chien méchant qui me fait peur. Je contourne l'obstacle ! En réalité, je contourne l'obstacle parce que j'ai peur. Il y a des stratégies qui sont comme cela. Qu'est-

ce que c'est d'avoir peur ? Et quand la peur est trop forte, je n'ai plus la force de regarder bien en face le mal qui est présent, qui est imminent et qui risque de m'écraser.

Du constat, on passe à la nécessité de poser la vertu de force

Un irascible fort, c'est bon …

Donc, il y a nécessité d'une certaine vertu pour canaliser, déterminer mon irascible. L'irascible, on sait ce que c'est, on l'a vu en philosophie du vivant. L'irascible, c'est cette passion tout à fait particulière en face d'un bien difficile. Les personnes qui ont un irascible fort, cela existe. On ne leur a pas cassé les vertèbres quand ils étaient jeunes, on les a au contraire excités comme des jeunes chiens… parce qu'il y a une éducation pour les jeunes chiens de chasse. Il y a des gens qui ont été éduqués comme des jeunes chiens de chasse, alors ils ont un irascible très fort et c'est bon d'avoir un irascible fort. Ce n'est pas commode à vivre. Les gens qui ont un irascible très fort, ce n'est pas commode à vivre, hein, parce qu'ils ont de bonnes dents, ils ont toujours envie de mordre. Cela existe, des gens qui ont toujours envie de mordre. Et des gens qui ont un irascible fort aiment de manifester leur force. Alors, au point de vue psychologique, c'est très très curieux, dès qu'ils sont présents dans un lieu, tout devient tragique. Il y a des personnes qui créent le tragique, c'est sûr, dans les communautés, autour d'eux. C'est un tourbillon, c'est un tragique. Quand ce n'est pas tragique, c'est « Ah, c'est bourrant, c'est…, Ah, comme cette communauté… ». Pourquoi ? « Il n'y a pas de tragique ! ». Ils aiment le tragique pour manifester leur force. C'est très très curieux, cela.

[En réalité,] ce n'est pas la force cela, c'est l'irascible. Parce que vouloir le tourbillon, vouloir le tragique, ce n'est pas… c'est d'ordre artistique, ce n'est pas d'ordre moral. Les artistes, ordinairement, ont un irascible assez puissant parce que l'irascible, c'est la passion la plus proche de l'intelligence. Saint Thomas dit que « c'est la passion la plus noble »[205]. L'irascible qui se manifeste dans les colères. Les artistes se mettent facilement en colère quand, de fait, vous ne respectez pas leurs idées parce qu'ils vivent de leurs idées. Les artistes, ils ont des idées, les artistes. Il y a des gens qui n'ont pas d'idées et il y a des gens qui ont des idées tout de suite dès qu'ils sont dans un endroit, tout de suite, ils voient très bien comment il faut organiser, comment il faut voir la chose. Et si vous ne respectez pas cette idée, cet ordre-là, alors immédiatement, ils se mettent en colère. Et il y a des artistes qui ne décolèrent jamais. C'est pour cela que ce n'est pas commode, une communauté d'artistes. Parce que, d'une certaine manière, l'art nous met en dehors du point de vue du bien commun. L'artiste a peu le sens du bien commun en tant qu'artiste, très peu le sens du bien commun. Il a le sens de l'organisation qu'il veut faire, mais peu le sens du bien commun.

… mais un irascible fort éduqué par la prudence et le volontaire

L'irascible, c'est bon d'avoir un irascible fort, mais il faut que l'irascible soit éduqué. Et l'irascible est éduqué par la vertu de force. Alors, comprenons bien que l'éducation de l'irascible se fait par le point de vue de la prudence et du volontaire. Il faut que l'irascible devienne un irascible humain, moral. L'irascible par lui-même, en tant qu'irascible, n'est ni bon ni mauvais, comme les passions. Les passions sont en dehors du point de vue moral, comme passion, mais les passions

---

[205] « Si nous considérons la nature de l'homme au point de vue spécifique, c'est-à-dire en tant qu'il est raisonnable, alors la colère est plus naturelle à l'homme que la convoitise, en ce sens que la colère implique la raison plus que ne le fait la convoitise. Ce qui fait dire au Philosophe qu' "il est plus humain de punir" – ce qui regarde la colère – "que d'être doux", car tout être se dresse naturellement contre ce qui lui est contraire et nuisible. », Thomas d'Aquin, *Somme théologique,* I-II, q. 46, a 5.

doivent être éduquées pour devenir morales, c’est-à-dire au service du bien humain, parce que l’irascible laissé à lui-même fait que vous ne décollerez jamais. Cela devient quelque chose qui n’est plus bon, qui n’est plus au service de l’homme, qui peut être au service de l’art, mais qui n’est plus au service de l’homme comme tel.

Il faut donc éduquer l’irascible. Et on éduque l’irascible par le point de vue prudentiel, c’est-à-dire qu’on veut que cette passion de l’irascible devienne humaine et soit au service du bien de l’homme. En communauté, au point de vue moral, on a *besoin* de la force, on a besoin d’avoir un irascible et l’irascible c’est la matière de la force. Alors il faut bien comprendre cette vertu qui est née dans l’appétit passionnel. Le sujet de la vertu de force, c’est l’irascible qui participe de la raison, qui participe du spirituel. Mon irascible participe de l’intelligence, du rationnel et du volontaire. Et en tant qu’il participe de l’humain, de l’aspect volontaire, il devient capable d’être éduqué. On éduque un amour inférieur par un amour supérieur. C’est l’amour supérieur qui va éduquer l’irascible et l’amour supérieur c’est l’amour qui est donné par l’amour que j’ai de la personne humaine.

C’est par l’amitié que j’éduque l’irascible et c’est mon ami qui constamment est là pour me dire : « Attention, ne sois pas tout le temps en colère, que de temps en temps tu puisses un peu t’apaiser ». On écoute cela d’un ami, un ami peut nous dire cela : « Parce que c’est intolérable, c’est impossible, on ne peut pas être trois minutes avec toi sans que tout de suite tu te mettes à tout critiquer ». Parce que l’irascible, bien développé, critique tout. On dira : « C’est insupportable cette communauté, regardez cela, il n’y a pas d’ordre, regardez la manière dont la cuisine se fait, c’est impossible, on ne peut pas vivre avec cela, regardez la manière dont la liturgie se fait, c’est impossible ». Alors on se met en colère, on ne peut pas prier. « J’ai une sensibilité, moi, qui est écorchée vive, quand j’entends la récitation des psaumes, la manière dont cela se fait, cela m’écorche vif. » Alors on est dans un état de colère, de colère constante. Cet état de colère constante fait que je ne peux plus vivre en communauté. C’est très curieux cela, c’est très important d’être lucide sur son irascible.

Éduquer l’irascible commence par la lucidité – Exemples

La première chose qu’il faut c’est d’être lucide sur son irascible et savoir quels sont les points vulnérables de notre irascible. Parce que chacun d’entre nous, nous avons des vulnérabilités différentes de notre irascible. La première chose consiste à être lucide vis-à-vis de ce terrain particulièrement vulnérable qu’est notre irascible. Il y a les fièvres paludéennes dans notre irascible.

Les uns sont très vulnérables au niveau des injustices sociales. Aujourd’hui c’est le développement ordinaire de l’irascible : les injustices sociales. « Regardez c’est effrayant, toutes ces lois qui sont à côté et qui font qu’il y a des pauvres et il y a des riches, c’est intolérable, il ne devrait plus y avoir des riches et des pauvres. Il devrait y avoir une espèce d’égalité parce que tout le monde a le droit de vivre. Alors comment cela se fait-il qu’il y ait encore cette injustice sociale si forte ? Et que, même, plus on avance, plus les injustices sociales se font sentir. C’est intolérable. » Les uns sont très vulnérables là-dessus. – D’autres sont vulnérables par rapport à la liturgie. Ce n’est pas la même chose. Ce sont des vulnérabilités très différentes. L’un par rapport à la prière, l’autre par rapport à l’injustice. Ce sont toujours des injustices. – D’autres, c’est par rapport à la charité fraternelle. « Ah, ce qui manque de charité fraternelle, c’est effrayant. » On se critique toujours les uns les autres, on est vulnérable par rapport à cela. – On est vulnérable encore par rapport au bien commun, les outils, [à] ce qu’on abîme les outils, [à] ce qu’on abîme les automobiles. Le bien commun, on est vulnérable par rapport à cela.

Mais ce sont toujours des injustices. Notez un peu, toutes les injustices où votre irascible est particulièrement ému. Ce sont les biens difficiles et les injustices par rapport à ces biens difficiles qui polarisent votre irascible. C'est très très important, si on veut déterminer la personnalité de quelqu'un, c'est de voir ses vulnérabilités par rapport aux injustices.

Les autres sont particulièrement vulnérables par rapport aux erreurs dogmatiques. Il voit partout quelqu'un à brûler, [ce sont] des inquisiteurs, vous savez : « On ne peut pas accepter ces grosses erreurs, invraisemblables, ces théologiens qui, à la place d'être des hommes qui continuent de donner la lumière, mettent la confusion, on ne peut pas tolérer cela ». – Ou bien par rapport à la philosophie, le manque de recherche. Et ainsi de suite. Vous voyez toutes les injustices.

Notre irascible, pour chacun d'entre nous, est toujours lié à notre intelligence. Et il est vulnérable par rapport à tel ou tel secteur d'injustice. Et c'est bon de sentir cela, c'est bon de sentir que : « Oui, c'est vrai, je suis *terriblement* vulnérable à l'égard de la recherche de la vérité. Quand je vois quelqu'un qui n'est pas dans la recherche de la vérité, qui dit des choses énormes, des confusions énormes, qui maintient des confusions, c'est intolérable ». On a envie de dresser un bûcher, tout de suite. Notre vieil atavisme, le vieil atavisme de l'inquisiteur renaît. – [Pour] d'autres, [ce sont les] injustices sociales.

Je vous dis, c'est très intéressant de voir cela. Et c'est très important – je crois que c'est la première chose qu'il faut – c'est d'être lucide à l'égard de son irascible. On sait que dans certains domaines, on est neutre, on est complètement neutre. Cela n'a pas d'importance. « Vous chantez de telle manière, cela m'est égal. Le tout, c'est que vous chantiez. Le reste, cela m'est tout à fait égal. » C'est la neutralité. Dans d'autres domaines, au contraire, je ne suis pas neutre du tout. Chacun d'entre nous, nous avons les domaines de neutralité et des domaines de vulnérabilité.

L'irascible fait de nous des conservateurs ou des révolutionnaires

Et à l'égard de ces différents domaines, nous avons une politique conservatrice ou une politique révolutionnaire. C'est très curieux que ce soit l'irascible qui fasse de nous des révolutionnaires ou des conservateurs. C'est très curieux, cela. L'irascible, c'est la passion politique par excellence. Je vous ai déjà dit, le seul jour où on aurait le droit d'écouter la télévision, ce sont les soirs d'élection, uniquement pour être en face d'un spectacle de colère. Et c'est très intéressant, cela, c'est très instructif de voir les injures des hommes politiques, des gens soi-disant vertueux, le soir des élections, on a le droit de tout dire. On lâche le paquet. C'est instructif, cela, parce que cela montre qu'est-ce que c'est que la passion d'irascible engagée d'un point de vue politique. On sait cela, on est suffisamment lucides pour cela. Et chacun d'entre nous, vous savez, on a un aspect politique, même celui qui dit : « Ah, moi, je veux être uniquement le solitaire. Je n'ai aucun sens du point de vue communautaire, je suis a-communautaire ». C'est encore une attitude politique. C'est très curieux. On ne peut pas supprimer cela. *Naturellement*, on est un homme politique et la passion qui nous engage dans le point de vue politique, c'est la passion de l'irascible. Parce que c'est le bien difficile. Le bien difficile, c'est le bien communautaire. C'est le plus difficile à maintenir, le plus difficile à découvrir et le plus difficile à acquérir. Donc l'irascible trouve toujours, dans l'aspect communautaire, un certain aliment, on maintient le tragique, on veut, par une espèce d'attitude de désespoir, se mettre en dehors.

L'irascible est éduqué par la vertu de force

Alors, l'irascible a besoin d'être éduqué et il est éduqué par la vertu de force. C'est la vertu de force qui permet à l'irascible d'être au service de la justice, d'être au service de l'amour d'amitié. Et je crois que l'irascible a toujours ces deux aspects où il demande d'être éduqué :

- éduqué du côté de la justice,
- éduqué du côté de l'amour d'amitié.

Alors, comprenons bien qu'est-ce que c'est que cette vertu de force

- qui s'enracine dans l'irascible,
- qui est née à partir de l'irascible,
- qui éduque l'irascible,
- qui permet à l'irascible d'être au service du bien commun,
- qui permet à l'irascible d'être au service de l'amour d'amitié,
- qui permet à l'irascible d'être au service de la recherche de la vérité.

Il faut du θυμός *(thumos)* pour rechercher la vérité, donc il faut que notre irascible soit éveillée. La recherche de la vérité, la recherche de la vérité philosophique, théologique et mystique demande une très grande force, il faut accepter d'être seul. Il faut être très fort pour être seul.

Que regarde la vertu de force ?

Alors, c'est la vertu de force qui doit s'acquérir petit à petit à l'intérieur de l'irascible et reliant l'irascible au volontaire et au rationnel, donc, éduquant l'irascible, la vertu de force qui naît en nous.

Le danger mortel

La vertu de force va regarder quoi ? En premier lieu, la vertu de force va nous permettre de regarder sans faiblir le danger de mort. C'est là qu'on voit tout de suite si quelqu'un est fort, à l'égard du danger imminent de la mort. C'est très curieux que l'irascible nous permette de rester debout. Un irascible éduqué par la vertu de force – donc un irascible parfaitement lui-même, un irascible humain éduqué par la vertu de force – nous permet d'être debout et non pas à quatre pattes en face d'un danger mortel. C'est en face du danger mortel qu'on voit tout de suite si on a à faire à quelqu'un qui est fort ou quelqu'un qui est poltron. C'est pour cela que, ordinairement, c'est quand la guerre existe qu'on voit tout de suite les hommes forts qui ont un peu de vertu de force et les hommes qui n'ont aucune vertu de force. Les femmes barbues, comme dirait Sainte-Thérèse, et qui sont capables de lutter jusqu'au bout[206]. Et celles qui au contraire, dès qu'il y a un tout petit peu de crainte, pfff, s'en vont à toute vitesse. C'est en face des dangers de mort. Alors pendant la guerre,

---

[206] Si l'expression "femmes barbues" n'est pas directement dans le texte espagnol de Thérèse d'Avila, elle représente néanmoins une traduction fidèle des propos de la sainte. Par exemple : « Ces paroles empreintes d'affection, gardez-les pour le Seigneur puisque vous êtes avec lui si souvent dans la journée – et parfois dans une très grande solitude – et que vous pourrez vous servir de ces mots-là puisque Sa Majesté le permet ; si vous vous en servez couramment entre vous, elles n'auront plus la même puissance de tendresse quand vous parlerez au Seigneur ; et, si ce n'est pour lui, il n'y a aucun motif de les prononcer. Elles sont le propre des femmes *(Es muy de mujeres)*, et je voudrais que mes sœurs ne leur ressemblent en rien, mais, tout au contraire, soient des hommes forts *(varones fuertes)* ; si vous faites ce qui dépend de vous, le Seigneur vous rendra si viriles *(tan varoniles)* que vous étonnerez les hommes. », *Le chemin de la perfection, manuscrit de l'Escorial*, Cerf, Paris, 1981, p. 51 (chap. VII, 8 in *Œuvres* complètes, Cerf, Paris, 1995, pour le manuscrit de Valladolid). Aussi : « Ainsi donc, mes sœurs, ne craignez pas de mourir de soif en chemin ; l'eau des consolations n'y manque jamais au point qu'on ne le puisse souffrir. Dès lors qu'il en est ainsi, suivez mon conseil et ne restez pas en chemin ; combattez au contraire comme des hommes forts *(sino pelea como fuertes hasta morir en la demanda) ;* mourez, s'il le faut, à la poursuite de cette eau ; vous n'êtes d'ailleurs ici que pour combattre. Avancez toujours avec la résolution de mourir, plutôt que de renoncer à atteindre cette source. », *id.*, chap. 33, 2, p. 100. La référence aux hommes forts est supprimée de ce passage dans le second manuscrit (Valladolid), *id.*, chap. XX, 2, p. 776.

les dangers de mort peuvent venir extrêmement vite, surtout actuellement, où le front est partout et c'est à ces moments-là où on sent ce que c'est que la vertu de force. Est-ce que vous êtes capables d'affronter la mort ? Voyez, en temps de paix, comme nous sommes, le danger immédiat de la mort n'est pas immédiat, c'est très rare. Mais on sait que cela peut venir très vite parce que la paix est très superficielle et que très très vite, à cause de l'anarchie, le danger de mort peut être immédiat. Alors en face d'un danger de mort immédiat, est-ce que nous sommes capables de rester debout ? Ou est-ce qu'au contraire…

Un exemple vécu pendant la Deuxième Guerre mondiale

Je me souviens d'un petit détail personnel, mais qui m'avait beaucoup frappé, c'est à ces moments-là qu'on sent très fort ce que c'est que la vertu de force. C'était au moment des premiers bombardements de la dernière guerre et, à cause des bombardements, le front est partout. C'est pour cela que l'aviation fait que la guerre n'est plus du tout la même qu'avant. Avant, il y avait un front. La ligne Maginot, hein ! dépassée par les avions, complètement. Et par l'aviation, par le point de vue des parachutistes, la guerre est partout, il n'y a plus de front. Alors quand on est en face d'un bombardement, on voit tout de suite ceux qui, en face d'un danger de mort immédiat, demeurent debout et ceux qui ne sont pas forts et en face d'un danger de mort perdent la tête. Je me souviens, ce brave type, pendant la guerre, il n'en pouvait rien, il sortait de prison, ce n'est pas cela qui éduque, hein. Son métier était un métier… il disait qu'il était crocheteur, on voit très bien cela, c'est-à-dire qu'il ramassait dans les poubelles ce qu'il y avait encore de bon. C'est un métier comme un autre, il n'y a pas de chômage, c'est l'avantage. Un jour, il n'avait rien trouvé, il m'a dit : « J'ai dit à mon juge, quand j'étais pris, que j'avais volé un pain à la boulangerie du coin, j'ai été pris sur le fait et j'ai été mis en prison ». Il a eu cette parole mémorable, je l'ai retenue parce que ce sont ces paroles qu'on retient, il dit : « Monsieur le juge, vous auriez été dans ma condition, vous auriez fait comme moi ». C'est le plaidoyer *ad hominem* du pauvre type, on voit très bien. Eh bien, quand les avions sont venus, il était venu à côté de moi parce que j'étais un curé, donc j'étais un paratonnerre. Il était à plat ventre dans les tranchées, des tranchées en plein air, à plat ventre, il ne pouvait pas se tenir debout, impossible, absolument impossible. Il n'avait pas le pouce d'une vertu de force. C'est comme un lapin qu'on chasse, vous savez, pffft, pffft, pffft, pfft, [Rires] c'est l'instinct de la fuite, c'est comme cela, la fuite. C'est juste l'inverse de la vertu de force qui vous maintient dans une direction ; un homme fort, au milieu du danger, garde une direction. C'est l'intelligence pratique qui lui maintient cela tandis que celui qui est laissé à l'instinct, pouh là là ! Un coup de fusil à droite, un coup de fusil à gauche et en plus de cela, des phares qui viennent… On perd complètement la tête. C'est très joli de voir cela, chez le lapin ou chez le lièvre, la perte complète… parce qu'ils n'ont pas la force, ils n'ont que l'instinct de conservation. Et l'instinct de conservation n'est pas la vertu de force. La vertu de force mobilise, mobilise notre irascible pour que nous soyons capables, en face d'un danger immédiat de mort, de rester lucides. C'est très curieux cela.

C'est très beau la vertu de force,
c'est très grand,
c'est l'homme du combat,
et c'est la noblesse dans le combat,
c'est l'intelligence qui demeure dans le combat
et qui mobilise la force.

C'est cela la vertu de force. Cela s'acquiert dans le combat.

La force face aux autres “ dangers de mort ”

Alors, le danger immédiat de mort, voyez, comprenons bien ce que cela veut dire. En temps de guerre, on voit très bien ce que c'est, mais en temps de paix, c'est quoi ? Le danger immédiat de mort

- à l'égard de notre réputation,
- à l'égard de notre dignité personnelle,
- à l'égard de notre finalité.

Certains, dès qu'ils sont en face d'opinions, de gens qui les attaquent, perdent complètement la tête. Plus aucune dignité, ils sont capables de changer de camp immédiatement parce qu'ils sont liés à toutes les opinions qui ne leur donnent aucune force. La vertu de force permet de maintenir ce qu'on doit maintenir même s'il faut perdre sa réputation. Cela n'a aucune espèce d'importance. On maintient la justice au-dessus de tout, on maintient le respect de la dignité humaine au-dessus de tout. Tandis qu'au contraire, si on n'a pas la vertu de force, on a peur de toutes les propagandes. « J'écrirai contre vous dans mon journal ! », comme m'a dit quelqu'un une fois, j'ai dit : « Mais, je m'en fiche pas mal ! Cela m'est bien égal que vous écriviez contre moi ! Vous croyez que cela me fait quelque chose ? Cela ne signifie rien du tout ». Les gens qui sont engagés dans la politique, c'est cela le danger, on va leur enlever leur popularité. Mais qu'est-ce que cela veut dire, “ enlever la popularité ” ? Est-ce que vous êtes dépendants ? Vous savez bien ce qu'**Épictète** disait aux sénateurs : « Vous vous croyez des hommes forts et libres, alors que vous êtes dépendants de ceux qui voteront pour vous, donc vous n'avez aucune dignité personnelle »[207]. Parce qu'il y a des luttes à ce niveau-là, on perd sa popularité. Mais qu'est-ce que cela veut dire, perdre sa popularité ? Et ainsi de suite.

Vous voyez, les dangers de mort, il faut les transposer là où il y a des morts. Et je crois que la vertu de force nous permet de garder notre dignité partout où il y a un danger de mort. Le danger de mort, le **Christ** crucifié résume toutes les morts. Pour nous, c'est là où on voit toutes les morts.

Il y a une mort au niveau de l'opinion politique. Il y a une mort au niveau de l'amitié : on va vous trahir. Et il y a des gens qui, en face de la possibilité d'une trahison, perdent la tête complètement : « On va me trahir. » – « Oui, très bien, on va vous trahir, mais on ne vous touche pas dans votre personnalité propre, cela vous sera très douloureux. » C'est évident que c'est très douloureux de voir quelqu'un qui vous trahit et qui vous blesse par la trahison, mais est-ce que cela enlève votre dignité personnelle ? Est-ce que cela enlève votre finalité ? Cela enlève, cela tue l'amitié et l'amitié est une certaine finalité, cela vous blesse.

Vous voyez, toutes les morts, et le danger imminent de toutes les morts réclament la vertu de force.

---

[207] « L'esclave souhaite aussitôt d'être affranchi et libre. Pourquoi ? Croyez-vous que c'est par désir de donner de l'argent aux fermiers de l'impôt du vingtième ? Non, mais parce qu'il s'imagine mener une vie contrainte et malheureuse tant qu'il n'aura pas obtenu la liberté. « Si je suis affranchi, dit-il, c'est la vie facile, je ne m'inquiète de personne, je suis l'égal de tous, je parle comme tout le monde, je voyage où je veux ; je viens d'où je veux et je vais où je veux. » Le voilà affranchi ; tout de suite, il n'a rien à manger, il cherche qui flatter, chez qui dîner ; alors ou bien il se fait ouvrier et, même s'il a une mangeoire, il est dans la situation la plus affreuse, il tombe dans un esclavage bien plus dur que le précédent ; ou bien il s'enrichit, mais il reste un homme grossier ; il s'amourache d'une petite fille ; il est malheureux, il geint et il regrette l'esclavage. « Quel mal était-ce pour moi ? Un autre m'habillait, me chaussait, me nourrissait, me soignait ; mon service auprès de lui était peu de chose. Maintenant, malheureux, comme je souffre avec plusieurs maîtres au lieu d'un seul ! Pourtant, si j'obtiens les bagues d'or, alors au moins j'aurais la vie facile et heureuse. » D'abord, pour les obtenir, il subit les avanies qu'il mérite ; il les obtient, et c'est encore la même chose. Alors il dit : « Si je prends du service, je serai débarrassé de tous mes maux ». Il prend du service ; il subit tout ce que peut subir un gibier de fouet ; pourtant il réclame une seconde campagne, puis une troisième. Enfin, arrivé au sommet et devenu sénateur, il subit un nouvel esclavage dès qu'il entre au sénat, le plus beau et le plus tenace des esclavages. », Epictète, *Entretiens*, IV, 33-40, *Les Stoïciens*, Ed. de la Pléiade, Paris, 1962, p. 1043.

Les cinq moments de l'irascible, les cinq passions de l'irascible

Relation de la prudence avec la force – Relation de la force avec les cinq passions de l'irascible

Nous avons essayé la dernière fois de regarder la naissance de la vertu de force dans l'irascible. Avoir un irascible humain, c'est

- un irascible éduqué par la prudence
- et un irascible ennobli par la vertu de force.

C'est de l'intérieur que cet *habitus* vertueux – la vertu de force – va lier l'irascible à la prudence dans son exercice et va permettre à l'irascible, à notre puissance naturelle, notre appétit naturel, passionnel de l'irascible, d'atteindre avec plus de précision, plus de netteté, au-delà de toutes les confusions imaginatives, son objet propre. C'est-à-dire ne pas se laisser emporter par la peur, ne pas se laisser couler par le désespoir, mais arriver à une audace mesurée. L'irascible implique cet élan audacieux – la vertu de force maintient en nous une audace, quelqu'un qui n'a pas d'audace n'est pas vertueux au point de vue de la force – et l'espérance au niveau passionnel. Autrement dit, rappelez-vous les cinq moments de la passion de l'irascible que nous donne **saint Thomas**. L'irascible regarde le bien difficile, le bien difficile à acquérir – *ardum*, difficile à traduire, le bien difficile à acquérir.

[1] En face du bien difficile à acquérir, il y a la passion d'audace,
[2] il y a la passion d'espérance.
[3] Et puis, en face d'un mal qui vient toujours empêcher d'atteindre ce bien, il y a le point de vue de la crainte, la peur,
[4] le désespoir.
[5] Et l'irascible s'achève dans le point de vue de la colère.

Eh bien, la vertu de force vous permet de vous mettre en colère quand, au point de vue de la prudence, c'est bon de vous mettre en colère. Quelqu'un qui ne se met jamais en colère, étant donné qu'on est dans des réalités humaines où le mal existe, il lui manque quelque chose. La vertu de force vous fait mettre en colère dans des circonstances qui sont bonnes, où la colère devient une colère bonne. La force ne supprime pas la colère, elle maintient la colère, mais seulement quand c'est bien de se mettre en colère. Parce que la plupart du temps, il faut bien le reconnaître, nous nous mettons en colère alors qu'on ferait mieux de ne pas se mettre en colère. On le regrette après. « Ah, j'ai été trop violent, j'ai brisé, j'ai dit une parole que je n'aurais pas dû dire. » Vous savez quand vous êtes en face de certaines circonstances, cela vous arrive de vous mettre en colère. Et alors vous agissez avec une pulsion trop rapide et vous brisez. La colère brise. Toujours. Quand vous êtes en colère vis-à-vis de quelqu'un, vous dites une de ces paroles, il y a des colères intellectuelles qui sont des colères… ce sont des orages sans pluie et les orages sans pluie, c'est beaucoup plus terrible qu'un orage avec la pluie[208]. La colère des intellectuels, c'est la parole mordante, envoyée comme une flèche à l'endroit vulnérable et vous l'atteignez à l'endroit vulnérable, vous avez prémédité cela depuis longtemps : « Je t'aurai au coin ». Cela, c'est la colère des intellectuels entre eux. La rage des théologiens, c'est connu, la *rapies*[209] des théologiens. C'est cette colère des théologiens, des philosophes, des hommes scientifiques.

[208] Original : « plus terrible qu'un orage que que il y a la pluie ».

[209] Du verbe latin *rapio*, issu du verbe grec ἁρπάζω, exprime le fait de prendre, d'emporter violemment avec soi, d'être emporté, (« par les choses divines », Bailly), il traduit une action posée sous le coup de la passion. Le mot rapt est issu de la même famille, très apprécié de l'auteur qui l'a trouvé chez Thomas d'Aquin.

Je vous [l']ai dit, l'irascible est proche de l'intelligence et l'intelligence développe l'irascible. C'est la passion la plus noble et la colère est la passion la plus noble, mais il faut que la colère soit dépassée dans la vertu de force pour chercher à rétablir l'ordre quand il faut que cet ordre soit rétabli. Je ne cherche pas de n'importe quelle manière à rétablir l'ordre. Voyez, prenez l'exemple très très simple où vous vous mettez en colère devant un désordre : vous êtes passé le matin à la cuisine, vous avez tout bien ordonné, vous y revenez quelque temps après, vous avez très peu de temps parce que cela presse et vous voyez un désordre complet et la chose essentielle que vous avez bien mise là, pour l'avoir immédiatement : disparue. Alors, vous vous mettez en colère. Si vous n'êtes pas complètement maître…

Et la question du temps joue beaucoup pour la colère, quand on est précipité devant des événements qui doivent se faire rapidement, on se met beaucoup plus vite en colère. Quand on va manquer un train et qu'on aurait dû le prendre, on aurait dû l'avoir et que derrière cela il y a des quantités de conséquences, des rendez-vous qui sont supprimés, vous vous mettez en colère. « Si on m'écoutait quand même, vous auriez pu faire un petit peu plus attention. » Voyez, la colère, elle est très très liée au temps, c'est très très curieux. Et c'est l'intelligence qui nous donne le sens du temps et c'est l'intelligence qui, justement, fait qu'il y a cet irascible qui couve, qui monte, c'est la rage qui monte.

Donc vous voyez, ces cinq passions. Ces cinq passions de l'irascible sont présentes dans la vertu de force.

La vertu de force

[1] réfrène l'audace trop grande, trop impétueuse, d'une impétuosité trop grande ;
[2] réfrène des espérances folles ;
[3] empêche la peur, le repli stratégique (qui n'est pas stratégique du tout) ;
[4] empêche le désespoir ;
[5] et nous maintient dans une capacité de nous mettre en colère quand c'est bon de le faire, et nous maintient dans la douceur vis-à-vis des êtres et vis-à-vis des personnes.

Cela ennoblit notre irascible en faisant que notre irascible participe alors à ce moment-là à l'intelligence, à la raison, et devient humain.

La patience (acte principal de la vertu de force) et l'agrédie (engagement, attaque)

L'acte principal de la vertu de force, c'est la patience, c'est de pouvoir attendre. Vous voyez, l'exercice de la patience, quand vous attendez une heure devant la porte de quelqu'un, et que quand vous êtes tout proche, et qu'à ce moment-là la personne s'en va, il y a facilement un petit mouvement de colère sauf si vous êtes très vertueux, et que vous dites : « Ah, c'est très bien, j'ai toute l'éternité pour le voir. ». Parce que c'est justement cet appel à l'éternité qui empêche de se mettre en colère en face d'un temps limité. C'est très curieux. La patience, c'est la vertu de force qui domine la colère et qui utilise toutes nos réserves en vue d'une activité qui soit vraie, qui soit bonne.

Il y a la patience, et puis il y a le fait de s'engager, l'agrédie[210], difficile à traduire, le fait de s'engager, le petit chien qui aboie, le roquet qui aboie. La plupart du temps les chiens aboient parce qu'ils ont peur. Voyez, un chien qui n'a pas peur, il mord, il se tait, il vous attaque en silence. On

[210] Helvétisme. Du latin *aggredi* (attaquer, aller vers, aborder), lui-même issu du verbe ἀγρέω *(agréo)*, prendre à la chasse, poursuivre.

dit que quand il commence à aboyer, cela prouve qu'il a une frousse énorme et vous n'avez qu'à foncer dessus et, à ce moment-là, il file encore plus loin, mais vous avez vous-même peur de son aboiement et alors, à ce moment-là, vous augmentez son aboiement. Ce qui est vrai à l'égard du chien est vrai à l'égard d'autres personnes. Donc il faut comprendre que le fait de l'agrédie – attaquer, c'est attaquer l'agrédie – c'est vrai, cela relève de la vertu de force, mais ce n'est pas l'acte principal.

L'acte principal de la force c'est la patience, c'est prendre du recul, ne pas s'engager tout de suite, s'engager au bon moment, lutter au bon moment, engager la lutte au bon moment. Cela c'est l'agrédie… [Il se reprend :] Je veux dire, c'est la patience liée à ce fait qu'on attaque au bon moment. Il faudrait regarder toute la stratégie de lutte pour comprendre ce que c'est que la vertu de force, c'est sûr. C'est dans les luttes que la force se manifeste le plus. Et il y a toujours dans notre passion d'irascible – qui est plus proche de l'intelligence que le concupiscible – un certain désir de *manifester* sa colère, de manifester sa force, de manifester sa force de patience. C'est très curieux. La vertu de force *aime* de se manifester et il faut être très fort pour arriver à se taire et disparaître. Cela, c'est une vertu de force très au service de l'amour.

La vertu de force lutte contre les faiblesses affectives, les blessures

La vertu de force donc doit lutter contre toutes les fragilités, toutes les faiblesses affectives que nous pouvons ressentir. Quelqu'un qui dans sa première éducation a été très brimé par une autorité trop forte, l'autorité paternelle, l'autorité d'un pion qui était beaucoup trop forte, restera fragile toute sa vie. Il pourra essayer de faire que petit à petit l'irascible renaisse, mais ordinairement il reste blessé. Je crois que ce sont les blessures les plus profondes, celles de l'irascible. Ce sont des blessures plus profondes que celles du concupiscible. Le concupiscible repousse plus vite que l'irascible, c'est très curieux. L'irascible a quelque chose de plus noble et donc il est quelque chose qui, lorsqu'il est abîmé, est plus difficile à redresser.

L'irascible brimé développe la peur

Il faudrait regarder ici un point de vue psychologique – c'est le cas de le dire – toutes les conséquences d'un irascible non développé et brimé, d'un irascible qui a été obligé de se replier sur lui-même, voyez, le refoulement de l'irascible. Il s'est replié sur lui-même, et, en se repliant sur lui-même, [cela] a fait qu'il n'a plus la même spontanéité et il y a comme une peur qui peut se traduire dans une sorte de scrupule. Le scrupule est une peur, une peur religieuse.

Et puis il y a la peur, au point de vue purement humain, on a peur d'aimer, l'irascible a été cassé, il y a quelque chose… C'est un repliement sur soi alors que l'irascible demande, comme tout amour – et l'irascible c'est un amour fort, c'est un amour conquérant, c'est un amour qui demande la victoire, c'est un amour d'espérance, c'est un amour d'audace –, et l'irascible demande donc cette victoire. Et la vertu de force est pour permettre cette victoire dans ce domaine particulier du bien sensible. Et lorsqu'il n'y a pas la vertu de force et qu'on a un irascible qui a été brisé en raison de sa première éducation – parce que c'est souvent ce qui arrive – alors à ce moment-là, il y a un repliement sur soi, et une difficulté énorme d'aimer avec audace, d'aimer dans l'audace, d'aimer dans la lutte et l'espérance.

– LA TEMPERANCE –

La dernière vertu, c’est la vertu de tempérance. La dernière vertu *cardinale*, la vertu de tempérance. La vertu de tempérance vient ennoblir notre concupiscible. Le concupiscible, comme l’irascible, est par nature bon. Ce qui est mauvais, ce sont les excès de l’irascible ou les excès du concupiscible. Ordinairement, en nous, il y a un équilibre entre irascible et concupiscible. Lorsque nous sommes satisfaits du côté du concupiscible, l’irascible se tait. Et lorsque nous sommes insatisfaits du côté du concupiscible, l’irascible reprend du poil de la bête. C’est pour cela que vous direz toujours, comme bon conseil à donner à une maîtresse de maison, à une épouse : « Apaisez l’irascible de votre époux, du père de famille, en lui servant de bons petits plats, cela apaisera son irascible, cela mettra son irascible en veilleuse ». Cela, c’est très très net. Un homme qui a faim est particulièrement colérique, n’allez jamais demander une permission à un supérieur avant le repas. Jamais ! [Rires] Après le repas, toujours ! C’est du bon sens. Parce qu’avant, il a faim, que voulez-vous, son irascible est développé, et l’irascible aura, s’il n’est pas très vertueux – il ne faut jamais compter sur la vertu des supérieurs, n’est-ce pas [Rires] – s’il n’est pas très vertueux, il renverra promener : « Ce n’est pas l’heure ! Venez une autre fois. Qu’est-ce qui vous passe par la tête ? N’importe quoi ! », vous comprenez, je tremble…

Parce que l’irascible a une source d’indépendance. On est autonome par l’irascible tandis que le concupiscible nous met en dépendance. Le concupiscible, il est beaucoup plus voilé. C’est le moine qui se cache dans son fromage. Il a fait son trou et il trouve que ce n’est pas si mal. C’est cela le concupiscible. Le concupiscible, ça ne s’étale pas, tandis que l’irascible s’étale et se manifeste. Il y a du panache du côté de l’irascible tandis que du côté du concupiscible, pas du tout. On est toujours un peu honteux du concupiscible, il y a moins de noblesse, c’est plus rampant et puis ça colle davantage ! Alors, on n’aime pas le manifester.

Le concupiscible, c’est l’appétit. L’appétit passionnel du bien immédiat – je ne dis pas du bien facile, mais du bien sensible – qui peut vous donner de la jouissance, qui peut vous donner une détente. C’est cela l’appétit à l’égard du bien sensible.

Les six moments du concupiscible, les six passions du concupiscible

Le concupiscible, vous savez bien, il a six moments du concupiscible, les passions. Les six passions du concupiscible qu’il faut connaître parfaitement, les six passions du concupiscible. C’est la passion amour qui est très cachée. La passion amour se manifeste ordinairement dans le désir, l’ἐπιθυμία *(épithumia)*, hein, ἔρως *(éros)* se cache dans l’ἐπιθυμία. Ordinairement, vous vous apercevez qu’il y a un amour du concupiscible, un amour passionnel, qu’à partir du désir ; et souvent les frustrations du désir manifestent davantage encore l’amour, l’amour *passionnel*. Il faut être séparé du chocolat pour s’apercevoir qu’on a un amour de concupiscible à l’égard du chocolat. Pendant le carême ! Parce que quand on vous sert du chocolat autant que vous en voulez, vous en prenez une fois, vous attrapez mal au foie et vous comprenez qu’il vaut mieux supprimer cela. Alors vous vous dirigez vous-même, vous épuisez le point de vue de l’appétit de cette manière-là.

Donc il y a
l’amour,
le désir,
la jouissance.
Et comme tout bien sensible implique un mal, une limite, vous avez les opposés [: la haine, la fuite (ou aversion) et la tristesse].

La haine, cela fait partie du concupiscible, la haine, la haine noire, la haine qui veut *détruire* le mal, le mal sensible. C'est bon la haine, au niveau passionnel. Ce n'est pas une passion mauvaise, elle regarde le mal sensible. Il ne faut pas aimer le mal sensible. Aimer le mal sensible, c'est sadique, c'est un manque de vitalité. La haine est un signe de vitalité. La haine à l'égard du mal sensible ! Pas à l'égard des personnes ! On n'a pas le droit d'avoir de la haine vis-à-vis des personnes au point de vue éthique et éthique humaine tout simplement. C'est à l'égard du mal sensible qui nous blesse. On ne peut pas le supporter.

La haine,
la fuite,
la tristesse,
six passions du concupiscible. Et on sait très bien que le concupiscible, c'est ce qui en nous prend le plus de place. Beaucoup plus de place que l'irascible sauf chez certains êtres qui se cérébralisent un peu de trop et alors ils n'ont plus aucun concupiscible, leur cœur est devenu un cœur de pierre[211]. Alors il n'y a plus que la cérébralisation et le raisonnement. Il y a un danger, c'est évident, et ce n'est pas bon. Les passions du concupiscible en soi sont bonnes. Ce qui est mauvais, c'est l'excès et c'est très vrai que le concupiscible très vite devient excessif. Très vite. Comme l'irascible, mais le concupiscible spécialement. Très vite il devient excessif, c'est-à-dire qu'il déborde.

Le concupiscible cherche la satisfaction immédiate

La passion, l'amour, le désir. « J'ai un tel désir que devant ce désir, il n'y a plus que cela. » On veut à tout prix satisfaire à ce désir, on est pris par cela. Le gosse qui aime la confiture, c'est très significatif de regarder cela : par tous les moyens. Le gosse qui aime la confiture, qui aime le morceau de sucre, par tous les moyens il obtient un morceau de sucre de sa mère ou de son père.

Le concupiscible et l'aliment

La concupiscence porte en premier lieu sur l'aliment. Et la première éducation du concupiscible, c'est par rapport à l'aliment. C'est pour cela que si on n'a pas été bien éduqué par rapport à l'aliment et par rapport à la boisson, ce sera plus difficile de se rééduquer. Avec l'eau fraîche et la purée de pommes de terre, n'est-ce pas, pour arriver à faire que l'aliment… et encore la purée, c'est encore noble, mais il y a autre chose. Alors, oui, les aliments insipides, être obligé de se nourrir d'aliments insipides, ce n'est pas drôle pour le concupiscible, il n'y a aucune joie à manger. Rien du tout. Cela peut arriver, cela. Alors, à ce moment-là, le pauvre concupiscible, il en pâtit ! Alors il se rattrape autrement, hein, ordinairement. Quand le concupiscible, vraiment, pâtit trop, l'irascible augmente, cela, c'est sûr. C'est connu, c'est connu cela. Le père de famille chrétien qui est habitué de fumer, au début du carême, prend la résolution de ne pas fumer, toute la famille en tremble [Rires], « vite, vite, que le carême se termine, pour qu'il redevienne patient ». Il faut se connaître, il faut connaître les pointes de notre concupiscible et il faut connaître les manières dont on se rattrape par l'irascible. Chacun d'entre nous. Parce qu'il y a toujours une balance entre les deux.

Imaginaire et concupiscible

[211] *Ez.* 36, 26

Donc, le concupiscible peut imaginativement devenir insupportable. Toute la journée, on est hanté par le point de vue du concupiscible : les oignons d'Égypte[212]. Voyez, cela, c'est une maladie classique des novices : avant d'entrer, on n'avait jamais pensé à la nourriture, il suffit d'entrer en religion pour qu'on pense à la nourriture. C'est complètement idiot. Et c'est comme cela, c'est un fait. [On n'y avait] jamais pensé, ça nous regarde[213], on ne s'en occupait pas. C'est très curieux, cela. Voyez, dès qu'il y a le désert, on désire avoir des viandes grasses, on désire le pain,[214] alors Dieu donne la manne et les cailles[215] et l'eau qui sort du rocher[216]. C'est très curieux. Et la première éducation, c'est toujours de ce côté-là, voyez. C'est pour cela que le Saint-Esprit nous rééduque par l'Eucharistie. C'est la nourriture [qui est la première éducation].

Et l'imaginaire, alors, joue un rôle énorme. Voyez pourquoi le noviciat fait que tout cela reprend une importance énorme, alors qu'avant cela ne prenait aucune importance dans notre vie. C'est l'imaginaire qui fait cela, on a la panique de ne pas pouvoir manger, on a la panique… et ainsi de suite… la panique de rester le ventre vide et de voir les petits cochons qui, eux, mangent à loisir[217].

L'imaginaire joue davantage dans le concupiscible que dans l'irascible

Alors on a cette panique et l'imagination joue énormément sur le concupiscible, encore plus que sur l'irascible. L'irascible est plus intellectuel. L'irascible est plus vite réaliste que le concupiscible. Ce qui nous fait glisser le plus vers l'imaginaire, c'est le concupiscible, le concupiscible a une propension vers l'imaginaire. Et alors on est capable de faire n'importe quoi pour satisfaire l'imaginaire : on sait qu'à la cuisine, il y a un frigidaire, on ira puiser dans le frigidaire, bien qu'on sache très bien que cela ne peut pas se faire. Et, au bon moment, on rencontrera le père maître en sortant du frigidaire [Grands éclats de rire]. C'est toujours comme cela que ça se passe. Voyez… et c'est vrai, à sang froid, on va dire : « Mais non, vous comprenez très bien, à la cuisine, on n'y va pas, on ne mange pas entre les repas ». Ah, oui… si l'imaginaire s'y met, l'imaginaire nous pousse, nous pousse, alors on se dit : « Mais quoi, avant je n'avais jamais cela, avant j'ai… ». Il suffit d'entrer en vie religieuse pour s'apercevoir… Oui ! Mais la vie religieuse nous rééduque radicalement, c'est pour cela qu'on appelle [cela] un noviciat, on s'aperçoit qu'on n'a pas de vertu.

L'ascétisme n'est pas la tempérance

Vous croyez que vous avez la vertu de tempérance avant d'entrer ? Mais non, vous n'avez pas du tout la vertu de tempérance. Vous pouviez être un excellent sportif, mais on peut être sportif sans avoir la vertu de tempérance, [ce sera] uniquement au point de vue art. Regardez une danseuse qui entre au Carmel, elle trouve que les Carmélites ne sont pas du tout ascétiques, elle était bien plus ascétique en tant que danseuse. Mais au tournant, le Seigneur lui montre qu'elle n'a pas la vertu de tempérance. On peut être très ascétique et ne pas avoir la vertu de tempérance… parce qu'on veut garder la ligne. Le danseur, la danseuse veut garder la ligne : « Ah, il ne faut pas trop manger, non, non, non, il ne faut pas que je dépasse tant de [poids] », alors la pesée des bébés, des novices, fait qu'on est très attentif.

---

212 cf. *Nb.* 11, 5
213 Mot très incertain.
214 cf. *Ex.* 16, 2-3
215 cf. *Ex.* 16, 12-13
216 cf. *Ex.* 17, 6
217 cf. *Lc.* 15, 16

Ce n'est pas un motif humain, cela. C'est uniquement une ascèse sportive. L'ascèse sportive n'est pas la vertu. Il faut distinguer la vertu qui fait qu'on mange pour pouvoir faire ce qu'on doit faire pour garder la santé puisque dans la vie religieuse, la santé ne nous appartient plus. Notre corps ne nous appartient plus, donc nous n'avons pas le droit de mettre notre corps en péril. On tombera malade et puis tout le monde en paiera les conséquences : on a manqué de prudence, on a manqué de tempérance.

L'équilibre à l'égard des biens sensibles

La tempérance nous fait manger ce qu'on doit manger pour pouvoir réaliser ce qu'on doit réaliser. Donc, s'il y a une ascèse trop grande, une ascèse sportive trop grande, cela peut être contraire à la tempérance. Celui qui ne mange pas suffisamment n'agit pas vertueusement. C'est très important de découvrir ce que c'est que la vertu de tempérance, parce qu'on ne l'avait pas du tout avant d'entrer, on ne savait pas du tout ce que c'était. La vertu de tempérance maintient un équilibre à l'égard des biens sensibles qui reste des biens sensibles. Il ne faut pas dire qu'il faut nécessairement, pour être tempérant, ne plus avoir aucun goût et donc prendre [pareillement] aussi bien d'aimer insipide que d'aimer délicieux. Non ! Cela n'a rien à voir avec la tempérance, rien à voir du tout.

La tempérance consiste à manger ce qui est *nécessaire* à notre vie, selon l'équilibre prudentiel de notre vie. La vertu de tempérance, dans son exercice, dépend de la prudence. Alors, évidemment, notre prudence est une prudence chrétienne. La prudence religieuse n'est pas la même que la prudence de quelqu'un qui est dans le monde. C'est sûr. Le petit déjeuner de quelqu'un qui est dans la vie monastique, dans la vie religieuse, [n'est pas le même] que celui qui est en dehors de la vie religieuse, n'est pas le même au point de vue de la tempérance. On doit prendre suffisamment pour pouvoir tenir jusqu'au dernier cours et jusqu'à la messe parce que si pendant toute la messe, vous ne pensez qu'au repas, c'est ennuyeux : les oignons d'Égypte. Et ceci parce que vous n'avez rien mangé le matin. Vous le faites de temps en temps, il le faut, jeûner à coup dur, vous continuerez de le faire, parce que c'est bon d'entretenir cela, c'est bien. Mais il faut encore que le jeûne se fasse selon les exigences de la *vertu* de tempérance. Celui qui voudrait jeûner de trop tomberait justement dans une espèce d'ascèse sportive.

Voyez, là, vous saisissez bien ce que c'est que la vertu à la différence de l'art. L'ascèse est d'ordre artistique, vous essayez de faire que votre ceinture se resserre de plus en plus et vous êtes heureux d'arriver : « Ah, enfin je suis arrivé au dernier [cran]. Je suis arrivé là, là je me sens bien, mon corps devient aérien. » – « Ah, oui, oui, oui, tout cela c'est du sentiment ! » Cela n'a rien à voir avec la vertu parce que votre corps n'est jamais aérien, il reste un corps qui a besoin de manger : la santé. La vertu de chasteté… [Il se reprend :] la vertu de tempérance va naître par rapport à l'équilibre de notre vie.

Nécessité de la vertu de tempérance en raison de l'imaginaire

Et vous voyez c'est nécessaire qu'il y ait une vertu, à cause de l'imaginaire. L'imaginaire qui grossit, qui grossit, ou qui amaigrie, amaigrie, vous avez les deux sens. On peut arriver à avoir horreur de manger. Il y a des gens qui ont horreur de manger. Il y a des gens qui au contraire s'installent en mangeant. On voit très bien : les soldats de Gédéon. Il faut laper l'eau en passant[218],

[218] cf. *Jg.* 7, 5-7

il ne faut pas trop s'installer. Si on s'installe, ordinairement, vous voyez bien, cela manque un peu de tempérance. Et rester uniquement en lapant l'eau sans tenir compte du travail qu'on doit faire, cela peut aussi manquer de la vertu de tempérance. Notre corps est ordonné à notre vie humaine vertueuse, à notre vie religieuse de prière et de travail, donc il est ordonné à cela et notre santé est ordonnée à cela. Puisque notre santé ne nous appartient plus dans la vie religieuse. Dans la vie du monde, c'est la même chose : le corps est notre bien, notre patrimoine qu'on n'a pas le droit de dissiper. Vous n'avez pas le droit. Évidemment quand on est très jeune on ne s'en aperçoit pas, on ne fait pas attention, quelques fois on fait des bêtises qui resteront du reste toute sa vie. On n'a jamais voulu manger raisonnablement, on a cherché à être le peuplier extrêmement affiné parce que cela faisait mieux. Alors, il y a un petit plumage au terme, et tout le reste, pfffff, parce qu'on a vécu devant une tante qui était un cèdre ambulant [Rires], alors on dit : « Je ne veux surtout pas être comme cela ». On a une espèce d'horreur de cela… Ou un oncle qui était un cèdre ambulant, il avait un bedon énorme [Rires], on dit : « Surtout pas comme cela, il ne faut surtout pas que je devienne comme cela ». Et c'est vrai, ce sont des choses, là, qui existent : l'imaginaire.

Alors il faut lutter contre l'imaginaire, il faut que la vertu de tempérance arrive à pousser et la vertu de tempérance c'est le sens de notre corps face à l'aliment, c'est le sens de notre corps face à l'aliment qui fait que l'aliment doit être mesuré en vue de la fin, en vue de la fin que nous poursuivons et que notre corps doit être un instrument de l'âme, un ὄργανον *(organon)*, l'ὄργανον ψυχῆς *(organon psuchès)* comme dit **Aristote**[219], c'est l'instrument de l'âme, pour permettre à l'âme d'accomplir pleinement ce qu'elle doit faire. C'est pour cela qu'on ne mange pas de la même façon en hiver ou en été, quand on a un travail intellectuel ou un travail matériel. Tout cela réclame une certaine prudence. Parce que c'est vrai, si vous avez pris un repas trop abondant, vous ne pouvez plus travailler, bah c'est pas bien. Sauf les jours de fête où Monseigneur est là, alors à ce moment-là c'est différent, il y a la grande détente, la grande fête, alors très très bien… mais cela arrive une fois par an, vous ne commencez à travailler qu'un peu plus tard ; mais autrement, vous devez savoir que tout votre temps doit être donné, tout votre corps doit être offert en hostie vivante.

La qualité particulière de la vertu de tempérance : être la marque de l'intelligence dans le concupiscible

La vertu de tempérance, qu'est-ce qu'elle a comme qualité particulière, la vertu de tempérance ? C'est de réfréner le concupiscible et le concupiscible n'est pas un élan, il demande au contraire d'être réfréné, mais d'être réfréné d'une façon prudentielle, d'une façon intelligente. Il ne doit pas être réfréné d'une façon telle qu'il nous empêche de [nous] servir de notre corps, de nos forces. Il doit être réfréné d'une façon telle que tout est mis en valeur pour que je puisse accomplir ce qui

[219] La notion est présente chez Platon, voir par exemple *Alcibiade*, 129c-130d. — Existe aussi chez Aristote par analogie, *Éthique à Nicomaque*, VIII, 13, 1161a 34-35. Plus directement : « De même, en effet, que l'intelligence poursuit une fin dans ce qu'elle fait, de la même manière la nature. Et c'est ce qui constitue son but. Or, chez les animaux, c'est l'âme qui joue naturellement ce genre de rôle. Car tous les corps naturels constituent des instruments de l'âme, et ce qui est vrai dans le cas des animaux, l'est aussi dans le cas des plantes, comme quoi ils existent aux fins de l'âme. », *De l'âme*, 415b 16-21. Mais aussi : « On s'applique à dire seulement quel genre de chose est l'âme, et, touchant le corps censé la recevoir, on n'ajoute pas la moindre précision, Comme si l'on admettait, selon les histoires des pythagoriciens, que n'importe quelle âme s'insinue en n'importe quel corps au hasard. Chaque corps, en effet, semble avoir une forme et une configuration propres. Mais avec ce langage, c'est à peu de chose près comme si l'on prétendait que la technique du charpentier s'insinue dans les hautbois : l'art, en effet, doit disposer de ses instruments et l'âme de son corps… » *De l'âme*, 407b 20-26 (trad. Bodeüs). — Également chez Plotin : « Assurément, l'homme ne saurait être quelque chose de simple : il y a en lui une âme, et aussi un corps, qu'il soit notre instrument ou bien qu'il soit attaché à nous d'une autre manière (εἴτ´ οὖν ὄργανον ὂν ἡμῖν, εἴτ´ οὖν ἕτερον τρόπον προσηρτημένον). (…) Et s'il s'agit d'un instrument (εἰ δὲ ὄργανον) qui nous a été confié pour un certain temps, il doit par nature n'exister que ce temps durant. Mais la partie la plus importante de nous, c'est l'homme lui-même, s'il est vrai que cette partie doit avoir à l'égard du corps le statut qui est celui de la forme par rapport à la matière, ou bien encore celui de l'usager par rapport à l'instrument (κατὰ τὸ χρώμενον ὡς πρὸς ὄργανον) ; dans les deux cas de figure, l'âme est le soi. (*Les Ennéades*, GF Flammarion : Traité 2, 1 ; Bréhier : IV, 7, 1).

m'est demandé. Voyez, c'est une vertu qui est dans le concupiscible. La tempérance, c'est la marque de l'intelligence, du spirituel, dans le concupiscible. Le concupiscible s'éduque.

Différence entre dressage de l'animal et éducation – Méthode et habitus

Alors, voyez la différence entre le dressage d'un animal et l'éducation d'un enfant. Dans le dressage de l'animal, vous voulez que l'animal soit propre, vous le dressez et vous dressez le concupiscible du chien et du chat. Et le dressage, cela se fait de l'extérieur et le chien et le chat n'acquièrent pas la vertu. Vous pouvez avoir des chiens qui restent en face d'un os qu'ils ont envie vraiment de prendre, et, parce qu'ils sont en face de leur maître, ils ne prendront le morceau de sucre et l'os que quand le maître en prend. Bien dressé. Et quelques fois, *apparemment*, c'est beaucoup plus net que la vertu. Parce qu'à un enfant, vous ne demandez pas cela et l'enfant, vous savez bien, quand il est en face du chocolat, en face du sucre, il n'hésitera pas à mettre la main avant qu'on lui permette quand sa vertu de tempérance n'est pas déjà très ancrée.

C'est plus rapide, le dressage, que la vertu de tempérance. La tempérance, c'est plus lent à acquérir, mais c'est beaucoup plus souple… les voies déterminées de l'art[220] et les voies indéterminées de la vertu. Parce que la vertu dépend d'un chacun et le dressage est une méthode. La vertu est un *habitus* et le dressage est une méthode que vous infligez à quelqu'un et que vous obligez à l'animal de suivre. Tandis qu'au contraire, la vertu est un *habitus* que vous possédez à l'intérieur et qui vient de l'intérieur équilibrer, mesurer, relativiser le concupiscible et faire que le concupiscible, alors, à ce moment-là, fait que je jouis *modérément* de l'aliment. Je suis capable, quand le plat se passe [des uns aux autres] devant moi, et même que j'ai très faim, de laisser à mon voisin le meilleur morceau. Cela c'est héroïque, il faut *vraiment* la vertu de tempérance. Tandis que si je m'écoutais et si personne ne me regardait, je prendrais évidemment le bon morceau. J'ai faim. Ce qui est curieux, c'est que j'ai toujours faim, tous les jours, à une heure. C'est très curieux. Alors évidemment, je prendrai toujours le bon morceau et votre concupiscible ne s'éduquera pas. Alors vous prenez, vous laissez le bon morceau au suivant, non pas parce qu'on vous regarde, mais par amour pour votre prochain. C'est l'amour spirituel qui permet de tempérer cet amour sensible, passionnel, qui est l'amour du concupiscible. Parce que le concupiscible est source d'amour, mais d'un amour passionnel. Et seul un amour permet de dépasser un autre amour. Seul un amour supérieur permet de dépasser un amour inférieur.

La tempérance[221], c'est donc ce qui réfrène. Les anciens disaient que c'était un frein[222] devant l'impétuosité du concupiscible parce que c'est toujours très impétueux le concupiscible. Et c'est vrai, on sent bien cela, il y a une espèce d'impétuosité, alors il faut réfréner cela.

Cours n° 22 du 12 mai 1987

La tempérance donne une intelligibilité au concupiscible

---

[220] Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II-II, q. 47, a. 2 ; Aristote, *Éthique à Nicomaque*, III, 5, 1112b 2.

[221] L'auteur dit : « Le concupiscible ». Ce lapsus pourtant évident nous avait d'abord échappé même après relecture.

[222] « La raison de tempérance diffère cependant de la raison de force, même si l'on considère ces deux vertus comme des vertus communes. La tempérance écarte en effet ce qui attire l'appétit à l'encontre de la raison, tandis que la force pousse à rester inébranlable à l'égard de ce qui conduit l'homme à fuir le bien de la raison, ou à le combattre. Mais si on considère la tempérance par antonomase, en ce qu'elle réfrène la convoitise de ce qui attire l'homme le plus fortement, elle est alors une vertu spéciale, puisqu'elle a une matière spéciale comme la force. », Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II-II, q. 141, a. 2.

Nous avions essayé de voir la dernière fois la naissance de la vertu de tempérance, donc, l'éducation éthique du concupiscible. Comment rendre un peu intelligible – j'aime mieux dire intelligible que rationnel, parce que rendre rationnel le concupiscible, ce n'est pas très commode, le concupiscible est irrationnel dans ce qu'il a de plus fort, songez à l'amour de la confiture quand vous étiez gosse – parce que maintenant c'est complètement dépassé [Rires, il rit aussi de bon cœur] – et c'est très irrationnel, c'est tout à fait irrationnel, l'amour du chocolat, des friandises, le petit es[thète][223] qui aime bien des choses un tout petit peu plus affinées que la grosse nourriture du régiment (les fayots du régiment, vous savez très bien, ou les pâtes du dimanche, cela fait partie des choses qu'on voit très très bien)… Rendre rationnel, intelligible, en réalité c'est rendre intelligible le concupiscible [pour le mettre] au service – par la prudence – au service d'un amour spirituel.

Bonté du concupiscible, le vice de l'insensibilité – La vertu raffine le concupiscible

Le concupiscible en soi n'est pas mauvais, il est même bon. Quelqu'un qui n'aurait aucun appétit vis-à-vis de l'aliment, vis-à-vis du bon vin, il risquerait d'être insensible et **Aristote** considère que l'insensibilité dans ce domaine-là, c'est la pire des choses[224]. C'est très curieux. Celui qui dira : « Ah, moi cela m'est égal, que je mange de la choucroute, que je mange quelque chose de complètement avarié, un peu pourri, cela m'est tout à fait égal, totalement indifférent ». Celui-là, il faudrait le mettre [à la charge de] cuisinier, vous voyez, pour que tout le monde pâtisse et, soi-disant, devienne vertueux. Ce n'est pas cela la vertu. Cela, c'est devenir insensible. Devenir insensible n'est pas la vertu. La destruction de la passion du concupiscible n'est pas la vertu. C'est l'éducation humaine, prudentielle du concupiscible qui permet de donner la vertu de tempérance. Et la vertu de tempérance permet au concupiscible d'aller plus loin, donc d'être plus concupiscible, cela *raffine* le concupiscible, cela lui donne une dimension nouvelle, alors on ne mange plus comme les petits cochons.

Le concupiscible livré à lui-même

Vous avez déjà vu les petits cochons manger ! Cela arrive, il faut de temps en temps aller les voir comme cela, cela nous aide à mieux comprendre ce que doit être un repas religieux quand on voit les petits cochons manger, voyez. C'est vrai, cela fait comprendre : ils se jettent là-dessus en disant leur satisfaction d'une façon très étonnante parce qu'ils l'expriment bien. Vous voyez ce que c'est que le point de vue du concupiscible lié à l'instinct, à l'instinct de… la gourmandise, à l'instinct de celui qui veut s'empiffrer le plus qu'il peut. Cela, c'est vraiment, c'est… Mais les **Pères de l'Eglise** aimaient beaucoup de regarder les petits cochons à cause de cela, parce que pour eux c'était un symbolisme dont on a besoin, on a besoin de cela pour comprendre un peu certaines choses. Après tout, Dieu nous a peut-être mis les animaux tout près de nous pour que nous comprenions mieux ce que c'est que la vertu. C'est mieux de regarder les animaux, cela nous aide à comprendre ce que c'est que le concupiscible, parce que cela c'est à l'état pur.

La tempérance récupère la force de cet amour fondamental en le rendant humain…

[223] Une brève interruption coupe le mot.
[224] Voir cours n° 9, note sur l'insensibilité.

Et éduquer le concupiscible *par la vertu de tempérance*, c'est-à-dire récupérer, comprenez bien, *récupérer* cette force (c'est une force)[225], cet amour (tout amour est une force), cet amour *fondamental* à l'égard de la nourriture. C'est quand même le premier amour, hein, le premier amour – génétiquement parlant, c'est bien évident – le premier amour que vous avez eu, le premier exercice de votre concupiscence est à l'égard de la nourriture et du lait. C'est pour cela qu'on a à l'égard du lait toujours, ou une fringale, ou une aversion. C'est très drôle ! Comme c'est curieux ces jours-là… Spécialement à l'égard de la crème… C'est curieux ces choses-là, parce que le premier amour a été à l'égard du lait, le lait maternel, le lait qui a remplacé le lait maternel, c'est la première concupiscence. Parce que votre première concupiscence n'a pas été à l'égard de l'oxygène dans la respiration. Cela, je ne crois pas. La concupiscence est à l'égard, en premier lieu, de la nourriture et de la boisson et la boisson a commencé en premier lieu, puis la nourriture.

Donc si génétiquement c'est le premier amour – c'est pour cela que c'est important – si génétiquement c'est le premier amour, qu'il y a une détermination, il conditionne tout l'exercice du concupiscible, radicalement. Et la vertu nous permet de faire que ce conditionnement ne soit pas une détermination. Parce que pour des *quantités* d'êtres humains, des quantités d'êtres humains, le conditionnement du concupiscible *détermine fondamentalement* l'aspect de la vie humaine dans le boire et le manger.

La vertu de tempérance fait que le concupiscible devient *humain*, et donc au service d'un amour beaucoup plus fort qui est l'amour spirituel, parce que c'est une *certaine* forme d'amour. C'est le vestige de l'amour, si vous voulez. Mais c'est une certaine forme de l'amour. Aimer le bon vin, aimer le chocolat, aimer les friandises, aimer, je ne sais pas ce que vous pouvez aimer, la choucroute. N'est-ce pas ? Avec de la bière, cela fait partie de ces rêves… **Saint Thomas** lui-même, vous savez bien, à la fin de sa vie, quand on lui a dit : « Qu'est-ce que vous désirez ? » – « Un hareng »[226] [Grands rires]… Et **Saint-Jean de la Croix** aussi[227]. Cela prouve qu'ils avaient un concupiscible sain, s-a-i-n, qui était resté sain. C'est notre réalisme premier, hein, celui-là. C'est le réalisme premier. Alors la vertu de tempérance maintient ce réalisme à l'égard de la nourriture. Vous voyez, se nourrir vertueusement ne consiste pas à dire : « Je m'en fiche. » Non. « Que vous mangiez ou que vous buviez, glorifiez le Seigneur »[228]. Glorifier le Seigneur, cela ne veut pas dire « Mettez entre parenthèses la nourriture et puis chantez des psaumes pendant ce temps-là ». Non. Glorifiez le Seigneur en mangeant et en buvant, c'est-à-dire en faisant que le concupiscible devienne intelligible, raisonnable.

---

[225] Attitude très caractéristique de l'auteur qui ne dialectise pas d'une manière moraliste notre appétit à l'égard du bien sensible en l'opposant à notre appétit spirituel. L'attitude stoïcienne est ici profondément corrigée, comme elle l'est chez Thomas.

[226] « Après quelques jours de voyage, dans la deuxième quinzaine de février (c'était déjà le temps du carême qui, cette année-là, avait commencé le 14 février), ils parviennent au château de Maenza, un peu au nord de Terracina, où habite Dame Françoise, la nièce de Thomas que nous connaissons déjà. C'est là qu'il tombe malade et perd totalement l'appétit ; le médecin requis pour s'occuper de lui – Jean de Guido, de Piperno – s'enquiert de ce qu'il aimerait manger et obtient une réponse déconcertante : des harengs frais, qu'il aurait jadis appréciés quand il était en Île de France. Par miracle, on en trouve, mais selon Tocco, ce furent les autres qui les mangèrent, puisque le malade n'en avait plus envie ; un témoin oculaire assure pourtant qu'il en mangea : *de quibus etiam arengis comedit dictus frater Thomas*. » Jean-Pierre Torrell, *Initiation à saint Thomas d'Aquin*, 2015, p. 372.

[227] L'auteur pense sans doute à un épisode prenant place 6 ans avant la mort de Jean de la Croix, en 1585, épisode dans lequel est parfaitement illustré la notion de "concupiscible sain" : « En revanche, dans une autre occasion, c'est le père Evangelista qui le gronde parce qu'il lui a vu des caleçons d'alfa noués très serré. Il lui dit que porter un cilice en voyage et en étant si faible de santé est une chose qu'on ne peut faire en conscience. *« Chut, mon fils, répond le Réformateur, la commodité que nous avons d'aller à cheval suffit ; cela ne doit pas être de tout repos. »* Il sait, cependant, faire des exceptions au moment opportun. Allant de Mâlaga à Séville, ils ne trouvent dans l'auberge rien à manger, pas même du pain ni même un peu de vin. Le frère Martin de la Asuncion qui l'accompagne le lui dit. Ils sont déjà résignés à jeûner de force quand arrive un gentilhomme qui s'empresse, ignorant ce qui se passe, de les inviter. « Aujourd'hui, leur dit-il, vous ne pouvez moins faire que d'être mes invités et de manger avec moi. » Le père frère Jean ne ressent pas le moindre scrupule ; il accepte et mange très bien aux frais du gentilhomme qui, au dire du frère Martin, *avait un très bon garde-manger*. » Crisogono de Jésus, *Vie de Jean de la Croix*, Cerf, Paris, 1998, p. 393.

[228] *1 Cor.* 10, 31

… sans aller jusqu'à l'esthétisme

Alors il ne s'agit pas de tomber dans l'attitude du gourmet, voyez, parce que cela c'est l'esthétisme. L'esthétisme n'est pas la vertu. La vertu de tempérance n'est pas l'esthétisme. Vous voyez bien, on voit très bien ces vieux garçons ou ces vieilles filles, esthètes du boire et du manger. C'est extraordinaire. C'est un peu répugnant quand vous les voyez, attablés, seuls. Il n'y a même pas le voisin à côté qui fait quand même un petit peu plus une bonne conversation amicale – c'est quand même… cela ennoblit un tout petit peu – mais [il y a] uniquement le gourmet, c'est terrible. C'est alors le concupiscible tourné vers le point de vue artistique, qui n'est pas la vertu de tempérance, hein.

Alors il faut bien distinguer là, la vertu et le concupiscible. C'est vrai, l'appétit du boire et du manger peut être une matière à l'esthétisme, un certain art, puisqu'il y a un art culinaire, et il y a, par le fait même l'art culinaire [qui] est celui qui consomme l'art culinaire, l'esthète qui aime cela.

Le réalisme de la philosophie de l'aliment – Le repas politique

Je n'insiste pas, vous voyez, mais c'est important. L'*agere* et le *facere*. Et nous devons le discerner, cela fait partie de nos expériences humaines. Et la philosophie éthique va jusque-là et si la philosophie éthique ne va pas jusque-là, il lui manque un certain réalisme. Voyez, c'est très curieux que, chez **Platon**, vous n'ayez pas beaucoup la philosophie de l'aliment, alors que vous l'avez chez **Aristote**. Cherchez la philosophie de l'aliment chez **Platon**. Cherchez la philosophie de l'aliment chez **Aristote**[229]. Et cela va jusque dans le point de vue politique, **Aristote** reconnaît qu'au point de vue politique, les repas sont très importants[230]. Vous savez bien, les repas sont très importants, les repas politiques. Et les repas politiques, n'oubliez pas, pour nous, nous prenons un repas politique tous les jours. On invite **Jésus** à notre table, c'est un repas politique au niveau familial, religieux. La *table commune*. C'est très important. Et ce n'est pas si commode quand vous avez trois vieux garçons qui vivent dans la même boutique de faire table commune. J'aime mieux manger seul, en ermite, alors glorifiez le Seigneur. C'est très difficile pour l'ermite de sanctifier le repas, c'est plus facile de le sanctifier à un repas commun. Parce que vous êtes plus pauvre. Et c'est vrai, on est plus pauvre. Une pauvreté arrive au repas commun. C'est important de se rappeler cela.

Le caractère très fondamental de la vertu de tempérance

Tout cela, ça touche la vertu de tempérance. Elle est fondamentale, la vertu de tempérance. Elle a quelque chose de très radical, de très fondamental. La nourriture et la boisson. Alors, n'y pensez pas toute la journée, mais pensez-y au moment des repas. Et comme on ne doit pas manger entre les repas : suspension de la vertu de tempérance. Pour se libérer. La vertu de tempérance s'exerce pendant les repas[231]. Le petit déjeuner du matin, premier exercice de tempérance, de la vertu de

---

[229] Aristote, *De l'âme*, Livre II, tout le chapitre 4.

[230] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, IV, 5, 1122b 19-23 (le repas en commun est un objet de dépense honorable). Voir aussi *Politique*, VII, 10, 1329b 5 (sur l'origine des repas en commun). Aristote indique quelques lignes plus bas son intention de dire pourquoi le repas en commun est utile : « Quant aux repas en commun, tout le monde est d'accord que les cités bien organisées ont intérêt à en avoir. La raison pour laquelle nous sommes aussi de cet avis, nous le dirons plus tard. », 1330a 4-5, trad. P. Pellegrin, GF-Flammarion, 2015. Cette raison ne se trouve nulle part dans les écrits d'Aristote parvenus jusqu'à nous.

[231] On pourrait assez facilement objecter que tout amour peut glisser du côté passionnel, y compris l'amour de choses spirituelles comme la recherche de la vérité, l'amour de certains moyens (par ex. les livres), l'amour des personnes. Ce glissement étant possible,

tempérance. Repas de midi, repas du soir. Plusieurs fois par jour, vous exercez la vertu de tempérance. Vous l'exercez plus ou moins bien, vous laissez échapper les passions, mais il faut acquérir la vertu de tempérance dans la lumière même de ce fait que ce pouvoir, cette espèce d'appétit sensible, soit utilisé, assumé par le point de vue de la volonté.

Voyez, et c'est très beau de voir que dans un repas commun, vous avez la nourriture qui sert de matière à la rencontre fraternelle. La rencontre fraternelle qui se fait dans le silence où on écoute une lecture. C'est très grand cela, pour ennoblir cette vertu de tempérance. On est ensemble et on exerce la charité fraternelle et on écoute la parole de Dieu, ou on écoute une lecture. **Emile Mâle**, cela fait partie des lectures, de la culture, les bases, comme cela, des choses qui sont bonnes, et qui éveillent un tout petit peu l'intelligence avec tous les symbolismes possibles.

– LA VERTU DE CHASTETÉ –

Avec la vertu de tempérance, il y a la vertu de chasteté et je crois que c'est important pour nous. Et la vertu de chasteté existe au niveau philosophique.

Je vous renvoie à **saint Thomas** dans la *Seconda secundae*, question 151 :
De la chasteté en elle-même,
de la virginité – qui en est une partie –
de la luxure qui est le contraire.

Alors comprenons bien, la virginité, je ne crois pas que c'est une vertu de l'éthique humaine. C'est une vertu qui ne peut naître que dans une éthique religieuse. Tandis que la chasteté, il faut la maintenir dans une éthique humaine. Et c'est très important d'essayer de comprendre un peu ce que représente la chasteté.

La chasteté est-elle une vertu ? **Saint Thomas** commence… Et tout de suite, n'oublions pas, quand vous lisez **saint Thomas**, tout de suite, vous êtes au niveau de la théologie, donc ne transposez pas directement ce que dit **saint Thomas** [au niveau philosophique]. Mais comme **saint Thomas** donne très souvent des références à **Aristote**, donc on voit le passage de l'anthropologie à la théologie. Et dans l'éthique, **saint Thomas** se sert d'une anthropologie. Dans la théologie dogmatique, c'est la métaphysique. Et dans toute la *Secunda pars*, c'est l'anthropologie.

Alors, voyez simplement cela.

> [Sed contra :] « **Saint Augustin** dit : alors que tu devrais donner à ton épouse l'exemple de la vertu, je veux dire de la chasteté, puisqu'elle est une vertu, tu te laisses vaincre au premier assaut et tu voudrais que ton épouse fût victorieuse. »[232]

---

la vertu de tempérance doit donc être toujours présente dès qu'il y a amour et pas uniquement pour la nourriture. Le p. Philippe le reconnaît un peu plus loin dans ce même cours du 12 mai avec l'étude de la chasteté : « On oublie que l'aliment est fondamental, il est premier. Et que c'est vrai que c'est la jouissance de l'aliment qui est l'aspect fondamental de la vertu de tempérance. C'est premier, c'est fondamental et c'est individuel. Mais cet appétit naturel a quelque chose de particulier quand il y aura l'éveil chez l'individu de ce que représente cet appétit naturel à l'égard de la procréation, à l'égard de la survie de l'espèce. Et donc il y aura à ce moment-là un appel instinctif nouveau qui représentera la jouissance sexuelle… ». La chasteté relève bien de la vertu de tempérance, mais ne porte pas sur la nourriture. On se trouve ici face à l'un de ces raccourcis qu'il faut savoir détecter chez l'auteur et relativiser à l'aide de ses autres cours et écrits. Il faut donc comprendre ici : « la tempérance s'exerce *en premier lieu, fondamentalement,* pendant les repas ».

[232] Thomas d'Aquin, *Somme théologique,* II-II, q. 151, a. 1. La traduction utilisée par l'auteur est celle de J.-D. Folghera, 1928, aux Editions de la Revue des jeunes.

Éthique à l'intérieur du mariage, la chasteté, comme c'est important pour nous, en tant que nous devons prêcher sur le mariage, pour nous la vertu de chasteté ira jusqu'à l'exigence de la virginité, quand on a une vie consacrée à Dieu.

> « Le mot de "chasteté" – voici **saint Thomas** en tant que théologien – le mot "chasteté" vient de ce que la raison "châtie" la convoitise – la concupiscence – qui doit être corrigée comme un enfant, d'après **Aristote**. *Nomen castitatis sumitur ex hoc quod per rationem concupiscentia castigatur, quae ad modum pueri est refrenanda, ut patet per philosophum*. Or, la vertu humaine consiste précisément dans la règle imposée par la raison. Il est donc bien évident que la chasteté est une vertu. »[233]

C'est une vertu qui regarde d'une façon particulière l'instinct sexuel, comme on dit aujourd'hui. Et ceci, **saint Thomas** le présente :

> « La tempérance – c'est l'article 3 – a pour objet propre les plaisirs du toucher, les plaisirs de l'aliment. Si donc il y a lieu de distinguer entre ces plaisirs, il faudra distinguer aussi plusieurs vertus comprises sous la tempérance. Or, les plaisirs sont proportionnels aux opérations. Mais il est évident que l'usage de la nourriture, destinée à la conservation de l'individu, est distinct de l'usage de la volupté, destinée à la conservation de l'espèce. La chasteté qui règle celui-ci est donc distincte de l'abstinence qui règle celui-là. »[234]

Vous voyez qu'il y a toute une vision anthropologique qui précise ici, dans la concupiscence ou dans l'appétit sensible, deux domaines que, depuis **Freud**, on ne distingue plus. C'est pour cela que c'est important pour nous de voir : est-ce que **Freud** a raison ou est-ce qu'**Aristote** a raison ? **Saint Thomas** est théologien, il s'appuie sur la tradition. Nous devons, nous, à cause de **Freud**… **Freud** nous oblige d'essayer de comprendre une distinction qui n'est pas toujours commode à bien voir, la distinction entre ce que nous appelons ordinairement l'instinct…

La question de l'instinct et de l'appétit naturel – Différence

Alors là, il y a tout un problème que je voudrais étudier, que je n'ai pas encore parfaitement analysé. Mais je vous le dis, il y a d'abord une petite étude à faire, qui n'est pas commode. D'où vient le mot instinct ? Quand le mot instinct est-il apparu ? Parce que ce n'est pas dans **saint Thomas**[235]. Et le mot instinct aujourd'hui on l'emploie tout le temps sans savoir du tout ce qu'on dit.

---

[233] *Id.*

[234] *Id.* II-II, q. 151, a. 3.

[235] Au premier abord, il s'agit d'une affirmation curieuse de l'auteur. L'*Index thomisticus* relève en effet la présence du mot "instinct" 198 fois chez Thomas d'Aquin (déclinaisons comprises) et 36 fois pour l'expression *naturali instinctu* (déclinaisons non comprises). Voir par exemple : « Les animaux dépourvus de raison agissent sous l'impulsion d'un instinct qui les meut d'un mouvement naturel. Ils ne possèdent pas en effet la maîtrise de leurs actes. *(Causa autem operationum brutorum animalium est instinctus quidam quo moventur in modum naturae, non enim habent dominium sui actus.)* » Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II-II, q. 95, a. 7. – Aussi, très explicitement : « Nous avons le libre arbitre à l'égard des choses que nous ne voulons ni nécessairement, ni par un instinct de nature. Car il ne relève pas du libre arbitre que nous voulions être heureux, mais de l'instinct naturel. Aussi ne dit-on pas des autres animaux, qui sont mus vers quelque objet que ce soit par instinct naturel, qu'ils agissent par libre arbitre. Donc, comme Dieu veut nécessairement sa propre bonté, mais non les autres choses, comme on l'a montré, il possède le libre arbitre à l'égard de tout ce qu'il ne veut pas nécessairement. *(Liberum arbitrium habemus respectu eorum quae non necessario volumus, vel naturali instinctu. Non enim ad liberum arbitrium pertinet quod volumus esse felices, sed ad naturalem instinctum. Unde et alia animalia, quae naturali instinctu moventur ad aliquid, non dicuntur libero arbitrio moveri. Cum igitur Deus ex necessitate suam bonitatem velit, alia vero non ex necessitate, ut supra ostensum est ; respectu illorum quae non ex necessitate vult, liberum arbitrium habet.)* », *Somme théologique*, I, q. 19, a. 10. — Comme toujours chez notre auteur, le fond prime très largement sur la forme et sur la précision historique. Il s'agit ici de montrer que, dans l'histoire de la pensée, l'instinct a fini par être coupé de sa source pour être regardé pour lui-même. Il faut donc simplement souligner que, dans la ligne du p. Philippe, le sens du mot instinct utilisé par Thomas ne doit pas être compris dans le sens freudien. L'affirmation « Parce que ce n'est pas dans saint Thomas » doit donc être ainsi comprise : « Parce que *le sens qu'en donne Freud* n'est pas dans saint Thomas ».

Donc, bien distinguer l'instinct de l'appétit naturel. Saint Thomas emploie tout le temps l'"appétit naturel". Or, "appétit naturel" et "instinct" ce n'est pas tout à fait la même chose. Et ce serait très intéressant de bien voir. J'ai essayé de mettre des personnes que je connais, qui connaissent parfaitement la psychologie… Parce que vous comprenez qu'en psychologie on parle tout le temps d'instinct. Je crois qu'au plan philosophique nous avons un devoir aujourd'hui de bien préciser la différence entre l'instinct… et donc pour bien le préciser, il faut voir à quel moment au plan psychologique est apparu " instinct ". Qu'est-ce que cela recouvre ? Les pulsions… Instinct… Vous savez, ce sont ces mots qu'on emploie tout le temps sans très bien savoir exactement ce que cela veut dire. Et puis l'appétit naturel. L'appétit naturel est commandé par le point de vue de la finalité. Tout appétit implique un amour. L'appétit naturel, c'est ἔρως *(éros)*, hein, l'appétit naturel, ἔρως, en vue d'une finalité.

[1] Et cet appétit naturel regarde l'aliment. Or l'aliment, je le connais par le point de vue du toucher. C'est pour cela que le sens du toucher c'est le sens de l'aliment. Le toucher quand je mange, le toucher intérieur, c'est le sens de l'aliment – alors, l'aliment recouvre aussi bien nourriture et boisson, l'aliment d'une façon générale. Et puis [2] l'appétit naturel… Donc [1] celui-ci [il montre au tableau en tapant avec la craie] est premier.

[2] L'appétit second, c'est l'appétit naturel au niveau de la procréation, la survie de l'espèce.

[1] L'aliment c'est pour la *vie* de l'individu. Je me nourris tous les jours pour vivre et pour vivre en tant qu'individu. C'est tout à fait individuel, la nourriture, vous savez bien, quand vous prenez votre pain c'est votre pain, quand vous prenez des carottes ce sont vos carottes, dès qu'elles sont dans votre assiette. Si à côté de vous, vous avez quelqu'un qui vient prendre : « Tiens, cette carotte est intéressante, je la prends ». Vous avez une petite réaction. Si vous êtes très vertueux, vous dites, au chapitre[236] [Grands rires] : « Quand même, le frère pourrait avoir une attitude un tout petit peu plus vertueuse ». Alors tout le monde se demanderait qu'est-ce que c'est : « Eh bien… il aime les carottes ». Vous êtes le dernier à vous servir des carottes, il n'y a plus de carottes dans le plat, vous n'avez pas fait attention, parce que vous aimez modérément les carottes, donc vous en prenez modérément, mais largement. Et à côté de vous, il y a quelqu'un qui, lui, il n'aime que les carottes. Il n'y a plus de carottes dans le plat. Mais il y en a encore dans l'assiette [du voisin] un peu plus qu'il n'aurait dû prendre, alors il reprend. S'il ne le fait pas par le geste, il le fait *intérieurement* [Grands rires]. Alors, vous comprenez ce que c'est que l'appétit naturel. L'instinct à l'égard de l'aliment, c'est la vie de l'individu. Les carottes ont des vertus particulières, que voulez-vous, c'est pour cela qu'on les aime. Des vertus spéciales. Alors, c'est pour cela qu'il faut avoir sa part de carottes tous les jours.

[2] Et puis alors, l'appétit naturel qui implique un amour… oui, on dirait un amour instinctif qui porte sur les plaisirs à l'égard de l'aspect de la survie de l'espèce, de la procréation, de l'aspect sexuel, l'instinct sexuel. Et l'instinct, vous voyez, l'instinct n'analyse pas de cette façon-là. L'aspect de l'instinct c'est beaucoup plus subjectif. C'est à l'égard d'un besoin.

Dans l'instinct, la finalité n'est pas présente. C'est cela qui m'intéresse au point de vue philosophique. C'est le côté du besoin, du côté de l'exercice, de l'efficacité, la véhémence de l'instinct, la force de l'instinct. C'est plus fort que moi, on dira cela, c'est une force instinctive. Je me sens porté, c'est plus fort que moi.

[236] Temps que les religieux prennent régulièrement pour faire le point sur la vie de la communauté. Il existe une forme appelée chapitre des coulpes que certaines communautés pratiquent de manière hebdomadaire, il s'agit une séance capitulaire lors de laquelle les moines peuvent reconnaître leurs fautes contre la vie commune.

L’appétit se découvre dans une analyse et l’instinct directement dans l’exercice

L’appétit naturel est le fruit d’une analyse. L’instinct c’est directement une expérience. Vous n’expérimentez pas directement l’appétit naturel, vous le posez, c’est une analyse philosophique, vous posez l’appétit naturel comme l’aspect fondamental qui est en vous, vous dites que cet appétit naturel est double : il porte sur l’aliment et il porte sur les plaisirs sexuels. Mais il porte sur cela pour l’union, en vue de la procréation, la survie de l’espèce. C’est toujours à l’égard d’un bien. Le bien individuel de l’aliment. Le bien de la survie de l’espèce. Des deux côtés, cet appétit naturel implique une jouissance. Jouissance à l’égard de la nourriture. Jouissance à l’égard de ce que nous appelons aujourd’hui l’instinct sexuel. Et c’est là qu’on voit que l’appétit naturel est lié à la passion, il est lié à la connaissance du toucher. C’est le toucher qui est lié de fait à cette jouissance de la nourriture et à la jouissance propre de l’instinct sexuel.

Alors, **saint Thomas** appelle cela l’appétit naturel. Et je crois qu’on doit le maintenir, c’est un terme philosophique, mais nous devons aussi comprendre le lien entre instinct et appétit naturel.

Eh bien, je crois que l’instinct relève d’une expérience, le besoin instinctif, cela s’impose à moi, quelque chose de nécessaire. Et cet instinct, j’allais dire, c’est l’aspect exercice, l’efficience de l’appétit naturel. C’est abstrait, et c’est curieux, cela peut être concret. C’est cela qui me semble très curieux. Ce qu’il y a de plus concret, c’est toujours la finalité (dans l’ordre de l’appétit). Alors que l’aspect du besoin, l’aspect de quelque chose qui s’impose à moi comme nécessaire, c’est quelque chose de plus abstrait. Mais cela a cet avantage, c’est que c’est immédiatement expérimentable. J’expérimente cet instinct, je le sens. L’appétit naturel, c’est quelque chose que vous posez dans l’analyse philosophique.

Je crois que c’est la première distinction qu’on doit faire. Et il faut y réfléchir là-dessus. Vous voyez que l’instinct, c’est le besoin. Donc, l’instinct sensible à l’égard de l’aliment et à l’égard du point de vue sexuel sera très lié. Et **Freud** dira que dans tout instinct, même à l’égard de l’aliment, il y a quelque chose de sexuel. L’instinct pour le lait maternel, pour **Freud**, il y a quelque chose de sexuel.

On ne peut assimiler instinct et appétit naturel

Vous voyez, je crois que là, il y a une erreur et une confusion. On oublie que l’aliment est fondamental, il est premier. Et que c’est vrai que c’est la jouissance de l’aliment qui est l’aspect fondamental de la vertu de tempérance. C’est premier, c’est fondamental et c’est individuel. Mais cet appétit naturel a quelque chose de particulier quand il y aura l’éveil chez l’individu de ce que représente cet appétit naturel à l’égard de la procréation, à l’égard de la survie de l’espèce. Et donc il y aura à ce moment-là un appel instinctif nouveau qui représentera la jouissance sexuelle.

Et vous voyez, on sépare la jouissance sexuelle de la procréation qui est sa finalité. Tandis qu’on ne le fait pas au niveau de l’appétit naturel[237]. C’est très net cela, aujourd’hui quand on parle de l’instinct sexuel c’est la jouissance individuelle alors que… [Il précise :] individuel ou les deux… ici c’est lié à une union sexuelle, mais c’est premièrement individuel.

---

[237] Même lors d’un repas gastronomique, nous ne perdons pas de vue que nous nourrissons notre corps.

Vous voyez cela, je crois que c'est important de saisir que l'instinct sexuel au plan philosophique ne doit jamais être séparé de l'appétit naturel au niveau de la procréation. C'est un appel, je dis bien un appel, l'appétit naturel. C'est un appel instinctif qui s'éveille avec le toucher, la connaissance, et qui éveille le concupiscible. Et le concupiscible alors prend deux formes différentes : le concupiscible à l'égard de l'aliment et le concupiscible à l'égard des jouissances sexuelles.

Je dis bien, ce concupiscible est *fondamentalement* celui d'aliment. C'est pour cela, c'est connu que celui qui a une trop bonne table au point de vue de l'aliment et de la boisson, il y aura une propension plus grande vers l'appétit naturel au point de vue de l'instinct sexuel. Celui au contraire qui se modère du côté de l'aliment et de la boisson – donc qui sera tempérant et qui exercera la tempérance – par la tempérance, il pourra acquérir la chasteté. Voyez, il y a un lien entre les deux et une dépendance de l'un par rapport à l'autre. Il y a un appétit naturel fondamental, c'est celui d'aliment et c'est d'abord vis-à-vis de celui-là qu'on doit se modérer ; et [ensuite], par-là, politiquement, agir sur l'appétit naturel à l'égard de la procréation.

Alors la vertu de chasteté sera cette vertu qui naîtra dans la lutte – comme toutes les vertus – à cause de la propension et de la véhémence que peut prendre le point de vue de l'instinct sexuel, l'appétit naturel à la procréation. Et la vertu de chasteté sera justement de *modérer* cet appétit lié à la concupiscence, de modérer pour n'user de cet instinct sexuel, de cet appétit naturel, qu'en vue de la procréation, et *que* pour la procréation.

L'argument de certains psychologues, il vaut mieux satisfaire le plaisir individuel

Freud voit avant tout le point de vue du plaisir et comme le plaisir est individuel, il regarde le point de vue de l'instinct sexuel en premier lieu du point de vue jouissance individuelle. Et donc la perspective est tout à fait changée. Et alors, au point de vue de l'éducation, c'est complètement changé, vous voyez bien, parce qu'on ne regarde plus la finalité, on ne regarde plus que le besoin. Et c'est dans ce sens-là que certains psychologues diront : « Mais oui, il faut satisfaire ses besoins, c'est beaucoup plus simple. Comme, de fait, on satisfait les besoins de la nourriture, on doit satisfaire les besoins sexuels. Tandis que si vous maintenez la lutte, vous allez maintenir un refoulement et alors ce sera terrible, l'imaginaire va l'emporter et vous serez constamment devant cela. » Et c'est vrai que cela existe, des personnes humaines qui sont tellement prises par le point de vue sexuel, et le point de vue de l'imaginaire du point de vue sexuel, c'est qu'ils sont encombrés de tout cela. Alors psychologiquement, on dira : « Oui, cela aurait été bien plus simple de satisfaire immédiatement l'instinct sexuel au niveau personnel, pour ne pas avoir ces refoulements imaginatifs ». Voyez comment on arrive à des positions qui sont, hélas, aujourd'hui – c'est pour cela que j'en parle au plan philosophique, parce que cela fait partie de l'éthique – qui, aujourd'hui, sont constantes, même chez les chrétiens, parce qu'ils se placeront au point de vue psychologique, du moins, soi-disant au point de vue psychologique, en disant : « Mais oui, il vaut mieux cela, il vaut mieux tout de suite apaiser l'instinct que de lutter ».

La difficulté est normale, les vertus s'acquièrent toujours dans la lutte

Alors, voyez, qu'est-ce que dira le philosophe ? Je dirai que les vertus s'acquièrent toujours dans la lutte et que ce terrain soit le terrain où les luttes sont plus fortes, c'est normal, c'est plus sensible, puisque cela touche notre corps.

Différence entre appétit pour l'aliment et appétit sexuel, l'un est extrinsèque, l'autre peut être seulement immanent – La masturbation

Voyez, dans l'aliment, il y a un aspect extrinsèque à nous ; dans le point de vue de l'instinct sexuel, c'est immanent à nous. Et c'est pour cela, que c'est si fort, [c'est] parce que nous le portons en nous, tandis que dans l'instinct par rapport à la nourriture c'est quand même toujours quelque chose d'extrinsèque.

Alors vous allez me dire, c'est aussi extrinsèque puisque dans l'appétit naturel, au point de vue de la survie de la procréation, c'est quand même toujours par rapport à un autre aussi, et c'est vrai, c'est par rapport à un autre puisque cela implique l'union sexuelle de deux. C'est très vrai, mais il y a aussi la possibilité de satisfaire individuellement ce besoin dans une jouissance érotique, ce qu'on appelle la masturbation. Et ceci, c'est donc détourner l'appétit naturel de sa finalité propre. Sa finalité propre étant le point de vue de la procréation alors que là, c'est uniquement la jouissance personnelle… [il se corrige :] individuelle. Donc, par le point de vue de la masturbation, vous *détournez* un appétit naturel de sa propre finalité et vous *augmentez* le poids de l'imaginaire, vous alimentez votre imaginaire, alors que si vous luttez, progressivement, vous essayez de retrouver le point de vue normal de l'appétit naturel ordonné à la procréation.

La chasteté permet l'unité individu et personne, l'individu devient une personne

La vertu de chasteté est donc une vertu nécessaire – je dis bien une vertu nécessaire – pour que la personne humaine domine son corps. Quand la personne humaine ne domine pas son corps, l'individu fiche le camp. Vous voyez bien ce que je veux dire, il y a une séparation entre individu et personne. C'est pour cela que c'est si grave de séparer individu et personne. Parce que vous direz : « Ah, cela n'a rien à voir avec la personnalité ». Ah non pas du tout, vous pouvez être une personne humaine avec un peu de volonté que si vous acquérez la vertu de chasteté. Et la vertu de chasteté maintient la *dignité* de la personne humaine jusque dans sa sensibilité, jusque dans son corps, jusque vis-à-vis de cet instinct sexuel : dominer cet instinct, arriver à le dominer par la vertu de chasteté.

La tempérance acquise facilite la vertu de chasteté qui est néanmoins spécifique et nécessaire

Alors ce qu'il faut bien comprendre, parce que cela c'est très important pour que vous compreniez que c'est... La petite vertu de chasteté, hein, la *petite* vertu de chasteté, elle n'est pas une vertu cardinale, c'est une vertu annexe à la tempérance. Et je crois qu'on a tout à fait raison de dire que la vertu de chasteté est une vertu annexe à la vertu de tempérance. La *grosse* vertu de tempérance, cela tient la route et quand la vertu de tempérance tient la route, on a beaucoup plus de facilité à acquérir la vertu de chasteté. C'est la voie normale. Quelqu'un qui ne cherche pas du tout à acquérir la vertu de tempérance, je crois, aura une peine énorme à acquérir la vertu de chasteté. La voie normale, au plan philosophique, c'est la vertu de tempérance. C'est pour cela que, vous voyez, une vie régulière, où, de fait, on acquiert progressivement une vertu de tempérance, aide énormément.

Mais il faut bien comprendre qu'il y a un combat propre à l'acquisition de la vertu de chasteté. Autrement dit, ce n'est pas *suffisant* d'acquérir la vertu de tempérance, il faut acquérir *en plus* la vertu de chasteté.

Le conditionnement du monde d'aujourd'hui

Alors, ceci est quelquefois très difficile dans notre monde d'aujourd'hui. Parce que, on a pu, dans sa jeunesse, acquérir de mauvais plis. On n'a pas été éduqué dans ce domaine-là. Le domaine de la tempérance on l'éduque encore, mais le domaine de la chasteté pas toujours. Maintenant beaucoup plus, maintenant c'est l'exagération, on en parle tout le temps. Mais avant, ce n'est pas si vieux, on n'en parlait pas, c'est un domaine qu'on cachait, on ne parlait pas. Alors à ce moment-là, il pouvait très bien se faire qu'il y ait de mauvaises habitudes, comme on disait et de " mauvaises habitudes ", on savait très bien ce que cela voulait dire. C'est-à-dire qu'il y avait des plis qui se créaient, au point de vue psychologique, dans le fait qu'on satisfaisait ses besoins instinctifs d'ordre sexuel exactement comme on aurait satisfait les besoins alimentaires.

Dans une certaine éducation, c'est comme cela, et cela existe encore comme cela aujourd'hui. Il ne faut pas l'oublier. Dans certains milieux c'est comme cela, dans des milieux qu'on dit aujourd'hui purement laïcs, on favorise presque de façon invraisemblable. Et on ne voit pas qu'en faisant cela, on empêche ces individus de devenir des personnes. C'est peut-être ce qu'on cherche du reste.

Cet appétit est naturel, la lutte est normale, elle est nécessaire pour acquérir la vertu

Il y aura tout le temps une fragilité, une faiblesse, qu'on doit reconnaître. On doit la reconnaître cette fragilité, si on l'a, si on a été mal aiguillé, on n'en peut rien, un gosse de 10 ans, que voulez-vous, n'en peut rien. Un gosse de 10 ans, même de 13 ans, de 14 ans, il n'y peut pas grand-chose, c'est un domaine fou dont on ne voit pas et [qu']on n'aime pas regarder avec limpidité. Alors, quand il y a des plis, de mauvaises habitudes, la lutte sera plus forte, c'est bien évident. Mais il faut *toujours* voir qu'il est toujours possible de *rééduquer*. Cela exige une plus grande lutte. Et si on a été bien éduqué, tant mieux. Mais n'oublions pas que la vertu n'est pas naturelle, elle est toujours acquise, et donc, il est normal de connaître certaines luttes à certaines périodes de la vie, un certain printemps où la sève pousse plus. Alors, à ce moment-là, c'est normal, ordinairement c'est le printemps, c'est que la sève monte et qu'on est lié au monde, à notre monde physique. Et puis cela dépend des âges. Alors, si on n'a jamais lutté dans ce domaine-là, c'est très très beau, c'est magnifique, Dieu nous a préservés, mais on n'a pas acquis la vertu. On est sain, s-a-i-n, c'est beau, un beau poulain [Rires]. C'est beau ! Santé. *Mais,* on acquiert la vertu que quand on lutte[238], parce que c'est quelque chose de volontaire, ce n'est pas un appétit naturel rectifié du poulain. C'est un âne[239], et c'est pour cela que Dieu permet certaines luttes pour qu'on *acquière* la vertu. Parce que la vertu *doit* s'acquérir. On acquiert la vertu de tempérance comme on acquiert la vertu de chasteté. Et cela s'acquiert dans la lutte. Vous voyez, c'est très très important, cela. [Difficile de savoir si la bande est coupée ou pas.]

Cours n° 23 du 26 mai 1987

De nouveau sur la différence instinct sexuel / appétit naturel

Alors, nous allons continuer d'entrer dans cette recherche des vertus.

---

[238] Cf. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, VII, 2, 1146a 9-16.
[239] « C'est un âne », incertain.

Cette question : *Y a-t-il à proprement parler un instinct sexuel, c'est-à-dire un besoin sexuel, qui ne serait pas lié à une finalité ? Ou bien, n'est-ce pas plutôt un exercice particulier du concupiscible lié au toucher ?*

Il faudra qu'un jour – je dis un jour – on précise exactement la différence entre l'appétit naturel de **saint Thomas** et ce que les psychologues aujourd'hui pensent par le point de vue de l'instinct. Je dis « un jour » parce que j'ai lancé quelqu'un dans la piste de cela au point de vue psychologique. Je voudrais savoir à quel moment est né cela, au point de vue philosophique, ce n'est pas vieux. Et qu'est-ce que… Ce serait une étude, du reste, qui serait très intéressante à faire, si parmi vous, il y en a quelqu'un qui l'a faite, cela m'intéresserait beaucoup, parce que c'est sûrement un des nœuds d'aujourd'hui sur lequel, au plan psychologique et au plan philosophique, on se heurte tout le temps. On se heurte ou au contraire on fait une espèce d'amalgame et on ne sait plus ce que cela veut dire.

Je vois philosophiquement parlant ce que représente l'appétit naturel chez **saint Thomas**. Je vois à peu près ce que peut dire l'instinct chez un **Freud**. Je prends les deux extrêmes si vous voulez. Parce que cela fait deux extrêmes. Mais j'aimerais voir comment a été introduit ce vocabulaire nouveau. C'est évident qu'avec **Descartes** *il ne peut plus* y avoir d'appétit naturel. Et vous comprenez pourquoi, puisque chez **Descartes** il n'y a plus de nature. Et avant **Descartes**, **Ockham**, c'est bien évident. Il faudrait voir cela. Je n'ai pas pu le faire, je voulais le faire, [voir] si chez **Ockham** on trouve le mot instinct. Il n'y a plus de nature, donc il n'y a plus d'appétit naturel. L'appétit naturel est finalisé, c'est cela le problème de l'appétit naturel. S'il n'y a plus de finalité et qu'il n'y a plus de nature, on ne peut plus parler d'appétit naturel.

L'appétit naturel chez saint Thomas

Alors je le prends chez **saint Thomas** et puis on essaiera de le transposer après. [Il écrit au tableau.]

- L'appétit naturel au niveau du concupiscible regarde le bien sensible.
- L'appétit naturel au niveau de l'irascible regarde le bien ardu, *ardum*, je traduis matériellement, hein.

Le bien ardu, c'est-à-dire le bien difficile à atteindre qui, par le fait même qu'il est difficile à atteindre, va exciter en moi un désir de le dominer, de l'atteindre. Vous voyez, si vous êtes un peu sportif, vous comprenez cela très bien, quand on est sportif et qu'on est devant quelque chose de difficile, ah ! immédiatement, on s'éveille. On aime le difficile, il y a des gens qui n'aiment pas le difficile. Le sportif aime le difficile, il aime l'*ardu*, parce que quand c'est facile, il n'y a aucun intérêt, c'est l'autoroute, cela n'a aucun intérêt, on s'endort. Tandis qu'au contraire, quand c'est difficile, on est éveillé parce qu'on veut à tout prix dépasser l'obstacle. C'est cela l'irascible.

Donc

il y a un appétit naturel vers le bien sensible, immédiat, et vers le concupiscible. Vis-à-vis du concupiscible, c'est très net, l'appétit naturel *fondamental* c'est celui de l'aliment. Donc j'ai un appétit naturel sensible. Faisons attention que le concupiscible… Vous comprenez, le concupiscible et l'irascible, c'est à un niveau déjà passion, donc ce n'est plus l'appétit naturel dans toute sa pureté. Dans l'analyse, hein, l'appétit naturel est fondamental. Le concupiscible et l'irascible impliquent déjà la connaissance.

Puis après vous avez l'appétit imaginatif, esthétique.

Et puis vous avez l'appétit spirituel.

Mais dans l'appétit spirituel, il y a aussi un appétit naturel – c'est pour cela que c'est complexe l'analyse de **saint Thomas**, ce n'est pas simple – parce qu'à tous les niveaux, vous avez un appétit naturel, à tous les niveaux de la nature.

Donc l'appétit naturel fondamental, regarde l'aliment. Cet aliment, il relève… il est un bien sensible et donc il éveille en moi le concupiscible. Je peux avoir un amour du concupiscible extraordinaire vis-à-vis de petits pains chauds et non pas le pain rassis. Au point de vue aliment, c'est exactement la même chose. C'est même meilleur pour l'estomac quand il est un peu rassis – je crois, parce qu'on est obligé de le mâcher davantage, et c'est [mieux] pour l'estomac – tandis qu'au niveau du concupiscible, moi j'aime mieux le pain [chaud, il ne faut] pas qu'il soit trop rassis – peut-être que c'est l'inverse pour vous, puisqu'au bout d'un an de Saint-Jodard, vous devez aimer le pain rassis ! c'est cela qui vous... – Donc on doit aimer cela, c'est mieux. Alors le concupiscible peut changer.

Et voyez, il y a deux choses :

- on aime l'aliment, cet aliment est un bien sensible qui éveille en moi la passion, le concupiscible ;
- et puis il y a l'appétit naturel, second appétit naturel à l'égard de la procréation, à l'égard de la génération, la survie de l'espèce. Je suis au niveau de la fin.

L'aliment me permet de vivre. Et ici de survivre. Vivre : l'individu. Ici : l'espèce. Donc deux appétits naturels. Quand j'étudie l'appétit naturel, c'est quelque chose de tout à fait différent. C'est quelque chose de tout à fait fondamental. C'est radical, je n'en ai pas l'expérience, vous n'avez pas l'expérience de l'appétit naturel. Mais vous avez l'expérience d'avoir faim, alors là il y a une expérience psychologique : j'ai faim, j'ai soif. Dès que vous avez faim et soif, le concupiscible est éveillé tandis que l'appétit naturel est au-delà du concupiscible, du concupiscible-passion. Et l'appétit naturel recouvre les deux, le concupiscible et l'irascible.

Je peux très bien… Voyez, l'appétit naturel qui regarde l'aliment : j'ai faim, alors le concupiscible est éveillé et puis – cela peut arriver – à la place de vous donner quelque chose de très très bon, on vous donne quelque chose d'immangeable. Qu'est-ce qui se passe à ce moment-là ? Votre concupiscible n'est pas satisfait. Vous vous mettez en colère : « Ha, tous les jours la même chose ! », et puis vous voyez à côté de vous quelqu'un qui a l'air de manger avec délectation, votre irascible augmente encore : « C'est toujours à moi qu'on en veut. Je ne sais pas ce qu'on a fait. Il y a sûrement dans la communauté quelqu'un qui agit ». Vous voyez, l'imaginaire [???], et votre irascible commence… Alors cela peut aller très loin, quelquefois c'est comme cela qu'on se forge [une idée] en disant qu'il y a quelqu'un dans la communauté qui, *nécessairement*, a jeté un sort, si on a des tendances de croire à des sorciers… Cela existe, il y a des sorciers dans le noviciat, c'est évident [Rires] et qui ont un pouvoir occulte et caché, cela ne peut pas être autrement. Alors vous voyez comment le concupiscible et l'irascible peuvent s'éveiller à l'égard d'un bien, l'aliment.

L'appétit naturel c'est l'analyse fondamentale de la nature qui a cet appétit naturel vers l'aliment. Et c'est l'individu qui doit vivre tout l'aliment et il y a un appétit *naturel* à l'égard de l'aliment. *Naturellement* on aime de manger quand on a faim. Mais on peut très bien, imaginativement, par le point de vue des passions, ne plus vouloir manger. Cela, ça existe, il y a même une maladie qui existe quand cela s'enracine. Voyez, alors cela provient de l'imagination, cela, ce n'est plus naturel. Et cela joue énormément, vous comprenez, il faut bien comprendre que l'exercice de cet appétit naturel implique le concupiscible, lui-même qui implique l'imagination. Et l'imagination peut quelquefois être tellement forte que, pour telle ou telle raison, il y a une espèce d'inversion de l'appétit naturel, il y a une inversion qui se fait, qui se produit. Cela, c'est très possible, cela existe, on sait très bien… les maladies psychologiques, on le sait très bien. Il y a

une inversion, l’appétit naturel est complètement inversé… *à cause de l’imaginaire*, ce n’est pas l’appétit naturel qui est changé, mais il est modifié *dans son exercice*.

Voyez bien, au point de vue psychologique, je n’analyse jamais l’appétit naturel. Qu’est-ce que je saisis ? Je saisis l’exercice. Et donc c’est au niveau tout le temps des passions, avec le point de vue de l’imagination et je ne saisis pas l’appétit naturel. L’appétit naturel exerce… aura lieu à l’égard de la procréation, à l’égard de la génération, pour la survie de l’espèce. Et c’est pour cela qu’**Aristote** dit : « Cet appétit naturel est double, l’un par rapport à l’individu, l’autre par rapport à l’espèce »[240]. Vous comprenez qu’au plan psychologique – je dis au plan psychologique, cela n’a pas de signification – parce que l’exercice, il regarde toujours l’individu. Il n’y a pas d’exercice de l’espèce. Mais, *dans l’analyse*, je peux très bien saisir la différence entre la *nature individuelle* et la *nature en tant que spécifique*. Donc au niveau de l’analyse philosophique, je crois que ce qu’**Aristote** a dit, ce que **saint Thomas** a repris, est très juste : il y a le bien de l’individu et le bien de l’espèce et chaque individu corruptible, nécessairement, implique les deux, parce que l’individu ne vit pas toujours. Par l’espèce il vit. Et donc la procréation, la finalité de la procréation, c’est la finalité de l’espèce. Ce n’est pas la finalité de l’individu. C’est la finalité de l’individu *par* l’espèce.

Alors cela c’est très important à saisir, parce que cela nous fait comprendre que l’appétit naturel, au niveau de la génération, a un enracinement beaucoup plus profond que l’appétit du boire et du manger. Cela nous *saisit* dans notre substance, puisque c’est notre espèce, c’est *beaucoup* plus radical, tandis que l’appétit naturel, au niveau de la vie, c’est l’individu.

La psychologie ne regarde plus que l’exercice, pas la finalité

Alors, l’appétit naturel, au niveau de la génération, lui aussi est lié aux passions, au concupiscible et il est lié à l’imaginaire. Et je regarde à ce moment-là le point de vue de la jouissance liée à l’activité, à l’action propre, sexuelle. Et qu’est-ce que va faire la psychologie ? Elle va ne regarder que le point de vue de l’exercice, elle ne va plus regarder la finalité, elle va regarder le besoin, le besoin de l’instinct sexuel ou le besoin de l’instinct de se nourrir. Et *c’est parce qu’on ne regarde que l’exercice qu’on parlera d’instinct*. Et cet instinct, il est toujours lié, toujours lié au concupiscible, il n’y a plus de finalité.

La vertu n’est pas un équilibre, mais un ennoblissement

Vous voyez, c’est pour cela qu’au plan *moral*, dès que je me situe au niveau moral, vous comprenez, la vertu est en vue du bien de la personne humaine. La vertu vient ennoblir les passions en vue de la fin, mais quand je me place au point de vue psychologique, la vertu sera quoi ? L’équilibre. Il faut dominer, il faut être équilibré. Ce n’est plus la question de la finalité, donc ce n’est plus la question du bien et du mal, c’est la question de l’équilibre. « Soyez équilibré, n’exagérez pas dans un sens et n’exagérez pas dans un autre. Si vous avez un amour trop grand du chocolat, petit à petit, le foie n’ira plus. » On ne dira pas du tout : « Vous devez vous nourrir parce que la finalité réclame que vous mainteniez votre santé. Vous n’avez pas le droit de détruire votre santé parce que votre corps vous a été donné. C’est votre nature, ce n’est pas vous qui l’avez fait, vous n’êtes pas… ce n’est pas une œuvre d’art. Vous devez maintenir votre santé, donc vous nourrir

[240] Aristote, *De l’âme*, II, 4, 415a 14 et sq., tout le chapitre. Aristote commence par affirmer que le vivant atteint l’éternité par la reproduction au plan de l’espèce (unité spécifique) en montrant que cela ne peut se réaliser que par la nutrition au plan de l’individu (ce qu’Aristote appelle l’unité numérique) : « … Et ce qui se conserve, ce n’est pas lui-même, mais une réalité qui lui ressemble, l’unité, non pas numérique, mais spécifique (καὶ διαμένει οὐκ αὐτὸ ἀλλ’ οἷον αὐτό, ἀριθμῷ μὲν οὐχ ἕν, εἴδει δ’ ἕν). » (415b 6).

convenablement. » C’est un devoir, de se nourrir convenablement et cela relève de cet appétit naturel.

La vertu n’est pas une ascèse

Et si je me nourris convenablement, ce n’est pas pour garder un équilibre, non, c’est pour atteindre ma fin. La fin, non pas au niveau sensible… [Même si] cela peut [exister :] un sportif, une danseuse fera grande attention de ne pas manger d’une manière telle que cela devienne un petit tonneau, parce que cela ne va pas, c’est impossible. Donc, nécessairement, elle aura une ascèse très grande dans un pé… Voyez, c’est une ascèse, ce n’est pas une vertu, c’est l’ascèse au point de vue sportif. Il y a des gens qui sont très ascétiques au point de vue sportif. Une danseuse qui entre au Carmel dit : « L’ascèse du Carmel est beaucoup moins grande que l’ascèse que je devais maintenir pour danser à l’opéra », et c’est vrai, parce que ce n’était pas le but de l’ascèse. Tandis que l’ascèse, là, est très forte, elle est de l’ordre de l’efficacité, mais ce n’est pas du tout la vertu. L’ascèse n’est pas la vertu et au début, on confond un peu les deux, on est sportif, alors on veut garder la ligne, il ne faut pas… [il faut] faire attention.

Et cela, ça fait très bien comprendre, vous voyez, quand vous regardez l’ascèse et la vertu, parce que l’ascèse, c’est une sorte d’*équilibre*. Alors, l’ascèse peut être au service de la vertu, mais l’ascèse n’est pas la vertu, elle est de l’ordre du *facere* l’ascèse, elle n’est pas de l’ordre de la vertu, elle est de l’ordre du *facere*, elle est de l’ordre artistique, au sens fort. Alors elle peut être au service de la vertu parce que cela exige beaucoup de volonté. Des gens qui luttent constamment contre la faim pour maintenir leur métier et pour rester là, c’est très grand. C’est comme pour un… quelqu’un qui doit conduire l’avion, on l’empêche de prendre de l’alcool. Très bien, vous voyez, on l’empêche au point de vue ascétique, il fait de l’ascèse pour son métier, pour maintenir son métier. Tandis que si ce n’est pas la vertu [si] c’est pour maintenir son métier, c’est en vue d’une œuvre, en vue de l’efficacité.

Petit à petit on n’a plus regardé que l’instinct et le plaisir sexuel

Alors vous comprenez comment, petit à petit, on a pu regarder que l’instinct sexuel par rapport au plaisir sexuel et on n’a plus du tout regardé la finalité. Et ceci c’est le climat d’aujourd’hui. On ne parle plus d’appétit naturel de la procréation. On ne parle plus que de l’instinct sexuel. Mais l’instinct sexuel, quelle est sa finalité ? Pas de finalité. L’aspect sexuel implique un plaisir, une jouissance. Alors on dira : « Attention, n’exagérez pas », pour garder la santé. Vous voyez bien, ce n’est pas du tout de l’ordre de la vertu, ce n’est pas du tout la vertu de chasteté. C’est un équilibre. Il pourrait y avoir de temps en temps, une coïncidence, c’est très vrai, exactement comme l’ascète pourra jeûner plus facilement qu’un autre puisqu’il est habitué.

Une danseuse qui est entrée au Carmel, le jeûne du Carmel n’est pas terrible, ce qui est terrible c’est l’obéissance, c’est cela qui est beaucoup plus terrible. Autrement, quelqu’un qui a vécu une vie extrêmement ascétique pour telle ou telle raison – parce que ses parents étaient pauvres et qu’ils ne pouvaient pas se nourrir vraiment – la vie religieuse, c’est doré, c’est merveilleux. « Je n’ai jamais si bien mangé que dans la vie religieuse » me disait quelqu’un – c’était chez les Dominicains, mais ce n’était pas mieux qu’ici, c’est la même chose – « je n’ai jamais mieux mangé dans la vie », ce n’est pas étonnant parce que tous les matins, [certains jours,] vous aviez votre petit déjeuner, il y avait des jours où vous ne l’aviez pas. Exactement.

Et c'est vrai cela. Ce n'est pas cela qu'on cherche, on cherche à être *vertueux*. La vertu est finalisée, c'est pour cela que la vertu s'enracine dans l'appétit naturel qui est finalisé et non pas dans le point de vue psychologique.

Au point de vue psychologique, il n'y a pas de vertu, il ne peut pas y en avoir. Il peut y avoir des coutumes, vous êtes habitués à ne pas fumer : « Ah, très très bien, oui, comme cela votre corps agira mieux, oui, oui, sûrement ! parce que vous ne fumez pas, oui, il y a moins de danger de cancer ». Très bien, mais, ce n'est pas une question de vertu, c'est une question d'habitude et on dira que quand quelqu'un commence à vieillir, à atteindre un certain âge, il ne faut pas trop changer ses coutumes et ses habitudes. On ne dira pas du tout qu'il continue d'être vertueux, mais non [on dira] qu'il ne change pas ses coutumes, pour maintenir un équilibre, parce qu'un vieillard qui changerait trop vite ses coutumes… C'est pour cela qu'à partir d'un certain âge, il ne faut mieux pas entrer dans la vie religieuse parce que cela fait un tel changement. À un âge certain, vous comprenez… n'entrez plus en vie religieuse à partir de 70 ans. Avant, oui, parce que la bête humaine est encore souple. Donc… Mais, 70 ans, je ne conseillerais jamais à quelqu'un de 70 ans d'entrer. Jamais. J'ai connu des gens qui étaient entrés à 70 ans, chez les dominicains, l'effort était tel – parce que ces gens-là ont vraiment une conscience beaucoup plus aiguisée que des jeunes qui entrent – alors l'effort était tel qu'au bout d'un an de noviciat, pfff… il n'y avait plus rien du tout. Alors que c'étaient des gens qui avaient... Mais non, ils ne pouvaient pas. On comprend très bien. C'est un tel changement. Un tel changement qui a une répercussion au niveau biologique, hein, c'est pour cela qu'il ne faut pas s'inquiéter des répercussions biologiques, c'est normal. Mais c'est pour bien faire comprendre.

C'est très difficile de préciser exactement l'instinct. Je crois que l'instinct est lié au besoin, c'est-à-dire comme l'aspect passionnel vis-à-vis de la jouissance. Et c'est toujours lié à la jouissance, la jouissance du gourmet qui mesure exactement la manière de composer son plat, son, son… le repas qu'il va prendre pour avoir le plus de jouissance possible. C'est pénible du reste, je me souviens une fois, j'étais invité, chez quelqu'un que j'aimais bien, je ne savais pas qu'il était tellement gourmet, alors dans tout le repas, il n'y avait que cela qui comptait, l'ordre des choses pour jouir le plus possible. C'est affolant l'**épicurisme** ! L'**épicurisme**… Ce n'est pas la vertu du tout, cela n'a rien à voir avec la vertu.

La vertu regarde le bien et la fin. Alors vous voyez, quand il s'agit de l'instinct sexuel, comme on en parle aujourd'hui, c'est le *besoin* sexuel, c'est l'attraction et c'est la jouissance. Ce qu'on recherche c'est la jouissance, jouir le plus qu'on peut et avoir le moins de difficultés possible. Et on comprend très bien alors tous les procédés anticonceptionnels[241] pour jouir plus, tout simplement. Vous comprenez que cela, ce n'est pas moral. Cela n'a rien à voir avec la morale, rien à voir avec le point de vue morale chrétienne ou morale religieuse, à la morale tout court. C'est en dehors. C'est uniquement un esthétisme d'**épicurisme**. Alors on veut jouir. On jouit imaginativement, on jouit physiquement. On veut jouir. Et dans le pythagorisme… je veux dire l'**épicurisme**, le point de vue esthétique de l'imaginaire était très poussé. On comprend très bien parce que, là, il n'y a pas de fatigue[242] et donc d'une certaine manière, la jouissance peut être encore plus raffinée. Donc cela n'a rien à voir avec le point de vue de la vertu.

[241] Les moyens de contraceptions.

[242] Thomas affirme les deux points de vue. — D'un côté le bien sensible peut dégoûter par son excès : « Les actions sont délectables dans la mesure où elles sont proportionnées et connaturelles à celui qui agit. Or, puisque les forces humaines sont limitées, l'action leur est proportionnée dans une certaine mesure. Par suite, si l'action excède cette mesure, elle ne leur sera plus proportionnée, ni par suite délectable, mais plutôt pénible et fastidieuse. », *Somme théologique*, I-II, q. 32, a. 1. — D'un autre côté, le propre du bien sensible est de ne pas satisfaire sur la durée, ce qui laisse la possibilité d'une fuite en avant à l'égard des biens sensibles : « Si, dit-on, le diable se réjouit extrêmement de la luxure, c'est que dans ce péché l'attachement est extrême, et qu'il est difficile à l'homme de s'y arracher ; car

Qu'est-ce que la vertu de chasteté ?

Ce que je cherche maintenant c'est d'essayer de saisir avec vous ce qu'est la vertu de chasteté, comment la vertu de chasteté vient compléter le point de vue de la tempérance. La tempérance à l'égard du boire et du manger finalise le fait de boire et de manger en vue de maintenir en nous la santé. Et si on maintient la santé, c'est pour pouvoir aimer plus profondément, pour pouvoir travailler, pour pouvoir adorer, être plus libre par rapport à son corps. Faire que notre frère, l'âne, soit sage et ne rue pas, parce que les ruades de l'âne c'est toujours très très désagréable. Et quand il se met à crier, c'est encore plus désagréable. La vertu de tempérance, la vertu de chasteté. La vertu de chasteté c'est permettre que l'instinct sexuel soit… l'appétit sexuel soit parfaitement dominé en vue d'un bien supérieur, un bien honnête où [la vertu permet] que l'appétit sexuel, l'appétit de procréation, soit parfaitement finalisé.

Voyez, alors là, on touche des questions très difficiles et importantes. La vertu de chasteté consiste à ne pas s'arrêter à tout ce que peut représenter l'appétit sensible à l'égard de ce que représente cet appétit naturel de l'espèce vers la procréation. Et donc exercer une prudence, exercer une vertu dans cet ordre-là, dans ce domaine-là, pour qu'on ne soit jamais dépendant de cette attraction, de ces jouissances et qu'on arrive à les dominer pleinement, et qu'on arrive à faire que ce domaine de la sexualité ne soit pas un domaine qui *détermine* notre vie, mais [seulement] le conditionne. On le sait bien, on est ainsi fait, on se connaît et on sait qu'en soi il peut y avoir cette tendance plus ou moins grande. Et c'est vrai, cette tendance est plus ou moins forte selon tout un atavisme – parce que l'atavisme joue beaucoup là-dessus – et puis [selon] les conséquences du péché originel.

Alors la vertu de chasteté consiste à ne pas s'arrêter, ne pas… Sachant la force de ces jouissances, on ne veut pas s'y arrêter, on veut les offrir, les dépasser, pour un bien supérieur :
un bien de l'amour d'amitié,
un bien de l'adoration,
un bien de la contemplation.

– LA VERTU DE VIRGINITE –

Éthique religieuse : la vertu de virginité n'est pas la vertu de chasteté

Cette vertu de chasteté, en éthique religieuse – je le dis tout de suite – va pouvoir connaître comme un certain absolu dans ce qu'on appellera la vertu de virginité. Vous voyez, il faut bien

"l'appétit de jouir est insatiable" dit le Philosophe. », *Somme théologique*, I-II, q. 73, a. 5, ad. 2s. – De manière plus détaillée et plus large : « L'appétit de plaisir *(appetitus delectationis)* est insatiable. Même que plus on y goûte, plus on en désire, du fait qu'il est désirable en soi. De là s'ensuit que, de même que pour l'enfant et l'insensé, de même aussi pour la concupiscence, l'opération propre augmente son pareil, c'est-à-dire, ce qui lui est semblable. En effet, si l'enfant et l'insensé est laissé à agir selon sa sottise, la sottise croît d'autant en lui. De même, si on satisfait sa concupiscence, la concupiscence croît d'autant plus en soi, et vient à dominer. Principalement si la concupiscence ou les plaisirs sont grands du côté de l'objet (c'est-à-dire, [porte sur] des objets très plaisants), et véhéments du côté de celui qui les désire et y prend plaisir, [celui-là] s'en trouve beaucoup affecté dans la mesure où elles empêchent la connaissance de l'homme ou son raisonnement, lequel, d'autant plus il reste, d'autant moins la concupiscence peut dominer. », *Sententia libri Ethicorum*, Livre III, leçon 22, n° 12 (n° 646), trad. Y. Pelletier.

distinguer les deux, au plan philosophique, il faut bien distinguer les deux. La chasteté n'est pas la vertu de virginité ou l'esprit de virginité, ce sont deux choses différentes.

La vertu de chasteté, c'est dominer, humainement parlant, d'une façon prudente, dominer ses tendances qui risquent très vite d'être trop fortes en nous, vers cette jouissance charnelle. Alors on veut dominer cela pour en être *libre* et ne pas devenir *esclave* de cette jouissance charnelle. Et c'est cela le propre de la vertu de chasteté et c'est pour cela qu'on mettra la vertu de chasteté liée à une certaine continence, comme on dira, qui n'est pas la vertu. Et on dira que la vertu de chasteté devra s'exercer selon les exigences de son état. Des gens mariés doivent avoir la vertu de chasteté, s'ils sont humains et s'ils sont chrétiens. Ils doivent avoir cette vertu qui permet de dominer ce que représentent ces tendances affectives, imaginatives, par rapport aux jouissances sexuelles.

Tandis que l'esprit de virginité, la vertu de virginité, nous fait considérer que tous ces biens sensibles ne sont pas pour nous. Délibérément, on veut les dépasser pour ne regarder que le bien divin ou que le bien de l'ami, aimé personnellement. La vertu de virginité va donc plus loin, puisqu'elle considère que tout ce domaine ne nous intéresse plus, ce n'est plus pour nous. On est lié à Dieu d'une manière telle que l'on veut une union [à Dieu] la plus rapide qui soit, la plus intense qui soit et pour cela, on dépasse tout ce domaine sensible, sensuel, qui risque toujours de nous alourdir parce qu'on sait que les fautes contre la chasteté sont des fautes qui nous engluent d'une façon toute spéciale[243].

Je crois qu'on peut dire que la vertu de virginité existe dans l'éthique religieuse, il n'y a pas que l'éthique chrétienne. Dans toute éthique religieuse, il y a un appel vers le point de vue de la virginité.

Mais c'est évident, c'est en terre chrétienne que cela a pris une force toute particulière avec le mystère de Marie. Le mystère de Marie va, de fait, donner à l'esprit de virginité et à la vertu de virginité, une splendeur, une force toute nouvelle.

Et vous voyez bien la distinction au plan philosophique et au plan psychologique. C'est sûr que tout le point de vue de l'appétit naturel vis-à-vis de la procréation est lié au concupiscible passionnel, spécialement par le toucher, plus encore que par la vue. Parce que ce sont des biens *sensibles*, et c'est à l'égard des biens sensibles que le toucher a une connaissance la plus immédiate. C'est notre corps et dans notre corps, c'est ce qui, d'une certaine manière, appelle en nous une espèce d'autosatisfaction. Et cela expliquera alors toutes les fautes dans ce domaine-là et toutes les fautes dans le domaine de l'instinct sexuel ou de l'appétit naturel tendant vers la procréation, toutes ces fautes qui ne sont pas très drôles à regarder. Mais le moraliste doit les regarder et le philosophe doit les connaître pour mieux saisir ce qu'est la vertu de chasteté et de la vertu de virginité, parce que quand l'imaginaire commence à battre la campagne… L'imaginaire, vous comprenez, c'est essayer de donner le plus de jouissance possible, de mille façons. C'est pour cela que c'est un domaine infini ce domaine-là. Alors on doit avoir une très grande lucidité, cela je crois, au point de vue humain et au point de vue du divin, avoir une très grande lucidité. On appelle un chat un chat, on appelle l'appétit naturel appétit naturel, on appelle l'appétit de concupiscible l'appétit de sexualité.

[243] Liée à la phrase précédente, cette phrase semble opérer un raccourci et donne l'impression que tout exercice de la sexualité serait une faute contre la chasteté, un peu à la manière de Luther. Ce n'est évidemment pas la position qu'il veut tenir. Il dit simplement que, dans le cas d'une personne consacrée ayant fait vœux de virginité, s'il y a exercice de la sexualité, il y a de fait faute contre la chasteté.

La vertu de virginité capte toute la capacité d'aimer inférieure en vue d'un amour plus élevé

Donc voyez un peu comment au plan philosophie nous devons comprendre qu'il y a une vertu de chasteté. Et cette vertu de chasteté est quelque chose de très grand puisque c'est l'intelligence qui se sert de toute cette pâte humaine pour aimer plus. La vertu va capter toute cette capacité d'aimer à ce niveau – parce que c'est un certain amour, l'amour naturel, c'est un certain amour, cet appétit naturel est un certain amour – capter ces forces en vue d'un amour plus élevé. Ce n'est pas au sens strict une sublimation, mais c'est une éducation de faire que tout ce qu'il y a en nous de capital vital soit assumé par le sommet.

Vous voyez comme la taille d'un arbre, on taille pour que toute la sève passe. Et c'est vrai, c'est toute la sève qui doit passer vers quelque chose de plus élevé, c'est-à-dire l'amour spirituel, l'amour d'amitié. C'est cela que capte l'amour d'amitié, capte en nous toute la sève aimante, toute cette capacité d'aimer qui, si on ne faisait pas attention, si on se laissait aller, alors dégringolerait dans l'ordre de l'immédiat et dans l'ordre, justement, de concupiscence charnelle en vue de la jouissance et peu importe le reste.

Je crois que c'est ce que nous devons essayer de comprendre cela. Mais encore une fois c'est très délicat et très important d'être lucide dans ce domaine-là pour pouvoir répondre, du reste, quand on nous pose des questions par rapport à l'instinct sexuel. Ne dites pas : « Je ne sais pas ce que cela veut dire », hein, il ne faut pas dire cela, parce que vous auriez l'air d'un naïf de premier ordre (mais vous pouvez le penser), parce qu'on l'a imaginé, il y a un fondement [à] l'appétit naturel, on l'a coupé de la fin et on l'a replié sur le point de vue psychologique et le point de vue imaginatif et on lui a donné une importance capitale.

La “ vertu ” des animaux

Alors voyez quand on commence à dire que l'amour entre l'époux et l'épouse est fondé, basé sur l'instinct sexuel, on a envie de dire : « Mais vous n'avez rien compris du tout à ce que c'est qu'aimer ». Et c'est vrai : « Vous n'avez rien compris à ce que c'est d'aimer ». **Aristote** avait cette phrase terrible, qu'il faut de temps en temps se répéter : « Tout ce qu'il y a de commun entre l'animal et l'homme n'est pas humain »[244]. Cela, il faut être **Aristote** pour dire cela ! « Tout ce qu'il y a de commun entre l'animal et l'homme n'est pas humain », c'est infrahumain. Les animaux ont un instinct, ont un appétit naturel, et comme ils ont des passions et qu'ils ont une certaine imagination – oh *beaucoup* moins fébrile que la nôtre, *beaucoup moins*, c'est pour cela qu'ils sont d'une certaine manière plus “ propres ” dans ce domaine-là – il y a un appétit naturel et on peut dire que, d'une certaine manière, il y a un instinct à l'égard du boire et du manger.

Voyez, quand il y a un chien, quand il a soif, la manière dont il boit, c'est admirable, cela fait un de ces bruits, hein ! La manière dont [il fait preuve, qu'] il a quand il a faim et qu'il mange. Alors, quand il est très bien dressé, on arrive à mettre le plat de viande en face et puis on lui dit :

[244] « Serait-ce donc qu'un menuisier et un cordonnier ont des offices et des actions à exécuter, alors que l'homme n'en aurait aucun et serait naturellement sans fonction ? Ou bien peut-on poser qu'à l'exemple de l'œil, de la main, du pied et en somme chacun de ses membres, qui ont visiblement un office, l'homme aussi en a un, à côté de tous ceux-là ? Alors, que peut-il donc bien être ? Vivre, en effet, constitue manifestement un office qu'il a en commun même avec les plantes ; or on cherche ce qui lui est propre ; il faut donc écarter la vie nutritive ou de croissance. D'autre part, il y aurait, à sa suite, une certaine vie sensitive ; mais manifestement, elle aussi, est commune au cheval, au bœuf et à tout animal. Reste donc une certaine vie active à mettre au compte de ce qu'il a de rationnel, c'est-à-dire ce qui, d'un côté, obéit à la raison et, de l'autre, la possède et réfléchit. – Mais vu qu'il y a deux façons d'entendre cette vie aussi, il faut poser que c'est la vie en acte, car c'est elle principalement qui semble entendue. », Aristote, *Éthique à Nicomaque*, II, 6, 1097b 29-1098a 7.

« Maintiens ! » et puis il se maintient. C'est un peu cruel de faire cela, je crois, c'est un transfert extraordinaire ! Mais c'est vrai que l'animal a un instinct qui le porte vers le point de vue sexuel. Mais à certaines périodes de l'année, pas tout le temps. C'est très curieux. Pour l'homme c'est tout le temps. Pour l'homme, l'espèce humaine, c'est tout le temps, tandis que l'animal, il y a les périodes de fécondation. Et vous voyez bien que l'appétit naturel est lié à la finalité. Tandis que l'homme parce que, par l'imaginaire et par le point de vue passionnel, il cherche la jouissance, alors à ce moment-là, c'est tout le temps, c'est toute l'année. Et c'est important de comprendre que s'il n'y a pas la ver[tu][245], on se laisse aller dans un climat érotique comme le nôtre, on se laisse aller à cela et on n'arrive plus à dominer cet appétit.

La vie chaste accentue la sensibilité

Alors, normalement, cela s'acquiert avec la première éducation, mais quand la première éducation n'a pas été assez forte, on doit reprendre une seconde éducation pour que petit à petit on arrive à dominer ce que représente cet appétit naturel *en vue* de la fin. Et que si le Seigneur nous demande une vie totalement consacrée à Lui, alors la virginité *réclame* ce dépassement. La virginité *ne supprime pas* la sensibilité. Comprenons bien la différence. C'est cela qu'il faut bien comprendre en face de **Freud**, la sensibilité est *autre chose* que la jouissance sexuelle. Heureusement ! Cela, la sensibilité c'est autre chose, la vertu nous rend plus sensibles, la *vraie* vertu nous rend plus sensibles, une vertu qui nous durcit n'est pas une vertu. Donc la vertu nous rend plus sensibles. La vie religieuse nous rend plus sensibles, c'est bien évident. Une vie chaste fait de nous des êtres plus sensibles. On est beaucoup plus sensibles si on a une vie chaste. La virginité accentue la sensibilité, cela, c'est bien évident, parce qu'elle accentue l'amour. Elle met un amour plus fort et donc elle nous rend plus vulnérables, et elle accentue la sensibilité[246]. Être sensible c'est une qualité, du moins cela peut être une qualité, si on se sert de la sensibilité pour aimer plus[247]. Donc comprenons bien que la ver… [La bande s'interrompt.]

Cours n° 24 du 11 juin 1987

Aparté sur la fin de l'année scolaire

Vous savez que je ne pourrais pas faire passer les examens oraux à la fin de ce semestre, à la fin de cette année scolaire, mais il y aura deux épreuves d'examens écrits vendredi et lundi. Il faut qu'il y ait des examens, c'est obligatoire, cela fait partie de l'application. Alors examens en critique et examens en philosophie première. Comme ce sont des examens, je poserai sans doute deux petites questions pour voir si vous *connaissez* quelque chose puis une troisième question pour voir si vous êtes *intelligent*. Puisque ce n'est pas une dissertation, un examen, on sonde non pas les reins et les cœurs, mais on sonde la raison et l'intelligence. Alors la raison c'est de savoir si, par exemple, je ne sais pas, heu… je ne vais pas vous dire ce que je vais vous poser comme question [Rires], mais je vous poserai… donc il y aura trois petites questions qui consistent à voir la signification d'un mot, cela serait bon de répondre en trois lignes, si on ne sait pas on ne sait pas, on met x, x, x, x ; et puis [je vous poserai] une troisième question, une petite réflexion plus intell… pour voir si intelligence, raison, intelligence, mémoire, intelligence… Puis au mois d'octobre, pendant l'année, je ferai un examen oral pour tous ceux qui doivent le faire dans les matières où il n'y aura

[245] Petite coupure du son.

[246] Une lecture attentive permet de comprendre cette dernière affirmation dans le sens voulu par l'auteur : la vertu ne doit pas annihiler la sensibilité, la supprimer totalement à la manière des stoïciens, mais elle doit l'éduquer afin de permettre à l'homme de s'en servir de manière ordonnée. Le religieux ne perd pas sa sensibilité – l'auteur dit même ici que la vie religieuse affine cette puissance, et cela nous semble vrai de toute vie essentiellement tournée vers le spirituel – mais il est capable de se passer totalement d'elle dans certains domaines malgré un affinement de sa sensibilité qui grandit à la mesure dont grandissent ses puissances spirituelles d'intelligence et d'amour. Ces puissances, en effet, en étant principalement tournées vers des réalités spirituelles, sont d'autant plus en mesure de les distinguer des objets sensibles, lesquels éclatent à notre perception dans la mesure même de cet écart.

[247] Il y a ici, en creux, la référence au vice d'insensibilité mentionné plus haut.

pas examen écrit. J'emporterai vos copies dans l'avion, j'aurai le temps de les faire, lentement – pour le Texas il faut quand même un petit bout de temps d'avion – et puis alors la semaine prochaine, certains l'ont demandé, puisque c'est la dernière semaine de cours, on la fera sur les diverses modalités de la personne de sorte que la diversité des cours s'arrête cette semaine-ci. Dernier cours d'éthique, le dernier cours de critique a été fait, ainsi de suite. Vous voyez bien, “ dernier ”, c'est tout à fait factice et conventionnel, l'année scolaire, il faut bien qu'il y ait un terme et un point de départ. Mais la dernière semaine, donc la semaine prochaine, tout sera en philosophie première sur la personne, réfléchissez-y, posez vos questions. J'aimerais beaucoup qu'il y ait un ou deux cours par rapport à votre propre réflexion, c'est-à-dire par rapport à la réponse à certaines questions que vous pouvez vous poser, si vous n'en posez pas, ne cherchez pas indéfiniment, ce n'est pas la peine. Mais si vous avez des questions, posez-les et vous les donnerez au frère, au père Benoît, au père Jean-Benoît Bernard pour qu'on puisse y répondre.

Fin de l'aparté, reprise du cours

Alors je reviens sur la question de l'éthique – puisque c'est l'éthique ce matin, l'éthique matinale, comme l'éthique c'est toute la journée, donc…

Je vous parlais la dernière fois de la vertu de chasteté et de la virginité et j'ai oublié de vous dire une question très importante, et j'y reviens tout de suite : pouvons-nous parler de la virginité au niveau de l'éthique purement humaine ou est-ce que le problème de la virginité se pose avec l'éthique religieuse ?

LES TROIS NIVEAUX DE L'ÉTHIQUE

Alors je rappelle ici ce que je crois très important – difficile à préciser, mais très important – les trois niveaux de l'éthique purement humaine.

Premier niveau de l'éthique : L'éthique fondée sur l'ami et sur la responsabilité qui en naît

Nous sommes partis, si vous vous souvenez bien, de l'expérience de l'amour d'amitié. L'éthique comme toute la philosophie se fait à partir d'une certaine expérience de l'*homme* et cette expérience de l'*homme* qui pose le problème éthique, c'est la responsabilité qui naît à partir de l'amour d'amitié. Je crois vraiment que le problème éthique ne se pose proprement que là.

Pratiquement, le fondement génétique a souvent été l'obéissance – Kant

Je sais très bien que, génétiquement, on pourrait dire que le problème de l'éthique se pose avec l'obéissance, d'une certaine manière. Nous avons tous reçu du moins nous pouvons voir comment beaucoup reçoivent dans une famille chrétienne une certaine éducation éthique et cela se porte au point de départ avant tout sur le point de vue de l'obéissance : « Tu dois faire cela », « Tu *dois* faire cela, il *faut* que tu fasses cela, c'est ton devoir, tu dois prendre ta soupe, tu dois travailler, tu ne feras pas telle ou telle chose ». C'est l'obéissance.

Au fond, très souvent, le problème éthique se pose au plan génétique à partir de l'obligation de faire quelque chose, ce qui se noue autour de l'obéissance. Cela, c'est l'aspect génétique. L'aspect génétique est toujours très imparfait, c'est pour cela qu'une éthique qui est une éthique à partir de

l'*impérium*, de l'obligation de faire quelque chose, on la connaît très bien. L'éthique de **Kant**, c'est une éthique " typiquement " chrétienne et une éthique qui se fait à partir de l'aspect génétique donc très psychologique. C'est très curieux : **Kant** psychologue, c'est un drôle de psychologue, **Kant**. Mais au fond c'est très psychologique, l'éthique de **Kant** : « Tu dois faire cela » à partir de l'impératif catégorique donc de l'obligation, c'est l'éthique du devoir. L'éthique du devoir, c'est assez court !

Nietzsche répond à Kant

Vous savez très bien que cette éthique du devoir a été battue en brèche par **Nietzsche**, il faut toujours se rappeler cela. Il faut toujours avoir en face **Nietzsche**, il faut toujours voir **Kant** et **Nietzsche** au point de vue éthique, pour nous. Et **Nietzsche** veut une éthique du surhomme, une éthique du surhomme qui se fonde donc sur la capacité de l'homme d'être créateur. C'est tout à fait autre chose, c'est l'éthique de la créativité, c'est l'éthique qui cherche un certain amour à partir de la créativité, c'est l'éthique de la volonté de puissance. Vous voyez, c'est beaucoup plus difficile de caractériser l'éthique de **Nietzsche** que celle de **Kant**. Celle de **Kant**, elle est très très simple. Quelle est la première expérience de **Nietzsche** sur laquelle repose tout son système, tout du moins toute sa philosophie ? Je crois que c'est le point de vue de la créativité, l'homme est capable de réaliser quelque chose de nouveau au point de vue de la création. Et à partir de cette capacité, l'homme peut avoir cette domination sur lui et avoir une certaine… un certain amour. Il y a un certain amour chez **Nietzsche**, plus que chez **Kant** d'une certaine manière. C'est pour cela que l'éthique de **Nietzsche** est beaucoup plus sympathique que l'éthique de **Kant**, elle est beaucoup plus dangereuse.

L'éthique de Kant est une éthique traditionnelle bourgeoise

L'éthique de **Kant** est très reposante pour les mères de famille : « Tu dois faire cela. » Très très reposante ! Cela ne pose pas de problème, « C'est ton devoir de faire cela ! ». Et cela a été l'éthique bourgeoise, il ne faut pas l'oublier. Et le point de vue de **Kant** représente actuellement en Allemagne… C'est ce que disait le professeur **Meufey**[248] à Fribourg qui est allemand et donc qui voit bien le climat allemand, il disait : « L'éthique de **Kant**, c'est l'éthique traditionnelle bourgeoise chrétienne ». C'est pour cela que lui était **kantien**, parce que cela représentait cette éthique-là. Tandis que l'éthique révolutionnaire, anarchique, c'est l'éthique de **Nietzsche**.

L'attitude de Heidegger pendant la guerre

Et c'est pour cela que **Heidegger** dit que la philosophie n'est jamais descendue aussi bas qu'avec **Nietzsche**, parce que c'est une éthique d'anarchie, une éthique de brisure, une éthique qui renvoie promener toute la tradition.

Voyez, c'est très intéressant de voir ce témoignage de **Heidegger**, **Heidegger** est très bourgeois, il ne faut pas l'oublier l'attitude de **Heidegger** pendant la guerre, hein – la dernière guerre – c'est que **Heidegger** *devait* avoir son poste de professeur cassé et rejeté selon les Américains et c'est **Sartre** qui a défendu **Heidegger** pour qu'**Heidegger** continue d'avoir son poste parce qu'il avait été du côté de **Hitler**. C'est intéressant, c'est toujours intéressant de voir un peu ces positions, à

[248] Orthographe incertaine.

des moments critiques, on voit les options politiques d'un philosophe… Parce que tout le monde est aujourd'hui en admiration de **Heidegger**…

Lévinas

Cela explique aussi l'attitude de **Lévinas**, vous comprenez ? **Lévinas** qui est très anti **Heidegger**, ce n'est pas étonnant, **Lévinas** est juif. Ah, c'est difficile, étant juif, de voir que **Heidegger** avait... Le philosophe, il est un homme, il ne faut pas l'oublier, alors il y a des relations humaines qui jouent et qui… Normalement, un philosophe ne devrait avoir aucun *a priori* mais il en a quand même. Parce que **Lévinas**, c'est une éthique.

Il faudrait voir un peu l'éthique de **Lévinas** une fois parce que c'est intéressant, l'éthique de **Lévinas**, c'est sûrement un aspect important et intéressant. Ce n'est pas celui de **Heidegger**, ce n'est pas celui de **Nietzsche**, ce n'est pas celui de **Kant**.

Toujours reprendre la question du fondement d'une éthique ?

Alors, au fond, vous le savez, aujourd'hui ce qui est plus difficile, c'est de trouver un professeur de théologie morale et ce qui est le plus difficile aujourd'hui, c'est de redécouvrir une véritable éthique. Parce qu'on ne sait plus quel est le fondement de l'éthique. Nous l'avions dit, et il faut tout le temps revenir là-dessus. Quel est le fondement d'une éthique ?

La question posée cette année : la naissance et la nécessité des vertus

Ce n'était pas le problème de cette année-ci, puisque cette année-ci c'était le problème avant tout de la naissance des vertus. C'était cela le problème éthique : la naissance de la vertu. D'où vient la nécessité de poser les vertus ?

Alors, l'éthique vertueuse c'est l'éthique **stoïcienne**, proche de **Kant**, mais ce n'est quand même pas la même, ce n'est pas la même du tout. L'éthique **stoïcienne** a une grandeur que l'éthique de **Kant** n'a pas. Je ne dirai jamais que l'éthique **stoïcienne**, c'est l'éthique bourgeoise. Ou bien alors ce sont des grands bourgeois ! Parce que les **Stoïciens** ont quand même une grande dimension, cette espèce d'héroïsme…

Conviction personnelle et recherche de l'auteur : l'expérience de l'amitié seule fonde l'éthique

Alors, comprenons que si on reprend l'éthique à partir de l'expérience humaine, je crois qu'il faut nouer l'éthique autour de l'expérience de l'amour d'amitié. J'en suis convaincu personnellement, je ne vois pas comment on peut aujourd'hui, au plan philosophique, réfléchir sur le problème éthique, sans *a priori*, en regardant l'homme… Une éthique humaine, le point de départ, c'est l'amour d'amitié. Voyez, cela fait comprendre cette réflexion d'**Aristote**, que la philosophie éthique, elle n'est pas très intelligible pour les jeunes, pour le jeune grec du temps d'**Aristote**. L'éthique, aujourd'hui, c'est très difficile pour les jeunes, les jeunes genevois ou les jeunes Français ou les jeunes Italiens. Ce n'est pas commode du tout l'éthique. Ils en ont par-dessus la tête. Tu peux commencer à parler du devoir, ils renvoient promener cela et pourtant cela existe. Alors **Aristote** disait : « L'éthique, ce n'est pas pour les jeunes parce qu'ils sont dans leurs passions

et on ne peut parler d'une éthique que quand il y a déjà une certaine expérience, une expérience de vie »[249]. C'est très important cela, cela prouve qu'**Aristote** comprenait très bien que l'éthique ne *pouvait pas* commencer par le devoir, par l'obéissance. Parce qu'il aurait dit alors : « L'éthique, vous avez tous l'expérience de l'obéissance ». Ce n'est pas suffisant parce qu'il faut *aimer* l'obéissance et à quel moment avez-vous *aimé* l'obéissance ? En terre chrétienne cela vient très vite, mais le païen qui est en nous, il met du temps avant d'aimer l'obéissance et avant de comprendre que l'obéissance est le plus grand bien pour lui, il met du temps et je crois qu'il [ne] le découvre de l'intérieur qu'à partir de l'amour d'amitié.

C'est pour cela que, je crois, bien… Réfléchissez-y parce que cela doit être la réflexion fondamentale sur l'éthique : quel est le point de départ d'une éthique philosophique ?

Ce que ne peut être le fondement

L'éthique philosophique part donc d'une expérience humaine. Elle ne peut pas reposer sur *une tradition* parce que la tradition me donne uniquement une opinion ; elle ne peut pas reposer sur *mes souvenirs*.

C'est pour cela que je ne peux pas faire reposer l'éthique sur le premier amour du tout petit enfant à l'égard de sa mère, je ne peux pas faire reposer l'éthique là-dessus, puisque c'est un *souvenir* pour moi, mon premier amour pour ma mère, c'est un *souvenir*. Quand j'étais dans le berceau, mes *rêves* de mon berceau, tout cela ce sont des rêves, c'est ma petite tradition, vous voyez cela, c'est ma petite tradition, j'ai une petite tradition liée au berceau, liée à tout ce que représentait le climat familial. Je ne peux pas faire reposer l'éthique là-dessus.

L'éthique repose sur mon expérience actuelle – L'amour d'amitié, la responsabilité

L'éthique repose sur mon expérience actuelle mon expérience actuelle. Or mon expérience actuelle qui me permet de me poser le problème éthique, c'est cet amour d'amitié qui me donne le sens actuel de la responsabilité. Je crois que le problème éthique se noue toujours autour de la responsabilité. Qu'est-ce que c'est que d'être responsable ? Responsable d'un *autre*, et puis responsable de soi. Et voyez, dès qu'on fait de la philosophie éthique, on voit comment on peut compléter la première éducation qu'on a eue pour la seconde éducation. Comme il y a une seconde évangélisation, il y a une seconde éducation. Et la seconde éducation, elle se fait à partir de l'amour d'amitié, elle se fait *à l'intérieur* de l'amour d'amitié.

Un amour d'amitié… qui échoue ;
un amour d'amitié… qui attend ;
un amour d'amitié… qui se réalise ;
un amour d'amitié… qui permet un très grand développement de tout ce que nous sommes, la découverte de notre propre personnalité *à l'intérieur* de l'amour d'amitié.

Pas d'éthique sans expérience de l'ami

Et dans cet amour d'amitié… Voyez, c'est pour cela que je dis : « c'est là l'expérience qui me permet de nouer mon éthique », c'est qu'il y a une expérience d'un bien qui est ma fin. La première

[249] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, I, 1, 1095a 2-10.

fin, le premier but de ma vie, c'est l'ami et tant que je n'ai pas découvert cela, je ne crois pas qu'il y ait d'éthique. Je ne crois pas.

Pas de fondement sur les souvenirs – L'obstacle du besoin de tendresse

Il y a des vieux souvenirs de l'éducation que j'ai reçue… plus ou moins bons comme souvenirs ! Un père autoritaire : « Oh, ce qu'il était autoritaire ! », c'est une autorité farouche, une colère paternelle digne des colères de Dieu de l'Ancien Testament, une mère d'une tendresse extraordinaire. Ordinairement, cela se partage comme ça, quelquefois c'est l'inverse, mais c'est plutôt rare.

Alors, voyez, ce sont des souvenirs, je ne peux pas baser une philosophie éthique là-dessus, c'est impossible, ce sont des souvenirs, c'est de l'ordre de l'opinion. C'est très bien, cela fait partie de ma petite tradition. Alors, ou c'est très reposant : « C'était merveilleux ce que j'ai vécu dans ma jeunesse, c'était merveilleux ! », alors comme c'était merveilleux, je reviens et quelquefois je reviens tellement que je n'arrive pas à en décoller. Et il y a des mentalités qui restent là, tout le temps, dans le berceau, le retour au berceau. C'est pour cela que si vous ne faites pas attention à telle personne pendant la journée, il y a le retour au berceau, c'est-à-dire… il se met à pleurer, le biberon. Le biberon, ce n'est plus le lait maternel, ce n'est plus le lait, c'est tout simplement la caresse, l'amour de l'ami qui dit : « Je t'aime », « Tu ne m'as pas encore dit aujourd'hui que tu m'aimais. » – « Oui, oui… » – « Le soleil s'est levé et tu ne m'as pas encore dit que tu m'aimais ». Voyez, c'est le lait maternel qui prend des mentalités différentes, le lait maternel, l'analogie du lait maternel. Alors, vous verriez…

Cela c'est le retour au berceau, cela prend des mentalités très très différentes, ce qui fait que l'enfant reste enfant, il reste plongé dans la tendresse maternelle, il ne veut que cela, la tendresse, la tendresse, la tendresse ! Mais ce n'est pas une finalité la tendresse ! Tout à fait, c'est très beau la tendresse, mais ce n'est pas une finalité, ce n'est même pas l'amour ! L'amour *rend fort* ; la tendresse pour la tendresse enlève la force, c'est le retour au berceau, le complexe océanique. C'est très très curieux, c'est très joli le complexe océanique, parce que c'est cela, c'est au fond le retour à la tendresse première qu'on n'a pas dépassée, qu'on n'a pas su dépasser, alors il n'y a eu que cela.

Le fondement est à chercher dans une expérience actuelle

Je ne peux pas baser une éthique sur mes souvenirs ni sur les traditions religieuses. Je dois la baser sur l'expérience *actuelle*. Alors, cherchez bien dans vos expériences actuelles l'expérience qui vous permet de poser le problème éthique.

Le fondement est à découvrir dans la responsabilité

Je crois que le problème éthique c'est ma *responsabilité* ! Celui qui n'a jamais eu conscience de sa responsabilité n'est pas un être moral. L'enfant n'a pas conscience de sa responsabilité, il a conscience de la tendresse qui lui est donnée. La conscience, vous voyez, d'une tendresse qu'il considère comme son *dû*, ce n'est pas une expérience éthique. Alors là, réfléchissez bien là-dessus.

Une fois que vous avez réfléchi là-dessus, vous voyez que l'expérience de l'amour d'amitié vous donne l'expérience d'un *bien*, l'ami, qui est votre *fin*…

Second niveau de l'éthique : adoration de Dieu, contemplation, vertu de religion

… et vous voyez que, tout de suite, les traditions religieuses me posent un nouveau problème éthique : si Dieu existe, ce n'est plus l'amour d'amitié qui noue mon éthique, cela continue de nouer mon éthique au niveau de mes relations humaines, mais il y a quelque chose de beaucoup plus profond. Il y a la profondeur de l'adoration et la recherche de la contemplation. Il y a quelque chose de nouveau qui apparaît : la vertu de religion qui n'était pas dans l'éthique humaine.

Donc, second niveau de l'éthique : l'éthique religieuse, l'éthique humaine religieuse. Je crois qu'il faut dire l'éthique humaine tout court [d'une part] et l'éthique humaine religieuse [d'autre part].

Troisième niveau de l'éthique : les traditions chrétiennes

L'impact de la Révolution française

Et puis troisième niveau : les traditions chrétiennes. En Europe, nous vivons avec des traditions chrétiennes, même si ces traditions sont un peu usées, même si ces traditions sont quelquefois un peu folkloriques et que, de fait, depuis 200 ans, ces traditions sont battues en brèche depuis la Révolution française. L'Europe a reçu un très gros coup avec la Révolution française, cela a été bien visé et c'est la France, hein, et c'est là où de fait… Et on va fêter la Bastille, donc on voit très bien ! C'est intéressant du reste de voir tout cela, de voir que, de fait, la révolution, c'est briser les traditions chrétiennes *et* les traditions religieuses liées aux traditions chrétiennes. Donc c'est renouveler quelque chose de tout à fait nouveau au plan religieux, puisque cela va jusqu'à, vous voyez, redonner un cycle nouveau au point de vue du temps, ne plus regarder que les années sont comptées à partir du Christ, ce dernier vestige de tradition chrétienne. En 1987[250] c'est une tradition chrétienne c'est très étonnant, mais c'est une tradition chrétienne. Voyez, il y a encore, vous savez bien, il y a encore certains livres d'**Épicure** qui sont édités à partir de l'année où **Épicure** est né. Je ne l'ai vu que pour **Épicure** et pour **Épicure** c'est comme cela tellement on considère qu'**Épicure** c'est le grand maître éthique. Alors, c'est l'an 2000, on est déjà arrivé à l'an 2000, le deuxième millénaire d'**Épicure** est passé et rien ne s'est passé ! Et c'est de fait cela.

Les traditions chrétiennes posent un nouveau problème

Alors, comprenons que les traditions chrétiennes me posent un nouveau problème parce qu'avec les traditions chrétiennes, il y a une nouvelle éthique chrétienne. Et si je suis chrétien – je dis bien : « si je suis chrétien » – je vois que l'éthique chrétienne transforme toute mon éthique humaine et mon éthique religieuse. Je peux donc en tant que philosophe regarder les transformations de l'éthique chrétienne sur mon éthique religieuse et sur mon éthique humaine.

J'ai donc trois niveaux d'éthique que je dois distinguer. Si je veux faire la philosophie éthique aujourd'hui, je suis obligé de distinguer ces trois niveaux :
éthique humaine,

[250] Il dit « 1997 ».

éthique religieuse,
éthique chrétienne.
Et mon éthique chrétienne n'est pas une théologie chrétienne morale puisque j'étudie les *conséquences* des traditions chrétiennes et du mystère de la foi, les conséquences sur l'homme éthique et l'homme religieux éthique. Ce sont les conséquences. Cela je les constate, je n'ai pas besoin d'avoir la foi pour constater qu'il *existe* une éthique chrétienne, c'est un fait, je n'ai pas besoin d'avoir la foi. Si j'avais besoin d'avoir la foi, il n'y aurait pas eu une révolution contre l'éthique chrétienne représentée par le roi, représentée par le pape, représentée par la hiérarchie.

Voyez, si l'éthique chrétienne, je ne pouvais en parler qu'au niveau de la foi, seul un chrétien pourrait parler de l'éthique chrétienne. Or, de fait, historiquement, c'est un fait, il y a eu des oppositions et il continue d'y en avoir contre ce que représentent les conséquences morales, sociales, de la foi. Donc, je crois que c'est important d'y réfléchir.

Résumé

Alors, l'éthique religieuse apporte de nouveaux problèmes puisque l'éthique religieuse approfondit le cœur de l'homme. Voyez, le cœur profond, il est
au niveau éthique humaine,
au niveau éthique religieuse,
au niveau éthique chrétienne,
il y a trois niveaux du cœur profond. Mais je ne peux pas partir du cœur profond au point de vue éthique. Comprenez bien. Cela, c'est la réflexion que je fais sur mon éthique pour comprendre qu'il y a trois niveaux de profondeur de ma volonté, ce que je peux appeler, symboliquement, le cœur profond. C'est un langage symbolique. Au point de vue philosophique, je parle de la volonté, mais au point de vue symbolique, au point de vue spirituel, je peux parler du cœur profond. Alors je dirais,
- le cœur profond au niveau de l'amour d'amitié,
- le cœur profond au niveau de l'adoration et de la contemplation,
- le cœur profond au niveau de mon lien avec **Jésus**, de mon lien avec le **Christ**, le cœur profond de l'ἀγάπη *(agapé)*.

Il y a des profondeurs de la volonté qui se décèlent, qui se dévoilent successivement en moi.

– LA VERTU DE VIRGINITE (SUITE) –

Retour sur la vertu de virginité dans la lumière des trois niveaux d'éthique

Alors, comprenons bien le problème qui se pose. La dernière fois, à la suite de la vertu de chasteté, je vous ai dit un mot sur la virginité.

Pouvons-nous parler de la virginité au niveau de l'éthique humaine ? Je dis non ! On ne peut parler de la virginité qu'au niveau de l'éthique religieuse. Les vestales. Dans *toute* religion il y a eu des hommes, des femmes, consacrés aux divinités, consacrés à Dieu. Et cette consécration impliquera l'aspect de la virginité. La virginité est donc liée à l'attitude religieuse de l'adoration et de la contemplation. L'amour d'amitié ne peut pas justifier, au plan philosophique, au plan éthique,

l’amour d’amitié ne peut pas justifier le point de vue de la virginité. C’est pour cela que l’amour d’amitié, vu en lui-même, ne peut pas expliquer, et je dirais *exiger*, la virginité.

Seules l’attitude religieuse et l’attitude chrétienne exigent la virginité, *peuvent* exiger la virginité. Parce que la virginité a quelque chose de tellement absolu, de faire que l’homme et la femme s’orientent *directement* vers Dieu pour l’aimer, *exclusivement*, pour être consacrés à Dieu.

Ce qu’apporte l’éthique chrétienne, amitié et consécration ne sont plus séparées

Alors avec tout le problème de l’éthique chrétienne qui me fait comprendre comment, dans l’éthique chrétienne, l’amour de Dieu et l’amour du prochain vont être unis, vont être un. Et donc l’éthique chrétienne réclame plus l’amour d’amitié que l’éthique religieuse. C’est très curieux, vous voyez, si vous regardez au point de vue de l’amour d’amitié, vous voyez que l’éthique religieuse est une éthique qui ne va plus mettre du tout en valeur l’amour d’amitié tandis que l’éthique chrétienne remet en valeur l’amour d’amitié. Et donc l’éthique chrétienne est plus proche de l’éthique humaine que l’éthique religieuse. L’éthique religieuse a quelque chose de particulier : le sens de la transcendance de Dieu qui va mettre l’accent sur la vertu de religion et la vertu de religion met l’accent sur la transcendance et la séparation, d’où la consécration.

L’éthique religieuse va historiquement prendre le pas sur l’éthique chrétienne avec Port-Royal et Kant

Je crois que c’est très important à bien saisir cela pour comprendre comment quand je regarde l’histoire de l’éthique, les *modalités* de l’éthique à travers l’histoire, je vois par exemple que le 17ème siècle – qui est un siècle religieux, peut-être plus religieux que chrétien – va insister énormément sur l’attitude religieuse. Voyez, **Port-Royal** ! Est-ce que **Port-Royal** est tout à fait chrétien ? Ou est-ce que **Port-Royal**, c’est tout à fait religieux ? C’est très intéressant à voir. Est-ce que c’est l’attitude religieuse qui domine ? Ou est-ce que c’est l’attitude chrétienne qui domine ? Le Moyen-Âge est plus chrétien que le 17ème siècle et le 17ème siècle est [???] plus religieux que chrétien. Et nous redécouvrons à notre époque une attitude chrétienne plus que religieuse. C’est très curieux, il y a des vagues comme cela.

Parce qu’il est évident que l’attitude de **Kant** est une attitude beaucoup plus religieuse que chrétienne, c’est une éthique religieuse. C’est une éthique religieuse, l’attitude de… l’éthique **kantienne**, beaucoup plus qu’une éthique proprement chrétienne.

[Une sonnerie retentit depuis quelques instants :] Ne vous inquiétez pas, ce sont des alertes, hier il y avait l’alerte qui venait du ciel aujourd’hui c’est l’alerte qui vient de la terre !

La virginité ne peut se justifier que par l’adoration et la contemplation

Alors, quand il s’agit de la virginité – puisque nous en avions parlé – cela ne peut se justifier que par l’adoration et la contemplation. C’est très important de se rappeler cela. L’adoration peut justifier une attitude virginale parce que l’adoration nous donne le sens de l’absolu de la transcendance de Dieu. Alors si l’adoration nous donne le sens de l’absolu de la transcendance de Dieu, on comprend que la transcendance de Dieu peut réclamer l’*offrande* de tout notre être et

spécialement l'offrande de ce que représente la fécondité : l'amour réalisé dans un don total de l'âme et du corps, l'union de deux êtres en vue de la procréation.

La virginité comme sacrifice

Le point de vue de l'adoration qui me donne le sens de la transcendance de Dieu peut très bien exiger l'holocauste de tout l'être humain. Dans presque toutes les religions, vous avez des sacrifices et le sacrifice exprime l'absolu de l'adoration. Ce sacrifice implique des sacrifices d'animaux, vous tuez un animal pour exprimer l'autorité absolue de Dieu comme maître de la vie et l'animal symbolise l'offrande que vous faites de vous-même. Je crois que la virginité c'est le premier sacrifice intérieur de l'homme qui s'offre à Dieu. C'est la première *intériorisation* du sacrifice. Les premiers sacrifices sont toujours extérieurs en impliquant des animaux ou quelquefois des vivants, on offre le premier-né, donc des vivants, il y a eu des sacrifices qui impliquaient le sacrifice d'enfants. Et bien ceci… Donc petit à petit, on a compris que ce n'était pas ce que Dieu réclamait et que Dieu réclamait un sacrifice intérieur et je crois que l'intériorisation première du sacrifice, c'est la consécration virginale. Dans la consécration virginale, on ne brûle pas l'être consacré à Dieu, mais il est *officiellement* séparé. Les vestales ! Séparées… Elles vivaient séparées de la communauté comme si elles n'avaient plus aucun droit sur la communauté humaine ; séparées de la famille, réservées à Dieu. Cela, c'est la virginité liée à l'holocauste.

Je crois qu'on ne peut pas expliquer l'esprit de virginité sans le sacrifice, sans l'holocauste où tout est brûlé. Et la virginité implique cet absolu où tout est brûlé, où tout doit être offert, où tout doit être donné. Et cela explique certaines choses très très nettes au point de vue moral : cet aspect de séparation, cet aspect de clôture, qui est lié à la virginité, à l'esprit de virginité, qui est lié à l'idée du sacrifice. Et cela, c'est l'attitude religieuse, ce n'est pas premièrement chrétien. La clôture n'est pas un phénomène chrétien, c'est un phénomène religieux. C'est pour cela que cela a été si fort à certaines époques. Il pouvait y avoir des clôtures qui étaient là, pour préserver, pour que l'homme n'entre pas. On sépare, c'est l'idée de séparation. Et l'idée de séparation, c'est l'idée de consécration, quand on est consacré, on est séparé.

La consécration - La séparation n'en est qu'une conséquence

Mais ceci, c'est la conséquence. Il y a quelque chose de beaucoup plus profond dans l'esprit de virginité, c'est d'être consacré, cela c'est positif, consacré à Dieu dans un holocauste d'amour
où notre cœur est brûlé pour Dieu
et où notre cœur veut être brûlé uniquement pour Dieu
et ne veut plus être brûlé pour les hommes
et ne veut plus être en relation vis-à-vis des hommes
et donc cela fait une séparation, un isolement, une solitude. Et vous voyez, tout cela est second, n'est pas premier. Ce qui est premier c'est la consécration. Et très facilement les conséquences deviennent premières, d'où certaines exagérations, certaines attitudes, qui ne sont plus même religieuses et qui ne sont plus chrétiennes.

Éthique chrétienne, consécration, intériorité, amour

On retrouvera dans l'éthique chrétienne la consécration, mais l'*intériorité* deviendra encore beaucoup plus grande et c'est l'aspect de l'amour qui l'emportera. Et c'est pour cela que la

consécration virginale pourra très bien ne plus avoir de lien avec la clôture, il y a des vierges consacrées dans le monde. Et [c'est quelque chose] qui n'aurait pas de sens, je crois, dans une consécration purement religieuse – cela serait intéressant à bien regarder – alors que la consécration virginale chrétienne qui est liée à Marie… Marie n'a pas eu de statut social différent des autres.

Alors là je crois que c'est la fine pointe, si j'ose dire, de l'esprit de virginité. Voyez, ce n'est pas du tout pour condamner les clôtures et les séparations, pas du tout ! C'est pour essayer de comprendre les esprits différents, les modalités différentes, par lesquelles[251] s'exprime l'esprit de virginité.

C'est toujours intéressant de regarder le geste, la manifestation, comment s'exprime l'esprit de virginité, comment l'esprit de virginité est *fondamentalement* lié au sacrifice, transformé en terre chrétienne par l'amour divin, ayant comme modèle Marie, et, alors, prenant à ce moment-là une modalité très différente.

Je prends exprès l'esprit de virginité parce que c'est particulièrement net. Je ne crois pas qu'on puisse expliquer l'esprit de virginité uniquement par l'éthique humaine. La chasteté, oui, parce qu'on doit avoir cette domination vis-à-vis de son corps pour pouvoir *aimer plus*. La chasteté c'est pour permettre un plus grand amour et un plus grand don et c'est pour cela que la chasteté s'épanouira pleinement dans l'esprit de virginité. [Difficile de savoir si la bande est coupée ou pas.]

---

[251] Dans l'original : « dont ».

INDEX ET TABLES

INDEX DES PERSONNALITES CITEES

INDEX DES ŒUVRES

INDEX DES TERMES GRECS

TABLES DES COURS

TABLES DES MATIERES